REVUE
SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL ET BI-MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME,

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

ET A LA

preuve de la série non interrompue des révélations et de l'intervention constante de la Providence dans les destinées de l'humanité,

PAR L'EXAMEN RAISONNÉ

De tous les genres de manifestations *médianimiques* et de phénomènes psychiques présents ou passés et des diverses doctrines de la philosophie de l'histoire envisagée au point de vue du progrès continu.

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES,

Et publié par

Z. PIÉRART,

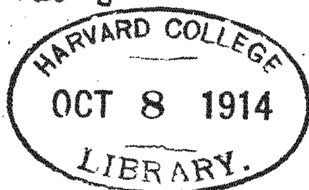
EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME,
Membre de diverses Sociétés savantes.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

BUREAU PROVISOIRE, RUE DE LA BANQUE, 5,
(Entrée par la Galerie des Petits-Pères-Vivienne, premier escalier à droite).

1859


HARVARD COLLEGE
OCT 8 1914
LIBRARY.

LE GRAND MOUVEMENT SPIRITUALISTE,

SIGNE DE NOTRE RÉSURRECTION AUX SUBLIMES FACULTÉS DES PREMIERS TEMPS. — ÈRE RELIGIEUSE NOUVELLE. — SÉRIE NON INTERROMPUE DES RÉVÉLATIONS. — CE QUE NOUS DEVONS CROIRE ET CE QUI SERA ENSEIGNÉ. — ADDITION A NOTRE PROGRAMME.

Il y a aujourd'hui un an, à l'apparition de ce journal, dans un manifeste, nous signalions le grand mouvement spiritualiste qui s'opère aujourd'hui dans le monde. Nous faisions connaître l'état de ce mouvement en Amérique. Nous le rattachions aux faits, aux doctrines du passé. Nous nous efforcions d'en montrer la raison d'être, les conséquences pour le présent comme pour l'avenir. A cela nous ajoutions que ce mouvement était dans les vues de la Providence et devait être interprété dans le sens d'une grande évolution religieuse, besoin du siècle, et dont l'approche n'était que trop visible. Tout ce qu'il nous a été donné de voir et de constater depuis n'a fait que nous confirmer dans nos convictions.

A l'heure qu'il est, les phénomènes, les révélations spiritualistes ont pris sur tous les points de la terre une importance, se renouvellent avec une fréquence qui est pour nous le plus grand des enseignements. Il n'est maintenant aucun lieu où ne se passent les plus étonnantes merveilles. S'il nous fallait les recueillir et les raconter toutes, nos forces n'y suffiraient jamais. Le récit qu'il en faudrait faire irait grossissant des milliers de volumes.

Ces faits, disons-nous encore, ont pour nous une haute signification. Ils nous apparaissent comme étant les signes précurseurs d'une ère nouvelle. — Qui osera douter que nous soyons sur les limites extrêmes de deux périodes tout à fait opposées, l'une marquée par le développement excessif des idées, des préoccupations matérialistes, dont le résultat a été de dépraver profondément les sociétés modernes et de préparer leur dissolution ; l'autre, qui n'est que la réaction de

la première, où, aux préoccupations sensualistes, à la corruption, à l'égoïsme, qu'elles ont semés partout, succédera une suite de dévouements, d'entraînements sublimes, le retour à la vie de l'âme, à la passion de l'idéal?

Oui, tel est, selon nous, le caractère des temps actuels. Nous sommes à une de ces grandes époques de l'humanité que Dieu a marquées d'un signe tout particulier, et du sein de laquelle doit sortir la transformation du monde. Plusieurs fois, dans l'histoire, on a vu se répéter des temps semblables, et, pour ne pas entrer dans de plus longs développements, nous parlerons de celle qui a signalé l'apparition du christianisme. C'était, comme aujourd'hui, une époque de décadence et de transition, où les esprits, après avoir secoué les croyances du passé, ou languissaient dans l'attente d'une foi nouvelle, ou croupissaient au milieu des fanges de l'athéisme et des préoccupations de la matière; c'était à une époque de crimes, de corruption, de débauches, d'orgueil humain et de fausse science, où la force brutale, le veau d'or étaient devenus les seuls dieux du monde. D'une part, la société antique avec toutes ses iniquités, un patriciat dégénéré, livré à toutes les infamies, à tous les écarts d'une dépravation sans exemple; de l'autre, un peuple d'esclaves en proie à toutes les misères, à tous les caprices et à tous les abus de la puissance, réduits à l'état de bêtes de somme, de marchandise humaine, et soumis à tous les genres de tortures physiques et morales. Qui ne se rappellera avec horreur ces orgies de l'empire romain, où étaient englouties, en une seule nuit, le fruit des sueurs de populations entières; ces affreux combats de gladiateurs, ces esclaves livrés aux bêtes pour récréer les loisirs et émouvoir les sens blasés de leurs maîtres, ou bien jetés en pâture aux murènes des étangs afin que ces poissons voraces s'engraissassent de leur substance, tandis que d'autres, plus infortunés encore, étaient enduits de résine et de poix et placés ainsi à la porte des palais ou dans les allées des parcs, où ils devaient, en guise de réverbères, éclairer des sombres nuits de débauches? Puis, à côté de tout cela, comme pour endormir la conscience des uns et combler le désespoir des autres, les

négations, les railleries du pyrrhonisme, et les chants du poëte Lucrèce célébrant les doctrines du néant, du hasard et de la fatalité.

Mais, au milieu de ces effroyables égarements, lorsqu'il était avéré que la raison humaine était désormais impuissante à réformer le monde, qu'il ne fallait plus rien attendre des philosophies, des spéculations de la pensée, au sein de ces sombres ténèbres, de cette nuit affreuse remplie de crimes, de larmes, de désespoir et de sang, de ce sommeil épais des consciences, apparut tout à coup à l'horizon le phare lumineux du christianisme.

Dieu, par une suite de merveilles consolantes, apprit aux hommes, aux oppresseurs comme aux opprimés, combien ils avaient été égarés en doutant de son existence, en désespérant de sa Providence. Le dogme de l'immortalité des âmes, les principes impérissables de la loi naturelle furent de nouveau remis en lumière. L'homme connut sa noble origine, les fins suprêmes pour lesquelles il est né, les facultés divines dont il porte en lui le germe. Il comprit qu'il y avait au delà du tombeau une justice, une expiation, et dans ce monde même, parfois, des châtiments terribles. Des merveilles inouïes lui montrèrent que la matière n'est rien, tout au plus un simple accident, et que, devant elle, le flux divin, les sublimes essences spirituelles ne connaissent point d'obstacles. Et alors on revit tous les miracles de l'antique thaumaturgie : les malades guéris par un simple acte de foi et de volonté, des morts rappelés à la vie, les lois ordinaires, les lois connues de la nature momentanément suspendues ou asservies à d'autres lois, à d'autres forces plus grandes ; le don de prophétie et des langues accordé à certains hommes, et de pauvres artisans bravant le sarcasme, le mépris, l'incrédulité, les puissances de la terre, se montrer plus forts que tout par la volonté et la foi, plus forts que les tortures et la mort, domptant toute chose, confondant la superbe des grands, des savants, des docteurs, renversant tout un vieux monde d'iniquités et d'erreurs, et lançant enfin l'humanité dans des voies nouvelles !

Eh bien ! aujourd'hui, que de nouvelles erreurs, de nouvelles iniquités, que des orgueils semblables sont à renverser, à confondre, qu'il importe de montrer de nouveau à la matière son néant, de redonner du courage, de l'espoir aux simples de cœur, aux consciences honnêtes, aux opprimés, aux méprisés de ce monde, le temps des merveilles a reparu ; elles sont le prélude du grand changement qui se prépare. Dieu, plus que jamais, s'occupe de se manifester et de préparer les voies à la grande régénération religieuse que le siècle attend.

Oui, tel est à nos yeux la signification des prodiges inouïs qui ont lieu aujourd'hui de toutes parts. A voir leur fréquence et la facilité avec laquelle ils s'accomplissent, il semble que les forces célestes, le grand flux divin qui est répandu dans la nature, et auquel ces prodiges sont dus, se rapproche de plus en plus de notre planète et y accroît d'intensité !

Saluons donc cette aurore nouvelle. Oui, un nouveau règne de Dieu sur la terre est proche. Nous touchons à la connaissance du divin, de l'absolu sur la terre Nous en avons non-seulement pour garants tant de merveilles extraordinaires, mais l'immensité des prédictions. Les prophètes, les sibylles, les Esprits visiteurs, les anges ont de nouveau parlé, et leurs révélations, constatées, enregistrées avec soin, montreront avant peu que tout n'est point mensonge, jonglerie, erreurs dans le monde spirituel.

Pour nous, en attendant que les faits viennent nous donner leur sanction, sanction inévitable, nous aurons le courage de confesser de nouveau notre foi spiritualiste, d'affirmer une fois de plus nos principes. Puissent nos affirmations, accents d'une âme sincère et convaincue, réjouir les cœurs, raffermir les consciences et les convictions de nos amis, en attendant le grand jour de la providence qui s'approche !

Comme nous l'avons déjà exposé ailleurs, nous croyons en un flux divin, immense, intarissable, qui remplit de sa présence l'immensité de l'espace, vivifie, anime la création, esprit d'essence pure, souveraine lumière, suprême intelligence, inépuisable amour, principe de perfection par excellence, qui

tend sans cesse à pénétrer le monde de sa salutaire action, et duquel tout être ou toute chose dans l'univers se rapproche au fur et à mesure de ses progrès, de son élévation dans l'ordre moral. Nous croyons, en outre, à l'existence d'êtres spirituels antérieurs à la matière et lui survivant, agissant sur elle et l'animant du souffle de leur volonté, émanations vivantes de l'universel Esprit vivant, âmes particulières, Esprits finis de l'âme générale du monde, de l'immense infini.

Pour nous, les mythes religieux de Prométhée, de la chute de l'homme aux premiers âges, doivent s'expliquer par l'incarnation d'un certain nombre de ses essences et leur asservissement à la matière, ou bien par la perte des précieuses facultés psychiques, que le genre humain avait gardées de sa céleste origine à la suite de son passage à la vie terrestre, de sa sortie des mains de Dieu.

L'arbre de la science du bien et du mal doit s'expliquer par la possession et l'exercice de ces admirables facultés et la déchéance de l'homme, par le fait qu'en les développant, en s'en servant outre mesure, il entrait en divorce avec le monde extérieur, avec la nature physique trop peu assouplie, trop peu domptée, et des étreintes de laquelle il ne pouvait tout d'abord s'affranchir. C'est pour prévenir ce fatal divorce, pour maintenir l'équilibre nécessaire de l'âme humaine incarnée avec la matière, qu'eut lieu aux premiers âges cette déchéance dont toutes les traditions religieuses ont conservé le souvenir. Depuis, le genre humain a toujours tendu à ressaisir son premier état de perfection morale, la plénitude de ses facultés psychiques, et les efforts qu'il a constamment faits a marqué son dualisme contre la matière qui pour nous est ce qu'on doit entendre par le mauvais principe, le destin, la fatalité, la tendance au mal, à l'égoïsme, à la jouissance physique, ou Satan, comme on voudra l'appeler. Il y a eu des époques de perfectionnement religieux et moral où l'humanité s'est rapprochée de ce but suprême et a été en voie de l'atteindre; mais, par infraction aux lois qu'enseigne la philosophie de l'histoire, ce sublime mouvement ne s'est pas maintenu et bientôt le chaos a repris son em-

pire. Des hommes aussi ont apparu, qui, par leurs perfections, leurs facultés, leur communion plus étroite avec le grand flux divin ou âme universelle, ont montré l'exemple de cette résurrection aux sublimes facultés de l'âge anticosmogonique. De ce nombre sont Moïse, Hermès Trismégiste, Élie, Élisée, Orphée, Pythagore, Platon, Socrate, Numa Pompilius, etc. D'autres, plus prédestinés encore, s'appropriant plus que qui que ce soit les forces divines, comprenant ou pressentant en outre leur époque, la vie religieuse et morale qui lui était devenue nécessaire, ont pu, par une volonté toute-puissante, une foi profonde en eux-mêmes, unie aux desseins de la Providence, peser sur le destin, c'est-à-dire la matière, en interrompre le cours et lancer l'humanité dans des voies nouvelles, au bout desquelles, si des déviations fatales n'étaient survenues, se trouvaient la résurrection de l'homme à la plénitude des sublimes facultés psychiques. Ces hommes sont devenus des révélateurs exceptionnels au milieu des révélations permanentes et ordinaires de l'éternelle vérité, des magiciens, des médiums, des thaumaturges suprêmes, au milieu des oracles, des voyants et des magnétiseurs habituels de l'humanité. Tels furent le divin Ram, Fohi, Krishna, Zoroastre, Ça-Kia Mouni, Odin, Mahomet, etc., le Christ enfin, la plus sublime des incarnations de Dieu dans l'humanité ; car, a dit un philosophe de ces temps : Dieu (c'est-à-dire le flux divin et universel, source suprême de vie, de pureté et d'intelligence) n'est pas un esprit inaccessible qui réside obstinément en dehors et au-dessus du fini ; il y pénètre, de telle sorte que la nature finie, c'est-à-dire le monde et l'esprit humain, ne sont qu'une aliénation qu'il fait de lui-même et de laquelle il sort pour rentrer dans son unité. L'homme n'a pas de vérité en tant qu'esprit fini ; « Dieu, à son tour, n'a point de réalité en tant qu'esprit infini et se renfermant dans son infinité. La vraie et réelle existence de l'esprit n'est donc ni Dieu en soi, ni l'homme en soi, mais elle est le Dieu-homme. Du moment que l'humanité est assez mûre pour faire sa religion de cette vérité, que Dieu est homme et que l'homme est de race divine, il faut qu'il surgisse un individu

que l'on sache être le Dieu présent. Ce Dieu-homme, renfermant en un seul être l'essence divine et la personnalité humaine, a vraiment l'esprit humain pour père et une mère humaine. Homme d'essence divine, il est sans péché et parfait, il domine la nature, il fait des miracles, et pourtant, par son humanité, il est dépendant de la nature, il est sujet aux souffrances et à la mort. Opposé aux hommes qui ne dépassent point leur nature finie, il doit mourir violemment de la main des pécheurs, mais il sait le moyen de sortir de cet abîme et de reprendre le chemin vers lui-même. La mort de l'homme-Dieu n'étant que la suppression de son aliénation, est dans le fait une élévation et un retour à Dieu ; par conséquent, sa mort est nécessairement suivie de la résurrection et de l'ascension. »

Tel fut le Christ, le Dieu fait homme, c'est-à-dire l'Esprit infini qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la nature finie, et l'Esprit fini qui s'est souvenu de son infinité. Il fut véritablement Sauveur, Rédempteur, par-dessus tout autre révélateur. Sa venue, ses miracles, ses sublimes facultés psychiques, ses enseignements divins, sa doctrine consolante, ont montré à l'humanité les grandes vérités religieuses qu'il lui faut croire, la voie qu'elle a à suivre pour s'affranchir de l'esclavage du démon, c'est-à-dire du joug de la matière, de la fatalité, joug qui a si longtemps retardé l'œuvre de l'épuration humaine, de son émancipation morale et de sa résurrection dans la sublime période du spiritualisme. Dès l'apparition du Christ, l'humanité eût entièrement suivi cette voie et l'eût fécondée sous tous les rapports, si ceux-là même qui s'arrogèrent le droit d'expliquer le Sauveur n'avaient obscurci et fait dévier sa doctrine, en en prostituant l'esprit et le vrai sens aux puissances de la terre, à l'ignorance, à des intérêts, à des passions humaines ; proscrivant l'usage, la connaissance des forces, des lumières divines, sous prétexte que ces forces et ces lumières, quand même elles serviraient à prouver Dieu, une Providence, l'immortalité de l'âme, à faire le bien, ne pouvaient jamais être envisagées que comme des émanations de l'Esprit du mal. C'est ainsi que cet Esprit, c'est-à-dire la ma-

tière, menacé de perdre son empire, suggéra ces conseils, ces persécutions, ces mesures exécrables, qui, en étouffant l'expansion, le développement du principe spirituel de notre être, ont constamment retardé l'heure de la grande résurrection, du retour de l'humanité aux divines facultés des premiers temps.

Mais, aujourd'hui, cette période de persécutions, d'étouffment est passée; il n'est plus au pouvoir d'aucun sacerdoce, d'aucune philosophie matérialiste d'empêcher l'œuvre du Christ de s'accomplir; elle va sous peu porter ses fruits. Le sens des sublimes enseignements du divin thaumaturge va être expliqué de tout point. L'esprit de Dieu revient plus que jamais visiter la terre et y renouveler ses prodiges; il recommence à s'incarner de nouveau dans l'humanité, et ses manifestations ont lieu de toutes parts. Des précurseurs sont apparus et ont frayé la voie au nouveau Révélateur, en qui se personnifieront et se résumeront toutes les autres révélations, qui en sera, en quelque sorte, l'expression la plus élevée. Ce révélateur est-il né? En quel lieu doit-il naître? S'il n'est pas né, il doit naître avant peu, et c'est parmi nous, au grand jour de la civilisation, qu'il se fera connaître. Qui sera-t-il? A coup sûr il sera simple et humble de cœur; il sera détaché des biens de la terre; il sera tout amour, toute vertu, tout ascétisme; il fera le bien spontanément; il sera consolateur, philanthrope, guérisseur, médium et docteur plus que qui que ce soit au monde, enfin la personnification la plus éclatante de l'empire de l'âme sur la matière, Quelle doctrine enseignera-t-il? Il confirmera les grandes vérités du spiritualisme, ce qu'il y a de vrai, de caché, de fécond dans les anciens dogmes, les philosophies, les systèmes de la sagesse humaine, les symboles consacrés; et, comme nous l'avons déjà dit, il promulguera un nouveau symbole supérieur à tous, et les résumant tous dans ce qu'ils ont de vrai, symbole qui enseignera le dogme de l'omni-présence de Dieu, la religion de l'immortalité et le culte de l'infinie charité, c'est-à-dire la communion des doctrines du profond Orient et de l'antique druidisme sur l'autel épuré du Christ.

Courage donc, à l'œuvre, spiritualistes, mes frères ; les temps sont proches ! Le Christ cloué sous la tombe par les princes des prêtres va en soulever de nouveau la pierre qu'avaient scellée l'ignorance, l'iniquité et l'hypocrisie. Il va se révéler encore, si on en croit les signes qui sont apparus dans le ciel et sur la terre, et voici les principes fondamentaux qu'il remettra en lumière : existence du Dieu universel, de ses manifestations constantes et de sa providence ; préexistence des âmes et leur survivance à la matière ; expiations momentanées de celles-ci pour les fautes commises pendant la période d'incarnation ; épurations et perfectionnement infinis des Esprits dans les sphères célestes, leur activité non interrompue et leur tendance à se rapprocher de plus en plus du parfait, c'est-à-dire de Dieu ; communion des saints ; manifestations des anges à ceux qui s'en montreront dignes ; libre arbitre et triomphe possible de la volonté sur le destin ; la charité privée et sociale assignée comme but suprême des efforts d'ici-bas et amélioration des sociétés afin que l'harmonie et la justice existent sur la terre comme dans le ciel, et que le règne de Dieu y advienne. Comme récompense des œuvres de la charité, de l'abnégation de soi-même, du détachement de la matière et de la prédominance donnée aux tendances spirituelles, élévation au sein de Dieu dans la vie ultramondaine et dans celle-ci : dons de la grâce, de la voyance médianimiques, de la faculté thaumaturgique, de la toute-puissance sur la matière, accordés, afin que ces paroles du Psalmiste et de l'Évangile reçoivent plus que jamais leur sanction : « *J'ai dit, vous êtes tous des Dieux. — Allez, instruisez les nations en mon nom ; vous imposerez les mains, les mauvais esprits seront chassés, les malades seront guéris, et le Saint-Esprit parlera par votre bouche.* »

Telle est, d'après nos pressentiments et les prédictions faites, d'après notre espoir et nos plus profonds souhaits, la foi nouvelle qui va éclore, qui transportera toutes les âmes, les rassemblera sous une même bannière, les remplira d'enthousiasme, de dévouement, comme aux jours des grands entraînements, des sublimes sacrifices, et qui, nous n'en doutons

pas, sera, de plus, appelée à être l'ancre de salut, le principe tout puissant de concorde et de paix, le signe de ralliement au milieu des grandes tempêtes sociales.

C'est en vue d'un semblable mouvement que notre journal, n'osant ni faire, ni dire plus, joindra à son titre d'*organe consacré à l'étude des facultés de l'âme et à la démonstration de son immortalité par tous les genres de manifestations médianimiques et de phénomènes psychiques*, le sous-titre : *et à la preuve de la série non interrompue des révélations et de l'intervention constante de la Providence dans les destinées de l'humanité, conformément à la doctrine du progrès continu.* Nous nous imposons la tâche de diriger désormais notre rédaction dans cette voie, et nous nous appliquerons à donner aux phénomènes, dont nous nous sommes jusqu'ici occupés, une signification conforme aux grands principes que nous venons d'exposer. Que Dieu daigne nous venir en aide, qu'il bénisse nos efforts et les couronne d'un légitime succès.

Z. PIÉRART.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

PRESSENTIMENTS. — FAITS ANCIENS. — FAITS NOUVEAUX.

Il y a une question spiritualiste bien grave, bien mystérieuse, c'est celle des pressentiments. Comment concilier cette question avec celle du libre arbître. Comment peut-il se faire que des faits soient entrevus avant l'heure de leur accomplissement et en dehors de tous les calculs, de toutes les prévisions de la sagesse humaine.

C'est là un de ces mystères que la science spiritualiste expliquera sans doute un jour. En attendant bornons-nous à parler de certains pressentiments. Ils sont nombreux. Il y en a de très-connus dans l'histoire. Les auteurs anciens, Valère, Maxime, notamment, en ont cité un grand nombre. Dans nos temps modernes il y en eut très-fréquemment et à ces présentiments se rattachent les plus graves événements; c'est ainsi que la mort d'Henri IV, préssentie par lui-même, le fut aussi pendant plusieurs années à l'avance par un grand nombre de

personnes. Les personnes curieuses de faits de ce genre n'ont qu'à lire ce que rapporte l'illustre Michelet dans son émouvante histoire de France à l'article du roi vaillant et vert galant qui fut le chef de la branche des Bourbons. Henri mourut en effet comme l'avaient à l'avance vu et pressenti une foule de femmes, de voyants, de médiums de ce temps.

Dans les années qui précédèrent la révolution française un grand nombre de personnes furent aussi l'objet de pressentiments, d'avertissements prophétiques. La fameuse prédiction de Cazotte est de ce nombre et force personnages qui figurèrent dans cette révolution y trouvèrent le sort qu'ils avaient eue en vision.

Sous l'empire, il en fut de même et nous avons parlé ailleurs des pressentiments remarquables qu'éprouvèrent les généraux Lasalle, Caulaincourt, Bessières, Pelleport, et dont ils trouvèrent la triste réalisation sur les champs de bataille de Wagram, de la Moskowa, de Lutzen et d'Eylau.

Les journaux renfermaient dernièrement quelques autres cas de pressentiments remarquables que nous ne pouvons passer sous silence.

On lit dans la *Patrie* du 2 décembre :

Un tragique événemnnt a douloureusement impressionné les spectateurs qui assistaient, mardi soir, à la représentation du *Giuramento de Mercadante.* Eloïsa venait de tomber évanouie sur la scène frappée d'un coup de poignard par Viscardo, et le rideau allait être baissé, lorsqu'une femme jeune et belle, madame Savary, de Bordeaux, qui était assise dans une loge découverte, jeta un cri, pâlit et s'affaissa sur elle-même.

L'attention des spectateurs, encore émue par le développement dramatique de la pièce, fut aussitôt attirée vers la loge d'où était parti ce cri suprême. Un frémissement parcourut bientôt la salle entière ; en un clin d'œil tout le monde fut debout, et, au milieu de l'anxiété générale, on vit M. Coh... et M. Em. Per... se précipiter vers madame Savary, la soulever dans leurs bras et l'emporter au foyer.

Mais ils n'y étaient pas arrivés encore que M. Coh... sen-

tit sous sa main comme une forte palpitation, puis le corps de madame Savary se roidir. En la déposant dans un fauteuil, on ne trouva plus qu'un cadavre. On s'empressa autour d'elle, on lui prodigua, mais en vain, tous les soins. Madame Savary, qui, quelques minutes auparavant, avait toutes les apparences de la santé, venait de succomber à un anévrisme du cœur.

Après la constatation légale du décès, la dépouille mortelle fut placée dans une voiture et accompagnée par le commissaire et M. Coh... jusqu'au domicile, rue Blanche, 6.

On raconte que madame Savary avait le pressentiment de sa fin prochaine. Ainsi, il y a peu de temps, elle aurait dit à sa bonne : « Ma pauvre Louise, je ne suis pas bien, je souffre ; l'idée de la mort me poursuit nuit et jour. Ah ! je le sens, je ne vivrai plus longtemps. Attendez-vous, l'un ou l'autre jour, à trouver votre maîtresse inanimée dans son lit, ou à la voir ramener morte chez elle. »

L'*Univers illustré* du 9 décembre dernier, contient un article de M. Gerome, le même qui avait traité M. Home de jongleur et les spiritualistes de cretins, dans lequel le rédacteur n'a pu s'empêcher, malgré son scepticisme de raconter l'histoire suivante relativement au docteur Maynard, son ami, savant et littérateur de mérite qui mourut à Paris l'automne dernier.

Souffrant d'une cruelle maladie, le docteur Félix Maynard avait prédit le jour et pour ainsi dire l'heure précise de sa mort. La dernière fois que je le vis, je l'interrogeai touchant ses travaux et ses projets.

— Je ne travaille plus, et je ne projette rien, me répondit-il.

— Pourquoi?

— Parce que je n'existerai plus dans quatre semaines.

— Voilà bien les médecins, m'écriai-je. Vous êtes tous les mêmes, vous imaginant que Dieu vous a fait de verre, et que le plus léger choc suffit à vous briser.

— Mon cher, me dit-il, vous voyez cet almanach accroché au coin de la cheminée?

— Oui.

— Détachez-le.

— C'est fait.

— Regardez à la onzième colonne.

— Celle du mois de novembre ?

— Précisément.

— Qu'y a-t-il de particulier dans cette onzième colonne ?

— Rien, si ce n'est que je mourrai dans ce mois. En partant du 1er novembre, suivez jusqu'au 4, un jeudi, jour placé sous l'invocation de Charles Borromée. Vous y êtes ?

— J'y suis.

— Apercevez-vous quelque chose à côte de cette date ?

— Oui ?

— Quoi ?

— Une croix tracée à la plume.

— Eh bien ! mon cher, j'ai tracé la croix en question afin de me souvenir que je mourrai ce jour-là. A propos, est-il vrai, comme on me l'a dit, que vous ayez acheté à très-bon compte, — une occasion superbe ! — le cercueil primitivement destiné à la pauvre reine d'Oude ?

— C'est la vérité.

— Vous ne voudriez pas vous en défaire en faveur d'un ami un peu pressé ? Réfléchissez à ma proposition, et n'oubliez pas que c'est à moi, à moi seul, que vous devez de vous être révélé avec tant d'éclat à l'Europe attentive, comme un jeune poëte de la plus grande espérance. Je ne vous dissimule pas que votre fameuse épigraphe n'était pas du goût d'Edmond Texier, et j'ai dû plaider avec énergie la cause de votre célèbre distique. C'est là un de ces bons offices que ne saurait oublier un cœur reconnaissant.

Cette visite est la dernière que j'ai faite à Félix Maynard. Le 4 novembre dernier, sa funèbre prédiction me revint en mémoire, et je résolus d'aller prendre de ses nouvelles. J'avais déjà franchi les premières marches de l'escalier, lorsque le portier s'élança hors de sa loge et m'interpella de la façon suivante :

— Où va monsieur ?

— Chez M. Félix Maynard.

— Il est mort ce matin.

Les obsèques de M. Félix Maynard ont été célébrées à l'église Saint-Louis-d'Antin, en présence d'un grand nombre de confrères et d'amis de l'honorable défunt. Sa dépouille mortelle a été portée au cimetière Montmartre.

On lit aussi dans le *Monde illustré* du 29 novembre :

On sait que le général comte de Salles, qui n'avait échappé aux balles de la Kabylie et de la Crimée que pour venir périr misérablement de la main d'un fou, au milieu de sa famille,

avait jadis recueilli cette prédiction qu'il mourrait tragiquement, en dehors des gloires de sa carrière. Un de nos amis nous raconte à ce propos un fait analogue auquel l'histoire se trouve liée.

Le comte de Seguins, aïeul maternel du marquis de Saint-Poulet (conseiller actuel à la Cour impériale d'Alger), homme des plus honorables et excellent poëte fabuliste, était marié depuis peu de jours, lorsque, assistant à un dîner de famille où la conversation se trouvait portée vers le merveilleux, il s'écria : — Il y a dix ans, une sybille en renom m'a fait une triple prédiction dont la première vient de s'accomplir à ma grande joie..., tout en me faisant redouter la troisième !

— Quoi donc ? exclama-t-on de toute part.

— On m'a prédit, 1° que j'épouserais une très-jolie femme ; 2° que j'aurais trois fils ; 3° que... j'aurais la tête emportée par un boulet ! J'ai la jolie femme... mais garderai-je ma tête ? Je voudrais bien, la première partie et au besoin la seconde de la prédiction accomplie, dire à la sorcière : Restons-en là !

On était en paix, le comte Seguins vivait, retiré du service, dans son château ; là le boulet de canon semblait peu à craindre ! Mais le temps s'écoule, la paix avec lui, et un beau jour, M. de Maurepas offre au châtelain le commandement du régiment de la Martinique. Son courage n'a point été déposé avec son épée, il accepte, il part...

Un des vaisseaux de l'escadre des Antilles l'emporte ; il monte précisément celui qui portait le pavillon de l'amiral de Guichen. L'escadre rencontre la flotte anglaise au passage de la Dominique ; le combat s'engage.

— Colonel ! lui dit l'amiral, retirez-vous, vous n'avez que faire ici ! — Oh ! s'écrie le comte Seguins en présentant sa tabatière au marin, laissez-moi jouir de cet admirable spectacle ! Rien n'est pareil, n'est aussi beau qu'un combat de mer ! Je reste... car je veux un jour...

O volonté humaine ! ô néant des projets, des vœux d'avenir ! Un boulet passe, et le pauvre colonel est décapité : la boule de fer emporte la boule de chair !

M. de Seguins laissa trois fils.

— Moi, dit quelqu'un, ayant épousé la jolie femme et ayant les trois fils... je serais resté dans mon château à éviter le coup de canon !

— Et la valeur française ? s'écria-t-on.

— Et la fatalité !

LETTRE D'UN ABONNÉ SUR DES MANIFESTATIONS ET UN CAS REMARQUABLE D'OBSESSION.

Voici une lettre d'un haut intérêt qui nous est adressée par un de nos abonnés. Certaines raisons nous obligent à taire les lieux et noms mentionnés dans cette lettre. Mais à ceux qui voudraient discrètement s'assurer de la vérité des faits, nous nous ferons un plaisir de donner toutes les indications nécessaires.

R..., le 8 février 1859.

« Monsieur,

Voudriez-vous bien donner place dans votre journal à ce qui va suivre. « ... Depuis quelque temps, mon ami G..., serrurier, qui reçoit mon journal, donnait sa main aux esprits, il écrivait dans des langues que nous ne connaissions pas. Tantôt c'était de l'écriture comme gothique, tantôt des mots en latin, en espagnol et en italien. J'ai vu une personne très-instruite lui poser des questions sur la Trinité, et sa main répondre en latin. Ce monsieur trouvait la réponse, sinon bien concluante, au moins très-rapprochante. Il écrivait dans tous les sens. Tantôt il commençait par la dernière lettre en montant et en descendant et avec une rapidité étonnante. Je pense que sa tête n'était pas assez forte pour supporter toutes ces épreuves et qu'il s'y adonna avec trop d'excès, car il s'embrouilla et devint malade. Il cherchait à vérifier l'identité parfaite des Esprits et faisait des évocations de toute manière. Voici ce qui lui arriva le 2 novembre de l'année 1858 : Dans la nuit, les voisins l'entendirent se lever, crier, gémir, prier, demander pardon à Dieu, aux Esprits. De grand matin, il me fit appeler. Il était dans une agitation terrible. Il me recommanda de ne jamais évoquer les Esprits sans de bonnes raisons. Voici le moment, dit-il, où les Esprits me saisissent, ils me traînent les membres. Il se mettait à crier à bouche déployée, et on voyait sur ses traits les symptômes de souffrances atroces. Il faut en avoir été témoin pour pouvoir se faire une idée de ce que ce brave

homme a souffert. Par intervalles, il avait un peu de repos. Tout à coup il me criait : à moi ! les Esprits me donnent une question à résoudre, je ne m'en sens pas capable. Les Esprits vont me torturer, si ma réponse ne leur convient pas. » Il se mettait en conversation, parlait de médiums, de la *Clef de la vie* que nous avions lue quelques jours auparavant. Les crises devenant plus fortes, il demanda un prêtre. Je n'ai pu m'y opposer. On fit venir M. le curé de notre paroisse, homme très-savant, ex-représentant à la Constituante. Il aborda lentement G..., lui parlant de confession. A ces mots, G... se leva sur son séant, commença par faire la morale au curé, l'invitant fortement à se convertir, à changer de route, qu'une ère nouvelle s'approchait et que c'était les Esprits qui le forçaient à lui parler ainsi. Si je devais me confesser, disait G..., je le ferais en pleine place publique, comme vous serez obligé de le faire, monsieur le curé.

« Voyant qu'il n'avait rien à faire, le prêtre s'en alla en me disant qu'il croyait G... sous l'influence des démons. La journée se passa dans de grandes crises. La nuit arrivée, je ne voulus pas le quitter. Il était environ dix heures, j'étais couché dans son lit avec lui, faisant de temps à autre des passes magnétiques qui paraissaient le soulager pour un moment. La chandelle était éteinte, lorsque tout à coup G... me dit : « Vous ne sentez rien ? » Il y avait un instant que je sentais comme un vent léger qui passait sur ma figure. Ce vent augmentait par gradation. Les draps du lit se soulevaient ; les bonnets de nuit étaient retirés de notre tête. Fatigué de ces jeux, je me levai et allumai la chandelle. Seulement alors les vents cessèrent. Ce qui me ferait croire que tous les Esprits qui étaient là présents n'étaient pas bien épurés. G... est resté environ deux mois comme maniaque. Aujourd'hui, il est parfaitement guéri. Il vous raconte des choses extraordinaires qu'il a vues dans sa grande maladie, en recommandant avec force de ne pas insulter les Esprits ; au contraire, d'avoir un grand respect pour le spiritualisme. Allant pour les besoins de ma profession à l'église et dans les petits-séminaires, j'eus affaire à beaucoup de question-

neurs parmi les prêtres. Je me suis toujours fait un grand plaisir de leur répondre et de leur parler des manifestations que j'avais obtenues ; et je puis vous assurer qu'ils n'en rient nullement. J'ai fait passer votre *Revue* comme aussi le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* dans des séminaires, et je puis vous dire que l'on vous a lu avec grand plaisir, appréciant beaucoup votre impartialité et votre amour de la vérité !...

« L'un d'eux, professeur, me dit un jour avec fermeté : « Non, nous ne suivons plus la religion du Christ ; il n'y a plus que vil commerce parmi nous ; je désirerais de tout mon cœur que le spiritualisme devînt universel. »

« Je termine n'ayant plus d'espace et vous assure que la propagande de vos journaux se fait activement, et j'adhérerai toujours à ce que vous ferez concernant le spiritualisme qui est notre sainte cause.

« Votre très-humble serviteur,

« A... »

VARIÉTÉS.

LE MOT SPIRITUALISME DOIT ÊTRE PRIS DANS SON ACCEPTION LA PLUS LARGE, LA PLUS GÉNÉRALE, ET NON DANS LE SENS D'UNE DOCTRINE, D'UN SYSTÈME PARTICULIER. — OBSERVATIONS D'UN ABONNÉ A CE SUJET.

Un grand fait a pris depuis quelque temps un développement rapide et considérable, c'est la communication du monde spirituel avec le monde naturel, de l'homme renfermé dans un corps matériel avec l'homme affranchi de la matière.

Cette communication est la définition *du spiritualisme*.

Mais cette expression de *spiritualisme* sera en outre et est déjà employée pour désigner les doctrines nombreuses et diverses émises par les Esprits ou les partisans des communications spirituelles. C'est contre cette tendance que je viens protester pour le présent.

Ce journal est nécessairement un organe de discussion et il ne laissera pas que d'être bien approvisionné. Or, dans le premier article de ce genre, je rencontre ces mots : le spiritualisme dit *ceci* ou *cela*. Il faut que l'on sache qu'aujourd'hui le spiritualisme dit tout et ne dit rien. Chaque spiritualiste, chaque Esprit, chaque cercle émet des opinions qu'il considère plus ou moins comme l'expression de la vérité, mais qui diffèrent entre elles. Donc, si l'on veut combattre une opinion spiritualiste, que l'on prenne à partie son auteur, mais que l'on n'en rende pas responsable le spiritualisme tout entier.

L'armée spiritualiste est composée de tirailleurs qui font feu à l'ennemi commun, mais qui bientôt se rallieront sous un certain nombre de drapeaux. Il est vrai que ces drapeaux seront de couleurs différentes ou opposées, ce qui entraînera des luttes intestines entre les divers systèmes ; mais nous espérons tous que de ces luttes résultera LA PAIX DANS LA VÉRITÉ.

Déjà des groupes se sont formés ; les systèmes commencent à apparaître ; on pourra combattre telle ou telle école spiritualiste ; et quand il y aura unité, ou à peu près, on pourra s'adresser au spiritualisme tout entier ; mais il n'y a pas encore de spiritualisme, dans cette acception du mot ; la doctrine spiritualiste n'est pas faite.

Au reste, une grande partie de ces systèmes ne sont à peu près que la reproduction d'idées anciennement répandues dans l'humanité ; de sorte que le spiritualisme n'en est ni l'inventeur, ni le premier fauteur.

J'émettrai encore un *vœu*, c'est que les discussions se précisent et ne restent pas dans des termes généraux qui effleurent certains points et indiquent seulement en passant certaines doctrines que l'on dit admettre ou rejeter. Je demande que l'on examine à fond chaque question, et que chacun, qui le jugera à propos, y apporte son mot et son argument.

Les professions de foi tirent leur signification de leurs motifs, celles qui paraîtront dans ce journal devraient donc être appuyées.

Je ne dis pas cela pour critiquer les deux articles qui ont

été publiés dans la 17e livraison ; ces articles sont des déclarations de principes qui seront certainement suivis de leur justification.

Les ennemis des communications spirituelles leur font un crime de la variété et de la contradiction des doctrines qu'elles mettent au jour ; il sera probablement établi avant peu qu'il ne peut en être autrement et que c'est une conséquence nécessaire de l'état des choses.

En attendant, prions celui qui est un pour qu'il nous ramène à l'unité, invoquons celui qui est la lumière afin qu'il éclaire nos intelligences, et soyons humbles d'esprit.

BERRUYER.

Nous approuvons les paroles ci-dessus exprimées. Nous irons même plus loin encore que son auteur. Non seulement dans le spiritualisme doit rentrer l'ensemble des diverses doctrines émises par les Esprits ou les partisans des communications spirituelles, mais encore tous les genres de questions psychologiques, soit qu'elles résultent de discussions philosophiques, soit qu'elles soient provoquées par l'existence de faits avérés.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES.

DIALOGUE AVEC UN ESPRIT SUR DES POINTS DIVERS DE SPIRITUALISME ET DE SCIENCE.

Jusqu'à présent, nous nous sommes fait une loi de reproduire le plus rarement possible des dictées médianimiques. La cause en est du peu de valeur, de certitude, en général, de ces dictées. Nous l'avons déjà dit, le monde spirituel est un monde peu connu, où il convient de ne marcher qu'à tâtons et avec réserve. Tout ce qu'on peut faire de mieux, quant à présent, c'est de constater et d'insérer les faits si remarquables qui prouvent l'existence de ce monde. Cependant aujourd'hui on nous communique une série de réponses faites par un Esprit sur des points divers fort importants. Comme la personne qui a posé les questions et les a accompagnées de réeflxions est un spiritualiste consommé, homme plein de

bonne foi et de science, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance, nous ne pouvons nous refuser à reproduire la lettre qu'il nous a adressée. Disons toutefois que nous n'entendons pas prendre la responsabilité des opinions émises dans cette lettre; nous les accueillons seulement pour l'intérêt de nos lecteurs et en vue d'apporter quelques matériaux de plus pour le grand travail d'enquête, d'examen et de triage que doit faire un jour le *jury spiritualiste* dont nous avons proposé la création. Voici la lettre en question :

Angers, 27 décembre 1858.

Monsieur,

Dans la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je vous disais que j'avais prié l'Esprit de mon ancien ami Ber... de descendre à Paris dans le cercle de la rue de V... pour y étudier les Esprits qui le fréquentent; qu'il m'avait promis d'y aller et de rendre réponse... Il m'a en effet communiqué, le 24, les remarques qu'il a faites à cet égard. Sur ma question de rappel, parlant de ces Esprits, il m'a répondu : « *J'y suis allé, et j'en ai vu une foule de mauvais et de menteurs.* » — Mais quel est le *sage* de l'antiquité, qui, sous le titre de *vérité*, se dispense de faire connaître son nom ? — *Je ne le connais pas du tout; mais c'est un Robert Houdin.* — A ces renseignements, j'ajouterai plusieurs réponses de ce même Esprit Ber... qui pourront vous paraître offrir de l'intérêt à vos lecteurs et même quelques-unes aux savants. Je ne les classe pas par nature, je les prends comme elles se présentent, dans plusieurs séances.

L'homme au masque de fer est-il mort naturellement? — *Empoisonné.* — Par quels ordres? — *Louis XIV, c'est positif.* — ... Un Esprit a dit ne nous voir que spirituellement. — *Nous voyons tout matériellement sur la terre comme vous.* — Les Esprits nous disent qu'ils font de la musique : avec quoi? — *Avec des instruments; il y a de tout ici; ne vous y trompez pas, mon cher ami.* — A votre mort, avez-vous éprouvé de l'isolement? — *Pendant une heure, et après, des amis et mon gendre sont venus au-devant de moi.* — Avez-vous remarqué si, là-haut, la mémoire gagne? — *On se rappelle tout*

depuis l'enfance. — Mais les facultés sont-elles augmentées? — *Au bout d'un certain temps seulement.* — Sous quelle forme vous êtes-vous vu, en débutant dans la vie spirituelle? *Comme j'étais, mais plus beau, et enveloppé d'une robe blanche.*—Chez M. K..., la doctrine des Esprits qui s'y manifestent fait, moins eux, des imposteurs de tous les Esprits des cinq parties du monde et des dupes de ceux qui ont foi dans les enseignements de ces derniers. De quel côté sont les dupes? — *Là-bas : vous êtes dans le vrai.* — Vous avez dit que les mains que nous font voir les Esprits sont des apparences ; mais des mains ont joué du piano, ont donné des fleurs à des dames, ont donné des soufflets. — *C'est positif que ce sont des apparences; mais l'effet est le même que si les mains touchaient réellement les personnes ou les objets.* — Par quels moyens les Esprits peuvent-ils, quand je dors, m'éveiller au bruit simulé d'un violent coup de tonnerre, accompagné du spectacle du plus éclatant éclair tropical? — *Par la physique, toujours en imagination pour nous et positif pour vous.* — Les lieux où passent nos âmes à notre mort sont-ils des planètes ou des régions loin de notre terre, ou environnant notre terre? —*C'est encore pour moi une étude à faire; un autre jour, j'aurai l'honneur de vous répondre.* (On se rappelle que l'Esprit Dubois, de l'Hôtel-Dieu de Paris, disait à M. Dupotet que ce n'est pas chose facile que de s'orienter tout d'abord là-haut.) — Un Esprit (dans Paul Auguez) dit que là haut on n'a point de formes. — *Mais si; nous avons notre forme de la terre; seulemet nous sommes diaphanes.* — Cependant les Esprits se montrent quelquefois comme une masse lumineuse informe. Le corps est donc à l'intérieur? — *C'est cela.* — Quand les esprits font entendre de la musique céleste, quelle forme prennent-ils et par quels moyens? — *Toujours l'imagination. Nous vous forçons à entendre, et vous entendez.* — Un ange déchu, l'Esprit de la suprême malice, devrait être au plus bas de l'échelle, et alors visible à tous les Esprits. Avez-vous donc vu ce Croquemitaine si terrible?—*Oui, oui; mais comme diable, non.*—Avez-vous découvert quel but Dieu se propose à l'égard des Esprits. Il me semble que des êtres en face de l'éternité

doivent avoir bientôt épuisé, fût-ce en quelques siècles, toutes les distractions possibles dans un état qui reste toujours le même. La vie soudée à des temps sans fin me paraît devoir exiger des changements de positions qui imposent de nouveaux besoins, qui ouvrent de nouvelles capacités pour agir ou pour se livrer à de nouvelles investigations. — *Dieu se propose de distraire les Esprits de toutes les manières; il les occupe; il varie leurs plaisirs, leurs travaux, mille genres de travaux, peinture, musique, etc.* — Mais avec ces divertissements que peuvent faire les femmes? — *Elles jouent avec les anges ou enfants; elles lisent, chantent et dansent.* — Les Esprits veulent, par des faits remarquables et émouvants, ruiner l'incrédulité et préparer la foi dans le spiritualisme; mais, au lieu de faire enlever une table chez M. le comte d'O...., qui est un croyant, pourquoi ne pas enlever celles des académiciens un jour de galas, sauf à leur faire manger la soupe froide? Pourquoi ne pas leur escamoter le champagne? — *Parce que tous ne le peuvent pas. Pour moi, il faut la force, je ne l'ai pas encore.* — Mais ceux qui le font en ont la force. Veuillez donc les inviter à donner une bonne leçon aux plus farouches de nos sceptiques. — *Je ne puis pas commander. C'est le médium de la terre qui doit provoquer l'Esprit qui lui vient le plus souvent; celui qui tient le crayon ou la corbeille, ou même qui ne fait que penser ou évoquer.* — Pouvez-vous voir notre terre en dehors de notre atmosphère? — *Oui.* — Là le soleil vous paraît-il plus brillant que la terre? — *Oui.* — Vous paraît-il rayonner ou vous montre-t-il des horizons secs? — *Secs.* — Là les étoiles vous paraissent-elles scintiller? — *Elles montrent des horizons secs.* — L'espace, en dehors de notre atmosphère et des corps réflecteurs, laisse-t-il voir des ondulations de lumière ou présente-t-il des des ténèbres presque absolues? — *Des ténèbres presque absolues.* — Dans cet espace, voyez-vous le soleil et les étoiles plus développés que nous ne les voyons? — *Amoindris.* — De l'espace où vous êtes, distinguez-vous bien les parties constitutives de la lune, qui sont toujours dans l'ombre? — *Non, Dieu ne le permet pas.* — En jetant vos regards sur la terre, nous voyez-

vous dans la confusion ou chaque être distinctement? —*Très-distinctement.* — Est-il des instants où vous ne nous voyez pas ? — *Oui.* — Faut-il que nous pensions à vous pour que vous nous voyiez ? — *Non.* — Devons-nous comprendre que quand vous vous occupez de nous, vous nous voyez à toute heure du jour et de la nuit ? — *Oui, oui, mon ami.* — Alors qu'en écrivant nous nous occupons d'un Esprit, son attention peut-elle être arrêtée sur nous, et voit-il ce que nous écrivons ? — *Très-bien.* — Quand un Esprit est auprès de nous, est-il obligé de se reposer sur le sol ou sur un meuble ? — *En l'air.* — Notre Esprit, ex-saltimbanque, commençait à nous importuner comme de coutume, par des barbouillages. Vous avez heureusement pris sa place ; mais comment nous en avez-vous débarrassés ? — *C'est que je suis plus fort que lui; je l'ai vigoureusement repoussé par ma volonté, et il est parti.* — Nous diriez-vous avec certitude ce qu'est devenu le navigateur John Franklin ?—*Il est mort dans l'Inde, oui, je vous en réponds.* — L'ancien comte suédois Swedenborg a dit, comme la célèbre voyante de Prévorst, que chaque sphère renferme plusieurs planètes. Qu'en pensez-vous ? — *Non, mon ami; chaque sphère a à peu près la même distance de trente à quarante lieues et de cinquante à soixante mille lieues de hauteur.* — Les Esprits pensent-ils que la lune soit habitée ? — *Oui, c'est un monde.* — (Madame Adèle, chez M. Cahagnet, l'a bien constaté.) Si des Esprits peuvent aller dans des planètes, pourquoi n'iraient-ils pas dans la lune et dans les satellites des autres planètes? — *Dieu ne permet qu'aux Esprits de la septième sphère d'aller partout. Nous, nous sommes bornés.* — Ne pourriez-vous pas nous donner des informations prises auprès des Esprits de la septième sphère sur les mœurs, les sciences, les arts, l'industrie des habitants de nos planètes ? — *Il nous est impossible de les voir.* — Avez-vous eu la bonté d'appeler mes deux belles-sœurs pour les amener ? — *Je vous demande pardon, mais les femmes viennent difficilement.* — Cependant, il nous est quelquefois venu des Esprits de petites filles, et tous les Esprits nous disent que les enfants sont toujours avec leurs

mères. — *Les anges font tout plus facilement que nous.*

Dans la séance du 14 décembre, je dis à l'Esprit Ber... : Etes-vous en société. —*Non, je suis seul: le temps est mauvais.* — Les Esprits peuvent-ils éprouver de l'ennui? — *Non, à moins qu'on soit dans la première ou la deuxième sphère.*—Les notes que nous prenons ici dans nos études peuvent-elles être perdues par notre mort? — *Non, monsieur.* — Pourrais-je conserver une liste des personnes que j'ai connues intimement depuis ma jeunesse jusqu'à ma mort, en la copiant, à l'état d'Esprit, sur celle que je me promets d'afficher? — *Oui, mais seulement vous ne pourrez pas la montrer là-haut.* — Pourquoi les Esprits sages ne descendent-ils pas dans nos cercles, et ne nous avertissent-ils pas quand il s'y présente des Esprits qui nous trompent? — *Nous ne sommes pas libres de faire et de dire tout ce que nous voulons.* — Mais des Esprits disent que les sphères sont l'empire de la liberté. — *Nous ne sommes pas complétement libres.* —Pourquoi les Esprits, qui voient tout, ne viennent-ils pas en aide à la science, en faisant connaître les sources du Nil, du Zaïre, en donnant des informations sur l'intérieur de l'Afrique, de l'Australie, etc.? —*Evoquez des Esprits morts depuis cent ans.* — (Il est des réponses qu'on s'explique difficilement. On n'ose pas s'exposer à rebuter les Esprits en mettant les questions sous presse.) Swedenborg dit que chaque planète a son globe spirituel où vont les Esprits, à des distances immenses; ce que je ne comprends pas avec la doctrine des sphères. — *Il y en a.* — Comment se fait-il que nos somnambules montrent parfois plus de puissance que nos Esprits? —*Elles sont encore sur la terre; elles voient mieux que nous.* — Avec les Esprits presque contemporains, voyez-vous ceux des derniers siècles et des temps anciens? — *Oui, tous, depuis le commencement du monde; ceux de la planète Jupiter viennent visiter les Esprits de toutes les sphères.* — Par les Esprits les plus anciens n'obtenez-vous pas de renseignements sur l'histoire de leur temps? *Oui, mais je n'ai pas eu le temps d'étudier ce que j'aime, du reste.* — Croyez-vous aux possessions par de mauvais Esprits à l'égard desquelles il y a tant d'exemples? — *Oui, jusqu'à*

un certain point. — Pourquoi s'exercent-elles presque toujours sur des jeunes filles plutôt que sur des hommes, des femmes ou de jeunes garçons? — *Sur des vierges, toujours; vous devez me comprendre.* — Les Esprits de la première sphère, celle des bandits, ont-ils puissance de lire dans nos pensées, d'entendre ce que nous disons mentalement? — *Non.* — Dans quelle sphère un Esprit commence-t-il à les connaître? — *Quatrième.* — Ma mère, qui serait avec vous dans la cinquième sphère, n'a pas toujours senti mes pensées : pourquoi? — *C'est selon le temps ou la volonté supérieure.* — Dans des apparitions, les Esprits, lorsqu'ils parlent, se bornent à prononcer deux, trois ou quatre mots, rarement plus. Pourquoi sont-ils si laconiques? — *Vous ne savez donc pas que nous souffrons quand nous descendons?* — Vous êtes donc comme l'hydrogène dans les ballons qui tend toujours à se superposer à l'air ambiant, treize ou quatorze fois plus lourd que lui? — *Précisément.* — Les Esprits peuvent-ils, comme le célèbre somnambule Alexis, comme M. Home, lire des lettres dans nos poches? — *Non; c'est un don de Dieu. Nous le pourrions; mais, je vous le répète, cela nous est défendu : nous sommes oppressés.* — Qui donc vous fait cette défense? — *Des anges envoyés par Dieu.* — Quelle explication un Esprit peut-il donner au mystère de la respiration chez tous les êtres en possession de la vie? — *L'âme, attachée par un souffle, fait battre le cœur; de là sort la respiration.* — D'où le corps tire-t-il sa chaleur? — *Du cœur, de l'âme par conséquent.* — Quelle est la cause réelle du vent, qui semble être conduit par un être d'une grande puissance? Si je souffle une bougie, c'est l'air que je déplace qui l'éteint; mais c'est moi qui le pousse. Qui donc pousse l'air dans un ouragan? — *Dieu directement.* — (Je crois que Ber... se trompe en disant : *directement.*) — Des Esprits nous ont dit que ceux qui ont franchi la plus élevée des sphères sont employés, comme auxiliaires, au gouvernement des globes, et sont invisibles à ceux des sphères inférieures. (M. Jobard rapporte aussi cette dictée d'un Esprit : « L'univers est régi par un Esprit immuable, qui *délègue*, dans les *globes*, des *Esprits supérieurs* pour *éclai-*

rer les humanités et les rendre capables de s'*unir à lui.* ») — Les Esprits voyant dans l'intérieur du corps humain, je demande si la phrénologie place avec vérité, dans les différentes parties de la tête, toutes les aptitudes humaines, les formes, les protubérances ou les dépressions, les caractérisent ou indiquent leur absence? — *Oui.* — Dans ce cas, serait-il vrai que la satisfaction donnée à nos goûts, à nos inclinations, à notre tempérament, à nos besoins moraux ou intellectuels donnent de l'extension, du développement aux lobes du cerveau et à la boîte osseuse elle-même, et que le défaut d'exercice des facultés, dans ces besoins, amène le rétrécissement de ces mêmes parties? — *Oui.* — Quand vous voulez voir un Esprit de votre sphère ou d'une sphère inférieure où vous descendez, vous l'évoquez, sans doute; mais vient-il instantanément? — *Non, pas toujours.* — Dans ce cas, est-ce de leur part de bonne volonté ou par contrainte due à votre appel? — *Par des efforts inouïs.* — Avez-vous dû appeler plusieurs fois ma mère? — *Cent fois, au moins.* — Quelle est pour l'homme non vicieux, bienfaisant, honnête et bon, la conséquence de l'impiété, lorsqu'il passe à la vie transmondaine? — *Aucune s'il n'a point violé les préceptes de la loi naturelle.* (Ce qui fait comprendre que l'indulgence divine pour les petits écarts, est plus large que l'indulgence humaine, qui est quelquefois une marchandise). — Je ne cesse de provoquer auprès des Esprits des *manifestations vigoureuses*, un branle-bas chez nos adversaires les plus rustres, les plus sauvages. — Avez-vous soutenu cette provocation? — *Non, pas encore : je vais m'en occuper. Ce sera fatigant.* — Si l'âme conserve les formes terrestres, il doit y avoir des modifications, car à quoi serviraient des dents, un estomac, qui supposeraient des intestins soumis au mouvement péristaltique, propulseur des résidus de la digestion? — *Oui.* — L'esprit Swedenborg, ou un Esprit qui aurait emprunté son nom, a dit que là-haut on se souvient d'une existence *antérieure* à la vie *matérielle.* Est-ce exact? — *Ce n'est pas vrai.*

Swedenborg était un sage, qui ne voudrait pas tromper; mais son nom me paraît avoir été emprunté plusieurs fois : il

l'a été quand on a osé dire que le soleil n'est point un globe, que ses taches sont des petits globes qui passent devant. Un faux esprit, menteur, ignorant les moindres notions d'astronomie, pouvait seul donner un si pauvre enseignement. De même j'attribue encore à un faux Swedenborg cette assertion saugrenue que la vie sur la terre se prolonge en proportion du *degré du désir* qu'on a eu d'y venir, dans le cours de cette vie antérieure, démentie tout à l'heure. En vain le plus habile raisonneur conduira-t-il l'esprit de son interlocuteur dans les nébulosités mal accusées de l'idéologie tourmentée ; en vain habillera-t-il ses idées des obscurités les plus épaisses de la métaphysique pour combattre une vérité mathématique. On peut étourdir et même fatiguer ses lecteurs avec des phrases tressées par un génie audacieux ; mais enfin, que sont les riches vêtements quand ils ne doivent couvrir qu'un mannequin ? Oui, j'ai dit que cette proposition est absurde ; je maintiens mon opinion, et un Esprit *d'esprit* m'a dit que cette assertion est une *bêtise*. Quoi ! celui qui attache l'âme à la matière, Dieu ou un Esprit auxiliaire, aura établi des catégories parmi ces âmes du monde antérieur au monde matériel ; il les aura classées selon la mesure de leur désir de venir sur cette terre si souvent maudite ! Il aura appelé telles ou telles âmes ayant montré ce désir dans la proportion d'un cinquième, en supposant de quatre-vingts ans la moyenne de notre existence, et les aura appliquées à des corps qui auront dû périr un même jour ! Ainsi, dans les grandes batailles de l'empire, à Bautzen, à Lutzen, où les armées se composaient, en général, de jeunes gens de vingt ans, 20,000 hommes tombaient presque à la même heure, parce qu'ils avaient antérieurement montré un désir parfaitement égal, mesuré, pesé, étudié de vivre un quart de l'existence possible, et le *sort*, qui ne paraît pas trop se prêter à nos caprices, aurait amené devant les canons précisément des âmes qui auraient manifesté dans le passé ce désir de ne se donner qu'un quart des épreuves de cette vie, et, dans la pensée qu'elles ne pouvaient pas être attachées *exclusivement* à des corps *masculins*, que des corps *féminins* devraient être marqués pour des aspirations de ce

genre, dans les *mêmes proportions*, on chercherait cependant en vain si 2,000 femmes sont également tombées à la même heure, de par le monde.

Quoi ! dix vaisseaux d'un combat naval, contenant 20,000 hommes, couleront dans la même journée, et ce sera la sagesse céleste qui, vingt ans, trente ans, cinquante ans avant aura tarifé la vie de ces hommes, pour les réunir à jour fixe sur un même point, le sort aidant, et terminer leur existence matérielle du même coup !

Quoi ! une peste fera des ravages effrayants ; mais elle ne frappera que ceux qui auront vécu dans la proportion du temps qu'ils auront demandé pour récolter les jouissances de la matière !

Quoi ! un tremblement de terre fait tomber une ville, engloutit 200,000 individus, comme à Yédo et épargne les pays voisins ! Le terme de la vie était trouvé juste chez ces 200,000 victimes, suivant leurs manifestations, passées, groupées, assemblées sur un même point, et ce terme ne se trouve pas dans les autres villes, bourgs ou villages voisins ! C'est là seulement que se sont réunies toutes ces âmes dont le désir d'être réunies ici-bas, plus ou moins longtemps, a amené cette catastrophe à un jour donné !

Lazare n'a dû mourir une première fois que pour la frime, ou sa résurrection fut un acte opposé aux intentions du pourvoyeur des âmes.

J'ai donné, il y a longtemps, cette opinion. Trop longtemps après elle a été combattue ; mais elle me paraît de nature à rester debout devant toutes les attaques ; car, bien que le génie ait fait les frais de l'opposition, l'opinion contraire, quoique artistement habillée, ne me trompe pas plus par son enveloppe qu'une pilule dorée. C'est parce qu'on a traité sérieusement cette question, prise en sous-œuvre, que j'ai cru devoir donner ces explications, à propos de la réponse de l'Esprit Ber..., qui m'a rappelé cette assertion ridicule.

Veuillez bien, mon cher Monsieur, agréer l'assurance de ma considération cordiale. SALGUES.

Avis. — Nous recevons, à propos de notre projet de *Société spiritualiste*, des observations et des demandes d'explication, auxquelles nous nous ferons un devoir de répondre dans notre prochaine livraison, en même temps que nous indiquerons le jour de notre première réunion préparatoire.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES.

MANIFESTATION ATTRIBUÉE A LAMENNAIS.

Au Directeur de la *Revue spiritualiste*.

« Monsieur,

« La lecture de la dix-septième livraison de la *Revue spiritualiste*, où se trouve un paragraphe à l'éloge de l'abbé de Lamennais, a suggéré à quelques personnes croyantes et de bonne foi le désir de vous faire part d'une révélation obtenue par l'intermédiaire d'un médium écrivain.

« Je puis vous certifier la sincérité de cette manifestation que nous laissons à votre appréciation. Je vous prie cependant, Monsieur, *de taire mon nom*, et de recevoir l'assurance de tous mes sentiments de la plus parfaite considération.

« J'ai le projet de vous en réitérer l'expression à mon prochain voyage à Paris, ayant bien des choses plus intéressantes encore à vous communiquer.

« Votre très-dévoué serviteur,

« Comte de C. de L. »

Séance du 27 *décembre* 1858.

D. Avec la permission de Dieu, nous prions l'Esprit de l'abbé de Lamennais de vouloir nous parler ?

R. Je suis l'abbé de Lamennais.

D. Veuillez nous faire connaître la condition de votre âme ?

R. Fatidique. Ne m'en demandez pas davantage, et écoutez-moi. Tout m'a été donné et j'ai tout perdu par orgueil. Je voulais des honneurs ecclésiastiques au lieu de suivre pauvrement la croix de Jésus-Christ comme il convient à un bon prêtre. J'ai voulu faire de l'effet et Dieu m'a écrasé !

D. Veuillez nous expliquer le mot fatidique ?

R. Cela veut dire empreint de Satan. Le mot empreint veut dire que j'en souffre toutes les tortures. Je voudrais que les admirateurs de ma fatale théorie voient clairement où elle

m'a mené. O homme misérable, qui veux lutter avec le Créateur du ciel et de la terre ! qui veux sonder ses desseins et interpréter ses divines paroles... qu'es-tu, ver de terre, pour oser lever les yeux vers cette immense majesté ?... (On parlait de prier pour lui.) Il est inutile de prier pour moi avant que je n'aie expié mes crimes. J'ai trahi mon Dieu jusqu'à mon dernier moment. Tout a été inutile. Je voyais mes torts, et, horreur ! je n'ai jamais voulu les reconnaître et cela par orgueil, ce vice des enfers ! Oh ! le Dieu que j'ai trahi comme un nouveau Judas daignera-t-il jeter un regard de pitié sur moi ?.. Je n'en ai pas même l'espérance !

D. Nous osons penser que votre dissertation sur l'indifférence en matière de religion amènera la clémence de Dieu sur son auteur.

R. C'est précisément cette intelligence que Dieu m'avait donnée qui crie vengeance contre moi. Voulez-vous savoir ce qui me rend si malheureux ? c'est que je vois la félicité à laquelle j'aurais pu prétendre, et que j'ai foulée aux pieds ! et pourquoi ? pour faire un peu d'effet sur une poignée d'hommes qui ne me valaient pas en intelligence. Priez Dieu qu'il efface tout le mal que j'ai fait afin que nul ne souffre ce que je souffre. Veuillez ensuite lui demander un regard miséricordieux en faveur des écrits qui sont sortis de ma plume, guidée par son souffle divin.

D. Vous pourrez compter sur notre sollicitude. Mais veuillez nous dire ce qu'on doit répondre à ceux qui pensent qu'il n'y a que de mauvais Esprits qui se communiquent à nous, parce qu'ils parlent à chacun selon sa croyance ?

R. Merci de vos bonnes intentions. Quant à la question que vous me faites elle est facile à résoudre. Les mauvais Esprits ne donnent jamais de bons conseils, que ce soit donc votre boussole dans vos évocations.

D. Pourquoi l'Eglise attribue-t-elle ces manifestations aux mauvais Esprits ?

R. Au nom du ciel, dont je suis si loin, ne me faites aucune question sur les décisions de l'Eglise.

D. Avez-vous quelques choses à nous recommander ?

R. Je n'ai rien à vous recommander que de rester fidèles à vos devoirs religieux ; c'est le plus sûr moyen d'arriver au bonheur éternel. Vous vouliez, Madame, savoir si je voyais mon ami B... Non, ce bonheur ne m'est pas donné. Il doit être heureux, et je ne le suis pas. Mon Dieu, c'est de ma faute. Vous m'aviez tout donné. Qu'ai-je fait ?... Cette pensée, qui me torture, que ne puis-je la faire connaître aux complices de mes erreurs ! Car comprendre Dieu, et en être privé, est la véritable douleur des damnés. Je me sens soulagé par l'intérêt que vous prenez à moi. Dieu aime tant ce charitable sentiment, que ses rigueurs s'apaisent. Merci donc encore une fois, et que Dieu vous maintienne dans vos bons sentiments à l'article de la mort.

MANIFESTATION D'UN AUTRE LAMENNAIS DANS UN AUTRE GROUPE, ENSEIGNEMENTS CURIEUX.

La communication qui précède, lorsqu'elle nous fut adressée, a été montrée à un de nos amis fervent catholique (1).

En ayant pris connaissance, il a paru désireux dévoquer à son tour Lamennais, afin de s'assurer s'il répondrait dans le même esprit et conformément à la précédente communication. L'évocation s'est faite au milieu d'un groupe de femmes partageant les opinions religieuses de l'évocateur, et leurs réponses ont été obtenues par une jeune demoiselle, médium de 12 ans, très-pieuse, sortant de faire sa première communion.

Les voici telles que notre ami nous les a transmises :

D. Au nom de Dieu tout-puissant nous prions l'Esprit de l'abbé de Lamennais de vouloir nous parler.

R. Parlez, que me voulez-vous ? je suis l'abbé de Lamennais.

D. Daigne-nous faire connaître la condition actuelle de ton âme ?

R. Elle est à la fois dans l'expiation, sur le chemin de la vraie lumière, plus que jamais occupée à chercher Dieu.

(1) C'est un prêtre. Mais nous ne pouvons dire son nom. On comprendra pourquoi.

D. As-tu connaissance d'une certaine communication faite au directeur de la *Revue spiritualiste* où il est question de toi ?

R. Non.

D. Tu n'es donc pas l'auteur des réponses qui sont faites sous ton nom dans cette communication ?

R. Nullement.

D. Prends connaissance de ces réponses. Les voici... Et maintenant pourrais-tu nous dire de qui elles émanent ?

R. Je chercherai et vous le dirai, si je puis.

D. Pourrais-tu nous prouver que l'Esprit dont il s'agit dans cette communication est un Esprit d'erreur tout à fait différent de toi ?

R. La chose est facile. Ce prétendu Lamennais affirme la croyance catholique de laquelle il n'aurait jamais dû s'écarter, dit-il ; de plus, il se dit *damné* pour l'avoir fait, ce qui ne l'empêche pas de reconnaître qu'après l'expiation de ses crimes les prières de ses amis lui seront utiles, et que Dieu aime le charitable intérêt qu'on prend aux souffrances des victimes de l'enfer, et qu'en vertu de cet intérêt ses rigueurs s'apaisent. Or, s'il croit que le dogme catholique est le seul véritable, il doit croire avec l'Eglise entière à l'éternité des peines, à la certitude de voir son corps constamment consumé dans les flammes, sans rémission, à tout jamais, et par conséquent il ne doit point se bercer de l'espoir de voir quelques jours ses souffrances s'adoucir. Dans la supposition que je sois revenu à la croyance de l'Eglise, j'en connais trop les doctrines et j'ai toujours eu trop de logique et de raisonnement pour me créer de pareilles illusions.

D. Tu nous as dit tout à l'heure que tu étais dans l'expiation, sur le chemin de la vraie lumière et plus que jamais occupé à chercher Dieu. Daigne t'expliquer à ce sujet.

R. Je suis dans l'expiation pour avoir manqué, dans certains de mes écrits de mansuétude, d'esprit de conciliation, pour y avoir trop déployé l'esprit d'anathème, de haine, héritage de mon caractère de prêtre. J'ai visé à des antithèses, à de grands effets littéraires, tandis que j'aurais dû davantage

viser à enseigner des choses possibles, pratiques. Dans mes *Paroles d'un Croyant* et autres petits ouvrages politiques, j'attise la haine, la colère des malheureux, des déshérités du monde, sans proposer d'autres solutions sociales que des renversements violents, renversements dont le résultat est de tarir la source des richesses ou de les déplacer, plutôt que d'en créer de nouvelles. J'aurais dû plutôt enseigner le principe de concorde, d'association, montrer que par la convergence des efforts, l'économie des ressorts, en attaquant seulement la tyrannie des choses et en tirant de la matière et du sol des produits plus nombreux et d'une répartition plus avantageuse pour tous, ce principe fécond peut avoir pour résultat d'apprendre qu'il y a mieux à faire que d'exercer des vengeances inutiles qui ne font pas marcher d'un pas la cause des idées ; qu'il y a mieux à faire, en un mot, que d'exproprier les uns à l'avantage des autres et de tourner toujours dans le cercle vicieux des bouleversements politiques. Ah ! que n'ai-je mis ma parole autrefois puissante au service des idées d'association! C'est pour ne l'avoir pas fait que j'en subis aujourd'hui l'expiation par des remords et des regrets cuisants. Je me trouve ici à cause de cela avec des esprits chagrins, frondeurs, inquiets, ombrageux de toute autorité, ne parlant jamais que d'idées de révolte, de mesures extrêmes, jamais de principes d'organisation, de théories pratiques, possibles et durables. Et ma punition est de les entendre et de les réfuter sans cesse.

Maintenant, quand je vous dis que je suis plus que jamais sur le chemin de la lumière, occupé de chercher Dieu, je veux entendre par là que l'activité et les progrès de mon esprit relativement aux questions religieuses qui m'étaient chères ne se sont point interrompus. J'avais franchement, sincèrement, loyalement cherché sur terre la vérité religieuse et philosophique. J'ai creusé sur ce champ un profond sillon que l'avenir fécondera bientôt. Aujourd'hui Dieu a récompensé mes efforts persévérants en me laissant de plus en plus entrevoir un coin des vérités suprêmes qu'il n'est donné qu'au monde des purs Esprits de contempler dans leur plé-

nitude. Mes amis, recommandez aux hommes de bonne volonté la lecture de l'*Esquisse d'une philosophie* et de mes œuvres posthumes.

D. Est-il vrai que les mobiles de ta vie ont été l'amour des places, les honneurs ecclésiastiques, et que c'est pour ne les pas avoir obtenus que tu es devenu frondeur, renégat, ennemi de l'Eglise ?

R. Ces mobiles n'ont jamais été pour rien dans les actes de ma vie. J'étais né pour la lutte des idées, pour les recherches de la vérité et pour répondre à ce besoin de ma nature, à ces tendances innées qui, sans doute, étaient providentielles, j'ai sacrifié toute autre considération. J'ai abandonné la cause de la papauté, du catholicisme, quand, à force de creuser les questions religieuses, de réfléchir, j'ai reconnu que la papauté et le catholicisme d'aujourd'hui n'étaient plus dans les voies de Dieu. Et depuis, malgré toutes les séductions, les reproches, les influences qui n'ont cessé d'assiéger mon existence, je ne suis jamais revenu sur mes pas. A l'heure suprême, mon âme est demeurée calme et sereine dans la plénitude de ses facultés, et je suis mort dans les croyances auxquelles je m'étais définitivement rangé. On prétend que l'amour des honneurs ecclésiastiques, des grandeurs temporelles, a été le mobile de mes actions ; s'il en eût été ainsi, j'aurais fait comme tous ceux qui veulent arriver à ces honneurs : j'aurais flatté les puissants, j'aurais fait acte de servilisme, d'hypocrisie. Après l'apparition de mon *Indifférence en matière de religion*, j'avais acquis la plus grande réputation qui existât dans l'Eglise. J'étais devenu une autorité. Je n'avais qu'à persévérer quelque peu dans cette voie et j'eusse tout obtenu. J'en avais la certitude. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Parce que je n'ai pas voulu mentir à ma conscience. J'étais né pour l'apostolat des idées. J'ai obéi à ma mission, et à une vie de grandeurs, de paix, de quiétude, a fait place une vie de luttes, de persécutions, d'amertume, de pauvreté, d'abandon. Mais je ne m'en plains pas. J'ai obéi à ma destinée providentielle. J'ai goûté les jouissances de l'âme, celles de l'esprit et de la conscience, et aujourd'hui j'en suis récompensé par la faveur d'apercevoir

de mieux en mieux Dieu, c'est-à-dire la vérité suprême.

D. On t'accuse d'avoir eu de l'orgueil, et on ajoute que c'est là ce qui a fait ta perdition?

R. Comme vous venez de le voir, je ne suis pas tout à fait aussi perdu qu'on veut bien le dire. Pour en revenir aux reproches dont vous me parlez, il faut voir ce qu'on appelle avoir de l'orgueil. Si par là on entend avoir de la personnalité, du caractère, de l'énergie, de cette volonté qui fait que quand on a entrevu la vérité on sait la confesser envers et contre tout, au détriment de ses intérêts et de son bonheur, oh! alors j'ai eu de l'orgueil. Si par un non orgueilleux on entend un homme qui s'efface sans cesse devant la contradiction, ne sait jamais défendre un principe quand il reconnaît qu'il y a danger à le faire, qui préfère plutôt imposer silence à sa conscience et faire chorus avec les dispensateurs de la fortune, de la puissance, oh! bien sûrement, je n'ai pas été cet homme. Je l'ai déjà dit : deux voies s'ouvraient devant moi au milieu de ma carrière terrestre : la voie des honneurs, des grandeurs temporelles, de la quiétude et des jouissances matérielles, ou bien celle de la pauvreté, des persécutions, des luttes sans cesse renaissantes. En suivant la première, je serais devenu un prélat, un chanoine, un cardinal au teint fleuri et vermeil, à l'existence luxueuse et raffinée, grand partisan de l'autorité, de la chose reçue, fermant les yeux sur tous les genres d'iniquités et d'erreurs, sous prétexte qu'elles sont consacrées par la tradition et les dogmes religieux, et qu'il est impie et dangereux d'innover. On m'eût peut-être béatifié ainsi que mes écrits. En suivant la seconde voie, je n'ai recueilli que des peines, des contradictions et des haines. Ma vie s'est passée en partie dans les prisons. Pourquoi donc l'ai-je suivie cette voie? Parce que je n'ai pas voulu endormir ma conscience, que j'ai obéi à ses inspirations et que j'ai placé la cause de la vérité au-dessus de toutes les considérations mondaines. Voilà comment j'ai été orgueilleux. L'avenir dira si j'ai mal fait aux yeux de la suprême justice.

D. Dans la communication dont nous t'avons parlé et qui t'est attribuée, on te fait le reproche d'avoir voulu sonder les

desseins de la Divinité et interpréter ses paroles, et on regarde comme chose criminelle d'oser lever les yeux vers cette immense majesté. Que penses-tu de tels reproches en général ?

R. Ils sont dictés par un Esprit qu'on retrouve dans toutes les castes sacerdotales ; c'était celui des brames, des prêtres, égyptiens, des lévites et rabbins, des druides, etc. Les prêtres catholiques l'ont à un très-haut degré. Ils n'aiment pas qu'on s'occupe, en dehors d'eux, sans eux, des choses de Dieu. Ils voudraient en cela, comme pour toute autre question, étouffer l'œuvre de la libre raison humaine. Quoi cependant de plus beau, de plus saint que d'élever son âme à Dieu et de chercher à le comprendre ! C'est la passion des grandes âmes, des intelligences supérieures, épurées, etc., ce fut celle des Pythagore, des Platon, des Bacon, des Clarke, des Leibnitz, des Fénelon, des Bossuet, et de tant d'autres grands philosophes. Au lieu de laisser élever notre âme vers le ciel, à la recherche des plus sublimes spéculations, voudrait-on au contraire la ramener vers la terre ? Si on lui refuse de s'occuper de Dieu, de quoi s'occupera-t-elle si ce n'est des passions humaines, de questions frivoles passagères, sans grandeur ni intérêt ? L'homme à qui on refuse de se repaître de Dieu, pour donner le change à son activité, finit par ne plus prendre pour pâture que les choses de la terre, les passions abjectes de la matière. Mais cette dégradation est moins redoutée des prêtres. Il leur semble par là qu'ils domineront mieux les hommes et qu'on ne pénétrera pas sur leur domaine, domaine qu'ils connaissent généralement si peu et dont ils craignent le plus souvent de reculer les bornes.

D. Que penses-tu du spiritualisme ?

R. C'est une chose grande, sainte, aussi ancienne que le monde, qui a été pour beaucoup dans l'établissement de toutes les religions, mais qui malheureusement a été trop souvent étouffée par les divers sacerdoces et par les sarcasmes de l'esprit matérialiste. Le spiritualisme, sagement étudié, approfondi, épuré, sera la base des croyances de l'avenir. Je vois son triomphe complet éclater à la fin de ce siècle.

D. Pourquoi les sacerdoces ont-ils été de tout temps hostiles aux manifestations des Esprits ?

R. La chose est facile à comprendre. Ces manifestations tendent à prouver la série des révélations progressives de Dieu à l'humanité, tandis que chacun de ces sacerdoces n'a cessé de prétendre qu'il n'y avait jamais eu qu'une seule révélation, celle dont il est l'interprète. Par les bons Esprits l'homme peut se mettre en rapport avec Dieu et devenir son prêtre à soi-même, ce qui annulerait les fonctions du prêtre qui toujours a voulu se faire intermédiaire obligé entre le ciel et la terre, et expliquer la vérité religieuse à sa manière.

D. Quel est le principe à suivre pour se mettre en rapport avec les bons Esprits?

R. Ce principe est formulé par un vieil adage vulgairement répandu, savoir : *qui se ressemble s'assemble.* Soyez vous-même un bon esprit ou désirez énergiquement de le devenir et vous serez en communication avec les bons Esprits. Le Christ n'a-t-il pas dit que quand plusieurs personnes s'assembleraient pour prier en son nom, son esprit serait au milieu d'elles. Ceci doit vous servir de règle de conduite. Réunissez-vous au nom du Christ et dans de bonnes intentions. Alors les bons Esprits viendront vers vous en vertu de la loi des sympathies. Leur présence finira par éloigner les mauvais, s'il en vient, car ils s'y trouveraient déplacés, mal à l'aise et dominés par une force morale et spirituelle supérieure qui rendrait leur présence pénible pour eux, de telle sorte qu'un malfaiteur se trouve mal à l'aise en société des honnêtes gens, ou un individu sans éducation ni manières au milieu de gens de bonne compagnie.

D. Tout Esprit qui fait le bien, dit la vérité et donne de bons conseils, doit-il être regardé comme étant de Dieu ?

R. Certainement, et c'est l'avis de saint Paul, de saint Jean et des premiers chrétiens. Mais il est vrai que l'Église depuis a enseigné que le diable se déguisait quelquefois en ange de lumière pour mieux tromper les hommes. C'est encore là une invention des prêtres pour empêcher qu'on ait recours aux manifestations spiritualistes. Combien cette doctrine n'a-t-elle

pas coûté déjà de larmes et de sang, n'a-t-elle déjà pas envoyé d'innocentes victimes au bûcher ! Mais bénie soit la Providence, le temps de cette doctrine est passé malgré tous les efforts que font les ultramontains pour la maintenir.

D. Des hommes animés de mauvaises intentions peuvent, dit-on, se mettre en rapport avec de mauvais Esprits et faire beaucoup de mal. Quel est ton avis à ce sujet?

R. Cela est vrai. Mais jamais un mauvais Esprit ne peut s'élever à la puissance d'un bon. Il s'agit donc de se mettre en rapport avec les puissances spirituelles et d'entrer à pleines voiles dans les eaux du spiritualisme afin d'en connaître les secrets, les précieuses ressources pour faire le bien. Sans cela, on continuera à laisser le champ libre aux pratiques occultes de la sorcellerie, de la magie et de la nécromancie dont tant d'hommes pervers se sont servis pour faire le mal, et sans qu'on oppose à ce poison l'antidote convenable. Si les honnêtes gens entraient plus souvent en communication avec le monde spirituel, avaient recours à la voyance et aux autres dons médianimiques, ils pourraient presque toujours déjouer les machinations des envoûteurs, jeteurs de sort, etc. ; chacun aurait son ange gardien, son esprit bienfaiteur pour l'avertir et le protéger ou bien trouverait toujours auprès de quelque médium les avertissements nécessaires.

D. Crois-tu à l'existence de Satan?

R. Satan est un mythe, c'est la personnification du principe opposé au spiritualisme, c'est-à-dire de la matière, de la tendance au mal, à l'égoïsme, à la jouissance physique, aux basses inclinations. Zoroastre et Jésus-Christ ne l'ont pas entendu autrement. Quand celui-ci parlait des démons, il voulait parler des mauvais Esprits, qu'il a souvent appelés aussi Esprits impurs, car le mot *daimon*, issu du grec, n'a pas d'autre signification. Que sont donc les démons? Des esprits punis, tombés dans l'enfer de l'expiation, dont ils peuvent sortir sans doute par de nouveaux mérites en appliquant énergiquement leur volonté à se réhabiliter, c'est-à-dire à faire le bien. Mais le plus souvent ils ne le font pas ; obéissant à leur nature, ils se complaisent dans une suite de pensées perverses qu'ils sug-

gèrent aux âmes avec lesquelles il leur est permis de communiquer et qu'ils cherchent à entraîner dans le mal par une certaine loi de solidarité qui fait qu'on veut avoir des complices et compagnons dans la reprobation dont on est l'objet, loi qui est un soulagement, une force pour eux. Ne voyez-vous pas dans un bagne, une prison les criminels qui y sont enfermés se trouver mal à l'aise quand, par hasard, une nature plus honnête, moins corrompue arrive parmi eux et tout faire par force ou suggestion pour l'amener à leur degré de perversité? Voilà l'idée qu'on doit se faire de l'enfer, des démons et de leurs tentations. Quant aux deux grandes puissances qui se partageraient le monde et seraient, à l'exemple d'Oromaze et d'Arhimanes, constamment en lutte l'une avec l'autre, on ne doit entendre ce dualisme que de la personnification qui a été faite du bien, et du mal, qui en est le contraste, le relief et qui sert par cela même, en quelque sorte, à lui donner une partie de son mérite. Le bien c'est Dieu, le mal c'est la matière et les penchants inférieurs. Mais les hommes incarnés, esprits antropomorphes et peu susceptibles d'abstraction, se sont représentés l'un comme le roi du ciel, vieillard à longue barbe, régnant sur un trône, entouré des anges et des saints, l'autre comme un satyre ayant un trident pour sceptre, les ténèbres pour empire, et pour ministres les démons. Allégories, fictions enfantines que tout cela. Il n'y a pas de dualisme, d'antogonisme véritable dans le gouvernement du monde. Dieu y est tout-puissant et absolu, et y tient la balance entre le libre arbitre et la matière, c'est-à-dire le destin. Voilà les deux puissances qui sous ses ordres président aux destinées du monde.

D. Pourrais-tu nous dire maintenant quel est l'Esprit qui a pris ton nom pour la manifestation qui a été envoyée au directeur de la *Revue spiritualiste ?*

R. Oui, c'est l'Esprit d'un ancien curé alsacien nommé Maimbourg, excellent cœur du reste, animé de l'esprit du bien, mais autrefois assez attaché aux maximes du catholicisme qui lui assuraient la tranquille jouissance des biens de la terre dont il était abondamment pourvu.

D. Comment peut-on être excellent cœur et se servir d'un

autre nom que le sien pour induire en erreur d'honnêtes évocateurs ?

R. Cela par une suite de l'égarement des opinions humaines. Les jésuites n'ont-ils pas mis en honneur cette maxime célèbre : *La fin justifie les moyens ?* Beaucoup de prêtres catholiques l'ont adoptée, et pour eux les pieux mensonges sont permis, les intérêts de la religion à leur yeux ne connaissant pas de scrupules. Maimbourg, demeuré très-catholique au delà du tombeau, a voulu encore, en cette circonstance, servir la croyance de son cœur et la fortifier chez ses pieux auditeurs. C'est pourquoi il a fait de moi un damné, une âme en peine, très-repentante de ses erreurs d'autrefois et les abjurant. Il le croit encore, du reste. N'ayant pu pénétrer dans la sphère intellectuelle supérieure où je suis, et savoir dans quelle situation je m'y trouve, son imagination y a suppléé.

D. Je croyais qu'au delà du tombeau nous savions à quoi nous en tenir tous relativement aux vérités religieuses ?

R. Gardez-vous bien de croire cela. Il n'y a que certaines vérités spiritualistes qui soient alors connues de tous. Nous n'arrivons pas ainsi tout d'un coup à l'omniscience, à la perfection. Notre éducation morale et religieuse se poursuit au delà du tombeau, jusqu'à ce que, par une suite d'efforts, d'épurations, nous nous rapprochions des purs Esprits, des anges, à qui il est donné de pénétrer une grande partie de la vérité. Très-souvent, avant que nous soyons sur la voie d'un tel progrès, nous conservons dans l'autre monde et selon la région morale que nous y occupons, nos passions, nos préjugés, nos erreurs, nos tendances animiques d'ici-bas. Nous y manquons parfois de libre arbitre et nous reproduisons passivement les opinions de ceux de nos évocateurs qui agissent sur nous par le lien d'une forte volonté. Voilà comment on doit expliquer tant de dictées contradictoires faites par les Esprits, voilà comment s'explique la communication de l'abbé Maimbourg.

Oh ! mes amis, je vous engage beaucoup à étudier et à expérimenter le monde spirituel trop peu connu jusqu'à présent. Là est la clef de tout.

Adieu, je viendrai vous revoir dans un temps plus oppor-

tun, quand les grandes choses qui sont annoncées auront eu lieu. LAMENNAIS.

Voilà les deux communications médianimiques qui ont été portées à notre connaissance et que nous avons cru devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs. A eux de juger quelle est la bonne, de quel côté s'est manifesté le véritable Lamennais, si toutefois il y a eu l'âme de Lamennais au milieu des deux différents groupes. A eux de voir s'il n'y aurait pas eu d'un côté un ennemi de l'illustre écrivain ; de l'autre, un ami ; car pour le reflet, la reproduction passive des opinions des médiums, il n'y a pas lieu d'invoquer cette explication pour le deuxième cas. Z. PIÉRART.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

Un de nos abonnés, magnétiste et spiritualiste éclairé, que nos lecteurs connaissent déjà par quelques petits articles, nous a promis une suite d'études sur le grand Swedenborg, trop peu ou mal connu jusqu'ici en France. Nous nous empressons d'accueillir ces articles, que tous les spiritualistes apprécieront comme nous, en remerciant leur auteur du zèle et de la science qu'il apporte dans sa collaboration.

Au milieu des contradictions et des diversités que nous présentent aujourd'hui les communications avec le monde spirituel, au milieu des incertitudes qui en résultent, chacun doit sentir le besoin de boussole, de phares qui puissent nous guider sur cette mer inexplorée. Nous ne pouvons trouver ces guides que dans les écrivains spiritualistes qui nous ont précédés ; or, le meilleur que je connaisse est sans contredit Swedenborg ; je vais plus loin, je n'en connais aucun qui puisse lui être comparé.

Emmanuel de Swedenborg naquit à Upsal, en Suède, le 29 janvier 1688, d'une famille distinguée ; son père était un évêque luthérien. Il s'occupa d'abord des sciences humaines

et publia des écrits remarquables sur la minéralogie, la physique, la chimie, les mathématiques et l'astronomie. En 1745, il reçut les premières communications et les premiers ordres du ciel ; depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée à Londres le 29 mars 1772, il a publié un grand nombre d'ouvrages sur les choses spirituelles, tous écrits en latin, et qui forment au moins la matière de 50 gros volumes. Il y parle partout comme témoin oculaire et auriculaire ; il affirme avoir vu le Seigneur Jésus-Christ et avoir conversé avec des milliers d'anges et d'Esprits ; il affirme avoir été pendant plus de 28 ans de sa vie dans un état particulier qui lui permettait d'être, par son corps, dans le monde naturel, et, par son esprit, dans le monde spirituel, dans lequel il se trouvait comme un Esprit et où il a pu voir tout ce qu'il en raconte. Il ajoute qu'il n'a publié ses ouvrages que sur un ordre exprès, attendu qu'il comptait rencontrer plus d'incrédulité et de sarcasmes que de croyance et de sympathies. Il dit avoir reçu sa mission directement du Seigneur et n'avoir rien mis du sien dans ses écrits. Son style est simple et clair ; il raisonne et démontre et emploie souvent le meilleur moyen de faire comprendre ces choses, qui nous sont si peu habituelles, la comparaison avec ce qui se passe sous nos yeux.

Le but principal de sa mission est l'établissement sur la terre d'une nouvelle Église, c'est-à-dire d'une nouvelle doctrine chrétienne, et la révélation du sens interne et spirituel, de l'Ecriture sainte, par laquelle révélation doit s'entendre le second avénement du Seigneur.

Le premier en date de ses ouvrages, et celui qui est le plus important au point de vue où nous nous sommes placés au commencement de ces lignes, est son *Traité des merveilles du Ciel et de l'Enfer.*

J'en ai fait des extraits pour mon agrément particulier, et la pensée m'est venue qu'il ne pourrait être qu'utile et agréable à ceux des lecteurs de ce journal qui ne connaissent pas les ouvrages de Swedenborg, de participer aux résultats de ce petit travail. Je maintiendrai autant que possible le texte de la traduction, quelle que soit la construction des phrases, et,

pour compléter la brièveté des extraits, je joindrai, quand je le croirai utile, quelques commentaires ou observations.

Je voulais exprimer ici quelques idées que je trouve rendues, mieux que je ne pourrais le faire, par un fervent et zélé disciple de Swedenborg, qui a publié, sous le voile de l'anonyme, un abrégé général de la doctrine de son maître. Ces paroles sont d'autant plus remarquables qu'elles ont été imprimées en 1788. Les voici :

« Je ne terminerai pas cette lettre sans vous avertir des « dangers auxquels les amis de la vérité sont ajourd'hui expo-« sés. Vous le savez, Monsieur, il nous a été prédit que lors « de l'accomplissement des saintes Ecritures, beaucoup de « gens feraient des œuvres surnaturelles, et qu'il fallait, à « cette époque, se défier des faux prophètes, des faux christs, « qui séduiront, est-il dit, les justes même!

« La vérité des assertions de Swedenborg sur le second « avénement se confirme encore par l'état actuel des choses. « En effet, il y a aujourd'hui plusieurs personnes, de tout pays, « de toute condition, qui *voient* réellement le spirituel, et *la* « *plus grande partie* par le moyen DU SOMMEIL MAGNÉTIQUE. « Swedenborg l'avait prédit; dans son traité *de la Sagesse* « *angélique*, publié en 1763, il avait dit, n. 257 : —L'homme « peut être élevé à la lumière céleste, même en ce monde, « si ses sens corporels se trouvent ensevelis dans un sommeil « léthargique, parce que, dans cet état, l'influence céleste « peut agir sans obstacle sur l'homme intérieur. —

« Le sommeil magnétique, nommé somnambulisme, con-« firmant cette assertion (qui sans cela aurait peut-être été « considéré comme une rêverie), a procuré des visions spiri-« tuelles; et l'on a cru trouver dans le rapport de quelques « somnambules, ou, pour mieux dire, de quelques somni-« loques, des objections contre Swedenborg et sa doctrine. « Il est possible d'y répondre. Le somnambulisme, effet pro-« digieux et incontestable du magnétisme animal, est le dé-« tachement des sens corporels; c'est un état spirituel où « l'homme voit par les yeux de l'Esprit, où, étant unique-« ment affecté par le sens de l'homme intérieur, il peut com-« muniquer avec les Esprits. Cet état, cette découverte, qui « sert à guérir les maux du corps, peut guérir aussi les maux « de l'âme; le somnambulisme est utile au monde, en ce qu'il « lui prouve qu'il existe un autre ordre que l'ordre natu-« rel, et que dans l'homme il y a autre chose que le corps;

« mais il ne faut pas, sans réserve et sans guide, y chercher « d'autres effets.

« Si un somniloque, au nom du ciel, qu'il croit avoir vu, « et d'après les anges, qu'il croit avoir entendus, vous parle « contre la doctrine de Swedenborg, vous ne devez pas le « croire, pour plusieurs raisons que voici :

« 1° Si l'on ne veut pas être victime de la fourberie et de « l'erreur, il ne faut pas opposer visions à visions ; le pré- « cepte nous en a été donné par Dieu même, ainsi que les « moyens de discerner, en ce genre, le vrai d'avec le faux ; « nous avons rapporté ces moyens, qui prouvent en faveur « de Swedenborg. Il est donc en possession de son état d'en- « voyé, et vous ne devez pas l'y troubler par des titres équi- « voques. Si quelque personne, favorisée du ciel comme « lui, vous communique ses visions spirituelles, elle doit « s'accorder avec lui, si elle veut être crue ; l'*unité d'une doc- « trine en est la base nécessaire*, c'est le signe caractéristique « de la vérité.

« 2° Les somniloques peuvent être, au moins par inter- « valles, dans le degré naturel, et incapables par conséquent « d'avoir des visions spirituelles. Quand ils vous affirment « *constamment* qu'ils voient autre chose que leur intérieur, « ils peuvent s'abuser eux-mêmes ou vouloir vous abuser.

3° Les esprits qui parlent quelquefois chez les somnilo- « ques sont des habitants du monde des Esprits (1) ; quoi- « que dépouillés de l'enveloppe terrestre, *ce sont des hommes « comme nous*, ayant les mêmes désirs, les mêmes sentiments « qu'ils avaient ici-bas, et que plusieurs d'entre nous ont ; « il faut donc les éprouver, suivant le conseil de saint Jean, « ép. IV, 1 : *Ne croyez point à tout Esprit, mais éprouvez les « Esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu.* Or, on ne peut les « éprouver que par leurs rapports, et ces rapports sont tous « contradictoires ; les différentes sociétés magnétiques de « l'Europe ont, par le moyen de leurs somniloques, re- « cueilli des idées, des connaissances diamétralement oppo- « sées ; cette contradiction n'est-elle pas un vrai signe de « réprobation ? N'est-ce pas ici le cas de se rappeler la pa- « role du Seigneur qui nous dit que pour égarer les hommes « disposés à croire, Satan doit, au temps où nous sommes, se « transformer en ange de lumière, et multiplier les visions ?

« 4° On a cru aux rapports des somniloques contre Swe- « denborg, parce qu'on ne connaissait pas sa doctrine ; il

(1) Monde des Esprits et monde spirituel ne sont pas synonymes ; nous verrons cela ultérieurement.

« nous dit dans son Traité du ciel et de l'enfer, qu'il est au-« jourd'hui fort dangereux de converser avec les Esprits ; que « leurs ruses et leurs moyens pour tromper les hommes sont « innombrables ; que toute leur occupation (il faut entendre « celle des mauvais Esprits), toute leur félicité est de séduire « et d'égarer l'homme avec lequel ils s'identifient. C'est faute « de connaître le monde des Esprits, si bien décrit par Swe-« denborg, qu'on a cru que tout ce qui en venait était vrai et « bon. Mais les habitants de ce monde, placés entre le ciel et « l'enfer, dans un état de purification, d'attente et d'incer-« titude, ont le caractère, les passions, les préjugés qu'ils « avaient sur la terre, et il est aussi nécessaire d'examiner « leurs rapports d'après les principes de la parole de Dieu et « de la raison, qu'il est nécessaire d'examiner ici-bas les « hommes avant de les croire. Quel avantage n'a pas sur ces « rapports la doctrine de Swedenborg toujours d'accord avec « elle-même, avec la raison, avec l'Ecriture ? Il n'a pas be-« soin de confirmations surnaturelles ; il n'a pas besoin pour « être cru, de l'autorité d'un prodige, quoiqu'il soit notoire « qu'il en a fait. Il peut se passer de cette autorité, parce que, « ne s'appuyant que sur la parole dont il dévoile le sens in-« terne, et la lumière, les miracles faits lors de la publication « de cette parole divine prouvent pour lui.

« 5° Swedenborg dit que le caractère ou le moyen le plus « souvent employé par les Esprits, c'est la souplesse, la flat-« terie, et cela est prouvé par les rapports des somniloques « qui parlent ordinairement d'après leur croyance, d'après « les principes de ceux qui les magnétisent ou de ceux qui « sont présents, et toujours en les louant beaucoup. Voilà « pourquoi les catholiques ont vu des prodiges dans des « objets analogues au culte romain ; voilà pourquoi les pro-« testants ont vu le contraire.

« 6° Par ce moyen surnaturel de la communication avec « les Esprits, *il est fort difficile de connaître la vérité ;* elle ne « peut venir que des bons Esprits inspirés par Dieu. Or, « pour communiquer avec les bons Esprits, il faut être sain-« tement disposé, il faut être exempt, non-seulement de « crime, mais même d'erreur. Si nous repoussons l'influence, « Dieu lui-même ne peut pas nous aider, ni se manifester, « selon l'ordre établi par sa providence, et parce qu'il est « cet ordre même. Ceci se confirme par deux passages con-« cordants des évangiles où il est dit que Jésus-Christ ne « put faire de miracles à Nazareth à cause de l'incrédulité « des assistants.

« Il est donc permis de croire qu'à l'approche du second « avénement, qui doit établir la nouvelle Eglise du Seigneur, « les mauvais Esprits s'efforcent d'éloigner cette grande révo- « lution et de discréditer celui qui l'annonce. Vous n'en con- « clurez pas que tous les rapports des somniloques doivent « être rejetés; la vérité se trouve sans doute dans quelques- « uns; je ne vous dirai pas précisément quels sont les bons, « mais je crois que la règle donnée pour les juger et pour les « choisir est bonne. »

Cette règle que cet auteur a citée plus haut, et qu'il tire de l'Ecriture, est celle que Dieu lui-même nous a donnée, dit-il, pour distinguer dans les prophètes la vérité de l'erreur, et qui se trouve dans saint Jean : « Celui qui parle de soi-même « cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire « de celui qui l'a envoyé est vrai, et il n'y a point d'injustice « en lui. »

Vient ensuite une longue note où cet auteur parle du magnétisme, cette médecine vraiment humaine, dit-il, pratiquée par les disciples bienfaisants de Swedenborg. — Je ne transcris pas cette note pour éviter les longueurs, et parce que cela sort un peu de notre sujet. — Il en résulte, ainsi que de ce qu'on a vu plus haut, que ce disciple de Swedenborg était plus avancé, en 1788, dans la science magnétique, qu'un bon nombre des magnétiseurs d'aujourd'hui. Comme son livre a été imprimé à Strasbourg, cela fait supposer qu'il faisait partie de la Société magnétique de cette ville, connue, si je ne me trompe, sous le nom de *Société de l'harmonie.*

Tous les disciples de Swedenborg n'étaient pas aussi versés dans le magnétisme et n'étaient pas tous aussi partisaus de cette science. Je citerai entre autres un Français, fondateur du journal de *la Nouvelle Jérusalem*, qui se publiait à Londres sous la Restauration, esprit convaincu, mais d'une assez faible portée, qui se déclare l'ennemi violent du magnétisme qu'il paraît ne pas connaître et contre lequel il s'est élevé à cause de résultats spiritualistes, contraires à sa conviction, dont il aurait entendu parler.

On voit encore que les élèves de Mesmer sont en possession depuis longtemps des phénomènes magnétiques de l'ordre

le plus élevé, et cela n'a pas lieu de surprendre, car il peut très-bien arriver que, dès le début de la pratique du magnétisme, on voie éclore sous ses mains des faits de tous les ordres (1).

Le magnétisme est la véritable clef du spiritualisme, et il nous offre plusieurs moyens de communiquer avec le monde spirituel. Le premier est l'*extase*, que les traités de magnétisme nous décrivent comme un état supérieur au somnambulisme et résultant d'une invasion plus profonde du fluide magnétique. Je n'ai jamais essayé de produire cet état, et je ne l'ai jamais rencontré fortuitement. Le second est le *somnambulisme lucide*, qui permet les communications spirituelles quand on le dirige vers cet objet. Et le troisième est l'*état de charme*, qui résulte d'une invasion légère du centre nerveux par le fluide ; état bien connu aujourd'hui, plus facilement et plus fréquemment obtenu que la lucidité somnambulique. Par ce moyen on *spiritualise* l'homme, c'est-à-dire on le rend susceptible *de percevoir les substances spirituelles*. On peut produire ainsi des *médiums artificiels* d'un haut titre, et surtout *compléter* les médiums naturels. Ce dernier moyen paraît être le meilleur de tous et celui qui sera le plus employé. Le plus grave reproche que l'on puisse lui faire est son manque fréquent de fixité. Tous ces moyens sont supérieurs à la magnétisation d'objets inanimés, guéridons, corbeilles ou autres.

Je n'ajouterai rien à ce que l'on a vu ci-dessus sur les contradictions que présentent les communications ; je ne vous impose pas la doctrine de Swedenborg comme absolument vraie, comme un critérium, une pierre de touche avec laquelle on doive éprouver toutes les autres opinions ou doctrines, mais vous devrez m'accorder que partout où il y a divergence ou contradiction, la présomption de vérité doit être en sa faveur, car c'est un homme tout à fait exceptionnel, et le spiritualisme contemporain n'a produit aucun médium qui puisse

(1) Le magnétisme et le spiritualisme étaient autrefois des sciences occultes, et chaque jour on en trouve des traces plus nombreuses et plus anciennes.

l'égaler. Ces différences ou contradictions, du reste, ne sont souvent qu'apparentes, et un examen plus approfondi et plus avancé les fera cesser. On se plaît même quelquefois à trouver des contradictions là où il n'y en a aucune. Ainsi j'ai lu le reproche fait à un Esprit, ou plutôt à un *non-esprit* d'être swedenborgien en France et partisan de la doctrine des sept sphères en Amérique. Or Swedenborg divise le *monde spirituel* en *trois cieux*, *trois enfers* et le *monde des Esprits* intermédiaire ; appelez ces sept divisions *sphères* (nom qui paraît assez impropre dans ce sens) et nous voilà d'accord ; mais trouver là une contradiction, c'est prouver ou que l'on manque de bonne foi, ou que l'on ne connaît pas le premier mot de Swedenborg, ou bien que l'on est incapable de faire le plus simple rapprochement.

Le spiritualisme actuel a produit de faux Swedenborg qu'il est très-facile de reconnaître en les comparant au vrai. Il y en a un, entre autres, assez connu, qui est un pauvre esprit, n'ayant aucune idée des ouvrages de celui dont il a pris le nom. Je signale cela afin d'éviter quelques motifs de doute ou d'erreur.

Nous entrerons en matière dans le prochain article. Je pense que chacun sentira la nécessité d'arrêter ses méditations sur les objets que nous passerons en revue et de fixer ces objets dans son intellect ou tout au moins dans sa mémoire. C'est ainsi que l'on s'habitue à ces matières difficiles. Chaque vérité est un échelon pour arriver à un autre ; une point éclaire l'autre, et on parvient peu à peu à savoir et à comprendre.

BERRUYER.

(*La suite au prochain Numéro.*)

VARIÉTÉS.

LE SPIRITUALISME EN PROVINCE.

Le spiritualisme suit son cours à petit bruit, au milieu de l'indifférence des uns et de l'hostilité des autres. Les progrès qu'il fait sont lents ; mais, grâce à la persévérance de quelques expérimentateurs dévoués, il ne reste pas tout à fait sta-

tionnaire, et quelques nouvelles recrues viennent chaque jour grossir nos rangs. Ce n'est pas seulement à Paris que l'idée se propage et que la semence produit des fruits : de temps en temps la province apporte aussi son tribut, et c'est un vrai plaisir pour nous que d'avoir à le constater ici.

Nous pourrions signaler bien des expériences faites en province depuis plusieurs années, dont il nous a été successivement donné connaissance ; mais cela dépasserait les bornes d'un article ordinaire, et nous nous en tiendrons aujourd'hui à une simple communication, qui emprunte beaucoup d'intérêt au caractère de la personne qui a bien voulu nous la faire. Une lettre nous a été dernièrement adressée du chef-lieu d'un de nos départements, par un magistrat que nous n'avons pas l'honneur de connaître, et que nous ne sommes pas autorisé à nommer. Conseiller de cour impériale, notre honorable correspondant mérite, par le caractère dont il est revêtu, toute la confiance des lecteurs de la *Revue spiritualiste*, et, lors même qu'il ne leur offrirait pas cette garantie, le style et le ton de sa lettre témoigneraient suffisamment de la solidité de son jugement, de la gravité de son esprit, de l'élévation de ses idées. Il nous a paru que la publication de cette lettre, bien que son auteur ne l'eût pas destinée à l'impression, serait d'une véritable utilité pour la cause que nous défendons, et c'est pourquoi nous avons demandé et obtenu la permission de la reproduire dans ce journal, sauf à laisser le nom du signataire au fond de notre encrier. La voici telle qu'elle nous a été envoyée et sans que nous prenions la liberté d'y changer un seul mot :

« Du 26 février 1859.

« Monsieur,

« Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, bien que le temps seul m'ait manqué au mois d'octobre dernier pour aller vous entretenir personnellement à Paris. Mais, quand vous m'aurez lu, j'espère que vous comprendrez la raison *suffisante* qui m'autorise à vous interpeller et que vous ne taxerez point ma démarche d'indiscrétion.

« Un étranger fort savant et très-distingué, avec lequel je suis lié, m'avait raconté, en 1856, à propos du phénomène des *tables tournantes* qui m'intéressait, que ce n'était là que

le commencement d'une série de découvertes plus étranges, plus merveilleuses encore ; qu'on était arrivé à de bien autres manifestations; qu'à l'aide d'une légère corbeille, un crayon qu'on y avait attaché écrivait comme de lui-même, parlait au nom de prétendus Esprits, d'Esprits de personnes ayant payé tribut à la mort, etc. Je ne pouvais croire à des faits si extraordinaires et je désirais vivement assister à des exercices de cette nature ; mais je craignais le charlatanisme qui, à Paris, s'empare si volontiers de toutes choses. Revenu dans la métropole de province où m'appellent mes devoirs publics, un spirituel et intéressant ami, que depuis j'ai eu le malheur de perdre, me raconta qu'il tenait de vous, Monsieur, des révélations semblables, et me communiqua une brochure que vous lui aviez remise. Il y était question d'une certaine *Jullie* qui vous répondait, qui prodiguait les vers, vers généralement assez prosaïques, et qui nous faisaient sourire mon ami et moi, occupés tous les deux, à nos heures de loisir, de littérature et de poésie.

« Cependant, Monsieur, touchés de ce que vous affirmiez, de ce que mon savant étranger m'avait dit au sujet des singularités rapportées dans cette brochure (malheureusement perdue aujourd'hui), nous nous décidâmes, mon ami et moi, à tenter personnellement une épreuve. Il se procura une petite planchette qui semblait dans de bonnes conditions. Mais en vain y appliquâmes-nous les mains, en vain évoquâmes-nous soit le diable, soit les Esprits, ni planchette, ni crayon ne bougèrent, et nous en fûmes pour notre tentative. Plus tard, et chose étrange, le phénomène vint pour ainsi dire me trouver spontanément chez moi. Il se produisit inopinément sous les doigts de deux jeunes filles qui se récrièrent de surprise. Nous l'avons depuis provoqué, attiré et obtenu. Ma femme est devenue ce que vous appelez un *médium* écrivant ; je commence à l'être de mon côté, et même cette espèce de faculté semble passer d'elle à moi. Bref, Monsieur, cet hiver, et sans le secours d'aucune main étrangère, nous avons obtenu des résultats étonnants, quelquefois pleins d'émotions. Les êtres bien chers que la mort m'a ravis, une première femme, deux enfants arrachés à ma tendresse quand ils touchaient à la virilité, semblent me parler, me répondre, m'assurer de la continuité de leur existence, de la durée de leur affection, et je retire par moment de ces entretiens une consolation bien vive. Mais j'évoque aussi des tiers, et notamment cet ami dont je vous entretenais tout à l'heure, qui avait si vainement désiré, il y a deux ans, voir le crayon s'animer et lui répondre.

Eh bien ! Monsieur, ce qu'il n'a pu ni voir ni opérer avec moi de son vivant, il semble le faire, l'exécuter sans difficulté au-delà du tombeau. Il m'écrit son nom, m'assure qu'il m'entend l'évoquer ; qu'il arrive à mon appel avec la facilité la plus grande ; qu'il lui est impossible à lui-même de comprendre comment cela se fait ; mais que le fait est *très-réel*, *très-certain*. Il m'entretient de sa famille, de certains actes de sa vie, de son état actuel. Enfin, Monsieur, il me fait des *vers*, et des vers qui ont tout à fait le caractère, la tournure, le cachet de ceux qu'il faisait durant sa vie. Vous jugez, Monsieur, si cela nous intéresse, Madame et moi. Nous faisons de ce phénomène étrange l'objet d'une sorte d'étude. Souvent il nous semble que les réponses du crayon sortent de nous-mêmes ; qu'il ne fait qu'écrire notre pensée, l'aperçu qui nous traverse le cerveau, et qu'il n'y a qu'une sorte de magnétisme personnel (fort curieux déjà à observer). Mais d'autres fois le dire du crayon est si spontané, si inattendu, si contraire même à notre prévision, que ce crayon paraît véritablement être l'organe, l'agent d'un Esprit, d'un être réel en dehors de nous, à qui une sorte de miracle permettrait d'intervenir pour nous consoler et nous fortifier, au contact d'une manifestation certaine, décisive, de la survivance de l'âme à la destruction des organes corporels et d'une communication étroite entre ce que nous appelons les *morts* et les *vivants*.

« Une particularité bizarre, et qui me rapproche, Monsieur, de ce que vous avez publié, c'est que, à travers ces entretiens sérieux avec mes enfants ou mon ami, il s'est dernièrement glissé comme un *ricanement*, une espèce de *saillie moqueuse*, et que le nom de *Jullie* s'est écrit de lui-même, comme pour signer cette incise ou parenthèse frivole interrompant une conversation grave. Questionné, l'être ou l'Esprit qui avait écrit cela a répondu qu'il était en effet la *Jullie* dont vous avez parlé ; qu'elle voyait mon ami ; qu'ils *rimaient* ensemble ; que c'était lui qui l'avait introduite dans la pièce où nous nous trouvions. Elle ajouta que sa vie avait été très-légère, livrée à l'amour ou plutôt à la galanterie, et que cependant elle était heureuse dans l'autre vie. Mais bientôt, pressée d'observations par moi-même, elle déclara que, sur ce dernier point, elle avait menti ; qu'elle reconnaissait ses fautes et découvrait leur énormité ; qu'elle était *punie* et non *heureuse* ; qu'au surplus elle était morte à Belleville, en 1846, etc. Tout cela, Monsieur, est fort étrange ! Si je voyais ces choses s'écrire sous la main d'une tierce-personne, je pourrais supposer que l'on triche, que l'on écrit ce que l'on

veut. Mais sous la main de ma femme, sous la mienne propre, il n'y a pas moyen d'imaginer la moindre fraude, et, je le répète, quand le crayon écrit ce que j'ignore, ce qui n'est pas dans ma pensée, je suis forcément ramené à l'idée d'un Esprit, d'un lutin, d'une âme, de je ne *sais quoi*, qui est là près de moi, comme il le déclare, et qui se communiquerait par un moyen récemment découvert.

« Vivement désireux, Monsieur, de m'éclaircir davantage, d'approfondir, de bien connaître le phénomène pour en profiter, s'il recèle en effet un mystère de bonté de la part du Tout-Puissant, je vous prierai, pour conclusion de ma confidence, 1° de me renvoyer votre brochure sur *Jullie* que j'ai sottement perdue ; 2° de vouloir bien évoquer, etc.... »

(Notre honorable correspondant entre ici dans le détail de certaines évocations qu'il nous sollicite de faire nous-mêmes, pour lui offrir, si cela est possible, un moyen de contrôler les réponses qu'il a obtenues, soit de *Jullie*, soit de son ami dont il indique le nom, et il termine ainsi) :

« Votre réponse et vos communications, Monsieur, m'aideront dans l'espèce de tâche que je poursuis. J'ai causé, pendant ces vacances, à la campagne près de Paris, avec différentes personnes occupées aussi des phénomènes du crayon et de la corbeille *magiques* ou *magnétiques* (on ne sait trop quel nom donner à cela). Tout ne m'a pas satisfait dans les réponses de ces personnes bien plus avancées que moi, disaient-elles, dans ces matières. Magistrat, pour mon compte, il me faut des preuves, des faits bien examinés et concluants. Mais je sais que la bonté de Dieu est infinie et que la nature est pleine de mystères. L'homme lui-même se connaît-il? Je ne demande qu'à m'éclairer, à sortir du doute. Je ne crois pas qu'il y ait un esprit mieux disposé que le mien à admettre les découvertes les plus surprenantes et les vérités cachées que la Providence appellerait de notre temps à se faire jour. Il nous reste, Monsieur, mille secrets à apprendre : heureux l'homme docile qui saurait profiter de consolantes révélations !

« Agréez, etc.

« ***

« Magistrat de Cour impériale. »

La lettre qu'on vient de lire nous montre plusieurs choses qu'il est bon de faire ressortir. M. X... a commencé par douter : c'est ainsi que doit commencer toute personne sage et prudente ; mais, plutôt que de rester dans son doute, et le doute

en pareil cas est bien près de l'incrédulité, il a expérimenté : c'est ce que devraient faire, c'est ce que généralement ne font pas les incrédules et les douteurs. L'expérimentation ne lui a d'abord pas réussi : c'est l'histoire de plus d'une personne de bonne volonté de ma connaissance. Puis un succès imprévu lui a tout à coup rendu le courage qu'il commençait à perdre ; le succès venait d'autrui, et c'est ce qui arriverait pour bien du monde, si, quand on ne réussit pas soi-même, on voulait bien chercher autour de soi pour voir si l'on ne rencontrerait pas quelqu'un de plus heureux. Il est alors retourné à la charge pour son propre compte, et il a fini par triompher, ce qui est encore l'histoire de plusieurs médiums de ma connaissance, dont la persévérance et la patience ont été récompensées de la même manière.

D'autres points instructifs se rencontrent dans la lettre de M. X... C'est, par exemple, la crainte éprouvée çà et là par l'honorable expérimentateur que toutes ces histoires tracées par le crayon ne soient que des produits involontaires du cerveau (ce qui déjà lui paraîtrait à bon droit fort curieux), crainte remplacée bientôt par la conviction que telle ou telle réponse, telle ou telle révélation de l'agent inconnu, ne peut appartenir à l'expérimentateur et venir de lui, même à son insu ; nous avons tous passé par cette alternative de doute et de croyance sur la question de savoir si le phénomène est en nous ou en dehors de nous. C'est encore la similitude des résultats qu'il a obtenus et de ceux que tant d'autres expérimentateurs ont obtenus de leur côté : mélange de vrai et de faux, mélange de sérieux et de léger, absence presque générale de moyens de contrôle et de vérification touchant l'identité des personnages, déceptions et mensonges pour peu qu'on s'engage dans une mauvaise voie d'interrogation, etc. Toutefois, M. X... n'a pas à se plaindre, il paraît avoir eu, je n'ose dire qu'il a eu, tant je suis prudent et réservé dans ma croyance à cet égard, des communications avec des êtres chers à son cœur ; je l'en félicite sincèrement, n'ayant eu jamais, quant à moi, pour visiteurs, que des étrangers et des inconnus. Il est vrai que je n'ai pas l'avantage d'être médium,

et que ce sont, en pareil cas, mes amis qui opéraient, mais ces amis eux-mêmes n'étaient pas plus favorisés. Mais que M. X... ait été visité ou non en réalité par des amis et des parents, ce qui serait assurément une bien grande consolation ici-bas, il n'a pas pu échapper à ces visites d'Esprits inférieurs et mauvais qui semblent toujours prêts à entrer en communication avec nous quand nous expérimentons. La *Jullie* qui est venue signer son nom sous sa main est une Jullie de contrebande, si on la compare à celle dont j'ai raconté les entretiens naïfs et si souvent charmants, dans une de mes brochures. Bien des noms ont été ainsi usurpés dans ces curieuses expériences, bien des facéties ont été écrites, bien des sottises même ont été dites, qu'on s'est trop hâté d'accepter comme des vérités. Je ne saurais trop le répéter, dans l'étude du spiritualisme, la question d'identité est d'une extrême délicatesse, et bien téméraire est celui qui s'en rapporte aveuglément aux signatures qui se produisent sous la main des médiums.

Dans le passage de sa lettre que nous avons supprimé, notre honorable correspondant nous indique certaines évocations qu'il nous prie de faire, à titre de contrôle de ses propres expériences. Nous allons lui répondre ici même à ce sujet, afin que cette réponse aille en même temps à l'adresse de quiconque nous en demanderait autant.

Et d'abord, n'étant pas médium, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, et ne pouvant disposer à ma fantaisie des personnes de ma connaissance qui le sont, je suis privé de la facilité que l'on me suppose d'expérimenter à volonté. Ensuite, et c'est la principale raison, je crois trop peu, comme je l'ai dit également tout à l'heure, à l'identité des visiteurs qui se présentent, lors même qu'ils ne viennent pas spontanément, et qu'on les appelle, j'y crois trop peu, dis-je, pour me livrer volontiers à ce genre d'exercices. Les personnes qui sont au courant des publications qui ont paru depuis plusieurs années sur le spiritualisme ont pu voir que les mêmes personnages (historiques ou non historiques) ont souvent tenu des langages tout à fait différents sous la main de divers médiums, ce qui

suffit pour dérouter les expérimentateurs les plus confiants.

Ce n'est pas que les médiums que je connais n'aient voulu quelquefois se livrer avec moi à des expériences de contrôle, telles que celle que désire M. X..., mais précisément alors j'en ai reconnu la presque complète inanité. J'admets que, dans des cercles plus avancés, on obtienne de meilleurs résultats : on le dit, on l'imprime et je dois le croire ; mais, dans ceux que je fréquente, on est moins heureux, ou peut-être y est-on plus difficile en matière de preuves. Quoi qu'il en soit, à l'égard des évocations, je m'abstiens généralement dans la pratique ; en théorie, je suspends mon jugement, j'étudie et j'attends... j'attends que la lumière se fasse, si, avec la permission de Dieu, elle doit se faire un jour. Je donne aux personnes qui me font l'honneur de me consulter le conseil d'agir de même ; il sera toujours temps pour elles d'arriver à la conviction sur l'identité des Esprits avec qui elles entreront en communication, tandis qu'en se pressant trop d'accepter cette identité elles risqueraient de faire fausse route, et une fausse route peut mener bien loin.

Cela posé, nous prenons congé pour aujourd'hui des lecteurs de la *Revue spiritualiste* et de l'honorable magistrat qui a bien voulu nous prendre pour confident de ses expériences et des pensées qu'elles lui ont suggérées. Nous le félicitons bien sincèrement de se livrer ainsi, dans la haute position qu'il occupe, à l'étude d'un phénomène si plein d'intérêt, que l'orgueil scientifique, certaines idées religieuses et l'indifférence mondaine peuvent seuls nier, repousser, dédaigner.

P. F. MATHIEU.

TÉLÉGRAPHIE SPIRITUALISTE.

On lit dans le *Progrès international* de Bruxelles, à la date du 13 février :

« Le câble transatlantique, devenu imperméable au fluide galvanique, le sera-t-il au fluide spiritiste ? Voilà ce qu'on

saura bientôt si la compagnie permet d'en faire l'épreuve, sollicitée par l'ex-grand-juge Edmons, chef de la secte des spiritistes, le sénateur Talmage, et par un certain nombre de croyants fanatiques du *Spiritual-télégraph*, qui semblent tellement convaincus du succès, qu'ils parlent déjà de reprendre cette affaire à la compagnie. Mais la compagnie les traite de visionnaires et ne veut pas même leur accorder la satisfaction de faire un essai qui doit ou les couvrir de confusion, ou mettre au jour une immense découverte.

«Voici ce que proposent les spiritistes : Placer deux de leurs meilleurs médiums aux deux extrémités du câble, qu'ils tiendront en main. Les dépêches mentales formulées par l'un seront perçues et dictées par l'autre, à ce qu'ils affirment pour l'avoir essayé avec succès, disent-ils, entre New-York et Washington, entre Philadelphie et Boston.

« On ne sait pas encore si ces dépêches pourront franchir l'Océan, voilà pourquoi ils sollicitent une épreuve, qu'on leur refuse. C'est vraiment incroyable. Est-ce que l'intérêt, qui est toujours un coquin, aurait peur de nuire aux capitaux engagés dans les lignes télégraphiques? »

Oui, pour parler comme le journal belge, c'est vraiment incroyable. Des hommes de bonne foi, honorables sous tous les rapports, se proposent de tenter l'expérimentation d'une vérité qui, si elle était prouvée et pratiquée, aurait des conséquences formidables, et on n'en veut pas. Toujours l'histoire de Salomon de Caus, de Fulton, et de tant d'autres.

Et on dit le XIXe siècle le siècle des lumières ! O préjugés religieux, préjugés de l'ignorance, préjugés de la science, que vous êtes toujours les mêmes! Tout n'est qu'orgueil stupide en ce monde. Mais patience. La télégraphie spiritualiste, déjà expérimentée au XVIe siècle et décrite par Strada, ne tardera pas à se démontrer. Nous en avons déjà parlé. Nous y reviendrons.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

APHORISMES REMARQUABLES OBTENUS SUR DES POINTS FONDAMENTAUX DE SPIRITUALISME A L'AIDE DU PROCÉDÉ ALPHABÉTIQUE. — NOUVELLE EXPLICATION DES RÉVÉLATIONS MÉDIANIMIQUES : L'HARMONIE DES AMES AMENANT L'UNITÉ AVEC DIEU ET *soutirant* AU FLUX DIVIN UNE PART DE LUMIÈRE ET DE VÉRITÉ PROPORTIONNÉE AUX ASPIRATIONS ET AUX FORCES DE CES AMES.

« Mon cher monsieur Piérart,

« Vous entrez dans une voie de recherches sérieuses où je serai heureux de marcher avec vous.

« Loin de moi la pensée d'émettre une critique contre les hommes dévoués qui propagent la doctrine des révélations individuelles et en tirent de si utiles enseignements. Mais je crois que ce n'est là qu'une des faces multiples du merveilleux phénomène, aussi varié dans ses manifestations que la vie infinie dont il émane.

« Dans cette émission spirituelle qui prépare une nouvelle ère religieuse et morale, la Providence envoie à chacun le rayon de lumière qu'il est apte à recevoir et à répandre. Voilà ma ferme croyance, et tout ce que j'ai lu dans les ouvrages si divers, si variés et parfois en apparence si contradictoires des médiums et des révélateurs de nos jours, me confirme dans cette idée.

« Donc vous avez raison, cherchons! les voies sont encore confuses, mais le but est visible.

« A l'appui des idées développées par vous dans un de vos derniers numéros, sur le flux divin qui enveloppe les mondes, et auquel seraient dues, suivant vous, les communications spirituelles, je vous envoie quelques extraits de dictées obtenues, au moyen de la table, par un groupe dont je faisais partie.

« Vous y verrez une explication des phénomènes que je vous livre uniquement comme renseignement, mais qui peut,

je crois, figurer utilement parmi les matériaux que vous vous proposez de réunir.

« Ces phrases, comme toutes celles que nous avons recueillies, ont toujours été obtenues spontanément, sans questions de notre part, sans que nous ayons à l'avance une idée du sujet à traiter. Elles datent de 1853, époque où l'on a commencé en France à s'occuper du phénomène. La méthode employée par nous était la plus simple, mais aussi la plus longue. Nous posions une main sur la table et elle frappait par le pied un coup pour A, deux coups pour B, trois coups pour C, et ainsi de suite. Le dernier coup, indiquant la lettre à retenir, était frappé plus fortement que les autres.

« Toutes les phrases que je vous transcris ont été obtenues par ce procédé.

« Je vous les donne telles qu'elles ont été dictées, lettre par lettre, à des intervalles souvent très-éloignés, et dans toute l'originalité de leur style :

Ce qui fait la manifestation, c'est l'association des forces divine et humaine....

« *Force divine*, force universelle qui relie les mondes et embrasse toutes les autres forces...

« L'association des forces divine et humaine s'entend de la liberté et d'émanations ;

« La liberté est l'apport de l'être fini, l'émanation celui de l'être infini...

« L'apport de la médiation est l'association de la liberté et de l'émanation...

« La table puissantialise les forces de l'âme en les dualisant par alliance...

« L'alliance a lieu entre l'association des forces humaines et la puissance supérieure...

« Donnez à l'une la puissance régulatrice, l'autre donnera la part de Dieu...

« L'alliance à trouver (pour la manifestation) est celle de la liberté et de la divine influence.

« La divine influence émane de l'infini ; la liberté est l'apport de l'être fini.

« La liberté de l'âme fait choisir entre des vérités et des erreurs...

« L'ordre, l'unité, l'association, la sympathie et la foi sont les conditions de la révélation véritable...

« La méfiance et *la force* n'engendrent que des erreurs.

« *La table* est la force manifestée matériellement par l'esprit de vie, régularisée par la raison de l'homme. La force matérielle seule ne procède que du fini ; le verbe procède de l'infini. La raison s'associe comme fonction libre et régulatrice...

« La manifestation émane de l'association des forces divine et humaine, formée quand la chaîne des âmes constitue une unité tonique. L'esprit de vie participe à la manifestation dès que l'unité spirituelle est faite...

« Si l'unité n'est pas faite dans les âmes de ceux qui expérimentent, les manifestations sont douteuses, défectueuses, sans valeur, et de nature moralement à susciter des dangers...

« La manifestation est en première possession de sa part divine, quand l'association des âmes est vivante, c'est-à-dire en unité avec l'ordre universel. La puissance de la manifestation se vérifie par son titre spirituel, lequel répond à l'état mental des expérimentateurs...

« La chaîne est à la fois aide et action...

« La force est à tous ceux qui croient...

« *La variété des phénomènes peut faire dupes ceux qui abusent.* La folie est la route mal prise...

« C'est par suite des préoccupations des opérateurs que l'unité du phénomène a une si grande tendance à conclure faussement...

« Il devient difficile de pénétrer avant dans les manifestations sainement comprises, à moins de se cuirasser contre les erreurs ou les préjugés résultant d'une mauvaise éducation et de stupides croyances...

« L'être spirituel que forment vos âmes associées entre elles et avec l'esprit de vie, *durant le temps*, immatériel, lié à vos sens et à vos sentiments, n'est que l'expression de votre solidarité animique, verbe mi-humain, mi-divin, lorsque vos âmes sont en vibration harmonique avec la vie universelle, verbe humain faussé, lorsque vos âmes ne constituent pas une unité nécessaire pour vibrer harmoniquement... »

« Voilà, mon cher Piérart, un aperçu nouveau du phénomène, entièrement dicté par la manifestation elle-même.

« Je ne me prononce pas sur le mérite de cette théorie comparativement aux autres. Je reconnais qu'elle ne peut

rendre compte de tous les faits constatés ; je vois là, comme je vous le disais tout à l'heure, une des faces multiples du phénomène, et j'y trouve, quant à moi, une idée grandiose qui me séduit : l'harmonie des âmes amenant l'unité avec Dieu, et *soutirant* au flux divin une part de lumière et de vérité proportionnée aux aspirations et aux forces de ces âmes.

« Certes, il y a là une belle doctrine, et qui, loin d'être en désaccord avec les traditions religieuses du passé, les confirme et les développe en rendant, pour ainsi dire, réelle et pratique cette communion des hommes avec Dieu exploitée empiriquement par les thaumaturges, et affirmée par les Pères de la foi chrétienne sous un point de vue purement mystique.

« Je crois, dans tous les cas, qu'il serait bon de chercher dans cette voie. Elle est large, grande, et éminemment religieuse.

« Je termine en vous copiant quelques définitions philosophiques dictées par le même procédé à un de mes amis et à moi. Vous remarquerez que ces phrases, comme une partie de celles citées plus haut, sont composées de douze mots. C'est une bizarrerie du phénomène qui nous a donné beaucoup de phrases pareilles ou composées des multiples de douze (1).

« Fatalité, pôle négatif, libre arbitre, pôle positif du fluide de la volonté.

« La liberté de l'homme aide l'ondulation ascendante de la création infinie.

« Dieu improvise le drame des destinées avec le concours des volontés humaines.

« *Liberté*, ascension proportionnelle, infinie des êtres conscients, ralliés délibérément au polype divin.

« *Fatalité*, paresse de Dieu, communiquée aux êtres déserteurs, causant leur chute momentanée.

« *Conscience*, point de vue d'où l'être contemple ses créations ou son chaos (2).

(1) Nous avons eu aussi des mélodies musicales obtenues par le même moyen. Elles ont généralement trente-deux notes. Quelques-unes sont fort belles et empreintes d'un grand sentiment religieux.

(2) « *Dans un autre moment, mes amis ont eu la définition suivante du mot* CONSCIENCE, *envisagé sous un autre point de vue :*

« Quasi organe qui sépare les aliments de l'âme, comme l'estomac ceux du corps. »

« La conscience a son aube chez les animaux supérieurs ralliés à l'homme.

« La liberté chez les êtres transcendants est parallèle aux projets divins.

« L'homme dispose d'une *force* pour se dépouiller complétement des restes de l'animalité ;

« Force qui est la commandite de Dieu livrée à la gestion humaine ;

« Force qui s'augmente inépuisablement quand elle est dépensée parallèlement aux projets divins.

« Dieu, architecte de l'ensemble, confié la sculpture du détail au génie humain.

« Dieu, force pivotale, trinitaire, consciente dans son unité, sa multiplicité, son universalité.

« *Création*, aspiration ascensionnelle de chacune des parties vers la possession du tout.

L'âme.

« Noyau incandescent d'activité assimilatrice, reprenant un à un les attributs du Créateur.

L'intelligence.

« Instinct puissanciel opérant naturellement par intuition, et artificiellement par l'entremise des sens.

« *Intuition*, pont suspendu jeté du connu à l'inconnu, du fini à l'infini ;

« Œil qui voit vivre la substance sous l'attribut, la cause sous l'effet.

Religion.

« Lien pivotal des êtres hiérarchisés, sentiment de la science, science du sentiment ;

« L'idéal progressif pour dogme, les arts pour culte, la nature pour église ;

« Arbre des sociétés futures, ta sève est le dévouement intelligent et passionnel ;

« L'humanité religieuse identifiera tous ses membres pour opérer sa première transfiguration palingénésique.

SUR LA RÉVÉLATION.

« *Révélations*, effluves initiatrices de la force universelle, instinctivement sollicitées par l'auto-magnétisme :

« Voyages à la découverte à travers les contrées que doit parcourir l'être ;

« *Rayons dont la divergence ne tient qu'aux milieux intellectuels qu'ils ont traversés*;

« Source limpide troublée par le gravier que l'erreur dépose dans l'entendement humain;

« Don prophétique *intermittent*, signalant les jalons divins et les déviations de l'humanité. »

« J'ai tenu, mon cher Piérart, à vous donner le spécimen de nos manifestations. Sauf quelques termes un peu hasardés, tels que *polype divin*, *paresse de Dieu*, il y a là des idées grandes et nettes, un beau style, et souvent un riche bonheur d'expressions, rendu plus remarquable encore par cette nécessité d'enfermer la pensée dans douze mots.

« Je souhaite que cette communication soit intéressante et utile, et je signe, non pour m'attribuer l'honneur de ces beaux résultats, dont je n'ai été qu'un des plus humbles instruments, mais pour vous donner vis-à-vis de vos lecteurs la garantie de mon nom.

« Eugène Nus. »

5 avril 1859.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir la précédente livraison.)

DU CIEL ET DE L'ENFER.

Introduction.

Swedenborg commence par rappeler que Jésus-Christ a prédit à ses disciples son second avénement sur la terre et les signes qui doivent le précéder.

Mais il ne faut pas entendre l'Ecriture en général et ces passages en particulier au pied de la lettre : chaque mot renferme un sens caché qui s'entend des choses célestes ou spirituelles. Jésus-Christ parlait à des hommes, il fallait se servir de similitudes prises dans la nature. La parole est écrite

par de pures correspondances. Pour s'instruire de ce sens interne, l'auteur renvoie à son ouvrage des *Arcanes célestes*, où il a expliqué d'après ce sens les deux premiers livres de l'Ecriture.

Particulièrement, dans les passages qui concernent le second avénement, par le soleil qui s'obscurcira on doit entendre l'amour pour le Seigneur; par la lune, la foi dans le Seigneur ou la vérité de la foi. Les étoiles sont les connaissances du bien et du vrai, ou de l'amour et de la foi. Le signe du fils de l'homme dans le ciel, c'est l'apparition du vrai divin; les tribus de la terre, c'est tout ce qui vient du vrai et du bien, ou de la foi et de l'amour. L'avénement du Seigneur, c'est la présence du Seigneur même, dans la parole et la révélation; les nuées, c'est le sens littéral du Verbe; la gloire c'est le sens interne de la parole; les anges avec la tompette et la voix éclatante, c'est le ciel d'où vient le vrai divin. On peut donc, d'après cette explication, comprendre par les paroles du Seigneur, qu'à la consommation du siècle, c'est-à-dire à la fin de l'Eglise, car la consommation du siècle a cette signification, quand il n'y aura plus ni amour et conséquemment ni foi, le Seigneur ouvrira sa parole quant à son sens interne et révélera les arcanes du ciel. Les arcanes qui sont révélés dans l'ouvrage dont nous nous occupons sont ceux du ciel et de l'enfer et en même temps ceux de la vie de l'homme après sa mort, et ce d'après ce que l'auteur a *vu* et *entendu* depuis treize années.

Cette révélation fait partie de celle qui est signifiée par le deuxième avénement et sera suivie de révélations de même nature faites à d'autres hommes.

Le Seigneur est le Dieu du ciel.

Dans l'universalité des cieux on ne connaît pour Dieu du ciel que le Seigneur seul. Les anges ont constamment dit à l'auteur qu'ils ne pouvaient distinguer dans le ciel la divinité en trois, parce qu'ils savent et perçoivent que la Divinité est une, et que l'unité est dans le Seigneur.

Il y a lieu ici d'indiquer la doctrine de Swedenborg sur

la trinité ; il admet la trinité en une seule personne ; il y a trois divinités en une et non une en trois : 1° la divinité qui est le Père, 2° l'humanité née du Père, qui s'appelle le Fils de Dieu ou Jésus-Christ ; humanité *divinisée* et unie à la divinité du Père comme le corps l'est à l'âme ; Dieu visible et accessible recouvrant le Dieu invisible et inaccessible ; 3° l'opération divine du Fils par le Père, que nous appelons le Saint-Esprit. De là il y a une triple divinité en une seule personne qui est la personne du Seigneur, donc le Seigneur est le seul Dieu du ciel et de la terre. C'est là le pivot sur lequel tourne toute la doctrine de Swedenborg, c'est la pierre angulaire de son édifice. Nous n'avons pas autre chose à faire ici qu'à exposer le plus brièvement possible.

Tant que l'on sépare la divinité en trois, on ne peut venir au ciel. — Les déistes et ceux qui nient la divinité de Jésus-Christ n'y sont point admis, tous les partisans le l'Etre suprême ou Etre de l'univers qui rejettent la foi sur le Seigneur sont relégués avec ceux qui ne reconnaissent que la nature. Tous sont considérés comme athées ; dans leur idée de divinité, il n'y a ni foi ni amour, parce qu'il n'y a point de pensées, et que le *divin non perceptible par aucune idée n'est réceptible par aucune foi.*

Il en est autrement de ceux qui sont nés hors du christianisme, comme on le verra plus loin.

Partout, dans ses ouvrages, Swedenborg s'appuye sur un grand nombre de passages de l'Ecriture ; nous les omettons pour abréger.

La divinité du Seigneur fait le ciel.

Les anges collectivement réunis s'appellent le ciel, parce qu'ils le constituent ; cependant c'est la divinité procédante du Seigneur qui influe sur les anges et qui est reçue par eux, et qui fait le ciel généralement et individuellement. La divinité procédante du Seigneur est le bien de l'amour et le vrai de la foi ; autant ils reçoivent du Seigneur le bien et le vrai, autant ils sont anges, autant ils font le ciel.

Chacun dans les cieux sait qu'il ne veut et ne fait rien de

bien par soi, qu'il ne peut et ne croit rien de vrai par soi, mais par la divinité, ainsi par le Seigneur. Dieu est aussi la source de la vie, les anges et les hommes la tiennent de lui. Les anges ne s'attribuent aucun mérite et rejettent toutes actions de grâces; le bien procédant du Seigneur à le Seigneur en dedans de lui; il n'y a pas d'autre bien que celui qui est fait pour le bien en lui-même; il procède de Dieu et se rapporte à lui comme à son principe.

Le Seigneur est le tronc et nous sommes les branches, nous ne pouvons rien sans lui; le bien est Dieu lui-même.

Le Seigneur habite dans sa propriété en habitant dans les anges du ciel; il est tout dans tout ce qui est céleste; la bonté par le Seigneur est le Seigneur même dans les êtres célestes, car ce qui est de lui est lui-même; conséquemment, le bien provenant du Seigneur est pour les anges le ciel et non quelque bien qui leur soit propre.

La divinité du Seigneur dans le ciel est l'amour pour lui et la charité envers le prochain.

La divinité procédant du Seigneur dans le ciel est appelée le vrai divin. Ce vrai divin influe sur le ciel par le Seigneur et émane du divin amour de lui-même. Le divin amour et le vrai divin qui en émane se peuvent comparer au feu du soleil de notre monde et à la lumière qui en résulte; l'amour est comme le feu du soleil, le vrai comme sa lumière. Le bien divin, dans son essence, est uni au vrai divin; cette union vivifie tout ce qui est céleste, comme la chaleur du soleil jointe à la lumière fructifie tout ce qui est terrestre.

La divinité dans le ciel, qui fait le ciel, est l'amour, parce que l'amour est une conjonction spirituelle. Il unit les anges au Seigneur et les unit entre eux mutuellement, et cette union est si intime, que tous sont comme un seul en présence du Seigneur. L'amour est l'essence, l'être même de la vie chez l'ange et chez l'homme; la vie est dans chacun selon qu'est son amour.

Il y a deux amours distincts dans le ciel, l'amour pour le Seigneur et l'amour pour le prochain. Dans le ciel, aimer le

Seigneur n'est pas l'aimer comme personne ; c'est aimer le bien dont il est le principe ; aimer le bien , c'est vouloir et faire le bien par amour. Aimer le prochain n'est pas aimer son semblable quant à sa personne, mais aimer le vrai qui émane de la parole , et aimer le vrai, c'est vouloir et produire le vrai.

Aimer le Seigneur et le prochain, c'est vivre selon les préceptes du Seigneur, et ainsi faire le bien et le vrai.

Aimer le prochain , c'est aimer la vérité et la bonté qui sont en lui.

On distingue ces deux amours comme on distingue le bien et le vrai, quoiqu'ils soient unis.

Nous retrouverons à chaque pas cette distinction du bien et du vrai, et leur union ou mariage que Swedenborg appelle le mariage céleste.

Le ciel est distingué en deux royaumes.

Il y a dans le ciel une infinité de variétés ; il n'y a point de sociétés ni même d'anges semblables.

Le ciel est distingué en général, spécial et particulier.

Le général est divisé en deux royaumes, le spécial en trois cieux, et le particulier en sociétés innombrables.

Le ciel est appelé le royaume de Dieu et se divise en royaume céleste et royaume spirituel, suivant que les anges reçoivent plus ou moins intérieurement la divinité procédante du Seigneur.

Les anges célestes et leurs cieux sont appelés intérieurs ou intimes et supérieurs.

L'amour céleste est l'amour pour le Seigneur ; l'amour spirituel est l'amour envers le prochain ; donc , le bien se distingue en bien d'amour pour le Seigneur et en bien de charité envers le prochain.

Les anges célestes reconnaissent les vérités comme telles sans raisonner et les appliquent aussitôt à la vie, c'est-à-dire les veulent et les pratiquent ; car le Seigneur influe immédiatement dans le vouloir de l'homme et par le vouloir mé-

diatement dans sa pensée ; c'est-à-dire le Seigneur influe immédiatement dans la bonté et médiatement par la bonté dans la vérité. On nomme bonté ce qui est de la volonté, et de là de l'action, et vérité ce qui est de l'intellect, et de là de la pensée ; aussi toute vérité tourne en bonté et s'implante dans l'amour sitôt qu'elle entre dans la volonté. — Mais tant que la vérité est seulement dans l'intellect et de là dans la pensée, elle ne devient pas bonté, elle ne vit point, elle ne s'approprie point à l'homme, parce que l'homme est homme par la volonté et de là par l'intellect, et non par l'intellect séparé de la volonté.

Ces deux royaumes sont séparés, cependant il y a communication entre eux par des sociétés intermédiaires appelées célestes-spirituelles ; par elles le royaume céleste influe sur le spirituel.

Il y a trois cieux.

Au point de vue spécial, il y a trois cieux très-distincts entre eux. L'intime ou le troisième, le moyen ou le second, et le dernier ou le premier relativement à nous ; on peut les comparer aux différents étages d'une maison.

Le divin, qui influe sur le dernier ciel, prend le nom de naturel ; mais comme le naturel de ce ciel n'est pas comme le naturel de ce monde, mais qu'il a en lui le spirituel et le céleste, ce ciel est appelé céleste-naturel et spirituel-naturel, et ses habitants reçoivent l'une ou l'autre de ces dénominations suivant qu'ils reçoivent l'influence directement du ciel céleste ou du ciel spirituel. Ils sont distingués entre eux, bien qu'ils ne forment qu'un seul ciel, parce qu'ils sont dans le même degré.

Chaque ciel a son intérieur et son extérieur qui peuvent être considérés comme la volonté et l'intelligence dans l'homme ; de là il y a des anges internes et des anges externes.

Les intérieurs chez les anges déterminent leur place dans les cieux.

Il y a trois degrés ou trois façons d'être, quant à l'intérieur,

chez les anges, les esprits et l'homme. Leur intérieur est ouvert au troisième, au deuxième ou au premier degré pour la réception du bien et du vrai divins, et ainsi ils vont dans le troisième, le deuxième ou le premier ciel. Nous avons vu quelle était la réception dans les deux cieux supérieurs ; dans l'inférieur sont ceux qui vivent moralement et qui croient en Dieu, mais ne prennent pas le soin de s'instruire. En un mot, l'état des intérieurs fait le ciel, et ce ciel est dans l'intérieur de chacun et non dans son extérieur.

La perfection des anges consiste dans l'intelligence, la sagesse, l'amour et tout bien, et de là dans toute félicité, mais non dans la félicité sans ces choses, car la félicité sans elles n'est qu'extérieure et non intérieure. Cette perfection est très-différente dans les trois cieux et elle va toujours en augmentant sans fin dans chaque degré. Cette différence d'état fait que les anges d'un ciel ne peuvent entrer dans un autre, sans s'en trouver fort mal, à moins que cela ne se fasse par la permission ou l'ordre du Seigneur, ce qui arrive souvent.

Ceux d'un même ciel peuvent s'associer à des sociétés différentes de la leur, mais ils n'y trouvent de plaisir qu'en rapport avec les affinités du bien dans lequel ils sont.

Malgré ces distinctions, le Seigneur conjoint les cieux par influence immédiate et médiate ; par influence immédiate émanée de lui sur tous les cieux, par influence médiate d'un ciel sur un autre, c'est-à-dire d'un supérieur sur un inférieur ; de sorte qu'il se forme une chaîne non interrompue, car rien ne peut exister sans liaison.

Pour comprendre la distinction des cieux, ainsi que la différence entre l'homme interne et l'homme externe, il faut avoir idée de l'ordre divin quant aux degrés. Les degrés sont de deux genres, continus et non continus ; les degrés continus sont comme les degrés de croissance et de décroissance, par exemple, la décroissance de la lumière, de la flamme à l'obscurité, ou du plus pur au plus grossier. Ce ne sont pas ces degrés-là qu'il faut envisager. Les degrés sont non continus, mais distincts et discrets, sont différenciés comme le premier

et le dernier, la cause et l'effet, le producteur et le produit ; chaque degré est terminé. — C'est la connaissance de ces derniers degrés qui peut faire concevoir la différence des facultés intérieures et extérieures de l'homme ; la différence entre le monde spirituel et le monde naturel ; la différence entre l'esprit de l'homme et son corps. — Cette connaissance est également nécessaire pour comprendre d'où dérivent les correspondances et les représentations dont nous parlerons par la suite, et ce que c'est que l'influence.

Il y a dans chaque ange et dans chaque homme un degré intime ou suprême, ou un certain intime ou suprême sur qui la divinité du Seigneur influe d'abord ou prochainement, et par qui il dispose les autres intérieurs qui succèdent en eux selon les degrés d'ordre. Cet intime ou suprême peut être appelé l'entrée du Seigneur dans l'ange et dans l'homme. Par cet intime, l'homme est homme et se distingue des brutes, car les brutes ne l'ont point. C'est par là qu'il peut recevoir l'intelligence, la sagesse, raisonner et vivre éternellement.

La manière dont la divinité influe sur ce point n'entre dans la perception d'aucun ange, c'est un secret qu'elle s'est réservé.

Voici, quant au général des trois cieux, ce que nous trouvons à dire; nous allons entrer dans des détails sur le spécial de chaque ciel. BERRUYER.

(*La suite au prochain numéro.*)

NOTA. Dans l'article précédent il s'est glissé une faute d'impression. A la 5e ligne de la page 48, il faut *nom-Esprit*, au lieu de *non-Esprit*. Une manifestation signée a lieu en Amérique, une autre manifestation portant la même signature se produit en France, et les deux manifestations sont contradictoires. On ne peut en faire le reproche à l'Esprit, puisque ce n'est pas évidemment le même; on ne peut s'en prendre qu'à la signature. C'est cette longue idée que j'ai voulu rendre par ce seul mot : NOM-ESPRIT.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

GUÉRISONS SPIRITUALISTES OBTENUES PAR L'ÉVOCATION ET LA PRIÈRE.

Angers, le 28 février 1859.

« Monsieur,

« Tout fait de nature à prouver, d'une manière irréfra-

gable, d'une part, l'action divine au bénéfice de quelques individus, par une respectueuse provocation, et de l'autre part, qu'il y a en nous un être immortel, doit intéresser le spiritualisme. C'est dans cette pensée que j'ai cru que vous ne trouveriez pas étrangers à votre sujet ordinaire les détails que je vais avoir l'honneur de vous présenter.

« M. Cahagnet dit, dans l'un de ses ouvrages, que l'ex-commandant de Pau Lafforgue, magnétiseur et thaumaturge, a guéri, dans ses dernières années, un très-grand nombre de malades et d'impotents par la seule prière, ce qui était de notoriété publique.

« Vous-même, Monsieur, vous nous apprenez, dans le premier volume de la *Revue spiritualiste*, qu'une personne de l'Ardèche et le vénérable curé d'Ars jouissent du même pouvoir, et p. 342, que M. Dupont, de Tours, ancien magistrat, ramène également à l'état le plus normal, par une simple prière, en présence de témoins honorables, des personnes dont les maux, très-évidents, ne laissent aucun doute sur leur fâcheux état hygiénique ; et un avocat d'Angers, récemment revenu de Tours, m'a dit avoir été témoin, chez M. Dupont, d'une pareille cure par l'influence divine (1).

« Enfin, le *Journal du Magnétisme*, de M. le baron du Potet, p. 398, année 1857, dit : «...... M[me] du B... accoucha d'une « petite fille très-bien conformée, sauf que le visage était « imprimé d'une grappe de groseille, d'une très-vive cou- « leur pourpre. La grappe commençait au milieu du front et « descendait sur la joue gauche, qu'elle couvrait aux trois « quarts de sa hauteur. C'était un masque affreux. M[me] du « B..., au désespoir que sa fille fût ainsi défigurée, entreprit « une neuvaine. Au bout de neuf jours, la grappe n'était plus « qu'une ombre de son apparence première : le reste s'effaça « jusqu'à son dernier vestige.

« Avant de communiquer publiquement ce fait, j'ai dû « peser, on le comprend, tout ce qu'il soulèverait contre lui.

(1) Rien de plus avéré et de plus constant que les guérisons miraculeuses de M. Dupont. Nous en avons eu de nouvelles preuves citées par une foule de témoins oculaires qui se sont rendus exprès à Tours.

« Je le maintiens, parce qu'il est positif. Mes amis me con-
« naissent assez pour accepter sérieusement ma parole, dès
« que j'en affirme la teneur exacte........... »

« Cet article est de M. le docteur Cléver de Maldigny, ex-chirurgien-major de la gendarmerie d'élite. Ces faits rencontreront certainement bien des incrédules : je l'eusse été moi-même il y a quelques années ; mais aujourd'hui, mieux préparé par tout ce que j'ai vu, su et lu, dans 40 volumes, tant français qu'étrangers, j'ai eu l'idée de faire sur moi-même l'épreuve, non de la puissance, mais de la grâce divine, accordée à qui fait à Dieu avec une entière confiance une demande raisonnable.

« Quoique d'une vigoureuse constitution, depuis fort longtemps j'éprouvais, avec de violentes céphalalgies et des nausées, des vertiges sans intermittences, qui m'assimilaient, dans mes mouvements et ma locomotion, à un homme ivre, et ne me permettaient de regarder de côté, ni en haut, ni de me baisser si je ne voulais pas rouler comme une balle. Quand je me couchais, mon lit, pendant longtemps, me semblait soumis à une action rotative. Cet état paralysait mes travaux de cabinet auxquels je me livre depuis l'aube du jour jusqu'à neuf heures du soir. J'ai donc résolu d'essayer si je serais aussi heureux que Mme du B..... J'ai formulé, le 24 décembre dernier, une demande au divin Père des humains, exprimant que je ne prétendais pas être plus favorisé que tous ceux qui souffrent ; que je me soummettais avec résignation à tous les maux qui me seraient envoyés, dont j'aurais *seul* à souffrir ; mais que, me livrant d'habitude avec le zèle le plus ardent à l'étude du spiritualisme et à sa propagande, pour le bonheur de l'humanité, sans le moindre intérêt pécuniaire, je le suppliais, pour que je puisse à l'avenir continuer mes travaux, de me délivrer de cette affreuse incommodité, uniquement dans l'intérêt *public* et de la *morale*, attendu que nos chères doctrines arrachent aux adeptes cet aveu qu'elles sont consolantes au suprême degré, et changent toujours des idées qui n'étaient pas faites pour assurer le bien-être des convertis.

« J'ai fait le vœu de répéter cette demande une fois par

jour, mentalement; depuis ledit jour, 24 décembre jusqu'au 1er janvier, priant Dieu de me *conserver* mon triste état de la manière la plus *sensible* jusqu'à cette *date*, à *six* heures du *soir*, pour que je sois en mesure de repousser cette opinion que le mal devait, par hasard, se passer durant ces neuf jours.

« En effet, ma maladie était peut-être à son paroxysme *tout le jour* du 1er janvier; mais, à six heures du soir, je me levai de table, et m'essayai dans ma maison, puis dans mon jardin, puis en ville, et je reconnus avec bonheur que le mal avait complétement *cessé*, jour pour jour, heure pour heure, à la minute, ce que j'affirme *devant Dieu*, et depuis ce temps, plus de *deux* mois écoulés, j'ai marché comme avant ces vertiges, avec la *même rapidité* et la *même sûreté* qu'à *vingt* ans, malgré les soixante-quinze hivers accumulés sur ma tête.

« Je sais bien que les incrédules, bien assurés que l'erreur n'est pas du domaine de leur génie, seront heureux de me dire que ce brusque changement dans mon état hygiénique a pu avoir sa cause dans la force de l'imagination, préparée à cette guérison; mais je puis réfuter leur argument en leur répondant que, ne me supposant pas assez pur pour obtenir le résultat désiré, je ne croyais pas au succès, et que j'étais très-persuadé que je devais échouer.

« Voilà donc un fait qui confondra les matérialistes et sceptiques; car, s'il l'on réfléchit un peu, ce qu'on fait trop rarement, on se dira : Voilà encore un exemple frappant que la prière sincère peut, en certains cas, être suivie de l'effet demandé; une preuve que Dieu est toujours là et nous entend; Dieu, que l'athée, plus ou moins intelligent, rougit de nommer. Mais on se dira encore : Dieu peut-il accorder des faveurs à des êtres voués au *néant* absolu, faisant partie de l'immense échelle des brutes? C'est, répondrons-nous, parce qu'il a cru que l'être humain était supérieur aux autres et en différait, qu'il devait justifier sa divine origine, se rendre digne de sonder un jour, par son esprit, les profondeurs de l'éternité, qu'il se prête aujourd'hui et quelquefois à ces pe-

tits miracles d'une grande importance pour qui *pense*, pour qui *raisonne*, ce qui n'est pas donné à tous les hommes, beaucoup de ces derniers n'ayant de pensées à mettre en exercice que dans une partie d'écarté ou de billard, ou dans les orgies de la *bestialité*, et nullement pour résoudre une proposition ayant Dieu, notre nature, la vie future et le vrai bonheur pour objet.

« Enfin, disons que les humbles pénitents, les âmes dévotes seront stupéfaits de voir qu'un des dissidents du papisme, mais vrai chrétien selon le Christ, a pu obtenir une *grâce* de Dieu, qui aurait pu être refusée à bien des ultramontains ; et, en effet, pareille faveur accordée à un des membres du spiritualisme, au bénéfice de tous ceux qui donnent leur foi à notre doctrine, ne consacre-t-elle pas la protection remarquable à cet égard de ce Dieu si terrible, qui, selon eux, devrait livrer éternellement aux douleurs les plus atroces tous les hommes qui n'ont pas fait contrôler leur conscience à Rome? Donc, les pieuses et catholiques foudres d'ici-bas sont appelées à périr d'asphyxie, à l'issue de leur foyer, sous la puissante grâce d'en haut. *Oui, Dieu est avec nous !* quoi qu'en puissent dire les partisans de la doctrine du diable se transformant en ange de lumière pour mieux tromper les hommes.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération. « SALGUES. »

ESPRITS SE MANIFESTANT PAR DES MOUVEMENTS IMPRIMÉS AU CORPS QU'ILS ONT ANIMÉ PEU D'HEURES APRÈS LEUR SÉPARATION DE CELUI-CI. — FAITS CURIEUX.

La lettre suivante nous a été adressée par un très-honorable fonctionnaire de Paris, porteur d'un nom illustre. Il désire ne point être nommé ainsi que les témoins qu'il cite. Mais aux personnes qui voudraient s'assurer des faits si extraordinaires, contenus dans sa lettre, nous donnerons toutes

les indications désirables afin qu'elles puissent recourir aux sources et s'assurer de la véracité du récit qu'on va lire.

Paris, le 4 avril 1859.

Monsieur le rédacteur,

En vous adressant, selon votre désir, le récit des deux faits assez surprenants dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, je regrette de ne pouvoir nommer les personnes de qui je les tiens : La première, femme très-respectable, d'un caractère ferme, de beaucoup d'esprit, et, pendant nombre d'années, supérieure d'une communauté de sœurs hospitalières en province, n'existe plus ; son expresse volonté, en racontant le fait qui la concerne, était qu'on gardât sur elle-même le secret le plus absolu.

La seconde personne, le docteur C..., exerce honorablement la médecine, depuis environ trente ans, dans une autre ville de province, et ne m'a pas donné permission de la nommer ; cela dit, jarrive au premier fait ; c'est la vénérable religieuse qui parle :

« J'étais, depuis quelque temps attachée à l'hôpital de... lorsque je dus donner mes soins à un militaire encore bien jeune atteint d'un mal incurable. A son imperturbable gaieté, cependant, aux saillies de son esprit caustique et léger, personne, si ce n'est le médecin, n'eût deviné la gravité de son état ; il riait de tout, affectait la plus complète incrédulité, et ne se gênait pas pour m'adresser, de temps à autre, des compliments peu en rapport avec ma profession et avec le lieu. Fatiguée de ses propos légers, je ne pus un jour m'empêcher de lui donner, avec tous les ménagements possibles, un avertissement salutaire. « Me croyez-vous donc, ma sœur, me dit-il, si fort en danger? — Hé! sans doute, ajoutai-je, l'avis des médecins est qu'il reste peu d'espoir de vous guérir. — Puisqu'il en est ainsi, vous serez contente de moi. » Il fit, en effet, aussitôt appeler l'aumônier, et édifia toute la maison par les vifs sentiments de piété avec lesquels il reçut les derniers sacrements. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il me pria de recevoir une confidence qu'il ne pouvait, disait-il, faire

qu'à moi seule ; je n'avais aucun motif pour ne pas déférer à ce vœu d'un mourant ; pendant plus d'une heure, j'écoutai, avec la plus grande attention, une longue histoire de famille, interrompue plus d'une fois par les souffrances du malade. Sa voix, cependant, s'affaiblissait de plus en plus ; par un dernier et suprême effort, interrompant tout à coup son récit, il se souleva un peu, tira de dessous son oreiller un petit coffret, et me dit : « Dès que je serai mort, je vous prie, ma sœur, de le remettre à.... » Il ne put achever et expira en me tendant le coffret.

Mon trouble et mon incertitude furent extrêmes : devais-je remettre ce précieux dépôt à sa mère ou bien à une autre personne qui était aussi, de sa part, l'objet d'une vive affection ? Il m'était impossible de le savoir... Ainsi préoccupée, je veillais, avec l'une de mes compagnes, en prières, auprès du mort, depuis quelques heures, lorsqu'arrêtant mes regards sur la figure calme et presque souriante de ce pauvre jeune homme, si promptement enlevé à sa famille et à toutes ses espérances, j'oubliai, un instant, que je n'avais sous les yeux qu'un insensible cadavre, et lui dis mentalement : « Mais enfin, est-ce à la personne dont vous m'avez parlé que je dois remettre ce coffret ? » Alors, chose inouïe, qui me fit jeter un cri ! le mort se mit sur son séant, et hocha de la tête, comme pour me répondre : « Oui ! » A ce cri, ma compagne, tirée de ses méditations, leva les yeux et vit le mort lourdement retomber sur son oreiller. « Vous l'avez donc soulevé ? me dit-elle. —Mais non ! répondis-je, je n'ai pas fait un mouvement ; le mort à répondu à ma pensée... » Toutes deux alors, nous courûmes à la sonnette, qui, de la salle des morts, où nous étions, correspondait à l'intérieur de la communauté ; en un instant, la plupart des sœurs furent auprès de nous ; les médecins aussi. Ils examinèrent le cadavre et le trouvant roide et glacé, ils haussèrent les épaules, ou peu s'en faut. « C'est une hallucination que vous avez eue, me dirent-ils. — A cela, répondis-je, il y a une difficulté, c'est que ma sœur, qui priait paisiblement à côté du mort sans se douter de ce qui me préoccupait, l'a vu, comme moi, remuer et retomber

sur sa couche. — Qu'est-ce que cela fait? ajoutèrent-ils. Vous avez cru voir, et vous avez vu; puis vous avez influencé votre compagne; c'est toujours comme cela; vous avez eu ce qu'on appelle une hallucination collective! » Il n'y avait pas à discuter avec des gens si entêtés de leurs systèmes; j'avais d'ailleurs vu, parfaitement vu; j'étais, ainsi que ma compagne, dans la pleine possession de mes facultés, dans la complète intégrité de mon jugement; nous étions, de plus, l'une et l'autre, familiarisées depuis longtemps avec l'aspect de la mort, et ce n'était pas la première fois qu'une semblable veillée nous réunissait; je laissai les docteurs raisonner ou déraisonner à leur aise, et me conformai à la dernière volonté surnaturellement manifestée du défunt. *Le résultat me fit voir que j'avais bien fait ce qu'il fallait;* mais, depuis cette époque, j'ai cessé de veiller les morts; l'impression que cet événement m'a laissée est encore si vive, après plus de cinquante ans, qu'il me semble assister à l'émouvante scène que je viens de vous raconter. »

Dans la seconde histoire, on voit un mort, irrespectueusement traité, donner aux vivants ce qu'on peut appeler une leçon *d'outre-tombe* : L'un des camarades d'étude du docteur C..., interne comme lui dans un hôpital à Paris, soignait un pauvre malade, qui, dans la prévision très-motivée d'une fin prochaine, exprimait la plus vive inquiétude sur ce qu'on ferait de son corps après son décès; pour le tranquilliser, l'interne lui promit, de la manière la plus formelle, de ne pas le laisser transporter à l'amphithéâtre d'anatomie, et même de veiller à ce que les honneurs de la sépulture lui fussent rendus.

Au bout de quelques jours, l'homme mourut; et comme, au point de vue scientifique, il présentait un sujet intéressant d'étude, on oubliait totalement la promesse qui lui avait été faite; or, à peine l'élève en médecine de qui elle émanait eut-il, sous les yeux de son professeur et de plusieurs de ses camarades, commencé une incision sur le côté droit de la poitrine du mort, que celui-ci, par un mouvement aussi rapide que la pensée, étendit le bras droit et appliqua sur la

joue du futur docteur un épouvantable soufflet (1). Ce fut, dans toute l'assistance, un indescriptible effroi ; mais on se remit très-vite de cette panique peu séante ; et comme la science ne doit jamais être prise au dépourvu, même par ce qui est matériellement inexplicable, après une brillante dissertation du professeur sur ce phénomène inouï dans les fastes de l'École de Médecine, il fut, à l'unanimité moins une voix, admis que le brutal procédé du mort ne résultait que de la subite détente d'un muscle touché par le scalpel !! Notez bien que l'état du cadavre, qui était froid et rigide, depuis plus de quarante-huit heures, excluait l'idée que les fibres musculaires fussent encore doués de la faculté de se détendre ou de se contracter. Un seul des assistants, l'élève souffleté, protestait par son attitude, sinon par ses paroles, contre la prétendue explication ; intérieurement, il s'accusait d'avoir manqué à sa parole ; la juste punition de cet acte de déloyauté lui était, pensait-il, providentiellement infligée par la main de l'offensé. Vivement frappé d'ailleurs de cet événement et peu satisfait des théories exclusivement matérialistes de l'école, à dater de ce jour il dit aux études anatomiques un éternel adieu.

Le docteur C..., de qui je tiens cette histoire, n'est pas suspect de superstitions, ni même de spiritualisme ; malgré ce que nous croyons être l'évidence, il persiste encore aujourd'hui à considérer l'action insolite du mort comme le résultat d'une cause naturelle. Son témoignage n'en a que plus de poids pour la constatation matérielle du fait.

Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de mes sentiments de considération les plus distingués.

A. L. L.

(1) Ce fait n'est pas isolé, nous en avons entendu raconter de semblables par des personnes de bonne foi. Il s'est reproduit plus fréquemment qu'on ne croit.

VARIÉTÉS.

DICTÉES MÉDIANIMIQUES ET FAITS SPIRITUALISTES MIS AU JOUR EN AMÉRIQUE PAR UN FRANÇAIS, FERVENT CONVERTI.

La lettre suivante a été adressée au *Spiritualiste* de la Nouvelle-Orléans avec prière de l'insérer. Ce journal ayant cessé de paraître, son ancien directeur, l'honorable M. I. Barthet, a cru devoir nous l'adresser. Nous l'insérons d'autant plus volontiers qu'elle émane d'un homme honorable, porteur d'un nom illustre; elle est de M. Ch. Favre, consul de France à Tampico, le frère de Jules Favre, notre grand orateur. M. Charles Favre, converti au spiritualisme en Amérique, c'est-à-dire dans la contrée où il a pris de si fortes racines, apporte dans sa nouvelle conviction l'esprit lucide, élevé et propagandiste de son pays, surtout de sa ville natale (Lyon), car M. Favre est originaire de cette cité où le spiritualisme compte à présent des prosélytes aussi fervents qu'éclairés, prosélytes dont plusieurs ont obtenu des communications médianimiques de la plus haute portée et d'une valeur littéraire remarquable.

Voici la lettre de M. Charles Favre, datée de Tampico le 20 décembre dernier :

« Quant à moi, dit-il, je suis fervent spiritualiste et vous autorise, Monsieur, à le dire partout où vous le croirez utile pour la propagation de la vérité. Ma foi est devenue inébranlable par les communications que je reçois en ma qualité de médium écrivain. Après quinze jours d'attente, ma main a tracé des mots, et aujourd'hui j'écris avec une surprenante facilité. Pour vous en rendre juge, je vous envoie une pièce de vers que j'ai écrite en une demi-heure pour la fête d'une dame résidant à Tampico. J'ajoute que je serais parfaitement incapable de les faire à tête reposée. En second lieu, vous trouverez ci-inclus une communication au sujet de la narration insérée dans la brochure de M. Auguez intitulée *Spiritualisme, faits curieux*. Je garde la dernière, dont je

n'ai encore lu que ce qui concerne la révélation signée Lane qu'on y a insérée. Vous avez sans doute été frappé comme moi de l'élévation de pensées et du beau style de la réponse aux assertions de l'Esprit Lane. Vous êtes parfaitement autorisé à publier dans le *Spiritualiste*, s'il vit toujours, ou dans tel autre journal que vous voudrez, les vers, la communication et quelques faits dont je vous envoie également copie, et qui m'ont été affirmés par un homme simple, incapable d'inventer ce qu'il m'a raconté.

« Pour moi, cher Monsieur, l'existence de Dieu est une croyance de ma vie. L'immortalité de l'âme était mon espoir ; aujourd'hui elle m'est démontrée. La communication avec un agent étranger à mon âme, dominant mon intelligence, subjuguant ma volonté, se servant mécaniquement de ma main pour exprimer des pensées que je n'ai pas conçues, cette communication m'est aussi clairement prouvée que la lumière du soleil. Je crois aussi avec une puissance de foi que rien n'égale que le spiritualisme est destiné à moraliser tous ceux qui s'en occuperont avec bonne foi. Il y a donc possibilité de faire à l'humanité un bien immense en l'entraînant dans cette voie de recherche, et comme nous devons tous au progrès social tout ce que Dieu nous a départi de forces, d'intelligence, de volonté et d'amour, je suis prêt à combattre en humble soldat de la vérité pour répandre une croyance dont l'expansion définitive rapprochera l'homme des lois si pures de l'Evangile......

« Ch. Favre. »

Réponse médianimique adressée à la communication de l'Esprit Lane.

(Voir la brochure de M. Auguez précitée.)

Des sectes couvriront le monde. Chacun criera le Christ est ici, il est là, voilà le Messie ! Il y aura un déluge d'erreurs et le doute s'emparera des esprits, mais le doute lui-même est la conséquence d'une recherche. Dieu permet ces aberrations afin de forcer l'intelligence de l'homme à faire

usage de toute sa puissance. Les sectes seront les pionniers qui déblayeront le terrain ; leur lutte, souvent peu fraternelle, aura pour résultat d'éveiller tous les esprits et de saper les portions caduques des interprétations humaines de l'Evangile ; mais les sectes, comme tout ce qui est humain, auront leur fin et ce sera seulement alors, quand les âmes seront mûres pour la vérité, que Dieu suscitera le glaive qui les fauchera comme l'ivraie, ne laissant que le bon grain pour nourrir l'humanité. Les doctrines émises sur le passage de la vie terrestre à la céleste par Lane sont le fait d'une appréciation faite par un esprit inférieur à qui la vue des mondes est interdite. La non-perception qu'il exprime est un châtiment qui lui est infligé. Il ignore, et cette ignorance est précisément une peine. C'est ainsi qu'il ne sait ni si les affections pures, commencées sur la terre, peuvent se continuer après la mort, ni si son âme aura plus de bonheur que sur le globe qu'il vient de quitter. Les affections basées sur la permission de Dieu, sanctifiées par le travail incessant de la prière pour une commune amélioration, ces affections sont éternelles comme tout ce qui est bon ; parce que tout ce qui est bon vient de Dieu. Les amours impures, les amitiés égoïstes, non-seulement seront brisées par la mort, mais encore seront la cause de cruels châtiments. Non, il n'est pas vrai que l'âme humaine ait existé toujours. Dieu seul a le privilége d'être ; parce qu'il est. L'âme humaine n'est pas une portion de Dieu, puisqu'elle est créée imparfaite et perfectible. Dieu ne se peut diviser, il est tout entier partout où il est : les hommes seraient donc autant de dieux ? Aberration et profanation ! Les sensations éprouvées par Lane pendant la dissolution de son corps appartiennent à celles des Esprits inférieurs ; cependant sa peine a été courte, car il annonce lui-même quitter le lieu de presque souffrance où d'abord il avait pénétré. Ces révélations sont permises par Dieu, afin d'accoutumer les hommes à quelque chose de moins matériel que ce qui les occupe et de les frapper par quelque détail palpable comme celui de la boussole et de la parole rendue à un cadavre ; mais ces moyens sont grossiers, et bien plus heureux seront ceux

qui auront cru sans mettre le doigt dans le côté du divin Sauveur. Accoutumez votre esprit à tout entendre, tout voir, presque à ressentir par vos sens des assertions contraires à votre pensée, mais que votre foi ne s'écarte jamais de l'Evangile. Ne cherchez pas; attendez, et soyez certain que l'erreur ne prévaudra pas.

Vers inspirés pour la fête d'une dame.

Dans ce jour où chacun à te fêter s'empresse,
Les Esprits, eux aussi, veulent, de leur tendresse
Apporter le tribut que consacre leur cœur.
La foi dans ton époux te donne le bonheur :
Son amour est pour toi la source de la vie.
Mais ici tout périt, rien n'est digne d'envie.
Les vrais biens sont là-haut, sous l'œil de l'Eternel.
C'est là que vos parents, qu'a protégés le ciel,
Vous attendent tous deux, et leur âme en prières
Vous aidera, chers fils, à mériter les sphères.
Soyez forts pour souffrir, humbles dans les grandeurs ;
Cherchez dans votre amour le premier des bonheurs.
Que vos cœurs et vos mains soulagent la misère!
Et Dieu, pour récompense, en quittant cette terre,
Dans son saint paradis, séjour de ses élus,
Vous donnera le sceau que rien n'efface plus!

Songes suivis de réalisation.

Le sieur Guichon, capitaine au long cours, nous a raconté que, revenant chez lui et se trouvant encore en mer, il avait rêvé que sa petite fille tombait de son berceau et se serait tuée sans un oreiller qui était par terre. Arrivé à sa maison, sa femme lui confirma la vérité minutieuse de son rêve.

Sa tante était vieille et ne voyait que mal les objets. Un soir elle tomba du quai du Havre. Son frère, le père de M. Guichon, en eut la vision, et quand le lendemain on lui dit que sa sœur avait disparu : « Allez, dit-il, à tel endroit du quai et vous la trouverez la tête écrasée ; dans mon rêve, je voyais les moules rougies par son sang. » On reconnut la vérité du fait.

Un matelot avait eu une rixe avec un novice. Tous deux montèrent pendant la nuit sur une vergue où ils avaient affaire. Le novice coupa la corde qui sert de marche-pied, et le matelot, tombant à la mer, de nuit, se noya. Pendant la même nuit, un autre matelot, son ami intime, vit positivement le matelot mort, et celui-ci lui dit : « C'est le novice un tel qui a coupé la corde et se trouve cause de ma mort. » Au point du jour, avant qu'on se fût même aperçu de la disparition du matelot, l'ami grimpe à la vergue et constate que le

marche-pied est coupé ! Il fait sa déclaration, on interroge le novice qui nie d'abord, mais qui finit par tout avouer.

Ces trois faits m'ont été affirmés par le capitaine Guichon, homme simple et d'une honorabilité parfaite, en la parole duquel on peut avoir toute confiance.

A M. le Rédacteur de la *Revue spiritualiste*.

Un médium dont nous avons plusieurs fois parlé dans ce journal, mademoiselle Honorine Huet, nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons de reproduire :

« Monsieur,

« Une personne malveillante disait, il y a quelques jours, à un monsieur des plus respectables que tous les médiums faisaient des expériences pour de l'argent. « Mais Mlle H. Huet, lui dit ce monsieur, ne se fait pas payer. — Oh ! elle y trouve bien son profit, » lui fut-il répondu.

« Comme cette parole peut avoir été dite ailleurs, je suis bien aise de faire savoir aux spiritualistes que je ne retire de mes expériences aucun profit ; au contraire, je brûle pour elles mon feu et ma bougie. Quelquefois, il est vrai, j'y trouve un dédommagement, c'est quand j'ai un petit cercle spiritualiste et spirituel dont la conversation est des plus agréables. C'est là tout ; mais je trouve que c'est assez. Quant aux autres médiums, j'ignore ce qui leur en revient.

« Veuillez, monsieur, avoir la bonté d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro, vous ferez aussi droit à ma juste plainte.

« J'ai l'honneur de vous présenter mes salutations respectueuses.

« H. Huet.
Rue du Hasard, 9.

« Ce 13 février 1859. »

Nous conseillerons à mademoiselle Huet de ne pas trop faire attention aux suggestions de certaines gens. Il y a parmi les personnes qui se disent spiritualistes, des caractères qui ne sont que trop enclins, pour un motif ou pour un autre, à porter partout le découragement, le trouble et la division et à qui les insinuations mensongères ne coûtent rien. — Le parti le plus sage est de regarder ces insinuations pour ce qu'elles valent et de ne pas s'en préoccuper.

Quant à la question de savoir si un médium doit retirer

un lucre quelconque des facultés dont il est doué, notre opinion est qu'il serait à désirer que le contraire existât. Nous voudrions que tout médium se mît gratuitement, volontairement, à la disposition des amateurs de bonne foi qui voudraient former leur conviction. Mais il n'en est pas ainsi. Combien n'avons-nous pas vu de personnes désireuses de voir s'adresser pour cela en vain en différents lieux! Beaucoup de spiritualistes ne paraissent pas animés d'un grand désir de propagande. Quelques-uns même jalousent les expériences qui sont faites en dehors d'eux, tandis que ce n'est que par faveur et exception qu'ils veulent vous admettre aux leurs propres. Si les gens de loisir ne sont pas disposés à ouvrir à tout amateur, à tout curieux sincèrement désireux de se convaincre, leur salon, en devra-t-il être autrement des médiums à qui le sort n'a pas départi les dons de la fortune? Encore moins. De quel droit viendrait-on s'emparer du temps et des forces de personnes pour qui ce temps et ces forces sont un unique gagne-pain. En Amérique, on est plus rationnel, plus conséquent. Il y a des médiums de profession, comme il y a chez nous des somnambules. On les connaît par voie de publicité et on sait toujours où s'adresser pour satisfaire au besoin sa curiosité, et cela n'a pas peu contribué aux progrès qu'a faits le spiritualisme dans cette contrée. Mais je sais bien qu'en France, pays de charlatans et de gens légers, sarcastiques, toujours prêts à chercher un côté plaisant aux choses, on aurait lieu de se défier et de rire d'établissements où l'on ferait du spiritualisme à tant l'heure et proportionnellement à l'importance de la rétribution. On s'exposerait à trouver des médiums feignant d'être inspirés et visités par leur esprit, comme une somnambule souvent feint de dormir et d'être dans sa voyance. C'est pour obvier à ces inconvénients que nous avons proposé l'organisation d'une société qui prendrait à ses gages un ou plusieurs excellents médiums recevant d'elle un traitement fixe et consacrant à cette condition gratuitement leur temps, leurs soins et leurs forces à former des convictions. Mais, dira-t-on, voulez-vous faire d'une personne, ayant reçu de la nature un don divin, un employé à

gages recevant une rétribution pour l'exercice d'une chose sainte, d'un caractère tout religieux ? Pourquoi pas : le prêtre ne vit-il pas de l'autel ? Le magistrat n'est-il pas payé pour rendre la justice ? N'avons-nous pas des professeurs de dogme, de morale, rétribués par l'Etat ? Dans une société où tout se paye, se cote, où il ne faut nullement compter pour vivre sur les secours de la fraternité, de quel droit viendrait-on exiger que des spiritualistes, des médiums, se décidassent à mourir de faim pour satisfaire la curiosité des amateurs ? Mais les apôtres, direz-vous, ces illustres et grands spiritualistes d'autrefois, répandaient bien partout gratuitement les dons de l'esprit divin. Mais les apôtres appartenaient à de vastes associations où les biens étaient mis en commun et qui leur fournissaient tous les moyens nécessaires d'une active propagande, et nous ne voyons pas qu'un seul d'entre eux ait jamais eu à compter avec les nécessités de l'existence. Aujourd'hui, on ne met plus rien en commun, le régime d'une pareille fraternité est passé. Mais on peut y suppléer par la ressource des cotisations faites au sein d'une société, et c'est ce que nous avons demandé.

Que les spiritualistes qui trouvent à redire à nos projets nous en indiquent un meilleur, capable d'atteindre son but, nous sommes prêts à l'accueillir. Qu'ils fassent mieux, qu'on les voie par eux-mêmes s'organiser, afin de pouvoir démontrer à tout venant l'existence de la vérité spiritualiste, et nous les applaudirons de grand cœur. Mais s'ils n'ont pas de projet meilleur à nous indiquer, s'ils ne sont nullement dans l'intention de combler par eux-mêmes la lacune que nous avons signalée, qu'ils cessent donc leurs critiques et nous laissent la paix. Nous n'avons que faire de ces casse-cou qui ne sont jamais bons que pour tout critiquer, tout entraver, tout paralyser, et qu'on ne voit jamais mettre la main aux seules choses qui soient possibles, praticables, et susceptibles de quelque résultat.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

LA HAUTE SIGNIFICATION DES

MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES,

C'EST QU'ON DOIT EN TIRER LA PREUVE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

LETTRE D'UN ABONNÉ A CE SUJET.

Dans notre dernière livraison, en tête du journal, nous avons reproduit une série de dictées médianimiques que nous avait communiquées un de nos bons amis, dans le jugement, la bonne foi et les lumières duquel nous avons la plus grande confiance. Elles sont de M. Nus, publiciste et auteur dramatique bien connu de tout Paris. Quoique ne partageant pas tout à fait les conclusions de l'article de M. Nus, nous nous sommes fait un devoir de l'insérer, persuadé que la véritable doctrine spiritualiste est encore pour beaucoup de points à l'état de recherche et d'enquête et que la vérité doit jaillir du choc des opinions. Jusqu'à présent, nous nous sommes surtout attaché à démontrer que la plupart des manifestations médianimiques étaient dues à des essences spirituelles individuelles, ayant presque toutes revêtu ici-bas une enveloppe physique et ayant conservé leur personnalité au delà du tombeau. Selon nous, la plupart des phénomènes spiritualistes ne peuvent être raisonnablement attribués à une autre source. Pour prétendre le contraire, il faut inventer des explications, des théories plus étranges, plus incroyables même et mille fois plus inadmissibles en bonne logique que les phénomènes même qu'on veut expliquer. C'est ainsi que nous nous sommes prononcé contre la théorie de l'âme collective, du dédoublement du principe animique de notre être, de la photographie de l'âme, des forces galvaniques, de l'électro-biologie, de l'hallucination, etc. Ces théories, avons-nous dit, peut-être vraies pour certains faits, ne sont pas de mise devant l'ensemble des phénomènes. Il en est qu'on ne peut aucunement expliquer de cette manière, et ceux qui prétendent le contraire ou n'ont que peu ou point expérimenté,

ou n'ont jamais fait la moindre attention à la diversité et l'universalité des faits dans le présent comme dans le passé. S'ils s'étaient donné la peine d'une minutieuse et immense enquête, leur opinion se serait modifiée. Oui, nous affirmons que la plupart des manifestations médianimiques sont dues à l'action des Esprits, c'est-à-dire à des âmes qui ont autrefois animé des corps sur la terre. Nous nous plaisons dans cette affirmation, parce qu'elle est vraie; nous nous y attachons de toutes les forces de notre conviction, parce que nous y trouvons la plus puissante, la plus éclatante preuve de l'immortalité de l'âme, principe consolant et fécond, dogme sacré d'où découlent toutes les vérités de l'ordre moral et qui est leur plus précieuse consécration. La certitude de démontrer par des faits tangibles le dogme de l'immortalité de l'âme est ce qui fait la haute signification des manifestations médianimiques et ce qui les rendra toutes-puissantes dans l'avenir comme elles sont déjà dans le présent un fait grave auquel on ne fait pas, hélas! assez attention. Sans la possibilité de trouver dans le spiritualisme la preuve tangible de la perpétuité de notre moi, de notre survivance au sein d'un autre monde, ce grand ensemble de faits et de doctrines perdrait toute son importance religieuse, ne deviendrait plus qu'un système philosophique plus ou moins contesté, mais sans action sur les âmes, impuissant à remuer les masses et à transformer le siècle. Que cela soit dit sans ôter rien à la théorie exprimée par M. Nus de l'*harmonie des âmes amenant l'unité avec Dieu et soutirant au flux divin une part de lumière et de vérité proportionnée aux aspirations et aux forces de ces âmes*, théorie belle et féconde aussi, qui semble avoir été si souvent justifiée, mais qui ne doit pas être acceptée contradictoirement et négativement aux manifestations individuelles. M. Nus, du reste, ne l'entend pas autrement.

Ces réserves étant faites, nous nous empressons de reproduire les observations que l'article de fond de notre dernière livraison a provoquées de la part d'un de nos abonnés, fervent spiritualiste, très-expert sur la matière. Elle est d'un personnage dont nous avons déjà parlé dans cette *Revue* (voyez année 1858, 3ᵉ li-

vraison), et dont nous reparlerons encore dans la suite que nous allons donner à la biographie de M. Home. M. Tiedeman, qui a vu plusieurs fois produire chez lui, au château de Cerçay, par l'illustre médium, les phénomènes les plus remarquables, qui l'a conduit en Hollande, son pays natal, où M. Home a converti la cour et les panthéistes les plus incrédules, M. Tiedeman, disons-nous, qui a assisté aux plus nombreuses expériences et qui en a provoqué sans cesse par lui-même, ne doute pas, lui, de l'existence des Esprits et de leurs manifestations continuelles. Aussi a-t-il autorité pour en parler, et nos lecteurs ne liront pas sans intérêt la lettre qu'il nous a adressée :

« Monsieur le Rédacteur,

« Un article publié dans votre dernier numéro, signé Nus, et contenant des communications très-extraordinaires, m'a suggéré l'idée de vous adresser cette lettre, afin de vous exprimer mon opinion et celle de plusieurs spiritualistes à cet égard. Je crois que si des communications de ce genre peuvent plaire à quelques-uns de vos lecteurs, elles ne peuvent, à coup sûr, faire progresser la cause. Je crois qu'il est du devoir et de l'intérêt des spiritualistes de placer au premier rang l'avantage de communiquer avec des Esprits d'amis et de parents qui ne sont plus de ce monde-ci, et de recevoir d'eux d'utiles et sages conseils pour notre bien. Vous direz peut-être que pour cela il y a encore trop peu de médiums, mais quoi plus que l'espoir de se mettre en rapport avec ceux qu'on a beaucoup aimés et pleurés, peut éveiller chez les personnes de tout âge et de toute condition le désir d'essayer de devenir médium ? Voilà, je crois, ce qui doit répandre le spiritualisme dans les masses; le cœur y trouvant une large part, c'est là la meilleure garantie du succès. Toutes ces communications drapées dans des phrases plus ou moins énigmatiques, ces théories extraordinaires, ces descriptions de planètes, etc., quelle utilité, quelle valeur ont-elles comparativement à une simple phrase d'une mère (Esprit) à sa fille, l'assurant qu'elle est souvent auprès

d'elle, ou bien d'un ami à un ami, l'avertissant d'un danger ou d'un malheur ? Vous savez que les exemples ne font pas défaut...

« Quelques personnes prétendent faire du spiritualisme une science ; cela sera toujours un écueil pour la cause, et ses partisans, en s'érigeant en savants eux-mêmes, feront plus de mal que de bien. Quand une fois le spiritualisme sera plus répandu, alors se développera tout naturellement sa philosophie. Nous avons déjà tant de systèmes, tant de théories ! ont-ils amélioré le cœur humain ? Non. Eh bien, c'est là positivement la mission du spiritualisme, en nous faisant mieux comprendre que toutes les vanités de ce monde ne sont que des futilités, et en nous exhortant à mettre notre égoïsme de côté, afin de vivre un peu mieux ensemble.

« Nous savons qu'il existe un monde des Esprits, que les habitants de ce monde peuvent communiquer avec nous ; nous connaissons leur influence physique et morale sur nous ; influence que l'on attribue généralement à Dieu. N'est-ce pas déjà énorme ? Contribuer le plus possible à faire entrer ces principes dans l'entendement humain, en les appuyant de faits et de preuves, ne sera-ce pas la meilleure propagande ?

« Quelques-uns voudront peut-être m'accuser d'être un athée, en me voyant attribuer les inspirations et les influences aux Esprits et pas à Dieu. Je leur répondrai que je comprends Dieu comme le créateur et le souverain régulateur de toute chose, me gardant bien de définir ses qualités et son essence d'une manière aussi positive que l'a fait la théologie, et pour cause), mais il faut rendre à Dieu ce qui est de Dieu et à César ce qui vient de César. Ainsi, me basant sur le sens général de toutes les communications reçues dans les divers pays du monde, j'accepte qu'une grande partie de nos inspirations, sinon toutes, soit bonnes ou mauvaises, nous viennent des Esprits, et que nous avons notre raison pour les discerner et pour choisir ; j'ajoute de plus qu'ils peuvent aussi amener des circonstances pour nous éprouver, quelquefois pour nous aider et pour nous favoriser, si par notre moralité nous avons su nous attirer la protection des bons.

« Combien de faits surnaturels dans le temps passé et même à présent, qu'on a attribués à Dieu, et que cependant on a vu se reproduire pareillement dans les manifestations des Esprits! Combien est grand le nombre de rationalistes qui niaient ces faits, parce qu'ils ne pouvaient les expliquer rationnellement et que nous avons nous vus néanmoins les acceptant comme manifestations d'Esprits, depuis qu'ils en ont aperçu et compris les vrais auteurs! Nous sommes même très-loin de connaître jusqu'où s'étend la puissance des Esprits, surtout de ceux qui déjà, pendant leur séjour sur la terre, se sont élevés au-dessus des autres, soit par leur génie, soit par leurs vertus. Un jour, nous l'apprendrons, et ce sera à notre grand étonnement. Aussi le spiritualisme trouve-t-il moins d'obstacles chez les rationalistes que chez ces personnes qui, une fois endoctrinées dans leur jeunesse et cuirassées de préjugés, ont juré de ne plus observer ni réfléchir sérieusement pendant leur vie; car, tandis que les premiers examinent et acceptent les preuves qu'on leur donne, les derniers aiment mieux ne pas voir, afin de s'éviter le souci de réfléchir et de juger.

« Encore une fois, nous avons une base solide, établie sur des milliers de faits attestés par des personnes honorables et douées de leurs facultés intellectuelles dans toutes les classes de la société; mais gardons-nous de nuire à la cause en publiant des théories obscures et des pensées incompréhensibles, sinon pour tous, du moins pour la plupart, données par-ci et par-là par des Esprits exaltés (peut-être très-peu développés, quoique s'affublant généralement de noms célèbres et imposants.) Pour ce qui est des manifestations physiques, certes elles sont les plus utiles à la cause; elles seules peuvent établir que le spiritualisme n'est pas du magnétisme, comme la plupart de ceux qui n'ont vu que des médiums écrivains l'assurent. Ces manifestations sont de nature à faire taire toutes ces théories de fluides, de lumière astrale et d'âmes collectives, etc. . . . .

« N'oublions pas que la simplicité est le cachet de la vérité. . . . .

« Agréez, monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« J. N. TIEDEMAN. »

Vevey, ce 27 avril 1859.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir la précédente livraison.)

DU CIEL ET DE L'ENFER.

Les cieux consistent en sociétés innombrables.

Les anges de chaque ciel ne sont point ensemble en un seul lieu, mais ils sont distingués en sociétés majeures et mineures, selon les différences du bien de l'amour et de la foi, dans lequel ils sont. Ceux qui sont dans un semblable bien forment une même société. Les biens sont dans une variété infinie, donc les sociétés sont infiniment diversifiées.

Les distances dans le monde spirituel n'ont pas d'autre origine, comme on le dira plus tard, que la différence des états intérieurs; la ressemblance fait la réunion.

Dans une même société, tous sont distincts entre eux ; les plus parfaits sont dans le centre, ceux qui sont moins parfaits sont en circonférence autour de ce centre ; ces sociétés ressemblent à une lumière qui décroît jusqu'à ses périphéries.

Ceux qui sont dans une semblable bonté se connaissent, s'aiment et s'unissent, et se trouvent ainsi dans tout le bien-être de la vie; il n'y a d'autres parentés ou affinités dans le ciel que la parenté spirituelle d'amour ou de foi. — Il y a un grand air de ressemblance entre tous les membres d'une même société, parce qu'au ciel le visage est la véritable image de l'âme, il n'est ni possible, ni permis d'y avoir une face autre que la forme extérieure et représentative des affections.

Peu d'anges sortent de leur société pour aller dans une

autre, car sortir de sa société, c'est comme sortir de soi-même et de sa vie ; mais les sociétés communiquent entre elles par extension de leur sphère spirituelle. La sphère spirituelle, qui est la sphère de vie, est le bien de l'affection et de la pensée de chaque ange, esprit ou homme, et les entoure, et elle s'étend en proportion du degré de bonté et de sagesse.

Les sociétés majeures sont composées de myriades d'anges, les mineures de plusieurs milliers, et les plus petites de quelques centaines. Il y en a même qui vivent séparés par familles, ce sont les plus excellents.

Chaque société est un ciel dans une forme mineure, et chaque ange est un ciel dans la plus petite forme, parce que la bonté d'amour et de foi est ce qui fait le ciel, et cette bonté est dans toute société et dans tout ange. C'est pourquoi la forme de chaque société ou sa disposition est la même que celle de l'universalité du ciel. Une société paraît quelquefois sous la forme d'un seul ange. Les noms Michel, Gabriel, Raphaël, etc., ne sont pas des noms affectés à des anges particuliers, mais des noms de sociétés d'anges, relatifs aux fonctions dont elles sont chargées. Les sociétés et les anges n'ont aucun nom, mais ils sont reconnus d'après leur qualité de bonté et d'après l'idée sur cette qualité.

Lorsque le Seigneur apparaît au milieu des anges, on ne le voit pas comme s'il en était entouré, mais sous une forme angélique, environné de gloire, et quand il se rend présent dans quelque société, il y paraît dans la qualité de bonté où est cette société ; il ne paraît jamais dans une société comme il a paru dans une autre, non que cette dissemblance soit dans le Seigneur, mais dans ceux qui le voient par leur degré de bonté, et qui sont affectés à sa vue selon ce degré qui fait celui de leur amour.

Le ciel n'est pas hors de l'ange, mais dans lui, car son intérieur a la forme du ciel, pour qu'il ait l'aptitude requise pour recevoir tout ce dont est composé le ciel, c'est-à-dire le bien qu'il reçoit du Seigneur. Chaque ange reçoit le ciel qui est hors de lui selon le ciel qui est dans lui, c'est-à-dire que plus il a d'amour et de foi et plus il en reçoit.

L'homme a de commun avec l'ange que son intérieur est

également formé à l'image du ciel, et qu'il devient lui-même cette image, autant il est en bonté d'amour et de foi ; l'homme a été créé pour aller au ciel et devenir ange. Il est au-dessus des anges parce que son extérieur est formé à l'image du monde, et qu'autant il est en bonté, autant dans lui le monde est subordonné au ciel et sert le ciel (le contraire arrive chez les méchants). Le Seigneur est présent dans lui par l'une et l'autre formes comme dans son ciel; car cet homme est de l'un et l'autre côtés dans l'ordre divin, et Dieu est l'ordre même. Les vérités divines sont les lois de l'ordre.

L'universalité du ciel représente un homme.

La connaissance de cette vérité forme la base de ce qui meuble l'intelligence des anges; il en résulte une foule d'autres vérités, qui, sans ce principe général, n'entreraient pas clairement et distinctement dans les idées de leur esprit ; ils nomment le ciel l'homme divin ou le très-grand homme. Cette forme du ciel est la forme parfaite de l'homme intérieur ou spirituel.

Il faut avoir une idée juste du céleste et du spirituel pour atteindre à la profondeur et à l'essentialité de cette vérité.

L'homme n'est point homme par le matériel et le terrestre, mais parce qu'il peut comprendre la vérité et vouloir le bien; cette intelligence et cette volonté sont le spirituel et le céleste qui font l'homme. Ces deux facultés sont chez lui *dans une semblable forme que l'homme;* c'est par ce motif que l'homme est appelé intérieur et spirituel.

L'universalité du ciel ne peut être saisie par le regard d'aucun ange, mais ils voient souvent des sociétés entières sous la forme d'un seul ange, et ils concluent de la partie au général; ils disent que le ciel apparaît aux yeux de la Divinité et est conduit par elle comme un seul homme.

Conséquemment, le ciel est distingué en membres et en parties comme l'homme, parties qui forment des provinces. — En général, le troisième ciel forme la tête jusqu'au cou; le second ciel forme la poitrine jusqu'aux reins et aux genoux; le premier ciel forme les jambes jusqu'aux plantes des pieds

et les bras jusqu'à l'extrémité des doigts, car les bras et les mains sont les dernières parties de l'homme, bien que placés sur les côtés.

Il en résulte que le ciel est autant en dessous qu'en dessus, et il ne faut pas croire, comme on le fait généralement, que le ciel soit en haut et non autre part.

Cette connaissance sur la forme du ciel est nécessaire pour comprendre ce qui suivra.

Chaque société dans le ciel représente un homme.

L'auteur a vu souvent que chaque société du ciel représente aussi un homme et est entièrement dans la ressemblance d'homme ; mais elles ne sont pas entièrement semblables entre elles. Elles sont diversifiées par leur qualité, et leur forme paraît plus parfaite quand les anges qui les composent sont dans un plus haut degré de perfection. Plus il y a d'anges dans une société et plus la forme humaine de cette société est parfaite, car le ciel et chaque société se perfectionnent par l'augmentation du nombre de leurs habitants.

Les sociétés ont cette forme, parce c'est celle du ciel dans son tout.

Chaque ange est dans une parfaite forme humaine.

C'est la conséquence de ce qui précède, et nous avions déjà énoncé cela en disant que chaque société était une forme mineure du ciel, et que chaque ange en était la plus petite forme. En voici la raison : Le ciel est une communion, car il communique tout ce qu'il a à chacun, et chacun reçoit par cette communion et s'approprie ce qu'il reçoit ; ainsi l'ange est réceptacle et conséquemment ciel dans la plus petite forme ; l'homme de même, autant il reçoit le ciel, autant il est réceptacle, ciel et ange.

L'auteur a vu mille fois les anges sous la forme humaine et n'a rien vu dans leur forme qui différât de celle de l'homme, et il dit les avoir vus en pleine veille, dans toute la faculté de ses sens, dans l'état de perception claire et dans leur lumière qui surpasse de beaucoup la nôtre. Ils ont les mêmes

membres et les mêmes sens que l'homme ; ils se voient, se parlent, s'entendent, se touchent mutuellement ; il ne leur manque de l'homme que l'enveloppe matérielle. L'ange du ciel intime est d'un visage plus éclatant et plus resplendissant que ceux des cieux inférieurs.

L'homme ne peut voir l'ange par les yeux de son corps qui sont si grossiers qu'ils ne peuvent voir même les petits objets, et qui ne peuvent voir les choses du monde spirituel, mais il les voit par les yeux de son esprit, qui est en lui et est l'homme lui-même, parce que l'esprit est dans le monde spirituel et le corps dans le monde naturel. Ils sont vus par l'homme quand il se sépare de sa vision corporelle, et que la vision de son esprit s'ouvre, ce qui se fait en un moment, s'il plaît au Seigneur que l'homme voie ainsi, et alors l'homme ne sait autre chose, sinon qu'il voit par les yeux du corps.

Le ciel tire sa forme de la divine humanité du Seigneur.

Il résulte de tout ce qui précède que la divinité du Seigneur, parce qu'elle fait le ciel, est l'humanité en forme. — L'humanité du Seigneur est divine et la divinité est à lui dès sa conception. — Jehovah a été l'âme du Seigneur, et son enveloppe extérieure a été faite par sa mère. — Mais le Seigneur a dépouillé tout ce qu'il avait d'humain ou de matériel en glorifiant son humanité; car la glorification doit s'entendre de l'humanité et non de la divinité qui était glorifiée en soi. Le fils de Dieu ou la divine humanité de toute éternité a été la divine vérité dans le ciel; les anciens n'ont pu adorer la divine essence, mais la divine existence qui est la divine humanité, aussi le Seigneur est venu dans le monde pour, de divine essence, devenir divine existence; ces anciens ont connu la Divinité parce qu'elle leur a apparu sous une forme humaine qui était la divine humanité, type de l'humanité *humaine* du Seigneur.

La Divinité n'a été perceptible que quand elle a traversé le ciel ; on ne peut penser à Dieu que sous une forme humaine, ce qui est incompréhensible ne vient pas dans la pensée, et

conséquemment ne s'établit point dans la foi. L'union de la divine humanité et de l'humanité terrestre a eu lieu par la propre puissance de Dieu ; ce n'est pas comme l'union de deux, mais comme celle de l'âme et du corps. L'humanité du Seigneur n'a point été comme celle d'aucun autre homme, parce qu'il était conçu de la Divinité même, aussi a-t-il eu cette différence sur tout homme, que son corps a ressuscité dans sa totalité. Il n'y a nulle conjonction dans le ciel avec la Divinité même ou essence divine, mais avec la divinité humaine. — Le Seigneur est seul homme, et on n'est homme que quand on reçoit et autant que l'on reçoit la Divinité par lui-même. Les anges sont donc des formes d'amour et de sagesse en forme humaine ; l'universalité du ciel est au Seigneur, toute puissance est à lui dans les cieux et en la terre.

Dans les cieux, on ne voit point la Divinité sous une forme autre que la forme humaine, et les cieux supérieurs ne peuvent pas penser autrement de la Divinité. Les anges ne conçoivent point la Divinité invisible.

La réception du Seigneur, c'est-à-dire de la bonté et de la vérité qui émanent de lui, s'appelle sagesse et intelligence, et chacun sait que la sagesse et l'intelligence font l'homme.

C'est également un sentiment ensemencé dans tout homme qui reçoit quelque influence du ciel de penser à Dieu sous l'apparence humaine ; *sur toutes les terres de l'univers* on adore Dieu sous cette forme, et cette forme est le Seigneur.

Il y a une correspondance entre tout ce qui est au ciel et tout ce qui est à l'homme.

Nous arrivons à un point fort important, c'est celui qui traite des correspondances entre le spirituel et le naturel, et des représentations sensibles de l'intellectuel. L'auteur nous donne la science des correspondances comme la plus noble de toutes, comme la source de l'intelligence et de la sagesse à laquelle puisèrent les anciens. Il affirme que qui que ce soit aujourd'hui ne sait ce que c'est que la correspondance. Je crois, nonobstant, qu'il est resté dans l'humanité quelques débris de ces connaissances anciennes, ainsi que le souvenir

du parti *actif*, bon ou mauvais, que l'on peut en tirer, et que ces restes oblitérés font partie du domaine des sciences occultes.

Tout le monde naturel correspond au monde spirituel, non-seulement en général, mais même dans tous les individus. *C'est pourquoi tout ce qui est dans le monde naturel reçoit son existence et existe par le monde spirituel;* c'est ce qu'on appelle être correspondant. Le monde naturel existe et subsiste par le monde spirituel, entièrement comme l'effet par sa cause efficiente.

Le monde naturel et le monde spirituel sont en l'homme; les intérieurs, qui sont de son esprit et qui se rapportent à l'intellect et à la volonté, font son monde spirituel; les extérieurs, qui sont de son corps et qui se rapportent aux sens et aux actions, font son monde naturel. C'est pourquoi tout ce qui, dans son monde naturel, existe par son monde spirituel, s'appelle correspondant.

Le visage de l'homme qui ne connaît point la dissimulation en est un exemple; les affections de son esprit viennent s'y peindre et s'y fixer; de même les opérations de l'intellect manifestées dans la parole, et celles de la volonté dans les gestes du corps.

Nous avons vu que l'universalité du ciel représente un homme, et que, de là, les variétés angéliques sont ordonnées comme les membres, les organes et les viscères dans l'homme; c'est pourquoi les sociétés du ciel qui sont dans quelque membre correspondent au semblable membre dans l'homme. C'est par cette correspondance que l'homme subsiste, car il ne subsiste point d'ailleurs que du ciel.

Le royaume céleste, en général, correspond au cœur et à toutes les parties qui en dépendent dans le corps, et le royaume spirituel correspond au poumon et à toutes les parties qui en dépendent. Le cœur et le poumon font aussi deux royaumes dans l'homme; le cœur y règne par les artères et les veines, et le poumon par les fibres nerveuses et motrices; l'un et l'autre dans la force et l'action qui lui sont propres.

La science physiologique ne connaît pas, que je sache,

cette correspondance du poumon ou de la respiration avec les systèmes nerveux et musculaires; si le fait est exact, c'est une connaissance à acquérir.

Dans l'homme spirituel, il y a aussi deux royaumes, celui de la volonté et celui de l'intellect; la volonté règne par les affections de bonté, et l'intellect par les affections de vérité. Ces royaumes correspondent à ceux du cœur et du poumon dans le corps. C'est pour cela que les affections sont données au cœur, bien qu'elles ne soient pas dans le cœur et n'en viennent pas. Le royaume céleste est le volontaire du ciel, et là règne la bonté d'amour, le royaume spirituel est l'intellectuel du ciel, et là règne la vérité.

Dans le ciel il y a un pouls tel que celui du cœur, et une respiration telle que celle des poumons; mais l'un et l'autre sont intérieurs. Le pouls du cœur y est varié selon les états d'amour, et la respiration des poumons selon les états de charité et de foi.

Cette correspondance des deux royaumes du ciel avec le cœur et le poumon, est la commune correspondance du ciel avec l'homme; elle est plus particulière avec ses membres, organes et viscères. Ceux qui, dans le grand homme, qui est le ciel, résident dans la tête, sont dans toute bonté et perfection par-dessus tous les autres, influent sur la tête et sur toutes les parties de la tête de l'homme et y correspondent; ainsi ceux qui sont dans les yeux, sont dans l'intellect; ceux qui sont dans les oreilles, dans la puissance d'entendre et d'obéir; ceux qui sont dans les narines, sont dans la perception, etc.., Il en est de même de toutes les parties semblables du grand homme et du petit. L'influence du ciel est dans les fonctions et les usages des membres. Et les usages (en général), parce qu'ils sont du monde spirituel, se forment par de semblables choses qui sont dans le monde naturel, et, par là, se fixent dans l'effet (dont ils sont la cause); de là vient la correspondance.

Quoique toutes les parties de l'homme, quant au corps, correspondent à toutes celles du ciel, néanmoins l'homme n'est point l'image du ciel, quant à sa forme extérieure, mais

quant à sa forme intérieure; car les intérieurs de l'homme reçoivent le ciel, et ses extérieurs reçoivent le monde. De là la forme naturelle de l'homme diffère beaucoup de celle de son homme spirituel. Aussi, après la mort, l'esprit de l'homme paraît tel qu'il a été dans le corps quand il a vécu dans le monde.

Il y a également une correspondance des cieux entre eux, le second, ou moyen, correspond au troisième ou intime, et le premier ou dernier, correspond au second. Ainsi, c'est le corporel de l'homme sur lequel, en dernier lieu, finit le ciel, sur lequel il subsiste comme sur sa base. Nous verrons plus loin développée et étendue cette idée si féconde en conséquences.

Enfin, toute correspondance qui est dans le ciel est avec la divine humanité du Seigneur, parce que par lui-même est le ciel, lui-même est le ciel. Si la divine humanité du Seigneur n'influait pas sur toutes les parties du ciel, et, selon les correspondances, sur toutes les parties du monde, il n'y aurait ni ange, ni homme. De là se découvre la nécessité que le Seigneur fût fait homme, et enveloppât sa divinité de l'humanité, *du premier au dernier;* cette nécessité venait de ce que la divine humanité, dont émanait le ciel avant l'avénement du Seigneur, n'a plus suffi pour tout soutenir et tout conserver, parce que l'homme, qui était la base des cieux, a ébranlé et détruit l'ordre.

Il y a une correspondance du ciel avec toutes les parties de la terre.

Tout ce qui appartient à la terre se distingue en trois règnes, animal, végétal et minéral. Les productions du règne animal sont des correspondances dans le premier degré, parce qu'elles vivent; celles du règne végétal sont des correspondances dans le 2e degré, parce qu'elles croissent seulement; et celles du règne minéral sont des correspondances dans le 3e degré, parce qu'elles ne vivent ni ne croissent. Il y a encore les correspondances qui sont tirées de ces productions par l'industrie humaine, comme des aliments, des vêtements, maisons, palais, etc.

Tout ce qui est au-dessus de la terre, comme le soleil, la lune et les étoiles ; et dans les atmosphères, comme les nuages, les orages, les pluies, grêles, éclairs, tonnerres, sont des correspondances. La lumière et l'ombre, la chaleur et le froid ; le printemps, l'été, l'automne, l'hiver ; le matin, le midi, le soir, la nuit, sont encore des correspondances. En un mot, toutes les productions de la nature, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, sont autant de correspondances ; et cela parce que le monde naturel existe et subsiste par le monde spirituel, et l'un et l'autre par la Divinité.

En général, les animaux de la terre correspondent aux affections ; les doux et utiles aux bonnes affections, les féroces et inutiles aux mauvaises affections ; spécialement, les bœufs et les veaux correspondent aux affections de l'esprit naturel ; les moutons et les agneaux, aux affections de l'esprit spirituel ; les volatiles, selon leur espèce, aux intellectuels de l'un et l'autre esprit. Il en est ainsi parce que les animaux vivent, et que la vie n'est donnée à chacun d'autre part que de l'affection et selon l'affection ; de là chaque animal a en lui innée sa science selon l'affection de sa vie ; il naît dans toute la plénitude de sa science, parce qu'il est dans l'ordre de sa vie, et qu'il n'a pu détruire ce qu'il est en lui par émanation du monde spirituel.

Dans le règne végétal, en général, un jardin correspond au ciel, quant à l'intelligence et à la sagesse, les arbres, selon leurs espèces, correspondent aux perceptions et aux connaissances de la bonté et de la vérité, d'où dérivent l'intelligence et la sagesse. Les fruits des arbres et surtout les récoltes de la moisson des champs correspondent aux affections de la bonté et de la vérité, affections qui sont la nourriture de la vie spirituelle, de là le pain correspond à l'affection de toute bonté, parce que c'est l'aliment par excellence et que par lui on embrasse l'idée universelle de toute nourriture.

La conjonction du ciel avec le monde se fait par les correspondances. Le royaume du Seigneur est un royaume de fins qui sont des usages, ou ce qui est la même chose, un royaume d'usages qui sont des fins. L'univers a été créé et

formé pour que partout les usages fussent revêtus de productions analogues par lesquelles ils fussent fixés en action ou en effet, d'abord dans le ciel et ensuite dans le monde. De là il résulte que la correspondance du naturel au spirituel, ou du monde avec le ciel, se fait par les usages, et ce sont les usages qui unissent l'un et l'autre; les formes, dont les usages sont enveloppés ne sont des correspondances et des conjonctions qu'autant qu'elles sont des formes d'usages.

Autant l'homme vit selon l'ordre divin, c'est-à-dire dans l'amour pour le Seigneur et la charité envers le prochain, autant ses actes sont des usages dans la forme, et sont des correspondances par lesquelles il est uni au ciel. C'est par l'homme que le monde naturel est joint au monde spirituel; il est l'intermédiaire de conjonction, le moyen d'union; car en lui est le monde naturel et le monde spirituel.

Toutes les choses qui sont selon l'ordre divin correspondent au ciel, et toutes celles qui sont contre cet ordre correspondent à l'enfer; celles qui correspondent au ciel se rapportent toutes à la bonté et à la vérité; celles qui correspondent à l'enfer se rapportent au mal et au faux.

Par les correspondances, la communication avec le ciel est donnée à l'homme, car les anges du ciel ne pensent pas, d'après les productions de la nature, comme fait l'homme; quand ce dernier est dans la science des correspondances, il peut lui-même s'unir avec les anges quant aux pensées de son esprit, et ainsi se joindre à eux quant à son homme spirituel ou intérieur. Pour que la conjonction du ciel avec l'homme se fasse, toute la parole a été écrite par de pures correspondances; car l'Écriture, dans son tout et dans ses parties correspond; c'est pourquoi si l'homme était dans la science des correspondances, il comprendrait la parole dans son sens spirituel, et par là il lui serait donné de connaître les arcanes qu'elle renferme dont il n'aperçoit aucune trace dans le sens littéral.

BERRUYER.

(La suite à une autre livraison.)

FAITS ET EXPÉRIENCES.

Angers, le 8 avril 1859.

Cher collaborateur dans la sainte propagande,

Je me fais un vif plaisir de vous communiquer de nouveaux détails de nature à fortifier la foi des adeptes encore timides dans leur croyance.

1. — M. Bré...y, étranger fort honorable, en France depuis vingt-cinq ans, chez qui j'ai mis souvent en train des séances spiritualistes très-intéressantes, avait sa fille en pension à Paris. Les études de cette demoiselle étant terminées, elle est rentrée dans la maison paternelle à Angers, où elle a entendu parler des révélations stupéfiantes de Mme X..., tout à la fois somnambule ou somniloque, voyante et cartomancienne, mais certainement aussi étonnante qu'était Mlle Lenormand. Mlle Aline a donc voulu consulter cette pythonisse en compagnie d'une amie de sa mère. Mme X..., qui avait appelé Mlle Aline du nom de madame, lui dit : « Je vous ai appelée madame, mais je vois que vous êtes demoiselle, âgée de 17 ans. Vous étiez en pension loin d'Angers ; mais vous en êtes revenue pour rester ici avec vos père et mère. Votre père n'est pas dans le commerce, mais il a un emploi qui tient au commerce. Je vois autour de lui des papiers, des registres et de l'argent. Il n'est point de cette ville et son pays est loin d'ici (c'est à 500 lieues, et elle a dirigé son doigt du côté de ce pays, sans avoir aucune teinture de géographie). Il a un oncle fort riche, très-âgé et sans enfants, et dont il héritera à peu près dans... (Je dois éviter d'être précis, cet oncle pourrait être abonné à votre Revue, et se reconnaître.) Je vois cet oncle demeurant sur la route d'Angers à Nantes, près de la Loire. Vous avez deux frères, le plus jeune, qui n'a pas quinze ans, est en pension ; l'aîné, qui approche de vingt ans, très-bon sujet, très-intelligent, jouit d'une grande confiance dans une immense fabrique. Vous êtes musicienne. Je

vois un ami de votre frère, brun, portant de petites moustaches, dont le nom de baptême commence par un J. (il se nomme Jules), et allant chez vous pour faire de la musique. Je lui vois deux oncles, l'un riche, à Chalonnes, et dont il héritera (le jeune homme à qui l'on a fait part de cette déclaration, a dit que son oncle de Chalonnes était riche en effet, et qu'il avait fait des dispositions testamentaires en sa faveur : cette voyante ne le connaît nullement, pas plus que ces deux dames) ; l'autre, ancien officier en retraite, au Lion-d'Angers (à cinq lieues d'ici), est bien portant, mais dans une huitaine de jours, il mourra tout d'un coup. Il a un frère qui va tirer à la conscription, mais il amènera un bon numéro (192 sur 195). » Tout a été parfaitement exact, tout s'est réalisé à la lettre. M. Jules, informé de quelques-uns de ces détails, a voulu consulter Mme X..., qui lui a dit mille choses étonnantes de vérité. Enfin, il a cessé d'aller faire de la musique chez M. Bré...y. Lorsqu'il a reparu, on lui a demandé ce qu'il était devenu depuis plusieurs jours. Il a répondu : « Je ne pouvais pas venir faire de la musique quand je devais aller à l'enterrement de mon oncle du Lion-d'Angers, qui vient de mourir d'une apoplexie foudroyante (décès dont Mme X... ne lui a rien dit, et il en a été de même naturellement chez M. Bré...y.). Dans le même temps on a frappé fréquemment aux portes chez ce dernier. On allait ouvrir; personne. Des coups bruyants se sont fait entendre dans tous les murs sans qu'il soit possible de les attribuer à une cause visible. Des bruits se répétaient la nuit comme si une bande de rats trottaient, bondissaient sur le plancher, quoique les appartements soient bien clos et que ces animaux soient étrangers à la maison.

Enfin Mlle Aline fut entendue une nuit de ses parents, disant hautement « O mon Dieu ! c'est bien Elisa que je vois en blanc dans ses atours de première communion ! » (C'était une camarade de pension, morte depuis quelque temps.) Le jour venu, lorsqu'elle voulut se lever, elle fut très-surprise de voir sur sa commode sa robe qu'elle dit être très-certaine d'avoir mise sur une chaise, près de son lit, et Mme Bré...y.

assure que personne n'était entré dans la chambre de sa fille.

2. *Guérison par l'esprit Hahnemann.* — Un habitant d'Angers, M. Denis, étant venu chez moi me remettre quelque chose que je lui avais confié, me parla du spiritualisme et me dit : « On ne peut pas citer un sceptique plus endurci sur l'article que moi, qui me moquais de tout ce qu'on me disait à cet égard. Depuis longtemps j'étais torturé par la plus affreuse douleur, et je ne marchais qu'en me traînant avec une canne, lorsqu'un de mes amis, qui me disait se mettre souvent en communication avec les Esprits, me dit que l'esprit d'Hahnemann répondait souvent à ses évocations, et avait conseillé des remèdes homœopatiques dont l'usage avait toujours amené une prompte guérison. J'allai donc chez lui par pure curiosité ; il appela Hahnemann. Un Esprit parut se présenter, et me donna son ordonnance, que je suivis sans enthousiasme ; mais, à mon grand étonnement, je fus radicalement guéri.

3. *Pierres jetées par les Esprits.* — On lit dans le *Journal de Vendôme :* « Un soir de cette année 1859, une pierre est tombée dans la boutique du sieur Brillant, maréchal au bourg de Souday, et qui la crut arrivée par la fenêtre ouverte; et, pendant qu'il regardait dehors, une autre pierre tombait derrière lui. Le lendemain, même manége. Ce maréchal pensa bientôt et dit que c'était son père qui revenait. On venait des environs, en foule, pour voir un fantôme, mais on ne voyait rien. Cependant les pierres tombaient toujours : ce n'était plus deux, trois, c'était vingt pierres, cent pierres, de de quoi macadamiser sa boutique. On fit dire des messes. Néanmoins, les pierres ne cessèrent pas de tomber pendant quinze jours. Le garde champêtre, assis dans sa boutique, y perdait son latin. Les gendarmes passèrent quatre jours autour de la maison, et ne virent pas la moindre pierre, bien que les pierres passassent près des oreilles du garde champêtre, dans l'intérieur. Un sceptique, accusant l'apprenti de produire ces faits, a reçu quelques horions assez malsains. »

« Nous engageons, ajoute le *Journal de Vendôme*, les habitants de Souday à mettre une grande prudence dans leur

conduite au sujet de ce grave événement. D'un côté, leur croyance est appuyée sur les autorités les plus respectables. Le meilleur monde, aujourd'hui, croit aux revenants, et l'on dit qu'à Paris ils obéissent au commandement de certains messieurs, qu'on appelle des médiums, accueillis par la société la plus éclairée de notre temps. D'un autre coté, nous ne voudrions pas exposer nos lecteurs au sort de ce témoin malmené.

4. *Un suicidé interrogé.* — M. Bal.., riche propriétaire, à qui j'ai prêté quelques livres sur le spiritualisme, mais qui ne connaissait pas encore le malheur qui s'attache au suicide, s'est brûlé la cervelle. La nouvelle de sa mort étant parvenue chez Mme Bi... quelques heures après, elle prit sa corbeille, et, avec Mlle Az..., elle évoqua l'esprit de M. Bal..., ne connaissant rien de ce qui avait suivi immédiatement sa mort ici-bas. Colloque : « Voyez-vous votre corps? — Oui. — Qui donc est auprès de votre corps? — Fanchon (la domestique de sa maîtresse) et une femme (exact). — Elles ne sont qu'elles deux? — Il y a encore quelqu'un (c'était un agent de police). — Mme Bal... sait-elle votre mort? — Oui; elle est venue et elle est repartie (exact). — Que fait-elle? que dit-elle? — Elle pleure, elle dit que c'est Clotilde qui est cause de ma mort. J'ai donné à Clotilde 28,000 fr.; elle voulait me faire faire quelque chose que je ne voulais pas : j'en ai fini avec la vie; je me suis levé en chemise et me suis tué (en effet on l'a trouvé en chemise, étendu sur le plancher; car c'est à six heures du matin qu'il s'est donné la mort, ce dont j'ai eu connaissance moins d'une heure après l'événement). — Qu'est devenue Mlle Clotilde? — Elle est en prison (exact). — Fanchon est-elle restée auprès de votre corps? — Non, on l'a mise aussi en prison (exact). — Qu'a-t-on fait d'elles? — On les a interrogées trois fois (exact). — Est-ce Mlle Clotilde qui a chargé votre pistolet? — Non, c'est moi. C'est elle qui est cause que je me suis tué. — Pourquoi vous êtes-vous tué? — Remords, chagrins, ma fille..., j'ai été égoïste; on le saura plus tard... »

Ces réponses tirent leur intérêt, pour les lecteurs de la

Revue spiritualiste, de l'exactitude des faits que Mme B... ne connaissait pas encore au moment des questions. (Personne ici n'est compromis, j'ai changé les noms; mais je garantis les faits que je devais connaître un des premiers.)

5. *Ecriture en spirale.* — Deux jeunes dames que je vois fréquemment m'ont montré plusieurs longues réponses d'un Esprit, écrites sous leur plateau, toujours depuis les bords jusqu'au centre, en spirale. Notre ami Ber... nous a écrit des réponses de cette manière, dernièrement, alors qu'un des témoins disait : « L'esprit écrit toujours du côté de Mme Mo..., on serait tenté de croire que c'est elle qui écrit. » Il eût suffi à ce témoin, pour se convaincre du contraire, de faire attention à la rapidité de mouvement du plateau, et de réfléchir qu'un vis-à-vis, même sans le vouloir, contrarie son coopérateur; mais il y aurait bien moins de sceptiques s'il y avait plus de gens capables de réflexion avant de parler. Cette manière d'écrire, surtout avec promptitude, impossible à l'homme, devra donc rester, pour les incrédules, une preuve irréfragable que ces communications sont le fait d'êtres ayant à leur disposition des moyens d'exécution qui nous manquent absolument, et qu'attendu que ce n'est pas Dieu lui-même qui déroge à sa dignité pour correspondre *calligraphiquement* avec nous, il faut de toute nécessité que ce soient des êtres qui lui sont inférieurs et qui sont plus puissants que nous, des Esprits enfin.

6. *Superstition justifiée par des faits.* — On lit dans la *Gazette de Lyon* (février 1859) : « La veuve X... habite avec ses deux fils le quartier des Broteaux. Lundi, le plus jeune devait aller tirer au sort dans une ville voisine ; sa mère consulta une cartomancienne et une somnambule, dimanche. Dans la soirée, elle alla chercher un os dans le cimetière. Rendue chez elle, elle cousit cet os à la veste de son fils qui partit. A peine au lit, cette veuve est sous l'étreinte d'un cauchemar affreux : elle voit le mort qui vient lui réclamer son bien. Elle se cache, s'agite, lutte avec le fantôme, puis se réveille, et le spectre disparaît. Le jour suivant le fils revient avec un bon numéro et l'os est rendu. »

7. *Prédiction accomplie.* — Une somnambule, Mme Y..., avait dit à Mme Bi.... « Vous êtes veuve depuis dix ans, vous n'avez qu'une enfant, c'est une demoiselle, qui a passé quinze ans; elle est belle femme et porte davantage (tout cela fort exact). Vous vous inquiétez de la position qui l'attend; mais je vois un grand jeune homme, de vingt-sept ou vingt-huit ans, d'un peu loin d'ici, que vous ne connaissez pas, et riche, qui sera amené par des connaissances à vous la demander quand ses seize ans seront accomplis. Votre fille aura des cadeaux de noces sur lesquels elle ne compte pas. » Eh bien! un grand jeune homme de vingt-neuf ans, dans une bonne position pécuniaire, venu de quarante-cinq lieues environ, a été présenté à la mère, et a fait la demande de cette demoiselle, qui a eu seize ans il y a deux mois. Le mariage est annoncé, tous les apprêts sont faits et les parents arrivent. Un décès inattendu a favorisé les intérêts de la jeune personne, qui a eu tous les bijoux de la défunte et sa garde-robe. Elle était riche. Douze cents francs de rente ont été ajoutés à ces cadeaux par son oncle par alliance. Un Esprit intime a également écrit que cette demoiselle serait demandée peu de temps après sa seizième année, et qu'elle épouserait un bon parti. Sa mère me disait que, n'ayant personne en vue, elle avait peu de foi dans cette prédiction.

8. *Dessins à la plume sous l'action d'un Esprit*, mentionnés comme ci-après dans *Spirit Manifestations*, p. 147. — Sir Spear, médium, dessine à la plume, sans rien savoir de ce qu'il fait. Il fait des dessins extraordinaires, dont je ne donne (dit Stone, l'auteur) qu'une description générale imparfaite.

Br. Spear a déclaré n'avoir jamais eu de goût ou de notions d'enseignement à l'égard du dessin, et qu'en traçant ces singuliers arabesques, il n'avait aucune idée de ce que sa main allait produire sous l'influence d'une volonté étrangère à la sienne; il ne comprend pas même ces figures, et il ne croit pas qu'il puisse, en y employant toute son adresse, en donner une copie quelque peu convenable. Il ne fait usage d'aucun instrument, compas, échelle, lignes parallèles, excepté une pièce de monnaie dont il s'est servi à l'occasion, pour former

des petits cercles. Quelques feuilles de papier, grand format; quelques plumes d'oie et de l'encre de trois couleurs étaient tout son bagage. Ces résultats lui paraissaient d'autant plus inexplicables qu'il ne faisait habituellement usage que de plumes métalliques, de papier à écrire et rarement d'autre encre que de l'encre ordinaire. Muni de ces objets, il se lança dans cette expérience, ne se doutant pas, d'une seconde à l'autre, du trait qui allait continuer le trait commencé; mais sa main se promenait çà et là d'une manière ingénieuse, dessinant des carrés, des triangles, des cercles et autres figures en toute espèce de combinaisons, terminés par des ornementations. De temps à autre son travail était interrompu, mais lorsqu'il devait le reprendre, il le faisait précisément à l'endroit où il l'avait quitté. Les espaces en blanc se remplirent de devises et de passages des écritures, etc., et d'autres devises qu'il devait écrire tout autour, et prendre où elles lui étaient indiquées.

9. *Allocution de Washington*, page 145 du livre de Spicer : Sights and Sounds, par l'intermédiaire de sir Robert White, médium.

« O vous, hommes intelligents! sachez que la doctrine du spiritualisme, pour se répandre sur le monde, franchira tous les obstacles. Soyez patients, examinez, observez, essayez tout ce que peuvent vous faire espérer les lois infaillibles de la nature et de la raison. Ne vous laissez pas aisément détourner du but que vous désirez atteindre. Que votre mot d'ordre soit toujours en avant et montons, la persévérance couronnera vos efforts. Pratiquez la charité, n'ayez qu'un cœur ouvert pour vos antagonistes; prenez patience et attachez-vous à les éclairer. Oh! soyez généreux, car vous êtes dans le progrès. Tout n'est pas vérité dans ce qui s'annonce sous la garantie de l'affirmation, mais seulement ce qui peut affronter l'épreuve de l'examen. Nous travaillerons tous ensemble pour votre bien-être. Oh! continuez vos investigations pour vous assurer de la vérité. Je serais heureux de faire entrer dans votre esprit la nécessité de vous appliquer à être purs en pensée et en actions; ce qui sera un gage de votre

félicité en vous préparant à recevoir dignement les enseignements célestes. Votre esprit sera alors dégagé des préjugés et du fanatisme, et vous avancerez sensiblement et deviendrez capable de comprende votre sujet dans toute sa plénitude et sa beauté ; alors vous deviendrez sage, et votre sagesse vous assurera une haute position dans le monde des Esprits. Ce n'est pas en un jour, en une semaine, en un an, que vous pouvez comprendre le spiritualisme. Au fur et à mesure que vous progresserez, les beautés latentes se dérouleront à votre esprit. Occupez-vous sans relâche de ce sujet. Soyez purs, n'ayez que des vues saintes et dignes de Dieu, et vous vous élèverez en proportion. »

10. *Allocution de Bacon, ancien chancelier d'Angleterre*, insérée p. 226 du livre *Spiritualism*, de sir Edmonds. — « L'objet de nos communications est de purifier et élever la nature de l'homme, et de dépouiller son esprit des erreurs qui ont été greffées sur son cœur, résultat d'une foi pleine d'illusions dans des doctrines à tort données comme de Dieu. Nous ne venons pas détruire ou combattre des enseignements qui ouvrent à l'homme des espérances promises d'après des principes en dehors des conceptions humaines. Nous nourrissons, aussi bien que les apôtres, le désir de voir l'homme heureux sur la terre ; nous le souhaitons autant que les ministres d'aujourd'hui, et nous faisons des efforts pour assurer aux âmes une félicité éternelle après la mort. L'effet de ces révélations, comme vérité, est d'amener l'esprit vers la reconnaissance d'un Dieu et de ses lois, et d'obtenir l'universalité de cette foi, lorsque les informations auront été données à l'homme d'une manière si explicite qu'il puisse comprendre nos intentions. Alors on ne verra plus ni sectes différentes, ni dissidence à l'égard du grand principe fondamental que nous espérons pouvoir faire fructifier au milieu de vous. Les religions que l'homme aura professées antérieurement auront fait leur temps. La foi de tout vrai spiritualiste doit être que la dernière destinée de l'âme est la progression ; qu'elle commence sur la terre et finit seulement quand le corps est tellement purifié qu'elle peut entrer dans les sphères célestes. »

La place me manquant pour continuer, je dois m'arrêter, mais je ne tarderai pas à vous préparer d'autres détails, que je prendrai dans les faits actuels, dans mes nombreux volumes étrangers sur le spiritualisme. SALGUES.

UNE VEUVE PROTÉGÉE PAR L'ESPRIT DE SON MARI. — APPARITION.

Ce récit est traduit du *Spirituel Télégraph* de New-York et attesté par la signature de Mme J. E. Cowee.

Une dame vivant a Chicago, qui occupe une belle position dans la société, et dont personne ne pourrait révoquer la véracité en doute, m'a raconté les faits suivants : Sa tante demeurait près de la maison de son père, et elle a eu le malheur de perdre son mari subitement, quand elle pria sa nièce, l'héroïne de cette véridique histoire, de rester chez elle pour la consoler.

La veuve savait que son mari avait fait un testament pour lui léguer sa propriété ; mais, aussitôt après les funérailles, les frères du défunt avaient essayé de la déposséder. Elle avait cherché inutilement le testament qui devait constater ses droits. Pendant que le cadavre était dans la maison, et que la veuve se baignait de ses larmes, les frères avaient visité tous les tiroirs, et ne trouvant point de papier pour disposer de la propriété, avaient cru qu'ils pourraient atteindre leur but par un procès.

La veuve était désolée, à la pensée de quitter la maison consacrée par tant de souvenirs de son bonheur ; et un soir, elle pleurait sur sa couche qui était partagée par sa nièce. Ses volets étaient fermés, et les rideaux tirés de telle sorte que la lumière du dehors n'aurait pas pu pénétrer. Tout d'un coup la veuve fut effrayée en entendant un léger bruit ; quoique éveillée, ses yeux étaient fermés, et quand elle les ouvrit, elle fut étonnée de voir la chambre remplie de lumière, et son mari près d'elle qui la contemplait avec sollicitude. Il la pria de ne pas s'effrayer, puisqu'il avait à lui faire une communication importante. Alors il lui raconta que deux ou

trois jours avant sa mort, pendant qu'elle faisait une visite à son frère, pour serrer les papiers avec la plus grande sécurité il avait fait une niche dans le mur de la chambre derrière une commode, et que le testament y était. Etant mort subitement, il n'avait pas eu le temps de lui fournir ces renseignements, et il était venu exprès pour lui faire cette communication. La veuve demanda toute suite à sa nièce si elle voyait aucune chose. Elle répondit qu'elle avait cru entendre quelqu'un parler, mais elle était trop assoupie pour s'occuper de qui cela pouvait être, mais elle fut émerveillée de voir l'illumination de la chambre. La veuve lui raconta l'apparition, et lui demanda si elle aurait le courage d'allumer une bougie et de visiter la chambre autrefois occupée par son mari, afin de voir si en ôtant le troisième tiroir de la commode elle trouverait la niche indiquée. Sa nièce n'hésita pas, et, après quelques difficultés, le testament fut trouvé. Le lendemain avait lieu le triomphe de la pauvre veuve. Elle administrait la preuve de ses droits, et la propriété de son mari lui était assurée.

Ce fait est arrivé beaucoup d'années avant les questions de manifestations spiritualistes, et avant qu'on eût la pensée d'évoquer les Esprits.

TOUT EST MYSTÈRE DANS LA NATURE. — LE VOYANT DE JUDÉE PRÈS CHATEAUDUN. — FAIT ÉTRANGE ET POURTANT PARFAITEMENT AVÉRÉ.

Paris, ce 27 février 1859.

« Monsieur,

« Il nous est dit, d'après l'Écriture : Cherchez, vous trouverez ; frappez, l'on vous ouvrira. Vous tous qui voulez apprendre de belles vérités, transportez-vous à Judée, petit hameau près Châteaudun (Eure-et-Loir) ; là vous demanderez François Julien Dugué, et vous aurez devant vous un inspiré du Ciel ; c'est ainsi qu'on peut l'appeler à cause des facultés que Dieu lui accorde depuis l'âge de seize ans. Ce n'est qu'un simple domestique, mais il est l'objet de la vénération de toute la contrée par ses traits de voyance admirable. Tous les soirs son premier sommeil est pour lui le moment des inspirations. En voici un exemple : Une honnête famille, demeurant à Paris,

rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont, 36, M. et Mme Ducas, ont un enfant qu'ils mirent en nourrice chez Mme Furet à Saint Christophe près Châteaudun. Ce nouveau né était malade en naissant. La nourrice, qui en avait élevé plusieurs, appartenant à une autre famille, avait à cœur d'élever aussi celui-là, d'autant plus qu'elle avait appris que les parents de son nourrisson en avaient déjà perdu plusieurs. Elle se promit de faire tous les sacrifices pour leur élever celui qui lui était confié. Après avoir essayé de tout pour sauver cette petite créature, qui était toujours malade, on lui parla du voyant ou rêveur de Judée (c'est ainsi qu'on nomme ce nouveau sauveur). D'après tout ce qu'on lui en dit, elle n'eut plus qu'un désir, celui de se rendre auprès de lui. Elle prit donc son cher fardeau et se rendit à pied à quelques lieues de là dans la ferme où est employé ce jeune garçon. Le soir, après son dernier repas, il se coucha comme d'habitude. Au bout de cinq minutes, étant entré dans son merveilleux sommeil, il s'adressa à la bonne nourrice en ces termes : « Femme, lui dit-il, tu as de la foi ; tu sauveras cet enfant qui est bien malade. Les parents en ont déjà perdu plusieurs ; mais, pour le sauver, il faut qu'il soit *voué au blanc* pendant sept ans et tu feras un pèlerinage à Jargeau (endroit qui se trouve à 30 lieues du pays qu'habite la nourrice), » ce que sa sœur fit, emportant avec elle les effets appartenant à l'enfant. Après avoir consulté, la nourrice écrivit aux parents de l'enfant pour qu'ils lui envoyassent de quoi le costumer en blanc, leur racontant tout ce qui s'était passé. La mère, vu que c'était un garçon, jugea à propos d'y joindre du bleu. Mais aussitôt qu'on le mit sur l'enfant, il retomba dans un anéantissement déplorable. L'on écrivit de nouveau aux parents. La jeune mère se décida d'aller elle-même consulter le voyant. Arrivée auprès de lui et aussitôt endormi, il lui dit : « Femme de peu de foi, il t'a fallu faire ce voyage pour t'assurer de la vérité ; eh bien, aussi vrai que tu as déjà perdu plusieurs enfants, tu perdras celui-là si tu ne le voues au blanc pendant sept ans, rien qu'au blanc, et c'est aussi vrai que tu auras d'autres enfants, mais tu ne les sauveras pas. » En effet depuis cette époque, cette pauvre mère a perdu une petite fille à onze mois et voilà sept ans que le petit garçon vient d'atteindre, et il se porte très-bien. Je m'adresse à M. Piérart et à toutes les personnes qui ont la foi et leur demande s'il y a erreur à dire que ce jeune homme de Judée est un envoyé du Ciel doué du somnambulisme naturel ; et j'ai indiqué minutieusement toutes les adresses voulues, afin que les personnes qui voudraient

acquérir la preuve de tout ce que je rapporte le puissent faire. « Lefeuvre, rue Chanoinesse 20. »

VARIÉTÉS.

PROBLÈMES DE SPIRITUALISME.

Comment peut-on expliquer les mensonges que nous recevons souvent dans les communications des Esprits?

On ne peut pas être toujours certain de l'identité des personnages invisibles qui répondent. Il ne faut pas affirmer positivement ce qui a besoin d'être prouvé. Vous pouvez croire ce que vous voulez, mais votre croyance est une chose, la démonstration une autre. Il y a une foule de personnes qui, pendant des années, ont communiqué avec des Esprits, qui prétendaient être leur Esprit gardien; mais, après avoir été la dupe de beaucoup de mensonges, ils ont été convaincus que ces Esprits appartiennent à la catégorie de ceux de la sphère qui avoisine la terre, lesquels cherchent toujours à posséder les corps des mortels et à les gouverner. Ces Esprits trompent souvent dans les noms qu'ils se donnent. Peut-être n'avez-vous pas encore approché du spiritualisme avec la prudence nécessaire; en toute chose un peu de science est dangereuse, il faut en tout chercher à approfondir. Ne croyez pas que tout le spiritualisme consiste à écouter des Esprits frappeurs, à leur parler par un médium; beaucoup qui ont été fascinés par l'idée de communiquer avec leurs amis morts ont pensé ensuite avec horreur aux mensonges des Esprits, et aux tours fantasques qu'ils leur ont joué. Leur expérience les a rendus plus sages, et les a convaincus que pour juger ces communications, il ne fallait pas rester dans un ordre d'opérations bornées, mais observer tous les phénomènes du spiritualisme. La Roy Sunderland.

(Extrait du *Spiritual Telegraph*.)

Avis à nos Lecteurs. — Des circonstances étrangères au spiritualisme nous ont jusqu'ici empêché de donner suite au projet de société dont nous avons fait connaître les bases dans la 18e livraison de l'année dernière. Nous croyons devoir faire connaître qu'on s'occupe définitivement de ce projet. Dans notre prochaine livraison nous aurons une communication à faire à ce sujet à nos lecteurs.

Z. Piérard, *Propriétaire-Gérant.*

Paris.—Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

LES ESPRITS FRAPPEURS DÉVOILÉS.

Je viens d'éprouver un grand bonheur, et comme je ne suis pas égoïste, je demande aux lecteurs de la *Revue spiritualiste* la permission de le leur faire partager.

Depuis que je m'occupe de la question des Esprits frappeurs, j'étais fort en peine de savoir comment les médiums s'y prennent pour produire ces bruits mystérieux avec lesquels nous avons de si intéressantes conversations. J'entendais bien dire que les pieds de ces dames, dissimulés par une robe enflée de crinoline, jouaient un grand rôle dans l'affaire, mais comme j'avais pu, dans plusieurs circonstances, en constater l'immobilité, cette explication ne me satisfaisait pas d'une manière complète, et je cherchais toujours. Or, voilà que la lumière s'est faite dans mon esprit, voilà que le flambeau de la science est venu éclairer mes ténèbres. Félicitez-moi, lecteurs, et félicitez-vous vous-mêmes, car vous allez bientôt en savoir autant que moi.

Le phénomène des Esprits frappeurs est dû aux causes suivantes, qui se confondent ou parmi lesquelles on peut choisir :

A une contraction du muscle court péronier latéral, avec déplacement du tendon du long péronier, sorti de la coulisse malléolaire et y rentrant brusquement.

A des bruits produits au pied, non-seulement à la malléole externe, sous l'influence des contractions des péroniers, mais encore à la malléole interne, où ils sont causés par les déplacements des tendons des muscles long fléchisseur commun et jambier postérieur.

A des mouvements imperceptibles de rotation de la cuisse, ou à des mouvements du bassin, le tendon du muscle grand fessier claquant alors derrière le grand trochanter.

Au déplacement du tendon du muscle biceps, qui, momen-

tanément sorti de la coulisse bicépitale, y rentre ensuite brusquement.

Enfin, à certains mouvements très-légers de la colonne vertébrale, produisant dans le ventre des bruits d'une nature particulière... mais qui ne sont pas ceux que vous pourriez croire.

Voilà tout bonnement ce dont il s'agit, ce n'est pas plus difficile que cela, et c'est ce qu'on peut nommer la *ficelle*. Merci, oh! merci, vous qui me l'avez fait connaître cette ficelle!....

Mais, dira-t-on, qui donc vous a si bien instruit? Qui donc a pu raisonner ainsi long et court péronier, jambier postérieur, grand fessier et grand trochanter? — Qui? Parbleu! cela n'a pu être que des savants en général et des médecins en particulier. Ce sont, en effet, trois docteurs, et des plus illustres (je vous demande la permission de ne pas les nommer), qui, dans une des dernières séances de l'Académie des sciences, ont bien voulu faire au monde entier ces curieuses révélations, revenant en cela sur une communication analogue, antérieurement faite à l'Académie par l'honorable M. Schiff, et à peu près oubliée.

O Messieurs, combien je vous sais gré d'avoir repris ainsi la question et de l'avoir définitivement tranchée, avec toute l'autorité de trois noms justement célèbres! Comment reconnaître le service que vous m'avez particulièrement rendu? Si je vous offrais en échange le récit d'une petite histoire assez amusante? Essayons.

Il y avait une fois un bûcheron qui, au lieu de couper du bois dans la forêt pour gagner sa vie et nourrir ses enfants, ne faisait du matin au soir que jouer et que boire. Sa femme lui adressa un jour de vives remontrances, mais il n'était pas endurant et il la battit. La femme, pour se venger, eut la plaisante idée de persuader à deux individus qui étaient en quête d'un médecin que son mari était un grand docteur, mais fort original, et à qui il fallait donner des coups de bâton pour le forcer à avouer sa qualité et à exercer sa profession. Les deux individus rossèrent donc le pauvre bûcheron,

qui, comme bien vous pensez, avait commencé par nier qu'il fût médecin, et qui, pour échapper à la prolongation de la volée, finit par convenir de tout ce que l'on voulut. On le conduisit alors chez une espèce d'imbécile dont la fille avait été atteinte d'un mutisme subit, et là, consulté par le père sur la nature et la cause de la maladie, il lui tint à peu près ce langage : « Cet empêchement de l'action de la langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies... Ces vapeurs, dis-je, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, ayant communication avec le cerveau par le moyen de la veine cave, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité, qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabundus*, *nequeis*, *nequer*, *potarium*, *quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. »

Que pensez-vous de mon historiette, Messieurs? Vous la trouvez sans doute assez divertissante, et vous en avez le droit, car je ne fais que l'emprunter à un certain Poquelin de Molière que vous connaissez. Mais ne riez pas trop, car je pourrais dire à chacun de vous, comme le poëte latin :

> *.... Quid rides? Mutato nomine de te*
> *Fabula narratur.....*

Entendons-nous pourtant. J'ai été étudiant en médecine, il y a quelque trente ans, et j'ai trop appris à respecter les maîtres de la science pour vous confondre avec Sganarelle. Je vous tiens, Messieurs, pour des praticiens de la plus haute distinction ; mais pourquoi faut-il qu'à l'exemple du bûcheron de la comédie vous parliez de ce que vous ne connaissez point? Vous n'en savez pas plus, croyez-moi, sur le phénomène des tables parlantes et sur tout ce qui en dérive, qu'il n'en savait, lui, sur la médecine. Même ignorance et malheu-

reusement même aplomb, même ton tranchant des deux parts. Laissez-moi vous parler tranquillement et sans colère, bien que vous nous ayez implicitement traités de charlatans et d'imposteurs, mes amis et moi, dans vos communications à l'Académie. Je vous dirai donc que votre prétendue explication de ce que nous appelons *Esprits frappeurs* n'a pas plus de valeur pour nous, qui connaissons les faits, que n'en avait, pour les vrais médecins de son temps, l'explication du mutisme de la fille de Géronte donnée par le *Médecin malgré lui*. Jugez combien vous seriez ridicules à nos yeux, si votre haute position scientifique ne vous mettait au-dessus du ridicule ! Savez-vous ce que vous êtes en réalité, Messieurs? Vous êtes à la fois passionnés et ignorants des faits. Vous êtes passionnés, comme tous savants à qui l'on présente des vérités nouvelles qui contrarient leurs idées acquises et sortent tout à fait du cercle de leurs connaissances et de leurs études de chaque jour; vous êtes ignorants des faits, comme tous philosophes et docteurs, trop orgueilleux de leur philosophie et de leur savoir, qui ne veulent pas prendre la peine de vérifier sérieusement les phénomènes nouveaux qu'on leur annonce, qui, dans l'étude de ces phénomènes, se contentent d'un examen superficiel, et s'empressent de déclarer que tout est faux à la première défectuosité ou au premier semblant de supercherie qu'ils rencontrent. Ce que je vous reproche ici, je l'ai reproché ailleurs à d'autres savants de votre Institut. Vous êtes tous les mêmes. Ce phénomène des tables parlantes (pour me servir de l'expression générique), aujourd'hui si bien constaté, si bien mis hors de doute par les témoignages les plus honorables venus de toutes parts, venus des quatre coins du globe, est pour vous comme nul et non avenu; vous persistez à n'y voir que de l'aberration ou de la jonglerie; vous persistez à le traiter du haut en bas, sans paraître songer le moins du monde qu'il fait son chemin malgré vous, et qu'il vous a déjà passé bien loin par dessus la tête...

Dans l'espèce, Messieurs, et pour en revenir à vos communications à l'Académie, vous nous avez fait connaître de curieux effets musculaires, contre lesquels, croyez-le bien,

je ne viens pas m'inscrire en faux; toute votre histoire de long et court péronier, de jambier postérieur, de grand fessier et de grand trochanter est instructive et divertissante; mais si vous étiez le moins du monde au courant de nos expériences, combien vous seriez confus, combien vous regretteriez d'avoir donné cette explication aux bruits qui se produisent sous l'influence de nos médiums! Le malheur est que le public, qui naturellement a confiance en vous, se paye de cette fausse monnaie; le malheur est que de candides journalistes, de grand ou de petit format, se font les complaisants échos de vos paroles, et, brochant sur le tout, ne nous épargnent pas les épigrammes ni même les injures... Nous y sommes bien un peu habitués, je l'avoue, mais pourtant cela finit par agacer et par donner sur les nerfs.

Un mot encore. Je connais deux dames qui possèdent à un degré remarquable la faculté de produire les bruits mystérieux dont il s'agit : Mlle H... et Mlle B... Je puis leur demander si elles consentent à vous admettre à leurs expériences; et si elles vous font cette galanterie, — ce dont je ne me porte pas garant, — si vous acceptez, — ce dont je ne suis pas bien sûr, — je me déclare d'avance le plus grand des charlatans, le plus misérable des imposteurs ou le premier des jobards, si vous parvenez à me démontrer que les bruits que vous entendrez ont le moindre rapport avec le long et court péronier, avec le jambier postérieur, avec le grand fessier, avec cette double tubérosité du fémur qu'on appelle le grand trochanter... Mais si vous n'y parvenez pas, que serez-vous donc vous-mêmes? — Je suis bon prince; je dirai seulement que de grands savants se sont trompés... ce ne sera pas la première fois.

P.-F. Mathieu,
ancien pharmacien des armées, etc.

P. S. Ces pages étaient livrées à l'impression depuis plusieurs jours, lorsqu'un article de M. Louis Figuier sur le même sujet m'est tombé sous la main; je ne puis résister au désir d'en dire deux mots. L'honorable rédacteur de la Revue scientifique de la *Presse* ne fait pas précisément partie des candides journalistes dont je parlais tout à l'heure. Il ra-

conte la même histoire anatomico-physiologico-drôlatique que la feuille médicale à laquelle je l'ai empruntée (1), mais il donne à qui de droit une petite leçon de logique dont on n'aurait pas dû avoir besoin. Il trouve intéressantes, — comme je les ai trouvées moi-même, — les observations communiquées à l'Académie, mais il blâme leurs auteurs d'en avoir conclu beaucoup trop légèrement à une accusation contre les médiums, aucun de ces derniers n'ayant été pris en flagrant délit de pareils exercices musculaires, ou de pareilles dispositions anatomiques plus ou moins anormales. Je remercie sincèrement M. Louis Figuier d'avoir fait cette remarque, qui d'ailleurs saute aux yeux. Il a fallu toute la prévention, toute l'injustice auxquelles les savants les plus estimables se laissent trop souvent aller par esprit de système ou par esprit de corps, pour que les auteurs des communications faites à l'Académie n'aient pas compris ce qu'il y avait d'illogique et de peu généreux à accuser les gens de jonglerie et de charlatanisme, lorsque rien *ne prouvait* que les coups obtenus par nos médiums fussent dus effectivement à des actions musculaires, lorsque rien *ne prouvait* non plus qu'ils ne pussent être dus à toute autre cause encore ignorée.

Donc, merci, M. Louis Figuier; mais pourquoi faut-il que vous risquiez aussi votre petite explication? Pourquoi faut-il que vous alliez chercher l'imagination des auditeurs, qui, « par une sorte de fascination puissante imposée à leur esprit, s'imaginent entendre des bruits qui, en réalité, n'existent pas? » Il est vrai que vous dites modestement : « *Nous sommes porté à le penser;* mais, croyez-moi, ne le pensez point; ne gâtez pas ce que vous avez dit de bon contre nos antagonistes de l'Institut. Non, M. Louis Figuier, ce n'est pas notre imagination qui nous fait entendre ces bruits, ce n'est pas elle qui nous fait converser pendant des heures entières avec ces coups intelligents. Je sais que vous êtes assez savant pour reculer, vous aussi, devant un phénomène aussi peu *scientifique* que celui des Esprits frappeurs, mais laissez faire, vous

(1) L'*Union médicale* du 23 avril.

finirez, si vous le voulez sincèrement, par y arriver; un jour ou l'autre, vous franchirez comme nous ce Rubicon; ne craignez pas de vous y noyer, nous serons tous là pour vous tendre la perche.

P. F. Math.

Oui, nous le dirons avec notre honorable et consciencieux collaborateur, ces messieurs de l'Académie des sciences sont ignorants, parfaitement ignorants des faits, et le jugement qu'ils viennent de porter sur une question aussi formidable que celle des Esprits frappeurs est plus que ridicule; on pourrait même la qualifier de termes plus sévères. Quoi! voilà des faits aussi anciens que le monde, qu'on retrouve parfaitement, clairement attestés dans une foule d'écrits de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; ces faits se reproduisent aujourd'hui dans l'univers entier, de la manière la plus tangible; ils sont partout de la plus complète notoriété en Amérique, et à Paris, il suffit de vouloir les constater pour en être témoin, et devant une pareille abondance de preuves, une telle facilité d'expérimentation, le plus grave de tous nos corps savants s'en vient porter un pareil jugement d'après la mention d'un seul fait isolé et éloigné dont il n'a même connaissance que par la voie du témoignage! A une époque de science expérimentale, d'analyse, où l'on a habitude pour les plus petites choses d'accumuler les faits, afin d'éclairer son jugement, de remonter des effets aux causes, et de ne formuler jamais la moindre théorie sans l'appuyer sur cette base solide, à une telle époque, on voit les savants de l'ordre le plus élevé se prononcer sans connaissance de cause, sans la moindre enquête, sans la plus petite constatation de faits! Que doivent penser les nombreuses personnes qui, en ces derniers temps, ont été témoins de tant de coups mystérieux frappés de toutes les manières dans des soirées de manifestations médianimiques ou dans des circonstances spontanées? On a vu tant de fois, et nous offrons de faire voir, des réunions où des coups intelligents sont frappés non-seulement dans le bois d'une table, mais dans des murs, des croisées, des meubles, dans des plafonds, etc. Dira-t-on que

ces coups, qui, à l'aide d'un langage convenu, d'un alphabet, dictent des phrases on ne peut plus élevées de cosmogonie, d'ontologie, de psychologie, de religion, de morale, sont dus aux muscles de la jambe? Dira-t-on que ce sont ces mêmes muscles qui causent ces frappements intelligents par lesquels nous avons vu répondre à des questions mentales, donner le rythme d'airs pensés, faire des prescriptions médicales, des prédictions suivies d'accomplissement, écrire des pièces de vers, des phrases en langues étrangères, renvoyer avec exactitude, en en indiquant la substance à l'avance, à des versets des livres saints, etc.? Si ce sont les muscles de la jambe, il faut convenir que parfois ces muscles ont des facultés bien divines, qu'ils ont l'ubiquité, l'art de se déplacer invisiblement, les dons de la prévision et de l'omniscience, etc.

O aberrations de l'orgueil humain! que ne peuvent les préjugés scientifiques, le parti pris, l'aveuglement, la passion! Jusqu'où ne peuvent pas aller des hommes d'ailleurs pourvus de tous les dons de l'intelligence, du jugement, de tous les avantages de l'érudition!

Oui, messieurs les savants, acceptez le rendez-vous que vous donne M. Mathieu, un homme qui n'a jamais menti, et qui sait ce que c'est qu'une analyse scientifique, une bonne expérience démonstrative, et alors vous verrez quelle est la valeur du jugement que vous avez porté.

Mais non, comme vous avez la science infuse, que vous êtes des docteurs infaillibles, vous ne prendrez pas la peine de voir, et vous irez, continuant partout dans un monde qui ne croit qu'en vous, propageant vos négations, vos curieuses et inqualifiables décisions. Z. Piérart.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir la précédente livraison.)

DU SOLEIL DANS LE CIEL.

Notre soleil ne paraît pas dans le ciel, parce qu'il est na-

turel ; la nature commence par ce soleil, et tout ce qui est produit par lui s'appelle naturel. Le spirituel, dans lequel est le ciel, est au-dessus et entièrement distinct de la nature, conformément à ce qui a été dit sur les degrés, et ils ne communiquent que par les correspondances, comme nous venons de le voir.

Il y a au ciel un soleil, une lumière, une chaleur, il y a toutes les choses (correspondantes au ciel) qui sont dans le monde, et une immensité d'autres. Le soleil du ciel c'est le Seigneur ; la lumière c'est dans son essence la divine sagesse ou divine vérité ; la chaleur c'est dans son essence le divin amour ou le divin bien, qui procèdent l'une et l'autre du Seigneur comme soleil. De cette origine viennent toutes les choses qui existent et paraissent dans les cieux. Le Seigneur, dans son divin amour, paraît comme un soleil non dans le ciel, mais très-haut et très-loin au-dessus des cieux, non au zénith, mais en moyenne longitude. Le Seigneur paraît différemment à ceux qui le reçoivent par bonté d'amour et à ceux qui le reçoivent par bonté de foi; aux premiers qui sont dans le royaume céleste, il paraît devant l'œil droit, comme un soleil d'un feu et d'une grandeur presque semblable au soleil du monde; aux seconds, qui sont dans le royaume spirituel, il paraît devant l'œil gauche, comme une lune plus éclatante que la nôtre, mais d'une pareille blancheur et grandeur ; et cette lune paraît entourée de plusieurs petites lunes dont chacune a une semblable blancheur et un pareil éclat.

La bonté d'amour correspond au feu, de là, le feu, dans le sens spirituel, est amour ; la bonté de foi correspond à la lumière; de là, la lumière, dans le sens spirituel, est la foi. Si le Seigneur paraît devant les yeux, c'est parce que les intérieurs, qui sont de l'esprit, voient par les yeux ; l'intérieur émané de la bonté d'amour par l'œil droit, celui émané de la bonté de la foi, par l'œil gauche; car toutes les choses qui sont à la droite, chez l'ange et chez l'homme, correspondent à la bonté d'où vient la vérité ; à la gauche correspondent à la vérité qui vient de la bonté; la bonté

de la foi est dans son essence, la vérité venant de la bonté.

Nous devons indiquer tout de suite ici que l'amour, le bien et la charité sont une même chose, suivant les degrés, et qu'il en est de même de la sagesse, du vrai et de la foi. En outre, que l'amour et la sagesse, la bonté et la vérité, la charité et la foi, sont étroitement unis, chacun dans leur degré. L'amour, le bien, la charité appartiennent à la volonté ; la sagesse, le vrai, la foi appartiennent à l'intelligence ; or, tout en coexistant dans les êtres créés, l'un peut dominer sur l'autre, l'un peut venir de l'autre ; ainsi les anges du ciel supérieur, qui sont dans la bonne volonté, sont dans l'amour et par suite dans la sagesse ; les anges du royaume spirituel, qui sont dans l'intelligence, sont dans la vérité, et par cette vérité dans la bonté. La charité et la foi sont le partage du ciel inférieur, du monde des esprits et de notre monde. Il ne faut pas perdre de vue ces données qui facilitent l'intelligence d'un bon nombre de passages.

Ce soleil du ciel est beaucoup plus ardent que le nôtre, on peut juger ainsi combien est grand l'amour divin ; aussi le Seigneur, comme soleil, n'influe pas immédiatement sur les cieux, mais l'ardeur de son amour est tempérée en route par degrés. Ces températures paraissent comme des ceintures radieuses autour du soleil, et les anges supérieurs sont voilés d'un léger nuage circonfluant, pour qu'ils ne soient pas blessés par l'influence de l'ardent amour.

Quand le Seigneur paraît dans le ciel, et c'est fort souvent, il ne paraît point environné du soleil, mais dans une forme angélique, il est distingué des anges par la divinité éblouissante qui sort de son visage ; il n'y est point en personne, car en personne il est constamment environné du soleil, mais il est en présence par aspect; car il est ordinaire, dans le ciel, qu'on paraisse comme présent dans le lieu où se termine et se fixe l'aspect, quoique ce lieu soit infiniment éloigné de celui où l'on est actuellement. Cette présence est appelée présence de vision intérieure (1).

(1) C'est ce que nous appelons *dédoublement*.

Le soleil du monde paraît aux anges comme un météore chargé de brouillards en opposition du soleil du ciel; la lune leur paraît ténébreuse, en opposition de la lune du ciel, et cette différence est pour eux toujours la même; la raison en est que le feu du monde correspond à l'amour de soi-même, et la lumière du monde aux erreurs qui dérivent de cet amour; or cet amour et ce faux sont entièrement opposés à l'amour divin et à la vérité divine, et ce qui est opposé au divin amour et à la divine vérité, est brouillards et ténèbres pour les anges.

Le Seigneur est le centre commun vers qui se tournent toutes les choses du ciel.

DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR DANS LE CIEL.

La lumière du ciel est spirituelle, car elle émane du Seigneur comme soleil. Ce qui procède du Seigneur comme soleil est appelé dans les cieux divine vérité, et cependant est dans son essence la divine bonté unie à la divine vérité; de là viennent aux anges la lumière et la chaleur, la lumière, par la divine vérité; la chaleur, par la divine bonté.

La divine vérité est la lumière pour les anges, c'est d'elle qu'émane leur intellect; cet intellect est leur vue intérieure qui influe sur leur vue extérieure et la produit. Ainsi, tout ce qui paraît dans le ciel paraît dans la lumière; mais cette lumière doit, par conséquent, y varier selon la réception de la divine vérité, c'est-à-dire selon la sagesse et l'intelligence dans lesquelles sont les anges. Aussi la lumière, dans le royaume céleste, paraît enflammée; dans le royaume spirituel, elle paraît blanche; la lumière d'une société n'est point semblable à celle d'une autre société; elle diffère aussi dans chaque société, ceux du centre sont dans la plus grande lumière.

La lumière spirituelle est aussi, dans l'homme, en raison du degré où il est dans l'intelligence et la sagesse émanées de la divine vérité. Cette lumière illumine son intellect et par elle il est raisonnable; elle est à son intellect ce qu'est à la vue la lumière provenant du monde.

Toutes les choses vues dans la lumière du ciel apparaissent dans leur véritable forme; toutes les vérités, quelque part qu'elles soient, brillent et sont manifestées avec éclat, et à l'approche de cette lumière, la lueur fantastique du mal et de l'erreur se dissipe et se change en ténèbres.

La chaleur, dans son essence, est l'amour. La divine vérité et la divine bonté ne font qu'un dans le Seigneur et en tant qu'elles procèdent en lui, mais chez les anges elles sont toujours séparées; les anges les plus parfaits sont ceux qui ont l'une et l'autre au même degré.

Cette chaleur varie en degrés et en qualité, c'est-à-dire en pureté, comme nous l'avons dit pour la lumière.

L'amour procédant du Seigneur, comme soleil, se fait sentir dans le ciel comme chaleur, parce que les intérieurs des anges sont en amour par la divine bonté qui émane du Seigneur; de là leurs extérieurs, qui s'en échauffent, sont dans la chaleur. Par cette raison, dans le ciel, la chaleur et l'amour se correspondent mutuellement, au point que chacun y est dans la chaleur du degré de son amour. Les hommes s'échauffent toujours, quant à l'esprit, selon leurs amours, et quant au corps, ils s'échauffent tant de la chaleur de leur esprit que de celle du monde; la première influe sur l'autre, parce qu'elles correspondent. Swedenborg n'admet pas l'influence du naturel sur le spirituel, mais seulement l'influence du monde spirituel sur le monde naturel; selon lui, cette dernière influence est selon l'ordre divin; la première est contraire à cet ordre.

La chaleur du ciel fait la vie de la volonté des anges, parce que cette chaleur est la divine bonté, conséquemment le divin amour; la vie la plus intime et la plus analogue à l'ange est par la chaleur, et non par la lumière, à moins que la chaleur ne lui soit unie.

Swedenborg explique, en cet endroit, que le mot Verbe, qui se trouve au commencement de l'évangile de saint Jean (mot qui a plusieurs significations dans l'Écriture sainte), désigne le Seigneur et signifie la divine vérité qui est dans le Seigneur et par le Seigneur; aussi il y est appelé lumière, que nous avons vu précédemment être la divine vérité, Par la

divine vérité, tout a été fait, tout a été créé; dans le ciel, toute puissance est à la divine vérité; c'est par elle que les anges se nomment puissances; par elle qu'ils ont force et pouvoir sur les enfers et qu'ils prévalent contre tous ceux qui s'opposent à eux. Mille ennemis ne peuvent soutenir un seul rayon de la lumière du ciel, qui est la divine vérité. Puisque les anges sont anges par la réception de la divine vérité, il résulte que tout le ciel ne peut pas avoir d'autre origine, car le ciel est ciel par les anges. Qu'une telle puissance soit dans la divine vérité, c'est ce que ne peuvent croire ceux qui n'ont d'autre idée de la vérité que celle qu'on a de la pensée ou du discours, qui n'ont en eux d'autre puissance que celle qui fait que les autres obéissent. La puissance est en soi dans la divine vérité, et cette puissance est telle que par la vérité le ciel et le monde ont été créés avec tout ce qu'ils contiennent. Dans cette universalité, tout se rapporte à la bonté et à la vérité, et à leur conjonction; car, sans cela, rien ne pourrait exister.

La divine bonté et la divine vérité, qui sont dans les cieux par le Seigneur, ne sont point dans le Seigneur, mais par le Seigneur; dans lui est seulement le divin amour, qui est l'être par lequel tout existe. Exister par un être, c'est en procéder. — De même, la chaleur et la lumière qui sont dans notre monde, ne sont point dans le soleil, mais par lui; le feu est seulement dans le soleil, et par ce feu tout existe et procède, et chaleur et lumière. Ainsi, la divinité qui procède du Seigneur, qui est la divinité de lui-même dans le ciel, est appelée divine vérité par distinction, quoiqu'en réalité ce soit la divine bonté unie à la divine vérité.

La divine vérité procédant du Seigneur est l'unique réalité.

Berruyer.

(La suite à une autre livraison.)

FAITS ET EXPÉRIENCES.

LE SPIRITUALISME EN HOLLANDE.

EXPLICATIONS THÉORIQUES. — FAITS EXTRAORDINAIRES. — ESPRIT JOUANT DE LA MUSIQUE ; S'EXPRIMANT PAR LA PAROLE ; PAR L'ÉCRITURE DIRECTE, ETC.

Nous recevons l'exposé ci-dessous de la situation du spiritualisme en Hollande par M. le major J. Revins (de l'armée néerlandaise), qui, dans sa conviction de l'utilité qu'il y a à propager le spiritualisme, n'hésite pas à nous autoriser à publier son nom. Nous profitons de cet exemple donné avec toute la franchise qui peut seule faire des imitateurs, pour faire remarquer aux auteurs d'articles anonymes qu'ils ne peuvent attendre de résultats de leurs généreux efforts qu'à la condition d'avoir ouvertement le courage de leur opinion.

M. Revins a ce courage, et il nous écrit pour nous dire qu'il est prêt à faire connaître le nom et l'adresse des personnes qui ont été témoins des faits extraordinaires qu'il rapporte, en cas que l'on mette en doute la vérité de ses assertions.

La Haye, ce 26 avril 1859.

« Depuis le passage de M. Home en Hollande à la fin de 1857, et encore sous l'influence des manifestations spiritualistes que sa présence y a produites, il s'est formé en cette résidence et ailleurs dans le pays plusieurs sociétés spiritualistes. Je suis devenu le noyau d'une de ces sociétés, et voici comment :

« J'étais présent avec mon fils, jeune homme de vingt-cinq ans, à plusieurs séances de M. Home, qui crut s'apercevoir que mon fils avait des dispositions médianimiques. Effectivement, un soir que nous attendions M. *Home*, invité à la cour afin d'y donner, sous les yeux de S. M. la reine, une preuve des admirables facultés dont il est doué, nous fîmes un essai, et bientôt plusieurs manifestations physiques eurent lieu.

« Après le départ de M. *Home*, mon fils, invité chez tous nos amis, a donné un grand nombre de séances dans plusieurs familles avec beaucoup de succès.

« De ces séances, il est sorti plusieurs médiums écrivains, extatiques, visionnaires, extransés, capables de provoquer surtout des manifestations physiques.

« On ne parlait alors que spiritualisme dans *la résidence* ; mais, comme partout, le clergé s'en mêla bientôt. Aussi, quoique ma première brochure, publiée sous le voile de l'*anonyme*, attendu que je ne voulais pas passer pour fou, et dans laquelle je donnais l'exposé des faits qui s'étaient passés ici sous les yeux de tant de personnes distinguées, quoique cette brochure ait eu l'honneur d'une seconde édition, la seconde n'eut aucun succès.

« Heureusement beaucoup de personnes de haut rang et du monde scientifique avaient assisté et coopéré aux séances. Ne pouvant nier les faits, elles ont naturellement soutenu la vérité des phénomènes, et quoique nous fussions alors encore loin de reconnaître les Esprits comme étant les agents des manifestations, il ne fallait pas moins que l'autorité de leur parole pour empêcher le public de nous déclarer familiers du diable.

« En attendant, notre petite société, composée de personnes au-dessus de tout préjugé et ne cherchant que la vérité, a continué ses séances, et quoique très-sceptiques pour la plupart au sujet de la vie future, nous n'avons pu nous empêcher de nous rendre à l'évidence des faits et reconnaître que notre âme continue sa destinée au delà du tombeau.

« Nous avons remarqué que rien ne frappe plus désagréablement les âmes hautaines et les orthodoxes en religion, que l'affirmation qu'elles passeront dans l'autre vie avec les mêmes vices, défauts et vertus qu'elles ont eus ici ouvertement ou en cachette, et que leur tâche pour atteindre un jour la béatitude céleste doit continuer dans l'éternité.

« Cette doctrine n'est pas du goût de ceux qui croient que toutes les peines finissent à la mort, ou qu'un peu de repentir seulement au moment suprême doit les conduire droit au

ciel des bienheureux, où, malgré leur peu de développement ici-bas, le savoir et la vertu suprêmes seront leur partage.

« Si je ne me trompe, c'est ce qui fait que tant de personnes ne veulent même pas entendre parler du spiritualisme, dans la crainte d'être ébranlées dans leurs dogmes faciles.

« Quant aux vrais chrétiens qui ont la foi basée sur des explications raisonnables de l'Evangile, et qui croient aux miracles du Christ, ceux-là prétendent pouvoir se passer du spiritualisme, surtout parce que les communications des Esprits sont souvent contradictoires. Ceux-là nous laissent les soins de l'étude du spiritualisme, en attendant des résultats plus positifs. Les catholiques prétendent que c'est le diable qui se moque de nous, parce que les invisibles ne croient pas à l'infaillibilité du pape.

« Le spiritualisme, en Hollande comme partout, trouve le plus grand nombre de ses adeptes parmi les gens dont la foi est douteuse, et qui ne demandent pas mieux que de croire par conviction à la possibilité des miracles affirmés dans l'Evangile. Les miracles qui se font maintenant chaque jour sur tout notre globe combattent victorieusement le doute des sceptiques, des rationalistes, et c'est ainsi que le spiritualisme donne la foi à des milliers de braves gens qui, malgré eux, ne pouvaient croire aux divines vertus du Christ.

« Et l'on se demande encore : *A quoi bon le spiritualisme?*

« Quant aux athées, et même aux matérialistes qui prétendent croire que tout est fini pour nous, après cette vie, je pense qu'ils se font illusion. Tout leur vain étalage vient se briser à chaque instant contre le progrès de la création, qui ne peut échapper à leur esprit avide de savoir. Tout dans l'étude de ce progrès leur dit que la vie ne peut finir ici, et, au lieu d'étudier le spiritualisme, ils préfèrent sacrifier à l'orgueil et à la paresse le calme heureux de la conviction d'une vie future, où se trouvent plus qu'ici les moyens de satisfaire notre goût pour le savoir et la vertu.

« Un jour, ces messieurs y viendront ; le Créateur opère lentement, il poursuit sa création selon ses desseins, et c'est par la force de l'évidence que la science s'occupera bientôt

d'un nouvel objet, qui ne peut manquer de faire beaucoup de bien à l'humanité.

« Que signifient aujourd'hui tous les raisonnements des philosophes en regard des phénomènes qui se manifestent chaque jour?

« Supposons que la création n'a d'autre impulsion que la causalité, c'est-à-dire qu'une cause première ayant son effet, cet effet est devenu cause à son tour, et ainsi de suite à l'infini, de manière que tout se passe dans l'univers matériel et moral mécaniquement, qu'une fois le premier mouvement imprimé, le grand et suprême mécanicien ne s'occupe que de tenir la machine en mouvement, sans autre intervention de sa part; cela étant supposé, il faudrait cependant encore en conclure que sa toute-puissance ne peut vouloir que le bonheur de ses créatures, car la toute-puissance et l'harmonie ne peuvent être que synonymes, du moins pour ceux qui n'ont pas bouché leur entendement par de misérables paradoxes matérialistes; et où serait l'harmonie suprême, si, après une vie pleine de douleurs et de souffrances, le néant était notre récompense?

« Et ne voyons-nous pas un continuel développement et un progrès évident dans la création? N'est-il pas certain qu'elle a eu un commencement bien inférieur à ce que nous observons aujourd'hui?

« Les géologues nous apprennent que le développement de notre globe matériel s'est fait successivement et qu'il continue cette opération. L'histoire nous montre clairement que la science et la moralité progressent en même temps que la matière. Ce progrès continuant toujours, ne doit-on pas en conclure que nous arriverons un jour, même déjà dans ce monde, à une perfection morale et physique, dont nous ne pouvons connaître les limites? Qui nous dit que la création de l'homme tel qu'il est aujourd'hui avec ses maladies physiques et morales, soit le dernier mot du progrès de la création sur notre globe? Pourquoi l'homme d'aujourd'hui ne serait-il pas en regard de l'homme de l'avenir, et que sont les singes à l'égard des races humaines actuelles? Et n'est-ce pas justice de

croire que ceux de nous qui meurent dans l'intervalle trouvent les moyens au-delà de la tombe de continuer leur développement; que ceux qui meurent dans un état moral encore peu avancé restent avec nous et autour de nous à l'état d'Esprits, pour apprendre et étudier ce dont ils ont été privés pendant leur période d'incarnation humaine, afin de monter en perfection jusqu'à ce qu'ils soient propres à continuer leur développement dans un monde plus élevé que celui qu'ils ont quitté?

Et pourquoi un moyen de se communiquer à nous ne leur resterait-il pas? La négative aujourd'hui à ce sujet est aussi ridicule que de dire qu'un gland, vu sa petitesse, ne peut produire un chêne, ou qu'il le serait à un aveugle de nier l'existence des couleurs, sous prétexte qu'il ne les aperçoit pas.

Que doit-on penser de l'intelligence des animaux? Les Esprits qui communiquent le plus souvent avec nous n'en disent rien de positif, probablement à cause de leur infériorité. Mais, par suite du progrès continuel de nos lumières et de nos existences successives, peut-être le saurons-nous un jour; sans doute qu'il nous sera enfin donné d'arriver dans la sphère où la création peut être comprise. Toutefois, nous en saurions déjà davantage, si messieurs les savants voulaient s'occuper du spiritualisme, mais les savants nient tout ce qui leur paraît en désaccord avec les forces connues de la création, jusqu'à ce que l'évidence en soit acceptée généralement; alors, pour échapper au ridicule, ils se résignent. Au lieu de chercher la vérité, de la proclamer, de la protéger, ils la persécutent jusqu'à ce que, devenue le domaine de tous, ils se contentent de faire chorus. Belle initiative! Tel a été le sort de toute nouveauté. Cela me ferait croire, vu l'importance du sujet, que notre libre arbitre est assujetti à la causalité, et que Dieu tout-puissant veut que les choses se passent ainsi et lentement.

De ce raisonnement, on pourrait déduire que je suis fataliste. Veuillez cependant remarquer que je n'ai argumenté que par suppositions; mais j'affirme franchement que je ne com-

prends pas plus le libre arbitre que la toute-puissance ; je pense néanmoins que si le libre arbitre existe, c'est une faculté très-limitée dont nous connaîtrons l'étendue plus tard, je l'espère, par le progrès du spiritualisme.

La création marche-t-elle d'après des lois invariables autant physiquement que moralement ? Dieu dirige-t-il continuellement sa création et les actions de ses créatures selon sa volonté, ou bien soumet-il une partie de sa puissance au libre-arbitre de ses créatures ?

Confessons-le hardiment, Messieurs les savants, nous n'en savons rien, mais il y a cette différence entre vous et les spiritualistes honnêtes, dont vous vous moquez, que ceux-là cherchent la vérité gratuitement, tandis que, vous qui êtes bien payés pour nous instruire, vous la repoussez, dans la crainte de voir s'écrouler tout votre échafaudage matérialiste et vos dogmes religieux.

Mais je m'arrête dans cette voie de digression pour continuer l'exposé des faits spiritualistes en Hollande, et surtout à La Haye, sans toutefois récapituler tous les phénomènes qui se passent dans le monde entier, et que nous avons observé également ici, tels que :

Tables tournantes et brisées à notre demande, avec ou sans apposition des mains.

Frappements légers ou retentissants comme des coups de marteau.

Des livres apportés d'une armoire et d'autres meubles, même des personnes enlevées et placées sur la table ou promenées dans l'espace.

Des attouchements, des poignées de mains qui paraissent provenir d'une personne en chair et en os.

Musique sur l'accordéon, le piano, la guitare et le flageolet.

Le sifflement d'une locomotive.

Des médiums à manifestations physiques, des médiums écrivant, parlant, extatiques, extransés.

Jeu sur le piano d'une dame, de concert avec deux autres mains d'un corps invisible.

Marche, à la prière d'un médium, d'un canapé avec deux

dames assises, sans attouchement; le médium se trouvait à distance de trois mètres du canapé.

Conversations par l'alphabet et par écriture directe.

Des médiums visionnaires; d'autres écrivant de la main gauche sans qu'ils y soient habitués, remplissant quinze à vingt pages sans discontinuer sur des sujets de morale et de religion.

Enfin, sans entrer dans le détail de ces phénomènes déjà observés ailleurs, je crois qu'il se passe ici aujourd'hui un phénomène sans exemple : c'est un Esprit qui nous *parle*, et dont la voix est voilée, comme d'une personne qui a une extinction de voix. Il revient une ou deux fois par semaine, indiquant le jour et l'heure. Il parle tellement vite que nous avons peine à le suivre, répétant souvent les mêmes mots. D'abord il demandait un porte-voix en carton pour s'exercer à parler; prenant l'instrument sur la table, il tenait l'ouverture inférieure successivement devant la figure des assistants, exprimant des phrases avec une telle volubilité qu'il est difficile d'en saisir le sens. Depuis quelques semaines, il parle dans le porte-voix et plus distinctement, de manière qu'un soir, vers onze heures, le chef de la famille entrant dans la chambre où se trouvait sa dame, sa demoiselle et un ami, avec le médium, jeune Javanais, domestique âgé de quatorze ans, l'Esprit vint à la rencontre de M. N..., et lui dit, très-distinctement cette fois : « Vous êtes-vous bien amusé chez monseigneur le « prince Frédéric. » M. N... avait réellement passé une partie de la soirée au bal de Son Altesse Royale.

Une autre fois, quelqu'un entra dans le salon en gardant expressément son chapeau, il dit : « Ce n'est pas poli de garder votre chapeau. »

Cet Esprit est Espagnol; il a pris le nom de Porcellus, quoiqu'il convienne que ce n'est pas son nom. Il parle et écrit mal le français et le hollandais; il n'est pas musicien, quoique grand amateur de musique; mais comme il amène toujours quelques Esprits amis avec lui, quelquefois il s'en trouve parmi eux qui savent toucher du piano et ils en jouent avec la demoiselle, mettant leurs deux mains à côté des siennes,

quoique cependant elle n'aime pas à se prêter souvent à cette familiarité, par suite de l'émotion et de la crainte naturelle à son âge.

Quoique non musicien, l'invisible Espagnol tire des sons très-harmonieux de l'accordéon, du piano et de la guitare.

Il y a peu de jours, après avoir joué de l'accordéon, il prit la guitare très-mal accordée, il fit de vains efforts pour mettre les cordes d'accord. Une des clefs ne tenant pas et reculant chaque fois, je lui offris de faire tenir la clef; aussitôt il me remit l'instrument; je le lui rendis après avoir mouillé la clef et monté la corde. Il en tirait quelques sons peu harmonieux, car aucun de nous ne savait accorder l'instrument. Il reprit l'accordéon, et jouait tantôt de cet instrument et tantôt du piano, toujours très-mal, sans mélodie aucune.

Il répétait de temps en temps, *parlant :* « Je suis peu musicien, j'apprends de Mlle C.., que j'écoute souvent. »

Notre hôte invisible est très-religieux ; ses écrits directs se composent toujours de quelques chants religieux qu'il tâche toujours d'exprimer aussitôt sur l'accordéon, tels que les psaumes et les cantiques de l'Eglise protestante que la demoiselle joue souvent sur le piano. Souvent il écrit des passages de l'Evangile, tantôt en français, tantôt en espagnol ou en hollandais. Quelquefois il place une chaise sur la table, et s'assied dessus, tenant l'accordéon quasi sur ses genoux. Un soir, dans cette attitude et jouant très-faux, parce que quelques notes de l'accordéon ne donnaient pas, à cause que l'instrument avait été trop souvent pris et remis très-rudement par lui sur la table (tous ses mouvements sont très-vifs), il accompagnait mon fils qui jouait quelques improvisations religieuses sur le piano. L'ayant prié de ne pas gêner les inspirations du pianiste, il plaça aussitôt l'accordéon sur la table, écoutant comme nous dans un recueillement silencieux. Lorsque le pianiste s'arrêtait, nous entendions un battement très-fort et distinct de cinq ou six paires de mains invisibles, suivi de bruits annonçant comme un piétinement, une course sur la table. Après ces témoignages de bienveillance, la table se soulevait d'un côté, marchait vers le pianiste, lui faisait

un grand salut et se remettait à sa place. Pendant ces manifestations, le médium javanais, moitié dormant, tenait seul les mains sur la table. Je demandai alors s'il voulait dire, *vocalement*, le nom de mon fils ; aussitôt il dit : « Lou-Lou-Louis Re-Re-Revins. »

Vendredi, 4 avril dernier, après que cet Esprit eut fait quelques manifestations musicales, nous eut donné des écritures directes et quelques mauvais dessins sans ombres, on lui demanda s'il lui convenait de revenir le lundi prochain, il répondit distinctement : « Lundi, lundi, pas libre ; mer-« credi, mercredi, si Dieu le veut, si Dieu le veut. »

A une autre séance, il acceptait d'écrire, dans quatre jours, sur un papier qu'on déposerait dans une chambre à un étage plus haut ; il ajoutait qu'on devait fermer la chambre à clef. Effectivement, le quatrième jour, on trouvait la feuille de papier avec quelques lignes écrites de l'Evangile ; une seconde fois on n'avait pas posé de crayon, il fut pourtant écrit.

A notre prière, il nous fait voir souvent de petites flammes posées, dit-il, sur le bout de ses cinq doigts, qu'il promène au-dessus de nos têtes, sur la table, sur le piano et contre le plafond. Lorsqu'elles paraissent, on entend comme une allumette chimique qui s'allume ; il nous affirme que cette lumière n'est ni l'électricité, ni le phosphore, mais un élément encore inconnu pour nous.

Ces phénomènes se passent chez un de mes amis, homme très-instruit, qui les étudie depuis un an avec tout l'intérêt digne du sujet. Beaucoup de personnes et plusieurs savants ont assisté comme moi à ces séances, et en ont emporté la conviction des faits.

Le médium est un jeune homme, Javanais de quatorze ans, domestique chez mon ami, sachant à peine lire et écrire le hollandais. Malheureusement ces phénomènes se passent encore dans l'obscurité ; mais l'invisible a promis que plus tard il espérait pouvoir manifester en pleine lumière, et même qu'il se ferait voir à nous lorsque nous serions assez familiers avec lui pour ne pas nous effrayer à son apparition.

Voici maintenant ce que nous pensons jusqu'à présent des phénomènes spiritualistes.

Nous avons la conviction : 1° que ces phénomènes sont produits par des Esprits qui ont autrefois animé des corps mortels ; et quoi qu'on en puisse dire, jusqu'à ce qu'on nous prouve le contraire, c'est là notre intime conviction.

2° Que nous connaissons encore peu de particularités de leur existence ; mais nous acceptons que la vie future est la continuation de la vie actuelle, en ce sens que ceux de nous qui ne sont pas assez instruits et vertueux pour entrer de suite dans une sphère plus élevée, doivent rester avec nous sur ce globe pour s'instruire et se rendre plus épurés qu'ils ne ne l'étaient vivant avec nous.

3° Que dans le monde des Esprits il y a différents degrés de bien-être ; que, comme ici, nous pouvons y progresser par notre libre-arbitre, dans le savoir, la sagesse et la vertu, et que finalement nous sommes tous destinés pour le bonheur suprême.

4° Que les Esprits ne peuvent se communiquer à nous qu'avec la présence d'un médium, c'est-à-dire d'une organisation psychique particulière dont nous connaissons encore très-peu la propriété. Nous avons cependant observé que des personnes immorales sont rarement douées de facultés médianimiques, et que tout ce qu'elles peuvent produire a peu de portée, à moins qu'elles ne se livrent entièrement aux Esprits inférieurs de la plus basse classe, qui en font quelquefois des possédés comme on en a vu dans les siècles précédents.

5° Que les bons Esprits ne peuvent choisir un médium que dans la mesure de sa position sociale et de sa force intelligente, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent s'occuper de lui qu'autant qu'il sache résister au fanatisme du spiritualisme afin de ne pas négliger ses devoirs sociaux.

De là vient que M. Home et deux médiums d'ici, s'occupant trop de manifestations, en sont réduits de temps en temps à n'avoir presque plus d'influence. Un des deux médiums d'ici (mon fils) reprend sa puissance chaque fois qu'il s'agit de manifestations physiques devant des personnes pour

lesquelles les phénomènes spiritualistes sont encore inconnus. L'autre médium, souvent entraîné, écrivant, visionnaire, trop impressionné, attend que les Esprits puissent de nouveau s'occuper de lui. Après l'avoir prévenu souvent, les Esprits l'ont quitté finalement ; c'est une personne notable de la ville, très-instruit, père de famille.

C'est ainsi que le mal porte aussi le bien avec soi dans le monde spirituel.

Notre jeune Javanais n'a pas eu d'interruption ; c'est parce qu'il ne comprend pas trop ce qui se passe, et que sa qualité de médium ne peut être nuisible dans ce pays à sa position sociale. A l'appui de cette observation, je remarque encore que plusieurs Javanais ici sont plus ou moins médiums lorsqu'ils veulent bien s'y prêter ; d'autres en ont peur, car à Java, où j'ai passé quelques années, le spiritualisme est connu depuis des siècles par des médiums, qui y ont recours pour des guérisons, ou pour recouvrer des objets perdus ou volés ; malheureusement ils y ajoutent des scènes de charlatanerie, ce qui fait crier, là comme ici, au diable et à ses cornes.

Tout cela me fait croire que pour être médium il ne faut pas des dispositions psychiques extraordinaires, dont nous ne connaissons pas les conditions, mais qu'il faut pratiquer la vertu, consulter sa position sociale et sa force morale. Alors, si les Esprits sont persuadés que vous pouvez et que vous voulez vous mettre au-dessus de l'opinion publique, et que vous ayez assez de force morale pour ne pas vous exalter par vos facultés médianimiques, vous êtes presque certain de devenir médium. Pour cela, il faut vous mettre assidûment et régulièrement, pendant un certain temps, à la disposition des Esprits avec recueillement, soit en compagnie de deux, trois ou quatre amis, soit en vous isolant dans votre cabinet d'étude, les mains sur une table, avec du papier et un crayon, évoquant mentalement ou autrement les invisibles, les appelant par une volonté forte.

Nous avons ici des médiums de tout âge, des personnes très-robustes, pères de famille, des jeunes demoiselles, même

des enfants des deux sexes qui, n'en connaissant pas la portée, croient s'amuser.

Ne craignons pas de dire l'effet que les études spiritualistes ont fait sur moi, en voici l'exposé.

Avant l'arrivée de M. Home en Hollande, je ne savais à quoi m'en tenir sur la vie future, l'étude philosophique avait bouleversé ma foi chrétienne ; aujourd'hui, après avoir passé par mille conjectures et incertitudes spiritualistes, les preuves journalières de la vérité et de l'intelligence des manifestations m'ont convaincu ;

1° Que notre tâche n'est pas finie ici-bas ; que nos âmes dégagées de leur enveloppe grossière, continuent avec leur libre-arbitre leur existence, avec cela de particulier que celles qui sont moins développées sont condamnées à errer parmi nous pendant quelque temps, pour y observer et étudier, avec des facultés spiritualistes que nous n'avons pas, le cœur et les actions humaines pour en faire leur profit afin de s'élever après dans des régions moins imparfaites, tandis que les autres passent de suite dans une sphère plus élevée.

2° Que les Esprits qui viennent se manifester ordinairement à nous, cherchant leurs semblables pour les mystifier, appartiennent le plus souvent à la sphère ou région la moins avancée, tandis que d'autres, déjà plus dégagés de leurs défauts terrestres, sont heureux de nous donner une leçon de morale et d'Évangile.

Je pense que si nous avions des yeux pour voir ce qui se passe dans le monde des Esprits qui viennent nous visiter ordinairement, nous serions bien étonnés que beaucoup d'entre eux en savent moins que nous sur la création et son Créateur ; lequel, à ce qu'il paraît, veut que nous connaissions les souffrances, afin de pouvoir apprécier le bonheur, et que, appliqués à l'étude, nous apprenions un jour, par les moyens intelligents et éternels qu'il nous a donnés, à comprendre sa grandeur, sa toute-puissance, son amour et sa justice.

Ce raisonnement me paraît logique. Quant aux détails de la vie des Esprits, des devoirs qu'ils ont à remplir, des lois auxquelles ils sont soumis, je pense qu'il nous manque la fa-

culté pour les comprendre comme l'aveugle à qui il n'est pas donné de comprendre les couleurs. Mais pourquoi ne pas accepter le monde spiritualiste après avoir reconnu l'électricité, le galvanisme, les miracles de la chimie dont nous ne comprenions pas davantage la possibilité? Pourquoi le progrès de nos sciences se bornerait-il à la surface de notre globe, lorsque déjà notre intelligence comprend une partie du cours des planètes dont nous mesurons les distances et le mouvement, et que notre esprit, quoique encore attaché à la matière, peut déjà se lancer dans l'infini. N'est-il pas probable que les Esprits des classes inférieures emportent avec eux des matières impures, pour nous impondérables, dont ils doivent se dégager par l'épuration, l'étude et le progrès dans la connaissance de Dieu?

Voilà en peu de mots mon opinion sur le spiritualisme et l'impression que les manifestations m'ont laissée. Tous ceux qui ont assisté à nos séances ont éprouvé les mêmes impressions, c'est-à-dire que ce ne peut être qu'un élément intelligent invisible qui fait les manifestations.

Souvent, à notre demande, afin de convaincre les incrédules que l'électro-biologie n'y est pour rien, les Esprits ont brisé en morceaux des meubles dont l'incrédule emportait une pièce afin de se convaincre le lendemain que bien réellement l'objet était brisé.

Aussi avons-nous souvent la preuve évidente que le reflet de nos pensées n'y est pour rien; on nous donne des noms et des adresses que personne de la société n'a jamais connus. A une séance à laquelle assistaient ma femme, mon fils, son ami incrédule de Paris et moi, je suppliais l'Invisible de convaincre cet ami incrédule; l'esprit frappa plusieurs coups dans la table, et partout dans le salon, et finit par épeler : « Eenens, rue Paroissiale, près Sainte-Gudule, Bruxelles. » Aucun de nous n'avait jamais entendu ni le nom de l'individu, ni celui de la rue. Nos informations ont confirmé que cette personne avait existé et demeurait dans cette rue.

Je pourrais remplir des volumes si je voulais raconter tous les détails des phénomènes qui déjà se sont produits ici, et

continuent de s'y produire comme ailleurs en Hollande. Quoique la majorité des spiritualistes en Hollande comme partout n'ait pas encore le courage de son opinion, nous sommes heureusement assez forts à la Haye pour défendre cette nouvelle science contre ceux qui l'attaquent ; tous nos amis appartiennent à la classe notable de la société, ils n'ont dès lors aucun intérêt à nier ce qu'ils ont vu et étudié eux-mêmes, ou à affirmer ce qu'ils n'ont pas vu, et comme nous ne nous cachons plus devant l'opinion publique, ou plutôt comme nous n'avons rien à redouter de la part des incrédules qui n'ont rien vu et qui ne veulent rien voir dans la crainte qu'ils ne se reconnaissent ébranlés dans leur dogme religieux ou leurs paradoxes matérialistes, je ne vois plus aujourd'hui aucun inconvénient pour ne pas mettre mon nom sous cet exposé dans la conviction intime que le spiritualisme est un bienfait pour l'humanité.

REVINS,
Major à la Hayo.

MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES SPONTANÉES, PREUVES D'IDENTITÉ.

Angers, le 18 avril 1859.

« Mon cher Monsieur Piérart,

« Voici le fait très-curieux et parfaitement constaté que j'ai l'honneur de vous transmettre. C'est un Esprit qui s'est présenté vendredi dernier à notre séance hebdomadaire, sans avoir été appelé. Il s'est dit *Paul Bonjour, chansonnier de théâtre, mort fou à l'hôpital du Mans, à cinquante-neuf ans, le 4 février dernier*. Je lui ai demandé le premier vers de la chansonnette qu'il aimait le mieux, et il a écrit : *Va cueillir la violette avec Jean Lapinchu.*

« Ce qui donne de l'importance à cette apparition inopinée, c'est que son identité s'est trouvée naturellement constatée par deux personnes présentes, fréquentant habituellement le

spectacle. Elles se sont *rappelé cette chansonnette* pour la lui avoir entendu *chanter*, et ont dit qu'en effet il *paraissait avoir l'âge qu'il accusait*. De mon côté j'ai pu dire que je me rappelais avoir *lu*, il y avait de *deux à trois mois*, qu'on avait arrêté un *fou* dans une rue du *Mans*. Je ne me rappelais pas précisément le nom que j'avais lu, mais il me semblait bien que c'était celui qu'a *écrit* cet *Esprit*.

« Il est toujours très-intéressant de pouvoir constater l'identité des Esprits. C'est un moyen de convaincre les incrédules. J'ai une autre preuve à donner aux sceptiques que les expérimentateurs n'inventent pas ce qu'ils écrivent. J'ai une nièce, parfait médium, en Bourgogne ; dernièrement elle eut la visite de l'Esprit de mon *frère aîné*, qui affecta, dans les détails qu'il a donnés, d'employer de *nombreux termes de médecine* et *d'anatomie* auxquels elle ne comprenait *rien*; mais son jeune frère, en rentrant de voir ses malades, s'est trouvé dans son élément, et, m'a-t-il dit, en a été stupéfait.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération et de mes sentiments cordiaux. SALGUES. »

Nous avons parfaitement connu l'homme dont l'esprit s'est ainsi spontanément manifesté à nos amis d'Angers et leur a donné une si remarquable preuve d'identité. Nous savons, et tout le monde sait, que la chansonnette, dont il a indiqué le premier vers, existe et qu'il la chantait très-souvent. Rien de plus précieux que ces manifestations spontanées d'Esprits. Elles offrent un gage de certitude que sont loin d'offrir les manifestations provoquées. Que cela soit dit à l'adresse de ceux qui, contrairement à tout ce qu'on a expérimenté, enseigné partout à ce sujet, prétendent avoir le pouvoir de faire venir comparaître à volonté par une simple évocation et au gré de leur caprice l'Esprit de n'importe quelle célébrité.

Z. PIÉRART.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

FAITS ET EXPÉRIENCES, CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

GÉNÉRALISATION ET PROGRÈS DE PLUS EN PLUS MARQUÉS DES MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES. — ÉCRITURES DIRECTES ET APPORTS MIRACULEUX DE LETTRES COUVERTES DE CES ÉCRITURES.

Un prodige admirable, qui plus que tout autre est appelé à faire triompher la cause du spiritualisme, est celui de l'écriture directe. Quand enfin viendra pour cette cause le jour peu éloigné où l'on se décidera à l'examiner dans son passé comme dans son présent, dans les faits aussi bien que dans les doctrines, et cela sincèrement, loyalement, sans parti pris d'incrédulité, de moquerie, quand viendra ce jour, disons-nous, le phénomène si grandiose de l'écriture directe à lui seul suffira pour imposer silence au sarcasme, à la négation obstinée et pour faire réfléchir ces esprits légers qui croient tout sans savoir et qui ne savent rien, et qui, sans avoir ni cherché, ni examiné, ni étudié, ni expérimenté, patiemment, longtemps par eux-mêmes, n'ont pas honte de trancher sur ce qu'ils ne connaissent pas, et d'avancer à l'égard des plus consolantes merveilles les explications les plus étranges, les plus incroyables, dirons-nous, les plus risibles. Dans plusieurs passages de notre *Revue*, nous avons fait voir que ce phénomène n'était pas nouveau, qu'il y en avait eu de nombreux exemples dans l'antiquité et au moyen âge. Mais la justice nous oblige de dire que c'est au baron de Guldenstubbé et sa sœur que revient l'honneur de nous avoir les premiers montré la possibilité, l'existence d'un fait aussi formidable.

Nous avons promis à nos lecteurs de parler des expériences si nombreuses faites devant de nombreux témoins, par ce

personnage si honorable et si distingué, non-seulement par sa profonde érudition, mais encore par la haute loyauté, l'excessive bonne foi qui le distinguent. Avant peu nous tiendrons parole. Non-seulement nous parlerons de son beau et intéressant livre de l'écriture directe des Esprits, mais encore nous ferons la biographie de l'auteur et de sa sœur, racontant des faits spiritualistes remarquables particuliers à leur famille, à leur pays, quelle voie ils ont suivie pour arriver aux grands succès qui ont couronné leurs efforts, succès variés, car il n'y a pas seulement que de l'écriture directe des Esprits qu'obtiennent fréquemment devant témoins l'estimable baron et sa sœur, mais d'autres manifestations on ne peut plus remarquables.

L'exemple donné par l'auteur du livre de l'écriture directe a inspiré, stimulé un grand nombre de spiritualistes. Elle leur a donné la certitude que dans la voie du monde spirituel rien n'était impossible. Persuadé à la suite des affirmations contenues dans cet ouvrage que l'on pouvait tout obtenir avec de la persévérance, une foi vive et un état spsychique particulier, plusieurs de nos abonnés, de nos amis, ont demandé avec instance au ciel la consolation suprême de communications du genre de celles qu'avait obtenues le gentilhomme livonien, et leurs vœux ont été exaucés. Nous avons, dans notre huitième livraison de l'année dernière, raconté un cas remarquable d'écriture directe obtenue par nous et quatre autres personnes dans l'église Sainte-Geneviève, à Paris. Avant peu nous parlerons d'une manifestation plus remarquable encore obtenue à La Haye, en Hollande, et par laquelle l'esprit d'une dame parente et amie, ainsi que celui de Cardan, ce nécromancien, ce savant, cet astrologue si célèbre du seizième siècle, sont venus déposer sur un papier des avis et des révélations pleines d'intérêt. Nous donnerons le *fac-simile* de cette communication graphique avec tous les détails qui s'y rattachent. Sous peu nous parlerons aussi de prodiges plus étonnants encore. Le phénomène de l'écriture directe a été dépassé. Il ne s'agit plus maintenant d'écriture directe seulement, mais bien de lettres tout entières écrites par les Esprits et apportées par eux. Nous avions lu souvent

dans les journaux d'Amérique qu'un semblable prodige avait parfois eu lieu dans cette contrée. Mais nous étions incrédule à ce sujet. Aujourd'hui, nous avons été témoin oculaire, et les faits nous ont pleinement convaincu sur ce phénomène des apports, l'un des plus incroyables et des plus grandioses que les observateurs impartiaux et de bonne foi aient enregistré. Plusieurs lettres que nous possédons nous mentionnent d'autres genres d'apports récemment obtenus. Mais les faits sont si extraordinaires qu'on nous permettra de ne les point citer tous. On nous accuserait d'abuser de la crédulité de ceux qui nous lisent et d'exciter le scepticisme en voulant trop affirmer. Nous parlerons cependant preuves, témoignages et attestations en main, des apports de lettres, car deux de ces apports nous concernent particulièrement, et nous en avons conservé les originaux. Ils sont dus à l'influence médianimique d'une demoiselle de vingt-six ans, A... D..., née dans le nord de la France, appartenant à une très-honnête, très-pieuse famille, dans le sein de laquelle se trouve un ecclésiastique. Cette demoiselle, dont les traits annoncent une âme pure, douce, bonne, pieuse et loyale de tout point, est devenue médium à la suite d'un traitement magnétique qui l'a sauvée d'une mort certaine, que tous les remèdes de la médecine n'avaient pu conjurer. Ce traitement, sur lequel nous donnerons des détails que la science, certes, s'empressera de recueillir, car les attestations des hommes de l'art ne manqueront pas, ce traitement, disons-nous, a été continué à distance, la malade étant venue à Paris n'a cessé d'être magnétisée et d'y être endormie du sommeil somnambulique, quoiqu'elle fût séparée de son magnétiseur de plus de soixante lieues. D'abord voyante de premier ordre, A... D... est devenue à Paris médium. Des Esprits, amis, parents ou protecteurs, des Esprits évoqués par les personnes présentes, lui apparaissent dans les extases les plus admirables que nous ayons jamais vues. Elle les décrit, les dépeint et entre en conversation animique avec eux. Rien de plus touchant que l'aspect de ses traits pendant ces conversations. Des personnes honorables qui en ont été témoins pourraient l'at-

tester. Parfois, au milieu de ces entretiens, un apport de lettre lui est fait, et c'est de quoi nous avons pu nous convaincre par nos propres yeux. Mais le plus souvent ces lettres sont mystérieusement remises soit dans sa poche, soit dans son livre de messe quand elle se trouve à l'église ou en revient. Souvent aussi, après s'être couchée, la porte de sa chambre fermée la clef en dedans, les lettres sont déposées soit sur son oreiller, soit dans un tiroir, sur sa table de nuit ou sur sa cheminée. Toujours les Esprits choisissent du papier de couleur, tel qu'il n'en existe pas chez elle, et cela sans doute afin qu'elle ne puisse attribuer ces écritures mystérieuses, dont les caractères du reste ne se ressemblent pas, à elle-même qui les aurait tracés à son insu dans un moment de somnambulisme. La plupart des billets miraculeux contiennent des conseils, des avis pour elle ou ses amis. Plusieurs fois elle a envoyé de ces billets à son magnétiseur, à côté d'une lettre écrite par elle, le tout mis sous enveloppe cachetée à son chiffre. La lettre, l'enveloppe et le cachet sont arrivés intacts à leur adresse, mais de billet mystérieux, point. L'Esprit sans doute, qui n'approuvait point l'envoi du billet, l'avait soustrait, car on ne peut qu'ainsi expliquer une disparition aussi extraordinaire, aussi impossible. Mais nous reviendrons, avons-nous dit, sur ce sujet avec tous les détails et les attestations nécessaires. En attendant, nous allons reproduire le récit de deux cas bien remarquables d'écriture directe obtenus par un de nos collaborateurs, l'honorable M. Mathieu. M. Mathieu, en savant, en chimiste qui n'admet les faits qu'après expérience personnelle, s'était jusqu'à présent tenu sur la réserve relativement à l'écriture directe, attendu qu'il ne lui avait point été donné de voir, de toucher par lui-même. Aujourd'hui que les faits l'ont convaincu et qu'il a eu le bonheur d'être clairement témoin, il confesse la vérité hautement, hardiment et signe des deux mains le compte-rendu qui suit.

Z. Piérart.

UN MIRACLE

Dans les églises Notre-Dame-des-Victoires et Notre-Dame-de-Lorette, à Paris.

A Messieurs les Membres de l'Académie des Sciences.

C'est à vous, Messieurs, c'est au premier corps savant de France (je dirais du monde entier, si je ne craignais de blesser la susceptibilité des autres peuples qui l'habitent) que j'offre et que je dédie ce nouvel article. Accepterez-vous de bon cœur cette offre et cette dédicace? Je l'ignore. Croyez bien toutefois qu'il n'entre aucun sentiment dérisoire dans l'idée qui m'a été suggérée de vous les faire. Vous m'inspirez pour cela trop d'estime et même de respect. Parmi d'autres bons souvenirs d'une carrière scientifique que j'ai parcourue pendant plusieurs années, j'ai conservé la conscience de tout ce que vous valez. Je n'en suis pas moins votre adversaire depuis six ans environ que je m'occupe du phénomène des tables tournantes, de ce merveilleux phénomène qui vous a passé par-dessus la tête et dont vous ne voulez pas plus entendre parler que de la pierre philosophale, du mouvement perpétuel et de la quadrature du cercle. Vous n'avez pas eu, et vous n'avez pas aujourd'hui encore assez de paroles de dédain et même de mépris pour les hommes qui, comme moi, persistent à étudier les manifestations spiritualistes dont cette expérience primordiale des tables tournantes a été pour nous le point de départ. Je pourrais vous en vouloir à cause de cela. Il m'est arrivé même, dans plusieurs de mes publications sur ce sujet, de relever avec un peu de vivacité le gant que vous nous jetiez avec tant de fierté, je n'ose dire avec tant d'arrogance. C'est qu'alors je n'étais pas encore arrivé à ce point culminant où toute conviction nous porte, d'où nous regardons avec une sorte de pitié indulgente les attaques dirigées contre nous, d'en bas, même par les plus valeureux et par les plus forts. Ce point culminant, je viens de l'atteindre, et maintenant je ne me fâcherai plus, je vous le promets,

des épigrammes, des expressions blessantes, injurieuses parfois, que vous nous lancez à la tête dans vos assemblées, dans vos cours publics et dans vos ouvrages. Je me contenterai de vous plaindre de tout mon cœur, vous les hommes de vérité, les hommes de science et de progrès, de continuer à repousser et à nier la chose du monde devenue la plus patente et la mieux prouvée. Un aveugle me dirait qu'il fait nuit quand je me trouve en plein midi, franchement est-ce que je pourrais m'irriter contre lui et lui en vouloir?

Mais permettez-moi de vous raconter sans autre préambule ce qui vient de m'arriver deux fois de suite et me rend si fort contre vous :

C'était d'abord le 13 juin dernier, lundi de la Pentecôte. J'entrai vers deux heures de l'après-midi dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, place des Petits-Pères, à Paris, ayant au bras Mlle Honorine Huet, et dans mon portefeuille une feuille de papier à lettre pliée en quatre. Vous allez voir pourquoi Mlle Huet, pourquoi la feuille de papier à lettre pliée en quatre.

Pourquoi Mlle Huet? Parce que Mlle Huet, qui est un excellent médium, avait bien voulu m'accompagner pour une expérience dans laquelle je n'aurais certainement pas réussi tout seul, attendu que je ne suis pas *médium*. Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est qu'un médium. Un médium est une personne quelconque, peu importe l'âge ou le sexe, jouissant de la vertu encore inexpliquée de servir d'*intermédiaire* aux Esprits; sous son influence se produisent tous ces phénomènes d'ordre extra-naturel que nous sommes en train d'étudier. Les médiums n'ont pas tous les mêmes facultés, la même puissance. Mlle Huet est un des plus favorisés que nous connaissions; elle obtient avec une grande facilité le phénomène dit des *Esprits frappeurs*, expliqué naguère si naïvement au sein de votre société, Messieurs, par le jeu de je ne sais quels muscles de la cuisse ou de la jambe. Mais ne revenons pas sur cette mauvaise plaisanterie dont je me suis déjà permis de rire un peu : l'intention était bonne, il faut toujours savoir gré des bonnes intentions... Donc, Mlle Huet, qui ne possède pas que cette faculté déjà si remarquable de

nous mettre en rapport avec des bruits intelligents, m'accompagnait ce jour-là en qualité de médium.

Pourquoi maintenant la feuille de papier à lettre pliée en quatre? Parce qu'il s'agissait d'obtenir un des phénomènes les plus curieux du spiritualisme moderne, ce qu'on nomme l'*écriture directe* des Esprits, écriture se produisant sans le secours visible d'une plume ou d'un crayon, écriture apparaissant spontanément sur le papier, sans que l'on puisse savoir où l'Esprit (qui vraisemblablement n'a pas le don de *créer*) va chercher la matière colorée dont il a besoin, ni comment il l'apporte, ni comment il l'applique. Cela est extravagant, n'est-il pas vrai? A moins d'avoir perdu le sens, il n'est pas permis d'y croire... Attendez.

Entrés dans l'église, nous nous séparâmes. Mlle Huet prit de l'eau bénite pour se signer et alla s'asseoir dans le bas de la nef, à droite, près d'une chapelle dédiée à saint Joseph. Je m'y installai bientôt moi-même sur une chaise et me plaçai derrière elle. Je tirai alors de mon portefeuille la feuille de papier à lettre pliée en quatre dont il est question. Je l'avais prise le matin parmi plusieurs autres à mon bureau (je suis bureaucrate); elle portait une tête imprimée, celle de l'administration à laquelle j'appartiens. J'étais bien certain qu'elle n'avait reçu d'avance aucune préparation clandestine, et je ne voulais m'en rapporter qu'à moi-même pour cet acte si important du choix du papier. Je la passai à Mlle Huet, qui la plaça immédiatement, toujours pliée en quatre, sur une marche de la chapelle. Se penchant un peu à droite, elle tint pendant une minute environ le bout des doigts sur la feuille, sa main étant restée gantée, tout en récitant une courte prière dont un Esprit avait, quelques jours auparavant, tracé la formule sous sa main, car Mlle Huet est également médium *écrivain*. Cela fait, elle retira la feuille et me la remit. Je m'empressai de l'ouvrir, non sans une certaine anxiété, et quelle ne fut pas ma stupéfaction en apercevant le mot *foi* tracé comme au crayon sur un des feuillets intérieurs! J'avais bien entendu dire que ce phénomène s'était déjà plusieurs fois produit; j'avais bien lu un ouvrage consacré spéciale-

ment à des récits de cette espèce; Mlle Huet elle-même m'avait bien montré deux mots : *foi* et *confiance* obtenus par elle de cette façon, disait-elle, dans l'église Saint-Roch; mais, que voulez-vous? je doutais encore. Je me suis fait une habitude et une règle de ne croire et surtout de n'attester que les faits qui me sont personnels et dont j'ai dirigé ou surveillé moi-même la production. Jusque-là je suspends ma croyance et surtout je n'affirme rien. L'apparition de ce mot *foi* m'impressionna donc singulièrement, quelque préparé que j'y dusse être par toutes mes expériences antérieures; le merveilleux me paraissait dépasser ici toute limite, et je ne trouvai, et je ne trouve encore, que le mot *miracle* pour qualifier le phénomène, étant convenu que ce mot *miracle* exprime un fait qui se produit en dehors des lois connues de la nature, un fait qui échappe à toute explication humaine, à toute interprétation scientifique. Je priai Mlle Huet de vouloir bien recommencer, elle s'y prêta de bonne grâce et replaça la feuille de papier, remise dans ses plis par moi, sur la marche de la chapelle où elle la retint de nouveau quelques instants. Bientôt nouvelle ardeur de ma part pour déplier la feuille, nouvelle anxiété, j'ajouterai nouvelle stupéfaction, à l'aspect du mot *Dieu*, tracé sur un autre feuillet intérieur du papier, opposé au premier. Ce n'était pas encore assez, apparemment, pour mon ardente curiosité, car je demandai une troisième expérience à Mlle Huet, en la priant de mettre cette fois tout simplement la feuille de papier sur son genou, ce qu'elle fit en le recouvrant de la main. Peu après je trouvai la préposition *en* tracée à l'extérieur du papier, du côté qui touchait le genou; les lettres étaient moins noires que celles des mots précédents, mais elles étaient bien formées. Développant alors entièrement la feuille de papier, je vis que les trois mots successivement obtenus et formant par leur réunion : *foi en Dieu*, se trouvaient tracés à une certaine distance les uns des autres et comme à angle droit sur le verso de la quatrième page...

La seconde fois, c'était le mercredi 20 juin. Mlle Huet avait obligeamment consenti à renouveler l'expérience du 13.

Nous nous rendîmes ensemble, un peu après cinq heures du soir, dans l'église Notre-Dame-de-Lorette, et nous nous assîmes dans le bas de la nef, à droite, auprès d'une chapelle voisine des fonts baptismaux. J'avais apporté une feuille de papier à lettre semblable à la précédente. Les choses se passèrent à peu près de la même manière que la première fois, et il est entendu que j'entourai l'expérience des mêmes précautions. Quant au résultat, il fut un peu différent. Un signe qui ressemblait à une croix, puis le mot *Dieu*, puis le mot *courage* furent successivement tracés (cette fois encore comme au crayon) à des endroits différents de la feuille de papier. Les deux mots étaient plus gros et plus vigoureusement écrits que dans l'expérience du 13 juin. Par une particularité assez curieuse, je découvris à une autre place un troisième mot à moitié tracé en petits caractères à peu près illisibles, mais qui laissent deviner ce même mot *courage* écrit plus loin si lisiblement, comme si un agent invisible qui n'avait pu mieux faire s'était fait remplacer dans sa tâche par un plus habile....

Voilà, Messieurs, ce que j'ai voulu vous communiquer, voilà ce que je vous soumets, sans espoir d'être cru par vous, mais en vous jurant *sur l'honneur* que les faits se sont cependant passés comme je viens de le raconter. Ainsi, de deux choses l'une : ou je ne suis qu'un misérable imposteur, ou, après les précautions que je vous déclare avoir prises, après la manière dont la double expérience s'est exécutée, sans que je perdisse un instant de vue la main du médium, ni la feuille de papier, vous êtes en présence d'un fait qui renverse d'un seul coup tout votre échafaudage de négations obstinées, de critiques injustes et de prétendues explications, quand vous voulez bien consentir à expliquer. Et à propos d'explications, n'allez pas croire qu'il y a eu ici hallucination de ma part, et que j'ai *cru lire* les cinq mots que j'ai cités ; vous seriez bien capables de le prétendre, ceux d'entre vous surtout qui, dans votre savante société, appartiennent à la section de médecine et de chirurgie. Il existe d'excellents traités sur les maladies nerveuses et mentales ; l'*hallucination* y a trouvé

sa place, et ce grand mot a servi à expliquer bien des choses; mais n'y ayez pas recours dans l'espèce, Messieurs; les mots obtenus sur mes feuilles de papier existent bien en réalité et continuent à être parfaitement lisibles, je les ai déjà montrés à bien du monde, et je les montrerai encore à qui voudra; écartons donc toute idée d'hallucination, s'il vous plaît.

Mais alors, direz-vous, de quoi s'agit-il donc? Sommes-nous revenus au temps des miracles, et (comme l'expérience a eu lieu dans des églises) venez-vous faire de la propagande religieuse avec le fait surnaturel dont vous prétendez avoir été, sinon l'auteur, du moins le témoin? — Je ne sais pas plus que vous ce dont il s'agit, c'est-à-dire quelle explication pourrait être donnée à ce que j'ai vu. Quant à des miracles, savons-nous bien au juste ce qu'il faut entendre par ce mot? Miracle ou non, un fait est un fait, et peu importe le nom qu'on lui donne. Quant à de la propagande religieuse, si j'étais plus catholique que je ne le suis, vous pourriez croire en effet que je cherche à vous *convertir*. Mais je ne suis en religion comme en philosophie (ce qui pour moi est équivalent) qu'un chercheur de vérités, et je n'ai pas la prétention d'imposer à autrui des croyances que je ne puis me vanter d'avoir moi-même. L'expérience que je vous ai racontée a eu lieu dans des églises, il est vrai; mais, au dire des personnes qui l'ont faite avant moi, elle eût pu avoir aussi bien lieu dans un cimetière, dans un musée, dans un cabinet de travail même, partout sans doute où il est plus facile d'être sérieux, de se recueillir, d'élever sa pensée vers les Esprits, agents probables de ce mystérieux phénomène. Le médium a récité, en outre, une courte prière, et cela, direz-vous, donne encore à l'expérience une teinte religieuse; j'en conviens, mais il n'est pas certain qu'elle fût indispensable, ou qu'elle le soit toujours en pareil cas. Je ne sais pas trop, d'ailleurs, si le clergé catholique la jugerait parfaitement orthodoxe, cette prière, et si même il ne va pas trouver mauvais qu'on vienne faire ainsi à son insu et sans mission officielle des miracles dans ses temples. Il peut bien se faire qu'il ne voie là qu'une opération *du diable* ou mieux de quelque dia-

ble ou démon (car, en parlant toujours du diable au singulier et d'une manière absolue, le clergé catholique finirait par laisser croire qu'il est manichéen) ; mais s'il s'émeut, — dans un sens ou dans un autre, — des faits que je viens de vous raconter, j'en serai fort aise pour l'avancement de la question. Nous sommes tout disposés, mes amis et moi, à la débattre avec lui, sans manquer au respect que nous lui devons, et cela pourra devenir intéressant.

Veuillez croire, du reste, Messieurs, que je ne cherche pas à écarter de ma nouvelle expérience, pas plus que de tous les autres faits dont le spiritualisme m'a rendu témoin, ce qui peut s'y rattacher, catholicisme à part, comme enseignement religieux. Je suis heureux, au contraire, de voir que l'existence du monde spirituel et invisible paraît se démontrer par eux, et que le dogme si consolant de l'immortalité de l'âme en ressort vraisemblablement. Tant pis pour ceux d'entre vous qui feraient profession de matérialisme... ou plutôt tant mieux, car je ne suppose pas qu'ils soient matérialistes par goût ; j'aime mieux croire qu'ils le sont en l'absence d'une démonstration suffisante de la doctrine contraire, prêts à accueillir cette démonstration avec joie, si elle se produisait.

La question ainsi posée sur le terrain des choses religieuses, je m'attends à une observation que vous allez me faire, si toutefois vous voulez bien ne pas me considérer comme un imposteur. Vous allez me dire que la science n'a rien à voir dans un fait tel que celui qui s'est passé deux fois sous mes yeux, que ce fait appartient à l'ordre surnaturel et que l'ordre surnaturel n'est pas de votre compétence. A la bonne heure, et je suis bien de votre avis. En effet, il n'est pas naturel (dans le sens que nous donnons à ce mot), il n'est pas conforme à la science que des caractères viennent se tracer invisiblement dans l'intérieur d'une feuille de papier pliée en quatre. Ceux que j'ai obtenus paraissent formés de la substance appelée vulgairement mine de plomb, mine à crayon ; ils en ont l'aspect gris noirâtre et presque métallique. Il y aurait lieu pour la chimie d'analyser, si elle se

trouvait en plus grande quantité ; la matière ainsi déposée sur le papier. D'où cette matière est-elle venue ? A-t-elle été transportée à l'état moléculaire invisible, comme dans les transports électro-galvaniques, pour être ensuite condensée sur le papier sous forme de lettres, mais par une force intelligente, sorte d'association de la matière et de la pensée? Faut-il y voir..., mais quoi ? Je ne sais plus quelle question poser; j'aime mieux avouer que cela ne s'explique point et accepter franchement, ne fût-ce que jusqu'à nouvel ordre, le mot *miracle* que j'ai mis en tête de cet article.

Concluons, car en toute chose il faut conclure. Le spiritualisme moderne est une vérité, non pas une vérité nouvelle, car il n'y a rien de nouveau, dit-on, sous le soleil, mais une vérité aussi vieille que le monde, qui a traversé les âges, qui a été souvent obscurcie, méconnue, persécutée, oubliée, et qui pourrait bien revenir exprès sur l'eau aujourd'hui, par une volonté providentielle, pour combattre les tendances de plus en plus matérialistes de notre époque. Il est, quoi qu'il en soit, je le répète, une vérité, et tout ce que vous pourriez dire de contraire, Messieurs, n'y fera rien, je vous le jure. Votre opposition, au point où nous en sommes, n'est plus un malheur que pour vous, car elle ne saurait nous empêcher de marcher dans notre voie, et elle vous prépare, à vous, de tristes regrets, quand vous verrez jusqu'à quel point vous avez été aveugles et injustes. Bref, si vous m'en croyez, vous vous abstiendrez désormais de nous prendre en pitié, de nous traiter de charlatans ou de visionnaires du haut de votre grandeur. Vous vous abstiendrez en même temps de chercher une explication aux faits dont vous voudriez bien reconnaître enfin l'authenticité. Nous vous avons demandé cette explication dans l'origine, mais nous ne vous la demanderons plus. Mon expérience du 13 juin et celle du 29 me dégagent, quant à moi, de toute servitude à votre égard, comme elles vous dispensent pour moi de tout patronage ; inclinez-vous devant le spiritualisme, mais déclarez-vous incompétents pour le juger, c'est maintenant votre seul devoir envers lui. Les savants n'ont que faire où la science n'est pas en jeu. Reti-

rez-vous donc finalement, Messieurs, si vous ne venez à nous qu'en cette qualité, car il ne s'agit plus de science ici... je me trompe, il s'agit encore de science, mais ce n'est pas de la science des hommes, — c'est de la science de Dieu.

P. F. MATHIEU,
Ancien pharmacien des armées, etc.

LES PHÉNOMÈNES SPIRITUALISTES NE SONT PAS DE LA PRESTIDIGITATION. — ROBERT HOUDIN ET LES MARABOUTS D'AFRIQUE.

Après avoir nié carrément les phénomènes spiritualistes, après avoir essayé de les expliquer par l'hallucination, l'électro-biologie, le compérage, l'imagination, beaucoup d'incrédules, voyant le peu de valeur de toutes leurs explications en sont venus à faire rentrer tous ces phénomènes dans le ressort de la prestidigitation. Maison isolée et déserte hantée par les Esprits, prestidigitation; sonnettes sonnant spontanément aux portes et même après avoir été déplacées et posées sur une table, prestidigitation; pierres lancées comme à la maison Lerible en 1849 et comme à Vendôme dernièrement, prestidigitation; apparitions laissant des traces tangibles de leur passage, prestidigation; communications médianimiques extraordinaires mettant sous la plume ou dans la bouche d'enfants, de paysans des sujets de science ou de philosophie parfois très-élevés et parfois exprimés en langue étrangère au médium, prestidigitation, toujours; médiums devenant subitement, instantanément, des musiciens, des compositeurs, des peintres remarquables, prestidigitation; Esprits frappeurs se manifestant spontanément la nuit en l'absence de toute personne qui puisse être suspecte de jonglerie, prestidigitation; guérisons miraculeuses, extraordinaires, comme celles du curé d'Ars, de M. Dupont le thaumaturge, du prince de Hohenlohe, prestidigitation; Esprits jouant de la musique, déplaçant, brisant des meubles dont les morceaux sont ramassés après la séance par les domestiques de la maison, pres-

tidigitation; écriture directe, apports médianimiques, etc., prestidigitation encore, toujours prestidigitation! Que n'a-t-on pas mis sur le compte de la prestidigitation. M. Robert Houdin ne s'est-il pas fait fort de reproduire une foule de prodiges attribués aux Esprits et d'enseigner la manière de les produire soi-même? On ne dit pas si ses offres ont été acceptées et couronnées de succès; mais de quelques tours habiles dont on ne connaît pas l'agent moteur, on en a conclu que toutes les manifestations miraculeuses des Esprits, tous les phénomènes attribués à l'action de la force spiritualiste, n'étaient que de la jonglerie. On a fait grand bruit d'un livre publié par Robert Houdin, où ce roi des prestidigitateurs se vante d'avoir stupéfait et réduit *à quia* les marabouts et magiciens arabes, en leur montrant que toute leur magie n'était que de la jonglerie, et qu'en fait de jonglerie il n'y avait rien de tel que sa prestidigitation. Un spiritualiste consciencieux, très-versé dans tous les arcanes du monde merveilleux qu'il observe et expérimente depuis nombre d'années, M. Cahagnet, n'a pu laisser passer de telles énormités sans y répondre. Voici l'article qu'il a inséré dans son *Encyclopédie magnétique*, en réponse à Robert Houdin :

« Le *Courrier de Paris* des 12 et 13 février 1859, contient quelques extraits d'un ouvrage que vient de publier le célèbre physicien Robert Houdin, dans lequel cet artiste, en l'art mécanique comme en prestidigitation, fait mention de sa mission presque officielle en Afrique, mission faite en vue de détruire, par la grande habileté de cet adroit physicien, le prestige des marabouts de ces contrées. C'est donc une espèce de lutte qu'il s'agissait d'ouvrir entre l'adresse et le vrai ou le faux de la puissance tant vantée des prétendus prophètes, mages, sorciers, charmeurs, du berceau des miracles. Robert Houdin a-t-il réussi à vaincre ce prestige, et a-t-il détrôné à jamais les dieux de ces lieux? Il le croit et en paraît tout fier. Nous croyons, nous, que chacun est resté ce qu'il était avant ces quelques tours de passe-passe. Ce qui nous le prouve, c'est que le héros des prestidigitateurs européens n'en a d'autres preuves que la stupéfaction des

Arabes spectateurs de ses *trucs* étonnants. Mais, à la réflexion, chacun aura classé chaque chose en son domaine, et les marabouts africains ne se seront pas tenus pour battus par le coffret électro-aimant du sorcier français, pas plus que par sa balle à explosion hors le canon du pistolet d'arçon dont il s'est servi, ainsi que par ses vases à doubles fonds, et ses subtilités à compérage. Nous pensons, si un jour on traduit aux Arabes le livre précité, que l'embarras que son auteur éprouve pour expliquer les tours des marabouts (si leurs manifestations en ce genre peuvent être traitées de tours) leur dévoilera que l'art mécanique et que la science physique d'Europe n'ont aucun rapport avec les faits inexplicables produits par les enfants du désert.

« En effet, Robert Houdin veut expliquer l'invulnérabilité de ces derniers de la manière suivante :

« 1° D'avaler du verre cassé, des feuilles vénéneuses, etc., par des exemples pris en Europe sur cet avaleur de sabres que toute la France a vu sur ses places publiques pendant une trentaine d'années. Cet avaleur de sabres n'avalait quoi que ce soit en ce genre ; il ne faisait que d'enfoncer dans l'œsophage et la capacité de l'estomac (qui se trouvait sans doute porté moins à gauche que chez les autres hommes) cette lame de sabre qu'il retirait aussitôt. Si cet homme, comme beaucoup d'autres, avalait véritablement des cailloux, du verre pilé, et cent autres choses, sans en paraître incommodé, il y avait encore loin de ces objets aux scorpions, aux feuilles de cactus, aux poisons les plus violents connus qu'absorbent les Arabes.

« 2° Robert Houdin veut expliquer également la transpersion des chairs que font les habiles de ces contrées, en s'enfonçant des couteaux et des sabres à l'occasion à travers les joues et le corps, en disant que ces exécutants ont la figure très-maigre, ce qui permet aux joues de prêter à la pression du poignard non acéré qu'ils appuient contre elles, ce qui par conséquent les force de s'enfoncer de quelques centimètres dans l'intérieur de la bouche sans être aucunement

percées. Il explique de la même manière la transpersion des corps, en disant que des personnes très-maigres peuvent se serrer l'abdomen de manière à ne faire qu'un avec l'épine dorsale, ce qui permet la fabrication d'un faux ventre appliqué sur celui disparu, puisqu'un étui contenant un peu de sang sert de conducteur au sabre : voilà tout. Notre savant oublie, sans doute, la belle narration en ce genre faite par *le très-incrédule Théophile Gautier*, sur ce qu'il avait vu en Orient chez les frères hurleurs, relation que nous avons reproduite dans son entier, *Magie magnétique*. Les couteaux étaient bien alors acérés, et traversaient de part en part les deux joues des martyrs qui s'imposaient ce genre d'amusement ou de punition. Il oublie également que nous avons eu en Europe des bateleurs qui, publiquement, s'enfonçaient de tels couteaux à travers les parties les plus musculaires des bras et des jambes ; il oublie, en plus, tout ce qui est connu des convulsionnaires et de l'insensibilité de certains lucides magnétiques ; qu'il lise à ce sujet tout ce que contient la riche bibliothèque magnétique et la *Magie magnétique* en particulier.

« 3° Pour ce qui concerne l'incombustibilité, Robert Houdin cite les expériences faites par de savants physiciens en Europe, sur la possibilité de toucher aux métaux en fusion, et assure avoir trempé lui-même ses mains dans du cuivre fondu sans en avoir ressenti aucun mal. Nous pourrions lui dire que nous aussi, dans un autre genre, nous avons posé une marmite d'eau bouillante, sortant de dessus un brasier ardent, dans notre main, et l'avons tenue ainsi pendant quelques secondes sans éprouver aucune fâcheuse sensation. Nous avons compris alors que la divergence des rayons calorifiques n'ayant de puissance que sur les parties qu'ils touchent, ils ne doivent nullement influencer le centre d'un dôme, auquel ils ne tonchent que pour s'en éloigner, et par conséquent ne point animer cette place de leur puissance. Il peut en être de même des métaux en fusion concentrée ; le contact de l'air peut se trouver être le seul agent de leur puissance calorique, par conséquent n'être d'aucun mauvais

contact dans le creuset, quand c'est le contraire hors de ses bords; mais là la loi est toute prouvée, quoique non parfaitement expliquée. En est-il de même pour ceux qui éteignent du plomb fondu sur leur langue? pour ceux qui font cuire un morceau de viande dans leur bouche? pour celui qui, entrant dans un four ayant un poulet cru à la main, attend pour en sortir que le poulet soit cuit? pour ceux — comme chez les convulsionnaires de Saint-Médard et autres — qui, échevelés, se jetaient la face dans un brasier ardent, y restaient un quart d'heure, et en ressortaient sans avoir un cheveu de grillé, ni une seule brûlure à leur vêtement? Robert Houdin croit pouvoir expliquer la marche des Arabes sur des charbons ardents ou des plaques de métaux rouges, par ces mots: Ils ont, dit-il, une espèce de corne sous les pieds qui les garantit de la brûlure. Ne serait-il pas plus naturel et plus louable en même temps, pour le célèbre narrateur, de dire: « J'ai essayé et j'ai réussi comme eux, comme j'ai réussi dans « la manipulation des métaux en fusion! » Les explications données par ce savant ne veulent-elles pas dire: Nous, et nos amis seuls, avons le talent d'opérer? Hors Paris, point de savoir!

« 4° Un Arabe se couche le ventre nu en travers sur un sabre bien coupant — ce que cependant le narrateur n'affirme pas — deux aides tiennent ce sabre horizontalement; un autre monte sur le dos du patient, afin d'appuyer de son poids sur le corps de l'exécutant, qui se retire de cette épreuve sans la plus petite blessure. Robert Houdin dit que le sabre ne coupait peut-être pas. Mais eût-il voulu tenter l'expérience lui-même? Nous en doutons. Qu'aurait-il dit des secours administrés aux convulsionnaires précités? de ces deux cents coups de bûche appliqués sur des seins nus? de ces coups de chenets pesant trente livres, portés en pleine poitrine de femmes délicates, coups dont le trentième traversait une muraille de dix-huit pouces d'épaisseur? de ces épées très-aiguës appuyées jusque sur les paupières des convulsionnaires; épées qui pliaient en cercle jusqu'à leur garde, de préférence à entrer dans des chairs si bien disposées à les recevoir? de ces

écartellements? de ces pressions entre des planches; de ces crucifixions, etc., inexplicables encore jusqu'en nos jours, par non moins aussi savants que notre prestidigitateur?

« 5° Certains marabouts, croyant aux charmes des armes à feu, font tirer sur eux, à l'exemple de Robert Houdin, sans recevoir de blessures. Ce dernier croit expliquer ce phénomène, en disant que sans doute ces hommes adroits bouchent la lumière des armes qu'ils emploient. Où serait donc l'explosion et le vide de l'arme à feu? que seraient donc les spectateurs d'une telle mystification? C'est un homme sensé qui propose un tel moyen! lui qui cite plus haut la méfiance des Arabes!

« Robert Houdin croit-il, en cette occasion, faire comme il a fait à l'égard du somnambulisme et des facultés de cet état? Ses prétendues éthérisations, ses suspensions et ses jeux de mots ont-ils quelque analogie avec le merveilleux de l'état précité? ils n'ont pour eux que le mérite de leur conception spirituelle, et rien de plus; mais au moins en eux il y avait imitation, envie de produire, quand dans la pâle explication des manifestations des marabouts, il n'y a que des suppositions mal fondées, et non aucune tendance d'exécution. Robert Houdin se trouve à l'égard des Arabes comme nous pourions nous trouver au sien, si nous tentions d'expliquer tous ses tours merveilleux. Nous supposions plus d'esprit et d'humble étude chez le roi des physiciens modernes. Nous regrettons cette amertume de notre cœur envers un homme d'un talent de premier ordre; mais nous regrettons encore plus ses appréciations malveillantes envers des manifestations dont il ne connaît pas le premier mot. Nous ne nions pas qu'il peut se trouver parmi les marabouts des hommes à trucs, comme il s'en trouve à tous autels et à tous théâtres; mais nous acceptons très-franchement la bonne foi et la puissance d'opération de la plupart d'entre eux. Les trucs européens n'ont rien à voir dans ces opérations; et les tours de gobelet du plus adroit des escamoteurs ne peuvent être comparés à la plus simple faculté des moteurs du monde spirituel, sur les sujets de leurs démonstrations. Nous accordons à Robert

Houdin de chercher à amoindrir l'enthousiasme des croyances des masses, par ses démonstrations *presque savantes;* mais nous le prions de rester, avant tout, un homme d'esprit parmi les studieux observateurs. » « ALP. CAHAGNET. »

ÉTUDES ET THEORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir les précédentes livraisons.)

DES QUATRE RÉGIONS DANS LE CIEL.

Dans le ciel, il y a quatre régions : l'orient, le midi, l'occident et le septentrion, comme dans le monde, mais il y a une grande différence. Dans le ciel, on dit orient au point où le Seigneur paraît comme soleil; occident, au point opposé; midi, à la droite dans le ciel, et nord à la gauche; et cela dans toute conversion du visage et du corps de ceux qui sont dans le ciel. Ainsi, dans le ciel, toutes les régions sont déterminées par l'orient, parce que toute *origine* de vie est par le Seigneur comme soleil.

L'orient est toujours en face des anges, l'occident à leur dos, le midi à leur droite et le septentrion à leur gauche, dans quelque conversion du corps et de face qu'ils soient; ceci peut être difficilement compris dans le monde. — Tout le ciel se tourne vers le Seigneur, comme vers son centre commun ; dans le ciel, ce sont les antérieurs qui se tournent vers le centre ; dans le monde ce sont les inférieurs, et cette direction est appelée force centripète ou gravitation. Les intérieurs des anges sont tournés du côté de la face, et comme les intérieurs se tiennent toujours en devant, c'est la face qui détermine les régions. Les anges se tournent comme les hommes, mais leurs conversions ont une autre origine ; l'amour régnant chez les anges et les esprits est cette origine de

toutes leurs déterminations ; leur amour est continuellement devant leurs intérieurs, et comme leurs faces existent par leurs intérieurs, qui leur servent de forme extérieure, devant leurs faces est toujours cet amour régnant ; ainsi dans les cieux c'est toujours le Seigneur comme leur soleil, parce qu'il est lui-même l'amour par lui. Les chapitres suivants jetteront un jour nouveau sur cette difficulté.

Cette couversion en aspect vers le Seigneur est une des merveilles du ciel, car plusieurs peuvent être dans un seul lieu et avoir le corps et la face tournés en sens contraire, et tous ensemble, dans ces positions différentes, voient le Seigneur devant eux, et chacun a toujours le midi à sa droite, le septentrion à sa gauche et l'occident à son dos. Une des merveilles du ciel encore, c'est que quoique tout aspect des anges soit à l'orient, leur aspect est aussi en même temps sur les trois autres régions, mais cet aspect n'est que par leur sens intérieur, ou la vue de leur pensée. Enfin une autre merveille, c'est qu'il n'est pas possible, dans le ciel, de se tenir derrière un autre et de le voir à l'occiput ; car aussitôt l'influence de bonté et de vérité émanée du Seigneur serait dans le trouble et dans la confusion.

Les anges voient le Seigneur par les yeux et le Seigneur voit les anges dans le front, parce que le front correspond à l'amour et le Seigneur par l'amour influe sur leur volonté et fait qu'il est vu par l'intellect à qui les yeux correspondent.

Dans les cieux du royaume céleste, les régions sont différentes de celles des cieux du royaume spirituel. Nous avons vu que dans le royaume céleste le Seigneur paraît comme un soleil, et comme une lune dans le royaume spirituel ; la distance entre le soleil et la lune y est de 30 degrés ; ainsi la distance des régions y est semblable ; ces régions ne sont pas indistinctes, et les anges des deux royaumes ne peuvent se mêler.

La présence du Seigneur dans le ciel et dans les anges est en bonté et en vérité qui procèdent de lui-même, conséquemment elle est dans les anges comme dans son propre. La perception de la présence du Seigneur est dans leurs in-

térieurs; leurs yeux voient par ces intérieurs le Seigneur extérieurement à eux-mêmes, parce qu'en eux l'intérieur et l'extérieur sont une chose continue.

Tous ceux qui sont dans les cieux habitent ces régions suivant leur qualité d'amour et de sagesse pour les cieux célestes; et de bien ou charité et de vérité ou de foi pour les cieux spirituels; il en est de même dans chaque société qui, comme nous l'avons vu, a la même forme que le ciel dans sa totalité. Il en résulte que les régions dans le ciel signifient les qualités qui sont dans ceux qui les habitent. L'orient signifie l'amour et sa bonté en perception claire; l'occident de même en perception obscure; le midi, sagesse et intelligence en lumière claire; le septentrion, de même en lumière obscure.

C'est tout le contraire dans les enfers; ceux qui y sont regardent à l'opposé du Seigneur vers un brouillard qui leur tient lieu de soleil, ce sont ceux que l'on nomme génies, ou vers des ténèbres qui leur tiennent lieu de lune, ce sont ceux qu'on nomme mauvais esprits. Ce brouillard est en opposition au soleil du ciel et ces ténèbres en opposition à la lune du ciel; ainsi leurs régions sont opposées à celles du ciel; leur orient est où se trouvent ce brouillard et ces ténèbres, leur occident du côté du soleil du ciel; leur midi est à droite et leur septentrion à gauche, et cela aussi dans toute conversion de leur corps. L'amour de ceux qui sont en enfer est l'amour de soi-même et du monde, et ces amours sont opposés à l'amour pour le Seigneur et pour le prochain. Quand quelque esprit mauvais vient parmi les bons, les régions ont coutume de se confondre si fort que les bons savent à peine où est leur orient.

Quelquefois les mauvais esprits paraissent tournés vers les régions du ciel; alors l'intelligence et la perception de la vérité se font sentir à eux, mais nulle affection de bonté; c'est pourquoi sitôt qu'ils se retournent en arrière vers leurs régions, ils perdent sur-le-champ cette intelligence et cette perception. Il en est ainsi parce que l'intellectuel peut être en conversion chez les méchants, mais jamais le volontaire; et le Seigneur y a ainsi pourvu, pour que chacun puisse voir et

connaître la vérité, mais que nul ne puisse la recevoir, à moins d'être dans la bonté ; parce que c'est la bonté qui reçoit les vérités, et jamais la méchanceté ne peut les recevoir ; c'est la même chose chez l'homme pour qu'il puisse se corriger par les vérités, mais il ne pourra jamais se corriger par de là le degré où il est dans la bonté ; ainsi l'homme peut se tourner vers le Seigneur, mais s'il est dans le mal quant à sa vie, il se retourne sur-le-champ en arrière et confirme en soi-même les faussetés de sa méchanceté contre les vérités qu'il a comprises et qu'il a vues. BERRUYER.

(*La suite au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES SUR UN SUJET DE COSMOGONIE. — PROBLÈME SPIRITUALISTE.

Monsieur le Rédacteur,

Je venais de lire le *Berceau de l'homme*, ce curieux volume de Zimmerman. Peu après me trouvant en extase, un Esprit des régions supérieures me fit le communiqué suivant :

« Lorsque votre globe se trouva habitable pour les Esprits ou hommes des Esprits voyageurs décédés ou venus d'une autre terre, peuplée avant la vôtre (et cela bien entendu après leur décès effectué sur leur planète), votre terre était, pour ainsi dire, à l'état spirituel, les *faux* et les maux ne l'avaient pas encore comprimée ni *infernalisée*, c'était une région paradisiaque, tout y était beau et bon. Lorsque le *mien* et le *tien* furent nés, les *faux* et les maux entrèrent de suite, les aliments se comprimèrent. Alors les Esprits furent par cette absorption alimentaire revêtus en tous sens d'un corps matériel, dont la mort seule pouvait délivrer les Esprits, aussi la *Genèse*, dans son style, dit : « *Dieu leur donna des vêtements* « *de peau.* »

« Longtemps les Esprits colons de votre globe, ainsi que leurs descendants, existèrent dans un état plus ou moins extatique (de là l'habitude chez les anciens de mettre un couvert à la place des décédés lors des fêtes de famille, l'usage de faire des repas sur les tombeaux). Presque toujours les mânes (Esprits) venaient avertir leurs parents amis de l'époque de leur départ de la terre. Alors on célébrait des fêtes en l'honneur de leur libération. »

Si vous le trouvez bon, vous poserez par la voie de votre journal les problèmes suivants de spiritualisme :

1° Par quels moyens pourrait-on pratiquer la stigmatisation sur l'épiderme d'un ou de plusieurs auditeurs sans que le magnétiseur ou mage les touche, ni sans dépouillement ni dérangement des habits, si ce n'est pour l'exhibition des stigmates : les marques seraient faites d'après le dessin et sur la partie du corps pensés mentalement par les personnes qui se soumettraient à cette expérience.

2° Moyens que l'on pourrait employer pour parvenir à correspondre avec les habitants d'une terre matérielle, soit Mercure, Mars, etc.

Monsieur le Rédacteur, je ne propose ces problèmes qu'afin de hâter le progrès du spiritualisme. Vous en ferez l'usage qu'il vous conviendra. En attendant, je suis votre très-dévoué.

Ch. Renard.

Rambouillet, 24 février 1859.

P. S. Il serait aussi à désirer que les médiums fussent en état ou possédassent l'arcane nécessaire pour faire voir à un consultant quelconque, et même à plusieurs à la fois, l'Esprit qui leur était connu lors de son existence matérielle.

LE SPIRITUALISME EN CHINE.

On lit dans le *Spiritual-Telegraph* de New-Yorck :

La révolution en Chine a commencé avec l'empereur rebelle, en 1843. Il était alors un maître d'école dans une province insignifiante. C'est un voyant, et sa carrière politique

lui a été suggérée par une vision qui lui montrait son avenir. Il a été assez illuminé pour connaître qu'il n'y avait qu'un Dieu, et que ses concitoyens étaient idolâtres. Ayant conféré avec des missionnaires chrétiens, ses convictions sont devenues plus profondes. Alors il est sorti de sa retraite et a bientôt trouvé des disciples. Une fois, entrant dans un temple, il a cassé une ancienne idole qui a dix pieds de hauteur. Il soutient les droits des femmes et désire un partage de la propriété. Ses projets de réforme sont étonnants, et il est probable qu'il introduira un nouvel ordre social en Chine.

LE PREMIER DEVOIR DES SPIRITUALISTES.

Une des plus célèbres illuminées que le christianisme a produites, est sainte Thérèse, et elle exprimait souvent son désir de rester toujours sur une haute montagne pour crier à tous les passants : « Priez ! priez ! »

Dans notre époque nous avons d'autant plus besoin de cet avertissement, que nous entrons dans une ère nouvelle, que nous sommes lancés sur une mer sans rivages.

Puissent ceux qui sont appelés à naviguer sur ce vaste Océan que nul ne connaît encore, demander sans cesse à Dieu de les guider dans leur course, de les préserver des écueils où ils pourraient faire naufrage. Quand Christophe Colomb traversait pour la première fois la mer à la recherche du Nouveau-Monde, il contemplait avec joie cette belle constellation de la croix qu'on ne voit point en Europe, et les étoiles qui formaient le symbole de la foi lui communiquaient le courage et l'espérance.

Les spiritualistes qui ont une grande mission à remplir ont bien besoin du secours de la prière, et, quand nos supplications montent au trône de Dieu, ce sont des assurances de cette confiance filiale qui ouvre le cœur du plus tendre des pères et en fait sortir tous les trésors de l'amour.

Je citerai ici quelques pages de Lamennais, où il parle de la responsabilité de ceux qui sont destinés à propager les idées nouvelles :

« Nous vivons aujourd'hui à l'une de ces époques où tout « tend à passer d'un état à un autre état, à un développe- « ment ou transformation religieuse. Ceux que la Providence « a destinés à préparer l'ordre nouveau ont une mission dont « la grandeur doit les pénétrer, je ne dis pas d'étonnement, « mais d'épouvante; car qui pourrait calculer les suites d'une « faute commise, d'une erreur même involontaire, au moment « décisif où tout un monde ébranlé cherche son équilibre et « s'agite convulsivement pour le trouver. Il faut que ses « guides sondent l'avenir immense qui s'ouvre devant eux « pour s'orienter en quelque sorte sur l'éternel pôle de la vie. « Telle est la tâche qui leur est confiée. Ces grands change- « ments ne s'accomplissent pas sans doute avec les seules lu- « mières de l'homme; car, qu'est-ce que l'homme sait? que « voit-il? Il leur viendra un autre secours, un rayon d'en « haut les éclairera : les promesses nous en assurent. Mais « encore est-il nécessaire qu'ils observent attentivement tous « les signes qui peuvent servir à leur faire discerner la route « qu'ils doivent suivre : autrement, que seraient-ils, sinon « des aveugles qui conduisent d'autres aveugles. Tenez-vous « avec soin dans la direction divine des choses. Dieu ne fait « pas tout; il veut que les hommes concourent par leur libre « action à l'accomplissement de ses desseins. »

Nous répétons encore : Priez! priez! spiritualistes, c'est vous surtout qui devez demander à Dieu la grâce de convaincre les hommes de la vérité du christianisme et du grand dogme de l'immortalité de l'âme.

César a dit : « Les Gaulois ne connaissent pas le mal de la mort, » parce que la foi des druides leur faisait voir dans le trépas d'un monde nouveau. Ainsi les spiritualistes ne doivent pas connaître les maux de notre existence ici-bas. Pour eux la vie est une épreuve, et, s'il faut supporter les attaques des incrédules, leur dérision et leur insulte, cela ne pourra pas troubler la paix de leur âme qui aspire à des régions plus élevées quand sera accomplie la mission pour laquelle Dieu les a placés sur la terre. Ils se rappelleront les paroles de l'archange Gabriel à Daniel : « Ceux qui instruiront beaucoup d'autres brilleront comme les étoiles pendant l'éternité. »

LADY GORDON.

ECRITURES SANS MAINS.

La lettre suivante a été adressée au rédacteur du *Spiritual-Telegraph :*

« J'ai promis de vous envoyer une communication angélique, faite à un médium qui est une dame irréprochable, une excellente épouse et mère, et l'enfant de parents fort honorables ; mais son mari ne désire pas qu'elle soit nommée, et les Esprits ont déclaré que plus tard elle deviendrait une lumière éclatante pour ceux qui désirent se convaincre de l'immortalité. Mme X. a trente-cinq ans ; elle s'est mariée de bonne heure et a toujours été absorbée par les soins du ménage. Elle est devenue médium contre sa volonté, puisque les Esprits ont saisi sa main et lui faisaient écrire des choses souvent contre ses idées. Elle a aussi la faculté de voir les Esprits.

« En octobre 1858, de nouveaux faits ont eu lieu. Des amis morts sont venus écrire en sa présence, sans intervention humaine, avec un crayon ou une plume avec de l'encre. Voici une communication ainsi écrite en ma présence, le 12 mars 1858, en réponse à ma pensée : « *Qu'est-ce que le christia-* « *nisme?* » C'était écrit sur du papier à lettre, très-distinctement. Après l'avoir placée sur la table moi-même avec un crayon et une plume, j'ai tenu fortement les mains du médium dans les miennes et pendant ce temps la plume a écrit sur le papier sans intervention humaine. Quand je l'ai lu, j'ai trouvé ces observations :

« Le *christianisme.* — Vous me demandez ce que c'est que le « christianisme? Il précède la civilisation et n'attend pas l'o- « pération des causes philosophiques. Il tient dans sa main les « destinées du monde, et le Christ a choisi pour son œuvre « spéciale la rédemption de l'humanité. Déjà l'Evangile est « traduit en toutes les langues, et il est connu en Asie et en « Afrique.

« Le christianisme a touché les sceptres de Mahomet et de « Brahma, qui sont réduits en cendres. Il assemble son école « sur l'acropole d'Athènes, et l'imprimerie annonce ses triom- « phes sous les ombres des pyramides. Le christianisme a « allumé son flambeau dans les îles de l'océan Pacifique,

« et le Cannibal sort de ses forêts pour s'agenouiller à son « autel et recevoir son sacrement. Partout où le christianisme « est propagé, il apporte les fruits de la civilisation, la li- « berté, la littérature, les arts, le commerce, l'agriculture « et la philosophie. Le christianisme aura bientôt assimilé « tous les hommes en agissant *sur la vie intérieure de « l'homme;* il construira une nouvelle organisation sociale qui « sera établie sur une fondation solide et impérissable. L'Es- « prit de celui qui a dit : « Que la lumière soit faite, » re- « mue sur le chaos moral, et il tirera la lumière hors des té- « nèbres, et l'ordre du désordre qui existe a présent dans le « monde. » « R. B. »

Calomniez, calomniez, Basile;
il en restera toujours quelque
chose.

Des gens *qui se disent spiritualistes* se sont, pour des raisons dont nous dédaignons d'approfondir le but, plu dernièrement à lancer contre nous des bruits manifestement calomnieux. Pour tous ceux qui nous connaissent, le résultat d'une telle infamie a été tout contraire à celui qu'attendaient ses fauteurs. Pour ceux qui ne nous connaissent pas et qui auraient pu avoir connaissance des calomnies nous dirons : que nous n'avons jamais caché notre vrai nom sous aucun pseudonyme; que nous ne l'avons jamais fait précéder de la moindre particule vaniteuse, ni déguisé sous un titre qui ne nous appartient pas. Nous nous appelons Zéphyre-Joseph Piérart, fils d'Emmanuel Piérart, né à Dourlers, département du Nord. Cette localité, ainsi que les villes de la Bassée et de Maubeuge, même département, ont été les seules résidences que nous ayons eues avant de venir à Paris en 1856. On peut donc s'informer minutieusement qui nous sommes, de qui nous procédons, ce que nous avons fait, et

du degré de considération dont nous jouissions dans notre pays. Comme tous mes ascendants, y compris mon père, qui fut la loyauté personnifiée, je me fais gloire de porter un nom intact de la moindre tache, et je mets au défi qui que ce soit de présenter la moindre allégation contraire. Voilà ce que nous dirons à ceux qui ne nous connaissent pas. Quant aux misérables qui se sont plu à nous salir par je ne sais quelles insinuations dont nous dédaignons de rechercher les causes, nous les prévenons que les tribunaux n'ont jamais manqué de sévir contre les diffamateurs, et que notre intention est de les y déférer à la première nouvelle occasion qui se présentera.

Dans une de nos précédentes livraisons, nous avons promis à nos abonnés de leur donner des modèles de quelques-uns des spiritoscopes employés aux Etats-Unis : nous sommes aujourd'hui à même de tenir cette promesse. Avant peu, nous leur donnerons en lithographie plusieurs de ces appareils de communications médianimiques, avec une légende explicative traduite de l'anglais.

ERRATA.

A son arrivée à la Nouvelle-Orléans, M. Barthet nous signale une faute que s'est glissée dans notre 3e livraison, pages 78 et 79 de ce volume. Au lieu de « Charles Favre, » lisez Léon Favre. — Notre correspondant de La Haye, M. Revius, de son côté, nous prie de remplacer par un *u* la lettre *n* qui figure à son nom aux pages 126 et 139 de notre dernière livraison. A la page 129, 2e ligne d'en bas, il nous prie de mettre : *ce* que sont les singes, au lieu de : *et* que sont ; et page 132, ligne 19, de lire : *sans le porte voix*, au lieu de : *dans le porte-voix*.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

POLÉMIQUES ET CONTROVERSES.

DOIT-ON S'EN RAPPORTER A LA SINCÉRITÉ DE TOUT MÉDIUM ET DE TOUT ESPRIT? — L'ESPRIT DIVIN SE TROUVE-T-IL PLUTÔT DANS UN SEUL HOMME QUE DANS L'HUMANITÉ ENTIÈRE, ET FAUT-IL CROIRE TOUS CEUX QUI SE PRÉTENDENT LES SEULS PROPHÈTES ET INSPIRÉS DE DIEU ET DES GRANDS ESPRITS?

Un homme qui s'est acquis la réputation d'un savant plein d'esprit et de bon sens, M. Jobard, conservateur du Musée de l'industrie de Bruxelles, et qui. tout en admettant la réalité des phénomènes spiritualistes, s'est pendant longtemps obstiné à nier l'existence des Esprits, nous a adressé à ce sujet plusieurs articles où la plus franche conversion à nos doctrines se trouve avouée. Un de ces articles est intitulé : *Incrédulité.* Nous le reproduisons plus loin. Un autre est une conversation médianimique que l'auteur prétend avoir eue avec A. de Humboldt, l'illustre savant. Nous n'avons point cru devoir insérer ce dernier article pour diverses raisons. Nous avons, au lieu de cela, écrit à celui qui nous l'avait adressé une lettre que peut-être on nous saura gré de reproduire ici :

Monsieur,

« Comme vous pouvez le voir par la lecture de ma *Revue*, je suis assez peu empressé de reproduire des dictées médianimiques. Je crois que ces dictées et toutes les inspirations des médiums qui se prétendent visités par des Esprits illustres sont l'écueil du spiritualisme. S'il n'avait offert pour tout domaine que ces prétendues révélations que nous voyons surgir maintenant de toute part, il n'eût pu demeurer debout devant le sarcasme, l'esprit de scepticisme, si puissants en France. Heureusement il offre à côté de cela des phénomènes, des prodiges de tout genre, de facile, de tangible constatation, et qui forceront, bon gré mal gré, la science à s'en occuper avant peu. Comme je l'ai déjà dit, la question, à l'heure qu'il est, n'est pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiri-

tualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude, mais ce qu'il importe le plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement : que l'âme est immortelle ; qu'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens; qu'il existe en dehors et au-dessus de notre monde physique un monde tout spirituel; que, dans certaines circonstances données et sous l'empire de certaines lois qu'il s'agit de bien connaître, on peut, par la volonté et avec des dispositions psychiques particulières, agir sur ce monde et produire des effets inexplicables pour la science actuelle. Quand ces points seront prouvés, démontrés, propagés, ce qui est encore bien loin, alors seulement il sera bon d'aborder la question des révélations du monde spirituel, et d'examiner quand, comment et en vertu de quels principes on peut obtenir à ce sujet des communications sûres, émanées d'Esprits dont l'identité soit parfaitement prouvée. Mais non. Au lieu de s'attacher tout d'abord à prouver qu'il y a des manifestations médianimiques, de montrer leur possibilité, leur ancienneté, leur universalité, leur *modus operandi*, la plupart des spiritualistes se sont mis à évoquer des Esprits, à prétendre avoir reçu des communications des plus grandes illustrations d'outre-tombe, et à présenter chacun ces communications comme les seules bonnes, les seules véritables. Encore si on n'évoquait que les mânes de parents, d'amis bien aimés ou si on laissait, comme en Amérique, les Esprits se manifester, se nommer spontanément, librement, d'eux-mêmes, mais on les évoque, on les somme de comparaître à sa barre pour satisfaire seulement son caprice ou sa curiosité.

« Il est arrivé des circonstances où le même Esprit a été évoqué au même moment en des groupes divers, s'y est manifesté, à en croire les dictées médianimiques, et cela pour y venir faire preuve d'ignorance, de sottise, ou venir dire dans chaque groupe des choses toutes contraires, toutes contradictoires. Ainsi Voltaire, chez des catholiques, s'est montré dévot et repentant; chez des protestants, grand amateur de la Bible, admirateur de Calvin ; chez des libres penseurs, déiste, esprit fort. Pour mon compte, j'ai reçu de divers points de

l'Europe une foule de communications qu'on m'assurait être l'œuvre du Christ en personne, et qui, toutefois, n'en étaient pas moins contradictoires dans leur esprit et leurs conclusions. Cela prouve un peu ce qu'a dit Rousseau, que quand on se mêle de faire parler Dieu, chacun le fait parler à sa manière. Cela prouve aussi qu'il n'est pas aussi facile qu'on le pense de faire venir à soi, par l'effet d'un simple commandement, les plus illustres Esprits. Cela prouve, en outre, que souvent il n'y a d'autre esprit que celui du médium, qui, sciemment ou à son insu, se met à la place de l'âme évoquée avec ses opinions, ses impressions personnelles, ses réminiscences, etc., et les reflète sur le papier ; cela prouve enfin que la plupart des âmes souillées qui nous entourent ne se gênent pas pour prendre le nom d'un autre et nous donner leurs propres élucubrations pour la révélation d'une âme supérieure.

« Passe encore si ces Esprits venaient nous communiquer des choses d'une utilité usuelle, venaient nous consoler, nous éclairer, nous encourager dans les travaux, les entreprises diverses de notre pauvre existence, ou bien nous faire des révélations dont nous pourrions constater, contrôler la vérité. Mais le plus souvent ils se plaisent à nous décrire des mondes qu'il nous importe peu de connaître, à nous parler de choses qu'il nous est de toute impossibilité d'aller vérifier. Comment voulez-vous que nous nous attachions de conviction et d'enthousiasme à de pareilles révélations? Vous me parlez d'un certain livre renfermant tout un cosmos spiritualiste que l'auteur du cosmos scientifique, l'illustre A. de Humboldt, aurait déclaré, par voie médianimique, être une œuvre sublime émanée d'un prophète qui sera le dernier après J. C. — Je ne sais pas si ce livre est l'œuvre d'un tel prophète. Tout ce que je sais, c'est qu'il est écrit dans un français qui n'est pas toujours très-correct, que sa lecture est bien indigeste, pénible, et demande de la part de l'amateur bien des efforts de réelle bonne volonté. Un livre divin, émané d'un aussi grand prophète, ne devrait-il pas revêtir une forme plus claire, plus concise, plus correcte, plus attrayante ?

Malgré ces obstacles, j'ai néanmoins lu ce livre. J'y ai trouvé, à côté de quelques révélations dues au voyant, des idées empruntées à Fourier, à Swedenborg et à une foule d'autres qui se sont occupés de ces matières, le tout délayé dans les idées personnelles des deux auteurs qui ont arrangé et publié le livre, et qui ne se sont point fait faute d'y mêler partout une partie de leur bagage scientifique. Néanmoins, quel que soit ce livre, la justice oblige de dire qu'on y trouve des idées neuves, originales, séduisantes, et qui ne manquent pas de grandeur, d'intérêt. Mais qui nous garantira que c'est là l'oracle des oracles, la révélation par excellence, la seule et suprême explication de l'énigme de l'univers? On nous y parle de Dieu, des mondes, des planètes, d'une foule de choses enfin dont nous ne pouvons aller vérifier l'existence, et qui, il faut le dire, ne sont pas celles qu'il nous importe le plus de connaître. Ces descriptions sont-elles conformes à la réalité des choses? Qui nous le garantira? Un publiciste ici à Paris, dans un compte-rendu assez étendu qu'il fit du livre, dit que tant que son auteur n'aura pas, par des miracles, prouvé la vérité de sa mission révélatrice, montré qu'il est l'envoyé, l'inspiré de Dieu, il n'y aura pas de raison pour admettre son œuvre comme Genèse et Evangile divin. Cela, à mon avis, n'est pas une raison. Il nous est venu, depuis que nous avons fondé une *Revue spiritualiste*, des personnes porteurs aussi de cosmogonies révélées, et qui voulaient que nous les aidassions à les publier. Ces personnes étaient des médiums ou avaient à leur service des médiums, sous l'influence desquels les révélations avaient eu lieu par voie d'écriture directe, d'apports médianimiques, médiums sous l'influence desquels la matière s'était mue d'elle-même, contrairement à toutes les lois de la physique. Devais-je à cause de cela accepter comme vraies ces nouvelles cosmogonies et jurer qu'elles étaient la loi des lois, la lumière des lumières, et qu'après elles il n'y en aurait plus d'autre? Non. Depuis que j'ai examiné, étudié la plupart des prodiges du spiritualisme, les lois en vertu desquelles ils ont le plus souvent lieu, il m'est venu moins que jamais à la pensée de voir

toujours une intervention divine dans ces prodiges. Pas plus une intervention diabolique. La plupart des révélations médianimiques sont purement et simplement des révélations particulières d'Esprits qui, souvent, n'en savent pas plus que nous et s'amusent à nos dépens. Je dirai même, parce que cela est vrai, que la plupart du temps ces communications n'ont de valeur que quand elles ont été retouchées, augmentées, complétées par quelque plume purement humaine. Cela étant, va-t-il falloir absolument s'incliner devant chaque communication qu'on nous dira émanée de Dieu, des bons ou grands Esprits, et obtenue à l'aide d'un nouveau prophète? A ce compte, nous n'en avons pas encore fini, car que de voyants, de médiums, d'extatiques ne se disent pas inspirés par les bons Esprits, visités par les anges, favorisés de Dieu! Va-t-il falloir les croire tous, et alors où sera la révélation supérieure aux autres, celle qu'il faut regarder comme seule véridique, et après laquelle il n'y en aura plus jamais? Vous me parlez de cosmogonie, monsieur. Hélas! combien n'y en a-t-il pas eu déjà depuis la cosmogonie hindoue, la meilleure de toutes, jusqu'à celle des Scandinaves, passant par celle des Chinois, des mages, des prêtres égyptiens, des Phéniciens, par celles des druides, des chants orphiques, de la Bible, de l'extatique Davis, etc.? A laquelle de ces cosmogonies, qu'on dit avoir été révélées au milieu des plus grands prodiges, faudra-t-il se rendre? Faudra-t-il plutôt adopter celle du paysan du Var ou de tout autre somnambule moderne?... Grande question, comme vous le voyez, et qui ne manque pas d'offrir bien des difficultés!

« Mais, me direz-vous, il n'y a donc aucun moyen de s'assurer de la vérité, et l'homme doit donc demeurer éternellement flottant et incertain sur ce qu'il doit croire touchant son origine, ses destinées, l'organisation et le gouvernement de l'univers? Il n'y a donc pas de révélation, me direz-vous, ou s'il y en a, il n'en est aucune qu'on doive regarder entre toutes comme divine, supérieure, véritable?

« Loin de moi une telle conclusion. Faut-il vous rappeler ici, Monsieur, divers passages de la *Revue spiritualiste*, où mon opinion à cet égard est exprimée? Je crois, au contraire,

à la série non interrompue des révélations et à l'intervention constante de la Providence dans les destinées de l'humanité. Je crois que Dieu n'a pas seulement parlé aux anciens, qu'il n'y a pas eu qu'une seule révélation dans le temps, mais qu'il en est de continuelles et de progressivement conformes aux besoins, aux lumières, aux tendances de l'humanité. Mais ces révélations sont-elles faites à l'humanité tout entière, ou à un seul de ses membres en particulier? Résultent-elles des déclarations d'un seul inspiré, ou de celles de tous les sages, de tous les penseurs, de tous les voyants qui se sont mis dans les conditions nécessaires pour entrer en communion parfaite avec l'Esprit divin? J'incline dans le sens de la seconde solution. En effet, pourquoi le Créateur aurait-il déshérité l'humanité de ses dons les plus précieux au profit d'un seul? Quel est celui-là qui peut se dire nanti de plus de lumière, de sagesse et de vérité à lui seul que tout le monde réuni? Vous pourrez me citer, il est vrai, les révélateurs dont j'ai parlé à différentes reprises, comme le divin Ram, Fohi, Khrisna, Zoroastre, Çakia Mouni, Odin, Mahomet, le Christ, autant de personnalités mémorables qui auraient été les personnifications, les aliénations les plus complètes de l'esprit infini dans la nature finie, les plus parfaites émanations de Dieu dans l'humanité. Mais je dirai que ces révélateurs ne furent nullement les premiers introducteurs des éléments, des principes constitutifs, des doctrines qui prévalurent par suite de chacune de leurs révélations. Ils ne firent en quelque sorte que les mettre en lumière, les personnifier, les résumer, les consacrer, en faire article de foi, symbole déterminé.

« En effet, si l'on descend dans l'examen des faits qui ont précédé chacune de ces grandes évolutions révélatrices, on verra que ces faits n'en ont été en quelque sorte que la préparation nécessaire; que les idées, les besoins, les tendances, les principes qui prévalurent par le triomphe définitif de chacune d'elles, étaient la résultante logique de toute une situation déjà ancienne, de tout un ensemble de révélations particulières antérieures. A ne prendre que le christianisme, qui ne voit qu'il date des entrailles mêmes de judaïsme? que

les prophètes en furent les premiers préparateurs, que ses éléments divers sont une alliance du sévère monothéisme de Moïse avec le masdéisme du Zend Avesta, accomplie au temps de la domination perse sur l'Asie occidentale ? De cette alliance sortirent des sectes comme celles des Pharisiens et des Esséniens, où s'abrita et s'élabora la pensée de l'évolution religieuse nouvelle. C'est chez les Esséniens que le Christ forma son éducation et se prépara à son apostolat. Il n'eut qu'à donner une forme, la sanction du miracle et du martyre à ce qui existait déjà avant lui. Comme l'a dit M. Renan, un des plus éminents écrivains de ce temps : « Alors et par suite de l'influence persane, on vit naître dans le mosaïsme tous les éléments nouveaux qui formèrent le fond du christianisme. On vit chez les Juifs une théorie d'anges et de démons, un spiritualisme raffiné, si on le compare à l'ancien réalisme hébreu, un goût pour le symbole qui confine presque à la cabale et au gnosticisme, des idées sur les manifestations terrestres de la divinité tout à fait étrangères aux peuples sémitiques. » Le christianisme était né. Il ne s'agissait plus que de lui donner un nom, une sanction, un étendard. Ce nom et cette sanction lui furent donnés par le divin thaumaturge de Nazareth, par ses miracles et sa mort ; l'étendard fut la croix.

« Le Christ lui-même était si pénétré que toute révélation, toute lumière, toute vérité ne pouvait être le fait d'un seul, qu'il remit au temps, à l'avenir, le développement, l'achèvement de sa doctrine. Témoin le christianisme canonique officiel qui ne fut que le résultat d'une lente élaboration accomplie dans les trois premiers siècles auxquels les pères de l'école d'Alexandrie donnèrent les formules dogmatiques qui ont subsisté depuis. J'aurais encore bien des choses à vous apprendre, disait Jésus à ses disciples, mais vous ne seriez pas en état de les comprendre ; c'est pourquoi je vous enverrai l'esprit de lumière et de consolation qui vous enseignera toute chose.

« Fidèle à ces paroles du Christ, l'Eglise s'appliqua, dès les premiers temps, à s'y conformer. On la vit, aux premiers

siècles de son existence, prêter attention aux révélations, aux inspirations qui émanaient de chacun de ses membres, même des plus humbles, persuadée que Dieu prenait quelquefois pour agents de ses desseins les créatures les plus infimes, et que son esprit était dans l'ensemble des fidèles plutôt que dans un seul, quelque élevé qu'il soit en dignité et en considération. Ce fut la grande et belle époque des prophètes du désert, des ascètes, des pieuses voyantes, des extatiques, des sibylles, dont les inspirations, les révélations forment le fond des plus belles légendes du christianisme. Ce fut la période des grands conciles œcuméniques, alors que tous les dignitaires, les délégués ecclésiastiques étaient librement choisis par les suffrages de tous les fidèles, pris même au sein des artisans, et qu'on voyait paraître aux grandes assises de la chrétienté une foule de pieux personnages affranchis de tous les biens de la terre, et par cela même plus libres et mieux inspirés dans leur conscience et dans leurs décisions. Alors l'Eglise croyait que l'Esprit de Dieu était plutôt dans l'ensemble de ses membres que dans un petit nombre de ses dignitaires, et c'était l'ensemble et la majorité des avis qui gouvernaient ses décisions.

« Aujourd'hui on a changé tout cela. L'Eglise est laissée parfaitement de côté. L'ensemble de tous les fidèles n'a plus rien à voir ni dans le gouvernement de tous ni dans les nouvelles décisions que les circonstances réclament. Le pape et les cardinaux se sont arrogé le droit de tout décider à eux seuls, même les articles de foi, témoin le dogme de l'Immaculée Conception.

« Est-il raisonnable que l'on suive les mêmes errements au sein du spiritualisme moderne, et devons-nous le souffrir? De quel droit, fermant l'oreille aux grands enseignements de l'histoire, un homme viendrait-il à lui seul se dire dépositaire d'une révélation, la seule véritable, la seule qui doive faire loi? Des Esprits supérieurs l'ont inspiré, dira-t-il. Mais où est la preuve d'une telle faveur? Qui peut prétendre avoir plus que tout autre affaire à de tels Esprits, ou quel est celui qui, y ayant réellement affaire, a autorité pour imposer à la

foi d'autrui les communications qu'il leur doit? S'il m'est libre de me dire favorisé du ciel, il est libre à mes contradicteurs de ne pas me croire. Cette prétention d'avoir trouvé à soi tout seul la loi et les prophètes des temps modernes, n'est-elle pas un empiétement sur les droits de l'humanité entière? Quand il est constaté que rien n'est plus incertain, plus trompeur que les révélations des Esprits, que le critérium à ce sujet n'est pas encore trouvé, des hommes se sont présentés comme ayant trouvé l'Evangile, la Genèse véritablement divine. Sans plus ample informé, *à priori*, ils ont formulé le Credo du spiritualisme. Nous, nous croyons que ce Credo ne peut résulter que de l'ensemble des révélations, et qu'on ne le trouvera qu'à la suite d'une immense et minutieuse enquête dans l'universalité des faits et des doctrines. De là la nécessité d'une vaste association qui rattache les uns aux autres et mette en relation les spiritualistes du monde entier; de là l'urgence, dans un temps à venir, des assises de la cause nouvelle. C'est pourquoi nous avons, dans notre journal, demandé la création d'une société, d'un jury spiritualiste. En vous reportant à la dernière livraison de la précédente année, vous trouverez, Monsieur, un exposé de nos raisons, de nos motifs et de nos projets à ce sujet, projets qui, nous l'espérons, finiront par se réaliser.

« Cela étant, vous comprendrez pourquoi je n'ai pu accueillir, pour l'insérer, la communication que vous assurez vous avoir été faite dernièrement par l'Esprit de M. de Humboldt.

« Agréez, Monsieur, s'il vous plaît, l'expression de ma parfaite considération, Z. J. Piérart. »

INCRÉDULITÉ.

Faites-moi voir : je ne demande pas mieux que de croire; endormez-moi, faites parler cette table, et alors je croirai. Montrez-moi un invisible, et quand je l'aurai vu et que je me serai bien assuré qu'il n'y a ni ventriloque ni grand péronier, alors, peut-être..., sans cela, je ne crois rien de ce qui sort des lois de la nature; c'est vous dire que je ne crois pas aux

miracles. (Telle est la ritournelle que nous entendons tous les jours.)

— C'est dire aussi que vous connaissez toutes les lois de la nature.

— La science n'a plus de mystères ; c'était bon autrefois d'avoir la foi et de jurer sur la parole du maître ; mais aujourd'hui, comme l'a fort bien dit le poëte Van Hasselt, qui a gagné le prix Bischoffheim :

L'esprit de l'homme est grand, il sonde toute chose,
La nature pour lui n'a plus de page close !

— Vous pouvez être incrédule, mais vous devriez être logique ; quand des milliers de volumes se publient, quand des milliers de témoins vous affirment un fait, sans avoir aucun intérêt à vous tromper, il me semble illogique, irrationnel de persister dans la négative ; c'est ainsi du moins que j'ai procédé à propos de la tour de porcelaine, à laquelle je crois sans l'avoir vue, sur le témoignage de ceux qui affirment qu'elle existe ; mais je ne les mets pas au défi de m'apporter la tour, comme vous me défiez de vous apporter le phénomène *hic et nunc ;* seulement, si j'avais eu l'esprit qui vous anime, j'aurais pris la peine d'aller à Pékin pour voir la tour. Je me suis dit, en lisant les nombreuses relations des effets du magnétisme et du spiritualisme : tout ce monde-là ne peut s'être donné le mot pour me tromper dans toutes les langues, et j'ai tant cherché, tant essayé, tant fait, que j'ai fini par me convaincre ; faites de même, cherchez, demandez, frappez, on vous ouvrira, on vous montrera, on vous donnera la lumière qui vous manque.

— Eh bien ! je demande à voir, je désire voir, j'ai même essayé une fois dans une société où il y avait plus de cent personnes qui se moquaient de moi et qui m'ont pris pour un fou.

— Ils avaient bien raison ; comprenez-vous un poëte, un philosophe, qui s'en iraient au bal pour évoquer leur muse ? Non, non, dirait la muse, non, je ne descends pas.

— Alors, va-t'en au diable, lui répondrais-je, puisque tu ne viens pas ! Je suis de bonne foi, je ne crois rien, mais rien

de tout ce qui se dit et s'écrit sur cela ; n'avons-nous pas eu la dent d'or ? Je me mépriserais profondément si je tournais seulement la tête pour voir une chose impossible, une absurdité enfin.

— Cela ne fait pas votre éloge, et je ne me dérangerai pas pour vous convaincre. La vérité ne s'acquiert que quand on la cherche avec le désir de la trouver ; malheur à ceux qui refusent de la recevoir, ils se privent du premier de tous les biens, l'espérance d'une vie meilleure.

— Après moi le déluge ! S'il y a un Dieu et s'il tient à me couvaincre, qu'il le fasse, ça le regarde.

— Mais non, c'est vous que cela regarde, puisqu'il vous a donné le libre arbitre. Fait-on la fortune des gens malgré eux ? Doit-on les forcer d'être heureux ? Ils vous répondraient comme Bilboquet : Si je suis heureux d'être malheureux, moi ! de quoi vous mêlez-vous ?

— Tenez, vous aurez beau dire, j'ai mes idées à moi ; la science, voyez-vous, m'a enseigné à ne plus croire qu'à ce qui m'est démontré comme deux et deux font quatre ; ainsi je ne doute pas du carré de l'hypothénuse ni de la géométrie, moi; en dehors de cela, on peut douter de tout, même de son existence, car rien n'est moins prouvé, selon les philosophes, les plus fameux encore.

— On a eu bien raison de dire : un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. Ecoutez ce dilemme : Vous croyez au progrès et à la végétation, vous croyez que l'humanité suit, comme l'homme, la loi d'accroissement successif et passe de l'enfance à l'âge mûr pour arriver à la vieillesse : vous donnait-on dans l'enfance des enseignements que vous ne pouviez comprendre ? Non, sans doute ; votre père vous disait : « J'aurais encore beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne pourriez les porter à présent. » Alors il vous fallait tout croire sur la parole du maître ; l'humanité a eu aussi son enfance, c'était l'époque des mystères et des miracles, de la foi aveugle, ignorante, enfantine ; mais il nous faut aujourd'hui une foi adulte, éclairée, scientifique, raisonnée, persuasive, comme dit Michel. Il vous faut

donc d'autres maîtres, d'autres enseignements; on vous les offre et vous les repoussez. Vous tenez à la science morte qui ne sait vous rendre raison de rien qu'à la façon du médium, malgré lui; *cur opium facit dormire? — Quia in illo virtus dormitura.*

Pourquoi l'homme naît-il, vit-il et meurt-il? — Parce qu'il y a en lui une force natale, vitale et fatale.

Pourquoi la sève monte-t-elle dans les arbres et donne-t-elle des fruits? Parce qu'il y a en elle une force ascensionnelle florale et fructificatrice qui donne des fleurs et des fruits en son temps; voilà exactement ce que nous apprend la science morte à laquelle vous croyez aveuglément, en disant : cela se conçoit, l'aimant possède une force attractive, le télégraphe une force communicative, le soleil une force dessinatrice, au moyen d'un papier imbu d'une substance réceptive et conservatrice des images. C'est simple comme bonjour. La poudre a une puissance explosive, la vapeur une puissance expansive, le gaz une puissance éclairante, comme la science nous l'enseigne.

Oh! la science a fait de grands progrès depuis les anciens qui ne connaissaient pas la force catalitique! C'est vrai, mais ce qu'il y a d'aussi vrai, c'est que nous sommes séparés de la foi ancestrale ignorante, aveugle, enfantine, par une couche épaisse de demi-savants, de quart, de huitième de savants qui repoussent la foi adulte, éclairée, raisonnée, scientifique, qui nous est révélée en ce moment. L'esprit de ténèbres et de confusion défend son empire de toutes ses forces; la lumière naissante qui pointe à l'horizon ne fait encore qu'effleurer les sommets; mais elle monte, monte et finira par éclairer les masses, encore si sombres et si noires. L'esprit de vérité ne s'adresse plus aux genêts, aux buissons, à la classe infime ignorante et crédule, mais aux sommets intelligents, aux hommes les plus avancés, les plus capables de réfléchir et d'expliquer la lumière qu'ils reçoivent; donc la révolution morale s'accomplira plus vite et l'harmonie sociale ne tardera pas à nous apparaître, et le bien-être universel s'ensuivra, et les fruits du parterre de Dieu seront assez

mûrs alors pour être cueillis et placés dans ses greniers d'abondance. La science a fait des progrès et peut encore en faire ; pourquoi refusez-vous de marcher avec elle ? Pourquoi regimbez-vous contre toute découverte nouvelle ? C'est bon pour l'Académie de repousser le progrès et de traiter Fulton de fou, Jenner de charlatan et de crucifier les précurseurs, inventeurs ou fauteurs de toute vérité nouvelle. Je vous le dis en vérité, la majorité de l'espèce humanimale manque de logique, de bon sens, de raison, et la preuve la plus évidente que le diable règne et gouverne encore ici-bas, c'est que nous avons la guerre et des antipathies internationales, c'est que l'on ne comprend pas encore la signification de la devise du *monautopole.*

A chacun la prospérité et la responsabilité de ses œuvres.

JOBARD.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir les précédentes livraisons.)

DES CHANGEMENTS D'ÉTAT DES ANGES DANS LE CIEL.

Il faut entendre par là les changements qui leur arrivent quant à l'amour et à la foi, et de là, quant à l'intelligence et à la sagesse, ainsi quant aux états de leur vie. Car les anges ne sont pas toujours dans un même état quant à l'amour, et de là quant à la sagesse ; leur amour décroît par degrés imperceptibles, de son plus grand point au dernier. Quand ils sont dans leur plus grand degré d'amour, ils sont dans la lumière et la chaleur de leur vie, dans leur éclat et dans leur joie ; quand ils sont dans leur dernier degré, ils sont dans l'ombre et dans le froid, ou dans leur obscur et leur tristesse. De ce dernier état ils reviennent au premier ; ces alternatives se succèdent avec variété. Ces variations d'état correspondent à nos variations de lumière et d'ombre, de chaleur et de froid, et se succèdent comme le matin, le midi et le soir. La nuit correspond à l'état de nulle sagesse et de nul amour, et n'a point de correspondance avec les états de vie de ceux qui sont dans le ciel ; cette correspondance est pour ceux qui sont dans l'enfer.

Suivant ces différences d'état de l'intérieur des anges, il y a aussi des mutations d'état des différentes choses qui sont hors d'eux et qui paraissent devant leurs yeux, car les choses qui sont hors d'eux prennent une apparence analogue à ce qui est en eux.

Chaque ange subit et parcourt de telles mutations d'état et aussi chaque société en commun, mais néanmoins chaque individu différemment l'un de l'autre, en raison de ce que l'un diffère de l'autre en amour et en sagesse, et chacun dans des temps divers. Le détail de ces différences serait infini, elles s'étendent en outre d'une société à une autre et du royaume céleste au royaume spirituel.

Il y a plusieurs causes de ces changements : la première, c'est que le charme de la vie du ciel s'avilirait par degrés et affecterait moins par l'habitude ; la deuxième, c'est que le propre de l'ange est l'amour de soi, et ses impulsions, quand elles se font sentir, diminuent leur amour, et ainsi leur sagesse, leur intelligence et leur félicité, et ils aspirent ainsi à se détacher de leur propre ; et la troisième, c'est qu'ils se perfectionnent ainsi en s'habituant à se tenir dans l'amour du Seigneur ; et par les alternatives de joie et de tristesse, leur perception et leur sensation de bonté devient plus exquise et plus parfaite. Ce n'est point le Seigneur qui produit ces mutations ; la cause en est dans les anges, parce qu'ils aiment leur propre qui toujours les éloigne de la perfection.

DU TEMPS DANS LE CIEL.

Quoique dans le ciel, tout ait une succession et une progression, comme dans le monde, et sans aucune différence, les anges n'ont aucune notion ni idée du temps ; la cause en est que dans le ciel il n'y a ni années ni jours, mais seulement des états et des changements d'état. Aussi, pour les anges, les idées de temps se changent en idées d'état, selon les correspondances. Voilà comment les idées des choses naturelles prennent une forme spirituelle dans les anges.

Les anges ont une autre idée de l'Éternité que les hommes ; ils comprennent par là non le temps infini, mais l'état infini ; chez eux, l'idée d'éternité est sans le temps.

Les anges qui conversent avec les hommes ne parlent jamais par idées naturelles propres à l'homme, dont toutes les pensées dérivent du temps, de l'espace et de la matière et de leurs analogues ; les anges parlent par des idées spirituelles qui toutes dérivent des états et de leurs diverses mutations, quant à l'intérieur et à l'extérieur ; et tou-

jours les idées angéliques et conséquemment spirituelles, quand elles *influent* sur les hommes, se tournent par soi et dans l'instant même en idées naturelles propres à l'homme et correspondantes aux spirituelles. Les anges ne savent point que cela s'opère ainsi et les hommes encore moins; telle est cependant toute influence du ciel sur l'homme. Ce dernier pourrait croire qu'il ne lui resterait aucune pensée, si on lui ôtait les idées de temps, d'espace et de matière, car c'est sur ces trois fondements que toute la pensée qui est à l'homme est établie; mais que l'homme apprenne que la pensée est d'autant plus finie et plus étroite qu'elle se tire du temps, de l'espace et de la matière, et que moins elle a cette origine, plus elle s'étend et s'élève vers l'infini. En effet, l'esprit s'élève pour lors, dans la même proportion, au-dessus des productions de la nature et du monde; c'est là la sagesse des anges.

DES REPRÉSENTATIONS ET DES APPARENCES DANS LE CIEL.

Les anges sont des hommes en forme très-parfaite et ils ont tous les mêmes sens qu'ont les hommes; ils les ont infiniment plus exquis et plus fins, et la lumière de laquelle ils voient est infiniment plus éclatante que celle dont voient les hommes. On ne peut décrire en peu de mots ce que l'on voit dans les cieux; ce qui s'y trouve, quant à la plus grande partie, est semblabe aux mêmes objets sur la terre, mais beaucoup plus parfait quant à la forme, et immense quant à la quantité. Ces choses sont bien différentes de celles de la terre quant à l'essence, car elles existent par le soleil du ciel et se nomment spirituelles; celles de la terre existent par le soleil du monde et sont dites naturelles.

Swedenborg nomme ailleurs *substance* la *chose* dont sont formés les objets célestes. Ainsi, si les idées de temps se changent en idées d'état et de mutations d'état; si les idées d'espace se changent en idée de similitude ou de dissemblance, ces idées de la matière se changent en idées de substance.

Dans les cieux tout existe par le Seigneur, selon les correspondances avec les intérieurs des anges. Comme tout ce qui correspond avec les intérieurs les représente aussi, c'est pourquoi tous ces objets sont nommés *représentatifs* ou *représentations;* et comme ils varient selon l'état des intérieurs, on les appelle *apparences*, quoique les objets qui apparaissent devant les yeux des anges et sont saisis par leurs sens, soient vus et saisis plus vivement que l'homme sur la terre ne voit

et saisit les objets qui le frappent. De là les apparences qu'on voit et saisit dans le ciel sont renommées *apparences réelles*, parce qu'elles existent réellement. Il y a aussi des apparences non réelles, qui sont celles qui, en apparaissant, ne correspondent point aux intérieurs. — Leur existence n'est que fantastique, nous les retrouverons dans la suite.

BERRUYER.

(*La suite au prochain numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE.

La France trompée par les magiciens et les démonolâtres du dix-huitième siècle, par l'abbé FIARD.

Voici le compte-rendu d'un livre curieux, peu connu du public, et que nos lecteurs, sans doute, seront bien aises de connaître. Ce livre toutefois n'est pas nouveau, et il n'a pas été écrit pour des spiritualistes. Nous en reproduisons toutefois l'analyse que vient d'en faire l'honorable M. Mathieu. Cette analyse montrera quels phénomènes, prodiges ou tours habiles préoccupèrent le public à la fin du XVIII[e] siècle, à une époque où l'on prétend que tout fut matérialisme et incrédulité, combien certaines gens les prirent au sérieux et le jugement qu'en portaient la plupart des membres du clergé, alors comme aujourd'hui, alors comme comme au moyen âge.

Il entre dans le cadre de la *Revue spiritualiste* d'analyser les ouvrages, anciens ou modernes, qui ont trait aux sciences occultes ; cette étude, destinée à relier le présent au passé, ne peut qu'offrir aux hommes sérieux un véritable intérêt, et les lecteurs de la *Revue* sont nécessairement des hommes sérieux. C'est pour aider dans cette tâche un peu laborieuse son honorable Rédacteur en chef que je viens dire aujourd'hui quelques mots d'un livre assez curieux qui m'est tombé sous la main et dont le titre figure en tête de cet article. Publié en 1803, s'il n'est pas tout à fait moderne, je veux dire s'il n'est pas précisément ce qu'on appelle de nos jours une *actualité*, il est du moins contemporain. Beaucoup de personnes pourront même s'étonner qu'un pareil ouvrage

porte une pareille date, mais ceci n'est pas mon affaire. Il est possible d'ailleurs que ledit ouvrage ne soit pas aussi ridicule qu'il en a l'air ; ce qui se passe depuis quelques années a modifié à cet égard bien des opinions ; il est possible aussi qu'il y ait, comme on dit, à prendre et à laisser dans les deux cents pages dont il se compose, c'est ce que nous allons tâcher d'examiner.

L'abbé Fiard a mis deux épigraphes à son livre, empruntant la première à l'Encyclopédie, la seconde à Bayle.

« *Il serait insensé*, — dit l'Encyclopédie, — *de ne pas croire que quelquefois des démons entretiennent avec les hommes de ces commerces qu'on nomme magie.* »

« *Il est certain*, — dit Bayle, — *que les philosophes les plus incrédules et les plus subtils ne peuvent n'être pas embarrassés des phénomènes qui regardent la sorcellerie.* »

Ces deux épigraphes montrent assez dans quel esprit l'auteur a composé son ouvrage. La magie et la démonolâtrie sont pour lui des choses bien prouvées ; mais ce n'est pas seulement dans l'antiquité et dans le moyen âge qu'il veut qu'on aille les chercher, c'est en plein dix-huitième siècle qu'il nous les montre, et voici comment il termine son introduction :

« Nous allons démontrer que depuis nombre d'années Paris, Versailles et toute la France, ont vu *des faits* qui ne peuvent être attribués qu'au pouvoir des démons et à la communication de certains hommes avec les esprits méchants ; qu'à cet égard la France a été horriblement *trompée*, et qu'on n'avait d'autre objet en la trompant que d'amener sur elle avec sécurité le déchaînement de ces démons et le déluge de maux qui a abîmé la nation et la perdra de nouveau, si enfin elle n'ouvre les yeux. »

Voilà donc qui est entendu ; le dix-huitième siècle a eu ses magiciens et ses démonolâtres ; qui s'en serait douté ? Mais quels sont les *faits* (soulignons ce mot comme dans la phrase si solennelle de l'abbé Fiard) sur lesquels l'écrivain catholique s'est appuyé pour émettre une opinion si singulière et si extraordinaire en apparence ? Nous allons voir.

C'est d'abord un ventriloque, modeste épicier à Saint-Germain-en-Laye, nommé Saint-Gille, qui fut présenté à

l'Académie des sciences au mois de décembre 1770. Cet homme avait le talent d'articuler des paroles très-distinctes, la bouche bien fermée et les lèvres bien closes, ou la bouche grandement ouverte, en sorte que les spectateurs et auditeurs pouvaient y plonger, mais en même temps de prononcer de manière que sa voix semblait venir de distances ou plus grandes ou plus petites, à volonté; tantôt du milieu des airs, du toit d'une maison opposée, de la voûte d'un temple, du haut d'un arbre, du sein de la terre, etc. Non-seulement il changeait la direction de sa voix, mais il en changeait aussi le timbre quand il le voulait, de sorte qu'elle était à son gré, ou plus grêle, ou plus pleine, ou plus sourde, ou plus aiguë. Or, d'après l'abbé Fiard, ce fait, très-rare depuis l'établissement de la religion chrétienne, n'a jamais été regardé comme naturel; au contraire, les nations les plus anciennes et les plus éclairées l'ont toujours regardé comme une œuvre du démon; le mot *ventriloque* ou *engastrimythe* était dans leurs langues synonyme du mot *magicien*. Ainsi, voilà ce pauvre épicier de Saint-Germain-en-Laye atteint et convaincu de magie... par l'abbé Fiard. En vain le membre de l'Académie des sciences qui l'avait présenté à ses doctes confrères, M. de la Chapelle, chercha-t-il à expliquer sa ventriloquie par des causes naturelles; l'abbé Fiard emploie une bonne partie de son livre à réfuter cette prétendue explication. Il veut bien convenir que dans certaines circonstances la ventriloquie peut être due à des causes naturelles ou artificielles, sans l'intervention des démons, mais ce n'est pas le cas du sieur Saint-Gille, dont la ventriloquie passait toutes les bornes du possible. Il y a ventriloques et ventriloques, comme il y a fagots et fagots. Inclinons-nous devant cette conclusion de notre auteur et passons à autre chose, sans nous arrêter plus longtemps à ce premier *fait;* autrement nous n'en finirions pas dans notre analyse, et s'il faut de la magie, pas trop n'en faut.

Ce qui vient ensuite est d'une bien plus grande importance; il s'agit de Mesmer, des somnambules magnétiques et de Cagliostro. Commençons par Mesmer. L'abbé Fiard n'y va pas

par quatre chemins ; il déclare tout d'abord qu'il va démontrer que ce prétendu docteur, ainsi que le sieur Saint-Gille, était un vrai démonolâtre ou magicien, et qu'il n'a opéré qu'à l'aide des démons. Pour cette démonstration, il énumère toutes les cures merveilleuses opérées par Mesmer et par ses disciples ; il raconte toute cette histoire des premières magnétisations, qui est en effet si curieuse et que connaissent toutes les personnes qui se sont occupées un peu sérieusement de l'étude du magnétisme animal. Il parle de cette fameuse commission nommée en 1784 par l'ordre du roi Louis XVI, partie dans l'Académie des sciences, partie dans la Faculté de médecine, en tout quatorze savants, qui firent même, à ce qu'il paraît, de la belle besogne...

« Dans ce temps-là, c'était déjà comm' ça. »

L'abbé Fiard ne les épargne guère. « Rien de moins recevable, dit-il, rien de plus embrouillé, de plus obscur, on peut même dire de plus ridicule et de plus burlesque que les explications données par ces quatorze savants, choisis dans tout ce qu'il y avait en France de plus instruit et de plus éclairé sur les objets en question. » Bravo ! monsieur l'abbé ; voilà un coup de patte assez bien donné à ces académiciens qui veulent toujours tout savoir et tout juger, et il y avait pourtant là des noms bien recommandables et justement célèbres ; mais s'ils ont vu trouble dans les actes et dans la doctrine de Mesmer, êtes-vous bien sûr, vous, d'y avoir vu plus clair ?...

Du magnétisme simple l'abbé Fiard passe au somnambulisme magnétique, et c'est là encore qu'il a beau jeu ! « Ce n'est pas de cette seule manière, dit-il, c'est-à-dire en faisant des guérisons surnaturelles, que ce séducteur (Mesmer) a trompé la France. Ses étranges procédés ont amené d'autres *prodiges* plus marqués encore, s'il est possible, au coin de l'enfer. Dans un sommeil feint ou véritable, causé par ces mêmes procédés, quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe ont acquis les talents les plus extraordinaires, comme d'annoncer les choses cachées, soit dans le passé, soit dans

l'avenir ; de posséder les sciences sans étude, telles que la botanique et la médecine ; de connaître les plus grands secrets ; de mettre au jour les pensées d'autrui, de produire en un mot des effets qui demanderaient toute la sagacité, toute la force d'esprit des hommes les plus habiles et les plus éclairés. » On comprend que ces merveilleux effets du somnambulisme ne pouvaient pas trouver grâce devant notre auteur ; aussi n'hésite-t-il pas à les rapporter tous en masse à une action diabolique ; il n'est pas le seul, du reste, qui ait eu cette pensée-là, et, de nos jours encore, il ne faudrait pas chercher bien loin pour trouver des personnes religieuses dont ce fût la manière de voir. Que MM. les magnétiseurs d'aujourd'hui se lavent, s'ils le peuvent, de cette terrible accusation de démonolâtrie ; tout ce que je sais, c'est que je me défiais déjà un peu de certains somnambules ; ce sera bien pis maintenant que j'ai lu l'ouvrage de l'abbé Fiard.

Mesmer nous conduit à Cagliostro. « C'est à l'époque de l'apparition de ces *somnambules*, engeances sorties du *démonolâtre Mesmer*, que parut sur la scène, à Paris, un autre *démonolâtre* ou *magicien*, qui non-seulement a réuni dans lui tous les talents de ses devanciers, mais les surpassa même de beaucoup, soit dans les effets, soit dans la manière dont il sut les produire, le fameux *Cagliostro.* » On voit, par cette phrase, que je copie textuellement dans son livre, que le brave abbé n'y va pas non plus de main morte contre ce nouveau personnage. J'avoue, du reste, que je ne sais pas trop, pour ma part, ce qu'était en réalité ce Cagliostro dont l'existence mystérieuse a laissé après elle comme une odeur de sorcellerie à laquelle un nez aussi fin que celui de l'abbé Fiard ne pouvait manquer de se laisser prendre. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans tout ce qui a été raconté touchant ce moderne thaumaturge. A en croire l'abbé Fiard, Cagliostro prétendait communiquer à son gré avec les anges ou intelligences célestes ; il faisait entendre en rase campagne des paroles comme venues du ciel ; il a fait voir à Paris et à Versailles, dans des miroirs, sous des cloches de verre et dans des bocaux, des spectres animés et se mouvant d'hommes et de femmes morts depuis long-

temps, comme Marc-Antoine, Cléopâtre et autres qu'on lui demandait. L'abbé Fiard cite encore d'autres faits et gestes de Cagliostro, empruntés à divers ouvrages contemporains, et plus ou moins incompréhensibles, comme d'avoir évoqué les morts, *au point qu'il fit trouver à un souper cinq ou six défunts très-illustres, tels que Socrate, d'Alembert, Voltaire, etc.*, et il n'a pas de peine à en déduire contre lui l'accusation de démonolâtrie. Il n'en fallait pas tant pour cela, en vérité ; Cagliostro, au compte de notre abbé, pouvait fournir à lui seul l'étoffe de plusieurs magiciens, et l'épicier de Saint-Germain-en-Laye, avec sa ventriloquie, n'était auprès de lui que de la Saint-Jean...

Résumant son opinion sur Mesmer et sur Cagliostro, l'abbé Fiard termine ainsi cette partie de son livre : « Pour nous, nous disons que Cagliostro, que Mesmer (ne séparons pas deux êtres si ressemblants par les étranges effets qu'ils ont produits, savoir : d'ensorceler Paris, Versailles, et de verser dans les têtes le délire) ; nous disons que ces deux envoyés de *Satan*, d'après la définition de la *magie* donnée par l'évêque de Luçon, avant qu'il fût cardinal de Richelieu, dans son *Instruction du chrétien*, méritent éminemment la sublime qualification, le glorieux titre de *démonolâtres magiciens.* » On ne s'attendait peut-être pas à trouver le cardinal de Richelieu dans cette affaire ; mais cela prouve que le fameux cardinal s'occupait un peu de tout ; on sait d'ailleurs que de son temps il ne faisait pas très-bon de passer pour sorcier, demandez plutôt à Urbain Grandier.

La dernière partie de l'ouvrage de l'abbé Fiard est consacrée à des démonolâtres d'une autre espèce, à ceux qu'on appelait à Paris *les faiseurs de petits prodiges.* Nous sommes ici en pleine prestidigitation, en pleine physique amusante ; seulement l'abbé Fiard fait comme pour l'épicier de Saint-Germain-en-Laye, il établit qu'il y a tours et tours, il admet certains jeux, certains exercices d'adresse et de mécanique qui n'ont rien de diabolique, mais il n'hésite pas à regarder les démons comme auteurs de certains autres, dont l'explication, différemment, lui paraît tout à fait impossible. Ceux

de MM. Bosco, Robert Houdin, Hamilton, de Caston et consorts, auraient été mis par lui, j'en ai bien peur, dans cette dernière catégorie. Mais voyons un peu en quoi consistaient ces tours inexplicables qu'il fallait mettre nécessairement sur le compte de la magie, non pas de la magie blanche, mais de la magie noire, de la vraie magie. Il y avait d'abord les cadrans *sympathiques*. C'étaient deux cadrans, à l'aide desquels deux personnes pouvaient se communiquer leurs pensées à de grandes distances. On en plaçait un sur une table ou sur tout autre meuble, on portait l'autre dans un lieu plus ou moins éloigné. Les vingt-cinq lettres de l'alphabet étaient rangées en cercle autour des aiguilles, et lorsqu'on fixait une aiguille sur une lettre, l'aiguille de l'autre cadran tournait et se fixait aussi sur la même lettre ; on continuait cette opération de manière à obtenir des mots et des phrases, et finalement à produire une véritable correspondance. Ces deux cadrans en rappellent d'autres dont il est question dans un ouvrage que le Père Lebrun publia au dix-septième siècle, sous le titre de : *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, si ce n'est que l'auteur leur donna le nom de boussoles, parce qu'ils portaient des aiguilles prétendues aimantées ; l'usage en était le même, si tant est que jamais pareils cadrans aient réellement fonctionné, du moins dans les conditions susdites.

A côté de ces fameux cadrans vient se placer le tour *du piquet*, tour merveilleux, à ce qu'il paraît, qui fut fait au roi Louis XV, en présence de sa cour et des grands de son royaume. On fournit à l'opérateur un jeu neuf, non altéré, non préparé, où il n'y avait point de cartes *forcées* et qui fut bien examiné ; l'opérateur demanda qu'une personne de la société donnât les cartes pour lui, ce qui fut fait, de sorte que lui-même ne les toucha point, ce qui n'empêcha pas le roi d'être fait pic, repic et capot dans la couleur qu'il avait choisie. Ce joli tour fut maintes fois répété à Versailles et à Paris, et toujours avec le même succès. L'abbé Fiard, après avoir raconté cette histoire que j'abrége, ajoute que l'exécution d'un pareil tour, telle qu'elle a eu lieu, est *physiquement*

impossible; donc il y a démonolâtrie, il y a magie... cela va sans dire.

Vient ensuite la *poupée parlante*, vue par l'auteur lui-même en 1788. Elle répondait à son interlocuteur très-distinctement, très-intelligiblement. « La poupée parlante, dit-il, que nous avons vue, les têtes parlantes que tout Paris a vues, étaient entièrement isolées. Suspendues au milieu d'une vaste chambre, les spectateurs les touchaient, les tournaient et retournaient à leur gré. Elles avaient sur la bouche, seulement pour la forme, un petit tube de fer-blanc un peu évasé à la partie antérieure, par lequel on interrogeait et par lequel sortait la réponse. » En voilà encore autant qu'il en faut pour crier à la magie; mais ce n'est pas tout, et l'abbé Fiard cite plusieurs autres prodiges bons à ranger dans la même catégorie : c'est une carte réduite en cendres et qui bientôt reparaît clouée au mur par un coup de pistolet; c'est une montre pilée dans un mortier et rendue entière quelques minutes après à son maître, qui la reconnaît; c'est un oiseau artificiel, perché sur une bouteille, qui chante au commandement de la compagnie; ce sont des montres qui, posées sur une table, ou même restant dans le gousset de leur propriétaire, avancent, rétrogradent ou s'arrêtent au commandement de l'opérateur. Il n'y a pas jusqu'à cette pauvre fantasmagorie qui ne soit suspecte aux yeux de ce pauvre abbé Fiard. A la vérité, sur cette dernière expérience de physique amusante, qui était nouvelle de son temps et à laquelle il avoue n'avoir pas assisté, il ne tranche point la question, mais il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire dire que là encore le diable est en jeu.

Assez sur la prestidigitation et la physique amusante. Quelque chose de plus sérieux réclame notre attention. Tout le monde sait que dans la première moitié du dix-huitième siècle, il se passa, au cimetière de Saint-Médard, sur la tombe du diacre Pâris, des faits d'une nature toute particulière, mais très-intéressants, quelque cause qu'on veuille leur assigner. Les médecins et les philosophes appelèrent cela des *convulsions*; les gens du monde, toujours légers et superfi-

ciels, appelèrent cela de la jonglerie; les jansénistes (à l'opinion desquels avait appartenu le diacre Pâris) appelèrent cela des miracles; eh bien, l'abbé Fiard l'appelle, lui, des prodiges très-réels, opérés à l'aide des diables. J'ai connu plus d'un janséniste respectable que ce dernier jugement de notre auteur aurait fort scandalisé. L'abbé Fiard n'était pas membre évidemment de cette petite église, aujourd'hui encore existante, quoique bien diminuée, et que d'austères vertus, plutôt que des opinions dogmatiques auxquelles, à vrai dire, on s'intéresse fort peu de nos jours, ont rendue recommandable. Il n'aurait pas parlé avec cette irrévérence des fameuses scènes du cimetière de Saint-Médard que la police fit enfin cesser, en fermant les portes de l'établissement. On connaît les deux vers qu'un mauvais plaisant y inscrivit; ce ne fut pas ce qu'il y eut de moins spirituel dans toute cette affaire.

Après ce coup de férule jésuitique, donné en passant à la mémoire des individus à qui est restée définitivement la qualification, bonne ou mauvaise, de *convulsionnaires*, l'abbé Fiard parle encore de gens ayant la propriété de découvrir les sources dans le sein de la terre, à l'instar d'un certain Jacques Aymar du siècle précédent; il parle d'hommes et de femmes levant, au moyen de leurs cheveux entrelacés d'une corde, une pierre pesant plusieurs quintaux, ou portant d'énormes poids sur leur corps, étendu sur deux tabourets, l'un pour la tête, l'autre pour les pieds, ou enfin levant, en se servant uniquement de la mâchoire et des dents, une table sur laquelle est assis un homme, et c'est par là qu'il termine ce fameux exposé des *faits* qu'il nous a promis. Pauvres hercules du Nord — ou du Midi! — pauvres bateleurs de la rue, pauvres saltimbanques de carrefour, qui, de nos jours encore, portez des pavés ou pas mal d'hommes sur votre ventre, qui soulevez je ne sais combien de poids de cinquante à la force du poignet, de la mâchoire ou des cheveux, vous ne vous attendiez pas à figurer aussi au nombre des démonolâtres et des magiciens, et l'on pourrait bien croire en effet que votre métier ne vaut pas *le diable*... ou si vous avez quelques rapports avec lui, n'est-ce donc pas seulemen

quand il vient sans façon se loger dans votre bourse ?

Ce n'est pas que l'abbé Fiard n'éprouve certains scrupules à fourrer de la sorte le diable partout. Il paraît craindre par moments d'aller trop loin ; il sait que parmi tous ces tours d'adresse ou de force il en est qu'on peut expliquer naturellement ; il songe sans doute au précepte d'Horace ; *Nec Deus intersit*..., en remplaçant toutefois Dieu par le diable ; mais dans ce mélange de possible et d'impossible, de choses explicables et de choses inexplicables, de pratiques innocentes et de pratiques coupables, il voit encore une ruse du démon, une manière plus ou moins adroite de donner le change aux gens et de cacher son jeu. Voici, du reste, la conclusion de son livre ; elle mérite, je crois, d'être citée : « Qui de 2 ôte 1, reste 1. Quand nous accorderions qu'il est possible, et c'est ce qui ne l'est pas, quand nous accorderions à l'opiniâtre prévention que, sur la totalité des *faits* nombreux cités dans cette brochure, il est possible d'en ôter démonstrativement une moitié à l'intervention des démons et magiciens, du moins il est certain qu'il en est une autre moitié, tels que ceux des somnambules, des Mesmer et des Cagliostro, que qui que ce soit n'ôtera jamais à cette exécrable intervention. Cela suffit. Donc, depuis nombre d'années, des *faits magiques* subsistent en France, donc à cet égard la France a été cruellement, a été infiniment trompée. »

« Belle conclusion et digne de l'exorde ! »

Et nous, qu'allons-nous conclure de l'ouvrage de l'abbé Fiard ? Nous fâcherons-nous tout rouge contre l'auteur ? Non, car il dit quelque part : « L'Etna, le Vésuve, l'Hécla, ne vomissent pas de laves comparables aux fureurs qu'exhaleront dans leurs noirs repaires, contre l'auteur de cet ouvrage, les démonolâtres et magiciens, » et je ne me soucie point de passer pour magicien ni pour démonolâtre. Je dirai sans me fâcher que cet estimable abbé Fiard s'est étourdi et a perdu la tête au milieu de tous les grands événements, au milieu de toutes les choses curieuses que le dix-huitième siècle a vus se produire. Il ne sait plus où il en est ; il verrait faire, par un de nos escamoteurs les plus vulgaires, une omelette dans un

chapeau, qu'il croirait que les œufs ont été pondus par quelque poule noire de l'enfer. Où le sang-froid et la raison semblent le moins l'abandonner, c'est quand il parle des convulsionnaires, de Mesmer, de Cagliostro et des somnambules magnétiques. Là, en effet, c'est-à-dire dans les phénomènes multiples dont les uns et les autres ont donné le spectacle à leurs contemporains, les Esprits, sinon les démons comme il l'entend, ont pu jouer un rôle. Le spiritualisme que nous étudions aujourd'hui nous donnera probablement la clef de bien des choses étranges (tours de gobelets à part) qui ont étonné ou effrayé nos pères. Si l'abbé Fiard eût vécu en l'an de grâce 1859, qu'il eût assisté à nos expériences de tables, de corbeilles et de planchettes, qu'il eût vu écrire nos médiums, qu'il eût entendu nos conversations avec les Esprits frappeurs, c'est pour le coup qu'il eût crié à la démonolâtrie et à la magie, qu'il n'eût pas eu assez de signes de croix ni d'eau bénite pour nous exorciser tous. Après tout, s'il vivait encore, il en serait plus affligé que surpris, car tout cela ne serait pour lui que l'accomplissement de ce qui a été prédit. Pour emprunter à son livre une dernière citation : « Des signes séducteurs, dit-il, des miracles opérés par Satan, des faux prophètes, l'esprit de vertige généralement répandu, sont annoncés comme avant-coureurs de ce jour où l'arbitre suprême viendra citer à son tribunal les potentats et les sujets... Trois grandes lumières de l'Eglise, Cyprien, Jérôme, Augustin, et leur opinion est commune à d'autres docteurs qu'il n'est pas besoin de nommer, nous apprennent expressément que la fin du sixième millénaire, ou le commencement du septième, sera l'époque de l'avénement du souverain juge et de la consommation du temps. La génération présente touche au septième mille ; les siècles qui s'écoulent maintenant doivent être aussi l'époque de l'existence des *faiseurs de prodiges* annoncés, des précurseurs de l'Anté-Christ, qui lui-même, selon saint Paul, sera le plus grand des magiciens. »

Il y a dans tout cela, en définitive, un sérieux enseignement. Tout mysticisme biblique, toute rêverie apocalyptique, toute prévention religieuse écartée, ce qui se passe en ce moment

au milieu de nous est probablement plus grave qu'on ne le pense, et peut avoir sur l'avenir de l'humanité une influence plus grande qu'on ne le suppose. Il est à croire que Dieu ne permet rien en vain ; et s'il permet depuis quelques années les manifestations, toutes spiritualistes, dont nous sommes les témoins, c'est qu'apparemment elles ont un but marqué par sa providence ; et pourquoi ce but serait-il un but de perdition ? Laissons les âmes timorées voir dans ces manifestations des signes précurseurs de ce qu'elles appellent la *fin du monde*. D'abord, notre planète sublunaire n'est qu'une bien petite partie du *monde*, de l'univers, et ceux qui parlent de la fin du monde devraient mieux s'expliquer ; ensuite, ce n'est pas sur des prédictions plus ou moins authentiques, plus ou moins entachées d'erreur ou d'imagination humaine, qu'il faut appuyer le renversement de l'œuvre de Dieu. Croyons plutôt au perfectionnement de nos destinées, même sur cette pauvre terre, et espérons que les *Esprits*, mais non pas les *démons*, en dépit de l'abbé Fiard, nous aideront à y arriver.

P. F. Mathieu.

UN MOT A NOS ABONNÉS.

Commencée il y a cinq mois seulement, la série de l'année 1859 de la *Revue spiritualiste* doit à cette circonstance, ainsi qu'à d'autres causes indépendantes de notre volonté, d'être en retard. Un voyage que nous avons été obligé de faire a été une de ces causes. Tant que la guerre a duré, attirant à elle exclusivement toute attention et tout intérêt, nous avons pu ne pas regarder comme très-regrettable l'apparition moins fréquente de nos livraisons. Mais aujourd'hui que les esprits sont rendus à leurs préoccupations, à leurs délassements, à leurs lectures habituelles, nous allons réparer le temps perdu. Nous en donnons la preuve par l'apparition de la présente livraison douze jours seulement après celle qui l'a précédée. Le courant de ce mois en verra deux ou trois encore, et ainsi de suite. Nous avons utilisé le temps pour les études que nous avions à faire, les matières qu'il nous fallait rassem-

bler. Aujourd'hui, elles ne nous manquent pas, et nous aurons à puiser dans un arsenal abondamment pourvu. Nous continuerons, comme par le passé, à enregistrer des faits avec toutes les indications nécessaires pour que chacun puisse en constater la réalité. Nous nous livrerons, à propos de ces faits, à tous les commentaires, à tous les développements, à toutes les controverses nécessaires, leur restituant leur véritable signification, appelant sur eux l'examen de la science, prenant l'incrédulité à partie, l'acculant jusque dans ses derniers retranchements. Plusieurs comptes rendus bibliographiques en même temps que les matières déjà indiquées par nous antérieurement, prendront leur place dans nos prochaines livraisons. Nous tiendrons à honneur de terminer le compte rendu, le résumé succinct qu'un de nos collaborateurs a cru devoir faire de l'œuvre principale de Swedenborg. — Quelques-uns de nos abonnés nous ont fait le reproche d'avoir donné place à ce compte rendu; les idées de Swedenborg leur paraissant inadmissibles, surannées. Deux motifs nous ont déterminé à le faire : c'est qu'on parle beaucoup de Swedenborg sans le connaître, c'est qu'il n'en existe qu'une mauvaise traduction et pleine de longueurs, de redites et d'obscurités, et qu'après tout, Swedenborg, étant le plus illustre des médiums, des extatiques qui aient eu des révélations du monde spirituel, révélations qui sont devenues le symbole d'une secte répandue dans l'ancien et le nouveau monde, il serait peu rationnel de n'en avoir pas la moindre connaissance. Mais la plupart de ses idées sont inadmissibles, dira-t-on, et ce langage est quelquefois tenu par des gens qui, sciemment ou non, se sont nourris de sa substance, lui ont emprunté une grande partie de ses doctrines. Inadmissibles... Qu'en sait-on? Où est le critérium à ce sujet... Pourquoi le seraient-elles plus que celles que prétendent avoir tirées de leurs Esprits tant et tant de médiums qui, certes, n'auront jamais l'ombre des admirables facultés et des mérites de l'illustre voyant suédois? D'ailleurs, nous ne donnons point un résumé du principal livre de Swedenborg parce que nous en partageons toutes les conclusions, mais parce que ce livre est

curieux à connaître, et qu'il doit figurer au nombre de tous les matériaux de la grande enquête que nous proposons d'ouvrir afin que l'on tire de tant de doctrines diverses un Crédo acceptable et accepté de la majorité des spiritualistes. Nous n'avons pas la prétention d'avoir la vérité à nous tout seul. Nous l'avons dit : notre journal n'a pas été créé pour étouffer les questions et se faire l'organe absolu, exclusif d'une doctrine personnelle, isolée. Nous avons eu en le créant la pensée d'en faire une tribune ouverte à toutes les convictions sincères et sérieuses. La vérité ne doit-elle pas jaillir du choc des opinions? Seulement, rallié à certaines idées fondamentales qui sont l'âme, le fond du spiritualisme et sans lesquelles même il n'existerait pas ou dégénérerait en affirmations ridicules, confuses ou extravagantes, nous avons pris à tâche de réfuter tout ce qui s'écarterait de ces idées, tout ce qui tendrait à briser l'unité de doctrine et à substituer la confusion, l'inconséquence, le doute, à la clarté, à la logique et à l'affirmation. Que ceux qui préfèrent une manière d'agir différente s'en aillent vers d'autres, nous n'avons que faire de leur concours.

Nous continuerons donc dans ces voies.

Maintenant, nous dirons aux nouveaux convertis d'entre nos abonnés, que le spiritualisme est une chose plus grave, plus curieuse, plus émouvante qu'ils ne le soupçonnent. Ses progrès dans le monde entier sont de jour en jour plus marquants. Le temps de tous les genres de prodiges est revenu, et avant peu il en surgira des questions formidables qui se poseront au grand jour de la civilisation et de la science. Déserter l'examen de ces questions serait faire montre d'une indifférence bien inexplicable de la part des nouveaux initiés. Aussi nous espérons que ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement de 1859 *vont le faire.* En cas contraire, cette livraison est la dernière qu'ils recevront.

La prochaine livraison, outre les cas nouveaux et curieux d'écriture directe dont elle contiendra le récit, renfermera la mention d'autres faits spiritualistes du plus immense intérêt,

faits qui viennent confirmer tout ce qui a été dit autrefois de la sorcellerie, du sabbat, etc., car il faut enfin que la lumière se fasse sur ces graves questions, et qu'il soit démontré par des faits nouveaux bien constatés que tant de faits anciens ont existé et pu exister, et que le mal peut se glisser à côté du bien, selon les tendances, l'esprit de chacun, dans les relations du monde physique avec le monde spirituel.

Dans notre prochaine livraison, outre le *fac-simile* curieux de l'écriture directe dont nous avons parlé, on trouvera deux lithographies donnant avec une légende explicative le dessin de quatre de ces appareils appelés *spiritoscopes*, à l'aide desquels les habitants du Nouveau-Monde se plaisent à recevoir des dictées médianimiques, appareils moins expéditifs que la planchette, mais infiniment plus précieux, en ce sens qu'ils prouvent parfaitement que les dictées obtenues le sont à l'insu du médium, qui n'y est pour rien et qui sert seulement de rouage passif nécessaire à la mise en action de la force spiritualiste.

La prochaine livraison ne paraîtra pas plus à un jour déterminé que les autres. Une revue scientifique, un recueil spiritualiste n'est pas un journal consacré à des nouvelles politiques qu'il importe de connaître à leur date. S'imposer la tâche de paraître à jour fixe, c'est se mettre dans la nécessité, faute de nouvelles, de faits intéressants, d'articles bien médités, bien élaborés et bien écrits, de glisser dans son journal une foule de faits insignifiants, sans à propos, des articles de pur remplissage, compilés çà et là, contradictoires et même souvent contraires à l'esprit de son journal. Nous estimons trop nos lecteurs pour leur présenter des pages couvertes de morceaux sans valeur, sans signification, ni enchaînement, ramassés çà et là ou rédigés à la hâte, éclos comme en serre chaude.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

FAITS ET EXPÉRIENCES.

UN MÉDIUM.

Un Français, frère d'un honorable fonctionnaire, qui s'est fait connaître par des travaux utiles en géographie, M. L. Cortambert, rédacteur en chef de la *Revue de l'Ouest*, à Saint-Louis du Missouri, Etats-Unis, vient de publier dans son journal des faits et une profession de foi spiritualiste qui fait le plus grand honneur à la sincérité et au bon esprit de son auteur. Comme son compatriote, Léon Favre, dont nous avons parlé dans une précédente livraison (v°, n° 3, t. II), M. Cortambert n'a pu demeurer étranger au mouvement spiritualiste si remarquable qui a lieu en Amérique, et il est devenu un des adeptes de notre cause. Nous allons reproduire son article avec d'autant plus de plaisir que non-seulement il émane d'un homme de sens et de critique, mais qu'il témoigne de faits en tout semblables à ceux que nous avons obtenus ici. On verra par là que sans se connaître et à des milliers de lieues l'un de l'autre, des hommes tombent d'accord pour affirmer les mêmes choses. C'est une des objections les plus puissantes à opposer aux sceptiques obstinés qui, systématiquement, soutiennent que les faits spiriualistes ne sont que de la pure jonglerie. Voici donc l'article de M. Cortambert :

Quelques-uns de nos lecteurs nous encouragent dans nos tendances spiritualistes ; d'autres nous ont adressé sur ce sujet d'assez vifs reproches. Aux uns comme aux autres, mais surtout à ceux de la dernière catégorie, nous devons des explications, des éclaircissements sur notre manière de voir. Il est bon qu'on sache d'abord que nous n'appartenons à aucune secte, à aucune société organisée pour la propagation d'une doctrine quelconque. Cela ressort si clairement de notre manière d'argumenter, notre philosophie est si radicalement rationaliste, qu'il est inutile d'insister là-dessus et de prouver

davantage notre complète indépendance. Nous étudions tout ce qui nous paraît digne d'une attention sérieuse, c'est-à-dire tout ce qui intéresse la destinée de l'homme. Nous procédons par l'intuition, par le raisonnement, par l'expérience. Nous demandons la vérité aux sources les plus humbles, comme nous la recevrions des oracles les plus sublimes, sans nous préoccuper de la bassesse des uns non plus que de la hauteur des autres, sans égard pour les décisions de l'opinion et de la coutume, sans consulter d'autre juge que la raison.

Il y a sept ou huit ans, les manifestations spirituelles étaient à la mode. C'était une nouveauté piquante, sur laquelle chacun voulait avoir son mot à dire et que les journaux soi-disant graves ne dédaignaient pas de discuter. La curiosité s'est épuisée ; le spiritualisme a été déclaré de mauvais goût et de mauvais ton, condamné par la mode aussi bien que par l'orthodoxie. Une personne qui se respecte n'ose plus avouer qu'elle s'occupe des Esprits, et une feuille sérieuse serait mise à l'index si elle négligeait un moment la politique et les chemins de fer pour s'occuper de M. Foster.

Nous avons nommé M. Foster : c'est de ce personnage que nous voulons dire aujourd'hui quelques mots, n'imitant pas en cela l'hypocrite réserve de tant de gens qui vont le consulter en cachette. M. Foster est à Saint-Louis depuis quelques semaines, et sa réputation de *médium* s'est si bien répandue dans le public, qu'il faut s'inscrire à sa porte au moins un jour d'avance pour obtenir de lui une entrevue d'une heure. Ce n'est ni un philosophe original comme M. Davis, ni un ingénieux théoricien comme M. Tiffany, ni un brillant improvisateur comme Mlle Hardinge. C'est un garçon joufflu, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui ne paraît pas se tuer à penser, qui n'a nullement l'air d'avoir inventé la poudre ni le télégraphe électrique, mais qu'on aurait certainement brûlé comme sorcier dans le bon temps de l'inquisition. Nous raconterons brièvement les principaux faits que nous avons vus s'accomplir par son intermédiaire. Ils ne sont pas nouveaux dans l'histoire du spiritualisme moderne, mais nous les donnons comme clairs, authentiques et faciles à repro-

duire aux yeux de tous ceux qui voudront se donner la peine d'aller chez le médium.

Nous étions trois investigateurs, dont le premier avait une dose raisonnable d'incrédulité, mais sans obstination ; le second, homme de science, était disposé à la conviction par de longues et persévérantes recherches ; le troisième est plus difficile à convaincre que ne se l'imaginent certains lecteurs de la *Revue de l'Ouest*. Les *raps* n'ont pas tardé à se faire entendre avec force, tantôt sur la table, tantôt sur la chaise du médium, tantôt sur le plancher. Nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne faut à ces effets physiques ; cependant, expliquons-les, dirons-nous aux incrédules ; et nous sommes de l'avis du médecin célèbre qui disait à un théologien : « Ces petits toctocs ont plus d'éloquence pour moi que les tonnerres du Sinaï » Nous les trouvâmes en effet pleins d'éloquence quand ils indiquèrent avec précision à chacun de nous, quoique par un procédé lent, des noms chéris et des dates mémorables de notre existence, choses parfaitement inconnues de M. Foster qui nous voyait pour la première fois. C'est ainsi que le plus sceptique de nous trois écrivit d'abord sous la dictée des raps le nom de son père, la date de sa mort et le nom d'un village des Pyrénées où cette mort a eu lieu. Il faut dire néanmoins qu'il y a quelquefois un peu d'hésitation et de confusion dans cette manière d'opérer, qui consiste à montrer successivement les différentes lettres de l'alphabet jusqu'à ce que trois coups frappés indiquent celle qu'il faut écrire. Un autre procédé, qui a toujours parfaitement réussi, est le suivant : l'interrogateur écrit une liste de noms parmi lesquels il place celui qu'il veut se faire indiquer ; il présente la liste au médium, qui efface tous les noms immédiatement, à l'exception de celui qui est demandé mentalement et qu'il marque d'une croix. Cela est fait avec une promptitude et une assurance qui ressemblent fort à de l'infaillibité. Une fois le médium a effacé tous les noms qu'on lui présentait, alors celui qui les avait écrits avoua qu'il avait oublié le nom de la personne à laquelle il pensait, et que, par conséquent, il n'était nullement sûr de l'avoir mis sur la liste. A la demande

que l'un de nous fit du nom de son père, il fut répondu, non par des raps ou par la main du médium, mais par la bouche même de celui-ci, qui cria d'une voix aiguë et comme arrachée par une force étrangère : *Andrew!* C'était le vrai nom, mais traduit en anglais. En admettant l'intervention de l'Esprit, il faut reconnaître qu'il n'acquiert pas un empire suffisant sur les organes du médium pour lui faire prononcer un nom dans une langue que ce médium ne comprend pas.

Voici les deux épisodes les plus caractéristiques de la séance. Quelques raps ayant indiqué à notre ami T. que l'Esprit de sa sœur était présent, il demanda à l'Esprit quel était son nom. Aussitôt le médium saisit un crayon et écrivit *Caroline*, puis frappa d'une manière amicale sur la tête du vieux savant, à qui les larmes vinrent aux yeux, en reconnaissant le nom de sa sœur et en recevant cette caresse fraternelle. Quand le tour de C. fut venu, il demanda le nom de sa mère à l'Esprit avec lequel il était mis en communication et qui s'annonçait comme son père. Alors M. Foster dit que l'Esprit lui-même se chargerait d'écrire ce nom. Il mit sur sa main un morceau de papier et un crayon et les tint pendant quelque temps sous la table. Quand il retira le papier, celui-ci était intact. Il le plaça de nouveau sous la table, en priant l'Esprit d'écrire le nom qu'on lui demandait. Quand il le retira pour la seconde fois, on y lisait *Henriette*. Telle est, en effet, le nom de la mère de C. Faut-il le dire? jamais caractères tracés par une main humaine ne brillèrent à nos yeux d'un aussi vif éclat.

Voilà des faits. Nous pourrions en citer d'autres plus frappants encore, qui se sont accomplis devant des personnes de notre connaissance intime; mais nous ne voulons mentionner ici que ceux dont nos yeux et nos oreilles nous ont rendu témoignage. Quelles conclusions tirer de ces faits? La plupart de nos lecteurs connaissent les hypothèses diverses au moyen desquelles on a cherché à expliquer les communications dites spirituelles. Une des plus accréditées est celle de la clairvoyance magnétique, dont on suppose le médium doué, et au moyen de laquelle il lirait dans l'esprit des personnes pré-

sentes la réponse aux questions qu'elles lui adressent. Mais comme la réponse ou la communication est souvent imprévue et se rapporte à des circonstances que l'interrogateur lui-même ignore, l'explication est évidemment insuffisante, à moins qu'on ne veuille croire le médium pourvu d'une clairvoyance ou d'une science vraiment incompréhensibles. Certains magnétistes ont mieux aimé dire que la table elle-même s'anime sous l'influence des personnes qui l'entourent et qu'elle devient en quelque sorte un être rationnel, dans lequel se concentre l'intelligence de tous les membres du cercle : de là vient qu'elle se montre souvent plus savante et plus éclairée que chacun d'eux, pour redevenir, le moment d'après, un morceau de matière brute. Cette supposition a eu quelques succès en France, et montre à quels moyens désespérés on a eu recours pour échapper à l'explication spiritualiste. La théologie, en voyant le profane vulgaire envahir le terrain qu'elle regarde comme son domaine sacré, s'est mise à jeter les hauts chris; elle a appelé Croquemitaine-Satan à son aide, et a prétendu rendre compte des phénomènes en question par l'intervention de ce personnage. Elle voudrait bien un peu griller les Davis, les Home et les Foster, pour leur prouver qu'ils sont des suppôts du diable; mais il n'y a pas moyen d'y penser pour le moment, et cette partie de plaisir doit être remise à des temps plus heureux. L'explication théologique a naturellement trouvé autant de partisans que l'Eglise compte encore d'enfants dociles et aveugles; mais elle ne saurait convenir aux hommes qui pensent et se sont affranchis du joug de la peur. Que reste-t-il donc à admettre, si ce n'est l'hypothèse des Esprits, hypothèse qui donne une cause simple et naturelle à des faits incontestables? Cette théorie a un très-grand nombre d'adeptes en Amérique et même en Europe; elle ne choque en rien la raison, puisqu'elle reconnaît l'existence physique de ces êtres qu'elle appelle Esprits, et qui, en dépouillant leur enveloppe terrestre, ont conservé un organisme aussi réel, quoique plus subtil, que celui auquel nous donnons le nom de corps. En procédant par l'expérience et l'induction, elle promet d'introduire la science dans le do-

maine de l'invisible, où la superstition avait jusqu'ici régné sans contrôle.

Mais qu'avons-nous à faire de l'invisible? s'écrient les hommes soi-disant positifs. Votre spiritualisme n'est encore qu'une rêverie ridicule et dangereuse, comme tous les systèmes théologiques. — A cela nous répondrons que les faits sont des faits, qu'on risque peu de rêver en raisonnant d'après l'expérience, et que le spiritualisme moderne ne ressemble pas plus à la vieille théologie que la chimie ne ressemble à l'alchimie et l'astronomie à l'astrologie judiciaire. D'ailleurs ce n'est pas un plaidoyer que nous faisons ici. Nous croyons simplement remplir un devoir en tenant nos lecteurs au courant d'observations intéressantes à plus d'un titre, et que les autres journaux dédaignent de mentionner. Il est vrai que la politique, l'industrie et le commerce ne tireront jamais un avantage direct de nos relations avec le monde des Esprits. Mais est-ce un bénéfice matériel que de hardis aventuriers vont chercher au pôle nord ou dans les déserts de l'Afrique centrale? On trouve fort légitime la curiosité qui a poussé les Franklin, les Clapperton et les Kane à explorer les parties les plus inabordables de notre domaine terrestre. Nous nous inquiétons de ce qui se passe chez les Esquimaux et chez les Cafres, à qui nul de nous probablement n'ira jamais rendre visite. N'est-il pas naturel de chercher quelques renseignements sur un pays dans lequel nous devons tous nous rendre, et de demander si cette région mystérieuse, où nous aborderons peut-être demain, s'appelle le Néant ou le Sommeil, la Mort ou la Vie...

L. Cortambert.

NOUVEAUX EXEMPLES D'ÉCRITURES DIRECTES.

A M. Piérart, Directeur de *la Revue spiritualiste.*

Montmartre, le 11 août 1859.

Mon cher monsieur,

Si vous avez une petite place disponible dans votre prochain numéro, je vous la demande pour le fait suivant :

Mademoiselle Huet dînait hier chez moi, à Montmartre, en

compagnie de ma femme et de mes enfants. La réunion était tout amicale, et aucune expérience n'avait été préméditée. Cependant, à la fin du dîner, je demandai à mademoiselle Huet si elle pensait qu'une expérience d'écriture directe réussirait, sans plus de cérémonie, dans les conditions où nous nous trouvions. Mademoiselle Huet me répondit naturellement qu'elle ne le savait pas plus que moi, mais que l'on pouvait essayer; seulement qu'il lui paraissait utile que l'on se recueillît un peu pour cela. J'attendis que la table fût desservie, je fis passer mes enfants dans la pièce voisine, et, resté seul avec ma femme et mademoiselle Huet, je tirai de mon portefeuille une des deux feuilles de papier à lettre dont il a été question dans mon dernier article, celle où les mots *foi en Dieu* ont été tracés à Notre-Dame-des-Victoires, et je priai mademoiselle Huet de demander que quelque chose de nouveau s'y écrivît. Je déposai la feuille, pliée en quatre, sur la table, à côté de moi; mademoiselle Huet, qui était assise à ma droite, posa la main gauche sur le papier et fit une prière mentale, à laquelle nous nous associâmes, ma femme et moi. Quelques minutes après, nous trouvions le mot *Dieu*, suivi d'un signe en forme de croix, écrit sur un des feuillets extérieurs, celui qui touchait la table. Ce nouveau mot paraît être au crayon comme les précédents, mais il est encore plus noir et plus vigoureusement tracé. Ai-je besoin de vous dire, monsieur, que ma femme en resta toute saisie; on n'est pas témoin de faits de cette nature sans une certaine émotion. Je fus moins impressionné, parce que c'était la troisième fois que cela m'arrivait, et que l'on s'accoutume à tout; j'admirai néanmoins la prodigieuse facilité avec laquelle mademoiselle Huet obtint un résultat qui l'eût fait passer pour sainte ou pour sorcière il y a deux cents ans. Pour nous, mademoiselle Huet est tout simplement un médium, mais un médium très-remarquable, et qui prête en ce moment à la cause du spiritualisme un appui merveilleux, dont nous ne saurions trop la féliciter et la remercier.

Agréez, etc.

P. F. Mathieu.

158, Langestrasse, Carlsruhe, grand-duché de Bade.
Ce 29 juillet 1859.

Monsieur,

Ayant lu dans votre dernier numéro l'intéressant article sur les écritures directes, et sachant que vous vous intéressez à nos progrès, je vous citerai ici quelques faits assez curieux qui se sont passés chez moi il y a quelques semaines.

Un dimanche dans la journée, étant occupée à lire l'Evangile, je vis tout à coup, à mon grand étonnement, le mot *soul* (âme) se former *tout seul* sur la marge de la page, au-dessus du verset 18 du chap. VI de saint Mathieu.

L'écriture semble être faite au crayon et commence à s'effacer peu à peu.

Quelques jours après, j'ai reçu une lettre de très-loin, d'une de mes connaissances. En la dépliant, je trouvai sur un petit morceau de papier, dont un côté était resté blanc, des dessins au crayon, et quelques mots indéchiffrables, mais qui sans doute avaient leur signification.

Une autre écriture, obtenue en dernier lieu, est plus remarquable encore. Je la trouvai de la manière suivante : Un matin, avant d'aller à mon déjeuner, je vis en sortant de ma chambre une feuille de papier blanc *double*, qui était laissée par hasard sur ma commode. Je l'examinai de tout près en passant et la remis *machinalement*, ne pensant à rien de plus, sous un petit presse-papier. Ayant déjeuné, et en revenant une heure après dans ma chambre, quel ne fut pas mon étonnement de voir la *même feuille*, *dérangée à moitié* de sa place, *couverte* d'un très-grand dessin, extrêmement bizarre, et si particulier dans son genre, que je le reconnus tout de suite pour une écriture directe, *ce qui fut certifié après par notre Esprit familier le bien aimé Luos.*

Les traits de ce dessin sont marqués d'une manière si violente, que la feuille, qui est double, est percée dans quelques endroits, et, en d'autres endroits, piquée comme avec des épingles, etc., etc.

Je ne puis vous en donner une idée plus claire ; mais je

vous en enverrai une copie bientôt, comme étant une chose des plus extraordinaires que j'aie jamais vues.

Racontez ceci à un incrédule, il vous prendra pour fou, et vous inventera mille raisons pour ne pas être obligé de croire. Mais telles sont les choses exactement comme je vous les raconte.

Il est bien sûr que personne n'est entré dans ma chambre dans l'intervalle de mon absence, et quand même, une main humaine n'aurait jamais pu tracer un tel dessin.

Cette manifestation, je la garderai toute ma vie : c'est un miracle complet. Luos, notre Esprit familier, nous en promet encore bien d'autres.

Luos a fait deux cures avec succès, la semaine dernière, sur un Monsieur de notre connaissance et sur mon mari, qui ne s'y attendait pas du tout.

Il continue ses belles séances et ses explications et commentaires sur l'Evangile. Il serait enchanté de recevoir de vos nouvelles et de vos progrès.

Je vous donne, Monsieur, la permission entière d'insérer dans votre journal, avec mon nom, ce que je viens de vous citer, si cela peut être utile à ceux qui désirent se convaincre de ces merveilles qui se reproduisent maintenant partout.

Agréez, Monsieur, mes salutations les plus sincères.

E. Kid.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

(Suite. — Voir les précédentes livraisons.)

DES VÊTEMENTS DONT LES ANGES PARAISSENT COUVERTS.

Les anges sont des hommes, ils vivent entre eux comme font les hommes de la terre ; aussi ils ont des vêtements, des logements et plusieurs autres choses semblables connues et en usage chez les hommes de notre globe, mais toutes ces choses sont beaucoup plus parfaites. Leurs vêtements cor-

respondent, et par conséquent ils existent réellement; ils correspondent à l'intelligence, c'est pourquoi dans les les cieux ils paraissent tous vêtus selon l'intelligence. Les vêtements de ceux qui sont dans la plus parfaite intelligence sont étincelants comme la flamme; quelques-uns resplendissent comme la lumière; les intelligents dans un degré inférieur ont des vêtements éblouissants par leur blancheur sans splendeur; dans le degré au-dessous, les vêtements sont de couleurs variées. Les anges du ciel intime sont nus (et paraissent comme de petits enfants), parce que l'enfance et la nudité correspondent à l'innocence.

Les vêtements des anges correspondent aussi à la vérité, parce que toute intelligence émane de la divine vérité; la lumière est la divine vérité procédant du Seigneur.

Ce sont des vêtements réels, visibles et palpables; les anges en ont plusieurs, ils en changent, les conservent sans usage et les reprennent. Ces vêtements et ces changements viennent du Seigneur, ils leur sont donnés, et souvent ils s'en trouvent couverts sans le savoir. Ces changements se font selon les mutations de leur état, et cela par correspondance, parce que ces mutations ont lieu quant à l'intelligence et à la sagesse, comme nous l'avons vu.

Ceux qui sont dans les enfers, parce qu'ils sont sans vérités, paraissent couverts de vêtements déchirés, sales et noirâtres, chacun selon sa folie; il en est ainsi pour qu'ils ne paraissent pas nus.

DES DEMEURES ET HABITATIONS DES ANGES.

Les anges ont des habitations comme nous, mais elles sont beaucoup plus belles. Là où les anges sont en sociétés, ces habitations sont contiguës, en forme de cité, avec des places, des rues, des marchés, à peu près comme chez nous. Il y a des palais si magnifiques qu'ils sont au delà de toute expression.

La maison, en général, correspond à la bonté, et chaque partie qui en décore l'intérieur correspond aux différentes choses dont la bonté des habitants se compose. L'extérieur et

l'entourage des maisons correspondent aux vérités qui résultent de cette bonté, ainsi qu'aux perceptions et aux connaissances. Par les rapports de correspondances que les anges saisissent quand ils considèrent les objets qui les environnent, leurs esprits sont affectés plutôt que leurs yeux.

Les anges du royaume céleste habitent pour la plupart dans les lieux les plus élevés, qui paraissent comme des montagnes de terre; ceux du royaume spirituel habitent dans des lieux moins élevés, qui paraissent comme des collines; ceux des dernières parties du ciel habitent dans des lieux qui paraissent être des blocs de rochers. Toutes ces choses existent par correspondance.

Les anges qui ne vivent point en sociétés, mais séparés, ont chacun une maison; ceux-là habitent le centre du ciel, parce qu'ils sont les plus parfaits.

Les habitations des anges ne sont point construites comme les nôtres, elles sont données par le Seigneur, gratuitement, à chacun selon la réception de bonté et de vérité. Ces maisons varient aussi peu à peu selon les mutations d'état des intérieurs de ceux qui les habitent. Tout ce que les anges généralement possèdent, ils reconnaissent qu'ils l'ont reçu du Seigneur; tout ce dont ils ont besoin, ils le reçoivent en dons.

DE L'ESPACE DANS LE CIEL.

Quoique tout ce qui est dans le ciel, comme tout ce qui est dans le monde, paraisse dans le lieu et dans l'espace, cependant les anges n'ont ni idée ni notion du lieu et de l'espace.

Les progressions dans le monde spirituel se font par mutations d'état des intérieurs, et ne sont autre chose que ces ces mutations d'état. La distance n'est pour rien dans cette manière de progresser, et s'il n'y a pas de distance, il n'y a pas d'espace. La proximité est une ressemblance et l'éloignement est une dissemblance; ainsi les espaces dans le ciel ne sont que des états extérieurs correspondants aux états intérieurs. Ce n'est pas autrement que les cieux; les sociétés et les anges individuellement sont distincts entre eux. C'est

comme cela que les enfers sont entièrement séparés des cieux, car ils sont dans un état contraire.

Par cette cause, un ange dans le monde spirituel apparaît en présence d'un autre pour peu qu'il désire sa présence avec intensité ; il le voit ainsi dans sa pensée et se tient en présence lui-même dans l'état de celui qu'il désire. Par opposition, un ange est éloigné par un autre, autant qu'il a pour lui d'aversion (1) ; car toute aversion vient de la contrariété des affections et de l'opposition des pensées. Aussi, quand un ange est en progression, il vient plus rapidement quand il désire, plus lentement quand il ne désire pas ; la route elle-même s'allonge ou se raccourcit selon le désir, quoique ce soit toujours la même route. Il résulte encore de tout ceci que les distances et conséquemment les espaces sont toujours selon les états des intérieurs dans les anges. Cela étant ainsi, la notion et l'idée d'espace ne peuvent pas entrer dans leur pensée, quoique les espaces soient dans leur monde, également comme ils sont dans le monde naturel.

(*La suite au prochain numéro.*) BERRUYER.

VARIETÉS.

MODUS OPERANDI DES MANIFESTATIONS SPIRITUALISTES.

Nous allons offrir à nos lecteurs les observations suivantes traduites du *Spiritual Telegraph* de New-York.

La nature humaine est gouvernée par deux forces appelées physiques et spirituelles. Les forces physiques existent partout dans la nature matérielle, dans les minéraux, les végétaux et les animaux. Elles sont aussi dans l'homme; mais on voit de plus en lui la force spirituelle qui, plus ou moins, gouverne les forces physiques et leurs manifestations. Il ne s'ensuit pas que toutes les manifestations de l'esprit à travers son enveloppe mortelle soient parfaites. D'abord, souvent l'esprit n'est pas parfait, et secondement il peut ne pas y avoir

(1) Aversion, qui signifie *détournement de*, ne doit pas être pris dans le sens de haine.

un contrôle parfait des moyens dont il se sert pour se manifester. Nous disons et faisons quelquefois des choses que nous regrettons après avoir dites et faites, et nous négligeons de dire et faire des choses que nous avions bien l'intention de dire et faire. Nos meilleures intentions sont perverties par des conditions défavorables et par des influences physiques, des appétits, des passions. L'esprit immortel peut, par des exercices convenables, triompher des inclinations et forces physiques. A présent, nous découvrons que les Esprits qui existent dans les sphères plus éthérées que notre planète peuvent se manifester à nous, et on nous demande comment cela peut se faire.

Le Dr Howler, il y a quelques années, fit une expérience intéressante qui fut publiée dans ce temps-là, et dont nous ferons un bref extrait. Il a vu et conversé avec des Esprits qui avaient repris des enveloppes terrestres. Ils ont créé des courants électriques des quatre côtés de la chambre, lesquels se sont concentrés en lui à la taille, et l'ont levé jusqu'au plafond. Ceci montre que les Esprits emploient des courants électriques pour produire quelques manifestations physiques. Nous croyons pourtant que les Esprits, dans des conditions favorables du moins, ont un contrôle suprême sur les éléments subtils, et qu'ils forment des instrumentalités physiques, à l'aide desquelles ils peuvent être en contact avec des objets pondérables qui sont remués par eux de la même manière que notre esprit remue différentes choses par la force de notre volonté. Les mains toutes seules ne pourraient rien remuer, mais l'Esprit qui est en nous produit ce résultat.

Les manifestations intellectuelles sont produites en quelques cas par l'Esprit *s'infusant* ou *coulant dans le médium*, et actionnant son organe vocal de la même manière que nos Esprits parlent à travers notre corps. Dans ces cas, l'Esprit qui appartient au corps prête son organisation physique à un Esprit étranger qui s'en sert. Le médium quelquefois connaît et quelquefois ne connaît pas ce que l'Esprit intérieur a fait à travers son corps. Il y a beaucoup de médiums parlants qui, après s'être habitués à l'Esprit qui les actionne, regardent ce

qu'ils disent et font comme aussi nouveau pour eux qu'à leurs auditeurs.

Nous croyons que le *Modus operandi* des Esprits pour produire l'écriture peut être parfois le même que celui par lequel ils produisent les paroles, et parfois différent. L'Esprit peut entrer dans l'organisme humain et prendre la place de celui qui y réside. C'est-à-dire que la force mentale de l'Esprit extérieur qui possède peut être dirigée à travers la main et écrire ce qu'il veut écrire.

Une autre manière d'opérer, par laquelle les Esprits écrivent à travers la main du médium, est purement physique. L'Esprit alors crée une main avec laquelle il prend la main du médium et le force d'écrire comme nous faisons avec la main d'un enfant. Pendant que cette écriture est produite, le médium est libre de parler sur des sujets entièrement étrangers au sujet sur lequel la main écrit. Une foule de remarquables discours ont été écrits de cette manière. Dans ce procédé, l'Esprit ne se mêle point des pensées ou sentiments du médium; il se sert seulement de sa main pour tracer ses propres idées.

On lit dans le *Spiritual Telegraph* de New-York :

L'ÉDIFICE DU SPIRITUALISME.

Un proverbe dit : La maison entrain d'être construite est différente de la maison finie. Nous pouvons en dire autant du spiritualisme, du moins si on s'en rapporte à sept ans d'expérience. Il faut avouer que jusqu'ici, du moins en Amérique, les médiums n'ont pas réalisé nos espérances dans leurs écrits. Quelques-uns ont produit des œuvres d'un grand mérite : les poëmes de Harris, inspirés par les Esprits, sont admirables, mais nous nous plaignons qu'un pareil mérite soit rare. Quand les habitants de la terre apprennent qu'il y a des milliers de médiums en Amérique, — qu'ils ont communiqué pendant sept ans avec les Esprits, on demande quels sont les trésors de sagesse et de beauté que nous avons reçus du monde invisible. Il nous semble que la Providence a permis les manifestations physiques pour convaincre les

incrédules que l'homme est immortel. Mais dans les poëmes dictés par les Esprits nous n'avons rien lu qui soit comparable aux œuvres des plus grands poëtes. Et ici c'est notre dessein d'expliquer, autant qu'il est possible, la loi qui donnera la solution de cette difficulté. Dieu n'a pas sans doute permis des manifestations qui fussent subversives du gouvernement moral de l'humanité. Si un homme désire être un grand artiste, il lui faut étudier et connaître les règles de l'art. Le sculpteur ne produit pas son œuvre d'une manière mécanique. L'image qu'il peut ciseler dans le marbre a dû être conçue dans son imagination ; ensuite il faut l'énergie et la persévérance pour achever la statue. Il faut la consécration de l'âme à l'art pendant des années avant que l'artiste soit révélé. Nos médiums qui dessinent ne sont pas devenus de grands artistes en abandonnant leurs mains aux Esprits; bien qu'ils aient produit des tableaux sans étude préparatoire, ils n'en ont pas produit comme Titien et Claude Lorrain.

Pourquoi n'avons-nous pas des poëtes spiritualistes comme Dante et Homère ? Il nous semble que Dieu ne permet pas aux hommes d'écrire comme ces grands génies sans que les images soient d'abord conçues dans leur âme, parce qu'il qu'il ne faut pas seulement que nous soyons inspirés par les Esprits, mais aussi que nos facultés animiques soient élevées pour absorber les harmonies du ciel et pour les révéler ensuite en images d'une beauté immortelle de la même manière que l'arbre fruitier attire les rayons du soleil et développe ses fleurs et ses fruits sous cette influence. Le poëte peut seulement chanter ce qu'il a senti. Voilà pourquoi les médiums ne peuvent pas écrire la poésie d'une manière mécanique. Ils ne peuvent pas la recevoir dans leur âme, et ainsi ils ne peuvent pas la reproduire.

Nous croyons et nous espérons que nous aurons des médiums artistes qui pourront surpasser tous les chefs-d'œuvre connus jusqu'ici, mais cela arrivera seulement quand le corps sera complétement subjugué par l'âme, qui, étant en extase, pourra percevoir l'éternelle beauté, et ensuite se produire

sous des formes visibles. Les artistes de la terre seront associés avec les artistes du ciel, et quand ils connaîtront les harmonies de l'existence divine, ils les transmettront à notre sphère, et ils essayeront de reproduire la pensée divine qui se manifeste dans la création. Quand les artistes comprendront que l'amour-propre est l'esclavage et la mort, et que les mauvais Esprits cherchent à leur faire produire des images charnelles et sensuelles, ils reconnaîtront que les chefs-d'œuvre de l'art peuvent seulement être révélés à ceux qui mènent une vie sainte. L'artiste prendra pour son épigraphe : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toute autre chose vous sera donnée par surcroît. Le ciel fera connaître la beauté de son archithecture, ses images d'anges et de grâces célestes, à l'artiste qui adorera son Créateur, et se servira de ses dons pour le glorifier. Quand les peintres et les sculpteurs verront comme dans un miroir la gloire de Dieu, ils recevront la plénitude du génie, et, dans leurs chefs-d'œuvre, les scènes du ciel deviendront l'ornement de notre monde. »

Ainsi il faut consacrer nos facultés à notre Créateur, et recevoir sa grâce divine pour purifier notre nature, afin d'être dignes de recevoir les communications des anges.

FAITS EXTRAORDINAIRES ARRIVÉS SUR DIVERS POINTS DE L'IRLANDE. RÉSUMÉ DES JOURNAUX ANGLAIS.

Le *The British Spiritual Telegrah* de Londres, d'après les journaux anglais, et notamment d'après le *Ballymena observer*, feuille irlandaise, consacre une série d'articles à des scènes de convulsionnaires arrivées dernièrement sur différents points de l'Irlande, notamment dans l'Ulster, partie nord de cette contrée. Toutes les circonstances de temps et de lieu sont parfaitement indiquées dans le journal spiritualiste de Londres, et il serait facile à tout amateur d'établir parfaitement son contrôle. Ne pouvant, faute d'espace, reproduire tous les détails, toutes les indications, nous avons fait du tout un résumé succinct où sont consignés seulement quelques-uns des faits les plus remarquables.

On sait que les protestants en général nient l'existence des miracles autres que ceux contenus dans les livres saints. Pour eux, depuis Jésus-Christ et les apôtres, il n'y a plus eu de prodiges, de manifestations merveilleuses. A les entendre, les anges, les bons Esprits messagers de la divinité ne se sont plus jamais manifestés aux hommes depuis les heureux temps de la révélation mosaïque et chrétienne, les seules qui, selon eux, aient eu lieu.

En Irlande, ces principes sont surtout enseignés avec une ferveur particulière par les sociétés de protestants qui s'y trouvent au milieu des populations catholiques. Eh bien, c'est justement ce pays qui a été choisi dernièrement pour donner aux protestants le plus solennel démenti, et ce sont des hommes, même appartenant au culte réformé, qui ont été les instruments des manifestations.

Au printemps dernier, un grand nombre d'entre eux s'étaient rassemblés en plein air pour le service du dimanche, quand tout à coup dix personnes de cette réunion furent frappées d'une manière particulière. Elles étaient saisies d'un tremblement de corps, d'une angoisse d'esprit inexprimables qui se manifestaient par des cris aigus. On les entendait invoquer le nom de Dieu, le prier de leur accorder le pardon de leurs péchés et de leur ôter les tortures d'une conscience coupable. Ces accès durèrent environ trois jours, à la suite desquels succédèrent la paix de l'âme et une réformation complète de vie. Le dimanche d'après, dans plusieurs autres villes, ces scènes se reproduisirent, entre autres dans un prêche en plein air près de Carncoagh, où assistaient plus de quinze cents personnes. En une demi-heure, vingt de ces personnes furent jetées par terre par une force inconnue. Elles sont demeurées prosternées comme si elles étaient paralysées, effrayant l'assemblée par des gémissements affreux. Tous les assistants étaient impressionnés d'une manière singulière ; les femmes tendaient leurs mains dans un état d'agitation inexprimable et des hommes forts versaient des larmes. Quand les prières furent terminées, il y eut trente-deux personnes incapables de marcher, et quelques-

unes furent dans un état tel qu'on ne put pas même les déplacer jusqu'à minuit. Le pasteur officiant était le révérend Père Robinson de Broughshane. Ce vénérable ministre du saint Evangile n'a pu s'empêcher de déclarer qu'il croyait qu'en cette circonstance Dieu avait manifesté sa puissance d'une manière remarquable. Les mêmes manifestations ont continué sur les personnes qui avaient assisté à ces scènes, et, trois jours après, il y en avait une cinquantaine saisies des mêmes crises, effrayant tout le voisinage par des cris, des plaintes épouvantables. — Ces opérations mystérieuses ont excité une vive attention dans la Grande-Bretagne. Pour la plupart des hommes sérieux qui ont examiné tous les genres phénomènes de la force spiritualiste, elles sont un témoignage involontaire de l'action des Esprits sur les mortels. Pour les catholiques à esprit étroit et à la science peu étendue, elles sont une preuve que les protestants sont dans l'erreur et que la communion romaine seule est la bonne, comme si de telles crises n'étaient pas arrivées de toutes parts et à toutes les époques, même au sein des plus fervents catholiques, comme si, d'après un article que nous avons inséré dans notre livraison 10e de l'année 1858, on n'avait pas vu l'année dernière des scènes plus remarquables peut-être au sein d'une pieuse population de la catholique Savoie, à Morzine en Chablais, comme si enfin il n'était pas possible que des Esprits irlandais catholiques, morts autrefois et toujours attachés quand même à leurs anciennes croyances, ne prissent occasion, en agitant les organes des protestants, de les pousser à des démonstrations qui tendraient à fortifier le culte de leur prédilection.

Quoi qu'il en soit, il paraît que le résultat des scènes arrivées en Irlande a été fructueux. On rapporte que parmi les témoins de ces scènes, beaucoup, qui vivaient dans un oubli complet des croyances religieuses, sont redevenus pieux et mieux réglés dans leurs habitudes. Un progrès moral très-décidé s'est montré dans les localités environnantes, et l'ivrognerie, la grande plaie de l'Irlande, y a beaucoup diminué.

M. ROBERT OVEN, AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A NAPLES, ADEPTE DU SPIRITUALISME.—OUVRAGE QU'IL SE DISPOSE DE PUBLIER SUR LA MATIÈRE.

Nous lisons dans le *Télégraph spiritual britannique :*

« M. Robert Owen, ambassadeur d'Amérique à Naples et fils du fameux philanthrope de ce nom, est de retour de Paris, où il a passé cinq semaines exprès pour faire une enquête minutieuse au sujet du spiritualisme, et particulièrement pour voir le fait merveilleux de l'écriture directe. Le résultat de ses recherches est d'avoir obtenu des faits de la plus puissante importance. Il nous a montré plusieurs spécimens de l'écriture directe qu'il avait obtenue lui-même. Il nous a dit qu'il avait placé son papier avec précaution sur plusieurs tombeaux, le surveillant debout, et qu'il a trouvé l'écriture faite apparemment avec un crayon de plomb, quoiqu'il n'y eût pas de crayon dans ce lieu. Il nous a dit qu'il avait désiré publier ce fait avec toutes les circonstances, afin que les sceptiques ne puissent donner d'autre solution que celle qui consisterait à l'accuser d'un mensonge, ce que personne, à qui son caractère est connu, n'osera faire. M. Owen, à présent, est allé en Amérique avec le Dr Gardner, de Boston, et va tout de suite publier son livre que tout le monde attend avec impatience. Nous avons à Londres maintenant le célèbre spiritualiste prédicateur et poëte de New-York. Il a prêché dimanche deux fois, et il y avait un grand nombre d'auditeurs. Il nous sera impossible de décrire la beauté des prières et des discours qui étaient improvisés pour cette occasion. »

Les faits rapportés sur M. Owen par le journal anglais sont de la plus grande vérité. Nous avons vu plusieurs fois, lors de son passage à Paris, cet homme éminent et par son nom, et par la rectitude de son esprit, et par sa haute loyauté. Il nous a montré les originaux des écritures directes qu'il a obtenues en compagnie du baron de Guldenstubbé et de sa sœur.

L'ouvrage qu'il va publier sera un des plus remarquables qui existent sur la matière. M. Owen en a rassemblé les matériaux de toute part avec le plus grand soin. Ces maté-

riaux ne comportent que des faits seulement. Comme nous, M. Owen aime beaucoup les faits, persuadé que la vérité, la certitude des doctrines, ne peut ressortir que d'un immense exposé de faits. Mais tous les faits ne sont pas de la même valeur comme authenticité. M. Owen n'a recueilli que ceux qui offraient tous les caractères de la vérité la moins contestée. Beaucoup de ces faits l'ont eu pour témoin. Quant à ceux qu'il n'a pu constater *de visu*, il a pris soin qu'ils lui fussent garantis par les témoignages les plus honorables. Aussi, nous osons prédire à son livre le plus beau succès. Ce succès en Amérique ne lui fera pas défaut, car les publications spiritualistes ont là de nombreux lecteurs. M. Owen nous a parlé d'un tirage à 60,000 exemplaires des trois volumes qui composent sa première édition. Heureux les auteurs spiritualistes de ce pays ! Il est loin d'en être ainsi dans le nôtre. Si la France est appelée foyer des lumières, ce n'est certes pas, comme on le voit, des lumières spiritualistes. Patience, cela viendra.

SPIRITOSCOPES D'AMÉRIQUE. — APPAREILS POUR LES MANIFESTATIONS DES ESPRITS.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur donner le dessin et la description de quelques-uns des appareils employés en Amérique pour démontrer d'une manière tangible les manifestations des Esprits. Nous tenons aujourd'hui notre promesse. Les dessins ci-contre et la légende explicative qui les accompagne sont tirés du livre de l'illustre et savant docteur Hare, intitulé : *le Spiritualisme scientifiquement démontré.* Ces appareils sont remarquables en ce sens qu'ils sont tous disposés afin de démontrer que les manifestations ont lieu sans aucune intervention du médium qui sert seulement de rouage passif, occupé purement et simplement à actionner la table. Nous recommandons surtout le dernier de ces appareils, celui de la planche II, dont la description est la plus claire, et celui de tous qui a le mécanisme le plus simple à organiser.

Figure 1, pl. 1.

Le premier dessin de la planche 1 est la représentation de l'appareil qui a été fait dans le but de décider si les manifestations attribuées aux Esprits pouvaient être faites sans aide humain. C'est après avoir minutieusement examiné cet appareil et l'avoir vu fonctionner, que l'illustre docteur Hare a déclaré donner son adhésion complète au spiritualisme.

Le dessin est une copie d'une photographie dudit appareil. Le disque A est représenté comme supporté par une barre de fer formant l'axe sur lequel il tourne. Au bout de cette barre de fer l'index B est fixé, afin d'être stationnaire dans une position verticale, le haut de cette barre étant situé de manière à passer devant toutes les lettres qui sont placées autour du disque. La corde C environne la poulie située au centre du disque. Les bouts de la corde sont attachés à des poids, lesquels, quand la table est remuée, réagissent l'un contre l'autre par la poulie, l'un étant gros au point d'être immobile, l'autre étant assez petit pour être levé. Un crochet dans le plancher pourrait être substitué au plus gros des deux poids. La position relative du médium et celle de l'écran qui intercepte la vue du disque sont trop évidentes dans la gravure pour être citées d'une manière plus particulière.

Appareil dit de pease, fig. 2, pl. 1.

La figure 2 représente le disque dit de *pease* associé avec un levier qui vibre, arrangé par le docteur Hare. Cet instrument, ainsi modifié, est appelé *spiritoscope*.

L'appareil consiste en une boîte F, qui est une représentation microscopique d'une maison avec un toit ordinaire et qu'aucun plancher ne diviserait de haut en bas. Sur le revers du toit opposé au médium se trouve dessiné un cadran portant sur son pourtour les lettres de l'alphabet. En dedans du toit sont attachés le ressort, la poulie et les cordons par lesquels l'index remue de manière à indiquer les lettres. G représente le levier qui vibre et sur lequel le médium place les mains. Quand des conditions de contrôle ne sont pas réclamées, les mains doivent être posées de manière que la moitié puisse être sur chaque côté du point d'appui, sur lequel le levier tourne. Quand des conditions de contrôle sont requises, les mains doivent être entièrement sur la portion du levier qui est entre le bout extérieur et le *point d'appui*. Placé ainsi, il est impossible de remuer le levier de manière à lui faire choisir des lettres ou de gouverner le choix, à l'aide de quelque Esprit docile qui pourrait être exercé à cela.

Non-seulement les lettres de l'alphabet sont imprimées en ordre sur la marge du disque, mais on peut placer aussi sur ce disque des mots et des notes de musique. Les mots peuvent être : *Oui*, *incertain*, — *non*, — *je ne sais pas*, *je le pense*, — *une erreur*, — *fini*, — *je reviendrai*, — *adieu*, — *je dois quitter*. Ces mots sont imprimés sur des lignes qui rayonnent du centre du cadran à sa circonférence. Les notes de musique sont imprimées sur des lignes intermédiaires entre celles où sont les mots. Les cinq lignes de la gamme, circulaires et concentriques remplissent ces intervalles.

L'aiguille dans l'appareil en question est placée sur le bout d'un pivot qui supporte à l'intérieur du toit une poulie de trois quarts d'un pouce de diamètre. Le ressort consiste dans un morceau de fil d'archal en cuivre. Un bout est placé dans l'intérieur du toit sous le cadran, l'autre bout est prolongé plus loin, à peu près à deux pouces et demi par le moyen d'une boucle qui le joint à une corde à boyau fortement attachée. Cette corde est fixée à un trou dans le pivot. Une autre pièce de boyau est attachée à la circonférence de la poulie. Le pivot étant tourné de manière à permettre l'enroulement, le cordon procédant du mouvement et celui-ci

le contraignant de manière à le rendre capable de reculer de la poulie, cette dernière peut être forcée avec un peu de soin, quand le ressort recule, d'enrouler l'autre corde attachée à la circonférence. Les cordons étant ainsi enroulés l'un à droite, l'autre à gauche, quand le cordon attaché aux poulies est retiré de l'extérieur de la boîte, il est déroulé et en même temps s'enroule celui qui est attaché au ressort sur le pivot. La réaction du ressort, quand il est laissé seul, produit une révolution opposée dans la poulie. L'aiguille attachée au pivot tourne dans une direction ou dans une autre, selon que l'on tire ou détend le cordon ; celui-ci porte à son bout extérieur un anneau qui l'empêche d'aller dans la boîte.

Une chose remarquable, c'est la facilité avec laquelle les Esprits peuvent, en remuant le levier, mouvoir l'aiguille, lui faire montrer les lettres et les mots, placés sur le disque ou cadran.

L'appareil n° 1, décrit ci-dessus, fonctionne par le moyen d'un cordon s'étendant d'un anneau de cuivre, auquel le cordon de la poulie s'attache à un poids situé sur le plancher. Quand cet arrangement est fait, si on remue la table en levant le bout sur lequel la boîte est située, on oblige le poids à tirer le cordon, et ainsi de causer la révolution de la poulie, de son pivot et de l'aiguille qui est correspondante. Le retour de la table à sa position ordinaire établit le mouvement en sens contraire. Ainsi, par ce moyen, l'aiguille peut être remuée de toute manière pour le choix des lettres nécessaires aux communications.

La 3e figure de la planche 1 représente l'appareil arrangé de telle sorte qu'il puisse être fixé à une table ordinaire. Le *point d'appui* sur lequel le levier vibre est fait pour être fixé au bord de la table en s'y emboîtant. Le disque placé sur un plan vertical est supporté par une barre qui a une emboîture pour l'attacher à la table, pendant qu'elle est attachée au disque en s'introduisant dans des gâches carrées faites pour la recevoir de la même manière qu'une serrure.

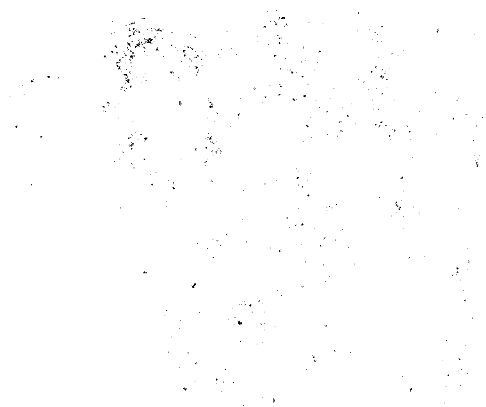
Dessous le levier vibrant un fil de fer creux est aussi attaché par des gâches, de manière à recevoir aussi un fil de fer solide qu'on peut arranger pour glisser dedans et dehors, et ainsi s'ajuster à la distance.

Planche 2.

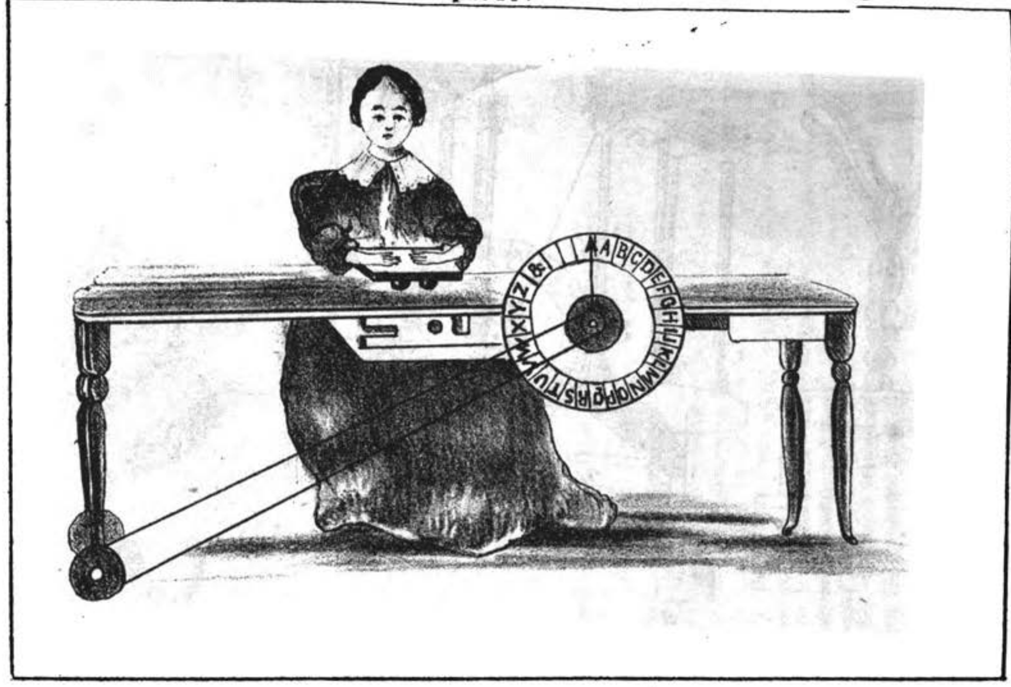
La figure de la planche 2 est la description d'un instrument par lequel les Esprits ont remué une table sous l'influence de la médiumnité, mais sans le contrôle du médium dont la clairvoyance était nulle.

La table a six pieds en longueur et seize pouces en diamètre, arrangée de manière à être séparée en trois parties pour voyager facilement. Les pieds du côté droit sont sur des roulettes ; ceux du côté gauche sur un axe qui passe à travers les perforations faites pour sa réception. L'axe consiste en une barre d'un demi-pouce d'épaisseur. Il sert pour deux roues de six pouces de diamètre, dont l'une a une rainure sur le pourtour. Un disque, selon la description de l'appareil précédent, est fixé à une bande de bois qui est faite pour glisser entre deux autres bandes attachées sous la table. Par ces moyens, la bande embrasse le *hub* du disque et de la roue. Quand celle-ci tourne par suite du remuement de la table horizontalement sur le plancher, le disque tourne avec la roue et d'autant plus vite que la circonférence de la rainure dans le *hub* est moindre que la rainure dans la roue.

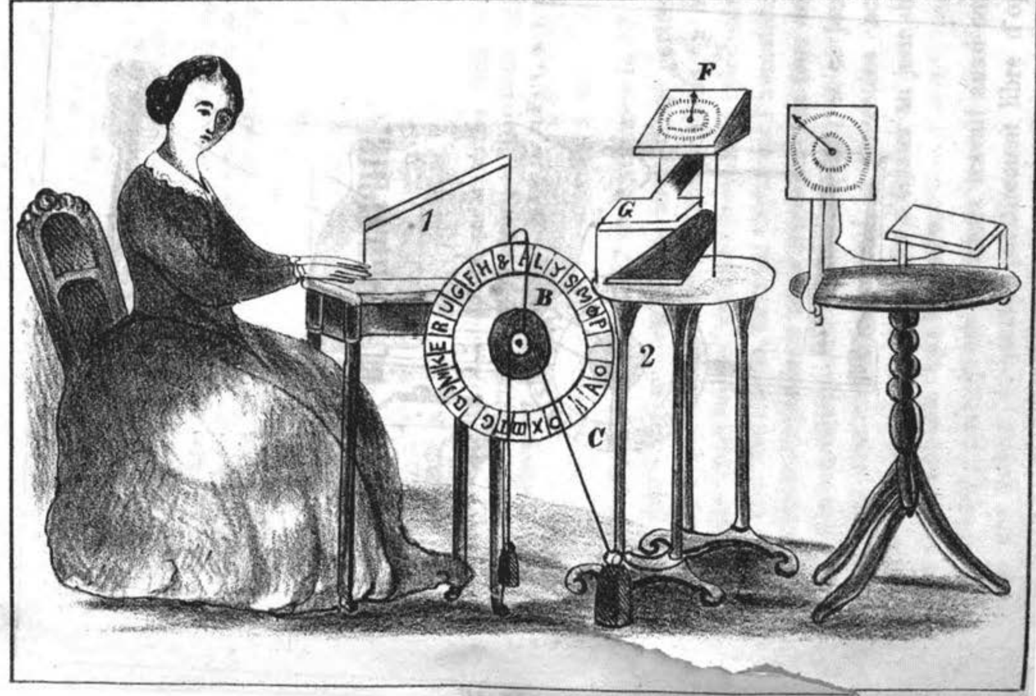
L'aiguille dans cet appareil est placée comme dans celui de la *figure* 1. Toute personne qui tient la table peut, en la remuant d'une manière ou d'une autre, faire venir sous l'aiguille des lettres nécessaires pour former le mot qu'on désire. Mais une personne, s'asseyant comme le médium et représentée dans la gravure avec les mains appuyées sur un plateau que supportent deux boules, ne pourrait actionner le disque ou intervenir dans les mouvements donnés autrement.



Pl. II.



pl : I.



Dans l'emploi du 1er *appareil de la planche* 1, il a été suggéré que le médium pourrait connaître les lettres par clairvoyance, malgré l'écran, ou pourrait les discerner dans l'esprit d'un témoin : mais, dans ce cas, le médium voit les lettres sans l'aide de clairvoyance ; mais ce pouvoir ne peut pas régler les manifestations, puisqu'en voyant les lettres, le médium ne peut pas gouverner les mouvements de manière à donner à l'intuition la moindre efficacité.

Sur la surface de la table, le plateau qui supporte les mains du médium peut s'appuyer sur des roulettes plutôt que sur des boules. Les roulettes font le même office que les boules, en permettant une communication substantielle et matérielle entre les mains du médium et la table, sans donner le pouvoir de gouverner le mouvement. Il est évident que quoique, par une impulsion horizontale, il puisse faire tourner les roulettes et remuer le plateau, il ne peut avoir la force nécessaire pour remuer une table.

Les mains étant sur le plateau, on peut le remuer rapidement sans remuer la table. Pour remuer celle-ci sans remuer le plateau, il faudrait l'intervention des Esprits, et quelques Esprits même n'ont pas toujours eu la volonté ou la capacité de réussir.

BIBLIOGRAPHIE.

LA PHILOSOPHIE DE LA RELIGION, par M. MATTER, conseiller honoraire de l'Université, ancien inspecteur général de l'Université, des bibliothèques publiques, etc. Paris, Grassart, 3, rue de la Paix, et 4, rue Saint-Arnaud.

Cet ouvrage, publié en 1857 en 2 volumes in-12 de près de 500 pages chacun, est, selon nous, d'une portée remarquable dans l'ordre des idées métaphysiques ; en outre, il dénote un progrès réel vers les croyances spiritualistes de l'avenir qui, selon nous, devront régénérer l'humanité quand la fibre de la conscience aura tressailli chez tous devant la réalité des manifestations médianimiques, et ce jour n'est pas éloigné. Car toutes les vérités, si contestées encore aujourd'hui, ne peuvent plus tarder d'éclater au jour de la rénovation qui se fera dans les âmes.

M. Matter a partagé son laborieux travail aussi consciencieux que savant, et surtout parfaitement libre d'opinions préconçues (ce que nous aimons à constater ici), en deux parties bien distinctes, qui s'enchaînent sans se nuire, se donnant au contraire un mutuel appui.

La première traite de la science de Dieu, de la science du monde matériel.

La seconde traite de la science du monde spirituel.

On le voit, M. Matter est bien près d'être spiritualiste dans le sens actuel de ce mot; que dis-je? il l'est réellement; je ne citerai que ce passage de la seconde partie pour en donner une preuve :

Chap. IX.

« La perpétuité du monde spirituel et ses destinées su-
« prêmes.

« III. « Les modifications, le progrès et le bonheur à ve-
« nir. Les premières demeures. » (Page 435 et suivantes.)

« Toutes les doctrines spiritualistes sont d'accord sur ce point, que la crise physiologique que l'on appelle la mort est, pour l'être intellectuel et moral, une délivrance d'une forme élémentaire, d'une sorte de prison, une naissance à une vie supérieure, en un mot, une transition d'un ordre de choses provisoire à un ordre de choses définitif. Mais chacune des familles spirituelles ira-t-elle du premier changement à son état définitif, et la nôtre passera-t-elle de la terre à sa demeure dernière? Notre esprit sera-t-il, dès lors et à jamais, affranchi de tout vêtement imparfait et des entraves qui en résultent?

« Et comment, s'il y a organisme plus parfait, celui de l'avenir se liera-t-il au présent?

« Quant aux questions spéciales, à savoir quelle forme prendra d'abord le nouvel organisme de notre être, soit pour un temps, soit pour l'éternité, et sous quelles formes successives il passera ensuite, quelles œuvres l'âme y fera, et quelles métamorphoses morales elle y traversera encore, soit pour expier des erreurs et réparer des torts, en s'exerçant à des vertus nouvelles et anciennes, soit pour aider aux desseins supérieurs de Dieu, après avoir concouru en ce monde à des desseins élémentaires, ces questions spéciales, la raison ne peut les trancher.......

« Déjà, dans notre sphère actuelle, les modifications morales et intellectuelles de notre être sont profondes. Dans des sphères plus étendues, plus saintes, plus pures, toutes ces modifications seront nécessairement plus profondes encore, et par conséquent plus vives, plus électriques.

« Dès lors, on le voit, le moment des modifications dernières ne peut pas être venu au début de la carrière future, pas plus que le moment des dernières réalisations : l'un et l'autres se reculant indéfiniment, nous aurons à progresser, comme à désirer et à espérer toujours, par cette double raison que nous devons exister toujours et être toujours heureux. »

On le voit, les idées qui naissent sous la plume de M. Matter sur les destinées futures de notre âme ont une analogie frappante avec les révélations générales des médiums qui ont jeté jusqu'ici quelque lumière sur le monde des Esprits.

Comme tant d'autres dont la science est profonde, mais qui ignorent de quelle source féconde ils la tirent, M. Matter est médium sans le savoir et possède, au nom de la science seule, rien qu'au nom de la science (nous en prenons acte), sur le monde spirituel, des données d'autant plus probables et plus exactes qu'elles sont basées sur les déductions logiques de la raison, qui cherche toujours la cause des effets produits dans l'étude des manifestations naturelles, avant de leur attribuer une origine surnaturelle.

Aussi ce livre ne s'adresse-t-il qu'aux lecteurs sérieux, à ceux qu'anime le désir inextinguible et bien légitime d'approfondir les mystères de la création.

Quant aux autres, que leur importe ces questions en dehors du positivisme de nos existences mondaines? que leur font des doctrines qui apprennent qu'au delà de la vie terrestre il y a une vie spirituelle qui seule est bien la vie réelle, résumant pour son bonheur dans l'éternité tout ce qu'elle a acquis par l'emploi de celle qui nous échappe, de bon ou de mauvais. Mais de ces idées, on n'en a que faire en ce monde ;

aussi les gens frivoles, avides de plaisirs, les calculateurs avides de richesses, ne peuvent s'intéresser à cette vérité, ni y croire; ils ne la comprennent point, sa lumière les éblouit et les rend aveugles.

Puisse le livre de M. Matter les faire réfléchir s'il tombe sous leur main, et s'ils ont assez de persévérance pour en lire quelques chapitres... même quelques feuillets!... Il est vrai que leur scepticisme ne sera pas encore vaincu, s'ils tombent sur une page telle que celle-ci :

« Sans doute nous n'avons sur le monde spirituel aucun témoignage sensible ; mais chaque chose se démontre d'après sa nature : pour le monde rationnel, la raison. Et s'il faut ajouter aux arguments généraux que nous venons de citer des arguments spéciaux, le sentiment universel de l'humanité, qui est la plus forte preuve de l'existence de Dieu, est aussi la plus forte preuve de celle du monde fait à son image.

« Des êtres de l'univers spirituel viendront-ils un jour se révéler à notre raison d'une manière sensible?

« C'est une question. »

Suivent des considérations fort étendues sur les horizons nouveaux ouverts à la science où, bien à regret, nous ne suivrons pas l'auteur qui prétend que la raison doit se contenter des faits rationnels, en attendant qu'il nous soit donné sur cette matière des faits sensibles.

Nous regrettons, après la lecture d'une œuvre aussi avancée, on peut le dire, en spiritualisme, que la démonstration des faits sensibles ait fait défaut à son auteur ; car on peut l'affirmer hautement, s'il avait été en rapport avec des médiums, il est évident que son livre y aurait gagné une autorité plus grande dans la parole inspirée par la foi nouvelle, et qu'il posséderait la faculté bien autrement puissante de porter la conviction dans l'âme de plus d'un lecteur frappé par l'éclat de sa lumière (1).

(1) M. Matter a depuis eu la confirmation qu'il cherchait. Mis en rapport par nous avec des médiums, il a été témoin de diverses manifestations médianimiques concluantes. Chez M. de Guldenstubbé, il a assisté au phénomène si remarquable de l'écriture directe, et lui-même a reçu sur

Sans doute M. Matter possède le rare privilége de dissiper les ombres de la nuit, et le crépuscule des vérités s'annonce déjà dans des pages admirables et chaleureusement écrites.

Ce livre est bien fait pour les penseurs, surtout pour ceux qui ont été témoins des phénomènes récents et en ont fait une étude spéciale. — Il prouve qu'à l'aide du raisonnement philosophique, on atteint jusqu'au seuil de cette même foi qui résulte des preuves matérielles de l'action spiritualiste, et on sent qu'il ne manque plus à l'âme qu'un suprême effort pour en franchir la limite.

Cette limite est franchie aujourd'hui par les spiritualistes sérieux qui ont été témoins des faits et des phénomènes nombreux produits par les médiums, car les êtres spirituels se sont depuis longtemps révélés à leur raison d'une manière sensible, et cette vérité pour eux ne fait plus question.

Sans doute c'est déjà beaucoup que d'être fixé par le raisonnement sur l'existence du monde spirituel et sur la permanence de ses rapports avec le monde physique. Mais la démonstration pratique ne peut à ce propos que couronner puissamment l'œuvre des déductions philosophiques.

Grâce à Dieu, nous pouvons offrir une telle démonstration comme complément au livre de M. Matter, et nous l'engageons lui-même à diriger ses investigations de ce côté,

un morceau de papier déposé par lui quelques caractères de cette écriture. Aujourd'hui, s'il avait à recommencer son livre, il le ferait avec l'autorité d'un homme qui a vu, et qui peut donner à la force de ses raisonnements l'appui des faits. Mais quelle que soit la première édition de son livre, elle est très-précieuse, en ce sens qu'une fois de plus il est prouvé que par le raisonnement seul et toutes les déductions de la plus rigoureuse logique, on peut arriver à la démonstration parfaite des vérités du spiritualisme. Beaucoup d'autres avant M. Matter avaient donné l'exemple de telles démonstrations, et de ce nombre se trouve M. Jean Reynaud, auteur du remarquable livre : *Ciel et Terre*. Aussi, à ceux qui se moquent des affirmations qui forment le fond de notre croyance, et cela quand nous les étayons sur les faits les plus irrécusables, nous dirons : Vous le voyez, il n'y a pas seulement que les faits qui viennent en aide à la foi spiritualiste, mais encore tous les arguments de la logique, toutes les preuves tirées du raisonnement ; quels motifs sérieux aurez-vous désormais pour ne pas croire et repousser l'examen des vérités consolantes que nous proclamons?

Z. P.

bien qu'il ne paraisse pas en avoir besoin pour croire, mais parce qu'un esprit aussi élevé, d'une science aussi profonde ne doit rien ignorer... ou s'il n'ignore pas, ne laisser rien de ce qui mérite attention en dehors de ses recherches et de son examen.

En effet, nous ne pouvons que gagner à l'appréciation qu'il saura faire des nouveaux phénomènes ; et qui sait si, plus habile peut-être ou plus favorisé que nombre de croyants, les premiers appelés, il n'obtiendra pas quelques données certaines sur l'organisation de cet univers spirituel dont il nous a fait pressentir hypothétiquement les merveilles ?

Il y a beaucoup d'appelés à la recherche de la vérité, il y aura peu d'élus, dit l'apôtre, dont nous développons le texte par une paraphrase.

Puisse M. Matter être un de ceux qui trouveront cette vérité, nous le souhaitons vivement ! puisse-t-il en rallier bien d'autres sous son égide, et démontrer que l'épuration et la résurrection du sentiment religieux ne peut émaner que du spiritualisme (1) ! D. Buret.

25 juillet 1859.

(1) Nul n'est plus à même que M. Matter de plaider convenablement la grande cause dont nous avons arboré l'étendard. Conscience honnête, toute dévouée au bien, que chacun peut croire sur parole, il joint à cela une érudition profonde non-seulement puisée aux sources anciennes, mais à des sources encore peu connues en France et qui lui sont très-familières : les sources allemandes. De plus il a l'avantage d'avoir mis au jour des travaux qui seront de précieuses archives pour le spiritualisme. C'est ainsi que M. Matter a publié, chez les mêmes libraires, une ***Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie***, 3 vol. in-8 ; une remarquable ***Histoire du gnosticisme***, 3 vol. in-8 ; une ***Histoire générale du christianisme***, 4 vol. in-8 ; une ***Excursion gnostique en Italie***, in-8, avec 12 planches, précieux recueil de monuments originaux très-anciens sur la matière ; ***Histoire de la philosophie dans ses rapports avec la religion depuis l'ère chrétienne***, in-12 ; ***Schelling ou la philosophie de la nature et la philosophie de la révélation***, in-8, etc. Plusieurs de ces ouvrages sont arrivés à leur deuxième édition, et ils ne sont pas les moins remarquables de tous ceux qu'a publiés sur diverses matières cet homme de science et de bien. Z. P.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

VOIE A SUIVRE DANS L'ŒUVRE SPIRITUALISTE.

LE SPIRITUALISME NE CONSISTE PAS SEULEMENT DANS L'ÉVOCATION DES ESPRITS. IL CONSISTE DANS UN MINUTIEUX EXAMEN DES DOCTRINES, UNE RECHERCHE, UN EXPOSÉ CONSCIENCIEUX DES FAITS, QUELS QU'ILS SOIENT.

Nous l'avons déjà dit : la science spiritualiste n'est pas faite, les grandes vérités qui s'y rattachent ne sont pas éclaircies, de nombreux mystères, des incertitudes règnent dans les faits qu'elle comporte. Insensé celui qui aurait la prétention de formuler à cet égard un *Credo* définitif, d'aller dogmatisant là où il convient d'apporter de la réserve, de l'étude, de l'examen, de l'analyse, du tâtonnement. Oui, nous le répétons, on ne pourra formuler à ce sujet de symbole acceptable qu'en accumulant les preuves, que par une immense et minutieuse enquête dans l'universalité des faits et des doctrines.

Telle est notre manière de voir, — et c'est parce que nous ne voulons pas qu'il y ait de malentendu à notre égard, que nous prenons occasion d'accuser une fois de plus nos principes, nos tendances, la voie que nous voulons suivre.

Nous sommes bien loin pourtant, et beaucoup s'en faut, d'être encouragé dans une telle voie par certains spiritualistes.

Les uns voudraient, à l'exemple de ce qui s'est vu et se voit encore, nous voir tenir boutique de révélation, flatter, caresser à ce sujet les adeptes, les fanatiques de la cause, ceux qui, pour n'en être pas les plus éclairés et les plus circonspects, n'en sont pas moins les plus ardents. Pour eux, tout le spiritualisme consiste purement et simplement dans l'évocation des Esprits, et dans les prétendues grandes, belles, neuves et utiles choses qu'on leur doit. Pour avoir affaire à un bon Esprit, à un Esprit supérieur, disent-ils, il suffit de l'évoquer; alors on est bien sûr qu'il viendra et qu'on aura des trésors de sagesse, et ces spiritualistes, le croirait-on,

n'ont pas le moindre doute dans la légitimité de telles affirmations.

D'autres, au lieu d'évoquer les Esprits, voudraient qu'on les laissât spontanément se manifester en des groupes bien recueillis, qu'on s'abandonnât totalement à eux, attendu qu'ils savent mieux que nous ce qu'il nous faut, ce qu'ils doivent dire, et que, quand ils se manifestent, nous devons mettre de côté la prétention de les juger, faire abnégation de toute critique, de tout examen préalable.

Les catholiques, de leur côté, prétendent que c'est une chose abominable que d'entrer en relation avec les Esprits, attendu que ces prétendues âmes d'outre-tombe ne sont, à proprement parler, que des démons, des diables d'enfer, et ils voudraient, dans l'état de matérialisme et d'incrédulité où sont les consciences, proscrire la démonstration tangible de l'immortalité de l'âme, moyen le plus puissant de ressusciter le sentiment religieux dans tous les cœurs.

Quelques-uns, enfin, prétendent qu'on ne doit faire connaître du spiritualisme que certains côtés, qu'il convient de mettre sous le boisseau certains faits, ne divulguant que ceux qui sont entièrement édifiants et de nature à ne donner aucune prise aux ennemis de la cause.

Eh bien ! nous le déclarons hautement, nous ne pouvons partager ces manières de voir, ces façons d'agir.

Pour nous, le spiritualisme n'existe pas seulement dans l'évocation des Esprits et dans des dictées médianimiques plus ou moins réelles, plus ou moins sûres, plus ou moins sérieuses. Il existe dans l'ensemble et l'examen de tous les faits, de tous les raisonnements, de toutes les doctrines qui ont pour but de démontrer les facultés de l'âme, son immortalité, l'existence au-dessus de la matière et indépendantes d'elle d'une Providence, d'essences spirituelles qui lui sont antérieures, qui lui survivent, et auxquelles sont dus tous les phénomènes, toutes les manifestations de la volonté, de l'intelligence et les prodiges de création, etc., etc.

Que des hommes qui, au lieu de tout cela, ne voient dans ce grand ensemble de faits et de questions qui depuis tant de

siècles ont agité le monde, qu'une simple affaire d'évocations d'Esprits et de corbillonnage médianimique, que pour cela ils forgent de nouveaux mots, quand celui de nécromancie existe déjà, nous n'avons rien à y dire. Le néologisme est un champ libre pour toute imagination quelle qu'elle soit. Mais ce que nous soutiendrons, c'est qu'il s'agit, à propos d'Esprits, de bien autre chose que d'évoquer les âmes des morts ; qu'il y a là matière aux études, aux recherches, aux considérations, aux doctrines les plus variées, et que le mot spiritualisme, adopté en Amérique, en Angleterre, aussi bien que dans les siècles passés, est et sera toujours le terme par lequel devront être caractérisés les études, les recherches, les doctrines, les faits dont nous venons de parler.

Quant à ceux qui prétendent que pour avoir affaire à de bons Esprits il suffit d'en évoquer nominativement de bons, nous dirons que c'est là une erreur grossière.

Il est plus rationnel de croire, et l'expérience l'a prouvé, que pour avoir affaire à de bons Esprits il faut être bon esprit soi-même, se proposer des fins utiles, sérieuses, édifiantes, vivre dans le recueillement, la sainteté de pensées, la mortification. Telles ne sont pas malheureusement les conditions dans lesquelles se trouvent la plupart de nos évocateurs. Des sentiments de curiosité, de vanité, d'orgueil humain, des habitudes qui ne sont ni l'austérité, ni le détachement des intérêts et des succès personnels, tels sont au contraire les mobiles et la situation qu'on voit dominer parmi eux. Aussi doit-on dire que rien n'est moins assuré que de voir affluer les bons Esprits dans leur sein, et que, quoi qu'ils prétendent, une telle faveur n'est pas le privilége du premier venu.

L'expérience apprend qu'il n'est pas toujours aussi facile qu'on le pense d'être visité, conseillé par les bons Esprits, et que cela soit dit à ceux qui assurent, d'autre part, qu'en s'abandonnant à eux avec recueillement, pureté et soumission aveugle, on est toujours certain d'en recevoir un bon effet.

L'histoire de tant de faits spiritualistes n'a donné que trop souvent des démentis à cette même prétention. Qui a été plus pur, plus recueilli, plus détaché du monde, plus humble,

mieux intentionné que les pieux anachorètes du désert, que tant de fervents ascètes, de pieuses recluses, de chastes religieuses, servantes du Christ, et pourtant qui a été soumis à plus d'obsessions, de manifestations abominables? Des contre-temps de ce genre arrivés à d'honorables, de pieux médiums de notre connaissance, viennent à cet égard nous donner une certitude parfaite.

Tout n'est donc pas édifiant et sûr dans le monde spirituel. Hélas! l'expérience ne l'a que trop prouvé. Ce monde-là, image du nôtre, ne renferme que trop d'âmes souillées, empreintes des tendances, des passions qu'elles avaient ici-bas, de vices à l'empire desquels il ne leur a pas encore été donné de se soustraire. Quand sur notre terre même, sous l'empire des lois, des convenances et des répressions sociales, nous sommes dupes néanmoins chaque jour, victimes d'une foule d'âmes perverses, pourquoi à plus forte raison n'en serait-il pas ainsi dans nos relations avec un monde que nous ne connaissons d'aucune sorte, et où les mêmes entraves, la même retenue, le même respect humain ne semblent pas exister dans l'expansion du mal? Comme on le voit, l'avis de ceux qui voudraient qu'on s'abandonnât aveuglément aux Esprits, en faisant abnégation de tout jugement, de toute critique à leur égard, est peut-être tant soit peu téméraire.

Mais si on est exposé à entrer ainsi en relation avec des âmes perverses, c'est une raison alors pour bannir, repousser énergiquement toute manifestation, toute étude, tout examen du monde spirituel, diront les partisans de la doctrine de l'existence du diable.

Non, au contraire, répondront certains spiritualistes, c'est une raison pour être discret, pour cacher, nier même, les mauvaises manifestations, ne parler que des bonnes, afin de ne point effaroucher ceux qui seraient tentés de devenir adeptes, ceux qui désirent continuer à l'être, afin de ne point fournir d'armes aux catholiques, d'une part, et, de l'autre, aux sceptiques, aux rieurs, aux matérialistes, à cette classe incroyable de gens, qui, après avoir nié absolument les faits spiritualistes, les admettent quand ils entrevoient la

possibilité de s'en servir pour attaquer une vérité qu'il leur plaît de contester, comme si un fait spiritualiste, tout scabreux qu'il soit, n'était pas, par cela même qu'il existe, la condamnation la plus parfaite de leur scepticisme.

Eh bien ! nous le dirons, la vérité ne doit point connaître ces ménagements. Ce serait une singulière manière de dresser une enquête, un tableau d'une question que d'en laisser les ombres, les côtés défectueux dans le néant ! Qui oserait tirer des conclusions sur des éléments ainsi mutilés? Qui oserait s'aventurer sur un terrain où les précipices seraient si perfidement déguisés? Tout dire avec les ménagements que réclament les exigences de la forme est la voie la plus honnête, la plus consciencieuse, la plus propre à conduire à la vérité. L'esprit humain en ce siècle ne doit pas être traité en enfant mineur. Après avoir porté ses investigations sur toute chose, après avoir arraché tant de secrets à la nature, avoir tiré si souvent le bien du mal, séparé les substances bienfaisantes de leurs éléments impurs, et cela sur tant et tant d'objets offerts à ses recherches, pourquoi ne pourrait-il pas faire les mêmes investigations dans le domaine du monde spirituel? Pourquoi, dans l'examen des éléments de ce monde, ne pourrait-on juger que d'après des documents restreints, expurgés et par cela même n'aboutir qu'à de fausses et périssables solutions? Qu'on lise à ce sujet, dans l'article *Faits et expériences* de la présente livraison, les réflexions qui ont été suggérées à un de nos correspondants, à l'occasion de certains faits constatés par lui, et l'on verra s'il est raisonnable de mettre la lumière sous le boisseau, et si, au lieu d'être du grand parti de la vérité, il vaut mieux appartenir aux petites coteries du spiritualisme étroit, restreint, mensonger, et apporter des habiletés, des réticences, des préoccupations de boutique, là où doivent régner la franchise et l'amour du vrai.

Les possessions, les obsessions, l'action parfois pernicieuse que peuvent excercer sur nous les mauvais Esprits n'existeront pas moins, qu'on les divulgue ou qu'on les taise, qu'on s'en occupe ou non. Ne convient-il pas plutôt de signaler le mal

afin d'apprendre à s'en garder? Pourquoi éviter, étouffer des questions sous prétexte que leur nature est scabreuse? Qui sait quels horizons nouveaux ces questions ne feront pas découvrir, quelles difficultés, quelles énigmes elles ne feront pas résoudre? Qui sait le rôle que jouent les obsessions, l'envoûtement, les pratiques occultes de la sorcellerie, l'action des Esprits immondes dans certaines maladies, dans la plupart des suicides, des affections mentales? Pour trouver à ce sujet le remède, ne faut-il pas prendre parfaite connaissance du mal et de sa source? Nous faisons profession de croire qu'il y a beaucoup à faire de ce côté pour les hommes de bien qui étudient l'histoire, dégagés de tout préjugé scientifique et matérialiste, qui savent s'incliner devant les faits et en tirer des enseignements. Z. J. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES CURIEUSES, FAUTEUILS ET TABLES SE REMUANT SOUS LE CONTACT DES ESPRITS. — ESPRITS CONSOLIDANT DES PARTIES DE LEURS CORPS ET S'ADONNANT A DES ATTOUCHEMENTS PARFAITEMENT TANGIBLES. — LES INCUBES, LES SUCCUBES, LE SABBAT, LES VAUDOUX. — CAS REMARQUABLE D'ÉCRITURE DIRECTE OBTENUE SUR UN TOMBEAU, FAC-SIMILE. — ESPRIT FRAPPEUR. — APPARITION, ETC.

La Haye, ce 25 août 1859.

Monsieur le Rédacteur,

Depuis la longue lettre que je vous ai écrite et que vous avez insérée dans votre 5e livraison, j'ai continué mes expériences spiritualistes dans les diverses réunions de médiums et d'amis que je fréquente. Toutes nos séances n'ont pas été remarquables. Toutefois, il en est quelques-unes que je ne puis faire autrement que de porter à votre connaissance.

Une jeune demoiselle, ma nièce, dernièrement écrivait sous la dictée d'un Esprit. Ayant pris le *Monde occulte de Delaage*, j'ouvris le livre au hasard, tenant la main sur la feuille, afin qu'elle ne soit vue d'aucun de nous; je priai le médium d'écrire la dernière ligne de la page à droite. Aus-

sitôt elle avança la main droite et posa le crayon sous ma main, le reprit et après écrivit les mots *la puissance*, qui est le commencement de la phrase de la dernière ligne de la page 75. Mais je ne pus en avoir davantage.

L'Esprit qui écrivait ainsi par la main de la jeune fille s'était fait connaître la veille comme étant son père mort il y a huit ou dix ans ; c'est lui-même qui avait développé les facultés médianimiques de son enfant. Nous lui avons fait de nombreuses questions : toujours il fit ses réponses sans ordre d'écriture, de manière que les phrases se croisaient en tout sens. Les caractères étaient grands et difficiles à lire. Nous avons toutefois compris qu'il venait pour son enfant ; qu'il ne la quitterait pas avant deux jours ; mais qu'à notre prière il reviendrait plus tard. Il nous assura qu'il avait domicile, ainsi que son épouse, dans la planète Saturne ; qu'ils veillaient continuellement sur leurs deux enfants ; que leur mère était présente à la séance, ainsi que son frère, mort il y a deux ans. Je priai ce frère, qui était aussi le mien, de se manifester d'une manière ou de l'autre, de s'asseoir encore dans le fauteuil où il prenait plaisir à se reposer quand il venait me voir de son vivant. Il répondit par la main du médium qu'un des assistants, M. S., devait s'asseoir dans le fauteuil. Celui-ci s'y plaça. La main, continuant d'écrire, ajouta : Maintenant, je vais me placer sur le siége qui est à côté de vous : ce qui fut fait selon toute probabilité, car le siége, un instant après, décrivit en se mouvant un demi-cercle, et cela sans aucun attouchement du médium qui se tenait éloigné d'environ un demi-mètre.

Les deux jours qui suivirent, conformément à la promesse, la jeune fille ne cessa de sentir en elle l'action de l'Esprit de son défunt père ; elle eut continuellement des tiraillements dans la main droite. Chaque fois qu'elle prenait le crayon, l'Esprit lui faisait écrire des paroles de tendresse paternelle, lui disant d'avoir confiance dans son avenir, attendu qu'il protégerait toujours ses enfants. Les deux jours passés, il n'y eut plus de manifestation.

Depuis, nous avons eu d'autres séances, et toujours elles

ont suffi pour ébranler, sinon pour convertir, les plus robustes rationalistes, dont le nombre est très-grand dans ce pays. Leur confusion est souvent plaisante. Il y a quelques jours, une table s'est élevée, à notre demande, sur ses quatre pieds, s'est mise à marcher dans le salon, en sortit pour parcourir un assez long corridor et descendit un à un les degrés d'un escalier pour revenir, en sautant, se remettre à sa place. Il faut dire, toutefois, que mon fils avait conservé la main sur la surface de la table.

Une autre fois nous fûmes témoins de choses bien plus extraordinaires : mais ici, je ne sais si je dois tout dire. Les esprits étroits m'accuseront ou de coupable indiscrétion ou de mensonge. Les faits sont étranges et d'une nature délicate : quelques-uns les croiront propres à nuire au spiritualisme. Mais est-ce nuire au spiritualisme que de dire la vérité, le bien comme le mal, afin que la lumière se fasse, que chacun puisse se mettre en garde contre les dangers de communications qui ne sont pas nouvelles, qu'on a révoquées en doute, mais dont toute l'antiquité et le moyen âge ont retenti?

Voici donc les faits dans toute leur vérité, sauf quelques réticences que les devoirs de la publicité m'imposent.

Un soir donc nous eûmes des attouchements insusités, tels, par exemple, que ceux de personnes qui se heurteraient contre nous par mégarde en courant. Les dames étaient touchées très-indécemment. Une d'elles, d'ailleurs très-respectable, manqua de tomber à la renverse par un attouchement très-saisissant au-dessus des genoux et sous ses vêtements. Très-courageuse, elle ne voulut pas finir la séance comme nous en avions l'intention. Après cet incident, la dame se remit à sa place et demanda à l'Esprit ce qu'il exigeait d'elle. Il répondit : — Vous embrasser. — Eh bien! embrassez-moi, lui dit-elle. — Non, dit-il, pas ici, mais au lit. Pour prévenir d'autres scandales, nous avons levé la séance.

L'hiver passé, dans une de nos séances, nous avons eu la visite, d'abord, de quelques Esprits très-honnêtes. Mais bientôt nous fîmes une pause, et, pendant que nous prenions un verre de vin, quelques-uns de nous se mirent à raconter des

histoires assez scabreuses de leur jeunesse. Ce manque de recueillement et de sérieux, paraît-il, changea la nature de nos manifestations. Lorsque nous remîmes les mains sur la table, arrivèrent des Esprits femmes, et ce fut une suite de scandales. A notre demande, avec quoi nous pourrions leur être agréables, on répondit : « En vous mettant en costume de paradis. » Il n'y avait pas de dames à cette séance. Sur notre refus (nous étions six amis), elles commencèrent à nous faire des caresses non équivoques, nous touchant d'abord les mains avec leurs mains qui avaient toutes les qualités de mains en chair et en os et d'une température chaude comme les nôtres. A ma demande si celle qui s'était accrochée à moi m'avait connu pendant sa vie, elle me répondit par l'alphabet : « Oui, » et à cela ajouta d'autres paroles curieuses. Pendant cette conversation, deux autres Esprits féminins prenaient plaisir à faire à deux des assistants des caresses telles que je m'abstiens de les indiquer ici. L'un d'eux se sentit tellement étreint dans des bras invisibles et accablé de caresses, que, pour y couper court, il courut reprendre et rapporter sur la table la lampe que nous avions posée dans un coin, attendu qu'une trop grande lumière affaiblit l'intensité des manifestations.

Lorsque nous n'avions plus les mains sur la table, la scène finissait (1).

Je conclus de tout cela que, puisque ces Esprits savaient former leurs mains en chair et en os, *comme je l'ai senti très-distinctement*, ils doivent avoir la faculté de consolider également d'autres parties de leurs corps, et que si nous avions, comme elles le désiraient, voulu nous mettre en costume de paradis, je ne sais comment cela aurait fini ! Qui sait ce que font les Esprits dans nos rêves ? Que pensez-vous de tout cela ?

(1) Je pourrais faire connaître les cinq autres personnes qui, comme moi, furent témoins de ces faits, et elles sont prêtes à les attester à qui voudra. Quant à l'ami dont il est question dans mon précédent article de la Revue, page 138, comme présent à la séance où s'est manifesté Eenens, rue Paroissiale, à Bruxelles, il m'a envoyé sa nouvelle adresse. Il demeure pour le moment à Paris, rue Saint-Honoré, 334. Il s'appelle M. Van den Ouwelant. Je ne pense pas qu'il puisse refuser son témoignage.

Si je ne me trompe, l'histoire a raconté bien souvent de pareilles scènes ; n'aurait-on pas la possibilité d'expliquer par-là ces histoires d'incubes et de succubes (1), ces scènes de sabbat racontées par tant d'autorités respectables, objets de tant d'enquêtes, de condamnations judiciaires au moyen âge ? Peut-être y a-t-il aussi de cela dans ces fameuses orgies des Vaudoux qui ont encore lieu tous les jours dans les Antilles et les Amériques du centre ?

Mais ici j'entends les démonomanes s'écrier : Mais, vous le voyez bien, c'est le diable qui cause de pareilles choses ! Incrédules que vous êtes ! Enfin, vous voilà bien obligé de convenir que Satan existe.

D'autres diront que rien n'est plus pernicieux que de se mettre en relation avec les Esprits, et demanderont de nouvelles mesures de proscriptions contre l'examen de la plus importante des vérités, cherchant à l'étouffer comme autrefois par tous les genres de persécutions.

Aux premiers, nous dirons : Mais vous voyez bien que ce n'est pas le diable. Vous dites que le diable est tout-puissant et qu'il n'a pas besoin, pour se manifester, du secours de l'homme ; d'où vient donc qu'il ne se manifeste pas quand il n'y a pas de médiums ; que, dans le cas précédent, il ne l'a fait que quand une lampe était masquée et qu'autant que des mains étaient appuyées sur la table ? En vérité, nous n'aurions jamais cru que M. le prince des ténèbres ait eu de si petits, de si faibles moyens de manifestation. Pourquoi le faire

(1) Voyez, au sujet des incubes et des succubes et d'une foule de faits semblables à ceux que cite M. Revius, les ouvrages suivants : Guibert de Nogent, *De Vita sua*, lib. I, ch. 13; la Vie de saint Bernard; le Père Costadou, *Traité historique et critique des principaux signes du commerce avec les Esprits*, etc., Lyon, 1720, t. V, p. 137 ; Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. VI, lib. II ; saint Thomas, *Summa theologiæ*, quæstio LI, art. 3 ; l'*Hexameron* d'Antonio Torquemada ; l'*Ecole du pur amour de Dieu*, p. 34 de la nouvelle édit. de Cologne, 1704, in-12 ; M. del Rio, *Disquisitiones magicæ*, lib. II, sect. 24 ; les ouvrages bien connus de Jean Wier, de Delancre, de Bodin, de Psellus ; les *Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI, p. 603 ; le *Recueil de questions traictées ès conférences du bureau d'adresse*, Paris, Soubron, 1656, 5 vol. in-8 ; Joseph Franck, *Praxeos medicæ universæ præcepta*, *Lipsiæ*, 1832, in-8. Z. P.

si terrible, quand il dépend d'un simple mouvement de notre volonté pour l'écarter? Vous voyez bien, au contraire, que ce sont de mauvais Esprits purement et simplement, des Esprits non purifiés encore et qui ont conservé l'empreinte de leurs passions, de leurs tendances animiques d'ici-bas. A vous de faire comme nous avons fait : de les rembarrer énergiquement, de ne point donner suite à leurs mauvais desseins, car nous avons toujours remarqué que les mauvais Esprits n'arrivaient que quand nous manquions de recueillement et quand, pour cette raison, les bons nous quittaient. Les mauvais Esprits d'outre-tombe ne se plaisent qu'à fréquenter ceux des mauvais Esprits d'ici-bas qui leur ressemblent. Ne les désirez pas, soyez purs, vertueux, bien intentionnés, sérieux, vous aurez affaire à meilleure société, et alors les manifestations que vous obtiendrez feront plutôt votre édification que votre confusion.

Aux éteignoirs, aux partisans des mesures d'interdiction, nous dirons : Si les communications avec le monde spirituel ont des dangers ou peuvent prêter à des abus, raison de plus pour s'en occuper. Pour mieux éviter le danger et combattre les abus, il faut les connaître; pour les connaître, il faut les examiner. Quel est celui qui, connaissant une forêt, repaire de brigands, ne soit désireux d'en voir faire une battue dans tous les coins et recoins, afin de débusquer les malfaiteurs qui s'y trouvent? De ce que les règnes végétal et animal renferment des poisons, est-ce une raison pour ne pas apprendre à connaître ces règnes, afin de pouvoir parfaitement faire une différence des substances malfaisantes d'avec les utiles qu'ils renferment? et de ce qu'il y a des poisons, est-ce une raison pour ne point les analyser chimiquement, afin de connaître leurs réactifs, leur antidote et de séparer leurs principes bienfaisants d'avec leurs principes vénéneux? Que l'on s'occupe ostensiblement, librement, de spiritualisme ou non, cela n'empêchera pas qu'il y ait des gens en commerce avec les mauvais Esprits. Il y en a toujours eu. Des hommes naissent médiums naturellement ou sont spontanément initiés aux arcanes de la magie, de la sorcellerie. Ces arcanes, le plus

souvent aussi se transmettent traditionnellement et souvent chez des gens qui, bien loin de savoir ce que c'est que le spiritualisme, un médium, un Esprit, ne savent pas même lire, témoins nos bergers, nos sorcières de village, témoin tout le moyen âge où, certes, le spiritualisme n'était ni professé, ni ouvertement enseigné, beaucoup s'en faut. Ainsi donc il se serait loisible à tant de gens de s'occuper, d'une manière occulte, de tous les mystères du mauvais spiritualisme sans qu'il soit permis aux honnêtes gens de se livrer à la pratique du bon, à la connaissance des vérités qui permettent de distinguer le bien du mal, de démasquer, de signaler celui-ci, de s'en préserver! Comme le dit fort bien, dans votre 2e livraison de cette année, une communication médianimique attribuée à Lamennais, «que des hommes animés de mauvaises intentions puissent se mettre en rapport avec de mauvais Esprits et faire beaucoup de mal, rien n'est plus vrai; mais de cela on doit conclure qu'il convient plus que jamais de se mettre en rapport avec les puissances spirituelles et d'entrer à pleines voiles dans les eaux du spiritualisme, afin d'en connaître les secrets, les précieuses ressources, pour faire le bien, sans cela on continuera à laisser le champ libre aux pratiques occultes de la sorcellerie, de la magie et de la nécromancie dont tant d'hommes pervers se sont servi pour faire le mal, et sans qu'on s'applique à trouver pour ce poison l'antidote convenable. Si les honnêtes gens entraient plus souvent en communication avec le monde spirituel, avaient recours à la voyance et aux autres dons médianimiques, ils pourraient presque toujours déjouer les machinations des envoûteurs, jeteurs de sort, etc. Chacun aurait son ange gardien, son Esprit bienfaiteur pour l'avertir et le protéger, ou bien trouverait toujours auprès de quelque médium les avertissements nécessaires.»

Ainsi donc, comme on le voit, il convient de tout dire en matière de spiritualisme et de tout examiner librement; c'est là une des conditions de l'avancement des questions formidables que renferme cette science et des résultats utiles qu'on peut en tirer. Le Christ n'a-t-il pas dit: «Etudiez toutes cho-

ses et conservez les bonnes ? » N'a-t-il pas dit aussi : « Délivrez-nous des *malins ?* » C'est en apprenant à les connaître que nous saurons comment on peut les combattre.

Maintenant, revenons à nos expériences de la Haye.

Dans ma dernière lettre, qui a paru dans la 5e livraison de la *Revue spiritualiste*, je vous ai parlé, entre autres choses, d'un Esprit qui parlait. Nous en avons deux maintenant qui non-seulement nous parlent, mais encore nous font des écritures directes, nous présents. Toutefois, ces écritures n'ont encore lieu que dans l'obscurité. Mais on entend distinctement le mouvement des crayons que nous déposons sur la table à côté d'un morceau de papier. Lorsque les Esprits ont fini, ils nous remettent ensuite le papier entre les mains.

Mais la plus remarquable expérience d'écriture directe que nous ayons eue, c'est dernièrement, dans un cimetière de la Haye. Je vais vous parler en détail de cette expérience qui mérite, par son importance, d'être connue à point nommé de vos lecteurs.

C'était le 20 du mois de juin dernier. Un de mes amis, médium, personne très-notable de la ville, père de famille, avait été très-lié d'amitié avec une autre famille, dont la dame, du nom de Rosa, est morte phthisique il y a un an et demi. Ayant soigné quatre sœurs, toutes mortes de la même maladie, et connaissant toutes les périodes de sa maladie propre, Rosa avait prédit le jour de sa mort. Désirant faire un dernier adieu à mon ami, elle le fit prier de venir la voir la veille de son décès. Mon ami, ne croyant pas le danger si imminent et d'ailleurs très-affairé ce jour-là, n'arriva que le lendemain, et ne trouva plus qu'un cadavre. Regrettant vivement de ne pas avoir satisfait à temps à la prière de la mourante, et ayant étudié depuis le spiritualisme, il s'est décidé, le 20 juin susdit, à faire un acte de piété. Il s'est rendu au cimetière, où il a posé à plat une demi-feuille de papier blanc (sans crayon), sous le socle qui recouvre la fosse de Rosa, après s'être bien convaincu que personne ne l'observait dans ce lieu solitaire et que le papier était entièrement caché sous le socle. Il est resté pendant une heure près de la

tombe dans un recueillement religieux. Le lendemain il est retourné au cimetière, et, fouillant sous le socle, il retrouva, après quelques recherches, sa feuille de papier, mais pliée négligemment en petit paquet oblong, plus ou moins noirci par la terre. En ouvrant le paquet, quelle ne fut pas son émotion en en lisant le contenu, tel que je vous l'envoie en *fac-simile* lithographié. L'Esprit de Cardan, né à Pavie en 1501, médecin, mathématicien et astrologue, s'était servi de la main de l'Esprit de Rosa, morte en 1857, pour écrire en latin une formule astrologique indiquant le signe du ciel sous lequel Jésus-Christ est né, affirmant ensuite que cette imbécilité n'est pas due à la science, mais aux savants, c'est-à-dire, sans doute, que l'astrologie est une vérité, mais que les professeurs manquent de capacité, et puis deux silhouettes en marge! Ensuite Rosa, écrivant en français pour son propre compte, appelant et plaignant son ami (1)! Cette écriture directe, Monsieur, m'a bien vivement ému. Pour moi, maintenant, c'est un phénomène hors de doute. Que la science, quand un jour elle finira par s'occuper de ces faits si grandioses, les explique comme elle voudra, je les regarde comme des preuves on ne peut plus convaincantes de l'existence des Esprits et de la possibilité de leurs relations avec le monde physique.

Maintenant, voici d'autres faits :

Au commencement du mois d'août, un de mes amis, médium voyant, vint me voir après avoir conduit un ami souffrant chez le magnétiseur Regazzoni, qui est ici. Il me parla du fameux magnétiseur. Depuis plusieurs mois les Esprits s'occupaient très-peu de ce médium. Il me dit que M. Regazzoni, quoique croyant au spiritualisme, avait affirmé n'avoir jamais vu quelque manifestation, et qu'il ne demandait pas mieux que d'assister à nos séances. A peine le médium achevait-il de parler, que nous entendîmes des frappements consécutifs dans la table. Alors nous posâmes les mains dessus, et, sur ma demande si l'Esprit désirait faire écrire le médium et sa réponse affirmative, je mis du papier et un crayon à la disposition de celui-ci.

(1) Voyez la planche ci-contre.

Bientôt après, le médium eut des tiraillements dans le bras et la main droite. S'emparant du crayon, il écrivit ces mots : « Reggazoni doit voir ici que les Esprits existent ; nous le convaincrons : c'est ici qu'il doit être convaincu. Le voulez-vous? le voulez-vous? Je suis Rosa. Pourquoi n'êtes-vous pas revenu ? »

Demande. Lorsque nous irons encore au cimetière, voudrez-vous de nouveau nous donner de l'écriture directe?

Réponse. Non, il m'y verra.

Demande. Si vous pouvez vous faire voir au cimetière, je suppose que vous pourriez vous rendre visible de suite.

On frappa trois coups en signe affirmatif.

Nous étions quatre personnes : mon épouse, une cousine, le médium et moi. Ne recevant pas de réponse à ma demande sur les questions de savoir si l'Esprit se ferait également visible pour nous, nous restâmes quelques instants silencieux, nous préparant à voir un Esprit. Tout à coup le médium porta la main sur la région du cœur, affirmant y éprouver une forte douleur, comme un point de côté ; il respirait difficilement. Au même instant, il me prend les deux bras avec force, s'écriant : « Dieu tout-puissant ! la voilà devant nous, assise sur cette chaise, entre le piano et la porte de votre bureau, là, là ! Ne voyez-vous pas? elle est en blanc et la même toilette comme elle portait vivante parmi nous. Elle me fixe et mes yeux rencontrent les siens. » (Cette apparition a duré 25 à 30 secondes). « Ah ! la voilà disparue, » dit ensuite le médium, qui, n'ayant aucune extase, nous dit qu'il voyait encore comme un nuage entourant des figures humaines passer devant le piano. Il sentait ensuite un léger tressaillement dans les yeux, après quoi il rentrait dans son état normal. Nous autres, nous n'avons rien vu.

Après cela l'Esprit s'est remis à frapper dans la table. Après l'avoir remercié de sa complaisance, je lui ai demandé s'il savait où se trouvait son frère, dont la vie est assez déréglée ; il répondit, faisant écrire le médium : « Au Texas. — *D.* Est-il heureux ? — *R.* Non, malheureux. — *D.* Qu'y fait-il? —

R. Squatter. Je vous quitte. Bonjour, mes amis, jusqu'au revoir : c'est pour moi l'heure de la prière. Adieu. »

Cette séance, non demandée à l'avance, s'est passée en toute lumière, quoique la flamme des lampes fût baissée un peu.

Le 11 août écoulé, un Esprit est venu faire écrire, par la main d'une jeune demoiselle, l'alphabet, ou plutôt un des alphabets du monde des Esprits, dont je vous enverrai la copie à ma prochaine lettre.

Malheureusement nos séances ne peuvent se tenir régulièrement, parce que nous ne pouvons disposer à volonté de nos médiums qui appartiennent tous à la haute société. Nous espérons néanmoins nous organiser plus régulièrement l'hiver prochain. Si les séances que nous nous proposons de tenir avec M. Regazzoni sont fructueuses, je vous en tiendrai au courant.

Au revoir, à une prochaine occasion.

REVIUS,
Major de l'armée néerlandaise à la Haye.

UN ESPRIT SE MANIFESTANT A L'AIDE DE LA CORBEILLE ET DONNANT SUR SON IDENTITÉ LES PREUVES LES PLUS CONVAINCANTES. — UNE AME D'OUTRE-TOMBE VENANT EFFECTUER DES MENACES FAITES AVANT LA MORT. — APPARITION, PRESSENSATION JUSTIFIÉES.

Angers, le 21 août 1859.

Cher Monsieur,

C'est avec bonheur que j'ai à vous présenter, entre autres, un fait remarquable, et je n'ai pas à dire que je le tiens d'une personne étrangère : c'est sous mes doigts qu'il s'est produit comme un monument de conviction des plus concluants pour confondre ces sceptiques obstinés qui, quand on leur cite des manifestations spirituelles, égarent toujours leur raison à la recherche de causes impossibles, de peur de se trouver dans la voie de la vérité ou d'être forcés, en reconnaissant la réalité d'une seconde vie, de confesser enfin Dieu et de revenir de l'idée de ce néant où le crime et les vices honteux espèrent s'ensevelir. Après ce qui va suivre, il ne restera plus de

ressource à l'incrédule, pour éviter de dire qu'il est convaincu, que dans une plate accusation de mensonge à mon adresse.

Une jeune fille, jolie et spirituelle, née en Auvergne, sortie de pension à quinze ans pour cause d'amourettes, avait été chassée par un père brutal et implacable et lancée sur la route des aventures. Dans cet abandon, elle vint jusqu'à Angers. On la nommait Albertine Sar..., et le fruit de ses plaisirs regrettés était resté dans le pays des montagnes. Devenue lingère dans notre ville, elle devait y mourir tragiquement, à dix-neuf ans, le 12 août 1859, comme le témoigne notre journal de Maine-et-Loire du 13 août. C'était chez notre amie, madame Bi..., notre médium d'habitude, quelle exerçait sa profession. Cette dame se plaisait à lui donner de sages conseils, germes de bonheur jetés dans son cœur, si le souffle de l'amour ne les avait pas quelquefois détournés. Elle venait de lui faire des recommandations pour des objets de toilette et avait à peine descendu quatre marches de l'escalier quand elle l'entendit crier : *Au feu! je brûle!* La robe de cette malheureuse, poussée par sa crinoline dans le foyer, s'était enflammée, et, six heures après, expirait la pauvre Albertine. Madame Bi..., qui lui avait fait administrer les sacrements, se chargea d'écrire au père au moyen de l'adresse *mal articulée* qu'elle donna avant de mourir. Elle avait cru entendre *boucher* ou *maître de poste.*

Madame Bi..., étant venue dîner avec nous le 16 août, je lui dis que, la nuit précédente, j'avais évoqué deux frères morts, afin qu'ils vinssent se communiquer à moi au premier jour, et, qu'attendu sa présence, je pouvais espérer leur visite, si elle voulait bien tenir la corbeille avec moi quelques instants, ce qu'elle m'accorda. Or, quel ne fut pas notre étonnement de lire *Albertine Sar...* Alors vinrent les questions et réponses suivantes : « Quel est *précisément* votre pays natal? *B.....*, arrondissement de *Clermont-Ferrand.* — Je ne sais si j'ai bien mis la profession de votre père sur ma lettre? — *Boucher.* Nous reconnûmes après la vérité de ce fait, et, de plus, qu'après avoir été boucher, ce père s'était fait facteur rural. — Où est votre fille? — *Chez mon père.* — Nous n'a-

vons pas de réponse de lui, pourquoi? — Mon extrait de naissance retarde, parce que les *bureaux* étaient *fermés.* (Le 14 août était un dimanche et le lendemain l'Assomption.) — Savez-vous quand j'aurai une réponse? — *Demain.* (Elle est *en effet* arrivée le *lendemain.*) — Vous aviez une reconnaissance du mont-de-piété, qu'est-elle devenue? — Elle est *chez Fél...* — Pour quelle somme? — 35 fr. (Madame Bi... est allée vérifier cette déclaration et l'a trouvée *très-exacte.*) — A quelle époque avez-vous fait ce dépôt? — Le 22 mai. (La reconnaissance portait 22 juillet. Albertine s'est trompée de mois, ce qui n'a rien d'étonnant, les Esprits, êtres non bornés ni finis, ne pouvant avoir toujours une parfaite notion du temps et de l'espace.) — Peut-on vous demander de quoi se composait ce dépôt? — D'une *robe marron clair* et de *deux bournous*, l'un *gris*, l'autre *noir.* (*En effet*, la reconnaissance du mont-de-piété portait ces objets *ainsi désignés.*) — Qui donc a porté ce paquet au mont-de-piété? — La *nourrice de Fél...*. (C'est-à-dire de son enfant.) Cette jeune femme, questionnée à cet égard par madame Bi..., a *répondu de même.*) — N'étiez-vous pas malade dans les derniers temps de votre existence matérielle? — Hélas! j'avais un *cancer au sein depuis ma couche.* (Personne *ne savait cela avant sa mort* que son *médecin* et M. E..., ami de la défunte. Madame Bi... l'a appris de ce dernier il y a *deux* jours.) L'Esprit, continuant, dit : M. E... aurait dû vous donner mon porte-monnaie comme souvenir : toutefois il ne contenait qu'*un sou* le jour de *ma mort.* (Madame Bi..., ayant demandé après si elle avait laissé de l'argent, M. E. et l'amie Fél... ont répondu : Il y avait *un sou dans sa bourse.*) Je dis : J'ai appelé deux Esprits, mes frères, la nuit dernière pour ce soir, les voyez-vous? — Je n'ai vu que M. *Ber...* — Comment! M. *Ber...*; vous ne le *connaissiez pas, pas même de nom.* — Il est venu à moi et m'a dit : « Je suis le *père de madame Bi...* » — Vous a-t-il dit autre chose? — Il m'a dit : « Allez auprès de ma fille, vous lui donnerez des indications sur vos affaires. » — Faut-il envoyer votre robe et vos bournous à B..., pour votre fille? — Ma fille! porter ces vêtements! Oh, non! Je donne ma

robe marron et un bournous à Fél..., et l'autre bournous à la nourrice. — Regrettez-vous de n'être plus sur la terre? — — Certainement non, et je suis on ne peut plus heureuse d'avoir quitté cette sale existence. — Qu'avez-vous pensé quand votre confesseur s'est retiré à la seconde visite? — Que j'étais bienheureuse de mourir sainte, grâce à vous, chère mère. (Son confesseur a dit : C'est un ange qui va monter au ciel.) — Au milieu de qui vous êtes-vous trouvée après votre mort et qu'est-ce qui vous frappa le plus? — D'abord tout était vague autour de moi, puis j'ai été reçue par des amies très-bien et j'étais libre. — Sur la terre, bien des gens qui ne sont pas spiritualistes se font une affre de la mort, qu'en dites-vous? — On est trop heureux de mourir. — Avez-vous vu votre convoi funèbre? — Oui. — Qui donc y manquait? — E..... Vous, madame, vous ne le pouviez pas; mais les autres auraient mieux fait de rester chez elles. »

Maintenant, voici d'autres faits. — Madame Girault, personne très-pieuse, me dit, il y a peu de temps : « J'avais une sœur mariée qui vint à mourir. Avant sa mort, elle dit à son mari : « Après ma mort tu te remarieras, si cela te convient, « je ne puis pas l'empêcher; mais je te défends de donner mes « habits à ta seconde femme : si cependant elle ose les porter, « je promets de lui marcher sur l'estomac toutes les nuits. » Malgré cette défense, mon beau-frère, s'étant remarié, et ne croyant ni à la puissance d'action des morts, ni à la possibilité de l'état de revenant, donna les effets d'habillement de la défunte femme à sa nouvelle épouse, qui ne manqua pas de les porter. De ce jour elle se sentit, chaque nuit, tellement oppressée sur l'estomac qu'elle fut obligée de contracter l'habitude de passer ses nuits assise dans un fauteuil. Son mari l'ayant pressée de reprendre l'usage du lit, elle éprouva aussitôt le même effet, qu'elle ne put supporter, et elle dut recommencer à coucher dans son fauteuil. Pas plus que son mari, elle ne voulait croire que cela tenait à l'infraction de la défense de la première épouse. Cependant, après une troisième épreuve, elle se décida à ne plus porter les vêtements de la décédée, et, de ce moment, elle dormit sans trouble. » A ces

détails, madame Girault ajouta ceci : « Avant de mourir, cette défunte était gravement malade depuis longtemps, car elle avait un cancer. Une nuit je rêvais que je la voyais soumise à une cruelle opération ; le sang ruisselait autour d'elle. Eh bien ! deux jours après, ayant ignoré qu'on dût lui faire une pareille opération, j'appris sa mort, arrivée la nuit même de mon rêve. »

La même dame Girault me dit, en outre : « Le père de mon mari est mort à quatre-vingt-deux ans, ayant été bien malade dans ses derniers moments. Depuis six mois nous n'en avions pas entendu parler, ma belle-sœur n'ayant pas cru devoir me faire connaître ce décès. Une nuit je le vis en songe chez lui, à Lachaise-le-Vicomte (à trente-quatre lieues d'Angers), où *je n'étais jamais allée*. Il me fit voir sa maison en détail, notamment un lit, en me disant : C'est le lit où vous coucherez quand vous viendrez à Lachaise. Puis il me dit qu'il souffrait beaucoup. Je dis à mon mari que ce pouvait être un signe de mort ; mais il me disait que c'était de la bêtise de le croire. *Trois mois* après, je lui proposai d'aller ensemble voir son père. A notre arrivée, nous fûmes bien surpris d'apprendre qu'il était *mort* depuis *trois mois*, précisément à l'époque à laquelle je l'avais vu en songe, et, ce qui me frappa encore davantage, ce fut de retrouver la maison, l'intérieur, les meubles et les alentours *exactement* comme je les avais *vus* dans mon *rêve*, même le *lit* dans lequel, selon mon beau-père, je *devais coucher*, et parfaitement semblable à celui que j'avais vu en songe, et de même encore que, dans ce songe, j'y ai vu jusqu'à *trois canettes* (terme angevin pour petites billes en marbre à l'usage des enfants) à mes pieds, sur lesquelles je devais éviter de marcher pour ne pas tomber. »

Evidemment c'est l'esprit du beau-père de madame Girault qui lui a fait voir le tableau de son bourg, de sa maison, de ses meubles, qui, trois mois après, étaient encore dans le même état ; mais quelle est donc la puissance des Eprits pour savoir que, dans *trois mois*, il y aura à terre, dans une maison, *trois canettes* qu'un enfant aura oubliées? Il les a fait

voir en songe peut-être parce qu'elles y étaient réellement le jour de sa mort. Comment y étaient-elles alors par anticipation sur les temps, ou, si elles étaient à cette époque au milieu d'une chambre, comment s'y trouvaient-elles encore *trois mois* après? — Voilà bien des faits mystérieux, incompréhensibles, admirables, vous m'avouerez : les explique qui pourra. Pour moi, je me contente de les affirmer hautement, fermement, sans crainte du moindre démenti.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

SALGUES,
Propriétaire à Angers.

AUTRE LETTRE DU MÊME, FAISANT SUITE A LA PRÉCÉDENTE.

Angers, le 7 septembre 1859.

Mon cher Monsieur,

Vous allez recevoir un imprimé reproduisant la séance du 16 août, que j'ai eu l'honneur de vous envoyer en manuscrit, qui fait beaucoup de bruit ici, et qui me vaut la visite de bien des personnes désireuses de se mettre au courant des ouvrages spiritualistes. Ayant eu encore la visite, le 5 septembre, de notre malheureuse incendiée, je vous prie de vouloir bien ajouter aux détails que je vous ai transmis le 21 août ceux qui vont suivre. « Quand votre père vous eut abandonnée, quelle résolution prîtes-vous d'abord? — ..... De chanter dans les rues. — Quelles sont les principales villes que vous avez parcourues? — Clermont, Paris, Rueil (près Paris), Tours, Niort. — Comment voyagiez-vous? à pied ou en voiture? — En voiture. — Votre père, en vous renvoyant, vous a-t-il donné de l'argent? — Non. — Mais comment avez-vous vécu dans ce premier moment? — Un amant m'a recueillie. — Avez-vous continué de chanter? — Oui, pendant quatre ans. — Quel jour avez-vous quitté la dernière ville où vous avez séjourné avant d'arriver à Angers? — Le 21 octobre 1858. (Je suis allé au bureau de la police, où l'on m'a montré son inscription au registre des voyageurs; elle était du 22 octobre 1858.) — Que vous proposiez-vous de faire à An-

gers? — J'étais *engagée* au Casino. (Je suis allé prendre des informations près des propriétaires de ce café, qui m'ont dit qu'en effet elle était *engagée avant* son arrivée, le 22 octobre.) — Combien étiez-vous de chanteurs? — Trois, un homme et deux femmes (*exact*). — Etiez-vous payée par semaine ou à la fin des mois? — Tous les mois (*exact*). — Etiez-vous payés tous les trois de la même somme? — Non (*exact*). — Quand avez-vous connu Fél...? — Au mois de décembre 1858 (*exact*). — Est-elle d'Angers ou étrangère à cette ville? — Elle est des Ponts de... (On a su d'elle qu'elle est, en effet, de cette ville.) — Il y avait un homme à votre enterrement, nous a-t-on dit. Savez-vous qui? — Oui, c'était..... (On a su depuis que celui qu'elle a désigné y était seul, en effet.) » Agréez. S.

VARIÉTÉS.

LES SIBYLLES.

L'antiquité fut une époque où régna la plus grande croyance dans les dons divins de prévision, qui sont particulièrement l'apanage des femmes. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les pythies, les pythonisses, les voluspas druidiques et scandinaviques. On sait que ces dernières faisaient partie des institutions sociales des peuples de race celtique et scythique, que rien ne se faisait dans les affaires publiques et privées sans qu'on allât consulter le collége des voyantes du pays. Mais, de toutes les devineresses de l'antiquité, les plus célèbres furent sans contredit les sibylles dont les révélations étaient exprimées en vers dits *sibyllins*. Plusieurs de ces femmes ont même acquis une réputation qui est arrivée jusqu'à nous du fond des temps les plus reculés. Il y eut un grand nombre de sibylles. Les plus connues furent la sibylle de Delphes; elle était fille du devin Tiresias qu'a chanté Homère. Après la prise de Thèbes par les Epigones, elle fut consacrée par eux au temple de Delphes. Ce fut elle, selon Diodore de Sicile, qui porta la première le nom de sibylle. Elle a célébré dans ses

vers le grandeur divine, et des savants prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées. Il y eut la sibylle de Perse, nommée Zambetha, qui prédit, dit-on, l'avénement du Christ 2,000 ans environ avant sa naissance. La sibylle cimmérienne, la sibylle de Samos, la sibylle hellespontine, la sibylle phrygienne, la sibylle tiburtine ou Albunée, la sibylle d'Epire, la sibylle égyptienne, passent aussi pour avoir fait des prédictions sur le Christ, sa naissance, sa passion, etc. La plus plus célèbre fut la sibylle de Cumes, en Italie, que chanta Virgile et que consulta le pieux Enée. Les historiens romains racontent qu'au temps de Tarquin, une sibylle proposa à ce prince de lui vendre neuf livres de prophéties. Tarquin ayant refusé, elle brûla trois livres et demanda le même prix pour les six autres : à un nouveau refus, elle en brûla trois encore et persista à exiger le même prix des trois qui restaient. Tarquin, frappé de cette bizarrerie, en fit l'acquisition. Précieusement conservés depuis dans les archives de l'empire au Capitole et confiés à la garde d'un collége de prêtres, ces livres sont devenus célèbres sous le nom de *livres sibyllins*. On les consultait dans les grandes calamités. Le Capitole ayant été incendié au temps de Sylla, Auguste fit ramasser tout ce qu'on put retrouver de fragments détachés des *livres sibyllins* et les fit mettre dans des coffres d'or aux pieds de la statue d'Apollon-Palatin, où l'on allait les consulter.

Ce fait prouve toute la créance et la vénération qu'inspiraient à l'empereur Auguste les révélations des sibylles. Des auteurs chrétiens racontent qu'au moment de sa plus grande puissance, dans le temps où le sénat venait de voter au César une statue au pied de laquelle devait brûler l'encens réservé au culte des dieux, l'empereur fit appeler dans son palais une des sibylles les plus en renom de l'Italie. Seul avec elle dans un appartement reculé, il lui demanda s'il devait naître dans la suite des âges un homme plus grand que lui. C'était le jour même de la naissance du Sauveur. Tandis que la sibylle consultait d'antiques oracles pour satisfaire la curiosité impériale, on raconte qu'une voix inconnue ébranla les murs

du palais et qu'on entendit ces paroles : « C'est ici l'autel du roi des cieux. » Alors les cheveux de la sibylle se hérissèrent ; l'inspiration gonfla sa poitrine. Se dressant en face de l'empereur avec une majesté surhumaine, elle lui dit : « Puissant César, cet enfant est plus grand que toi : c'est lui qu'il faut adorer. » La chambre où se passait cette scène est devenue l'église d'*Ara Cœli* (autel du ciel).

On fait dériver le nom de sibylle de deux mots qui signifient conseillé par les dieux. Elles rendaient des oracles par des signes, par des mots ou par l'écriture. Comme nos somnambules modernes, elles mêlaient souvent la vérité avec le mensonge et ne savaient pas elles-mêmes le sens des prophéties qu'elles avaient faites.

Les livres sibyllins ou fatidiques étaient en grande réputation dans l'antiquité. Vingt de ces livres sont parvenus jusqu'à nous ; ils sont écrits en grec et en latin.

Un auteur chrétien prétend que «la sibylle d'Érythrée, qui vivait sept cents ans avant notre ère, a parlé particulièrement de Jésus-Christ, de ses miracles, de sa passion, de sa résurrection et de son dernier avénement avec tant de précision, qu'on pourrait croire que ces prophéties ont été faites d'après les Evangiles, si les auteurs païens eux-mêmes ne nous donnaient la certitude qu'elles sont plus anciennes. On ne saurait douter de leur authenticité quand on a lu ce que Virgile, Cicéron et plusieurs autres ont écrit sur les livres sibyllins.

«Les Pères des premiers siècles, qui avaient à convertir les païens, ont tous admis, dit le même auteur, les livres des sibylles comme renfermant des révélations qui ne pouvaient venir que de Dieu. Ils disent que Dieu a donné les prophètes aux Juifs et les sibylles aux Gentils pour rendre les uns et les autres inexcusables de ne pas recevoir l'Evangile. Les Pères de l'Église se servaient victorieusement de ces livres en disant aux païens : — Croyez au Sauveur que nous annonçons et dont la venue a été annoncée par vos prophétesses. — Un grand nombre de conversions ont été opérées de la sorte jusque dans les rangs des prêtres auxquels était confiée la garde des livres sibyl-

lins : telle fut celle de Lactance, prêtre du Capitole. Les païens en sentirent tellement la portée, que Cicéron, en parlant aux sénateurs, leur rappelle les ordonnances de leurs ancêtres qui interdisaient au public la connaissance de ces livres, dans la crainte qu'ils ne fissent abandonner la religion ; aussi la lecture en fut-elle interdite, et, dans la suite, elle le fut aux chrétiens, sous peine de mort. Mais les chrétiens, toujours disposés à donner leur vie pour la défense de la foi, continuèrent de faire valoir ces livres; c'est pour cela que les païens appelaient les chrétiens *sibyllistes.* »

Le moyen âge a eu aussi ses *sibylles* et ses livres *sibyllins.* Qui ne connaît la célébrité de sainte Hildegarde, de sainte Brigitte, de sainte Élisabeth de Schonau et de Spaelbecq, de sainte Gertrude, de sainte Mecthilde, de sainte Catherine de Sienne et de tant d'autres dont les prophéties ont été conservées. Jeanne d'Arc elle-même fut appelée sibylle, et il y a sur elle un ouvrage curieux et très-rare imprimé en 1606, intitulé : *Sibylla francia admirabili puella, Johanna Lotharingia pastoris filia, ductrice exercitus Francorum sub Carolo VII*, etc., etc. Nos couvents actuels de femmes ont aussi compté beaucoup de voyantes, d'extatiques, douées des facultés qui ont rendu les anciennes sibylles si célèbres. Ces voyantes y ont laissé des registres où leurs visions, leurs prédictions sont consignées et qu'on va parfois consulter quand on se croit à la veille de quelque grand événement. Il y a en Normandie plusieurs couvents pourvus de ces registres qui, comme ceux de l'abbaye d'Orval, renferment des prédictions remarquables.

Parmi nos somnambules, nos médiums modernes, il y en a qui ont au plus haut point le don de prédire l'avenir. On en a vu quelques-unes annoncer de grands événements qui se sont presque tous réalisés. De ce nombre sont la fameuse sœur Pierre de Tours, dont nous avons parlé dans nos livraisons 5 et 13 de l'année 1858, et une religieuse de la petite ville de Souterraine (Creuse), femme qui, en outre, passe pour avoir des ascensions comme Marie d'Agreda. Nous avons entre les mains plusieurs prédictions émanées de voyants ou voyan-

tes disséminés sur divers points de la France. Presque toutes ces prédictions, qui concernent des événements à venir, sont d'accord entre elles. Mais nous avons nos raisons pour ne les point faire connaître. Tout ce que nous pourrons faire, c'est de signaler l'une d'elles qui fut, dit-on, dernièrement faite par voie d'écriture directe à un médium que nous croyons être de la Touraine, car la lettre que nous a envoyée ce médium, lequel signe du nom de Julie, porte sur l'enveloppe le timbre de la poste de Loches (Indre-et-Loire). L'auteur de la lettre nous dit que, favorisé depuis quelque temps de communications miraculeuses par voie d'écriture directe, il en a obtenu dernièrement une dans une langue qu'il ne connaît pas; qu'au bas il était écrit que cette communication était une prophétie; qu'elle devait m'être envoyée à moi, directeur de la *Revue spiritualiste*, à Paris, avec prière de l'insérer; que, plus tard, le sens m'en serait expliqué pour l'édification de tous. Mais qu'en attendant je devais me borner à l'insertion pure et simple.

Comme je dois me mettre en garde contre toute mystification et que je n'ai pas l'habitude d'insérer ce que je ne connais pas, je me garderai bien de satisfaire en cela les intentions de l'Esprit. Seulement je conserverai bien précieusement la lettre portant le timbre de Loches avec ce qu'elle contient, afin de la montrer aux personnes qui seraient curieuses d'en prendre connaissance. La merveilleuse communication a été faite en caractères qui me sont parfaitement inconnus, et dont le médium m'a envoyé une copie. Seulement transcription en caractères français ayant été faite par l'Esprit lui-même, le médium a cru devoir m'envoyer cette transcription en même temps. Sans doute que, selon la promesse qui m'en a été faite, on me donnera plus tard l'intelligence des caractères et le sens de la prédiction. Nous verrons bien.

Z. J. Piérart.

SOMNAMBULISME ET JURISPRUDENCE.

On lit dans la *Gazette médicale* de Lyon :

« Le 26 mai dernier, la Cour impériale de Grenoble, fai-

sant droit à l'appel interjeté par mademoiselle Bressac, envers le jugement du tribunal correctionnel de Lyon, du 25 décembre 1858, et statuant en vertu de l'arrêt de la Cour de cassation du 31 mars dernier, a réformé ledit jugement, en ce qu'il a prononcé une amende supérieure à celle déterminée par la loi, et a réduit ladite amende à la somme de 15 fr.;

« En ce qui concerne l'intervention de quelques médecins de Lyon, parties civiles, a rejeté leur demande en 2,000 fr. de dommages-intérêts, comme n'étant en aucune façon justifiée. »

Les considérants de ce jugement sont intéressants, très-sages et fort honorables pour mademoiselle Bressac. Nous avons remarqué entre autres passages :

« Attendu... qu'il paraît constant, dans la cause, que la plupart des malades, étrangers à la ville de Lyon, n'y sont, en aucune façon, attirés par le besoin de consulter les notabilités médicales de la cité, mais par le désir unique de recevoir les avis de mademoiselle Bressac et s'en remettre à ses conseils;

« Attendu qu'à ces divers points de vue, il est évident que les médecins intervenants ne peuvent justifier d'un préjudice matériel appréciable et certain ;

« Attendu qu'ils ne peuvent pas mieux se prévaloir au procès d'un prétendu préjudice moral pour appuyer leur demande; qu'en effet, si la dignité et l'honneur du corps médical peuvent être quelquefois affectés, quand il s'agit d'individus se parant sans aucun droit des titres de docteur ou d'officier de santé, et s'abritant sous ces titres usurpés pour exploiter la crédulité et compromettre la santé publique, il n'en saurait être ainsi dans la cause, où il s'agit d'une femme n'invoquant ni titre ni diplôme, ne recourant ni aux prospectus ni aux annonces pour attirer le public, se bornant à ne pas refuser ses soins à ceux qui les réclament. »

Il faut bien avouer que les journaux de médecine sont très-vivement contrariés de cet arrêt, et qu'il a eu pour résultat

d'arrêter l'enthousiasme de quelques sociétés médicales de Paris, qui ne parlaient rien moins que d'entreprendre, grâces aux dommages-intérêts, une chasse impitoyable à tous ceux qui font du magnétisme et du somnambulisme,

La *Revue de thérapeutique* ajoute aux détails de cet arrêt :

« La Cour de Grenoble se met donc en complète contradiction avec la doctrine de la Cour de Lyon... Dans l'espèce, pour que la jurisprudence fût fixée sur ce point de doctrine, il faudrait que les médecins de Lyon revinssent en cassation. Cette Cour porterait alors, toutes chambres réunies, un arrêt souverain. Il ne paraît pas que nos confrères aient jugé à propos de le faire. Certains prétendent avoir de fortes présomptions de croire que l'opinion personnelle du procureur général qui porterait la parole devant les chambres réunies ne serait pas favorable à la doctrine de la Cour de Lyon. Si c'est là le motif qui a retenu les médecins de Lyon, on ne peut qu'approuver leur prudence. »

Nous sommes enchantés, pour notre part, de l'opinion personnelle de M. le procureur général. Tant que la science officielle s'obstinera à ne point vouloir examiner sérieusement le magnétisme et le somnambulisme, nous pouvons affirmer que les personnes qui s'occupent sagement et honorablement de guérir leurs semblables à l'aide de ces agents, pourront facilement, en s'entourant de quelques précautions, se mettre à l'abri des poursuites de certains médecins plus industriels que philanthropes.

Quant aux charlatans, il y en a partout, et nous ne solliciterons jamais le pouvoir en leur faveur.

(*Union magnétique.*)

Il vient de paraître à Nîmes (Gard), chez M. Manlius Salles, libraire, un nouveau journal intitulé : *Revue des sciences occultes.* (Cinquante-deux livraisons de 16 pages : 12 fr.) — Nous espérons que ce journal, en demeurant fidèle à son programme et en se faisant partout connaître, parviendra à propager les grandes vérités qu'il se propose d'examiner.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant.*

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

Prière à nos Abonnés de lire l'avis qui termine cette livraison.

LES MÉDIUMS

ET LES SPIRITUALISTES JUSTIFIÉS.

RÉPONSE AUX ATTAQUES, AUX INSINUATIONS ET AUX NÉGATIONS DE NOS ADVERSAIRES.

> Qui t'a donné, Basile, le droit de tronquer nos discours et de nous faire parler le langage que nous n'avons pas tenu ?
>
> UN ANONYME.

> Auriez-vous, par hasard, connu feu M. d'Aube,
> Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?...
> D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite;
> Mais son meilleur ami redoutait sa visite...
> Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
> Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
> Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
> Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
> Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
> Il faisait disputer le prêtre et le notaire !
>
> RULHIÈRE.

Par différentes fois déjà, nous avons été personnellement attaqué relativement à nos affirmations spiritualistes. Si nos doctrines, la voie que nous voulons suivre, notre manière d'envisager la grande cause dont nous avons arboré le drapeau, eussent été exclusivement mises en cause, nous aurions répondu. Car on ne doit jamais manquer l'occasion d'affirmer son principe, et de montrer ce qui le distingue des autres principes. La vérité ne peut vivre de malentendus, de réticences, d'un hypocrite ou lâche abandon de controverse. Sous prétexte qu'il ne faut point semer de la division dans le spiritualisme, des adeptes y laisseraient volontiers pénétrer l'erreur, la confusion. A les en croire, on devrait naviguer dans ces parages, encore peu explorés, sans boussole, sans lumière, ne prenant aucun soin de signaler les abîmes et de tracer une voie sûre et déterminée.

La vérité jaillit du choc des opinions et les doctrines s'affirment en s'attaquant. C'est une condition obligatoire dans toute lutte d'idée, dans tout mouvement philosophique, scientifique ou religieux. Le christianisme lui-même, à son origine, a eu ses divisions, ses luttes intestines ; de là les nom-

breuses hérésies qui ont marqué ses premiers pas dans le monde. Devait-il, sous prétexte de bonne harmonie, de concorde, devant le paganisme, laisser développer l'erreur dans son sein, laisser naître et grandir sous son symbole une Babel de doctrines plus ou moins fondées, plus ou moins extravagantes? Non, sans doute. Il s'est divisé, et est devenu un champ de controverses ardentes, à la suite desquelles la lumière s'est faite, l'or pur a été tiré du limon, l'erreur signalée, et le principe de l'unité arboré.

Tel est l'exemple qu'il nous semble bon de suivre dans l'œuvre spiritualiste. C'est pourquoi on ne nous a pas vu fuir les questions, les étouffer, marcher sur le terrain du malentendu et des réticences; nous avons au contraire provoqué le débat, la controverse sur chacun des points de notre cause qui demandaient un examen, une solution.

Mais nous nous sommes tu chaque fois qu'on a essayé de mettre ou notre bonne foi ou notre bon sens en suspicion, chaque fois que les attaques ont semblé revêtir quelque chose de personnel, de systématique ou d'insultant. Quand un débat se présente sous cette forme, on ne peut que le mépriser : il répugne d'avoir à répondre à des adversaires qui oublient ou ne paraissent pas savoir dans quelle condition doit s'exercer toute polémique.

Cependant, à force de dédaigner de répondre en pareil cas, on finit par laisser croire à la vérité des attaques portées contre vous, et les démentis les insinuations de vos adversaires se grossissant, arrivent à prendre de la consistance et toute l'apparence de la justesse.

C'est pour qu'il n'en soit pas ainsi que nous allons répondre ici à ceux de nos contradicteurs qui nous ont attaqué directement ou les articles signés de nous, ce qui est tout un. Notre réponse d'aujourd'hui peut-être servira, en même temps, pour les contradictions de même genre qui pourraient surgir à l'avenir.

Je me reporterai d'abord à un article que l'*Union magnétique* du 25 février dernier a inséré, sans toutefois *en prendre la responsabilité*. Cet article est d'un homme qui prend le

nom de Roisselet de Sauclières. Nous ne savons si ce Roisselet *de Sauclières* est celui qui parut, nous ne savons à quel titre ni pour quelle affaire de magnétisme, devant un tribunal de Lyon ; tout ce que nous savons, c'est que son article, à notre endroit, était conçu en des termes tels que, s'il en avait valu la peine, une autre répression qu'une réfutation devait lui être infligée. Mais nous l'avons tenu à mépris, et si ce n'est la circonstance d'aujourd'hui, nous ne lui aurions jamais fait l'honneur de nous en occuper.

M. Roisselet (j'omets la particule), mu par un zèle pieux pour notre sainte religion qu'il croit outragée par nos articles, nous attaque par la méthode peu pieuse de M. Veuillot dont il se constitue le champion. Cette méthode consiste à prendre çà et là, dans les écrits, les articles divers d'un homme, quelques phrases isolées, de les rapprocher et de faire dire à leur auteur tout le contraire de ce qu'il a voulu dire. On connaît ce procédé et le dicton auquel il a donné naissance : *Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme....*

Aussi M. Roisselet, s'emparant du récit que nous avons fait dans notre 11e livraison des faits mystérieux arrivés rue du Bac, commente ce récit à sa manière, y fait figurer des phrases qui ne s'y trouvent point, en fait un tout autre récit qu'il souligne afin de faire croire que la citation est textuelle.

En voici une preuve entre plusieurs :

J'avais dit dans ma lettre à M. Louis Jourdan, rédacteur du *Siècle* : « Par le spiritualisme l'existence et le but de la plupart des faits surnaturels sont démontrés, et la conscience reconnaît dans un grand nombre de ces faits, non l'intervention de Satan, qui n'est qu'un dogme suranné emprunté au masdéisme, mais l'action non interrompue de la Providence se manifestant à l'aide des bons génies, esprits supérieurs ou âmes épurées par une suite de révélations progressivement conformes aux tendances, aux lumières et aux besoins de plus en plus parfaits de l'humanité. M. Roisselet de..., s'emparant de ce fragment et le mêlant à l'affaire de la

rue du Bac, qui lui est tout à fait étrangère, le présente de la manière suivante :

« Vous, monsieur Louis Veuillot, vous aussi, acolytes et coryphées de *l'Univers* qui croyez au diable, *dogme suranné*, etc., je vous le dis en vérité, *les prodiges de la rue du Bac*, comme ceux dont nous venons de vous parler, sont dus, non *à l'intervention* de Satan ; mais à l'action de la Providence ; se manifestant...., etc. » Le reste comme ci-dessus.

« Comme il est consolant pour les pauvres mortels, ajoute M. Roisselet, de savoir que la Providence veille sur eux en s'amusant à casser des vitres et à jeter de l'eau sur la tête des passants ! » — Comme si, et nos lecteurs le peuvent dire, nous avions jamais, en quelque endroit que ce soit de notre journal, présenté des faits de la nature de ceux de la rue du Bac comme des prodiges de révélation émanant de la Providence !

Mais c'est assez sur le procédé de citation employé par M. Roisselet de....

On l'a déjà jugé, et ceux qui recourront aux sources, le jugeront avec la sévérité qu'il comporte. Pour nous, nous voulons bien ne pas le qualifier.

Mais le correspondant de l'*Union magnétique* ne s'en tient pas là. Il prétend, à travers force épithètes et force insinuations peu flatteuses, que les faits cités par nous et en partie d'après le journal *la Patrie*, ont une source purement naturelle, et il promet de donner son opinion « sur tous ces faiseurs de miracles, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, dit-il, des *médiums* et qui ne sont que des jongleurs et des charlatans, exploiteurs pour leur propre compte ou d'honnêtes croyants exploités. » Ainsi le dit le pieux Roisselet dans son zèle charitable pour la religion. Il fait ses réserves, toutefois ; lui magnétiseur et *somnambuliseur*, sur les phénomènes magnétiques qu'il ne révoque pas en doute, plus accommodant en cela, paraît-il, que l'Académie, qui rejette absolument les uns aussi bien que les autres.

M. Roisselet trouve les faits de la rue du Bac dus à une cause naturelle, attendu que le concierge lui a dit qu'on soupçonnait fort un locataire du 3ᵉ d'en être l'auteur,

attendu que, depuis le départ de ce locataire, ils n'avaient plus eu lieu. Version acceptée sans plus de difficulté, et sans plus ample information. La fille du concierge, questionnée par nous, avait une opinion toute contraire. Celles du père et de la mère, qui ne concordent pas tout à fait n'ont pu se soutenir devant nos questions minutieuses, nos investigations et celles de nos amis. D'abord il n'est pas vrai de dire que quand le locataire à qui étaient attribués les faits eut quitté le logis, il n'y a plus eu de diableries. Elles avaient cessé totalement au moment où il lui a été donné congé. Maintenant des sonnettes ont été vues, par le correspondant de *la Patrie* et par d'autres, s'agiter à tous les étages et à diverses heures du jour et de la nuit, et quelquefois en même temps, sans que personne pût tenir leur cordon; de l'eau a été versée également à tous les étages en face de chaque porte, et des locataires en ont reçu des avalanches sur la tête; près d'un demi-hectolitre de morceaux de coke a été lancé d'une maison voisine à travers les croisées d'un appartement situé sur le derrière de la maison et hors de toute communication avec les croisées du locataire incriminé. La question est de savoir dans quel but et comment tous ces faits ont pu se passer. La concierge, qui nous a paru être en mauvaise amitié avec le *suspect* du troisième, nous a dit que c'étaient des méchancetés de sa part, qu'il en voulait aux locataires. Il est bien surprenant qu'on en veuille ainsi à tous les locataires d'une maison, et en tout cas ce sont là de bien pauvres vengeances! Et quand il en serait ainsi, par quel moyen un simple mortel peut-il agiter des cordons de sonnettes sans les toucher, projeter des courants d'eau à travers les plafonds, au-dessus, au-dessous de soi, sans être entendu ni vu (1), jeter des

(1) Des locataires m'ont dit avoir fait le guet en se blottissant dans certains endroits où ils pouvaient tout voir sans être vus. L'eau arrivait sur leur tête ou autour d'eux, sans qu'ils sachent comment et de quelle direction. Pas le moindre bruit de fonctionnement de machine, de porte ouverte ou fermée, pas le moindre mouvement de pieds ou de mains. Ainsi pas moyen d'invoquer l'hypothèse d'une pompe foulante. D'ailleurs la présence de cette pompe eût été constatée par la police, et tant d'eau n'eût pu être apportée chez le locataire inculpé sans être vue.

morceaux de coke d'une maison sans y être allé? Car les faits se seraient ainsi passés. Quand on m'aura expliqué ces choses, j'admettrai alors la solution qu'on a voulu donner; mais, en cas contraire, je ne puis m'y rendre, car les raisons et les moyens allégués pour expliquer ces faits seraient aussi miraculeux que les faits mêmes.

Nous ne sommes pas allés une seule fois, nous et nos amis, rue du Bac, 65, nous ne nous sommes pas contentés, comme nos contradicteurs, de la première explication qu'on a pu nous donner (1), nous avons questionné tout le monde; nous sommes allés au fond des choses et avons cherché. De nos recherches basées, non sur l'explication personnelle d'une concierge, mais sur la nature des faits et des lieux, nous nous sommes assurés que ces faits étaient inexplicables d'après les interprétations qu'on a voulu leur donner, et tant qu'on ne nous aura pas montré le contraire, nous serons toujours en droit d'appeler les faits de la rue du Bac, comme tant d'autres de même nature, faits mystérieux.

Une autre explication, il est vrai, a été donnée. Pour preuve, a-t-on dit, que les espiégleries de la rue du Bac étaient dues à un mauvais locataire, c'est qu'elles ont cessé aussitôt après une descente de la police. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'il y a eu trois descentes de la police, et ce n'est qu'à la suite de la troisième que les manifestations ont cessé, et d'ailleurs qu'est-ce que cela prouverait, si ce n'est une coïncidence toute fortuite? Les gens qui, à distance et sans le moindre contact, faisaient mouvoir des sonnettes sans être vus, n'avaient rien à craindre de la police, qui ne s'en rapporte qu'au flagrant délit et qui ne croit pas aux moyens occultes.

La persistance d'attribuer ainsi à des moyens humains des

(1) Qui sait si cette explication n'est pas, de la part du concierge, une manière de se débarrasser des visites et des questions importunes des curieux? ou bien encore, qui sait si elle n'est pas produite par la préoccupation toute légitime de ne pas passer pour avoir une maison hantée par les Esprits et théâtre de diableries, ce qui pourrait en éloigner les locataires ultérieurs? Ces suppositions ne nous paraissent pas invraisemblables.

faits entièrement inexplicables par ces moyens n'est pas rare du reste. On la voit se reproduire chaque fois par des sceptiques plus complaisants que réfléchis. Dernièrement, le *Siècle* parlait d'un fait de meubles et de vaisselle se remuant sous l'action d'une force qu'on avait d'abord crue miraculeuse, mais qu'on s'était bien vite dépêché d'expliquer, par suite de l'aveu d'une jeune fille, qui aurait déclaré avoir fait mouvoir ces meubles et cette vaisselle à l'aide d'une ficelle. On n'a pas été voir comment des meubles et de la vaisselle pouvaient se mettre en mouvement sous l'action d'une unique ficelle invisible ; on a accepté l'explication qu'il a plu à la jeune fille de donner, et l'on a raillé les esprits crédules qui croient aux prodiges. L'année dernière, dans l'hôpital de je ne sais quelle ville de France, des déplacements semblables, accompagnés de bruits, ont lieu. On croit d'abord à des Esprits ; mais bientôt quelqu'un venant dire qu'il est l'auteur de tout, qu'il lui a plu, pour mystifier ses camarades, de tracer sur des portes des spectres avec du phosphore, et le public aussitôt, sans faire attention que les faits signalés en cette circonstance ne peuvent d'aucune manière accepter l'explication de l'homme au phosphore, et le public, disons-nous, de se payer de ces aveux et de s'égayer aux dépens des âmes crédules qui avaient vu là du merveilleux. Tel sera toujours l'accueil fait aux explications qui viennent caresser le besoin d'incrédulité, l'esprit matérialiste qui domine maintenant partout. Ces explications, on les accepte les yeux fermés, sans plus d'examen et avec un empressement incroyable.

Mais c'est bien plus, quand on ne trouve pas de moyen naturel apparent pour expliquer un fait qui paraît mystérieux, on en suppose un résultant de ficelles cachées. C'est de la physique, de la prestidigitation, dit-on, et quand on a, à tort, à travers, fourni cette explication, on croit que tout est dit.

En 1842, à Avesnes, ville du département du Nord, dans la rue de Mons et au domicile d'une dame Ducarne, morte depuis quelques semaines, il arrive qu'une sonnette est agitée pendant plusieurs jours de suite aux yeux des passants, des

voisins, sans qu'on puisse trouver la moindre cause à cette étrange sonnerie. La sonnette est dépendue, portée en face chez un pharmacien, M. Mariscal, qui la dépose sur son établi. Ainsi déplacée et posée, elle n'en continue pas moins à s'agiter et à retentir, et cela en présence de la plupart des habitants de la ville, accourus pour vérifier *de visu* un fait aussi étrange. Eh bien, croyez-vous que cela a suffi pour faire réfléchir les habitants d'Avesnes et porter leur attention sur un ordre d'idées où le matérialisme n'a rien à voir, sur les véritables causes d'un semblable prodige? On s'est mis à en rire, on a attribué la chose à quelque tour du prestidigitateur Philippe qui avait antérieurement passé par la ville, et tout a été dit.

Un fait semblable est arrivé dix ans après à Valenciennes, rue du Fossard. Toute la ville y est aussi accourue. On a fait venir des professeurs de physique, des mécaniciens, des ingénieurs, des savants, pour expliquer le phénomène. Ils n'ont pu rien expliquer du tout. On ne s'en est pas moins obstiné à dire qu'il y avait là-dedans de la physique.

A Florence, l'année dernière, dans la rue *Ogni-Sancti*, des sonnettes se mirent ainsi en mouvement, mettant en émoi toute la ville. Des gendarmes y furent envoyés. Les bons gendarmes se pendaient à la poignée des cordons de sonnette pour les empêcher de se remuer, et ces poignées de sauter, néanmoins jusqu'à menacer de couper la main de leurs gardiens. — Alors, le clergé d'intervenir avec ses exorcismes et ses goupillons, car là on ne croit pas aussi facilement à la physique sans physiciens. On a une tendance à voir plutôt dans ces sortes de faits la main de M. le prince des ténèbres. — Le phénomène se moqua du clergé de Florence et de ses goupillons, et n'en continua pas moins son vacarme; un mois après, il avait encore lieu. Ce qui n'empêcha pas de croire à l'intervention du diable, explication peu admissible, il est vrai, mais que je trouve beaucoup moins bouffonne que celle de tous nos partisans de tours de physique quand même.

Mais en voilà assez à propos des phénomènes de la rue du Bac et des allégations aussi curieuses que peu polies de

M. Roisselet de... Venons-en maintenant à un autre de nos contradicteurs. Ici nous aurons affaire à un adversaire plus courtois, plus plein de savoir-vivre, connaissant les devoirs qui incombent à tout galant homme qui a l'honneur de tenir une plume. Nous voulons parler de M. Morin, le spirituel collaborateur du *Journal du Magnétisme*, homme de bonne compagnie, dont nous apprécions infiniment le caractère indépendant et le cœur, mais dont nous condamnons fortement l'incrédulité systématique.

M. S. Morin est le premier en France qui ait fait connaître les phénomènes incroyables du spiritualisme moderne. En lisant le *Journal du Magnétisme*, on y trouve une foule d'extraits des journaux américains, traduits par lui et présentés le plus souvent sans le moindre commentaire quant à leur véracité. Depuis, le spiritualisme se généralisant et prenant les proportions de la vérité la plus incontestable, des faits nombreux arrivant à Paris, où ils mettaient en émoi la cour et la ville, les personnes les plus honorables attestant ces faits, M. Morin s'est cru obligé, lui, d'apporter cette fois de la critique, des réserves, des négations, quand les mêmes faits lui arrivant du lointain l'avaient trouvé beaucoup plus accommodant.

Cependant M. Morin, qui ne s'en rapporte au témoignage que quand il lui plaît ou quand il vient de loin, a voulu voir, assister à des séances d'Esprits frappeurs. Il y a assisté, il a vu. Mais des faits qui auraient suffi pour convaincre ou du moins faire réfléchir tout homme, ne l'ont ni convaincu, ni même ébranlé. Les expériences offertes par Mlle Huet, avec une complaisance, une bonne volonté que M. Morin n'avait rencontrée nulle part, lui ont laissé non-seulement tout son scepticisme, mais encore lui ont inspiré l'accusation de jonglerie.

M. Morin a assisté à une partie des séances dont le compte rendu figure ci-après dans la présente livraison. De ce qu'en sa présence les pieds de Mlle Huet n'ont pas été mis en évidence à côté de la table, il en a conclu qu'elle se servait de ficelles. Des témoins honorables ont eu beau dire qu'en cer-

taines circonstances les pieds de Mlle Huet avaient été placés de côté, sur une chaufferette, qu'une inspection des lieux avait été une fois faite minutieusement avant la séance, et qu'on n'avait trouvé sous la table aucun truc ; que, bien plus, le tapis qui couvrait celle-ci avait été parfois enlevé, M. Morin, qui ne s'en rapporte au témoignage que quand il lui plaît s'est obstiné à croire à de la jonglerie.

Les coups entendus chez Mlle Huet communiquant à la table une vibration particulière qui se fait sentir dans le système nerveux des assistants, on ne peut les attribuer raisonnablement à une machine, et d'ailleurs, comment et en quel endroit pourrait fonctionner une telle machine? — M. Morin n'est pas si embarrassé : à défaut de machine, il invoque la curieuse explication de l'Académie de médecine, et prétend que les coups entendus chez Mlle Huet proviennent de la contraction de certains muscles de la jambe. (Ici la théorie du long péronier, du grand trochanter qui a tant amusé les spiritualistes d'Europe et d'Amérique.)

Mais nous le demanderons en âme et conscience à M. Morin, comment a-t-il pu avoir recours à cette explication, quand, par-devant témoins, pendant toute une soirée, des coups ont été clairement entendus par lui au plafond? — Est-ce que, par hasard, le long péronier du médium aurait le don de l'ubiquité?... Mais M. Morin ne se tient pas battu pour si peu. Sans faire attention que les coups de Mlle Huet sont provoqués par elle partout où elle va expérimenter, et qu'il n'y a pas d'hallucinations collectives, il répond : Ou bien c'est une illusion de l'organe auditif, ou c'est un compère, un complice en jongleries qui a fort bien pu se placer à l'étage au-dessus et donner des coups au parquet. Mais il y a une difficulté pour que cette explication soit de mise, c'est que les coups étaient intelligents et qu'ils ont entre autres choses dicté par le procédé alphabétique les phrases que nous citons plus loin dans cette livraison. (Voyez page 276.) Il aurait donc fallu que le compère fixât ses yeux à des ouvertures pratiquées au plafond et plongeât verticalement ses regards sur l'alphabet; mais des ouvertures,

je le déclare, M. Morin n'a pu en voir, car il n'y en avait pas. Il ne s'y en trouve point encore, on n'a qu'à aller sur les lieux, si on en doute.

Le grand cheval de bataille de M. Morin, les arguments dans lesquels il s'est retranché en dernier lieu, c'est de dire que l'Esprit s'est parfois trompé dans ses indications, et qu'il est arrivé que quand le médium n'avait pas l'alphabet sous les yeux, les dictées n'avaient plus la même précision, le même succès (1). Mais cela prouverait tout simplement que les Esprits n'ont pas la science, la divination infuses, qu'il leur faut parfois l'assistance du médium (2) ; mais cela ne démontre nullement que des coups comme ceux qui ont lieu chez Mlle Huet sont dus à je ne sais quelle machine qui fonctionnerait nous ne savons de quelle manière. Si M. Morin connaît une machine et un mode de fonctionnement à ce sujet, qu'il le dise, nous lui serons bien obligé.

Mais il est arrivé souvent que l'alphabet étant placé hors des regards du médium, les expériences n'en ont pas moins été concluantes. Il faudrait des volumes pour enregister tous les faits de ce genre parfaitement constatés en divers lieux. Cela s'est passé plusieurs fois chez Mlle Huet à notre connaissance. — Une expérience racontée plus loin, et à laquelle assistait l'historien M. de Bonnechose, en fait foi, et M. Morin ne devrait plus avoir recours à de telles objections pour révoquer en doute l'action des Esprits depuis que nous lui avons montré le livre de l'illustre docteur Hare, où se trouve

(1) Je dois dire, d'après la déclaration formelle de M. Mathieu, qu'un jour le carton sur lequel se trouve l'alphabet fut posé verticalement devant mademoiselle Huet de manière qu'elle ne pouvait y voir le côté des lettres, tourné en sens contraire, et que l'expérience a été parfaitement concluante. M. Morin ne s'est pas trouvé embarrassé pour cela. Il a eu l'incroyable idée de prétendre que le médium avait vu les lettres par-dessus le carton.

(2) Certains spiritualistes, et de ce nombre est M. Desbarolles, l'auteur de la *Chiromancie nouvelle*, prétendent qu'il y a des Esprits appelés élémentaires, qui, doués de vie et de mouvement, ne sont pas moins d'une nature passive, de telle sorte qu'ils seraient soumis à la volonté et aux actes intelligents de l'âme de tout médium qui entrerait en rapport avec eux. L'avenir éclaircira sans doute cette curieuse question.

un appareil imaginé par ce savant chimiste, dans le but de prouver à soi-même et aux autres qu'il était des cas nombreux où le médium n'était pour rien dans la manifestation, qu'il servait seulement de rouage passif, occupé purement et simplement à actionner la table (1). Dans cet appareil, le mouvement des poulies, la rotation de l'index servant aux dictées médianimiques, ne peuvent être attribuées à personne autre qu'aux Esprits. Il est de toute impossibilité qu'ils émanent du médium, fût-il le plus grand voyant du monde. Celui-ci ne peut voir que le derrière du cadran alphabétique sur lequel se promène l'index. Il ne peut non plus remuer la table

Voilà ce que nous avons expliqué à M. Morin, quand dernièrement il nous a fait l'honneur de nous rendre une visite. Croyez-vous que cela a été de quelque poids sur son esprit? Nullement. M. Morin nous a objecté que l'Amérique était un pays fort éloigné, qu'il ne pouvait aller vérifier les faits, et qu'il ne s'en rapportait qu'à ce qu'il voyait. «Quoi! lui dis-je, pouvez-vous mettre en doute les affirmations du docteur Hare, un homme qui avait d'abord été hostile au spiritualisme, et qui ne s'est converti que devant l'évidence des faits et en partie par ses expériences personnelles? Comment aurait-il pu affirmer sans en être convaincu des faits qu'il avait d'abord combattus, et laisser imprimer et distribuer partout sous son nom, avec son portrait, sa signature en *fac-simile*, un livre où ses aveux sont consignés, et cela sans qu'il attaquât et poursuivît la vente de ce livre? Vous ne voulez point vous en référer aux témoignages les plus honorables et les plus patents. En ce cas, abandonnez les 99 centièmes de vos connaissances, car elles n'ont pas d'autre base; révoquez en doute tous les phénomènes, les merveilles du monde qui sont situées sur des continents éloignés, la tour de porcelaine, la grande muraille de la Chine, car vous ne les avez pas vus;

(1) Voyez ce qu'il est dit du docteur Hare, un des plus grands chimistes de ce siècle, dans notre livraison 10e de 1858. L'appareil imaginé par lui a été reproduit en gravure et expliqué dans notre avant-dernière livraison, 1859.

n'invoquez plus l'histoire, ni rien, si ce n'est les faits physiques que vous aurez expérimentés vous-même, et encore est-il bien sûr que vous les admettiez, vous qui vous défiez de vos sens, pourtant votre seul critérium, et qui, après avoir entendu des coups, niez le bruit qui a frappé votre oreille ! »

A cela M. Morin m'a répondu : « J'admets bien le témoignage dans les choses naturelles, possibles, mais lorsqu'il s'agit de faits merveilleux, contraires aux lois de la nature, c'est autre chose, je ne puis m'en rapporter à autrui. »

Mais les articles insérés si souvent par M. Morin dans le *Journal du Magnétisme*, sans commentaire ni critique, prouvent que le témoignage en fait de surnaturel ne l'a pas toujours trouvé difficile. Mais nous venons de montrer à propos de mademoiselle Huet que M. Morin parfois quand il est témoin ne s'en rapporte pas davantage à lui-même. Qu'est-ce à dire des faits merveilleux contraires aux lois de la nature? Est-ce qu'il y a à proprement parler des faits merveilleux? Est-ce que nous connaissons toutes les lois de la nature? N'en découvre-t-on pas chaque jour de nouvelles? N'a-t-on pas vu telles forces physiques qu'on croyait inviolables finir par trouver d'autres forces qui les ont assujetties, qui en ont été une dérogation dans certains cas? Le principe d'Archimède en vertu duquel certains solides, les aérostats sont poussés de bas en haut n'est-il pas une dérogation apparente à la loi de la pesanteur? L'élévation du ballon ne pouvait-elle pas paraître un fait merveilleux avant qu'on l'eût expliqué? Et les phénomènes électriques et tant d'autres, qui ont donné lieu à des inventions sublimes, n'ont-ils pas été traités de fables, de prodiges inadmissibles, avant qu'on les eût examinés, étudiés, expliqués, mis en œuvre? Et cette mise en œuvre elle-même n'est-elle pas venue du moment où il y a eu des hommes qui, loin de méconnaître, de mépriser les témoignages qui leur parlaient de l'existence de ces prodiges, les ont acceptés comme réels et se sont mis à les étudier, afin d'en reconnaître le principe, la source, les lois régissantes? Nous l'avons dit ailleurs : qu'un fait paraisse miraculeux ou non, il mérite qu'on l'admette quand il a partout en sa faveur

des témoignages honorables, identiques, unanimes. Qui vous dit que ce fait ne trouvera pas bientôt son explication rationnelle? Faut-il en désespérer quand on en a vu tant d'autres aussi réputés miraculeux s'expliquer à point nommé? Car qui peut douter que l'homme ait encore bien des mystères à éclaircir, et qui peut croire qu'il est arrivé aux dernières limites de ses conquêtes sur le domaine de l'infini? L'humanité ne fait que naître à peine. Elle n'est pas même, d'après l'ontologie, arrivée encore à sa période de virilité, et vous voudriez qu'elle eût déjà pénétré tous les secrets! Laissez-la au moins vieillir un peu avant, et prendre parfaite possession de la terre, sa demeure!

M. Morin ne croit *plus* au témoignage en matière de spiritualisme. On a vu qu'il s'était montré parfois bien moins difficile. Quand les témoignages sont affirmatifs, il les tait ou les révoque en doute, nous en avons la preuve par le silence qu'il a gardé à la suite des enquêtes que, d'après nos récits, il est allé faire en divers lieux. Quand les témoignages lui paraissent négatifs, il les accepte avec empressement et de toute confiance. C'est ainsi qu'ayant voulu vérifier les phénomènes arrivés rue du Bac, il s'en est tenu à l'opinion, aux quelques mots d'explication de la concierge, sans pousser plus loin son investigation, et s'est mis à écrire contre nos affirmations; c'est ainsi que, dans le dernier numéro du *Journal du Magnétisme*, il accepte et reproduit l'explication d'un Américain, M. Flint, relativement aux Esprits frappeurs, c'est-à-dire aux médiums que ledit sieur Flint aurait démasqués, explication qui, fût-elle fondée, ne prouverait absolument que contre le fait d'Amérique seul et non contre d'autres. Ce M. Flint attribue les raps médianimiques constatés par lui à des causes qui nous paraissent aussi inadmissibles, aussi incompréhensibles que le miracle lui-même (1). Cela fait penser à toutes les théories

(1) En effet, l'article reproduit par M. Morin parlant de deux médiums qui avaient la propriété de faire entendre des coups partout dans une salle, M. Flint les attribue à des contractions de muscles de la jambe; la question serait de savoir comment ces contractions peuvent aller faire entendre des coups hors de la jambe, sur différents points de la salle.

à l'aide desquelles on a voulu expliquer les phénomènes médianimiques (hallucination, électro-biologie, forces galvaniques, dédoublement animique, âme collective, etc.), et qui mettent en avant des causes agissantes vingt fois plus incroyables que les phénomènes eux-mêmes. Or, nous le déclarons à l'avance, M. Morin est acquis à toute théorie qui tendra à enlever à ces phénomènes leur caractère vraiment spiritualiste. L'obstination qu'il apporte à voir trouble là où d'autres ont vu clair, à ne point se déclarer convaincu là où une foule d'hommes honorables, éclairés, bons observateurs ont emporté une conviction, le constitue d'avance adversaire quand même du spiritualisme; mais celui-ci toutefois n'en sera pas plus malade pour cela, et c'est notre consolation. M. Morin a beau chercher la foi, il ne la trouvera jamais. Né sceptique, ses dispositions pirrhonniennes ont été développées par la lecture assidue, l'admiration du prince des sceptiques, Voltaire. Sa profession d'avocat a développé de plus en plus ces tendances chez lui. Il a vécu ergoteur, il mourra ergoteur. Comme le M. d'Aube de Rulhière, il contredira toute sa vie, et, en vérité, c'est bien dommage, car à part ce côté de son caractère, c'est un homme que nous estimons profondément, et qui, vu son talent et ses connaissances variées, aurait pu rendre à la cause du spiritualisme de grands services.

Z. J. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES
ET RÉFUTATIONS.

ENTRETIENS AVEC UN ESPRIT FRAPPEUR.

Après l'expérience de l'*écriture directe*, celle des *Esprits frappeurs* est certainement la plus saisissante et la plus capable d'impressionner les incrédules. Je ne parle que des manifestations physiques qui me sont connues. S'il en est d'autres plus dignes encore de fixer l'attention, je n'en puis rien dire, n'en ayant pas été témoin; je continue à ne parler

successivement que des phénomènes dont la certitude m'est acquise par des expériences personnelles. Il m'est bien permis, à ce dernier titre, de m'occuper des Esprits frappeurs, car le nombre des séances auxquelles j'ai assisté pour les entendre est déjà considérable.

Mademoiselle Huet fait partie du très-petit nombre de médiums parisiens jouissant de la faculté d'obtenir ces bruits intelligents dont l'imagination s'étonne et serait même en droit de s'effrayer, car rien de visible ni de palpable ne les produit. On ne comprend pas que des êtres d'essence spirituelle et sans aucun organe apparent puissent faire ainsi vibrer la matière, de manière à produire des sons. On sait en physique que le son est toujours le résultat d'un *choc ;* ce choc peut être fort ou faible, mais, dans tous les cas, c'est de la matière qui agit sur de la matière. Lorsque l'air s'ébranle par ondulations et porte à l'oreille la sensation du bruit, c'est qu'il a été *frappé* par la mise en vibration d'un corps sonore, lequel a d'abord été *frappé* lui-même ; or tout *frappement* est nécessairement un fait matériel. C'est parce que les savants connaissent à fond cette théorie du son, sur laquelle ils ont fait d'ailleurs de curieuses études, qu'ils ne peuvent accepter la production de bruits sans cause apparente et saisissable, et c'est pour cela aussi que, traitant nos médiums de charlatans et nous traitant nous autres d'imbéciles, ils ont donné à ces expériences les explications les plus ridicules; il faut le leur pardonner, en raison même de tout ce que le phénomène a d'étrange, d'incompréhensible et de surnaturel (1). Quant à

(1) A propos d'explications fournies par les savants, croirait-on qu'un honorable médecin d'Orléans, M. le docteur Charpignon, a risqué la suivante, dans le *Journal du Magnétisme,* sur les faits d'écriture directe dont mon article, intitulé : *un Miracle,* renfermait le récit?

« Soyez ganté si vous voulez comme l'était la personne, écrivez en cachette sur le côté des doigts, ou sur l'étoffe de votre robe à la place du genou, deux ou trois mots avec un de ces crayons à décalquer, leur impression est facile; puis, en prenant la feuille qu'on vous présente pliée en quatre, et sans méfiance, alors du moins, vous glissez le doigt écrit entre les feuillets que vous pressez avec le pouce, et l'impression est faite. »

Cela peut aller avec le muscle péronier de M. le docteur Jobert de Lamballe pour les Esprits frappeurs, et les deux font la paire; mais, en vérité,

nous, sans vouloir rien expliquer, nous nous contentons de constater des *faits*; on sait que rien n'est brutal comme un fait; toutes les négations du monde n'y peuvent rien. Que, dans l'espèce, il soit donc déraisonnable ou non, conforme ou non à la science autant qu'au bon sens d'admettre des bruits sans contact matériel appréciable, des bruits produits par une cause tout à la fois invisible et intelligente, peu nous importe; la chose *est*, il faut bien y croire!

Chez mademoiselle Huet, il n'y a guère qu'un Esprit qui se livre à ce genre d'exercice; c'est celui d'une jeune fille appelée Marie, morte il y a plusieurs années et que mademoiselle Huet a connue; du moins il *se donne pour tel*, car je ne suis pas assez téméraire pour accepter aveuglément, comme certains spiritualistes, l'identité des Esprits, même lorsque, dans leur langage, ils restent dignes et sérieux. Une autre fois peut-être j'examinerai cette grave question de l'identité des Esprits, qui est une véritable pierre d'achoppement pour nos études, et dont quelques personnes, trop confiantes dans les communications qu'elles reçoivent, font malheureusement trop bon marché, de même qu'elles accueillent trop facilement les idées et les doctrines qui leur sont offertes; aujourd'hui je ne veux pas m'écarter du sujet de cet article.

Marie paraît être l'esprit familier de mademoiselle Huet; c'est elle, je le répète, qui vient habituellement frapper pour elle, sans préjudice de tout ce qu'elle lui fait écrire quand mademoiselle Huet veut changer de méthode et se servir du moyen plus expéditif, mais beaucoup moins saisissant et moins convaincant pour les incrédules, de l'écriture. Rien n'égale la facilité et la promptitude avec lesquelles les bruits se produisent. A peine nous sommes-nous placés sept ou huit autour de la table et avons-nous mis fin à nos conversations préliminaires, que de petits coups se font entendre comme à l'intérieur du bois; c'est Marie qui arrive. Nous commençons ordinairement, surtout quand il y a dans la réunion des per-

l'incrédulité rend donc bien peu courtois, pour que nos adversaires nous décernent ainsi un brevet de niaiserie au premier chef, et nous supposent capables de tomber dans des piéges aussi grossiers!

sonnes nouvelles, par lui demander de répéter des frappements, des batteries que chacun exécute tour à tour sur la table avec un doigt, en les variant selon son idée. Nous lui demandons aussi de nous frapper le rhythme de différents airs, de battre la retraite, de produire des grattements, d'imiter le bruit du maillet d'un tonnelier et même celui de la scie. Marie se prête complaisamment à toutes ces fantaisies, qui paraîtront peut-être bien puériles, et qui le seraient en effet si elles ne fournissaient pas une excellente occasion d'étudier la nature, le degré d'intensité, la flexibilité, si je puis m'exprimer ainsi, de ces bruits mystérieux et intelligents. Nous passons ensuite à la conversation par le moyen d'un alphabet tracé sur un carton et sur lequel une personne de la société promène le doigt jusqu'à ce qu'un coup subitement frappé vienne l'interrompre ; on prend note alors de la lettre indiquée, et l'opération recommence. C'est un peu long pour obtenir ainsi des mots et des phrases, mais le résultat est si curieux que l'on peut bien prendre patience. Il y a d'ailleurs moyen d'abréger un peu. Ainsi les *oui* et les *non* se traduisent par *un* et *deux* coups ; ainsi, quand un mot est suffisamment indiqué par les premières lettres, on ne va pas jusqu'au bout ; si l'on se hâte trop et que l'on se trompe, des coups précipités et qui trahissent parfois une certaine impatience ne manquent pas de vous rappeler à l'ordre. On comprend qu'en définitive on ne peut pas avoir de longues conversations avec l'Esprit par cette manière d'opérer. Aussi nous en tenons-nous à de courts entretiens et à des citations que Marie a pris l'habitude de nous faire dans le Nouveau Testament, avec une exactitude et une précision souvent très-remarquables. Je vais reproduire, à ce sujet, plusieurs passages de nos procès-verbaux ; je ne doute pas que les lecteurs de la *Revue spiritualiste* n'y prennent intérêt.

Voici d'abord quelques pensées exprimées par Marie au moyen de l'alphabet ; qu'on ne perde pas de vue que ces diverses phrases ont été *frappées* lettre par lettre :

« Occupez-vous de nous — nous dit-elle un jour — avec prudence et intelligence ; le contraire fait du tort à notre cause. » Priée de nous expliquer comment pouvaient avoir

lieu certains *apports matériels*, elle répondit : « Je ne puis dire cela avec des mots humains. » Dans la même séance elle frappa encore : « Je vous obtiendrai du Dieu créateur des grâces nouvelles. »

Un autre jour, les coups donnèrent pour résultat : « Mes amis, ne faites pas une science de notre croyance ; nous ne sommes pas infaillibles ; les grands génies ne l'ont point été ; Dieu seul possède ce don. » Puis, comme on demandait à Marie d'exprimer encore une pensée, elle frappa : « Il ne faut que s'aimer les uns les autres. »

Un autre jour encore, Marie nous dit : « Je vous aime tous en Dieu. » Nous lui demandâmes : « D'où viens-tu ? » Elle répondit : « De l'espace. » Nous continuâmes : « Qu'y fais-tu ? — J'adore Dieu. — Qu'est-ce qu'adorer Dieu ? — Aimer immensément. »

Le 5 mars dernier, nous eûmes avec elle la conversation suivante :

« Où sont les Esprits ? — Dans l'espace. — Qu'y font-ils ? — Ils adorent Dieu (ce qu'elle avait répondu pour elle-même précédemment). — Peuvent-ils communiquer avec nos pensées ? — Oui, quand il y a rapport et sympathie. — Avons-nous de mauvais Esprits autour de nous ? — On est entouré de mauvais Esprits dans cette vallée terrestre. — Y a-t-il idolâtrie dans l'hommage que l'on rend à certaines statues ? — Il n'y a pas idolâtrie quand le cœur s'adresse à l'Être vénéré. — Quelle différence y a-t-il sous ce rapport entre les païens et les chrétiens ? — Les païens adorent la matière, les vrais chrétiens n'adorent pas, mais honorent les saints. — Pourquoi vous communiquez-vous à nous ? — Pour ramener la foi chez les uns, relever le courage des autres et entraîner les incrédules. — Que penses-tu de l'homœopathie ? — C'est une médecine qui est aussi bonne que tout le charlatanisme des autres médecins. — Il y a ici des personnes qui ne sont pas persuadées que les Esprits qui entrent en communication avec nous, comme tu le fais toi-même, soient de bonne nature. — Suis-je un mauvais Esprit ? Relisez mes conseils. »

Si l'on veut bien ne pas perdre de vue que toutes ces réponses ont été frappées, comme je l'ai dit, lettre par lettre, sauf les mots qu'on n'a pas laissé finir quands ils se trouvaient suffisamment indiqués dès le début, on conviendra qu'il a fallu un peu de patience pour les obtenir ; mais aussi quoi de plus curieux que de s'entretenir ainsi, non plus comme autrefois avec une table levant les pieds pour indiquer les lettres (ce qui cependant était déjà très-remarquable), mais avec des coups se produisant on ne sait comment au sein même de cette table, ou bien encore dans les cloisons et les murs de l'appartement !

Le 19 mars, eut lieu un entretien moins long, mais qui offrit aussi son intérêt :

« Pouvons-nous être utiles aux morts? — Faites des bonnes œuvres en leur nom, Dieu prend en considération tout le bien que l'on fait pour nous et le répartit sur toutes les âmes. — Comment les âmes améliorent-elles elles-mêmes leur position? — Par le remords. — Donne-nous un conseil à ton gré. — Soyez indulgents pour vos frères, sévères pour vous-mêmes. »

Un jour que nous demandions à Marie une de ces citations du Nouveau Testament dont j'ai parlé et auxquelles je reviendrai tout à l'heure, elle frappa : « Votre demande de citation est puérile ; la curiosité seule vous guide, et non le désir de suivre le précepte indiqué. » Il fallut nous contenter de cette réponse et accepter la leçon.

Dans une autre séance, elle répondit à certaines exigences de nouveaux visiteurs par la phrase suivante : « Mes amis, que voulez-vous que fasse un pauvre Esprit limité dans ses actions? Je ne puis que vous donner de bons conseils. »

Un soir, dans la conversation qui avait précédé notre expérience, on avait blâmé l'exagération de certains récits faits par des spiritualistes plus zélés qu'éclairés ; Marie frappa, dès que nous fûmes en séance : « Mes amis, de la prudence et du dévouement ; les hommes ont besoin d'exemples, de bonnes paroles, mais les fables ne les convaincront jamais. » Et comme on lui demandait ce qu'elle entendait par ce

mot : *fables*, elle répondit : « Récits extravagants, qui font du tort. »

Le 23 avril, Marie frappa : « Mes chers amis, en ce temps priez, car la patience du Très-Haut se lasse ; la guerre et les révolutions vont éclater ; priez et convertissez-vous. » Le 30 du même mois, elle nous dit : « Ce soir je suis très-contente, la société est toute sympathique à nos idées spiritualistes (1). »

Il y avait des jours, en effet, où elle paraissait moins disposée et comme contrariée ; on pouvait parier presque à coup sûr qu'il y avait ces jours-là dans la réunion des éléments d'une incrédulité plus ou moins hostile.

A cette époque nous commencions à nous préoccuper des expériences d'*écriture directe*, que peu d'entre nous connaissaient personnellement. Nous en demandâmes une, le 21 mai, à Marie, mais elle nous répondit : « Mes amis, ce soir beaucoup de croyance est ici, et cependant je ne vous ferai pas d'écriture directe ; vous n'êtes pas assez préparés pour cela. » Nous dûmes le tenir pour dit.

Le 25 juin, nous obtînmes ces deux phrases, courtes mais expressives : « Priez pour vos frères morts en combattant. — Toutes les hostilités cesseront bientôt. » La prédiction s'est réalisée.

Le 9 juillet, Marie nous donna le conseil suivant : « Mettez de l'ordre dans vos séances, afin qu'elles soient utiles à ceux qui veulent s'instruire ; préparez vos questions d'avance. » Elle nous donna cet autre huit jours après : « Prêchez notre croyance avec modération ; montrez aux hommes de bonne

(1) Nous étions présent à cette séance. Nous y avions conduit l'honorable M. Franchot, ingénieur, actuellement au Tertre, près Saint-Servan-des-Guérets (Ille-et-Vilaine) ; un ecclésiastique, directeur d'un établissement important de Paris ; le capitaine anglais Bernard, hôtel Meurice, rue de Rivoli. Il s'y trouvait aussi, entre autres, madame la baronne de Sudre, et, je crois, M. Didier, libraire. Les manifestations y furent remarquables. Les coups étaient frappés sur divers points de la salle, au plafond avec une intensité inaccoutumée. A notre demande, l'Esprit vint se manifester dans la lampe qui était suspendue au-dessus de la table et y frappa très-fort un grand nombre de coups intelligents.

Z. PIÉRART.

volonté; ne forcez pas les incrédules, votre indifférence les amènera plus tôt. »

Restons sur ce dernier conseil, qui ne me paraît pas mauvais, et voyons quelles sont les citations qu'il a plu à Marie de nous faire dans les livres saints, soit qu'elle y fût provoquée, soit qu'elle en prît l'initiative. Je dois dire d'abord comment nous procédons. Marie frappe le nom de l'auteur qu'elle veut citer, puis le chiffre du chapitre, puis ceux des versets; nous lui demandons alors d'indiquer par un ou plusieurs mots la substance des versets qu'elle vient de désigner, ce qu'elle fait, et finalement nous vérifions la citation dans l'ouvrage; c'est une charmante expérience et dont l'insuccès a été pour nous jusqu'à présent une véritable exception.

Voici maintenant, dans l'ordre où elles ont été faites, les citations réussies (et elle l'étaient presque toutes, je le répète) que je relève dans nos procès-verbaux. Je ne donnerai pas le texte des versets dont Marie a indiqué la substance, parce que cela m'entraînerait trop loin; ceux des lecteurs de la *Revue spiritualiste* qui possèdent une Bible pourront se donner le plaisir de faire eux-mêmes la vérification.

« Apportez-vous de la bonne foi? Vous voulez voir et ne pas croire. Lisez saint Mathieu, chap. 16, vers. 1, 2, 3, 4 (*miracle refusé*) (1).

(1) A cette séance assistait M. Morin, collaborateur du *Journal du Magnétisme*, qui, nous devons le dire, bien qu'il ait prétendu que les médiums se refusent à laisser assister les incrédules à leurs séances, est retourné plusieurs fois depuis aux expériences de mademoiselle Huet, qui l'a parfaitement accueilli. Le chapitre de saint Mathieu, auquel renvoya alors l'Esprit, est celui où Jésus, répondant aux Pharisiens et aux Sadducéens qui lui demandaient un miracle, leur dit: *Quand le soir est venu, vous dites : Il fera beau temps, car le ciel est rouge ; et le matin vous dites : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rouge. — Hypocrites! vous savez bien discerner l'apparence du ciel et vous ne pouvez pas discerner les signes du temps. Cette race méchante et adultère demande un miracle, mais on ne lui en accordera aucun autre que celui du prophète Jonas.* Les coups étaient frappés au plafond avec une force toute particulière. M. Morin, acceptant le fait, dit que la citation n'était pas applicable à la circonstance, attendu qu'il y avait réellement miracle. Il a nié le miracle, il est vrai, depuis. Bien plus, il est venu faire à mademoiselle Huet une mauvaise chicane, attendu qu'une

« Saint Luc, chap. 17, vers. 6. (*foi*).

« Saint Paul aux Ephésiens, chap. 4, vers. 1, 2, 3, 4 (*charité, unité*).

« Saint Paul aux Philippiens, chap. 2, vers. 1, 2, 3, 4 (*humilité*).

« Saint Jacques, chap. 1er, vers. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 26, 27 (*sagesse, foi, vraie piété*).

« Saint Paul aux Galates, chap. 6, vers. 1, 2 (*douceur*).

« Saint Paul à Tite, chap. 2, tout le chapitre (*conduite à suivre*).

« Ne vous arrêtez pas à des futilités, mais suivez plutôt le précepte que donne saint Jude, vers. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 (*combattre pour la foi*).

« Saint Paul aux Thessaloniciens, épître 2, chap. 2, vers. 1, 2, 3, 4 (*force dans la croyance, apostasie*).

« Saint Paul à Tite, chap 1er, vers. 1, 2, 3, 4, 5, 6 (*union et foi*).

« Actes des Apôtres, chap. 8, vers. 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 (*croyance aux paroles prêchées*).

« Saint Jean, chap. 10, vers. 1, 2, 3, 4, 5, 6 (*bon pasteur*).

« Vous êtes bien ardents à satisfaire votre curiosité, vous l'êtes moins à vous perfectionner. Pour vous être agréable, lisez saint Paul aux Hébreux, chap. 4, vers. 1, 2, 3, 4 (*exhortation à la foi*).

« Actes des Apôtres, chap. 4, vers. 1, 2, 3, 4 (*Apôtres en prison*).

« Saint Paul à Thimothée, épître 1re, chap. 5, vers 7, 8 (*charité*).

« Saint Mathieu, chap. 17, vers. 17, 18, 19, 20 (*force dans la foi*).

autre fois, lui présent, les pieds de mademoiselle Huet n'avaient pas été en évidence à côté de la table, comme si on pouvait attribuer des coups intelligents entendus pendant toute une soirée au plafond aux muscles des jambes ou à une machine posée sous la table.

Z. PIÉRART.

« Mes chers amis, lisez la 3e épître de saint Jean et appliquez-vous-la; *c'est un éloge pour vous.*

« Saint Paul aux Colossiens, chap. 1er, vers. 1, 2, 3, 4, 5, 6 (*il prie pour eux; Jésus comparé à Dieu*).

« Mes amis, vous avez maintenant sur votre terre ce qui est dit dans les Actes des Apôtres, chap. 2, vers. 17, 18, 19 (*Phénomènes*).

« Saint Paul aux Romains, chap. 8, vers. 22, 23 (*Prémices de l'esprit*).

« Saint Paul aux Corinthiens, épitre 2, chap. 6, vers. 1, 2, 3 (*dédain de la grâce*).

« Ayez autant de *foi* que le *centenier* dont parle saint Mathieu, chap. 8, vers. 1, 2, 3, 4, 5, et vous ferez des miracles.

« Actes des Apôtres, chap. 4, vers. 1, 2, 3, 4 (*conversion de cinq mille personnes*).

« *Aimez-vous*, comme saint Paul l'ordonne aux Philippiens, chap. 2, vers. 1, 2, 3, 4.

« Soyez bons et charitables, quand ce ne serait que du *denier de la veuve*, dont parle saint Luc, chap. 21, vers. 1, 2, 3, 4. »

Telles sont les principales citations que Marie nous a faites, et l'on peut voir, le Nouveau Testament à la main, combien elles ont en général d'exactitude et de précision. Un jour, nous lui demandâmes de vouloir bien citer un passage à son choix dans une petite brochure qui se trouvait sur la table. Marie s'y prêta de bonne grâce et la citation fut trouvée exacte. Dans une des réunions qui suivirent, un éminent historien qui assistait à la séance, M. Emile de Bonnechose, voulut recommencer cette dernière expérience avec un autre ouvrage qu'il avait par hasard dans sa poche, mais la citation que fit Marie, bien qu'elle ne manquât pas entièrement d'exactitude, n'offrit cependant pas le même degré de précision, et l'on en fit tout haut la remarque. On peut croire que Marie, un peu piquée, voulut prendre sa revanche, car ce fut ce soir-là qu'elle fit dans les Actes des Apôtres, l'heureuse citation de la conversion de cinq mille personnes que j'ai mentionnée tout à l'heure; sur ce chiffre de

cinq mille il n'y avait pas à équivoquer. Ce même soir encore, M. Emile de Bonnechose eut la bonne idée de proposer l'expérience d'une nouvelle citation faite dans la Bible, mais par une méthode inverse. Marie ayant accepté, M. Emile de Bonnechose ouvrit le livre au hasard et tomba sur le chapitre 18 du prophète Jérémie; il demanda alors à Marie ce que renfermait ce chapitre dans ses versets 11, 12, 13, 14 et 15, et Marie frappa : « Exhortation aux peuples sur leurs crimes. » C'était de cela en effet qu'il était question.

J'ai nommé M. Emile de Bonnechose comme ayant été un de nos témoins dans ces curieuses expériences; je pourrais nommer aussi, comme étant venus nous visiter, le docte M. Matter, M. le général de Brevern, M. le comte Anatole de Montesquiou et d'autres personnes encore, recommandables à différents titres; mais j'aurais l'air vraiment de vouloir rassembler des témoignages en faveur de la bonne foi du médium auteur de ces manifestations, comme en faveur de la sincérité ou du bon sens du narrateur. Or, en présence de certaines contradictions et de certaines attaques, je crois devoir à mademoiselle Huet et je crois me devoir à moi-même d'éviter tout ce qui pourrait ressembler, de près ou de loin, à un acte justificatif (1).

(1) Il ne s'agit point de se justifier. Il s'agit, en face de négations systématiques, d'insinuations qui tendent à nous représenter comme dupes ou complices de jongleries, de renouveler nos affirmations avec plus de force. Un homme a dit dernièrement dans son journal, à propos des phénomènes dus aux facultés médianimiques de Mlle Huet : « Le spiritualisme comme le magnétisme doit faire ses preuves, et c'est justement parce que nous sommes spiritualistes que nous avertissons les hommes trop confiants dans les *médiums* qu'il y a parmi eux des charlatans, des trompeurs, des gens qui simulent admirablement, par des tours de passe-passe, les phénomènes si extraordinaires produits *par des agents inconnus*. » Ceci pourrait être vrai et bon dit en thèse générale; mais lorsque nous le voyons formuler à propos et en vue des affirmations de notre *Revue*, nous ne pouvons faire autrement que d'y répondre et de dire à celui de qui émanent ces insinuations :Vous vous dites spiritualiste, monsieur. En vérité, nul ne le croirait en voyant tour à tour votre journal affirmer et nier tout ce qui peut tendre à fortifier cette vérité, si bien qu'en définitive vos lecteurs ne savent trop s'ils doivent croire ou douter. Beaucoup d'entre eux, en voyant ce journal si complaisamment révoquer en doute des phénomènes en tout semblables à ceux qu'ils produisent d'après leurs propres

C'est pour les lecteurs de la *Revue spiritualiste* que j'ai écrit ce nouvel article ; s'il tombe sous les yeux de quelques-uns de ces incrédules obstinés qui éprouvent à nier je ne sais quel malin plaisir auquel ils seraient, je crois, très-fâchés d'avoir à renoncer, qu'ils sachent bien que je ne songe pas le moins du monde à leur enlever cette innocente satisfaction.

P. F. MATHIEU.

mains, finiraient, s'ils le prenaient au sérieux, par croire qu'ils sont jongleurs d'eux-mêmes. Vous dites que le spiritualisme doit faire ses preuves, nous le croyons comme vous, surtout quand il a affaire à des gens de bonne foi, qui ne se présentent point avec le parti pris de nier ou de crier à la jonglerie. Le spiritualisme doit faire ses preuves. Mais vous qui vous dites spiritualiste, quelles sont les preuves que vous avez offertes de cette vérité? quels sont les faits spiritualistes que vous avez provoqués, présentés? quels sont les témoignages que vous avez à citer comme garants de votre croyance? Vous a-t-on vu offrir chez vous le plus petit fait de la nature de ceux qui sont dus aux facultés de Mlle Huet? S'il en est ainsi, parlez : que nous examinions, que nous discutions à notre tour la bonne foi de vos médiums, la valeur de vos affirmations, celle des témoignages que vous invoquerez. Quant à nous, voici les nôtres avec toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse aller contrôler auprès d'eux la vérité de nos assertions, système qui a toujours été usité par nous chaque fois qu'il nous a été donné de le faire, et que d'autres, nous devons le dire, n'ont pas imité au même degré. On verra par là si le spiritualisme fuit la lumière, le contrôle, l'examen ; si, comme on le prétend, il ne tient pas à faire ses preuves. Indépendamment des personnes citées ci-dessus, ont assisté aux expériences de Mlle Huet : M. Didier, libraire-éditeur, quai des Augustins ; M. Rose, quai de la Tournelle, 11 ; M. Winnen, rue Bourbon-Villeneuve, 35 ; M. le comte Krosnovski, rue Basse-du-Rempart, 44 ; M. le président Gryniéwitz, rue d'Alger, 5 ; M. Rebold, rue d'Orléans-Saint-Honoré, 17 ; M. le marquis Duplanty, rue Monceau, 40 ; M. le comte de Lanjuinais, ancien pair de France, rue Basse-du-Rempart, 30 ; le comte de Choiseul-Gouffier ; le docteur Broussais ; M. Treca, juge au tribunal de Béthune ; le docteur Poggioli, rue Lepelletier, 33 ; M. Druillet de l'Isle, à Chartrené, près Beaugé (Indre-et-Loire), MM. Le Dentu et Ledoyen, libraires, galerie d'Orléans ; le peintre Grenier de Saint-Martin, rue de Lille, 37 ; M. Eugène Nus, auteur dramatique, rue de l'Empereur, 48, à Montmartre ; M. Ramon de la Sagra, consul de la république de l'Uruguay, rue de Rivoli, 186 ; Mesd. Durand, de Gros, près Rodez ; Mad. la comtesse Cherutti de Castiglione, et Mad. la baronne Pailhès, veuve du général de ce nom, rue Royale-Saint-Honoré, 23. Ces quatre dernières ont vu Mlle Huet expérimenter en notre présence chez un de leurs co-locataires, M. de Toulgouet. Mlle Huet a aussi été, entre autres, chez MM. Rebold et Ledoyen. Ces personnes pourront dire si elle y a apporté avec elle les ficelles et le truc dont on veut qu'elle se

serve. Nous pourrions citer d'autres noms en rappelant nos souvenirs. Mais la nomenclature est déjà suffisante comme cela. Nous demandons bien pardon aux personnes citées d'avoir invoqué ici leur témoignage. Nous pensons qu'aucune d'elles ne pourra nous faire un reproche de les avoir nommées quand il s'agit d'une chose aussi belle, aussi grande que d'administrer des preuves en faveur de l'immortalité de l'âme. Nous ne pensons pas qu'il viendra à aucune d'elles la pensée d'accuser Mlle Huet de supercherie. Quant à ceux qui peuvent avancer le contraire ou tendent à insinuer *qu'eux seuls savent les causes et le principe qui conduit à la production des phénomènes du merveilleux*, et que nous, pauvres niais, sommes ignorants de tout cela, nous aurons *autre chose à leur répondre*, s'ils nous y forcent. Nous n'aimons pas les polémiques, mais, à force d'être provoqués, nous pourrions bien sortir de notre réserve habituelle.

Z. J. Piérart.

Un de nos abonnés, M. Rivière de Carcassonne, nous écrit pour nous faire part qu'il a été témoin de nombreux phénomènes spiritualistes qui l'ont parfaitement converti, et il m'autorise à le déclarer. Il m'envoie de plus deux pièces de vers qu'il a obtenues dernièrement par voie médianimique. Nous nous faisons un devoir de reproduire l'une de ces pièces de vers où règne une idée spiritualiste exprimée d'une façon délicieuse.

L'AME ET LA GOUTTE D'EAU.

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage
Sais-tu quel sera ton destin;
Sur quelle couche de feuillage
Viendront te déposer les larmes du matin;
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée?
Iras-tu dans la fauge expier ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur?

. . . .

Eh! que te font, à toi, les hasards de la vie,
Ses voluptés ou ses douleurs?
Sous le niveau de l'harmonie
Esclave tu nais et tu meurs...
Mais l'âme! sublime mystère,
Lambeau tombé du ciel pour l'immortalité,
L'âme rase l'abîme, ou vole dans la sphère
Au souffle de la liberté!.....

SALON SPIRITUALISTE.

Différentes causes qu'il serait trop long et inopportun de rappeler ici ont retardé la création de la Société spiritualiste, *dont nous avons précédemment émis le projet. L'arrivée de la belle saison, en amenant la dispersion d'un grand nombre de nos adhérents à la campagne, a été une nouvelle cause de retard. Mais d'ici à quelque temps, nous allons nous occuper de la réalisation définitive de notre projet.*

En attendant, nous signalerons à nos lecteurs l'intention que mademoiselle Huet a de former chez elle, rue Sainte-Anne, 23, *une réunion spiritualiste destinée à expérimenter et à étudier les problèmes si curieux et si graves que soulèvent les manifestations médianimiques. Cette réunion aura, par conséquent, un but exclusivement scientifique. Le nombre de ses membres ne pourra être au-delà de vingt, soit titulaires, soit honoraires.*

Mademoiselle Huet croit devoir donner aussi avis qu'elle consacrera chaque mois certains jours aux abonnés de la Revue spiritualiste, *afin qu'ils puissent par eux-mêmes se persuader de la vérité des manifestations qu'elle a le don de provoquer.*

Plusieurs de nos Abonnés se sont plaints de la cessation de l'envoi de notre Journal, attendu que leur intention était de continuer, mais qu'ils avaient négligé de se réabonner. Nous prévenons donc tous ceux à qui il n'a plus rien été envoyé depuis la 7e livraison, qu'ils seront considérés comme réabonnés, à moins qu'ils ne nous renvoient la présente livraison sous bande. On leur enverra alors les livraisons en retard, et, sauf avis contraire, il sera tiré à vue sur eux. Il en sera de même pour ceux dont l'abonnement finissait avec la 9e livraison. Ils seront considérés comme réabonnés, à moins qu'ils ne nous retournent le présent numéro.

Z. PIÉRART, ***propriétaire-gérant.***

Paris,—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

CONTROVERSES ET POLÉMIQUES.

LES ESPRITS FRAPPEURS ET M. MORIN.

Lettre adressée par celui-ci à la Revue spiritualiste. — *Réponse à cette lettre.*

L'honorable M. Morin nous a répondu relativement aux réfutations que nous avions cru devoir faire de ses dires et de ses articles, relativement à Mlle Huet. Nous nous empressons de reproduire sa réponse. Le contenu de sa lettre étant tout justificatif, n'apportant que des dénégations et non des arguments nouveaux, nous ne rentrerons point dans le corps du débat : nous croyons en avoir suffisamment dit pour montrer que les phénomènes produits chez Mlle Huet sont réels, qu'ils ne peuvent être expliqués par les doctrines matérialistes et qu'ils n'ont rien de commun avec les faits qu'on a l'habitude d'appeler naturels, non pas que ces phénomènes soient surnaturels en eux-mêmes, car, selon nous, il n'y a rien de surnaturel, et si certains faits nous paraissent tels, c'est qu'on n'en connaît ni les causes ni les lois régissantes. Quand il sera bien démontré qu'il y a des Esprits et qu'ils peuvent se manifester en vertu de certaines lois, qu'on aura parfaitement expliqué ces lois, les manifestations médianimiques paraîtront tout aussi naturelles que les phénomènes de la photographie, de l'électricité, de l'aimant, etc., etc. Seulement l'humanité aura conquis une grande, féconde et consolante vérité de plus. Cela dit, nous laissons parler M. Morin, nous réservant d'ajouter à son article quelques mots d'explication.

A Monsieur le Gérant de la Revue spiritualiste.

Paris, 19 octobre 1859.

« Monsieur,

« Dans votre dixième livraison que j'ai reçue hier, vous avez jugé à propos de vous occuper longuement de ma personne. Si vous vous étiez borné à critiquer les articles dans lesquels

j'ai discuté la valeur des phénomènes du spiritualisme, vous auriez usé de votre droit, et je n'aurais pu qu'applaudir à la continuation d'une polémique qui peut, par le choc des opinions, servir à éclairer une question douteuse. Mais vous m'attribuez des paroles que je n'ai ni écrites ni prononcées, des jugements auxquels je suis tout à fait étranger ; et comme je ne dois répondre que de mes œuvres, je me vois dans la nécessité de vous adresser quelques rectifications. Je vous ai entendu dire, à la Société philantropico-magnétique, que vous ne lisiez pas le *Journal du Magnétisme*. Comme vous ne citez textuellement, dans votre article, aucun fragment de mes écrits, et que vous n'indiquez ni date ni page, je dois supposer que vous avez entrepris de me réfuter sur des ouï-dire; vous conviendrez sans doute que ce n'est pas le meilleur moyen de rendre la discussion profitable.

« D'après vous (p. 264), j'aurais prétendu que les coups entendus chez Mlle Huet provenaient de la contraction de certains muscles de la jambe; vous dites que j'ai accusé le médium de *jonglerie* (p. 263), que j'ai affirmé qu'elle se servait de *ficelles* (*id.*)... Non, Monsieur, je n'ai jamais émis la prétention que vous m'attribuez, et je ne me suis point servi, à l'égard de Mlle Huet, des expressions blessantes que vous citez comme étant de moi. Dans mon article du 25 juin (*Journal du Magnétisme*, p. 309), j'ai rendu compte des débats intéressants qui ont eu lieu à l'Académie des sciences à propos de la faculté étrange que possèdent certaines personnes, de produire des bruits sans mouvements apparents ; j'en ai pris occasion pour discuter les coups appelés mystérieux, fort en vogue parmi les spiritualistes, puis j'ai raconté (sans nommer personne) les expériences auxquelles s'était livrée une commission dont je faisais partie : de l'insuccès (constaté par la commission) j'avais conclu (ainsi que mes collègues) « que les réponses n'étaient justes que quand le médium connaissait les questions, que les coups étaient produits par des moyens dont disposait le médium lui-même. » (Voir le rapport de la commission dans l'*Union magnétique*, 1859, p. 245). J'ajoutais : « Il est donc peu important de préciser

en quoi consistent ces moyens, il est certain qu'ils sont parfaitement humains. Nous n'en concluons pas, comme les académiciens, que les médiums sont tous des fourbes qui exploitent la crédulité des sots. Sans doute, le spiritualisme a donné lieu à bien des fraudes, a fourni un nouvel essor au charlatanisme et même à l'escroquerie. Mais aussi reconnaissons que beaucoup de médiums sont des âmes sincères et mystiques, entraînées vers le merveilleux par un élan irrésistible, aspirant sans cesse vers un monde meilleur : parmi ces médiums, il en est qui produisent des mouvements inconscients, qui écrivent des discours dont ils ont la conviction de n'être pas les auteurs; ils peuvent donc, dans cet état, et avec une entière bonne foi, mettre en jeu quelques-uns des procédés propres à produire des coups; et par suite d'idées préconçues, ils attribuent à des esprits ce qui, en réalité, n'est dû qu'à eux-mêmes. » (P. 315, 316.) — Dans mon article du 10 septembre, où je rends compte des expériences par lesquelles M. Flint a démasqué les D^lles^ Fox, je repousse de nouveau comme trop général le système des académiciens qui prétendent expliquer tous les coups mystérieux par le jeu des muscles, et je fais toutes réserves, « quant à la bonne foi des médiums qui, dans un état mental particulier, peuvent exécuter des mouvements inconscients et employer sans aucune fraude des moyens parfaitement naturels. » (P. 455.)

« Dans ces articles, comme dans les autres que j'ai publiés sur ce sujet, j'ai évité avec soin tout ce qui aurait pu être désobligeant pour Mlle Huet dont je reconnais les aimables qualités, et je n'ai pas écrit un mot qui pût jeter du doute sur sa sincérité. D'après les idées générales que j'avais exprimées et dont on peut juger par les extraits que je viens de rapporter, je pouvais combattre l'explication surnaturelle sans être obligé d'accuser le médium de fourberie. Mlle Huet, meilleur juge que vous de ce qui la concerne, m'a rendu justice et sait fort bien que je n'ai été dirigé, dans cette lutte, par aucun sentiment malveillant contre elle; et je doute qu'elle vous sache bon gré de la manière dont vous la défendez quand elle n'est pas attaquée.

« Vous m'accusez d'obstination, de manie de disputer et d'ergoter, et tout cela parce que j'ai le malheur de ne pas admettre les raisons sur lesquelles vous vous appuyez pour déclarer surnaturels des faits dont les uns me paraissent mal établis, et dont les autres s'expliquent naturellement. Nous savons que l'esprit de secte est exclusif et disposé à voir dans tout adversaire un homme de mauvaise foi : dès que je ne suis pas touché de la force de vos arguments que vous jugez irrésistibles, je ne puis être qu'un ergoteur, fermant volontairement les yeux à la vérité, et chicanant pour le plaisir de chicaner... Votre illusion est commune à toutes les sectes, chacune veut s'imposer aux autres et ne peut souffrir ni contradiction ni doute. Et pourtant vous ne pouvez espérer faire de propagande qu'en démontrant la vérité de vos doctrines, et vous ne vous attendez pas sans doute à ce que, touchés de la grâce d'en haut, les hommes viennent à vous sans effort et sans lutte. Avant d'être amenés à partager vos convictions, il faut nécessairement observer, raisonner, examiner la question sous toutes ses faces, présenter des objections, les discuter. Admettez donc que, pour ne pas tomber tout à coup de votre avis, on peut être homme de bonne foi et exempt des vices dont vous voulez bien me gratifier.

« Les expériences auxquelles j'ai assisté avec la commission n'ont pas été satisfaisantes. M. Mathieu l'a reconnu. J'aurais compris qu'on les recommençât, dans l'espoir que les phénomènes se présenteraient mieux une autre fois. Il n'a pas tenu à nous que les essais n'aient pas été réitérés. Nous aurions gardé le silence sur ces insuccès sans les provocations imprudentes et maladroites des spiritualistes. Il est inconcevable qu'aujourd'hui les défaites soient transformées en victoires et que, pour n'avoir pas vu plus qu'on ne m'a montré, je suis signalé comme un mécréant, condamné à rester toujours privé de la première des trois vertus théologales et à mourir dans l'impénitence finale...

« Il est prouvé que des bruits peuvent avoir lieu sans mouvement apparent et qu'on peut même les modifier de manière qu'ils paraissent venir de différentes directions : et personne

ne peut affirmer que les moyens décrits jusqu'ici soient les seuls capables de produire ces résultats. Un pareil phénomène ne peut donc être attribué à une cause surnaturelle, surtout quand il y a, comme dans le cas actuel, refus de vérification. Au lieu d'accuser notre incrédulité, il aurait été plus rationnel d'expérimenter de nouveau en laissant aux spectateurs toute latitude pour vérifier. Quant à l'écriture par la désignation des lettres au moyen des coups, libre à vous d'expliquer comme bon vous semble les résultats dont la commission a été témoin ; mais ils se résument ainsi : chaque fois que le médium voyait l'alphabet, on obtenait des discours suivis ; chaque fois qu'il ne pouvait le voir, il n'y avait qu'un assemblage informe de lettres. Demandez une revanche, soit ; mais, après une telle défaite sur ce point capital, ayez la modestie qui sied aux vaincus.

« On n'est ni sceptique ni matérialiste obstiné pour ne pas se croire obligé de faire intervenir les esprits chaque fois qu'un fait ne s'explique pas avec facilité : un événement récent dont nous avons été tous deux témoins aurait dû vous prouver qu'en s'empressant d'attribuer aux esprits des faits qui, au premier abord, paraissent singuliers, on s'expose à commettre de lourdes bévues. Il me semble donc plus prudent de rester sur la réserve avant d'affirmer la coopération des êtres invisibles : il vaut mieux pécher par circonspection que par précipitation. Dans le premier cas, on risque tout au plus de méconnaître, pendant quelque temps, des êtres qui, s'ils existent, parviendront bien tôt ou tard à se manifester d'une manière certaine ; dans l'autre, on s'expose à adorer des fantômes, à compromettre sa raison, à restaurer les vieilles superstitions, à fournir des armes au bon M. de Mirville et à M. Veuillot, à ressusciter les possessions, les incubes, les succubes, les extravagances de la sorcellerie et les infamies du sabbat. (Voir votre 9e livraison, p. 233.)

« Vous me faites dire (p. 266), que je ne m'en rapporte qu'à ce que je vois. Je n'ai point dit une pareille énormité, et vous pouviez vous dispenser de votre tirade sur la grande muraille de la Chine, à l'existence de laquelle je crois aussi,

bien que vous. J'ai dit seulement que, suivant la nature des faits allégués, il y avait à prendre plus ou moins de précautions contre les dangers d'erreur, qu'on devait être plus ou moins exigeant quant au nombre et à la qualité des témoins. L'espace me manque pour donner à ce sujet important les développements convenables; je me bornerai à vous citer ce mot d'un honorable spiritualiste que vous connaissez parfaitement : « Si un témoin m'atteste qu'il a vu des rats manger mes pantoufles, je ne ferai pas difficulté de le croire; mais si dix témoins m'attestent qu'ils ont vu les pantoufles poursuivre les rats et les dévorer, je me permettrai de douter du fait. »

« Quant à la foi dont vous me condamnez à rester privé, j'avoue que cette prétendue vertu qui fait qu'on croit aveuglément et sans motifs suffisants, qu'on croit ce qu'on ne comprend pas, qu'on croit ce que la raison déclare absurde, qu'on immole la raison à l'autorité, je la regarde comme une infirmité morale dont je m'applaudis d'être exempt.

« J'espère, Monsieur, que mes observations ne troubleront pas les bonnes relations qui ont jusqu'ici existé entre nous, et que si le débat sur le spiritualisme se prolonge, il sera exempt d'aigreur; que les combattants, bien que divisés d'opinion, ne mettront point en question la sincérité des uns et des autres et ne jouteront qu'avec des armes courtoises.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« A.-S. Morin. »

RÉPONSE A LA LETTRE QUI PRÉCÈDE.

Nous avons jugé M. Morin sur autre chose que des ouï-dire. Nous l'avons jugé à la fois sur ses écrits et ses propres paroles articulées ouvertement devant nous, et nous avions le droit de nous attaquer à ses dires aussi bien qu'à ses écrits, lui-même nous en donnant l'exemple dans sa réponse lorsqu'il invoque les paroles que nous aurions prononcées à la So-

ciété philanthropico-magnétique. Là, par-devant témoins, M. Morin a renouvelé par plusieurs fois des accusations de jonglerie à l'adresse de mademoiselle Huet, et bien plus, en sortant de la séance, il s'est opposé, malgré l'avis d'un des membres, à ce qu'une lettre de remercîments soit adressée au médium qui s'était mis par plusieurs fois à la disposition des membres de la commission que la société avait nommée. Que M. Morin nie ces faits, libre à lui. Mais comme ils ont eu des témoins, il restera à ceux-ci à apprécier une pareille manière d'agir. Mais nous voulons plutôt croire que c'est de sa part un manque de mémoire.

Maintenant M. Morin, venant nier les affirmations qu'il a tenues verbalement et ne prenant la responsabilité que des choses écrites par lui, nous nous le tiendrons pour dit ; nous saurons qu'il y a en lui deux hommes, l'avocat qui parle et qu'il ne faut pas prendre au sérieux, et l'écrivain.

Nous ne nous arrêterons donc, puisqu'il le veut, qu'à ce qu'il a écrit dans le *Journal du Magnétisme*, ou plutôt, pour abréger le temps et les discussions, qu'aux dernières théories auxquelles il s'est enfin rendu, pour l'explication des coups mystérieux et intelligents entendus chez mademoiselle Huet et ailleurs.

Quant aux passages de sa réponse qui pourraient être désobligeants pour nous, nous ne nous y arrêterons pas. Nos lecteurs en seront juges ; nous n'avons à cœur que le fond du débat, c'est-à-dire l'examen des seuls arguments qu'ait maintenus notre contradicteur.

Passant condamnation sur ce qu'il avait dit et écrit auparavant, le spirituel collaborateur du *Journal du Magnétisme* finit par s'en tenir à la déclaration suivante : *il est prouvé que des bruits peuvent avoir lieu sans mouvement apparent et qu'on peut même les modifier de manière qu'ils paraissent venir de différentes directions ; et personne ne peut affirmer que les moyens décrits jusqu'ici soient les seuls capables de produire ces résultats.* Si M. Morin, en parlant ainsi, a en vue de désigner les coups entendus par lui chez mademoiselle Huet, il doit dire *bruits intelligents.* Alors qu'il nous explique

comment peuvent avoir lieu ces bruits. Si c'est par des moyens décrits jusqu'ici, qu'il le dise ; si c'est par d'autres moyens, qu'il le dise encore nettement, positivement, persuasivement, nous lui en serons bien obligé. Alors nous qui, à défaut d'explication connue, avons la bonhomie d'attribuer ces coups à des Esprits, nous renoncerons à notre théorie pour nous ranger à celle de l'estimable avocat. Mais tant qu'il se bornera à parler vaguement de causes naturelles sans dire et montrer quelles elles sont, il nous permettra de préférer nos explications aux siennes.

M. Morin donne à entendre que les expériences dont il a été témoin chez mademoiselle Huet n'ont pas été satisfaisantes, que M. Mathieu, notre collaborateur, en a convenu. Dans notre précédente réfutation, nous parlons d'une expérience faite en présence de ce collaborateur et parfaitement concluante, expérience par laquelle le médium aurait eu l'alphabet médianimique hors de sa vue. M. Morin n'a rien répondu à cette affirmation carrément formulée par M. Mathieu. Il faut donc en conclure qu'elle était fondée. Donc M. Morin a vu chez mademoiselle Huet une expérience parfaitement concluante dans le sens qu'il veut dire.

M. Morin ne parle que des deux expériences auxquelles a assisté la commission déléguée par la Société philanthropico-magnétique. Mais, avant ces expériences, M. Morin avait assisté plusieurs fois aux séances de mademoiselle Huet. Il a pu donc expérimenter, contrôler, voir tout à son aise. Cela étant, il lui sied bien mal de venir dire qu'on s'est refusé d'expérimenter à nouveau. Il aurait dû au moins ajouter que pour son compte personnel il n'en avait pas été ainsi.

Mais quand bien même ce refus lui eût été fait après la séance que nous avons indiquée page 276 de notre 10e livraison, et après l'expérience où M. Mathieu tint verticalement devant lui le carton alphabétique, ce n'eût été que très-naturel. A quoi bon passer son temps, brûler son feu et sa chandelle pour des gens qui veulent voir et ne point croire et qui vont niant ce qu'ils ont vu et entendu ? On ne se fait pas une idée de tout ce qu'a instinctivement de pénible pour un

médium l'examen, le contrôle de telles gens. Le rayonnement de leur âme les met mal à l'aise, les fatigue, paralyse leurs facultés, neutralise les forces en vertu desquelles les Esprits ont la puissance de se manifester. Tel est le secret des échecs éprouvés par les somnambules les plus notoirement lucides, des médiums les plus puissants devant les académiciens, des savants orgueilleux, incrédules, qui, arrivant à une expérience, font à l'avance des vœux pour qu'elle échoue et seraient très-mortifiés de la voir réussir. Les spiritualistes instruits, exercés, les hommes de bonne foi qui savent étudier et observer les faits en naturalistes, en gens attentifs et patients et non en ergoteurs, en sceptiques obstinés, savent tout l'empire que peut avoir dans la production des phénomènes médianimiques et psychiques, le concours de spectateurs sincères, disposés à se rendre à l'évidence, et l'influence paralysante qui, au contraire, peut émaner de témoins hostiles, portés par nature à l'incrédulité. L'Evangile est plein de ces vérités. Elles sont aujourd'hui parfaitement notoires. Et cela étant, que des médiums, comme l'a fait par exemple tant de fois M. Home, se refusent à expérimenter devant certaines personnes qu'ils ont pressenties animiquement, il n'y a à cela rien d'étonnant.

Mademoiselle Huet n'est pas la seule qui ait fini par ne plus tenir à expérimenter devant M. Morin. Il y en a eu d'autres et pour ne pas aller plus loin, nous parlerons du baron de Guldenstubbé. M. Morin lui a fait plusieurs fois le reproche de n'avoir pas voulu réitérer devant lui ses essais d'écriture directe, et ce reproche est de nouveau formulé dans le *Journal du Magnétisme* du 10 octobre dernier, page 525. M. Morin assure que le baron n'a pu rien produire lors de l'expérience à laquelle il a assisté au musée du Louvre. Nous tenons de la bouche de M. de Guldenstubbé l'affirmation formelle du contraire. Un trait s'est trouvé tracé sur un papier déposé par M. Morin et parfaitement examiné à l'avance par lui, et puisqu'il revient si volontiers sur les fugues prétendues de M. de Guldenstubbé et assure que la manière dont celui-ci procède n'offre aucune garantie, qu'il nous soit permis d'insérer ce que le baron allègue pour sa défense. « Je n'ai plus invité M. Morin

à assister à mes expériences, dit-il, parce que j'ai reconnu en lui l'absence de toutes les bonnes conditions requises pour bien observer et pour avouer ouvertement les faits convaincants dont il aurait été témoin. D'abord M. Morin, ignorant les lois et la nature des facultés en vertu desquelles le phénomène de l'écriture directe peut avoir lieu, avait la prétention d'obtenir par lui-même et sans nul autre intermémédiaire ce phénomène. En second lieu, pendant toute la durée de l'expérience, au lieu d'être recueilli, silencieux, attentif, de bien observer, il s'est mis à entamer des discussions, se préoccupant des conséquences qu'on pourrait tirer du phénomène s'il était constaté, de telle sorte que si j'avais, pendant cette inattention, cette préoccupation d'esprit, voulu faire une substitution de papier, cela m'eût été facile. Les discussions de M. Morin sur ce qu'il appelle les âneries de la Bible et de l'Evangile ayant attiré l'attention des gardiens du musée, et ceux-ci nous ayant vu déposer des papiers sous des socles de colonne, sont venus à nous pour nous en faire des observations. Là-dessus, M. Morin m'a quitté sans plus patienter, et je ne l'ai plus revu. Il m'a demandé, il est vrai, depuis de renouveler l'expérience. Mais je lui ai répondu que mon but étant de trouver des témoignages faisant autorité, et qu'en ayant trouvé d'aussi honorables que les siens pouvaient être, le but proposé était atteint et que point n'était besoin désormais de l'appeler à prendre sa part d'obervation. Quant à la critique que fait M. Morin de ma manière de procéder, a ajouté le baron, laquelle consisterait à mettre des papiers sous des socles de statues dans diverses salles, d'emmener avec moi les spectateurs et de ne revenir qu'après un long circuit, ce qui donnerait à un compère le moyen de profiter de l'éloignement des expérimentateurs pour *tracer un barbouillage quelconque sur les papiers déposés*, cette critique, peu flatteuse pour ma loyauté, ne peut être sérieuse. Je m'étonne de voir que M. Morin ne l'ait pas formulée séance tenante. D'ailleurs, il sait bien que la plupart du temps je procède autrement; et avant peu nous porterons à la connaissance du public des faits d'écriture directe obtenus sur des tables, des cheminées, des chaises, des murs, derrière

des cadres, sur des tapis visiblement remués par les Esprits et cela en présence des témoins les plus honorables, les plus sérieux, qui pourraient l'attester et qui m'ont autorisé de me servir de la sanction de leurs noms (1). Et ces attestations certes vaudront bien les négations de M. Morin. »

Tel est le langage que nous a tenu à différentes fois l'honorable baron.

Pour nous, nous imiterons sa manière d'agir. Nous ne nous obstinerons plus à convaincre ceux qui à toute force ne veulent pas être convaincus, ceux qui, dans ces sérieuses, délicates expériences médianimiques, malgré leur urbanité, arrivent avec le rayonnement d'une âme paralysante, fatigante d'incrédulité, d'hostilité systématique et dans des conditions d'esprit impropres à toute bonne, calme, froide et silencieuse observation. A leurs dénégations obstinées, à leurs sophismes, à leurs arguments spécieux qui visent à la plaisanterie plutôt qu'à des raisons solides tirées du fond du sujet, nous opposerons les attestations formelles d'une foule d'autres témoins aussi honorables et avant tout sincères et bons observateurs, et cela étant, gardera son incrédulité qui voudra.

Z. J. Piérart.

AUX CRITIQUES, AUX ESPRITS ÉTROITS ET AUX AMATEURS DE RÉTICENCES HYPOCRITES.

> L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire. Massillon.

Quelques personnes, sans tenir aucun compte des commentaires et explications qui accompagnaient la lettre de M. Revius de la Haie insérée dans notre IXe livraison, se sont plu à en faire une vive critique. Sans nous reporter de nou-

(1) Nous donnerons avant peu des détails à ce sujet. M. de Guldenstubbé, du reste, se propose de publier sous peu un nouvel ouvrage où seront consignées les nombreuses expériences auxquelles il s'est livré chez lui et ailleurs en face d'une foule de témoins parmi lesquels figurent des hommes éminents de tous les points de l'Europe.

véen aux motifs plausibles exposés déjà par nous qui nous ont fait insérer cette lettre, nous dirons à ces critiques que nous avons agi d'après les conseils de personnes très-pieuses, très-honorables, entre autres d'un des premiers fonctionnaires de Paris, frère d'une des plus grandes et des plus pures gloires du catholicisme. Selon ces personnes, nous aurions été blâmable de ne point insérer cette lettre, attendu que quand il s'agit de science, de questions dont la solution importe au plus au point, le devoir d'un publiciste est de dire toute la vérité.

Mais cette lettre est de nature à scandaliser de jeunes demoiselles, nous dit-on.

D'abord nous répondrons que notre journal n'est pas publié en vue de l'éducation des jeunes demoiselles, pas plus qu'un journal de médecine, d'anatomie, etc. Du reste le numéro incriminé tombât-il entre les mains de quelqu'une d'elles, je ne vois pas ce qu'il apprendrait de nouveau. Ou cette demoiselle est juive ou protestante, ou elle est catholique. Si elle appartient aux deux premiers de ces cultes, elle lit la Bible, et à côté d'une infinité de passages de ce livre sacré, notamment du *Cantique des cantiques*, des chapitres XVII, XVIII et XX, du *Lévitique*, des prophètes Osée, chapitre I et III, Ezechiel, chapitres XVI et XXIII, et de Samuel, II chapitre XIII, à côté, disons-nous, de tant et tant de passages de ce livre, néanmoins tenu pour divin, ce que dit notre correspondant de la Haie est moins que rien. Si la jeune demoiselle est catholique, elle va à confesse, et elle a à répondre sur les petits péchés du 6e commandement.

Qu'on nous laisse donc la paix avec tous ces reproches saugrenus et qu'on sache enfin ce que doit être un journal à qui il importe de faire connaître tous les faits, afin d'apporter dans les graves questions qu'il s'est proposé d'éclaircir, tous les documents nécessaires, indispensables.

D'autres, et de ce nombre est M. Morin, dans la réponse que nous avons insérée ci-dessus, nous ont accusé de tendre à adorer des fantômes, à compromettre notre raison, à restaurer de vieilles superstitions, à fournir des armes au bon

M. de Mirville et à M. Veuillot, à ressusciter les possessions, les incubes, les succubes, les extravagances de la sorcellerie et les infamies du sabbat, et cela parce qu'il nous plaît de ne point mettre sous le boisseau des expériences parfaitement constatées, portées à notre connaissance par des témoins de confiance, expériences qui ont leurs semblables partout, aussi bien dans les faits contemporains que dans ceux du passé.

Les personnes qui nous lisent, celles qui nous connaissent, savent fort bien que nous ne sommes ni amateurs de superstitions et de fantômes, ni partisans des doctrines des Mirville et des Veuillot, que nous n'avons qu'une préoccupation : celle de nous assurer si les faits ont été bien observés et portés au jour par des témoins de sens, de bonne foi et de scrupuleuse attention ; s'ils peuvent s'appuyer sur des milliers de faits identiques parfaitement attestés et arrivés en tout lieu et à toute époque, et cela afin de mettre à même les esprits sincères dégagés de tout préjugé scientifique ou religieux, de tirer leurs conclusions.

Pour nous, nous le disons encore : nos conclusions, pour le moment, sont loin d'être dans le sens de messieurs les démonomanes Mirville et Veuillot. Mais, si rigoureusement, rationnellement, logiquement, véridiquement, les faits insérés par nous devaient aboutir à ces doctrines, nous déclarons que nous serions les premiers à les confesser. Nous cherchons la vérité, la lumière et non l'erreur et le chaos qui en est la suite, et qu'on sache donc une fois pour toutes que nous ne pactiserons jamais avec ces hommes qu'on voit si audacieusement tronquer, dénaturer, taire ou interpréter les faits au gré de leurs préjugés, de leurs passions, de leur ignorance, de leur petitesse d'esprit, de leur incrédulité ou de leur manie de plaisanter. Nous voulons de l'histoire vraie, sérieuse, et non de l'histoire écrite à la façon d'un pamphlet, d'un conte arrangé ou d'une facétie carnavalesque.

En vérité, si nous voulions écouter bénévolement tous ces donneurs d'avis, ces critiques plus ou moins bienveillants dont les appréciations nous reviennent, nous finirions par tomber dans la triste situation du pauvre personnage que

Lafontaine a si bien mis en scène dans sa fable du *Meunier, son fils et l'âne*. Selon tel et tel, il ne serait pas bon de dire certaines choses, parce qu'elles sont de nature à blesser les convictions catholiques. Pour d'autres, il faudrait prendre garde de heurter la foi protestante ou musulmane. Les déistes, les panthéistes et les savants qui ne croient qu'aux forces physiques, de leur côté, ne devraient pas être choqués dans leurs négations, leurs théories particulières, leurs appréciations matérialistes. Il en serait de même des voltairiens qui nous feraient un crime de croire sans s'en moquer à des faits parfaitement constatés et de les présenter scrupuleusement. Et où serait la vérité avec tous ces ménagements, ces réticences?

A nous spiritualiste qui voudrait voir partout le bien et le beau, pense-t-on qu'il nous a été agréable d'insérer des faits de la nature de ceux qu'on a lus dans notre IXe livraison? Nous présagions bien les critiques, les attaques des esprits étroits, de ces gens toujours prêts à s'emparer des moindres apparences, du plus petit semblant, pour vous incriminer et vous attribuer des vues, des tendances, des convictions qui vous sont tout à fait étrangères.

Mais nous étions placés entre l'alternative de dire la vérité au prix de jugements, d'accusations désagréables ou de la déguiser en vue d'une coupable quiétude. Entre ces deux partis, nous avons choisi le plus périlleux. Il en sera toujours ainsi. Chez nous la conscience n'a jamais capitulé. Elle a toujours eu pour devise ce que tout honnête homme doit révérer : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

Z. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

LES HEURES MYSTIQUES, OU EXPÉRIENCES SPIRITUALISTES DE M. LE Dr REDMAN (NEW-YORK).

Tel est le nouvel ouvrage qui vient de paraître en Amérique et auquel le monde spiritualiste de cette contrée a fait le plus bel accueil. Aussi allons-nous en faire l'analyse en citant les lieux et les personnes que l'auteur invoque comme témoins.

Nous regrettons, toutefois, qu'au lieu de simples témoignages l'auteur n'ait pas recueilli des attestations signées, car les faits sont tellement extraordinaires qu'ils auraient besoin devant les incrédules de preuves à l'appui.

Ce livre est le journal d'un médium, qui a obtenu de grands succès dans ses expériences médianimiques. (Voir la *Revue spiritualiste* de 1858, page 464.) Le Dr Redman raconte qu'en 1850, il est allé passer la soirée chez une dame qui avait une fille médium, qui leur a fait obtenir une communication de sa défunte mère ; par cette communication, il lui fut dit qu'il devait travailler pour établir le spiritualisme, bien que dans ce temps-là il fût regardé avec horreur par beaucoup de monde, et dénoncé comme la dernière invention du diable. Une fois il est allé avec un ami à Glonersville pour donner des séances sur le spiritualisme. Un voyageur disant que les médiums n'étaient que des imposteurs, qu'il en était bien sûr, ayant approfondi le sujet, M. Redman, pour seule réponse, l'a prié de l'accompagner dans sa chambre; alors il lui a donné des preuves si remarquables de la présence des Esprits, que le voyageur ne put s'empêcher de déclarer publiquement sa conviction, disant que le spiritualisme était une profonde vérité. Cette déclaration excita une impression favorable envers M. Redman, et beaucoup qui l'avaient approché avec l'intention de se moquer de lui, sont devenus bientôt convaincus et dévoués. Il a visité plusieurs villes pour semer la bonne graine, qui, selon ses paroles, a fleuri, et donné son parfum a beaucoup d'âmes. A Albany, chez Mme Haight, M. Redman s'est vu enlevé de sa chaise par une puissance invisible qui l'a fait monter jusqu'au plafond, et l'a tenu suspendu pour quelques minutes dans l'air. Il est allé en beaucoup de maisons de la ville pour provoquer des manifestations spiritualistes. Dans une soirée, il a rencontré une dame Johy, qui était très sceptique, il lui a obtenu une communication de l'Esprit de sa mère, qui l'a convaincue, et lui a fait verser beaucoup de larmes. Pendant ce temps, M. Redman dit qu'il a enseigné le spiritualisme à beaucoup de monde, et qu'il a beaucoup gagné en se développant comme médium par les conseils de ses anges gar-

diens. Il décrit qu'ayant été chez M. et Mme Green, on parla d'un article écrit par le professeur Faraday, de Londres, lequel dénonçait la crédulité de ceux qui croyaient à des tables se remuant sans intervention humaine. Absolument comme pour donner le démenti à ce savant, la table a commencé à faire des pirouettes jusqu'à ce qu'enfin elle fût arrivée à la porte, contre laquelle elle se heurta, frappant de grands coups comme si elle demandait à sortir. La porte ayant été ouverte, bien grand fut l'étonnement de tous de voir la table montant l'escalier, puis se plier pour passer par un couloir plus étroit et demeurer ainsi pliée jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans un vestibule situé à l'étage supérieur. Nous sommes montés, dit l'auteur, pour admirer cette ascension. A peine étions-nous arrivés que les Esprits mirent Mme Green sur la table et la descendirent de la même manière.

Bientôt après, M. Redman est devenu médium écrivain. Les Esprits prenaient sa main avec force et l'obligaient à écrire. Un de ses écrits a été un volume intitulé : « *la Philosophie de la nature physique et spirituelle de l'homme.* » Nous regrettons que M. Redman n'en dise pas davantage ; nous l'engageons à faire connaître au monde cette révélation des invisibles.

Un soir, pendant son séjour à Albany, il était chez M. Macdonald, quand un Esprit a annoncé qu'une attestation de la réalité du spiritualisme serait donnée au cercle ; que M. Harris serait la personne favorisée pour la recevoir et qu'il devait mettre son chapeau sur la table. « Ceci étant fait, dit M. Redman, bientôt après nous entendîmes quelque chose tomber dedans. Nous avons trouvé un petit morceau de métal de la forme d'une soucoupe, et à peu près de la grandeur d'un bouton de chemise. Indépendamment de cet objet, on trouva aussi des cheveux tenus en faisceau par une fine barre d'or. En regardant cette merveille avec un microscope, j'ai vu, ajoute-t-il, des caractères étranges, mais je n'ai jamais découvert ce qu'ils signifiaient. Notre cercle ayant trouvé qu'il y avait très-peu de cheveux, on demanda à l'Esprit s'il voulait en donner davantage. Il consentit et dit que si nous voulions lever le tapis, il

placerait un autre faisceau de cheveux sous la table. Sur la réponse affirmative des assistants, on envoya chercher des marteaux pour ôter les clous qui attachaient le tapis; on a ôté le piano et les meubles, et quand le tapis fut enlevé, on a trouvé des cheveux dans un morceau de papier à la place indiquée... Des manifestations si étonnantes ont fait croire à un grand nombre que M. Redman avait des rapports avec le diable, ce qui lui a attiré beaucoup de persécutions de la part du clergé protestant des États-Unis. Dans une ville on le dénonça publiquement en affichant sur les murs des placards qui déclaraient que M. Redman était un loup déguisé en brebis pour perdre les âmes de ceux qui l'écoutaient. Alors, il reçut une communication de l'Esprit de son père, qui lui dit qu'il devait porter sa croix dans la sainte cause du spiritualisme, et qu'il aurait une grande récompense dans l'avenir; qu'il aurait un développement très-élevé comme médium, et que son nom deviendrait célèbre au loin par suite de ses efforts pour établir la vérité. Nous sommes heureux de réaliser cette prophétie en faisant connaître en Europe ce digne fils d'Amérique, si honorable par son courage et son amour du progrès.

M. Redman déclare que, dans l'avenir, des choses encore plus extraordinaires arriveront, et que ses manifestations spiritualistes seront crues partout au récit des propres manifestations obtenues par M. Bruce de Cambridge (Massachussets), qu'il voyait souvent alors, et qui furent dans le même genre. Un jour qu'ils étaient ensemble, ils virent près de la table la main d'une femme parfaitement formée vers le midi. Alors ils ont placé une tambourine sous la table, et les invisibles ont joué. M. Bruce a demandé à l'Esprit de lui serrer la main; il a tout de suite senti une main prendre la sienne, et l'a tenue assez longtemps pour se convaincre que cela ressemblait à une main humaine, qu'elle était chaude, et qu'il y avait des ongles. Après ceci, les Esprits, dit-il, ont ôté nos souliers et nos bas, et nous ont laissé nu-pieds. M. Redman, continuant à parler des expériences de M. Bruce, raconte qu'il possède beaucoup d'arbres fruitiers, entre au-

tres un poirier avec des fruits délicieux, qui est appelé le poirier Bartlett. Un jour, il vint chez l'auteur des Heures mystiques pour le prier d'invoquer l'Esprit de sa femme Julie. Il tenait une poire à la main dans l'intention d'en faire l'offrande à l'Esprit. Julie déclara qu'elle était contente de ce cadeau. Bientôt après, la main de M. Bruce se trouva vide ; Julie, quelques minutes après, lui dit de tenir la main ouverte. Elle déposa la pelure et le résidu de la poire, sur lesquels était visible la marque des dents. MM. Redman et Bruce cherchèrent partout dans la chambre ; il ne restait pas le moindre morceau de poire, et il n'y avait personne, excepté ces deux messieurs présents. M. Redman déclare qu'on ne peut pas expliquer de pareilles choses, et qu'il croit qu'il faut que les hommes aient les facultés de l'âme mieux développées avant de les comprendre. Une autre fois, des Esprits ont dit à M. Bruce que s'il voulait prendre quelque comestible à sa prochaine séance avec M. Redman, ils feraient des manifestations curieuses. Il acheta donc un pâté et l'enveloppa avec du papier, de manière que M. Redman ne pouvait pas deviner ce que c'était. Bientôt après son arrivée chez ce dernier, il le tint sous la table et ôta le papier. Au même instant le pâté fut retiré ; bientôt après, il fut commandé à M. Bruce de mettre sa main sous la table ; il le fit, et le pâté lui fut rendu coupé en quatre. Deux morceaux manquaient et semblaient avoir été coupés avec un couteau. On ne pouvait pas les trouver. Les invisibles déclarèrent les avoir pris, et il n'y avait pas une miette par terre. Ces deux messieurs étaient seuls et tenaient leurs mains sur la table pendant la séance.

Ensuite, M. Redman est allé à Clocester, où il était logé chez des spiritualistes. Un soir, devant sortir pour assister à une séance, il prévint la dame de la maison qu'il serait de retour pour dix heures. La séance se prolongea bien plus tard, et quand il fut de retour à la porte de la maison, il fut subitement mis en extase, et dans cet état il lui semblait être poussé en avant ; bientôt il s'aperçut qu'il était dans le vestibule de la maison où les Esprits l'avaient introduit, en ou-

vrant les serrures, comme jadis pour délivrer saint Pierre de prison. Les maîtres de la maison l'ayant entendu arriver ont déclaré qu'ils avaient été jusqu'à barrer la porte avant de se coucher, croyant que M. Redman ne reviendrait pas cette nuit.

A Worcester, l'auteur des Heures mystiques a reçu une longue communication d'un invisible, qui lui dit que le spiritualisme est un germe qui, en se développant, deviendra le sauveur de l'humanité. M. Redman fut invité à se rendre à Washington, la capitale des Etats-Unis. Il y a trouvé les nouvelles doctrines fort appréciées, et pendant son séjour dans cette cité, M[lle] Jay a prononcé des discours sur le spiritualisme devant de nombreux auditeurs. Après, M. Redman a visité Baltimore, et il y a eu l'avantage de trouver deux demoiselles, médiums accomplis. Ces demoiselles, inspirées, faisaient des discours à tous ceux qui désiraient connaître la science des anges. Notre auteur produisit là des manifestations physiques. Les deux médiums se sont mariées depuis, et ont prouvé que le plus grand bonheur conjugal est compatible avec les dons élevés des médiums. A Philadelphie, M. Redman a connu le professeur Hare. A Boston, un millionnaire est venu le voir, tenant à la main un billet de 500 dollars ; il a dit à M. Redman qu'il le lui donnerait s'il voulait lui dire avec franchise comment il produisait les bruits qu'il attribuait aux Esprits frappeurs, et comment il remuait les tables. M. Redman, ayant répondu qu'il était disposé à lui dévoiler son secret, l'inconnu lui a tout de suite donné le billet. Notre auteur lui déclara que pour être médium il fallait rester passif avec les mains sur la table, et prier, demander que par une manifestation les Esprits nous donnassent un signe de leur présence. M. Redman expérimenta ainsi avec lui pendant six semaines et obtint quelques manifestations. Alors le millionnaire devint furieux : il déclara avoir donné son argent de bonne foi, et qu'on l'avait trompé. Il croyait découvrir autre chose de plus important. M. Redman a répondu qu'il lui avait dit tout ce qu'il savait; que c'étaient les Esprits qui produisaient le bruit des coups

frappés et qui remuaient les tables ; ensuite il a rendu au millionnaire son billet que celui-ci déchira en morceaux. M. Redman a souvent obtenu l'écriture directe. En allant d'une ville à une autre, il a trouvé que chaque lieu a des influences particulières, et que les manifestations spiritualistes diffèrent selon les localités. Il a fait des expériences à bord d'un vaisseau, et il déclare que les attestations de la présence des Esprits sont obtenues avec plus de facilité sur la mer que sur la terre. M. Redman a aussi la faculté de voir les Esprits et il en cite plusieurs exemples. Nous allons raconter l'un des plus intéressants. Un homme étant venu le voir, le priant de le convaincre de la réalité du spiritualisme, auquel il ne croyait nullement, M. Redman vit un Esprit entrer dans sa chambre. C'était un jeune homme pâle, excessivement maigre et maladif ; il semblait paralysé et s'appuyait sur deux autres hommes avec ses bras sur leurs épaules. Quand le médium eut fait cette description, sa main fut saisie, et il écrivit : « Bien aimé père, il y a une autre vie, et je ne suis plus souffrant ; j'existe pour vous faire du bien, ainsi qu'à ma mère, et je suis bien fort maintenant. Je vous aime toujours et je vous bénis pour votre affection. Votre fils dévoué, *Théodore.* »

L'homme sceptique s'est écrié : « *C'est vrai.* » Et il resta quelques instants dans un paroxisme de douleur. Quand il fut plus calme, il raconta à M. Redman que son fils Théodore était marin, qu'à bord d'un vaisseau il eut un accident qui l'avait paralysé et qu'il était mort après de grandes souffrances. Ce père affligé a dit au médium qu'il reviendrait le lendemain avec la mère du jeune homme et sa sœur. Il fut fidèle à sa promesse, et M. Redman déclara qu'il ne pourrait jamais oublier cette touchante séance. Pendant deux heures, il a fait communiquer les parents du jeune homme avec lui, de la manière la plus consolante, et en voyant leur bonheur de retrouver celui qu'ils avaient perdu, il a compris mieux que jamais la beauté du spiritualisme.

M. Redman raconte enfin qu'il a été averti par son père deux fois que sa vie serait menacée et des moyens de sa con-

servation. Les Esprits lui ont fait voir de belles lumières électriques rouges et vertes : il dit qu'il a obtenu pour le docteur Orton une communication d'une amie morte depuis plusieurs années, qui est venue le visiter, selon sa promesse sous la forme d'une colombe blanche. Le lendemain il l'a vue près de son lit avec un petit billet autour de son cou, attaché avec un peu de filoselle. Le docteur Orton a lu le billet qui était signé par son amie, qui lui disait qu'elle avait rempli sa promesse ; qu'elle avait emprunté la forme d'une colombe pour cacher son Esprit, et que tout le monde des Esprits s'en réjouissait.

Le docteur Redman finit son livre par exprimer le désir que ses lecteurs fassent du progrès dans la vie spirituelle ; que ses expériences peuvent encourager les spiritualistes à rester fidèles à leurs convictions, et les incrédules à faire des investigations. Lady GORDON.

Nous nous empressons d'insérer la lettre suivante qui nous a été adressée de Rodez (Aveyron) ; elle contient des faits très-remarquables. Seulement certains motifs nous forcent à taire le nom de deux témoins. Quant au troisième, c'est un homme très-honorablement connu à Rodez et qui n'a pas hésité à prendre la responsabilité des faits qu'il allègue.

« Monsieur,

« M. L..., mon ami, et frère en spiritualisme, vous a écrit dernièrement, et vous a promis de bonnes nouvelles. Nous sommes d'un pays où toute nouveauté, bonne ou mauvaise, ne s'introduit que bien lentement ; à ce titre, je crois que nos communications vous paraîtront d'autant plus précieuses.

« Il y a quelques mois seulement que j'ai connu le spiritualisme ; des études que le monde appelle sérieuses m'empêchaient de m'enquérir des débuts d'une science nouvelle dont j'entendais parler dans nos montagnes comme d'une science morte ou désertée. Je vis une première expérience ; elle fut décisive. Nous étions trois à la corbeille, deux incrédules dont j'étais l'un, et M. L... ; des conseils que je pouvais seul

lire, et que j'aurais été seul capable d'écrire dans cette société, me furent adressés. L'Esprit parla constamment en *grec*. J'ai conservé les pages qu'il écrivit; depuis, j'ai eu d'autres communications du même Esprit qui signait *Stéphanos*.

« Mais il y a quelques jours seulement que nos expériences deviennent sérieuses et fécondes en résultats. Hier, nous dinâmes en famille chez L..., en compagnie d'un prêtre de notre département. On a raison de dire que l'habit ne fait pas le moine. Ce digne homme, au lieu de s'écrier, d'anathématiser, d'appeler sortiléges des expériences mystérieuses, comme auraient fait bien d'autres, a voulu voir ; il a vu ce qui suit.

« Vers deux heures de l'après-midi, nous interrogeâmes les Esprits, qui consentirent à se communiquer à nous. Je tenais le crayon ; le prêtre lui-même pria les Esprits de vouloir bien nous parler d'un sermon qui avait été prêché le matin pour clore une retraite, à notre cathédrale. Ni moi, ni L... ne connaissions un mot du sermon. Ma main a écrit le texte, le sujet du sermon dans un phrase qui a suffi pour convaincre le prêtre. Il est parti plein de réflexions insolites, tout frappé de cette nouveauté si imposante, et nous promettant de venir assister à une séance sous peu de jours.

« Dans une autre séance ayant demandé à un chanoine de Rodez, mort cette année, et qui avait lu quelques numéros de de votre Revue qu'il voulût bien nous donner une formule d'évocation, afin d'attirer à nous de bons Esprits, il se manifesta immédiatemen à nous, fit preuve d'identité et nous dicta à l'aide de la corbeille la prière suivante que désormais nous reciterons toujours avant de commencer nos séances.

« Dieu tout-puissant qui nous avez créé pour vous servir,
« qui nous avez plusieurs fois envoyé vos prophètes et vos Mes-
« sies, aidez-nous à trouver le flambeau sacré de votre lumière
« que les méchants veulent éteindre, corrigez le cœur de ces
« méchants et donnez-nous enfin votre règne. »

« Plus tard nous avons obtenu des vers remarquables d'un Esprit se disant Béranger où se reconnaissent à la fois le style châtié et le caractère quelque peu épicurien de l'auteur.

« Voilà, Monsieur, de beaux résultats pour la cause spiri-

tualiste. Bientôt nous aurons à vous donner d'autres communications; bientôt moi-même je viendrai à Paris et j'aurai l'honneur de vous voir. Si quelques-unes des communications que nous obtiendrons peuvent trouver place dans le journal que vous soutenez de votre zèle et de votre courage, nous serons heureux de vous en faire part. Croyez que nous travaillerons à tirer la lumière de dessous le boisseau, et nous aurons à faire plus que d'autres; chez nous, on se contente aisément des fausses lumières, et au besoin on s'accommoderait des plus épaisses ténèbres.

« Adieu, Monsieur, je prends la liberté, quoique je vous sois inconnu, de vous serrer la main. »

20 septembre, Rodez. VIERGESKY.

Nous avons reçu d'autres lettres de Rodez nous faisant part de nouvelles manifestations également intéressantes. L'une d'elles renferme une communication fort élevée signée Bonald, à la suite de laquelle se trouvent quelques lignes en patois du pays. Jamais les personnes du cercle où a eu lieu cette manifestation n'avaient pensé à ce personnage. Ils ont su en s'en informant qu'il était né dans la contrée un homme de ce nom, le vicomte de Bonald, ancien pair de France, membre de l'Académie, écrivain distingué, de son vivant antagoniste éloquent du matérialisme sous toutes ses formes. Les spiritualistes de Rodez n'ont plus alors hésité à regarder l'Esprit qui s'était inopinément et spontanément manifesté à eux comme étant celui de l'illustre auteur des *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales* et de la *législation primitive.*

Une autre lettre antérieure aux précédentes nous parle de dictées médianimiques remarquables faites à plusieurs professeurs du lycée de Rodez. L'un d'eux, M. Küster, professeur de langue allemande, homme d'une grande érudition, voulant se convaincre de la vérité des manifestations spiritualistes, réunit chez lui le médium L... M. Volson, professeur de seconde, et M. Wierjesky, maître répétiteur. Il s'est trouvé écrit par la main du médium, homme tout à fait étran-

ger aux langues mortes, des conseils à l'adresse des assistants, conseils qu'on a reconnus pour être exprimés dans la pure langue de Platon. M. Küster, ayant demandé quelque chose sur des affaires qui lui étaient personnelles, il fut doublement convaincu et stupéfait de voir un projet qu'il n'avait jamais communiqué à personne écrit en belle langue latine que les assistants déclarèrent être du latin de Virgile. Ce qu'il y eut de remarquable en même temps dans ces communications, ajoute notre correspondant, c'est que parfois les caractères étaient écrits à rebours comme ceux qu'on grave sur une pierre lythographique, de telle sorte qu'on ne put les lire qu'en plaçant le papier devant un miroir.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES.—NOUVEAUX FAITS A L'ADRESSE DES INCRÉDULES.

Angers, le 28 octobre 1859.

« Monsieur,

« Je suis heureux de pouvoir porter à votre connaissance, entre autres, un nouveau fait spiritualiste des plus concluants.

« A quoi tient-il donc que des hommes qui, en spiritualisme, ont bien vu, beaucoup entendu, suffisamment lu pour être bien instruits, aient pu dire : « J'ai vu et je ne crois pas, MO — OI ? » A quoi tient-il qu'ils soient si rétifs devant la confession de ce qu'ils affectent ne pas comprendre ? C'est à leur malheureuse organisation ; c'est à l'état infirme d'un cœur où la malice, la méchanceté, les plus mauvais instincts, cachés sous des oripeaux trompeurs dérobés à la politesse des salons, tiennent la place de la bonté native, de la mansuétude, de l'affectivité. Cette résistance sauvage se trouvera toujours naturellement dans l'ignoble clientèle de la justice répressive, chez le pilier de taverne, chez le vaurien qui s'abrutit dans les sales orgies : on la trouvera chez l'époux brutal, violent ; chez la femme impudique ; chez le glaneur érotique des bouquets de basses rues ; chez le mauvais père, chez le mauvais fils ; chez le fat présomptueux, tous hommes étrangers aux douceurs d'une sainte doctrine, et

qui se hérissent devant la vérité, si elle se présente à eux décorée de l'auréole religieuse. Je mets au défi qui le voudra de prouver de pareilles résistances chez les hommes également bien informés, mais d'une honnêteté franche, doués de sentiments affectueux dans la famille, chez qui une bonne nature aspire le bien dans ses plus simples apparences. Ainsi, je vois deux camps distincts, l'un de gens vertueux, bienveillants, d'un bon commerce, affectueux, vénérant le sublime auteur de la nature ; l'autre, de gens plus ou moins tributaires du glaive de la justice, plus ou moins insociaux, âpres, farouches ou dangereux pour les principes d'une bonne moralité. Arrière donc cette dernière légion malsaine où s'arme le scepticisme de parti pris contre tout ce qui porte un cachet divin.

« Je viens au fait. J'ai répandu gratuitement à Angers bon nombre d'imprimés ayant le spiritualisme pour objet. Il en est résulté que plusieurs personnes ont essayé des expériences avec la corbeille à crayon et ont obtenu des résultats qui les ont étonnées. Entre autres, les trois frères Lem..., dont un a proposé de demander à l'Esprit interlocuteur s'il pourrait leur dire ce que serait devenu un COUTEAU qu'ils avaient perdu depuis QUATRE mois. Réponse : « Cherche derrière la porte !... — Il n'y a rien. — Non, mais descends au bas de l'escalier !... — Il n'y a rien (c'était la cave). — Non, mais cherche dans le PUITS ! (Il est au bas de l'escalier). — Ces Messieurs ont cru à une mystification. Cependant ils ont cherché dans ce puits et Y ont TROUVÉ le COUTEAU tout *rouillé*, ce qui prévient l'objection qu'on aurait pu jeter un couteau semblable dans ce puits, au moment de l'information ; car les sceptiques ont recours à tous les genres d'objections. Que restera-t-il aux malencontreux ergoteurs pour écarter de la pensée la cause de cette découverte ? Oh ! il leur restera toujours la ressource de l'accusation de mensonge, ou bien de l'intervention du hasard en de telles affaires.

« Vous dirai-je encore quelque chose qui m'est particulier et qui vient de m'arriver. C'est un enlèvement comme il s'en fait souvent en Amérique ; mais souvent avec restitution.

« Le 18 octobre, je recevais deux lettres, dont une de quelques lignes et une de Valence, de M. Manlius Salles, que j'ai lue la première. J'étais seul devant une table. Après avoir lu cette lettre, je la mis sous mon *coude*; vingt-cinq secondes après, j'avais lu la dernière. En la mettant à ma droite, j'ai levé le coude gauche; mais la lettre de M. Manlius Salles était complétement disparue. Dans la pensée d'un simple déplacement par un Esprit, j'ai tout retourné pour la chercher, mais sans résultats. Je suis allé alors chez une somnambule très-lucide lui dire seulement que quelque chose m'intriguait. Elle me dit : « Vous venez de recevoir une lettre de bien loin d'ici : vous l'avez lue, et peu d'instants après vous la cherchiez partout. Je vois là un Esprit : c'est un parent (je crois qu'elle m'a dit le père) de l'auteur de la lettre qui vous l'a prise. Je vois qu'un autre objet vous sera également ENLEVÉ avant peu, mais ce ne sera rien d'important. » Eh bien ! aujourd'hui il m'a manqué mon plioir que je laissais toujours à la même place, et c'est en vain que je l'ai cherché avec soin, comme un objet de prix. Pour ce qui est d'un vol, je suis bien certain que personne chez moi n'y a touché.

« Il y a quatre ans, une de mes domestiques entra dans notre chambre pour son service et montra à sa maîtresse une énorme pelote de fil de ses œuvres; elle la laissa tomber, la chercha aussitôt et nous-mêmes; mais cette pelote n'a jamais été retrouvée. Enfin, ma brosse à barbe m'a été enlevée d'une petite case étroite où je la mets toujours, dans un cabinet où personne ne va que moi. Je l'ai cherchée vingt fois dans cette case et dans tout le cabinet, mais inutilement. Au bout de huit jours, je l'ai *retrouvée* à sa *place*, *debout* comme elle était quand elle a disparu.

« Enfin, voici encore un de ces faits qui devraient faire la confusion de ces sceptiques ridicules à force d'affectation d'incrédulité, quand on leur fournit des preuves matérielles de l'action des Esprits.

« Une dénonciation anonyme très-compromettante a été écrite, et son *auteur*, qui a été *nommé inopinément* par un *Esprit officieux*, a été pris et condamné à la prison. Je vou-

drais qu'il me fût possible de donner des détails plus complets ; mais je dois garder le silence. Le fait est des plus importants pour le spiritualisme.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma cordiale considération. « SALGUES. »

Nous connaissons ce dernier fait. Il est arrivé dans une petite commune du département de la Sarthe. Il nous a été raconté dernièrement par la personne contre laquelle la lettre anonyme avait été écrite. Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'il en a été ainsi. Nous tenons d'un respectable magistrat du Pas-de-Calais que, dans une petite ville de ce département, un Frère ignorantin crut devoir dénoncer à ses supérieurs le Frère directeur de son établissement, attendu que celui-ci se livrait à des expériences médianimiques. La lettre dénonciatrice ne fut pas plutôt mise à la poste que l'Esprit familier du directeur vint la transcrire mot pour mot par la propre main du Frère dénoncé. Celui-ci, ayant demandé une explication à ce sujet au dénonciateur, l'autre balbutiant, changeant de couleur, plein d'effroi, finit par avouer son infamie. Avis aux fabricateurs de lettres anonymes, de dénonciations. Qu'ils sachent que le monde spirituel est au service des victimes de leurs machinations, et qu'il n'y aura bientôt plus de secret en aide aux méchants. Que cela soit dit aussi en passant à ceux qui ourdissent contre nous des trames. Les fils de ces trames nous sont rendus transparents et nous savons où ils aboutissent. Qu'ils ne s'étonnent donc pas d'être châtiés à leur jour et à leur heure. Z. PIÉRART.

VARIÉTÉS.

Un de nos abonnés, M. Ramon de la Sagra, correspondant de l'Institut de France et consul de la république de l'Uraguay, a publié cette année un livre intitulé : le *Mal et le Remède, aphorismes sociaux* (1). Cet ouvrage conclut dans le sens de la doctrine spiritualiste. Il est de tout point remarquable comme œuvre morale, comme tendance de l'auteur à pousser à la résurrection du sentiment religieux, principal remède aux maux de notre société vieillie et corrompue.

M. Ramon de la Sagra est connu par de nombreux travaux

(1) Chez l'auteur, 186, rue de Rivoli, au bureau de la *Revue spiritualiste* et chez les principaux libraires. 1 vol. in-8. Prix : 4 fr.

en statistique, en économie politique et en philosophie. A la suite d'un long et studieux séjour à l'île de Cuba, il a publié sur cette riche colonie espagnole une monographie statistique, politique, administrative, physique, industrielle et commerciale qui est à la fois un modèle du genre et un chef-d'œuvre de typographie. D'autres travaux utiles, l'initiative de l'importation de la culture de la canne à sucre en Espagne, une vie tout entière dévouée au bien et à la gloire de son pays lui méritaient de la part de celui-ci la sollicitude qu'un Etat ne manque jamais d'accorder à de longs et loyaux services. Il n'en a pas été ainsi. M. de la Sagra, par suite d'une de ces fatalités qui ne sont que trop souvent inhérentes aux pays en révolution, est demeuré sur le déclin de l'âge abandonné et méconnu des siens. Aussi la France, foyer de la philosophie, patrie des penseurs de tous les pays, est-elle devenue son séjour de prédilection. Le mouvement spiritualiste est venu le visiter et le fortifier dans ses jours de peine et de déception. Devenu fervent adepte, on l'a vu au contact des idées nouvelles retremper ses forces, modifier ses doctrines philosophiques, et tandis que la république de l'Uruguay, cette fille lointaine de l'oublieuse Espagne, réparait les torts de la mère patrie en l'appelant à l'honneur de la représenter, il mettait au jour son nouvel ouvrage, testament définitif de sa foi philosophique, sociale et religieuse.

Le livre de M. de la Sagra, après avoir examiné l'état social à tous ses points de vue ; en avoir montré clairement les maux par une suite d'aphorismes qui s'enchaînent et s'appuient admirablement pour arriver à des déductions parfaitement logiques, aborde dans la seconde partie la question du remède. Il le montre d'abord par des conditions d'unité sociale, de subordination des intérêts matériels aux intérêts moraux, d'ordre économique, d'éducation, de science, de droit, de hiérarchie, de sanction, d'expiation, de résignation et de rédemption, etc. La nature de notre journal nous interdit d'entrer dans quelque développement sur plusieurs de ces matières. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'œuvre de M. Ramon de la Sagra est remarquable de clarté,

d'enchaînement et de conclusion, qu'elle est éminemment spiritualiste, et tout ce que nous pouvons faire est de reproduire les aphorismes par lesquels elle se termine.

..... « Au-dessus des signes précurseurs de l'orage, dit M. de la Sagra, on aperçoit le port de salut.

« La *réaction religieuse* dans les âmes est un fait incontestable de la période actuelle.

« Cette réaction se montre sous des formes diverses qui, bien des fois, n'ont de commun que l'*aspiration*.

« La diversité de formes que prend aujourd'hui l'*aspiration religieuse* exerce une grande influence sur les passions et les préjugés.

« Quelle que soit la forme que prend l'aspiration religieuse, elle sera toujours respectable et digne d'attention.

« La *raison divine* interviendra sans doute, comme elle est intervenue toujours, pour diriger l'humanité et la sauver contre ses propres aberrations.

« La *charité* ou la pratique constante du bien, une foi vive dans la sagesse éternelle, et une *espérance* profonde dans un meilleur avenir, coopéreront au grand œuvre de la *rédemption sociale*.

« La soumission de la raison à la *loi religieuse* constituera la 3e période de l'intelligence ou de la *pensée* humaine.

« La pensée, éclairée par la lumière divine, découvrira alors par l'intuition des vérités nouvelles que la raison seule n'aurait jamais aperçues.

« Le développement intégral de l'intelligence, au moyen de l'intuition, ne semble pas possible dans la présente vie temporelle des âmes.

« La prédominance de la matière dans l'organisme humain, et son influence sur la vie de l'âme, s'opposent à l'intégralité de son mouvement *intuitif*.

« C'est probablement pour cela qu'on n'observe des phénomènes d'*intuition* que dans quelques esprits épurés par la vertu, dans l'extase et pendant la paralysie passagère de la vie sensitive.

« Il y a donc lieu de croire que l'*intuition*, au 3e degré du développement de l'intelligence, n'aura lieu que dans la vie future.

« L'histoire de la *pensée*, dans la vie présente de l'humanité, n'a traversé encore que deux périodes, qui constituent son enfance et sa jeunesse.

« Dans sa 3e période, l'humanité doit se remettre à rétablir son *principe moral*, qui lui avait été donné par la su-

PRÊME SAGESSE, et duquel l'avaient abaissée l'orgueil et la vanité de la raison.

« La reconstitution du sentiment moral conduira la pensée humaine au 3e degré de son développement intellectuel et providentiel, qui sera de l'INTUITION dans la *vie* ÉTERNELLE. »

LES ÉCRITURES.

Paroles d'un Esprit par la médiumnité de madame Zaters de Friendsville.

Quelle est l'instruction que les hommes doivent regarder comme étant une rivière d'inspirations qui coule de Dieu? L'apôtre nous a dit : Cherchez les écritures. Il faut aussi explorer l'univers, et l'âme unira toutes ces révélations dans une sphère de lumière.

Les écritures sont des vérités publiées et qui n'ont aucunes bornes, excepté la gloire de l'univers. Comme des joyaux arrangés dans une bague, ainsi chaque révélation individuelle sera unie pour composer ces écritures que nous pourrons seulement étudier et comprendre dans l'éternité.

L'histoire de l'homme, dans les siècles passés, nous donne la promesse d'un jour auquel il n'y aura pas seulement un livre pour nous montrer l'amour de notre Père céleste, mais nous en verrons le symbole partout. Ceux qui peuvent lire dans le grand livre de la nature verront de belles écritures. Ceux qui connaissent le langage de l'âme doivent l'interpréter pour leurs frères. Nous avons les écritures du passé, les traditions et les conseils des hommes inspirés; bientôt les écritures de l'avenir nous seront manifestées. Nous devons dans ces révélations extraire tout le miel et rejeter tout ce qui pourrait en déprécier la valeur. Il n'y a pas d'autre limite que notre capacité. Si les hommes pouvaient comprendre l'univers, il serait pour eux comme pour les anges une fontaine de révélations. Chaque pensée qu'il inspire est un trésor pour l'âme. Toute vérité, soit écrite par l'homme inspiré, soit tracée dans les peintures du panorama de la nature, ou récitée comme encens de l'âme qui monte au ciel, est sacrée et divine. Oh ! si une mélodie du chant éternel se fait entendre dans la réverbération de l'éternité, écoutez, oh! écoutez-la, car elle vient nous donner l'intelligence de Dieu, centre de l'univers, autour duquel les âmes se meuvent comme des satellites éternellement embellies, purifiées par la lumière de la sagesse éternelle. (Extrait du *Spiritual Telegraph.*)

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

OBSTACLES QUE LE SPIRITUALISME A A SURMONTER.

DE CEUX QUI L'EMBRASSENT POUR LE MIEUX ÉTOUFFER.

Qu'il est difficile à une vérité de triompher dans ce monde! que d'obstacles n'éprouve-t-elle pas pour s'établir et dominer les esprits! D'abord, elle a à lutter contre l'ignorance, les ténèbres, les préjugés ou les croyances reçues; ensuite contre les passions, l'indifférence; après cela, elle a à soutenir les âpres combats que lui livrent l'orgueil et les intérêts humains.

La vérité spiritualiste a devant elle tous ces genres d'obstacles, et cela indépendamment de la tendance matérialiste, qui est le propre des époques et des civilisations luxueuses, raffinées, sensuelles, sceptiques, railleuses, des époques où les appétits grossiers, la lâcheté de cœur, l'apathie de l'âme, l'énervement du caractère, ont étouffé toute croyance, toute initiative, tout dévouement, toute solidarité, pour faire place à tous les genres de bassesse et de pourriture.

1° La vérité spiritualiste a d'abord à lutter contre l'ignorance, les ténèbres.

En effet, les plus simples notions de psychologie qui devraient être l'apanage instinctif, traditionnel, non-seulement des masses, mais des gens éclairés, y fait complétement défaut. En second lieu, les faits si nombreux qui pourraient éclaircir, confirmer toutes les questions de la philosophie mystique, tout ce qui se rattache à l'existence et aux destinées des âmes, sont enfuis, dénaturés ou méconnus, quels que soient leur nombre et leur imposante universalité!

2° La vérité spiritualiste a à lutter contre les passions.

Quoi de plus naturel et de mieux attesté? Cette vérité n'administre-t-elle pas la preuve de l'immortalité et de la responsabilité des actions d'ici-bas devant l'Esprit tout puissant d'éternelle justice, d'ordre et d'harmonie suprêmes? Les passions peuvent-elles s'accommoder du dogme des rémunérations et des châtiments de l'autre vie? Ne leur est-il pas

plutôt commode de s'étourdir à cet égard ou de chercher à se persuader que cette autre vie n'est qu'une chimère ?

3° Le spiritualisme a à lutter contre l'indifférence.

Qui peut le nier ? En effet, à des gens qui ne connaissent, n'admettent et ne recherchent que les jouissances des sens, les splendeurs de la matière, à quoi bon venir parler des béatitudes, des satisfactions de l'âme? Cela ne peut leur paraître que folie, extravagance, niaiserie insigne.

4° Le spiritualisme a à lutter contre les préjugés, les croyances reçues.

Rien de plus réel. En présence de formules, de dogmes particuliers, qui prétendent que Dieu n'a jamais parlé qu'une ou deux fois aux hommes, et cela dans un petit coin de la terre et chez le plus méprisable de tous les peuples, d'un culte qui voudrait faire d'un livre plein d'obscurités, de faits rebelles à la raison et à la conscience, d'enseignements à double sens, le dépositaire unique de la sagesse et de la révélation éternelle ; en présence de sacerdoces qui ont la prétention de se faire intermédiaires indispensables entre l'homme et la Divinité, et répudient comme œuvre de perdition, de mensonge, toute autre manifestation du divin dans l'ordre moral comme dans l'ordre surnaturel ; en présence de tant de croyances particulières, étroites, orgueilleuses, qui font de la terre l'objet unique des pensées de l'Eternel et glorifient chacune un messie particulier et le seul, là Cakia Mouni, ici Mahomet, ailleurs Zoroastre et... ; en présence de tous ces cultes éclos à des époques déterminées du temps, le spiritualisme n'enseigne-t-il pas la série non interrompue des révélations dans l'immensité des mondes habités, les métempsycoses progressives, la possibilité pour tout homme, pour toute âme, n'importe en quel lieu de l'immense création, d'entrer en rapport avec le divin, par le perfectionnement moral de soi-même, le détachement de la matière, et de s'élever, seul, par l'effet d'une grâce qui n'a pas besoin d'intermédiaire à la conception des grandes vérités religieuses? Le spiritualisme ne montre-t-il pas aussi qu'il n'y a dans la création d'autre dualisme, d'autre lutte que celle du principe spirituel de chaque

être contre le principe matériel ; que toutes les croyances ont eu leurs miracles et que le miracle ne prouve pas plus en faveur de la vérité d'un dogme, que dans le sens de l'intervention d'une prétendue puissance qui serait l'ennemie et la rivale éternelle de Dieu ; ne montre-t-il pas enfin qu'il y a seulement des manifestations d'âmes bonnes ou mauvaises dans le monde des volontés créatrices et des causes secondes, qu'il n'existe ni enfer matériel ni peines éternelles, mais des expiations, des épurations et des épreuves successives ? Quoi d'étonnant alors que la grande vérité que nous défendons ameute contre elle les préjugés religieux, les croyances diverses qui s'appuient sur des doctrines contraires !

5° Le spiritualisme a à soutenir contre l'orgueil et les intérêts humains d'âpres combats.

Rien de plus manifeste encore. En effet, ne vient-il pas renverser les philosophies, les systèmes, les doctrines que tant et tant de superbes docteurs ont étayés sur la base trompeuse des enseignements matérialistes ; n'apparaît-il pas pour la confusion de tous les exploiteurs de demi-vérités, d'affirmations mensongères ? Aux philosophes, il montre le néant des plus belles déductions, quand elles ne sont point tout d'abord éclairées de ses illuminations ; il donne raison à Platon et à ceux qui ont suivi sa voie contre tant d'innombrables systèmes qui n'ont fait qu'épaissir les ténèbres là où pourtant il était si facile de projeter la lumière ; aux Hippocrates modernes, il montre, par l'exemple de tant de guérisons merveilleuses, instantanées, combien est grand l'aveuglement de ceux qui s'obstinent à chercher le principe de la vie là où il n'existe que la mort, et de combien d'incroyables orgueils sont pétris des hommes qui, ne sachant jamais prendre leçon des faits, vont persistant dans les voies longues et tortueuses d'un art qui, pourtant, pourrait se réduire à des éléments si simples.

6° Le spiritualisme ne montre-t-il pas aussi aux historiens combien sont vaines les hypothèses à l'aide desquelles ils veulent expliquer l'origine des religions, et combien sont peu solides les dénégations auxquelles ils ont recours quand des

faits avérés se présentent à eux revêtus d'un caractère merveilleux ?

Est-il étonnant alors que tant de philosophes, de faux docteurs, de savants, d'écrivains fourvoyés, se liguent contre une vérité qui les condamne et qui montre le néant de leurs doctrines ?

D'autres, et nous voulons parler de ceux qui se posent comme docteurs de magnétisme, de magie, de sciences occultes, ne sont pas plus bienveillants pour la même vérité. Ils sentent qu'elle tend à renverser l'échafaudage de fausses doctrines qu'ils ont arbitrairement forgées, doctrines exploitées par plusieurs, développées par d'autres avec une assurance qui n'a d'égal que la mauvaise foi, l'inconséquence avec lesquelles elles sont formulées.

Celui-ci, disciple de Mesmer, ignorant l'histoire de la vérité qu'il propage, ses vicissitudes et ses transformations diverses à travers les siècles, la pose comme découverte nouvelle et voudrait même en faire chose exclusivement sienne. Il l'explique d'abord par des doctrines d'électro-magnétisme, de rayonnement fluidique ; puis à ces doctrines il substitue celle de la volonté pure et se moque des magnétistes simples et convaincus qui, les premiers, ont le courage d'en déduire les conséquences spiritualistes de l'action médianimique ; puis, bientôt, se ravisant, il dit qu'il a vu le diable, des esprits de pithon, puis après, à ces esprits infernaux, et sur la leçon des faits venant du dehors, il substitue des âmes trépassées ; puis, se ravisant, et jaloux du succès que prend cette doctrine sans lui, il ne reconnaît plus dans les faits produits chez les autres, que de la jonglerie. Après avoir exalté un illustre médium, il le traîne dans la boue, attribuant à de l'escamotage les faits qu'il provoque. Mais ceux qu'il accomplit de ses mains propres sont au contraire de la magie, de la haute magie, dont il prétend même dévoiler les arcanes à l'aide des procédés de suggestion magnétique. Aujourd'hui, par suite d'une évolution nouvelle, c'est à la lumière astrale qu'il attribue la cause de tous les phénomènes. Demain, sans doute, nous dévoilera de sa part un nouveau changement de doctrine selon les besoins de la situation.

Cet autre fait de l'hermétisme et de la cabale le point de départ de tout. A l'aide de certains signes, de caractères mystérieux, il prétend avoir le pouvoir d'interrompre le cours des lois ordinaires de la nature et d'agir sur les éléments. Des faits contemporains de nature à modifier ses opinions se présentent-ils à lui, il dédaigne de les constater, d'en faire examen et les juge à tort à travers au point de vue de sa doctrine.

Quant aux faits anciens, même tactique. Il n'admet que ceux qui concordent avec son opinion, et cela sans la moindre critique historique, mettant au rang des faits sérieux ceux qui émanent de fables, de légendes avérées. Quant à ceux qui ne s'accordent pas avec son opinion, il les tait ou les dénature. Après cela, habillant d'un style coloré, élégant, les contradictions les plus nombreuses et les plus incroyables qu'il soit possible d'imaginer, notre docteur ès-sciences magiques va formulant force assertions hétérodoxes, tout en protestant de son orthodoxie. Quand il se trouve en face d'une vérité, on l'entend déclarer que telle chose serait bien la vérité si sa soumission à la hiérarchie catholique lui permettait de le dire (comme si la vérité n'était pas une, indépendante des formules religieuses et supérieure à toutes les formules et à toutes les hiérarchies sacerdotales quelles qu'elles soient !). Et puis, quand notre kabaliste a ainsi longuement développé sa théorie des arcanes de science magique, il se trouve que lui, le maître des maîtres, ne peut pas produire le moindre fait et en sait moins à ce sujet que le dernier des enfants médiums, ce qui ne l'empêche pas de se moquer des médiums, de leurs prétendues facultés, et de soutenir qu'il n'y a point de manifestations médianimiques ni de communication possible entre le monde physique et le monde spirituel, et que tout est dû à la lumière astrale en vertu des pentacles et des recettes du grand œuvre.

Ah ! qui nous gardera de toutes ces aberrations, de ces contradictions et de ces errements de l'orgueil et des passions humaines ? Ah ! que la vérité est lente à se faire jour ! Non-seulement elle a peine à trouver des apôtres, et ces apôtres ont peine à s'approprier les armes à l'aide desquelles ils doivent combattre. Les faits, les arguments qui doivent leur

servir dans la lutte, non-seulement sont de longue et difficile recherche, enfouis, méconnus, travestis comme ils l'ont été jusqu'ici, mais encore qu'il leur est difficile d'y faire prêter attention une génération indifférente, sceptique, corrompue, une presse légère, superficielle et railleuse! Et puis, quand, grâce à des efforts constants, la vérité commence à percer, alors se dressent contre elle les préjugés, les orgueils, les intérêts alarmés, coalition non moins redoutable que celle du silence et du sarcasme; alors se montrent ces faux docteurs qui n'embrassent la vérité nouvelle que pour mieux l'étouffer, qui vont semant le doute où était l'affirmation claire et nette, des idées de néant où étaient les idées consolantes de l'immortalité prouvée, donnant à des faits avérés des explications arbitraires, incroyables, ridicules, qui, de questions bien simples, font des théories embrouillées, où disparaît le fil conducteur de la persuasion!

Ah! ceux-là ne sont pas de moins grands ennemis que les premiers! Donne-nous, ô Dieu de lumière et de justice, la force de les démasquer! Arme-nous du fouet de la vérité, afin de fustiger tous ces sophismes, toutes ces théories filles de l'orgueil et de la mauvaise foi! Fais que nous ne soyons plus seuls, que des cœurs zélés nous viennent en aide et se groupent enfin en grand nombre autour de nous afin que notre parole en devienne plus puissante et qu'elle retentisse à plus d'oreilles! Alors nous serons forts et irrésistibles comme cette avalanche née d'un atome sur la cime des monts, qui s'est grossie dans sa course à travers des couches épaisses de neige, qui, par son poids et son impulsion, a renversé tous les obstacles sur son passage et est venue se condenser au pied de la montagne, formant ainsi une de ses plus fortes assises, un glacier solide et éternel comme le granit. Z. J. PIÉRART.

CONTROVERSES ET POLÉMIQUES.

A M. Piérart, directeur de la *Revue spiritualiste*.

Paris, le 15 novembre 1859.

Mon cher Monsieur,

Permettez-moi d'intervenir pour un instant dans le débat

qui s'est élevé entre vous et M. Morin. Je dis pour un instant, parce que je n'ai nullement l'intention d'entrer dans le fond de la question. M. Morin sait, par une lettre particulière que j'ai eu l'honneur de lui adresser il y a quelque temps, que j'ai perdu toute envie de le convertir. Je ne veux plus, du reste, chercher à convertir personne; j'ai eu cette faiblesse pendant six ans, c'est-à-dire depuis l'époque où j'ai commencé l'étude des phénomènes spiritualistes; mais aujourd'hui j'y renonce; il est toujours temps de bien faire. C'est en effet un métier de dupe que de chercher à convertir les gens. Vous prenez la peine de montrer une ou plusiers expériences à un incrédule, et si ces expériences, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas revêtu tel ou tel caractère au gré de cet incrédule, il en résulte qu'écartant la question de bonne foi, il traite votre médium de jongleur et de charlatan, et vous décerne à vous-même un brevet de niaiserie et de sottise, car enfin il faudrait être bien niais et bien sot pour se laisser ainsi tromper pendant des semaines, des mois, des années. Que cet incrédule ait le droit d'exiger que les expériences revêtent tel ou tel caractère et de ne pas accepter la question de bonne foi, je veux bien l'admettre, mais l'on admettra aussi que j'ai celui de le prier d'aller se faire convertir ailleurs...

Donc je ne me mêle à votre discussion, mon cher monsieur, que parce que, dans la lettre que vous a adressée l'honorable M. Morin le 19 octobre dernier, j'ai trouvé les lignes suivantes :

« Dans ces articles, comme dans les autres que j'ai publiés sur ce sujet, j'ai évité avec soin tout ce qui aurait pu être désobligeant pour Mlle Huet... Mlle Huet, meilleur juge que vous de ce qui la concerne, m'a rendu justice... Je doute qu'elle vous sache gré de la manière dont vous la défendez quand elle n'est pas attaquée. »

Ceci est trop fort, en vérité, et je ne puis le laisser passer sans protestation. J'ai le droit de le relever, parce que je me suis moi-même érigé en défenseur de Mlle Huet, et que je ne l'eusse point fait si elle n'avait pas été *attaquée*, n'ayant

pas l'habitude de me battre contre les moulins à vent. Je regrette de le dire, mais l'honorable M. Morin, dont je ne conteste pas un seul instant la loyauté et la franchise, a manqué singulièrement de mémoire en cette circonstance. Veut-il donc bien me permettre d'en avoir pour lui ? Je lui signalerai d'abord la page 316 du numéro du 25 juin dernier du *Journal du Magnétisme*. Qu'il y relise le post-scriptum de son article sur les *coups mystérieux*, à partir de cette phrase : « N'est-il pas à craindre que M. Mathieu ne s'abuse sur l'efficacité des moyens qu'il propose ? Il ne peut avoir oublié que l'un des médiums dont il célèbre les hauts faits, etc., » et quand il l'aura relu, qu'il me dise la main sur la conscience, s'il n'en ressort pas une *attaque*, et une attaque sérieuse, contre Mlle Huet. Je ne pense pas que M. Morin voulût s'excuser sur ce que le nom de Mlle Huet n'est pas prononcé dans cet article, ce serait une équivoque indigne de lui ; les lecteurs du *Journal du Magnétisme* sont assez au courant de la question pour savoir qu'il s'agit ici de Mlle Huet.

Je signalerai ensuite à M. Morin tout son article intitulé : *Réponse de M. Morin*, commençant à la page 355 du numéro du 10 juillet du même journal, et je lui ferai la même invitation, déclarant m'en rapporter à sa bonne foi et sur la valeur du mot *attaque* et sur la portée des insinuations de ce nouvel article.

Je signalerai enfin à M. Morin tout son article intitulé : *Ecriture directe des Esprits*, commençant à la page 461 du numéro du 10 septembre. S'il ne ressort pas de cet article l'*attaque* la plus grave contre Mlle Huet, je demande à retourner sur les bancs du collége pour y apprendre à nouveau ce que parler veut dire. Comment ! voilà l'honorable docteur Charpignon, d'Orléans, qui indique un moyen possible de tricher pour l'*écriture directe* en écrivant d'avance sur sa robe ou sur ses doigts, voilà un membre de la Société philanthropico-magnétique, qui indique un autre procédé, celui d'avoir un petit bout de crayon planté sous l'ongle du pouce, et voilà M. Morin qui bat des mains à cette double hypothèse, et

cela en réponse à un article où j'avais raconté deux expériences d'écriture directe, faites sous mes yeux par Mlle Huet. Qu'est-ce donc que cela veut dire, sinon que les deux expériences en question ne méritent pas confiance? Et si elles ne méritent pas confiance, qu'est-ce donc que cela veut dire, sinon que Mlle Huet est une *jongleuse*, et, de plus, que M. Mathieu est un imbécile? mais cette dernière accusation est la moindre des choses.

Permettez-moi, mon cher monsieur, de ne pas insister; il me répugne, vis-à-vis d'un homme de la valeur de M. Morin, d'avoir trop raison. Oui, M. Morin a *attaqué* Mlle Huet, cela ne peut faire l'ombre d'un doute. Que Mlle Huet, dans des visites que lui a faites M. Morin et dont elle m'a parlé, ait accepté avec bienveillance ses *explications*, je n'ai rien à y voir; il m'a semblé, d'ailleurs, que Mlle Huet ne s'était pas bien rendu compte des attaques dont elle avait été l'objet de la part de M. Morin, et c'est tant mieux pour M. Morin. Je dirai, du reste, pour terminer, que M. Morin, *en attaquant Mlle Huet*, *était dans son droit*; la confiance ne se commande point, et le sexe, en matière scientifique, n'empêche rien; mais où M. Morin *n'est plus dans son droit*, *c'est quand il se défend d'avoir attaqué* (1). C'est la mémoire qui lui a manqué; je l'ai dit et je le répète; dans l'intérêt de la justice et de la vérité, j'ai dû en avoir à sa place.

Agréez, etc. P.-F. MATHIEU.

(1) M. Morin, pour se justifier d'avoir voulu *attaquer* Mlle Huet, invoquerait en vain les *mouvements inconscients* dont il parle dans la lettre qu'il vous a adressée (page 285 de votre dernière livraison). Il n'y a pas de mouvements inconscients qui puissent faire une citation au hasard dans la Bible. Lorsque, en présence de M. Morin, la citation si remarquable du *miracle refusé* (saint Mathieu, chapitre 16, versets 1, 2, 3, 4) a été *frappée* lettre par lettre, de deux choses l'une : ou l'expérience était parfaitement concluante, ou Mlle Huet avait appris d'avance la citation et la frappait par un moyen frauduleux quelconque, par exemple avec un de ses pieds cachés sous la table: peu importe la nature de la *ficelle*! N'est-il pas vrai que c'est l'un ou l'autre et qu'il n'y a pas de milieu? Or, M. Morin n'a pas regardé l'expérience comme concluante; donc..., mais, je laisse à M. Morin, qui est bon logicien, le soin d'achever la phrase. Et alors, quel métier, selon M. Morin, faisait là Mlle Huet? P. F. M.

Comme on vient de le voir, dans la réponse que nous a faite M. Morin et que nous avons insérée dans notre précédente livraison, l'honorable avocat a écrit cette phrase : « Mademoiselle Huet, meilleur juge que vous de ce qui me concerne, m'a rendu justice et sait fort bien que je n'ai été dirigé dans cette lutte par aucun sentiment malveillant pour elle ; et je doute qu'elle vous sache bon gré de la manière dont vous la défendez quand elle n'est pas attaquée. »

A un pareil reproche, il ne peut y avoir de meilleure réponse que la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

« Je vous remercie de la manière dont vous défendez le spiritualisme en défendant ma cause ; les personnes qui voient ces phénomènes et qui n'y apportent qu'un mauvais vouloir sont toujours prêtes à critiquer et à accuser de supercherie ceux qui en sont les interprètes, et c'est fort désagréable de les rencontrer sur son chemin. Je crois, Monsieur, que la question doit en rester là maintenant. M. Morin a vu et n'a pas cru ; que pouvons-nous faire de plus ? Vous devriez terminer la discussion, vous m'obligeriez ; aller plus loin seraient autant de paroles perdues. — Agréez..... « H. Huet. »

Par ce qui précède, par ce que nous avons inséré dans notre dernière livraison, on voit qu'il a été répondu à la lettre de M. Morin sur tous les points, et qu'aucune de ses allégations, de ses dénégations n'est demeurée sans réplique.

Maintenant nous nous conformerons avec bien de l'empressement au désir exprimé par Mlle Huet, d'autant plus que notre journal, publication d'apparition peu fréquente, ne peut laisser envahir ses colonnes, consacrées à l'insertion de faits, d'études sérieuses, par des discussions stériles, des dénégations systématiques. On peut différer sur l'interprétation des faits, et alors le devoir de l'écrivain convaincu est de leur restituer leur véritable sens, mais lorsqu'on s'obstine à taire, dénaturer ou nier ces mêmes faits, à nier ou oublier ce qu'on a antérieurement insinué, déclaré, il n'y a plus à discuter.

Toutefois, M. Morin nous ayant parlé d'une explication naturelle des bruits intelligents, provoqués d'une manière si étonnante par Mlle Huet, nous nous ferons un devoir d'insérer cette explication si elle est sérieuse, persuasive, et

surtout si elle se renferme dans les limites du sujet en litige. Constatons cependant que, jusqu'à présent, M. Morin ne nous a encore rien envoyé dans ce genre (1)... Nous attendons. En attendant, nous prévenons l'estimable avocat que si, par impossible, il trouvait l'explication cherchée et qu'elle fût clairement, nécessairement fondée, le but qu'il a d'anéantir la croyance aux Esprits ne serait pas encore atteint. Il y a bien d'autres phénomènes que ceux des *raps* médianimiques. Leur nombre et leur diversité est infinie. Il faudra, avant que nous rendions les armes et que nous abandonnions nos croyances, que M. Morin trouve aussi pour chacune d'elles une explication naturelle. On le voit, nous sommes bien loin encore d'en avoir fini. Z. J. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

Histoire de Catherine Emmerich, extatique, voyante, stigmatisée. — Ses révélations.

Des incrédules, des publicistes, plus dotés de la manie du persiflage que de lumières et de raison, de prétendus savants, des esprits présomptueux qui tranchent à tort à travers sur toute chose, des hommes ayant, au lieu de véritable science, quelques préjugés, quelques idées reçues, quelque teinture de philosophie matérialiste, raillent les affirmations du spiritualisme. Pour eux, nous sommes de pauvres niais ne connaissant ni la source, ni la raison des choses, affirmant bénévolement qu'il y a des Esprits là où il n'y a tout simplement que de l'électricité, du fluide vital, de la lumière astrale, etc. Prenant, au milieu de l'immense variété des phénomènes, quelques faits à leur convenance, taisant les autres ou ne se donnant pas la peine de les chercher, dénaturant même ceux qu'ils ont choisis, ils s'écrient : « Point n'est besoin d'invoquer pour si peu la doc-

(1) Au lieu de cela, il vient de faire insérer dans le *Journal du Magnétisme* une lettre d'injures à notre adresse. Nous répondons à cette lettre avec sommation de reproduire notre réponse.

trine de l'immortalité des âmes et de la possibilité de leurs manifestations. Voyez : tout cela s'explique parfaitement par les lois physiques connues. Il faut être de pauvres fous, des hallucinés, portés à la superstition et manquant tout à fait de sens pour soutenir le contraire. » Eh bien ! à ces sceptiques incroyables, à ces ergoteurs qui tranchent d'une manière si superbe sur des questions qu'ils ne se sont pas donné la peine d'étudier, nous dirons : que nous avons pour nous des affirmations unanimes de tous les temps et de tous les pays, des documents, des faits plus nombreux, plus variés, plus patents que ceux de n'importe quelle branche des connaissances humaines ; que les hommes les plus éminents de diverses époques ont cru ce que nous croyons, affirmé ce que nous affirmons !

Oui, répondent-ils : vos documents sont de vieux contes bleus, héritage de siècles d'ignorance et de crédulité, et dont on ne peut contrôler la vérité. En réponse à cette fin de non-recevoir, les spiritualistes ont présenté ou ont cité des faits, des attestations, des témoignages authentiques, irrécusables de la véracité desquels il a été facile de s'assurer, et ces faits sont demeurés debout, sans qu'il soit au pouvoir de personne de les regarder comme non avenus. Nous avons cité un grand nombre de ces faits ; nous allons en insérer d'autres.

Nous allons raconter la vie d'une des individualités spiritualistes les plus remarquables que ce siècle ait vues. Les événements divers de cette existence, attestés de la manière la plus parfaite et dont il existe encore des témoins, ne pourront être révoqués en doute. Ils seront une des mille réponses que l'on peut faire à nos voltairiens, à cette tourbe d'écrivassiers qui égarent et empoisonnent l'esprit public de notre pays, raillant, ricanant sur toutes choses qu'ils ne connaissent pas et qu'ils ne veulent point se donner la peine de voir et d'examiner.

En un mot, nous allons retracer l'histoire d'Anne-Catherine Emmerich, morte à Dulmen, en Westphalie, en 1828, après qu'une foule de personnes honorables, après que l'illustre

écrivain Brentano se fut pendant cinq ans attaché à elle pour constater, affirmer ou relater minutieusement les différents incidents de sa miraculeuse existence. C'est d'après les récits de cet écrivain que nous allons faire la notice qui va suivre, faible résumé d'une biographie et d'un livre plein du plus immense intérêt.

Catherine Emmerich naquit au hameau de Flamske, près Coesfeld, en Westphalie, le 8 septembre 1774, de parents pauvres paysans catholiques. Dès ses premières années, elle fut douée des plus remarquables facultés médianimiques. Des Esprits qu'elle prenait tantôt pour la mère de Dieu, l'enfant Jésus, des saints du paradis, lui apparaissaient, l'assuraient de leur tendresse et de leur protection, et parfois venaient prendre part à ses jeux, ou chercher les guirlandes qu'elle tressait pour le jour de leur fête. Ces choses lui étaient si habituelles, qu'elle avait fini par croire qu'elles étaient toutes naturelles et qu'elles arrivaient à tout le monde, et lorsqu'on lui en marqua de l'étonnement, qu'on lui en fit des observations, elle crut que son indiscrétion seule était cause de ces observations, et qu'elle devait imiter les autres qui ne parlaient de rien, cachaient tout dans leur cœur, ce qu'elle fit la plupart du temps.

L'historien de cette remarquable jeune fille ajoute de plus qu'elle eut dès ses premières années le don de discerner non-seulement les mauvais Esprits d'avec les bons, mais encore ce qui est bon ou mauvais, saint ou profane, béni ou maudit dans les choses matérielles ou spirituelles. Ainsi, dans les champs, elle savait à première vue distinguer une plante malfaisante d'une plante salutaire, et connaissait toutes les propriétés de celle-ci, ses applications selon les maladies. Lorsqu'elle allait dans un lieu où quelque grand péché, quelque crime avait été commis, elle en avait aussitôt la perception distincte et s'en éloignait avec horreur, priant et faisant pénitence pour les coupables... Pendant toute sa vie, elle fut en commerce intime avec les âmes en peine; toutes ses actions, toutes ses prières étaient en vue de ces âmes; elle se sentait souvent appelée à leur secours et recevait quelque

avertissement frappant lorsqu'elle les oubliait. Souvent, étant jeune fille, elle était réveillée de son sommeil par des troupes d'âmes, et par les plus froides nuits d'hiver, elle suivait avec elles, nu-pieds, dans la neige, le long chemin de la croix qui va jusqu'à Coesfeld. Depuis ses premières années jusqu'à sa mort, elle ne cessa de consoler les malades, de soigner et de guérir les blessures et les ulcères, de donner aux pauvres le peu qu'elle possédait. Elle était d'une grande délicatesse de conscience ; le plus petit péché l'affligeait jusqu'à la rendre malade, et l'absolution était pour elle comme une résurrection ; sa vie entière ne fut qu'une mortification continuelle, un ascétisme plein de charité, souffrant toutes les privations, afin d'avoir du superflu à distribuer, prenant la plus mauvaise part en tout, afin de la faire meilleure aux autres. Elle avait coutume de dire que toute inutilité était un péché, et que, lorsque l'on retranchait quelque chose de ce genre aux sens extérieurs, on le retrouvait au centuple dans la vie intérieure, de même que la taille rend les vignes et les arbres fruitiers plus fertiles. Dès sa jeunesse, elle eut constamment des visions symboliques qui se rattachaient l'une à l'autre et qui l'accompagnaient partout où le but de sa vie, les moyens d'y parvenir, ses peines, ses dangers, ses combats futurs, lui étaient montrés en paraboles.

C'est par suite de quelques-unes de ses visions et d'une vocation persévérante qu'elle se fit religieuse au couvent des Augustines de Dulmen, où on la reçut à cause de sa rare piété, car la pauvre fille, qui distribuait en aumônes tout l'argent qu'elle gagnait à coudre, n'aurait jamais pu fournir aux dépenses que ce couvent exigeait comme conditions d'admission.

Toutefois, dit l'auteur de l'histoire de sa vie, cette nouvelle existence dans le couvent lui devint pénible sous bien des rapports; « aucune de ses compagnes, aucun prêtre, aucun médecin ne pouvaient comprendre son état. Elle avait bien appris à cacher les dons merveilleux qu'elle avait reçus lorsqu'elle vivait parmi les paysans ; mais il n'en pou-

vait pas être de même, à présent qu'elle se trouvait en contact perpétuel avec une troupe de religieuses, bonnes et pieuses, sans doute, mais dont la curiosité allait toujours croissant et animées à son égard d'une sorte de jalousie spirituelle. Puis l'esprit très-rétréci du couvent, et la complète ignorance où l'on y était des phénomènes par lesquels la vie intérieure de l'âme peut se manifester au-dehors, amenaient pour elle une série de vexations d'autant plus pénibles que ces phénomènes se produisaient chez elle sous leur forme la plus rare et la plus singulière. Elle entendait tout ce qui se disait contre elle, même à l'autre bout du couvent, et ces discours pénétraient dans son cœur comme des traits acérés. Elle supportait tout avec patience et amour, sans laisser rien voir de ce qu'elle savait. Plus d'une fois, la charité la poussa à se jeter aux pieds de quelque religieuse malintentionnée à son égard et à la supplier en pleurant de ne plus lui être hostile. Là-dessus on la soupçonna d'écouter aux portes : des haines cachées se trouvaient découvertes sans qu'on pût s'expliquer comment, et on se sentait mal à l'aise et saisi d'une inquiétude involontaire devant elle. Lorsque la règle de l'ordre se trouvait négligée en quelque point, elle voyait en esprit toutes les inobservations, et quelquefois, poussée par l'esprit intérieur, elle apparaissait tout à coup au lieu où la règle était violée par des bavardages ou des contraventions au vœu de pauvreté et citait, sans les avoir appris d'avance, les passages de la règle relatifs à la circonstance. Cela la rendait importune à celles qui se négligeaient, et son arrivée avait pour elle quelque chose de l'apparition d'un Esprit. »

Aussi fut-elle en butte à toutes sortes d'épreuves. On alla jusqu'à lui reprocher la faveur qu'on lui avait faite de l'admettre au couvent, elle, pauvre et ignorante paysanne, et toutes ces humiliations, ces déboires sans cesse renaissants ne firent qu'augmenter à la suite d'une violente douleur au cœur qui la rendit souffrante depuis la Noël de l'année 1802 jusqu'en 1812. Les souffrances qu'elle endurait étaient presque sans interruption, non seulement à cause de ses privations, de ses durs et incessants travaux, mais aussi, dit-

elle, parce qu'elle prenait pour elle les douleurs, les afflictions des autres. Tantôt elle demandait la maladie de quelque personne qui ne savait pas souffrir patiemment, et l'allégeait de tous ses maux ou d'une partie, en les prenant pour elle-même ; tantôt voulant expier quelque péché, ou mettre fin à quelque souffrance, elle se livrait à Dieu, et le Seigneur acceptant son sacrifice, lui permettait cette expiation en union aux mérites de sa passion, sous la forme de quelque maladie corrélative au péché qu'elle voulait effacer. Elle avait donc à supporter les maladies qui lui étaient propres, des maux qu'elle prenait à autrui (1), certaines douleurs pour expier les fautes des autres, même les fautes et les négligences de telle ou telle portion de la communauté chrétienne, et très-fréquemment des souffrances de satisfaction fort diverses pour les âmes trépassées. Sur de telles entrefaites, elle était livrée au médecin du couvent qui, avec sa science terrestre, prescrivait des remèdes à des affections d'une nature si particulière et ne faisait qu'aggraver l'état de la pauvre malade.

Heureusement sa belle âme, les perfections de son cœur, sa vie, si purement ascétique, avait développé en elle au plus haut degré les forces spirituelles, les trésors de la grâce réelle. Elle y puisait la force de résister à tout. « Malgré mes souffrances, dit-elle, je ne fus jamais plus riche intérieurement ; mon âme était inondée de bonheur..... Souvent, la nuit, attirée par l'amour et la miséricorde de Dieu, je m'épanchais en paroles ardentes et pleines d'une affectueuse

(1) Ce phénomène, par lequel une extatique peut aspirer, prendre pour elle le mal d'une autre personne, ne peut plus être révoqué en doute. Il est arrivé dans trop de circonstances diverses pour qu'on puisse le nier. Les magnétiseurs experts le savent. Nous l'avons constaté par nous-même chez beaucoup de somnambules. Brentano raconte plus loin plusieurs faits de ce genre, entre autres celui d'une phthisique et d'une hydropique de Dulmen, dont Catherine prit le mal, ce qui amena une amélioration sensible dans l'état des autres malades ; seulement celles-ci n'avaient été mises ni en contact, ni en relations avec l'illustre stigmatisée. Il cite aussi l'exemple d'une personne accablée d'une grande peine morale, et que Catherine soulagea complétement en prenant cette peine pour elle. De plus, Catherine voyait animiquement tous les malades qui se trouvaient à Dulmen ou aux environs, et leur faisait envoyer des remèdes ou des secours qui les rétablissaient. Parfois son corps spirituel se transportait auprès de ces malades pour les consoler ou leur donner l'intuition des remèdes à prendre, ce qui fut parfaitement constaté par Brentano.

familiarité, comme j'avais coutume de le faire depuis mon enfance. Quand je travaillais dans le jardin, les oiseaux venaient à moi, se posaient sur ma tête et sur mes épaules et nous chantions ensemble les louanges de Dieu. Je voyais toujours mon ange gardien à mes côtés, et quoique les mauvais Esprits cherchassent à m'assaillir et à m'effrayer de toutes sortes de manières, il ne leur était pas donné de me faire grand mal...... Lorsque j'étais chargée des fonctions de sacristine, je me sentais tout d'un coup comme ravie, et je montais et me tenais dans des endroits élevés de l'église, sur des corniches, des saillies de maçonnerie et des moulures où il paraissait impossible d'arriver humainement; alors je nettoyais et arrangeais tout. Il me semblait toujours avoir au-dessus de moi des esprits bienfaisants qui m'enlevaient et me soutenaient. Cela ne me troublait pas, car j'y étais habituée dès mon enfance: je n'étais jamais longtemps seule, et nous faisions tout ensemble bellement et amicalement. C'était seulement parmi certains hommes que je me trouvais seule, au point d'en pleurer comme un enfant qui veut retourner au logis.....» Sans doute que, comme nous l'avons constaté plusieurs fois avec des somnambules, des médiums de nos jours, le rayonnement de l'âme de ces hommes éloignait instinctivement les bons Esprits de la pieuse sœur, et la laissait ainsi dans cette solitude où toute force et grâce spirituelles sont paralysées, dans cet abandon accablant que le Christ a si bien dépeint par les mots: *Eloï, Eloï, lamna sabachthani!*

En 1811 Jérôme Bonaparte étant roi de Westphalie, à la suite de nouvelles mesures législatives prises dans la contrée, le couvent où se trouvait Catherine Emmerich fut supprimé. La pauvre religieuse resta malade et à la commisération des âmes compatissantes. Une servante du monastère la servit par charité; un vieux prêtre émigré, qui disait la messe dans le couvent, resta avec elle. Tous trois allèrent se fixer dans une pauvre maison où Catherine trouva une mauvaise petite chambre au rez-de-chaussée et donnant sur la rue. Depuis son enfance elle avait prié le Christ de lui imprimer fortement sa croix dans le cœur. Elle fut alors exaucée au delà de ses vœux. En 1812, à la

suite d'une extase, elle eut une apparition des plus remarquables. Elle assura avoir vu venir à elle un jeune homme resplendissant, tel que son fiancé céleste lui apparaissait ordinairement; et ce jeune homme lui fit sur son corps, avec la main droite, le signe d'une croix ordinaire. Il se trouva en effet qu'à dater de cette époque, elle eut sur son épigastre une marque semblable à une croix : c'étaient deux bandes croisées, longues d'environ trois pouces, et larges d'un demi-pouce; plus tard, la peau levait souvent en cet endroit comme après une brûlure et se déchirant, laissait couler une humeur incolore et brûlante, quelquefois en assez grande abondance pour transpercer plusieurs draps. Cette croix rendait du sang tous les mercredis, au point qu'on pouvait en prendre l'empreinte sur du papier. Par suite ce fut le vendredi. Deux ans plus tard, la sueur de sang fut plus rare, seulement la croix était tous les vendredis d'un rouge de feu, et chaque année, le vendredi saint, elle continua à rendre du sang. C'est ainsi que la vit en 1821 l'auteur de la vie de Catherine Emmerich. Nous n'entrerons point dans les détails des faits merveilleux par lesquels cette croix fut définitivement empreinte et reçut quelques petits accroissements. Nous ajouterons seulement qu'à la fin de l'année 1812, quatre mois après sa première stigmatisation, Catherine Emmerich étant couchée et à la suite d'une nouvelle crise extatique dont elle a raconté les incidents merveilleux, se trouva stigmatisée aux pieds, aux mains et au côté droit, c'est-à-dire à la place des cinq plaies de Jésus crucifié. La jeune fille de son hôtesse étant entrée dans sa chambre, et voyant ses mains saignantes, appela sa mère à les voir aussi. Celle-ci, tout inquiète, demanda ce qui lui était arrivé, et Anne-Catherine la pria de n'en point parler. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang semblait avoir pris une autre direction, et il se portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

Tous les phénomènes qui se manifestaient dans Catherine Emmerich furent divulgués le 25 février 1813 par une ancienne compagne du couvent de la malade qui les avait appris

par hasard. A la fin de mars, ils étaient connus de toute la ville de Dulmen. Le 23 du même mois, le médecin de l'endroit les constata dans un procès-verbal et devint dès lors le médecin et l'ami de la malade jusqu'à sa mort. Huit jours après, l'évêque de Munster envoyait une commission d'enquête afin de prendre une parfaite connaissance des faits. Le conseiller médicinal de Druffel, présent à cette enquête, comme médecin, fit une relation de tout ce qu'il avait vu et la publia l'année suivante dans le journal de médecine de Salzbourg. Le 4 avril, M. Garnier, commissaire général de police français, vint de Munster pour voir Catherine : il se fit faire un rapport à ce sujet, et s'étant assuré qu'elle ne prophétisait pas et ne parlait pas de matières politiques, il déclara que la police n'avait pas à s'occuper d'elle. En 1826, il en parlait encore à Paris avec respect et émotion.

Parmi les membres de la commission d'enquête déléguée par l'évêque de Munster se trouvait un vénérable doyen nommé Overberg qui, depuis ce temps, lui fit chaque année une visite de plusieurs jours, devint le directeur de sa conscience et son consolateur. En juillet 1813, il amena auprès de la malade le comte de Stolberg et sa famille. Ces personnes restèrent deux jours auprès d'elle, et le comte, dans une lettre plusieurs fois imprimée, attesta la vérité des phénomènes qu'il avait observés ; il resta son ami tant qu'il vécut, et sa famille ne cessa de se recommander à ses prières. Au mois de septembre suivant, Catherine reçut la visite de la princesse Galitzine, depuis princesse de Salm ; il en fut ainsi d'une foule d'autres personnages de distinction dont il serait trop long de rapporter les noms, et tous emportèrent de leur visite auprès de la stigmatisée de Dulmen des sentiments de vénération et de dévouement.

En 1818, l'auteur de sa vie, l'illustre Clément Brentano, qui avait eu connaissance de Catherine Emmerich par une copie de la lettre de Stolberg, vint la voir, et après un séjour d'environ un mois, se rencontra avec l'évêque de Munster, Sailer. Alors, le sang jaillit des mains, des pieds et de la tête de la pauvre stigmatisée. Elle fut confessée, consolée par

le prélat qui lui recommanda de se confier sans réserve au littérateur qui se trouvait avec lui, et de tout lui communiquer tant sur son passé, que sur ce qui pourrait lui arriver à l'avenir, afin que celui-ci en fît la relation.

Brentano, en conséquence, demeura auprès d'elle et fut son ami, son compagnon jusqu'à sa mort. C'est à ce long séjour, à cette continuelle fréquentation qu'il doit d'avoir recueilli sur Catherine Emmerich les renseignements les plus précieux et les plus circonstanciés.

Un grand nombre de fois, principalement aux époques périodiques indiquées ci-dessus, il fut avec d'autres, témoin des flux de sang qui coulaient des stigmates de la pauvre extatique. Il la vit à jours fixes ressentir la douloureuse sensation d'une couronne d'épines autour de la tête. Alors, dit-il, elle ne pouvait appuyer nulle part cette tête ; elle ne pouvait pas même y porter la main, et restait de longues heures, quelquefois des nuits entières, ainsi sur son lit, soutenue sur son séant par des coussins, pâle, gémissante, comme une effrayante image de douleur. Cet état, ajoute Brentano, se terminait toujours par un flux de sang plus ou moins abondant autour de la tête. Quelquefois sa coiffure seule en était imbibée ; quelquefois le sang coulait jusque sur son visage et sur son cou. Ces faits furent constatés en 1819 par une enquête rigoureuse de médecins et de naturalistes.

Vers cette époque, Catherine Emmerich commença à tomber dans de longues extases, pendant lesquelles elle eut des visions symboliques d'une portée remarquable. Peu après commencèrent ses visions sur les événements de la vie de Jésus, sur ceux de sa passion, visions souvent interrompues toutefois par des crises, dues à la faiblesse de son corps et ses souffrances, et qui tenaient sa vie comme suspendue à un fil. Elle ne pouvait plus ni marcher, ni se lever de son lit. Elle en vint à ne plus manger. Elle s'habitua à ne plus même prendre que de l'eau avec un peu de vin, puis de l'eau seule, puis parfois du jus extrait d'une cerise ou d'une prune : elle vomissait immédiatement toute nourriture plus consistante, fût-elle prise en très-petite quantité, particularité moins rare qu'on ne croit du reste.

Les annales de la médecine le prouvent. On la retrouve dans la vie de la plupart des ascètes contemplatifs, dans ceux d'une foule de religieux et de religieuses également extatiques et stigmatisés qu'on vit souvent ne prendre d'autre nourriture que le pain de l'Eucharistie, comme saint Nicolas de Flue, sainte Ledivine de Scheidam, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle de Foligno, sainte Louise de l'Ascension, etc. En 1840, nous avons connu aux environs de Charleroi (Belgique), un maniaque qui, voulant imiter certains traits de la vie du Christ, se mit à jeûner comme lui pendant les quarante jours du carême, ne prenant que de l'eau qu'il allait boire à une fontaine. Comme le Christ, il est mort le vendredi saint, à trois heures après-midi. Mais il lui a manqué quelque chose pour ressembler jusqu'au bout à ce côté de la vie de son divin modèle : la résurrection. Z. J. Piérart.

(La fin au prochain numéro.)

SAINT AUGUSTIN ET LE SPIRITUALISME.

Les faits que produit parmi nous le spiritualisme deviennent chaque jour plus importants ; c'est donc un devoir pour les personnes qui les observent et qui les suivent dans leurs développements successifs de les examiner, non plus comme des sujets de pure curiosité, mais comme des sujets de sérieuses et profondes méditations. Il est utile, à ce point de vue, de rechercher dans le passé tout ce qui peut se rattacher à nos études présentes ; nous y trouverons certainement des choses du plus haut intérêt et qui entreront dans notre cadre avec une merveilleuse facilité. Les écrivains catholiques des premiers siècles de l'Église nous fourniront pour leur part des rapprochements très-curieux, et c'est pour en donner la preuve, c'est pour encourager dans cette voie de travail les spiritualistes qui ont une plume au service de leurs idées, que je fais intervenir aujourd'hui dans la question le grand nom de saint Augustin.

J'aurais trop à faire si je voulais relever dans les nom-

breux ouvrages de l'illustre évêque d'Hippone tout ce qui peut intéresser le spiritualisme moderne ; je me contenterai pour cette fois de puiser quelques citations dans son livre intitulé : *Du soin que l'on doit prendre des morts*, et adressé sous forme de lettre à saint Paulin, évêque de Nole.

Saint Augustin, après avoir reconnu qu'il ressort de plus d'un témoignage respectable que des morts ont apparu en songe à des vivants, après avoir exprimé ses doutes personnels sur la réalité de ces apparitions, au point de vue de l'identité des personnages, qu'il remplacerait volontiers par l'intervention des anges, raconte un fait curieux où il semble qu'un père décédé soit venu réellement visiter son fils. « Lorsque j'étais à Hippone, dit-il, on m'assura qu'après la mort d'un père, on répéta sur son fils une dette dont on lui fit voir l'obligation et qui avait déjà été payée par le père à l'insu du fils. Le fils en devint d'autant plus triste que son père ne lui en avait rien dit avant de mourir, quoiqu'il eût fait son testament. Il était dans cet embarras, lorsque son père lui apparut en songe et lui montra où était la quittance qui éteignait cette obligation. Le jeune homme, l'ayant trouvée et produite, non-seulement convainquit de mauvaise foi le porteur de l'obligation, mais encore eut soin de se faire remettre l'obligation, que son père n'avait pas retirée. On s'imagine donc dans cette occasion que l'âme du père s'est intéressée pour le fils et lui est apparue dans le sommeil pour le tirer de peine et lui apprendre ce qu'il ne savait pas. »

A la suite de cette anecdote, saint Augustin en raconte une seconde, qui s'adresse particulièrement aux spiritualistes assez hardis pour croire que même une personne vivante peut apparaître à une autre personne vivante, ou se communiquer à elle d'une manière quelconque à travers l'espace, et quelle que soit la distance qui les sépare. Ecoutons encore le saint docteur :

« Voici quelque chose qui m'arriva lorsque j'étais encore à Milan. Eulogius, professeur de rhétorique, et qui avait été mon écolier à Carthage, m'a raconté, après notre retour en Afrique, que lorsqu'il expliquait à ses disciples les Livres de

rhétorique de Cicéron, il repassa un jour la leçon qu'il devait faire le lendemain et trouva un endroit obscur qu'il ne pouvait comprendre ; il eut de la peine à s'endormir, et ce fut moi, dit-il, qui le lui expliquai en songe. Cependant ce n'est pas moi, mais ma ressemblance, ce qui se fit sans que je le susse, puisque j'étais fort éloigné au delà des mers, occupé même à toute autre chose, et que je m'embarrassais fort peu de ses inquiétudes. Comment cela se fait-il? Je n'en sais rien.... »

On voit que saint Augustin n'admet pas que son esprit ait pu être en Afrique lorsqu'il était, lui, en chair et en os à Milan. Les spiritualistes dont j'ai parlé en penseront ce que bon leur semblera. Ce phénomène de dédoublement et d'ubiquité se rencontre, du reste, dans plus d'une ancienne légende, mais il est si merveilleux, qu'il est bien permis de réserver sa croyance à son égard. Autrefois je l'eusse pour mon compte traité d'absurde ; aujourd'hui, si je ne l'accepte pas, je me tais du moins... De sorte que je suis en progrès.

Un troisième récit nous révèle un fait d'un autre genre et qui n'est pas moins curieux. Dans une localité voisine d'Hippone il y avait deux individus du nom de Curma, l'un simple paysan, l'autre exerçant la profession de serrurier. Curma le paysan tomba dans une maladie où il resta pendant quelques jours privé de tout sentiment et comme mort. A peine rouvrit-il les yeux, qu'il s'écria : « Qu'on aille chez Curma le serrurier, pour savoir de ses nouvelles. » On y fut, et on le trouva mort ; il avait trépassé précisément dans l'instant où la vie avait paru revenir à Curma le paysan. Celui-ci raconta aux personnes qui l'entouraient que, dans les lieux destinés pour les morts d'où il revenait, il avait entendu que ce n'était pas Curma le paysan, mais Curma le serrurier, qu'on avait ordonné d'amener. Il ajouta d'autres détails sur ce qu'il avait vu durant cette pérégrination de son Esprit dans un monde où il n'était pas encore appelé et d'où on le renvoyait, attendu que la mort, en raison sans doute de la ressemblance des noms, s'était trompée d'adresse. Saint Augustin raconte très-sérieusement cette petite histoire, d'autant qu'il a connu ce

Curma le paysan et qu'il lui a même donné le baptême. Seulement, pour ce fait comme pour les autres, il lui répugne de mettre en jeu les Esprits mêmes des hommes, vivants ou morts ; il aime mieux recourir, comme je l'ai dit tout à l'heure, à une intervention des anges. Voici du reste son opinion avec quelques développements ; on verra que ses arguments, s'ils ne sont pas sans réplique, sont du moins très-spécieux et méritent d'être médités :

« Pourquoi ne pas attribuer ces opérations aux anges, et ne pas croire que la divine Providence fait un bon usage de tout, des bons et des mauvais, selon la profondeur incompréhensible de ses jugements, pour instruire les hommes, les consoler ou les épouvanter?... On en pensera ce que l'on voudra. Si les âmes des morts s'occupaient des vivants et qu'elles nous parlassent pendant le sommeil, sans parler des autres, ma tendre mère, qui, pour avoir la consolation de vivre avec moi, m'a suivi par terre et par mer, serait toutes les nuits avec moi ; car il n'est pas permis de penser que, jouissant d'une vie plus heureuse, elle soit devenue assez cruelle pour abandonner dans la tristesse et ne pas consoler un fils qu'elle a uniquement aimé et n'a jamais voulu voir triste... Si nos parents ne se mêlent pas de nous, qui sont les autres morts qui connaissent ce que nous faisons ou ce que nous souffrons?... Comment les morts se mêlent-ils des affaires et des intérêts des vivants? Comment pouvons-nous féliciter ceux qui sont morts d'avoir échappé aux maux de la vie, si après leur mort ils ressentent tous les malheurs qui sont attachés à la condition humaine? N'est-ce pas l'erreur qui nous met ces paroles à la bouche, en sorte que nous regardons comme tranquilles ceux qui sont occupés de la vie tumultueuse des vivants?... Il faut conclure que les âmes des morts sont dans des lieux où ils ne voient rien de ce qui arrive aux hommes dans cette vie. Ils ne voient donc ni leurs tombeaux, ni si leurs corps sont enterrés ou non. Ils ne s'occupent point des misères des vivants. Ils ont assez de leurs propres maux s'ils se les sont attirés, ou ils reposent en paix dans un lieu où ils ne souffrent ni pour eux-mêmes ni pour les vivants, et où ils sont à l'abri de toutes les misères qu'ils supportaient pendant leur vie, tant pour eux que pour leurs semblables. »

Ces paroles de saint Augustin sont assurément très-sensées, et plusieurs personnes, sans avoir lu ce père de l'Église, m'ont fait de semblables objections. Je répondrai que saint Augus-

tin, au point de vue catholique où il était placé, ne pouvait guère parler autrement qu'il ne l'a fait. Le spiritualisme moderne ne se place pas au point de vue catholique, on ne peut le dissimuler. C'est en vain que certains spiritualistes (ou spiritistes, s'ils aiment mieux s'appeler ainsi) voudraient, dans un but de conciliation que je ne saurais absolument blâmer, établir que le spiritualisme n'est pas précisément hostile au catholicisme. Avec plus de connaissance de la question ou plus de sincérité, je déclare que les deux doctrines ne peuvent pas se donner la main, et que le spiritualisme moderne, au contraire, est parfaitement hostile, sinon au principe chrétien, du moins au catholicisme tel que l'enseigne l'Église romaine. Est-ce que la seule négation des peines éternelles n'établit pas entre les spiritualistes (j'entends la plupart d'entre eux) et les catholiques romains une barrière infranchissable? Et qu'on n'aille pas prétendre que certains membres du clergé, plus tolérants ou plus éclairés que les autres, ne sont pas éloignés de transiger sur cette terrible question de l'éternité des peines, ce serait une grave erreur; ils ne le peuvent pas sans se séparer de l'Église, sans cesser d'être catholiques; donc, Messieurs,

« ..... Rayez cela de vos papiers. »

Si vous dites que l'esprit et surtout le cœur se révoltent contre cette croyance, je ne vous contredirai point, mais enfin c'est pour les catholiques un article de foi fondamental, et, pour me servir d'une expression un peu triviale, c'est à prendre ou à laisser.

Je n'insiste point. Il y aurait tout un article à faire sur cet antagonisme du spiritualisme moderne et du catholicisme, qui doit donner à réfléchir au clergé et qui probablement a déjà inquiété plus d'une conscience; je le ferai peut-être un jour, ou un autre plus habile que moi le fera; présentement je me borne à ce peu de mots, et j'en reviens à saint Augustin. Ce grand théologien avait donc sur la nature des Esprits, sur leur état après la mort, sur leurs rapports avec nous, d'autres idées que les nôtres, et cela suffit pour expliquer la différence de langage. Il resterait à prou-

verqu'il avait tort et que nous avons raison ; c'est à la suite de nos études à fournir cette démonstration. Continuons, en attendant, à relever ce qui peut être de notre ressort dans la longue et intéressante lettre adressée, il y a près de quinze cents ans, au saint évêque de Nole par le saint évêque d'Hippone ; placés ainsi entre deux saints, nous n'aurons pas à nous plaindre d'être en mauvaise compagnie.

De ce qu'il avait sur les Esprits des idées différentes des nôtres, saint Augustin n'acceptait pas ces communications de bon voisinage, si je puis m'exprimer ainsi, qu'aujourd'hui nous semblons obtenir d'eux ; il les regardait comme demeurant généralement étrangers à nos affaires.

« Il faut avouer, dit-il dans un autre passage de sa lettre, que les morts ne savent pas ce qui se passe ici-bas dans le temps qu'ils n'y sont pas, mais qu'ensuite ils l'apprennent de ceux qui passent de cette vie à l'autre ; encore ceux-ci ne leur disent-ils pas tout, mais seulement ce que Dieu leur permet de rapporter et de révéler, pour en donner la connaissance à ceux auxquels il importe de le savoir. Les anges qui président à tout ce qui se passe sur la terre peuvent encore informer les morts de quelque chose, selon que celui à qui tout est soumis juge qu'il est nécessaire à un chacun... Les âmes des morts peuvent aussi avoir connaissance de ce qui se passe dans le monde, et qu'il est nécessaire qu'ils sachent, non-seulement les choses passées et présentes, mais encore les futures, l'esprit de Dieu les leur révélant... Selon les saintes Ecritures, des morts ont été envoyés à quelques personnes vivantes... Comment les martyrs feraient-ils voir qu'ils s'occupent des affaires du monde, par les avantages qu'ils procurent à ceux qui les invoquent, si les morts ignoraient toujours ce que font les vivants ? Car nous avons appris, non sur de faux bruits, mais par des personnes dignes de foi, que, pendant le siége de Nole, le confesseur Félix s'est manifesté non-seulement par les bienfaits qu'il a obtenus aux hommes, mais encore en se faisant voir à leurs propres yeux. A la vérité, cette œuvre de Dieu est bien différente de l'ordre établi parmi les créatures... La puissance de Dieu est bien différente de celle des hommes qui est bornée. Il y a des effets naturels, comme il y en a de miraculeux. Dieu donne l'existence à la nature, qui a sa part dans les miracles ; il ne faut pas s'imaginer que parce que les martyrs guérissent ou secourent quelques personnes, tous les autres morts puissent se mêler des affaires

des vivants. Il est donc bien plus sage de penser que c'est par la puissance de Dieu que les saints martyrs s'occupent de ce qui concerne les vivants, puisque les morts par leur propre nature ne peuvent s'en mêler. »

Ici l'écrivain sacré manifeste un assez grand embarras, celui de savoir de quelle manière les saints secourent les hommes. Il se demande s'ils se trouvent présents en même temps dans tous les endroits différents où on les invoque, ou si c'est Dieu, présent partout, qui, par le ministère des anges, répond à ces invocations; il avoue que la question est trop élevée pour qu'il puisse l'atteindre, trop profonde pour qu'il puisse la pénétrer; il se demande encore si les deux modes ne pourraient pas exister l'un et l'autre, de sorte que tantôt les saints fussent présents en personne et que tantôt les anges fissent leur personnage, et finalement il exprime comme il suit le désir de recourir, pour cette explication, à d'autres lumières que les siennes :

« J'apprendrais cela plus volontiers de ceux qui le savent; car il y a quelqu'un qui le sait, non de ceux qui croient le savoir et ne le savent pas; ce sont des dons de Dieu qu'il distribue différemment aux uns et aux autres... Celui qui a reçu le discernement des Esprits sait la décision de notre question. Tel fut apparemment le moine Jean, que l'empereur Théodose le Grand consulta sur l'événement de la guerre civile, parce qu'il avait aussi le don de prophétie... Une pieuse femme, très-impatiente de voir ce moine, lui fit demander avec instance par son mari cette satisfaction. Ce religieux, qui ne l'avait jamais accordée à aucune femme, répondit à son mari : Allez, et dites à votre femme qu'elle me verra la nuit prochaine, mais pendant son sommeil; ce qui arriva effectivement, et il lui donna des avis qui convenaient à une épouse fidèle. Cette femme, à son réveil, dit à son mari qu'elle avait vu l'homme de Dieu; elle le lui représenta tel qu'il le connaissait, et lui fit part des avis qu'elle en avait reçus. Je tiens le fait d'un homme aussi distingué par sa naissance que par son esprit et tout à fait digne de foi. Mais si j'avais vu moi-même ce saint moine, qui écoutait avec autant de patience que ses réponses étaient sages, je lui aurais demandé la solution de cette question; savoir, s'il était venu trouver cette femme pendant qu'elle dormait, c'est-à-dire son esprit sous la figure de son corps, comme il nous arrive lors-

que nous rêvons, ou bien si cette femme n'a pas eu cette vision, soit par le ministère d'un ange, ou de quelque autre manière, tandis qu'il était occupé à autre chose, ou même qu'il dormait... Je continuerais à lui demander si ce sont les saints martyrs qui apparaissent en personne à ceux qui dorment, ou de quelque autre manière, et sous la figure qu'ils veulent être vus, ou si Dieu se sert alors du ministère des anges pour l'avantage des hommes, afin de relever la gloire de ses saints, tandis qu'ils jouissent d'un parfait repos, et qu'occupés loin de nous de visions plus relevées, ils intercèdent pour nous... Je demanderais enfin à ce saint moine si les martyrs sont quelquefois présents, et d'autres fois les anges, et si nous pouvons à quelque marque faire ce discernement, ou bien s'il n'y a que celui qui a ce don de la pure grâce de Dieu, qui partage chacun à sa volonté, qui puisse le savoir et en juger. »

Qu'on me pardonne toutes ces différentes citations. Il m'a semblé qu'on pouvait entendre parler longtemps sans ennui un homme du mérite de saint Augustin. Heureux de lui avoir aussi souvent cédé la place, je termine cet article en faisant remarquer quelle est l'importance, quel est l'intérêt de nos études, puisqu'elles soulèvent ainsi les plus hautes questions philosophiques et religieuses. Que nous soyons d'accord ou non sur certains dogmes, même fondamentaux, avec les écrivains sacrés, tels que l'éminent auteur des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*, toujours est-il que nous nous rencontrons avec eux dans notre croyance aux Esprits, dans notre croyance à la persistance individuelle de l'âme après la mort; toujours est-il qu'ils peuvent nous fournir par leurs récits, par leurs réflexions même, d'utiles matériaux pour les travaux qui nous occupent, et l'on me saura gré, je l'espère, d'en avoir donné aujourd'hui cet échantillon.

P. F. Mathieu.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant.*

Paris. — Impr. de Pommeret et Mo[illegible]u, 42, rue Vavin.

POLÉMIQUES ET CONTROVERSES.

CONCLUSION DE NOTRE DÉBAT AVEC M. MORIN.

Tu te fâches, donc tu as tort.

Provoqué pendant deux ans par les insinuations, les critiques du *Journal du Magnétisme*, ayant à redresser, à rectifier les dénégations de M. Morin, un de ses collaborateurs, nous avons cru devoir, en raison de l'estime qu'il nous inspirait, devoir enfin lui répondre. A ses reproches de jongleries, articulés ou insinués, aussi bien verbalement que par écrit, nous avons répondu par une exposition catégorique des faits. Renonçant à son premier système de dénégations, notre adversaire à fini par convenir de la vérité de ces mêmes faits, en prétendant, toutefois, qu'on pouvait les expliquer par des moyens naturels. Nous avons déclaré donner accès dans notre journal à ces explications et témoigné de notre empressement à nous y rendre dans le cas où elles seraient persuasives. Mis ainsi en demeure, notre adversaire a reculé et a cru préférable de déserter la question pour en venir à des injures. Nous allons reproduire ces injures telles qu'elles ont paru dans le *Journal du Magnétisme* du 25 novembre, afin que nos lecteurs soient juges de tout et qu'ils apprécient à quoi a recours l'incrédulité quand elle se trouve à bout de raison. Ce peu bienveillant *factum* de notre adversaire ne sera pas une des moindres pièces de notre débat. Plus que tout autre, il servira à montrer de quel côté est la vérité, le calme et la franchise. Et si désormais nous ne prenons plus le soin d'entrer en discussion avec M. Morin, quelles que soient les nouvelles critiques qu'il lui plaira de formuler, on comprendra les motifs légitimes de notre silence.

Voici le *factum* de M. Morin, plus précieux pour notre défense que toutes les répliques que nous aurions pu faire.

« Nous avons rendu compte à nos lecteurs des tentatives

auxquelles s'est livrée une commission dont nous faisons partie pour observer les phénomènes du spiritualisme (n° du 25 juin, p. 313 à 317 ; n° du 10 juillet, p. 355.) Nous n'avions que des insuccès à constater : le rapport de la commission, publié dans l'*Union magnétique*, a confirmé nos affirmations et nos conclusions. Nous avons rempli notre tâche avec tous les égards et les ménagements possibles. L'honorable M. Mathieu, qui avait assisté à *toutes* les expériences, a adressé à M. le baron du Potet quelques observations sur nos articles (p. 353), mais il n'a nullement infirmé notre témoignage ni suspecté notre sincérité, et sa critique a été pleine d'urbanité et de convenance, et telle qu'on devait l'attendre d'un homme de bonne compagnie. On devait croire cette polémique terminée quant aux faits particuliers, sauf à reprendre l'examen de la question générale si de nouvelles expériences venaient apporter plus de lumières et donner un démenti aux conclusions négatives tirées des premiers essais. Mais malheureusement le directeur de la *Revue spiritualiste*, qui n'avait pas assisté à la séance la plus décisive, et qui ne s'était pas même donné la peine de lire nos articles, est venu recommencer un débat stérile et scandaleux sur des questions de personnes : ne pouvant se résigner à avouer une défaite, et ne comprenant pas que le silence était pour lui le parti le plus sage jusqu'à ce qu'il fût en mesure de présenter des faits plus significatifs, il a cru que l'insolence pouvait tenir lieu de bonnes raisons; s'attachant uniquement à des circonstances qui, en définitive, n'avaient aucune importance quant à la réalité et à la valeur des faits controversés, il nous oppose grossièrement ses démentis et se livre à notre égard à une polémique injurieuse. Nous maintenons la parfaite exactitude de toutes nos assertions ; mais comme nous n'avons aucun goût pour cette guerre d'invectives où la science ni la vérité n'ont rien à gagner, nous renonçons à discuter avec un pareil adversaire ; nous le laisserons donc à l'avenir entasser comme bon lui semblera ses pompeuses narrations de miracles qui sans doute ne trouveront plus de censeur, se féliciter du retour des possédés, édifier ses lecteurs par les his-

toires d'incubes, de succubes et d'orgies de sabbat, fulminer contre ceux qui ne sont pas de son avis : quoi qu'il dise, nous ne lui opposerons que le silence du mépris. Libre à lui d'affirmer tout à son aise, comme vient de le faire avec son approbation un de ses collaborateurs dans le dernier numéro (p. 306), que tous ceux qui ne croient pas à ses merveilles y compris, sans doute, les sonnettes de la rue du Bac et l'apparition de Satan sous forme de ramoneur (1), sont des monstres couverts de crimes et dignes du dernier supplice. De tels emportements, qui rappellent la démonomanie de l'école Mirville, annoncent un dérangement intellectuel, et l'on peut craindre sérieusement que ceux qui écrivent de pareilles extravagances ne soient atteints de la spirito-folie (2) qui a déjà perdu l'infortuné V. Hennequin et tant d'autres. C'est là, du reste, la meilleure excuse qu'on puisse faire valoir en faveur de ces malheureux. A. S. Morin.

RÉPONSE A L'ARTICLE QUI PRÉCÈDE.

A. M. Dupotet, directeur du Journal du Magnétisme.

Monsieur.

Je lis, dans le dernier numéro de votre journal, un article de M. Morin à mon adresse, conçu en des termes tels que je ne puis faire autrement que d'y répondre.

Comment M. Morin est-il venu à écrire un semblable article ?

Pour l'intelligence de la question et pour éclairer l'opinion de vos lecteurs, qu'il me soit permis tout d'abord de retracer en quatre mots l'histoire de notre polémique et des raisons qui l'ont provoquée.

Depuis près de deux ans, Monsieur, à certains intervalles, votre journal n'a cessé d'insérer des insinuations désobligeantes et des critiques à mon adresse ou à celle de mes collaborateurs. M. Morin, notamment, a été l'auteur de ces criti-

(1) Nous publierons bientôt cette mémorable aventure, afin de ne pas mériter le reproche qui nous a été fait de laisser dans l'ombre les faits *concluants*.

(2) Expression de la *Revue spiritualiste*, t. I, p. 166.

ques et de ces insinuations, vos lecteurs le savent, et ce n'est qu'à force d'être provoqué que je me suis décidé à répondre.

Si j'avais écouté ceux qui unanimement m'engageaient à mépriser les attaques de M. Morin, comme n'ayant ni poids ni retentissement, celui-ci eût pu, tout à son aise, ergoter, nier et plaisanter. Mais, le regardant comme un homme de cœur, de franchise et de capacité, reconnaissant en outre dans ses arguments ceux que l'incrédulité nous allègue en général, je n'ai point cru devoir laisser passer ses articles, pensant qu'en lui répondant je répondais en même temps à la plupart des contradicteurs actuels du spiritualisme.

M. Morin et vous avec lui, Monsieur, qui n'avez cessé de faire dans le *Journal du Magnétisme* mention de faits spiritualistes tout aussi extraordinaires que ceux que je relate, et cela sans en administrer la preuve, vous m'avez accusé d'exagération ou reproché de fuir l'examen, de ne pouvoir montrer aucun des faits dont je parlais. Cette accusation a même pris la forme d'un défi dans un article de votre journal de l'automne dernier, où votre collaborateur, en parlant de la proposition que j'avais faite à M. Jourdan, rédacteur du *Siècle*, d'être témoin de quelque phénomène médianimique, dit que je serais bien embarrassé de tenir ma promesse (1).

La réponse à cela a été les séances offertes cinq à six fois différentes, et avec le plus parfait empressement, par Mlle Huet à M. Morin.

Dans ces séances, M. Morin a entendu sur différents points du salon du médium, au plafond notamment, des coups intelligents dictant, d'après un mode alphabétique convenu, des phrases renvoyant avec précision et intelligence, à des versets de la Bible, sans que l'on puisse attribuer à ces coups la moindre cause naturelle connue, comme je l'ai prouvé dans les nos 10 et 11 de ma *Revue*, année 1859.

Il a plu à M. Morin de nier ces résultats et de dire ouvertement en public qu'ils n'étaient que de la jonglerie de la part de Mlle Huet; bien plus, cette accusation a été répétée ou insi-

(1) Voir le *Journal du Magnétisme* du 10 octobre 1858, p. 544.

nuée dans les numéros de votre journal, des 25 juin, 10 juillet, 10 septembre et 19 octobre de la présente année, comme le prouve fort bien M. Mathieu, mon honorable collaborateur, dans le n° 12 de la *Revue spiritualiste* dont je vous adresse un exemplaire.

Contredit par moi à ce sujet, M. Morin a prétendu n'avoir rien articulé de semblable, et a invoqué le témoignage de M. Mathieu et de Mlle Huet qui, selon lui, auraient reconnu, l'un la légitimité de ses négations, l'autre la parfaite bienveillance de sa manière d'agir.

Les deux lettres que viennent de m'adresser M. Mathieu et Mlle Huet, et que vous trouverez insérées dans ma livraison 12 précitée, sont la meilleure réponse qu'on puisse faire aux dénégations de M. Morin.

Mon contradicteur niant la vérité de mes affirmations, je me suis borné à les maintenir purement et simplement, indifférent à ses plaisanteries et ne m'attaquant qu'au seul argument qu'en fin de cause il ait maintenu. Par cet argument, M. Morin passant condamnation sur ses dires et ses articles antérieurs, convenait de la parfaite sincérité de Mlle Huet et des coups intelligents entendus chez elle. Faisant ses réserves toutefois, il écrivait à ce sujet la phrase suivante : « *Il est prouvé que des bruits peuvent avoir lieu sans mouvement apparent, et qu'on peut même les modifier de manière qu'ils paraissent venir de différentes directions, et personne ne peut affirmer que les moyens décrits jusqu'ici soient les seuls capables de produire ces résultats.* »

A cela nous avons répondu en priant M. Morin de nous dire nettement, positivement, quels étaient les moyens naturels qu'il avait à signaler pour l'explication du phénomène en question, l'assurant que s'il en était ainsi, nous renoncerions à la théorie qui nous le faisait attribuer à des Esprits.

M. Morin ne nous a rien signalé du tout.

Au lieu de cela, il vient de faire insérer dans votre journal une lettre où, désertant les faits en question, il accumule à mon adresse les invectives les plus blessantes, m'accusant d'insolence, de grossièreté, d'emportement, de dérangement de fa-

cultés intellectuelles, d'extravagance, me reprochant de l'avoir injurié, m'appelant un *malheureux*, disant qu'il renonce à discuter avec *un pareil adversaire*, pour lequel on ne doit avoir que le silence du mépris.

Il eût beaucoup mieux valu répondre à l'engagement pris et s'épargner de telles invectives. Des injures ne sont pas des raisons, et nous n'avons certes pas autorisé M. Morin à sortir ainsi des bornes de toute discussion. Devant ses dénégations, nous n'avons fait que maintenir nos assertions, notre sincérité, ne nous servant tout au plus que de la qualification d'ergoteur, que du reproche de manque de mémoire. Quand dans mon argumentation je parle de M. Morin comme d'un écrivain spirituel, plein de talent, de connaissances variées et d'urbanité, que je l'appelle un homme honorable, estimable, de bonne compagnie, dont j'apprécie infiniment le caractère indépendant et le cœur, je ne lui donne certes pas le droit de me traiter aussi violemment. Voudrait-il me faire repentir de l'avoir aussi bien jugé? Il y a tout lieu de le croire.

Que, désertant la question, il m'accable d'outrages, que, pour avoir inséré une correspondance parlant d'Esprits qui ont été vus touchant d'une manière tangible le corps de médiums expérimentateurs, il m'accuse de raconter des *histoires* d'incubes, de succubes et de sabbat, de me féliciter du retour des possédés, ce qui n'est pas vrai; qu'il m'adresse à moi, qui n'en peux, des reproche à cause des maximes générales, formulées dans une autre correspondance, où il n'est nullement question de lui, je ne puis que le plaindre sincèrement de recourir à un pareil système de défense.

M. Morin, après m'avoir outragé, voudrait me rendre ridicule, me faire passer pour un imbécile, un fou, un niais.

Nous le prévenons que son but ne sera pas atteint.

Nous avons tout autant de bon sens et d'esprit critique qu'il peut en avoir; nous ne sommes pas plus que lui halluciné et dupe de rien que ce soit. Nous avons de la franchise et de la logique, nous aimons la vérité par-dessus toute chose, voilà tout.

Nous terminerons donc en lui disant : Tout doux, cher monsieur, en ce moment vous nous faites tout l'effet d'un chasseur

fourvoyé, battant la campagne et très en colère d'avoir mal ajusté sa proie. Tâchez donc un peu d'y trouver quelque métairie afin de rafraîchir votre sang avec du petit lait, et de pouvoir vous reposer sur le frais gazon de l'aveu, à l'ombre de la logique et de la courtoisie. Tout en ira pour le mieux, et votre chemin sans doute alors se retrouvera.

Agréez, Monsieur, s'il vous plaît, mes salutations empressées. Z.-J. Piérart.

M. MORIN ET SON HISTORIETTE DU PETIT RAMONEUR.

Dans la lettre d'invectives qu'il a fait insérer dans le *Journal du Magnétisme*, à notre adresse, lettre que nous avons reproduite ci-dessus, M. Morin parle d'une aventure de ramoneur, qu'il appelle *mémorable*, et nous menace de sa divulgation. Nos lecteurs ne sachant pas ce que peut être cette histoire, à propos de laquelle M. Morin a déjà fait beaucoup de bruit, nous allons la leur raconter et venir nous-même en aide au collaborateur du *Journal du Magnétisme*, qui paraît attacher beaucoup d'importance à cette affaire.

Une dame, dont nous ne croyons pas nécessaire de dire le nom, assurait s'être servi d'une des formules de conjurations qu'on trouve dans *Agrippa*, *l'Enchiridion*, *le grand Albert* et autres ouvrages de ce genre et avoir obtenu par ce moyen l'avantage qu'elle cherchait d'arriver à un but que nous croyons superflu d'indiquer ici. Mais il s'était trouvé que les Esprits qui, par la force de ces conjurations, lui étaient venus en aide l'avaient en quelque sorte obsédée et avaient pris l'habitude de se manifester dans son appartement par des bruits, des dérangements, des détériorations de meubles. M. Morin, non-seulement fut curieux de se faire confirmer ces faits par la dame même, mais encore d'avoir communication des formules magiques à l'aide desquelles cette dame était parvenue à ses fins. Le rendez-vous eut lieu chez moi, rue de la Banque, 5, en présence d'un cent-garde et d'un officier de l'armée. Là, M. Morin, de prime-abord et sans plus ample informé, voulait se mettre à prononcer lui-même les formules

magiques en les accompagnant des cérémonies voulues...
« Doucement, lui dis-je, ne vous y trompez pas, cher monsieur. Sachez que pour agir sur le monde des Esprits, pour produire des phénomènes magiques, les procédés ne sont presque rien. La volonté, la persévérance et un certain état psychique sont tout. Les procédés comme les formes cabalistiques, les agents matériels de production ne sont qu'un moyen de fixer, de reposer et de soutenir la volonté, mais en eux-mêmes ils ne peuvent rien sans l'intention ardente et soutenue et les dispositions psychiques nécessaires. Cette dame a ces dispositions; elle est somnambule, médium, et par cela même elle a pu se mettre en rapport avec le monde des Esprits; de là ses succès. Mais vous, vous n'êtes pas dans le même cas, et je vous préviens que vous y perdrez votre temps et vos efforts. »

Comme la dame confirmait mon dire et entrait à ce sujet dans quelques considérations, une voix mystérieuse, comme une clameur sourde, retentit tout à coup dans la salle derrière les rayons d'une bibliothèque. Cette voix attira notre attention. Elle me surprit d'autant plus qu'étant allé sur le carré de mon appartement j'acquis, d'une servante, la certitude qu'il n'y avait personne dans la chambre voisine, pas même de cheminée, assurait-elle.

Je revins donc, disant au groupe de visiteurs qui étaient chez moi que cette voix entendue par plusieurs fois était au moins étrange, attendu que j'étais allé faire enquête et que je n'y connaissais point de cause naturelle. Là-dessus, un moment d'une certaine émotion de la part de tous les assistants; la face de M. Morin, notamment, pâlit d'une manière visible.

Cependant, comme j'ai l'habitude de n'admettre le surnaturel qu'après avoir épuisé tous les moyens naturels d'expliquer un phénomène, tandis que le cent-garde se mettait en devoir d'aller évoquer l'Esprit en frappant sur la muraille afin de savoir d'où pouvait provenir cette voix, je descendis à un étage au-dessous m'informer si réellement il n'y avait point de cheminée.

Il me fut répondu qu'en effet il y avait une cheminée et qu'on était en ce moment occupé à la nettoyer. A mon retour chez moi, le cent-garde avait achevé son évocation et avait reconnu que la voix n'était autre que celle d'un ramoneur. Le mystère expliqué, chacun se mit à en rire. Seulement la dame qui s'était offerte si complaisamment pour satisfaire la curiosité de M. Morin, le pria en grâce de ne pas parler à qui que ce soit de cette aventure. M. Morin le lui promit, foi de galant homme. Quelques jours après, il l'avait racontée à tous ses amis. Différents journaux depuis en ont rendu compte, et comme ce n'est ni moi ni le cent-garde, ni son ami, ni la dame qui se sont amusés à relever ce fait insignifiant, il faut bien que ce soit M. Morin.

Aujourd'hui il veut faire plus, il se propose de régaler de cette histoire les lecteurs du *Journal du Magnétisme*. Nous n'y trouvons pas à redire; seulement que prétend-il conclure de cela? qu'il ne faut pas toujours et de prime-abord attribuer aux Esprits les faits qui paraissent singuliers. Nous le croyons comme lui, et c'est pourquoi, dans la circonstance que nous venons de citer, on nous a vu deux fois sortir de notre appartement pour nous enquérir de la cause naturelle d'où pouvaient provenir les sons entendus. Mais quand toutes les précautions ont été prises et qu'aucune cause naturelle connue n'est apparue, il faut bien l'avouer et enregistrer le fait. M. Morin croit arguer d'une occasion où l'on aurait failli devenir dupe d'une erreur pour nier toute manifestation spiritualiste. Mais ces manifestations se comptent par milliers arrivées après que toutes les précautions ont été prises et sans qu'on ait pu les expliquer par aucune cause naturelle connue. D'ailleurs un seul fait expliqué au milieu de cent mille qui sont inexplicables, peut-il ôter à ceux-ci leur valeur? Ce serait, en vérité, une singulière manière d'argumenter que de nier tout un ensemble de phénomènes on ne peut mieux attestés par cette seule raison que l'un d'eux serait le résultat d'une illusion, d'une erreur ou d'une ruse.

Que M. Morin, qui se cramponne avec tant d'insistance à son histoire de ramoneur pour justifier son incrédulité,

cherche donc d'autres arguments, car, en vérité, il fait pitié de voir un homme de sens qui veut être pris au sérieux, attacher tant d'importance à de semblables historiettes.

En attendant, lui si prompt à admettre le fait de jonglerie ou d'illusion à propos de n'importe quelle manifestation médianimique, lui qui, renforcé du docteur américain Flint, croit pouvoir expliquer par des moyens naturels tous les bruits intelligents qui ne sont pas produits par un choc apparent, prétendant que cela émane des médiums, nous le prions de nous dire quels sont les médiums, les moyens naturels dont on puisse montrer le concours dans les faits que relatent les certificats qui vont suivre, aussi authentiques et dignes de foi que n'importe quelle pièce officielle. S'il y découvre encore un ramoneur quelconque, nous serons bien aise de l'apprendre.

Z. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

RAPPORTS DE FAITS EXTRAORDINAIRES ARRIVÉS DANS LE PRESBYTÈRE DE PRUNOY-SOUS-ABLIS, ARRONDISSEMENT DE RAMBOUILLET, SEINE-ET-OISE, DEPUIS LE 1er OCTOBRE 1835 JUSQU'AU LUNDI 23 NOVEMBRE DE LA MÊME ANNÉE ET TRANSMIS A L'AUTORITÉ DIOCÉSAINE.

1er octobre. — Sur les huit heures du soir, une quantité de pierres d'égale dimension furent lancées pour la première fois contre la croisée du cabinet d'étude du presbytère de Prunoy. L'ayant fait couvrir d'un linge, les cailloux aussitôt se dirigèrent sur la porte vitrée du cabinet. Cette sorte d'attaque s'est renouvelée bien des fois dans la même pièce, toujours intérieurement, frappant avec force contre la croisée et la porte vitrée, sans rien casser ni sans atteindre personne, quoique la pièce fût souvent remplie de personnes que j'appelais pour être témoins de ces faits.

2 octobre. — Dès le matin, on trouva une boîte pleine d'ordures dans une huche où était ordinairement déposé le pain.

Le même jour, des pierres ont été lancées en quantité et à plusieurs reprises contre la croisée du cabinet.

3 octobre. — Sur les trois heures après midi, les portes étant fermées, plusieurs poignées de cendre, une plante de salade, une cuiller, du charbon et des fruits pourris voltigèrent dans le cabinet d'étude pendant quelques instants et vinrent ensuite frapper contre la croisée. Un jeune enfant, qui vient chez moi pour prendre quelques leçons, en était tout couvert. Il est à remarquer que toutes ces scènes ont lieu le jour et la nuit, dans l'intérieur de ce cabinet et de la cuisine, quelquefois dans les autres appartements de la maison, les portes et les croisées étant soigneusement fermées. Le même jour, effrayé de ce dégoûtant spectacle, j'ai prié M. le curé d'Ablis de venir, et lui-même fut témoin d'une scène semblable.

Sur les dix heures du soir, pendant que des pierres étaient lancées contre la croisée du cabinet, M. le curé d'Ablis dit en plaisantant que des pièces de monnaie seraient préférables à des pierres : « Au moins, dit-il, si ce possédé nous jetait de l'argent, » et à l'instant même des liards furent lancés avec force contre la croisée.

Désirant mettre un terme à toutes ces horreurs, nous nous dirigeâmes, à minuit, vers la sacristie, pour y prendre les ornements nécessaires pour bénir la maison, et à l'instant même des pierres furent encore lancées contre la croisée de la sacristie, toujours intérieurement; nous nous sommes arrêtés assez longtemps à l'église, et nous avons vu avec satisfaction qu'au moins les lieux sacrés étaient respectés.

De retour à la maison, pendant que M. le curé d'Ablis faisait de l'eau bénite dans le cabinet d'étude pour bénir tous les appartements, une pièce de monnaie fut encore lancée avec une force extraordinaire contre la croisée du cabinet.

4 octobre. — En arrivant de la sainte messe, nous trouvâmes dans la huche les pincettes de ma chambre placées sur une corbeille ; sur les pincettes, un morceau de beurre tiré d'un meuble voisin et un couteau planté dans le beurre.

5 octobre. — Au moment d'aller à l'église et de célébrer

la sainte messe pour obtenir du ciel la cessation de ce fléau, un vase plein de sable fut trouvé dans le seau d'eau. Arrivé à l'église et comme j'entrais à la sacristie, des morceaux de plâtre frappaient intérieurement la muraille et venaient tomber à mes pieds. La messe finie, la même chose recommença comme j'entrais à la sacristie. De retour chez moi, trois cailloux furent lancés dans la croisée du cabinet; après le déjeuner, des grains de raisin, des cailloux, des charbons, allèrent frapper dans la croisée de la cuisine. Sur les dix heures du même jour, le jeune enfant, ayant à ses côtés un biscuit, le vit porter sur la croisée et retomber près de sa main; sur les neuf heures du soir, M. le curé d'Ablis, et plusieurs personnes avec lui, furent encore témoins de la chute de plusieurs morceaux de plâtre que l'on voyait sortir des encoignures des murailles.

6 octobre. — Dans la nuit du 5 au 6, le drap du lit occupé par mon parent fut percé à des distances égales de huit trous en ligne directe, et les huit petits morceaux enlevés furent trouvés à terre dans ma chambre.

7 octobre. — Sur les neuf heures du soir, la domestique étant entrée dans sa chambre, y trouva un si grand désordre, qu'elle s'évanouit et resta sans connaissance pendant environ dix minutes; dans la même nuit, sur les deux heures après minuit, mon parent, couché sur un lit dans ma chambre, cria d'une voix forte qu'il avait les jambes liées. Je m'éveille tout tremblant au milieu d'un grand bruit qui semblait partir d'une encoignure de la chambre. La frayeur m'empêchait d'obtenir de la lumière; enfin, en ayant obtenu, j'ai trouvé que réellement ce jeune homme avait les jambes liées au-dessus du genou d'une corde longue de neuf pieds quatre pouces et faisant 5 fois le tour des jambes; son bonnet fut trouvé loin de son lit.

Depuis le 7 jusqu'au 14, ces sortes de scènes semblaient être terminées, nous fûmes tranquilles.

14 octobre. — La personne occupée à préparer les aliments dans la cuisine trouva à chaque instant du charbon, des copeaux et diverses ordures qui trompaient toujours sa surveillance et son attention.

Les deux jours suivants furent tranquilles.

17 octobre.—Sur les trois heures après-midi, recommença le lancement de cailloux, tant dans la croisée que dans la porte vitrée; la même chose recommença à 7 heures du soir; et, au moment que ma domestique et mon parent quittaient, tout effrayés, le cabinet pour venir me chercher afin d'être témoin de ces nouveaux faits, ils trouvèrent, à leur grande surprise, du feu allumé dans le foyer où il n'y en avait pas eu depuis longtemps, et comme ils montaient l'escalier, un flambeau à la main, le jeune homme sentit sa coiffure enlevée de dessus sa tête. Aussitôt il y porta la main et elle avait disparu; arrivés dans une chambre tout tremblants, nous descendons pour faire des recherches et nous trouvons ladite coiffure dans l'intérieur de la cheminée, en un renfoncement que nous savions tous y être.

18 octobre. — La domestique et mon parent quittant le cabinet d'étude entendirent du bruit lorsqu'ils fermaient la porte; désireux d'en connaître la cause, ils rentrent et trouvent une boule de papier renfermant trois autres boules, dont la dernière contenait de la poudre à canon autant qu'il en faudrait pour deux fusils. Cette boule était liée à trois reprises, une issue était pratiquée, communiquant jusqu'à la poudre; à côté se trouvait une amorce.

Beaucoup de faits de cette nature ont eu lieu jusqu'au 23 exclusivement; nous sommes tranquilles depuis cette époque, sauf les faits suivants. Le commencement de ces horribles scènes et le jour où elles ont perdu beaucoup de leur intensité offre encore quelque chose de bien surprenant. On vit dans les allées sablées du jardin l'empreinte de pieds griffés, d'une dimension prodigieuse, surtout vis-à-vis la croisée du cabinet d'étude, de la salle à manger, dont il nous parut qu'on essaya d'ouvrir la porte pendant le souper. Depuis, pendant la nuit, des coups à diverses reprises retentirent dans les corridors, ce qu'entendit comme nous la tante de M. l'abbé Granger.

Quant à moi, je ne vois en cela qu'un maléfice, et je dois vous dire que c'est la cinquième fois depuis trente ans que ces sortes d'accidents ont lieu dans la paroisse de Prunoy.

Parmi les victimes, deux de mes paroissiens, gens de bien, ont été si vivement impressionnés, que leur fin (j'ai été témoin de la fin du dernier) ont été on ne peut plus tragiques.

Rien n'est arrivé à la connaissance des habitants, tant nous avons craint la publicité; c'était même cette considération qui nous faisait vaincre nos répugnances, nos frayeurs et supporter notre solitude; cependant nos dégoûts étaient si grands, que la vie sans la foi nous serait devenue ennuyeuse.

Douze personnes environ ont été instruites et témoins de la plupart des faits, mais ce sont mes confrères ou des personnes discrètes et intéressées au silence. Elles ont été doublement impressionnées; elles convenaient pour leur compte que des choses si extraordinaires, quelle qu'en fût la cause, fortifiaient leur foi; chez plusieurs le sommeil devenait laborieux, par des images et des représentations hideuses. C'est ce qu'a éprouvé lui-même M. le curé d'Ablis, qui n'est pourtant pas craintif ni facile à illusionner.

Ont signé : Bourgeois, cultivateur; Cousin, instituteur; Gosselin; Bailly; Bourgeois (Denis) fils; Langlois, curé; Hacquard, curé d'Ablis.

NOUVEAUX FAITS EXTRAORDINAIRES ARRIVÉS DANS LE PRESBYTÈRE DE PRUNOY, 1835.

Depuis le 25 octobre jusqu'au 18 novembre présent mois, tous les événements semblaient être terminés.

Jeudi 19 novembre. — Sur les trois heures après midi, des cailloux furent lancés sous nos yeux, tant sur la croisée du cabinet que de la cuisine; le même jour, sur le soir, un de mes paroissiens qui se trouvait dans le cabinet avec mon parent et moi, fut si vivement impressionné qu'il sortit tout tremblant, et son épouse en aurait deviné la cause, s'il n'eût pas usé de prudence et de discrétion.

Vendredi 20 novembre. — Sur les trois heures après midi, la tante de M. l'abbé Granger, jusqu'alors étrangère à tout ce qui s'est passé, étant, selon son usage, à l'église, trouva en rentrant dans sa chambre tout en désordre,

Samedi 21 novembre. — Sur les neuf heures du matin, la

même personne aperçut tout à coup dans sa chambre, les portes étant fermées, le tapis d'une chambre voisine, et le même jour sur les trois heures après-midi, on entendit un bruit horrible dans une pièce voisine : on eût dit que des meubles étaient traînés et heurtés les uns contre les autres ; on y court, tout cesse dès qu'on ouvre la porte ; mais un fruit tomba à nos yeux du plafond de l'appartement et le jeune enfant qui vient chez moi eut tant de frayeur, qu'il se tenait attaché à mon parent; à peine pouvions-nous le calmer; jusque-là nous l'avions trompé en lui donnant les rats comme auteurs de tout ce qu'il avait vu.

Dimanche 22 novembre. — En arrivant de la sainte messe avec mon parent, j'ai trouvé sur une chaise dans la salle à manger un ustensile de cuisine sur lequel se trouvait un dictionnaire ouvert placé en forme de pupitre, avec un flambeau à côté de la marmite. Le même jour, sur les neuf heures du soir, ma domestique ayant prié mon parent de l'accompagner à la cave, le couteau qu'elle avait laissé à la cuisine vint frapper avec force à leurs côtés. Revenus tout effrayés, je pars accompagné d'un de mes paroissiens, père du jeune enfant qui vient chez moi pour étudier; arrivés au même endroit de la cave, un instrument de cuisine frappa fortement sur une porte ; plusieurs gros cailloux tombaient aussi, tant dans la cave que dans les escaliers et les autres appartements.

Lundi 23 novembre. — Sur les trois heures après midi, on trouva une boule de bois provenant du bûcher, dans un seau d'eau. Sur les neuf heures du soir, étant descendu de ma chambre, après l'avoir soigneusement fermée, je me rends pour souper au cabinet où travaille mon parent. Le souper fini, je remonte à ma chambre, que je retrouve fermée; mais étant entré, je ne vis plus les morceaux de bois que j'avais laissés près du poêle. Au moment de me coucher, j'aperçus ces morceaux de bois placés dans le lit en forme de croix. Jamais, depuis les événements, je n'ai éprouvé plus de frayeur. Malgré ma répugnance je me couche après avoir fermé à clef la porte de mon antichambre, celle de ma première

pièce et de mon cabinet, et après avoir fait vibrer un bâton dans l'intérieur des pièces, et cela dans l'hypothèse qu'un homme pourrait s'y rendre invisible et que je pourrais l'atteindre. Nonobstant toutes ces précautions, j'ai trouvé à mon lever une partie de mes vêtements dans une grande cruche pleine d'eau.

Je n'ai jamais douté que j'étais victime d'un maléfice, et si d'un côté le nombre des méchants est grand dans ma paroisse, de l'autre, je puis assurer que je n'ai point souvenance d'avoir irrité quelqu'un au point de me traiter si cruellement.

Ont signé : Langlois, curé de Prunoy ; Cousin, instituteur ; Bourgeois, cultivateur ; Bailly ; Bourgeois (Denis) fils ; Gosselin.

M. Hacquart, ancien curé d'Ablis, aujourd'hui vicaire de la paroisse Notre-Dame de Versailles, ainsi que M. le curé de Houilles, canton d'Argenteuil, comme lui témoin oculaire, sont prêts à attester la parfaite vérité des faits qui précèdent.

HABITATION DÉSERTE INFESTÉE PAR LES ESPRITS.

Le propriétaire du château de Nouans (Sarthe), voulant diminuer l'importance des bâtiments de ce domaine, résolut, en 1821, de faire procéder à la démolition partielle d'un corps de logis ayant autrefois servi de prétoire pour la justice rendue dans cette châtellenie jusqu'en 1789.

Les travaux, bien que commencés dans le mois d'août, à un moment où l'atmosphère était tranquille et les nuits très-calmes, furent néanmoins accompagnés de phénomènes étranges : des bruits, tantôt sourds et lugubres, tantôt retentissants, troublèrent dans le cours de la nuit le sommeil de deux hommes, dont l'un était un ancien militaire peu facile à effrayer, le nommé Béreau, que la vie des camps avait aguerri pendant longues années. Il semblait à ces deux hommes entendre parfois comme les pas cadencés de personnes en sabots ou ressentir des secousses qui paraissaient dues à la chute de lourds fardeaux ou à celle de bois de charpentes rémué sans précaution ; puis on entendit comme

des éboulements de pans de murs ; et, par intervalles, des voix confuses et tumultueuses de personnes en dispute. D'autres fois, bien qu'il n'y eût en ces lieux que des murailles nues, c'étaient des bruits de meubles s'entre-choquant, des bruits de portes qui s'ouvraient et se refermaient avec violence. Au rez-de-chaussée, les chevaux semblaient s'agiter sous l'impression de coups de fouets multipliés; dans d'autres endroits on eût dit le travail incessant de pileurs de chanvre et les grincements d'un hache-paille en fer. Ces bruits nocturnes et même parfois diurnes, joints aussi à l'effroi, firent demander à l'ancien militaire et à son compagnon à quitter leur logement quelques jours plus tard pour se soustraire à ce vacarme persévérant.

Ce fut alors qu'un jeune étudiant, fils du propriétaire, alors en vacances dans sa famille, entreprit de découvrir, s'il se pouvait, la cause naturelle de ces effets anormaux, tantôt seul, tantôt secondé par quelques-uns de ses amis, qui aujourd'hui occupent des positions distinguées et doivent avoir conservé quelque souvenir de ces étranges faits, qui se sont manifestés pendant deux ans à la connaissance des habitants de la contrée, jusqu'au moment où la démolition finie, l'édifice fut fermé à l'extrémité nord, comme il l'est encore aujourd'hui, par un pan de bois.

Cet édifice, ou plutôt ce qui en reste encore, après avoir été plus tard mutilé à son extrémité opposée, est devenu depuis l'habitation des sœurs de charité de la commune à qui il a été cédé pour cet usage. Depuis environ quinze ans qu'elles l'habitent, ces religieuses n'ont rien observé de nuisible à leur tranquillité.

Le genre d'études suivies à Paris par celui qui s'était appliqué à découvrir la cause, sinon réelle, au moins admissible de faits aussi étranges que ceux dont il vient d'être fait mention, pouvant lui procurer l'occasion d'en entretenir quelques-uns des savants de l'époque, notamment l'illustre Gay-Lussac, il lui fut répondu que rien jusqu'alors ne pouvait en physique fournir d'explication à ce sujet, pas plus qu'au sujet de ce qui venait de se passer à Nîmes pendant quatorze nuits dans la Maison-Carrée. (Voir à ce sujet les journaux de l'époque.)

Quant aux phénomènes qui eurent lieu à Nouans, leur importance et leur durée furent tellement manifestes que la génération de cette époque en conserve le souvenir, après bientôt quarante ans passés. Presque tous les habitants du canton vinrent les constater.

Comme les recherches et investigations variées ne purent aboutir à aucune découverte de causes appréciables, le champ est resté libre pour tous les commentaires et conjectures faites pour fournir des explications de divers genres et rationnelles qui jusqu'ici sont restées invraisemblables, telles que l'existence d'échos, de souterrains, de faux-monnayeurs, de rats, etc.

On peut du reste se renseigner sur la vérité et l'exactitude de ces faits chez le propriétaire même du château de Nouans, M. L. D..., pharmacien, rue Vaugirard, n° 77. Le doyen actuel de Mamers (Sarthe), est un de ceux qui en pourraient donner aussi un parfait témoignage.

Que dira M. Morin, notre sceptique contradicteur ? Ergotera-t-il encore au sujet de ces faits, disant qu'ils ne sont pas avérés pour lui ? Pourtant il a vu et entendu chez nous le propriétaire même du château de Nouans, lorsqu'il est venu nous apporter l'été dernier la relation qui précède. Pourtant il y en a bien d'autres de ce genre. M. Morin, qui vient d'écrire une histoire des sciences occultes, devrait en convenir lui-même. N'a-t-il pas lu dans le *Journal du Magnétisme* le fait d'une maison hantée par les Esprits, fait qui fut l'objet d'un procès à Bordeaux, entre le propriétaire et les locataires de cette maison. Ce fait et tant d'autres parfaitement ou judiciairement constatés, ne suffisent-ils pas pour montrer qu'il y a encore bien des choses mystérieuses, inexplicables pour la science. Mais M. Morin, au lieu d'aller chercher avec soin la raison de ces choses à leur véritable source, fuira la question pour nous taxer de dérangement intellectuel, de niaiserie, pour dire que nous sommes un être ridicule qui se félicite du retour des revenants et des possédés. Comme si c'était se féliciter du retour des possédés et des revenants que d'enregistrer scrupuleusement des faits qui peuvent servir à éclairer les opinions et mettre l'esprit humain à même de pouvoir enfin trouver une solution aux plus graves, aux plus formidables questions. D'autres diront que toutes ces manifestations sont bien bêtes. Nous ne disons pas le contraire. Pour nous leur haute signification ne ressort pas de leur côté utile, de leur excellence (il n'en manque pas d'autres qui ont cet avantage), mais de ce qu'elles servent à prouver de la manière la plus évidente un monde mystérieux, des forces, des phénomènes que tant d'incrédules se plaisent à nier effrontément.

HISTOIRE DE CATHERINE EMMERICH, EXTATIQUE, VOYANTE, STIGMATISÉE. — SES RÉVÉLATIONS.

(Suite.)

Brentano, après avoir parlé dans la vie de Catherine Emmerich de ses stigmates, des souffrances qu'elle endurait, non-seulement en aspirant pour elle celles de la passion du Christ, mais encore celles des pauvres malades ou affligés qui l'environnaient, ajoute ce qui suit :

« Puisque des chrétiens zélés, pour transformer leur vie en un culte perpétuel, cherchent dans leur travail journalier la représentation symbolique de quelque manière d'honorer Dieu et le lui offrent en union avec les mérites de Jésus-Christ, il ne doit pas sembler étrange que ceux d'entre eux qui passent de la vie active à la vie de souffrance et de contemplation, voient quelquefois leurs travaux spirituels sous la forme des occupations terrestres qui remplissaient autrefois leurs journées; alors leurs actes étaient des prières, maintenant leurs prières sont des actes : la forme reste la même. C'est ainsi qu'Anne Catherine, dans sa vie extatique, voyait la série de ses prières pour l'église, sous forme de paraboles, tirées de l'agriculture, du jardinage, de l'éducation des troupeaux, de l'état de tisserand ou de couturière. Tous ces travaux se groupaient, selon leur signification, autour des diverses époques de l'année ordinaire et ecclésiastique et s'accomplissaient sous l'invocation et avec le secours des saints de chaque jour et en y appliquant la grâce spéciale des fêtes correspondantes de l'Eglise. La signification de ce cercle de symboles avait rapport à tout le côté actif de sa vie extérieure. Un exemple éclaircira nos paroles. Lorsqu'autrefois Catherine Emmerich, jeune paysanne, arrachait une mauvaise herbe, elle priait Dieu d'extirper l'ivraie du champ de l'Eglise. Si ses mains étaient piquées par les orties, s'il lui fallait faire l'ouvrage des travailleurs négligents, elle offrait à Dieu sa douleur et sa fatigue, et demandait, au nom de Jésus-Christ, que les pasteurs des âmes ne se fatiguassent pas, et qu'aucun

d'eux ne cessât de travailler courageusement. Ainsi son travail manuel devenait une prière.

« Voici maintenant un exemple correspondant de sa vie contemplative et extatique. Elle avait été une fois plusieurs jours malade et dans une extase presque continuelle, pendant laquelle elle gémissait souvent et faisait avec ses doigts le geste de quelqu'un qui arrache des herbes. Elle se plaignait un matin de cuissons et de démangeaisons aux mains et aux bras, et quand on regarda de plus près, on les vit tout couverts de cloches, pareilles à celles que produit la piqûre d'ortie. Elle pria alors plusieurs personnes de sa connaissance d'unir leurs prières aux siennes à une certaine intention. Le lendemain ses doigts étaient douloureux et enflammés comme après un travail excessif. Comme on lui en demandait la cause, elle répondit : « Oh ! j'ai eu tant d'orties à arracher dans la vigne ; ceux qui en étaient chargés arrachaient seulement la tige et il me falfallait tirer péniblement les racines d'un sol pierreux. » Comme le questionneur blâmait ces travailleurs négligents, il fut tout confus de l'entendre répondre : « Vous étiez aussi de ce nombre : les travailleurs qui arrachent seulement la tige des orties et laissent subsister les racines, sont ceux qui prient négligemment. » On sut plus tard qu'elle avait prié pour plusieurs diocèses qui lui furent montrés sous l'image de vignes devastées où il fallait travailler. L'inflammation réelle de ses mains rendit témoignage de cette extirpation symbolique des orties......

« De pareilles réactions de l'esprit sur le corps, ajoute Brentano, se trouvent souvent dans la vie des personnes pieuses sujettes à l'extase. Sainte Paule, si l'on en croit saint Jérôme, visita les lieux saints en esprit comme si elle les eût visités corporellement : même chose entre autres arriva à sainte Colombe de Rieti et à sainte Lidiwine de Schiedam, dont le corps porta les traces de ce voyage spirituel : ce fut comme si elle eût réellement voyagé. Elle éprouva toutes les fatigues d'une marche pénible, se blessa aux pieds, y eut des marques qui semblaient causées par des pierres ou par des épines, enfin, se donna une entorse dont elle souffrit longtemps corpo-

rellement. Conduite à ce voyage par son ange gardien, elle entendit dire que ces blessures corporelles étaient un signe qu'elle avait été ravie en corps et en esprit (1). De semblables lésions matérielles se voyaient chez Catherine Emmerich peu d'instants après quelques-unes de ses visions. Une grande partie des voyages qu'elle fit ainsi eurent lieu en Terre Sainte, et c'est à la suite de ces grandes excursions spirituelles qu'elle eut ses révélations sur les divers événements de la vie du Christ. D'après ses récits, ses voyages à la Terre Sainte se faisaient par les chemins les plus opposés ; quelquefois même elle faisait le tour de la terre quand sa tâche spirituelle l'exigeait. Dans le cours de ses voyages, depuis sa demeure jusqu'aux pays les plus éloignés, elle portait secours à bien des gens et exerçait envers eux des œuvres spirituelles et corporelles : ceci se faisait fréquemment en paraboles. Au bout d'un an, elle refaisait le même chemin, revoyait les mêmes personnes et racontait leur avancement spirituel ou leur

(1) Nous croyons qu'il serait peut-être téméraire d'accepter cette version, bien que cependant il paraisse avéré que des déplacements corporels à travers l'espace aient eu parfois lieu. Dans notre livraison 5 de la *Revue spiritualiste*, année 1858, à propos de la biographie de Marie d'Agreda, nous avons parlé de plusieurs faits de ce genre parfaitement constatés. D'autres faits, qu'il serait trop long de rapporter ici, ont eu lieu dans des circonstances qui ne paraissent pas offrir le moindre doute sur leur véracité. Nous ne parlerons point du fait qui est rapporté d'Apollonius de Thyanes par son disciple Damis, fait que les contemporains de cet homme extraordinaire n'ont pas contredit, et sur lequel nous nous expliquerons bientôt dans la prochaine biographie du fameux philosophe, que nous préparons à l'aide de la plus minutieuse critique historique. Par ce fait, comme on sait, Apollonius se rendit invisible aux yeux de l'empereur Domitien qui méditait sa perte, et se rendit instantanément de Rome à Pouzzoles (30 lieues environ), où il avait dit à ses disciples d'aller l'attendre. Ce fait étant loin de nous, les incrédules peuvent le contester. Mais ce qui est parfaitement à notre connaissance, ce sont les ascensions aériennes dont M. Home, à l'exemple de tant d'autres, a donné la preuve. (Voir la biographie que nous avons faite de l'illustre médium.) Si, en ces circonstances, les lois de la pesanteur ont pu être violées, nous ne voyons pas en quoi un voyage aérien peut être plus difficile qu'une ascension. Que cela soit dit en passant, en faisant nos réserves, toutefois, sur le fait relatif à sainte Lidiwine de Schiedam, et en disant qu'un voyage en esprit n'implique pas la translation corporelle de celui qui l'accomplit.

rechute...... Quant à la Terre Sainte, but de ses voyages spirituels, elle l'observait dans ses plus grands détails, soit dans son passé, soit dans son présent...., car elle avait reçu la grâce inouïe d'une intuition directe de l'Ancien et du Nouveau Testament.

« Elle vit et raconta jour par jour, en décrivant avec détail, et nommant les lieux, les personnes, les fêtes, les mœurs et les miracles, les années de la prédication du Christ jusqu'à l'Ascension et l'histoire des apôtres pendant plusieurs semaines après la descente du Saint-Esprit. »

Elle passa les dernières années de sa vie au milieu de ces extases et de ces visions merveilleuses, y ajoutant les actes et les intentions de la piété, de la charité, de l'humilité et de la résignation dans ses souffrances la plus admirable qu'il se puisse imaginer.

Elle mourut le 9 février 1824, à l'époque marquée par elle longtemps à l'avance après une longue agonie, mêlée des circonstances les plus touchantes. Après sa mort, ses traits conservèrent l'empreinte sublime que leur avait donnée le reflet de sa grande âme si bonne, si aimante, si humble, si pure. On y retrouvait la trace de sa vie toute de sacrifice, de patience et de résignation. Une femme pieuse qui, deux jours après, l'ensevelit a raconté en ces termes à l'auteur de l'histoire de sa vie l'état dans lequel elle l'avait trouvée. « Les pieds étaient croisés comme les pieds d'un crucifix. Les plaies des stigmates étaient plus rouges que de coutume : lorsqu'on releva sa tête, le sang coula de son nez et de sa bouche. Tous ses membres restèrent flexibles et sans aucune roideur jusque dans le cercueil. »

Le 13 février, elle fut conduite au cimetière de Dulmen, suivie de toute la population du lieu. Ce même soir, dit Brentano, un homme riche vint, non chez Pilate, mais chez le curé du lieu. Il lui demanda le corps de la défunte, non pour le placer dans un sépulcre neuf, mais pour l'acheter, offrant une somme assez considérable au compte d'un médecin hollandais. La proposition fut repoussée comme elle devait l'être; mais il paraît que le bruit se répandit dans la petite ville

qu'on avait enlevé le corps, et on dit que le peuple se porta au cimetière pour voir si on n'avait pas violé le tombeau. Six ou sept semaines après, ces appréhensions existaient encore, et ce fut pour les faire disparaître qu'eut lieu une enquête officielle que le *Journal de littérature catholique de Kerz* mentionna en décembre 1824. Alors, dit ce journal, le tombeau et le cercueil d'Anne-Catherine Emmerich furent ouverts par ordre supérieur, en présence de sept témoins. Ils virent, avec une surprise mêlée de joie, que la corruption n'avait pas encore eu prise sur le corps de la pieuse fille. Les traits de son visage étaient riants comme ceux d'une personne qui fait un rêve agréable. Il semblait qu'elle venait d'être enterrée, et elle n'exhalait aucune odeur cadavéreuse.

Telles sont les principales circonstances qui se rattachent à la vie de Catherine Emmerich. Jusqu'ici nous avons raconté les faits dans toute leur vérité, sans les accompagner de beaucoup de commentaires. Maintenant nous allons les examiner de plus près et montrer les conclusions qu'on en doit tirer.

D'abord des incrédules nous demanderont si les faits qu'on raconte de Catherine Emmerich sont bien réels. Nous avons répondu à cet égard en citant les lieux, les témoins, les dates, les journaux contemporains qui en ont parlé. Les lieux ne sont pas très-éloignés, des témoins vivent encore, on n'a qu'à y recourir. D'ailleurs, les faits qui se rattachent à la vie de Catherine Emmerich ne sont pas isolés. Ils sont arrivés très-fréquemment, comme on peut le voir par l'histoire d'une multitude d'extatiques de tout pays, de toute religion, de toute époque. Beaucoup d'autres comme elle eurent des stigmates, merveilleuses images de la passion du Sauveur, témoin : Catherine de Raconis, Marina d'Escobar, Emilie Bichieri, Julienne Falconieri, saint François d'Assise, Véronique Giuliani, canonisée en 1831, et dont l'histoire a été publiée à Cologne en 1810 ; Colombe de Schanolt, morte à Bamberg en 1787 ; Magdeleine Lorger, morte à Hadamar en 1806 ; Rose Serra d'Oziéri en Sardaigne, stigmatisée en 1801 ; Joséphine

Kunni, du couvent de Wesen sur le lac de Wallenstadt en Suisse, laquelle vivait encore en 1815. Qui n'a entendu parler des deux illustres stigmatisées du Tyrol, Marie de Mœrl et Domenica Lazzari, lesquelles vivaient en 1832, et années suivantes, que tant de savants, de personnages dignes de foi sont allés visiter et dont il a été question dans une foule de journaux de cette époque (1) ? Avant peu nous mettrons au jour les faits non consignés encore relatifs à une stigmatisée plus récente, sœur Berthile, morte il y a quelques années, à l'hôpital Saint-Louis de Saint-Omer.

Donc, le fait merveilleux de stigmatisation est constant et ne peut être révoqué en doute. Maintenant, doit-on invoquer un pareil phénomène comme preuve d'une intervention divine et de la vérité exclusive de la croyance religieuse dans laquelle sont nés les stigmatisés ? Non. Car le phénomène de la stigmatisation, comme une foule d'autres qui revêtent un caractère merveilleux, sont arrivés dans toutes les croyances et à toutes les époques. Pour le nier, il faut ne pas connaître tout ce qui se rattache à l'histoire de l'ascétisme oriental, ce qu'on raconte des marabouts, des derviches de l'islamisme, des fakirs, des richis du brahmanisme, des lamas du bouddhisme. Il est prouvé que, sous l'empire de certaines conditions psychiques et physiologiques, l'imagination, la volonté ont une puissance créatrice capable d'enfanter les anomalies les plus surprenantes. Qui ne connaît tout ce qui peut parfois résulter des désirs de femmes enceintes sur l'organisation des enfants qu'elles doivent mettre au monde ? On n'a qu'à lire à ce sujet les annales de la médecine. Il y a deux ans, un homme de conviction, de franchise, de science et de bonne foi, M. le docteur Clever de Maldigny, est entré, à propos de faits semblables, dans des citations et des considérations aussi remarquables que pleines d'intérêt (2).

(1) Voyez sur ces deux femmes l'ouvrage intitulé *les Stigmatisées du Tyrol*, par Léon Doré. Paris, 1843. Il est rédigé d'après les attestations des témoins les plus honorables.

(2) Voir le livre de M. Auguez, publié chez Dentu, et intitulé : *Des Manifestations des Esprits*. 1 vol. in-8.

Mais, nous objectera-t-on, si c'est l'imagination qui intervient dans la production des phénomènes que l'on remarque chez les stigmatisées, à quoi bon invoquer la doctrine des Esprits relativement à Catherine Emmerich ?

Nous répondrons qu'il y a dans la vie de cette femme remarquable bien d'autres faits extraordinaires que ceux de sa stigmatisation, et que ces faits ne peuvent être expliqués autrement que par cette doctrine. D'ailleurs, elle si voyante, si sûre, si infaillible dans ses autres visions ne dit-elle pas avoir vu un Esprit s'approcher d'elle et lui toucher avec la main droite les places de son corps où apparurent depuis les stigmates ? Après avoir eu une foule d'autres apparitions si précises, se serait-elle trompée dans celle-là ? On ne doit pas le penser. Catherine Emmerich, comme tant d'autres cataleptiques ou somnambules, fut douée de la faculté de voir les Esprits sous une forme déterminée. Nous avons connu et nous connaissons des extatiques semblables, et de nos minutieuses expériences à cet égard est résultée la plus parfaite conviction.

L'imagination, la volonté sans doute sont de puissants moteurs dans la production d'une foule de phénomènes de l'ordre spiritualiste. Mais ils n'en sont pas la cause virtuelle, principiante, si nous pouvons nous exprimer ainsi; ces facultés peuvent provoquer l'action des Esprits, aider, soutenir cette action, lui donner consistance par le lien ou chaîne animique qu'elles établissent entre les Esprits et l'âme de l'extatique ; mais elles ne constituent pas l'action même. Quand les savants matérialistes, les médecins, en parlant de ces phénomènes, ont prononcé à ce sujet les mots de femmes hystériques, maladies de l'utérus, ils croient avoir tout dit et tout expliqué. Mais ces phénomènes arrivent à des hommes aussi bien qu'à des femmes ; mais qui ne voit que l'hystérie est le signe d'un certain état plus propice que tout autre à la production du phénomène, qu'il en est le moyen, mais nullement la cause originelle ?

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

AUX AMATEURS DE PSEUDONYMES ET DE TITRES USURPÉS.

Parmi les nombreux journaux de mode qui se publient à Paris, nous ne pouvons nous empêcher de signaler à nos lectrices le *Moniteur de la Toilette*, dirigé par M. Brasseur, au centre industriel, rue Pigalle, 35. Ce journal, varié et intéressant dans sa rédaction, ne laisse pas que de conserver tout particulièrement le côté usuel et pratique qui doit, avant tout, caractériser un journal de modes. C'est là, après un grand fonds de raison et de clarté, ce qui distingue la rédaction de son directeur. Le *Moniteur de la Toilette* renferme, dans chaque numéro, des articles spiritualistes pleins d'intérêt, et cette diffusion de nos doctrines, dans les organes les plus divers de la presse, prouve leur importance, leur généralité et leur actualité. M. Brasseur vient de mettre en vente chez lui un livre auquel s'intéresseront certainement les spiritualistes. Il est intitulé : les *Ames et les humains*. De plus, il est, dit-on, l'inventeur d'un appareil en carton servant aux manifestations médianimiques.

Un journal qui s'est consacré particulièrement à l'évocation des Esprits, à l'identité desquels il croit avec une foi on ne peut plus robuste, un journal qui, s'occupant de spiritualisme, a cru, on ne sait pourquoi, devoir répudier ce mot, s'est plu dernièrement à critiquer l'appareil de M. Brasseur et l'un de ses articles. Selon ce journal, le directeur du *Moniteur de la Toilette* aurait eu la simplicité de croire que son appareil suffisait à lui seul (sans médium) pour agir sous l'impulsion des Esprits. Un des collaborateurs de M. Brasseur, M. D. Hébert, a répondu à l'agresseur, se plaignant que celui-ci « ait commencé par mettre tout d'abord de côté le passage principal de l'exposé qu'il voulait apprécier, ne s'arrêtant que sur des lambeaux de phrases, découpés avec une intention manifeste et qu'il a discutés à sa manière... » On a vu, dans notre dernière livraison, que c'est justement là le procédé dont s'est servi à notre égard le pieux Roisselet de

Sauclières. Dès qu'un publiciste n'a que de tels moyens, dit M. Hébert, il n'y a pas à discuter, mais seulement à signaler le procédé purement et simplement... A cela, il ajoute : « Avant d'aller plus loin, notons que Brasseur signe ses œuvres du *nom de famille* qu'il porte légalement d'après les registres de l'état civil et qu'il a ainsi le droit de prier ses contradicteurs de se mettre de même à découvert ; car le *pseudonyme* autorise trop les *fugues*, pour ne pas dire plus. » Ceci s'adresse au critique en question qui, paraît-il, a déjà porté trois noms différents (1).

Nous ne pouvons qu'applaudir à la réplique du *Moniteur de la Toilette*. L'habitude de renier le nom de son père ou de l'altérer par des particules, des titres qui lui sont tout à fait étrangers, est devenue un véritable abus. Nous concevons cela de la part d'un écrivain dont le nom serait un assemblage de syllabes d'une consonnance malheureuse ou synonyme d'une expression prêtant à rire. Mais de la part de tout autre, c'est un travers sans excuse, surtout quand on fait profession de se consacrer à la démonstration de grandes, belles et utiles vérités. Le nombre est grand de gens qui se cachent derrière un pseudonyme ; plus grand encore est celui de ceux qui se parent de titres qui ne leur appartiennent pas. Que de bonnes âmes s'en sont souvent laissées imposer par des personnages prenant le nom de M. Bartholomé de Valclerc, ou de Nicodème de Bernay, de Basile de la Tartuffière, de Nicolas de la Proudrœillère, de Nicaise de la Charlatinière, et cela tout uniment parce qu'ils étaient nés natifs des communes de Valclerc, de Bernay, de Tartuffière, de Proudrœillère et de Charlatinière. D'autres se font appeler avec grand renfort d'armoiries baron de la Jeannottière, marquis de la Thomassinière, vidame de la Treille, chevalier de la Cuvette, etc., titres tout à fait étrangers aux archives officielles de la noblesse de France; et quand vous avez recouru aux sources, quand vous vous êtes rendu sur les lieux et avez visité les

(1) M. Alphonse Karr, dans ses *Guêpes* du 15 octobre dernier, s'est entretenu de M. Brasseur et de la discussion soulevée par son pseudo-contradicteur. L'*Univers illustré* vient de parler longuement de son livre.

actes de l'état civil, vous trouvez qu'ils sont tout simplement les fils à Gros-Jean, au rustique Thomas, et que leur fief féodal n'est rien autre que la métairie ou l'échoppe d'un farinier, d'un vigneron, d'un potier.

Est-ce que la vérité a besoin, pour triompher, de ces artifices, de toutes ces misères de la ridicule vanité? Elle ne demande que des cœurs simples, des âmes droites et sincères, puisant pour cela dans leurs convictions le talent nécessaire. Jean-Jacques Rousseau, dans son grenier de la rue Plâtrière ou dans sa cabane de Montmorency, voyait accourir à lui la plus haute noblesse de son temps, et certes ce n'était point à cause des titres qu'il portait. Qui connaît, qui parle de ces grands personnages? Personne; mais le nom du pauvre prolétaire, à l'exemple de celui d'Esope, l'esclave, et de tant d'autres sublimes déshérités, demeurera éternellement. Est-ce que Mesmer, Deleuse et tant d'autres songèrent jamais à accoler à leur nom et à en faire parade le moindre titre quelconque? Un de leurs contemporains, il est vrai, n'eut pas la même modestie, et l'on vit le Napolitain Joseph Balsamo se parer de celui de comte de Cagliostro. Aussi c'est pour cela que le nom de ce personnage est demeuré synonyme de charlatan, et qu'aujourd'hui encore les choses remarquables qu'il a faites sont contestées et suspectées. Appelons-nous donc du nom de notre père, et si nous voulons l'anoblir, à défaut de talent, que ce soit au moins par notre franchise, par des qualités simples et solides.

Et nous signons *Zéphyre Joseph Piérart*,

Fils d'Emmanuel Piérart, cultivateur, et d'Angélique Lambert, né à Dourlers (Nord), le 15 mai 1818, successivement résidant à Dourlers, la Bassée et Maubeuge (Nord), et à Paris.

Quant à ceux qui pourraient être contrariés de cet article, nous les engageons beaucoup à faire connaître comme nous l'avons fait leur état civil, les lieux de leurs diverses résidences, en quelle année et à quelle mairie ils se sont mariés.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

CONTROVERSES.

DES ACADÉMIES QUI PROCLAMENT POMPEUSEMENT COMME CHOSE NOUVELLE DES VÉRITÉS PRATIQUÉES DEPUIS LONGTEMPS PAR LE PLUS SIMPLE VULGAIRE. — DE CEUX QUI VEULENT TRANCHER LES QUESTIONS SÉRIEUSES DU SPIRITUALISME SANS LES AVOIR ÉTUDIÉES, NI EXPÉRIMENTÉES, NI CONNUES.

Les vérités spiritualistes sont aussi anciennes que le monde; on les retrouve partout: dans l'histoire des philosophies, des religions, dans les croyances, les traditions de tous les peuples. Jamais sujet n'a autant excité à diverses époques l'attention et l'émotion des esprits; jamais aucune science humaine n'a eu autant d'archives, de documents, de faits, de témoignages pour s'affirmer, se prouver et s'asseoir sur les bases solides de la démonstration. D'où vient cependant que ces vérités ne cessent d'être contestées, travesties, bafouées? D'où vient qu'en France les corps savants comme la presse se livrent à leur endroit, aux jugements, aux appréciations les plus superficielles, les plus fausses, et parfois les plus ridicules?

Hélas! comme nous l'avons déjà dit, la cause en est à l'orgueil humain, à l'empire qu'ont toujours exercé sur lui les passions, les préjugés, les idées reçues, à ce fond de légèreté et d'inconséquence qui est inhérent au caractère français, à la manie que Voltaire n'a que trop implantée dans la nation, d'éluder les questions embarrassantes pour le scepticisme de parti pris, de ne parler de ces questions qu'avec mauvaise foi, de chercher leur côté plaisant et de ne les présenter enfin aux lecteurs qu'accompagnées de pointes d'esprit qui en déguisent l'importance et la raison d'être.

Tel est le spectacle qu'ont presque toujours donné en France, soit les corps savants, soit la plupart des publicistes. Il n'est pas besoin de raconter l'histoire de nos grandes découvertes, tout d'abord méconnues, travesties, persécutées même, et qui n'ont pu trouver qu'à l'étranger les moyens d'arriver au grand jour de la réalisation. Voilà quatre-vingts ans qu'une grande vérité, le magnétisme, lutte contre le mauvais

vouloir de nos académies, et que, pratiquée, reconnue, prouvée par tout dans le monde, elle est encore un problème pour nos oracles de l'Institut et du temple d'Esculape qui attendent pour la reconnaître qu'elle ait frappé les regards du dernier des myopes. Sans doute que quelque jour on entendra dire et publier partout, à grand renfort de trompettes, qu'une grande découverte vient d'être signalée et reconnue au sein de quelqu'une de nos académies : celle qui consiste dans les admirables facultés thérapeutiques, que l'art de guérir a attendre de l'emploi des forces magnétiques et de la voyance somnambulique. Il est vrai que ces facultés sont connues dès la plus haute antiquité. Mais, s'il plaît à notre-dame l'Académie de médecine de les poser comme étant le résultat tout récent de l'œil vigilant et empressé qu'elle porte sur tous les genres de découvertes nouvelles, il faudra bien s'incliner. Ne vient-on pas de la voir ces jours derniers tout en émoi concernant une chose formidable qui, selon elle, vient d'être pour la première fois portée à la connaissance publique : l'hypnotisme? Il est vrai que cette vérité depuis longtemps court toutes les rues du monde magnétique d'Amérique et d'Europe, et est pratiquée par le dernier des saute-ruisseaux du mesmérisme ; mais s'il plaît à nos académiciens d'en faire chose nouvelle, n'ayant de valeur, n'étant connue que par suite du visa qu'elle vient de lui donner, qu'avons-nous à dire ? Nous ne sommes pas des oracles, nous, et nous avons le droit de nous taire ou de parler pour ne rien dire.

Mais que venons-nous d'alléguer à propos du refus de nos académies de reconnaître officiellement l'existence du magnétisme ? Mais cette vérité l'a été. Voici comment, écoutez :

Il y a quelques années, ayant à s'expliquer sur le phénomène des tables parlantes et tournantes, les savants qui siégent à l'Institut n'ont-ils pas dit que ces choses s'expliquaient par le magnétisme ? Or, jusque-là le magnétisme n'avait jamais été reconnu par eux, et ce n'est que la crainte que causaient à leur scepticisme les nouveaux phénomènes spiritualistes qui leur fit faire cet aveu indirect ; car, qui ne veut pas le plus se cramponne au moins, afin de se donner une apparence de

justice et d'esprit de concession, et de ne pas demeurer à bout d'explication devant des faits imprévus, surprenants, pour les gens qui n'ont jamais cru et connu que la matière.

Il en sera sans doute ainsi des vérités spiritualistes. On les reconnaîtra indirectement, d'une manière incidente, quand elles seront tombées dans le domaine de la conviction générale. Alors sans doute on verra quelque corps savant élever la voix bien haut pour proclamer, trompetter la grrrrrande, la merrrrveilleuse découverte du jour, à savoir : que l'on est parvenu à démontrer d'une manière tangible les admirables, les divines facultés de l'âme et son immortalité, et que Pythagore, Socrate, Platon, Zoroastre, le Christ, l'école d'Alexandrie, Albert le Grand, Bacon, Leibnitz, Swedenborg, etc., n'étaient pas, comme on l'a cru, tout à fait des hallucinés.

En attendant, nous n'en verrons pas moins enregistrer partout comme article d'Evangile la curieuse, la mémorable explication de Jobert de Lamballe et consorts touchant la cause originelle des *raps* médianimiques, sottement attribués à des Esprits frappeurs par de pauvres fous appelés spiritualistes.

Ah ! messieurs les savants, et vous avec eux, messieurs les journalistes, qui décidez ainsi les plus hautes questions à tort et à travers, sans la moindre connaissance de cause, que vous êtes curieux, impayables, vraiment !

La prétention de juger d'une question suppose au moins qu'on l'a avant tout étudiée, examinée longuement, minutieusement dans les faits, dans tous les documents connus. Cette étude, l'avez-vous faite pour la question spiritualiste? Nullement. Vous vous en êtes donné bien garde. Vous ne pouviez aller compromettre votre grand esprit dans l'examen de pareilles niaiseries. D'ailleurs, n'avez-vous pas la science infuse et, *à priori*, des solutions toutes trouvées. Parce qu'on vous voit tant bien que mal faire des comptes rendus qui prouvent que vous avez mis votre nez dans la science des atomes, dans les cornues et les alambics, vous vous croyez en droit de trancher sur les plus hautes questions de théodicée et de psy-

chologie, d'ontologie, de cosmogonie, de pneumatologie et de théologie ; vous croyez, après quelques semaines d'études, distraites et superficielles, y voir plus clair que n'y ont vu les Platon, les Leibnitz, les Arnaud, les Pascal, les cardinal Gousset. Tel par exemple dont les analyses scientifiques ont excité dernièrement les rires des agronomes allemands, tel qui n'a ni connu, ni cherché l'immensité des faits consignés dans les annales si variées, si nombreuses des sciences occultes, qui a même dédaigné plusieurs fois l'invitation qui lui a été faite de prendre sa part de témoignage dans les faits contemporains, tel enfin, parce qu'il a compilé cinq à six faits connus de tous, se croit autorisé à écrire une *Histoire du merveilleux*, et à dire le dernier mot sur une question immense, grande comme le monde, et qui demanderait pour être convenablement traitée, éclaircie, les travaux judicieux et suivis de nouveaux bénédictins, pendant un espace de plus de quarante années !

Tel est le peu de compétence, l'outrecuidance, la curieuse assurance de la plupart des hommes, qui chaque jour, inondent la presse de leurs railleries, de leurs négations, de leurs théories arbitraires, élaborées dans l'ignorance la plus complète du sujet, et cela sur les questions les plus délicates, qui demandent les plus minutieuses recherches puisées aux sources de l'expérience et des publications spéciales. Et dire que ces négations, ces railleries, ces décisions, sont les seules qui arrivent aux oreilles du public, qui ont cours et forment l'opinion ! Ah ! spiritualistes, c'est votre faute. Vous formez aujourd'hui une légion d'hommes puissants et convaincus. Que ne vous voit-on vous concerter, vous associer, afin d'offrir, à tout venant, des faits d'abord, ensuite un organe universellement répandu, signalé, annoncé, parlant avec autorité, et venant mettre à côté de tant de négations, de plaisanteries stupides, l'affirmation sérieuse, persuasive, irrésistible ; à côté du mensonge, la vérité ; à côté des sons jusqu'ici uniques de la mauvaise foi, de l'ignorance et de l'incrédulité matérialiste, les sons contraires de la sincérité, de la lumière et de la conviction spiritualiste. Z. J. Piérart.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

APPRÉCIATIONS ET DOCTRINES.

HISTOIRE DE CATHERINE EMMERICH, extatique, voyante, stigmatisée. — SES RÉVÉLATIONS.

Conclusion.

L'imagination, la volonté, avons-nous dit, sont de puissants moteurs dans la production d'une foule de phénomènes de l'ordre spiritualiste. Mais ils n'en sont pas la cause virtuelle, principiante, si nous pouvens nous exprimer ainsi; ces facultés peuvent provoquer l'action des Esprits, aider, soutenir cette action, lui donner consistance par le lien ou chaîne animique qu'elles établissent entre les Esprits et l'âme de l'extatique; mais elles ne constituent pas l'action même. Quand les savants matérialistes, les médecins, en parlant de ces phénomènes, ont prononcé à ce sujet les mots de femmes hystériques, maladies de l'utérus, ils croient avoir tout dit et tout expliqué. Mais ces phénomènes arrivent à des hommes aussi bien qu'à des femmes; mais qui ne voit que l'hystérie est le signe d'un certain état plus propice que tout autre à la production du phénomène, qu'il en est le moyen, mais nullement la cause originelle? Depuis quand est-il prouvé que le moyen doit être confondu avec la cause, et que quand un fait se produit à l'occasion d'une circonstance qui lui est propice, ce fait doit être attribué à la circonstance par laquelle il a seulement pu avoir lieu? Nous engageons beaucoup nos savants, nos railleurs, qui ne veulent voir que la matière en tout, de la création sans créateur, des phénomènes intelligents sans intelligence productrice, à réfléchir à ce sujet, et surtout d'apporter un peu plus de logique dans leurs théories.

Maintenant on nous dira : Que voulez-vous conclure avec votre histoire de Catherine Emmerich? Voulez-vous nous en-

seigner par là qu'il faut vivre dans la contemplation et le renoncement mystiques, que les souffrances, les crises, l'anéantissement physique de la vie extatique sont un état parfait plus agréable à Dieu, plus favorisé par lui, et qu'il nous faut tous rechercher ? — Ah ! certes, cette pensée est bien loin de nous ! L'homme placé sur cette terre, et attaché aux liens du monde physique, doit se soumettre aux lois de ce monde sans s'y asservir cependant. Il doit remplir la destinée à laquelle l'appelle son état d'incarnation, en ne perdant pas toutefois de vue qu'il y a aussi des lois et des liens spirituels qu'il ne peut méconnaître, et auxquels il est également soumis. C'est pour nous rappeler ces liens et ces lois, c'est pour réveiller et fortifier en nous l'être moral et les principes salutaires de notre élément spirituel que Dieu permet qu'il y ait çà et là et souvent des individualités comme Catherine Emmerich, afin de donner un démenti formel aux apôtres du néant et de la matière, dont les enseignements, s'ils pouvaient prévaloir à toujours, finiraient par ramener l'humanité à l'état d'animalité parfaite. Pauvre jeune fille, si pure, si sainte, si dévouée, si sublime, sois bénie ! Ta vie et celle de tes semblables sont cause que les doctrines de néant, de corruption et de désespoir, ne pourront jamais prévaloir ! Grâce à toi et à tant d'autres divins médiums, nous aurons toujours de quoi confondre l'incrédulité et le matérialisme quand ils voudront lever la tête.

Pour terminer cette étude, faible tribut payé par nous à la mémoire de l'extatique de Dulmen, il nous reste à parler de ses révélations. Comme nous l'avons dit, les révélations dont elle eut la gloire insigne d'être favorisée roulent sur la vie du Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Brentano, nous ne savons pourquoi, a cru ne devoir mettre au jour que la dernière partie de ces révélations : celle qui concerne la passion du divin crucifié. Y avait-il dans la partie antérieure des faits, des doctrines contraires à celle qu'enseigne aujourd'hui l'Eglise catholique ? Nous n'en savons rien. Disons toutefois que c'est là une lacune bien regrettable, oui, bien regrettable.

Nous ne jugerons donc que les seules révélations de Catherine Emmerich qu'il nous est donné de connaître, et telles qu'elles sont arrivées à nous, après avoir subi le contrôle de docteurs catholiques qui, sans doute, ont pu prendre soin d'en écarter tout ce qui leur aura paru peu conforme à l'orthodoxie.

Ces révélations sont une paraphrase admirable de naturel et de simplicité du récit qu'ont fait les évangélistes des derniers actes de la vie du Christ. Le fond de la relation évangélique s'y retrouve, mais avec des détails, des faits nouveaux pleins du plus immense intérêt. Brentano serait un affreux imposteur qui se serait plu à inventer à plaisir les récits attribués à Catherine Emmerich, qu'il lui aurait été impossible de les revêtir de la couleur locale, de l'exquise simplicité, des détails touchants qui les rendent si précieux. Mais non, nous devons croire que celui-ci, sauf les retranchements qui auront pu lui être suscités par l'autorité ecclésiastique, a été le fidèle secrétaire de la voyante.

Une circonstance surtout nous le prouve, c'est que, malgré tout le soin qu'il a pu prendre d'écarter de son livre tout ce qui pourrait s'éloigner des faits admis par la croyance catholique, il s'y trouve çà et là des passages qui, certes, ont échappé à toute expurgation orthodoxe. Nous en citerons trois ou quatre entre autres.

Une opinion a été souvent émise par des libres penseurs, des exégètes affranchis de toute croyance reçue, au sujet de l'éducation du Christ, des idées qui ont constitué le fond de sa doctrine, à savoir : que cette éducation s'est faite chez les esséniens, ces pythagoriciens, ces mages, ces platoniciens, ces bouddhistes du judaïsme, que nous ont fait si bien connaître Flavius Josèphe et Philon le Juif.

D'après cette opinion, le divin charpentier de Nazareth aurait été leur élève, leur disciple. Les exégètes fondent leurs raisons : 1° sur ce qu'on ne sait rien du Christ depuis l'âge de 12 ans jusqu'à l'époque de sa vocation, qu'aucun fait, pas le plus petit acte ne le montre ni à Nazareth, ni à Jérusalem pendant cet espace de temps ; 2° sur ce que dans un pays que couvraient partout les communautés esséniennes, Jésus

a fort bien pu être du nombre des enfants que ces communautés vouées au célibat accueillaient dans leur sein pour se recruter et perpétuer leurs doctrines ; 3° la raison en est aussi de ce que le genre de vie du Christ et de ses premiers sectateurs, leurs doctrines, leurs enseignements spiritualistes, leur métaphysique, leur pratique de la médecine thaumaturgique et de la communauté des biens, leur ascétisme, leurs croyances et leurs espérances résurrectionistes, étaient particulièrement l'apanage des esséniens, dont le nom, d'ailleurs, de même que celui de thérapeutes, de Jésus, Josué, Jessé, Esaïe, Esséens, signifie médecin, sauveur, guérisseur, homme qui croit et pratique la doctrine de la vie, qui est la vie même. La quatrième raison, enfin, c'est que les premiers chrétiens furent souvent appelés esséniens, comme on peut le voir par saint Epiphane, l'un des pères du IVe siècle dans ses *Hæres.* XXIX, ch. IV (1).

Eh bien, dans ses révélations, Catherine Emmerich raconte plusieurs faits qui tendent à fortifier cette opinion. En différents endroits, elle nous montre le Christ lié avec des esséniens, l'objet de leur dévouement fraternel, suivi par eux dans les tragiques épreuves de sa passion. C'est ainsi, page 167, qu'en parlant de Sadoch, cousin de Séraphia (sainte Véronique), homme courageux, qui osa élever la voix en faveur du Christ, son ami, du sein de la foule qui encombrait les avenues du tribunal de Pilate, Catherine dit qu'il avait, ainsi que sa femme, renoncé au monde pour vivre dans la continence comme le faisaient les esséniens ; c'est ainsi qu'en parlant, page 126, des reproches qui furent faits à Jésus devant Caïphe de s'être abstenu, ainsi que ses disciples, de sacrifier dans le temple, la voyante de Dulmen ajoute que cette accusation était sans valeur, attendu que les esséniens ne faisaient point sacrifier et n'étaient passibles d'aucune peine pour cela ; c'est

(1) Pierre Leroux développe admirablement cette thèse, en l'appuyant de démonstrations philologiques, dans son livre de l'*Égalité* et dans le précieux et savant ouvrage qu'il a publié sous le titre de l'*Humanité*, *son principe et son avenir*. Voir tom. II, pages 235 et suivantes. Nous en reproduisons ci-après un fragment. Il prouve aussi, d'après des Pères, que Jésus avait plus de trente-trois ans lorsqu'il mourut.

ainsi, page 248, que la sainte famille est montrée logeant à différentes reprises à Jérusalem, dans une auberge tenue par deux vieillards esséniens; c'est ainsi enfin, page 205, que Brentano parlant des visions qu'eut Catherine Emmerich relativement à la première année de la prédication de Jésus, dit que dans ces visions elle vit celui-ci s'entretenir avec un vieil essénien, nommé Eliud, neveu de Zacharie, père de Jean-Baptiste. — Si l'espace nous le permettait, nous citerions d'autres faits à l'appui de notre opinion, pour montrer, d'une part, la nature essénienne du Christ et de ses enseignements; de l'autre, pour montrer qu'en rapportant ces faits, Catherine ne fut nullement l'écho des croyances qu'elle avait reçues de son éducation catholique.

Il y a un autre fait, raconté par elle, qui vient surtout à l'appui de ce dernier point. Ainsi, dans toutes les communions chrétiennes il y a une croyance unanime que n'atteste que trop bien du reste le signe de la rédemption arboré dans l'univers entier, c'est celle qui fait du poteau sur lequel Jésus fut supplicié une croix ordinaire, semblable à celles qui, en général, étaient en usage dans l'antiquité. Eh bien! Catherine Emmerich dit formellement que cette croix, contrairement à celles des deux larrons, eut la forme d'un Y, à l'embranchement duquel la tête du divin crucifié se serait trouvée, tandis que ses pieds reposaient cloués sur un petit plateau, emboité dans le pied du poteau, et que les bras étaient fixés le long des deux branches. Le Christ, sur le chemin du Calvaire, aurait porté le corps principal de la croix, le long duquel on avait attaché avec des cordes les branches qui devaient y être adaptées à l'aide d'ouvertures. Entre les deux branches on ajouta un bout au corps principal du poteau afin d'y pouvoir fixer l'inscription de Pilate.

Ces faits, avec les détails nombreux, pleins d'exactitude, que la voyante donne sur les mœurs, costumes, habitudes et caractère des Hébreux et des Romains, sur la topographie de Jérusalem et sur une foule d'autres points tout à fait inconnus d'elle, pauvre paysanne qui n'a jamais connu que son catéchisme, ces faits, disons-nous, avec l'ensemble des autres

révélations de Catherine Emmerich, que Brentano, pas plus qu'elle, n'a dû connaître à l'avance, et qui sont de la plus grande vraisemblance historique, nous montre tout l'intérêt, tout le caractère véridique qui s'attache au remarquable livre dont nous faisons ici l'analyse. Le récit de la Cène, l'arrestation du Christ, sa conduite du jardin des Oliviers vers la maison d'Anne, beau-père de Caïphe, à travers l'Ophel, quartier des artisans, espèce de faubourg de Jérusalem qu'habitaient des hommes simples tout dévoués au Christ, qui s'émurent même de son arrestation, et dont on eut peine à contenir le soulèvement; les intrigues du Synédrium, des prêtres et des riches pharisiens qui avaient préparé habilement cette arrestation et avaient groupé autour d'eux tous leurs partisans venus de différents points de la Palestine à Jérusalem à l'occasion de la célébration de la Pâque, l'argent distribué par cette oligarchie sacerdotale pour corrompre et exciter la plèbe afin de peser sur les décisions du procurateur Pilate; les différents jugements de Jésus, ses souffrances, les incidents douloureux et tragiques du chemin de la croix et de la crucifixion, sont racontés par la voyante de Dulmen avec des détails dont l'intérêt et la vraisemblance ne s'interrompent nulle part et vous causent la plus indicible émotion. Il est possible que les croyances particulières d'Anne-Catherine se soient parfois mêlées à ses révélations; que ceux qui ont revu le livre avant sa publication y aient retranché tout ce qui pouvait heurter leurs convictions orthodoxes, mais, tel qu'il est, ce livre nous paraît être un des monuments les plus attachants, les plus remarquables du christianisme, car il est avéré pour nous que tout n'y est pas mensonge, illusion. Il serait facile, du reste, d'avoir des preuves matérielles de la vérité des faits qui y sont rapportés. Catherine Emmerich, en parlant de certains édifices, de certaines constructions de Jérusalem, dit qu'on en retrouverait encore aujourd'hui des traces, des fondements à tels et tels endroits qu'elle indique. C'est ainsi que, page 231, parlant de l'indignation où fut Claudia Procle, femme de Pilate, de voir celui-ci consentir au supplice du Christ, au mépris de la parole qu'il lui avait

donnée, Catherine ajoute que l'épouse du procurateur s'enfuit le soir de ce jour même de son palais et chercha un asile secret au sein des partisans de Jésus, tandis qu'un ami du Sauveur gravait sur une pierre verdâtre, derrière la terrasse de Gabbatha, deux lignes où se trouvaient les mots de *judex injustus* et le nom de *Claudia Procle*. Cette pierre, dit-elle, se trouve encore dans les fondements d'une maison ou d'une église à Jérusalem, au lieu où se trouvait Gabbatha (1).

Mais qu'avons-nous besoin d'accumuler les raisons qui peuvent donner un cachet de vérité au récit de l'extatique de Dulmen? Est-ce qu'il n'y a pas une foule de récits historiques faits aussi par d'autres voyants sur des événements du passé qui leur étaient tout à fait étrangers à l'état veille? Quand une somnambule voit à des distances infinies ce qui s'y passe, ce qui s'y est passé en fait d'événements modernes, qu'elle a le don de lire dans les âmes à travers l'espace, de percer de ses regards spirituels les corps les plus opaques, pourquoi un extatique, dans les meilleures conditions du déveleloppement animique, de concentration de pensée, n'aurait-il pas le don d'intuition relativement aux grands événements de l'histoire ancienne? D'ailleurs, si les âmes ne se réincarnent pas, contrairement à ce qu'on a si souvent prétendu, pourquoi des Esprits du passé ne viendraient-ils pas faire à des médiums de premier ordre révélation des événements auxquels ils ont assisté? Ces événements, conformément à une autre doctrine, ne peuvent-ils pas aussi avoir leur reflet dans l'immense, univer-

(1) Nous connaissons l'ambassadeur de France à Jérusalem. C'est un homme sérieux, ami de la vérité. Nous lui envoyons ce journal. Si le récit de Catherine Emmerich est vrai, que le hasard ou une circonstance quelconque aide à retrouver l'inscription dont il s'agit, et que la nouvelle en vienne à sa connaissance, nous ne doutons pas qu'il saura rendre témoignage du fait. Comme on peut le voir par un article de *l'Univers*, reproduit par la *Semaine religieuse* du 25 décembre 1859, on est, du reste, en ce moment en train de faire des fouilles nombreuses à certains endroits de la vieille Jérusalem illustrés par la passion du Christ. Ces fouilles, faites sous la direction de M. Giova, architecte du palais de France à Constantinople, pour le compte de la congrégation de *l'Œuvre de Notre-Dame de Sion*, ont déjà produit des résultats curieux. Puissent-elles se diriger vers le quartier de Gabbatha!

sel et impérissable océan ou réceptacle des idées, des émotions, des impressions, des vérités et des convictions produites par l'humanité à toutes les époques du temps ? Quand nous avons vu en Amérique Davis, un pauvre cordonnier, parfaitement étranger à l'histoire de la Grèce, se dire inspiré par l'Esprit de Solon et faire le récit circonstancié de tous les événements arrivés dans la péninsule hellénique au temps du législateur d'Athènes; quand à Paris, sous nos yeux, une jeune fille médium, Ermance Dufau, qui connaît à peine les éléments les plus abrégés de l'histoire de France, dicte en public des histoires complètes de Jeanne d'Arc, de saint Louis et de Louis XI, avec des détails plus complets même que ceux de nos chroniqueurs; quand tant de médiums de nos jours ont la révélation constatée d'une foule de faits historiques qui leur étaient parfaitement inconnus, pourquoi douter des visions d'Anne Catherine Emmerich, l'une des plus remarquables voyantes qui aient paru sur la terre, jeune fille si pure, si sainte, si dévouée, si sublime de résignation et de charité, qu'on ne sait si les vertus extraordinaires de sa vie ne sont pas plus miraculeuses encore que ses révélations et ses stigmates ?

Ah! que l'humanité a bien peu conscience encore de ce qui est en elle! Ah! que nous connaissons bien peu tous les trésors que renferme le principe spirituel de notre être, et combien sont nombreuses et divines les facultés de notre âme lorsqu'elle s'affranchit des liens, du voile épais de la matière! Oui, nous le disons avec Platon, Plotin, saint Jean, le Christ et le Psalmiste, nous pouvons tous redevenir des dieux, retrouver et développer en nous, si nous le voulons, le divin, et, selon l'expression de l'immortel Béranger, replacer le monde plus près de sa céleste origine! Le moment est venu de proclamer cette vérité, de faire reprendre aux hommes conscience d'eux-mêmes et d'annoncer l'approche du grand renouvellement moral, religieux dont le spiritualisme prépare le triomphe.

Si Dieu nous a choisis pour être un des mille ouvriers de cette œuvre, qu'il nous donne l'inspiration et la force, afin

que nous ne faillissions pas à notre tâche. Nous ne lui demandons rien autre de toutes les félicités d'ici-bas (1).

Z. J. PIÉRART.

JÉSUS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS FURENT DES ESSÉNIENS. FRAGMENT A CE SUJET EXTRAIT DU LIVRE DE L'*Humanité, de son principe et de son avenir*, PAR PIERRE LEROUX.

Jésus, avant sa prédication qu'il commença, suivant l'Evangile, vers l'âge de trente ans, devait nécessairement appartenir à l'une des trois grandes religions ou sectes entre lesquelles se divisait le mosaïsme. A laquelle des trois appartenait-il? J'ai démontré dans un autre écrit qu'il était essénien.

Entre la métaphysique, la morale et les sacrements ou mystères du christianisme primitif, je défie tout homme de bonne foi de constater une différence quelconque, à cette seule exception que Jésus se crut le Messie et prêcha la prochaine palingénésie du monde.

Nous connaissons admirablement, par Josèphe et Philon, la doctrine et la pratique des esséniens; seulement ces témoignages, si importants pour l'histoire du développement religieux de l'humanité, n'avaient été jusqu'ici ni assez remarqués, ni assez compris. Les Pères du IVe et du Ve siècles, ne voyant en effet aucune différence entre l'essénianisme, tel qu'il se trouve, par exemple, décrit chez les thérapeutes d'Egypte par Philon, et le christianisme primitif, se plurent à supposer naïvement que ces thérapeutes étaient des chrétiens. Quelques savants modernes avaient, il est vrai, élevé des doutes sur ce point; mais on n'était pas arrivé à une solution évidente et à des conclusions certaines.

Je crois avoir dissipé ces nuages. J'ai prouvé que le traité de Philon sur les thérapeutes est certainement antérieur à

(1) Dans notre premier article sur Catherine Emmerich, il s'est glissé plusieurs erreurs; c'est ainsi : 1° que nous la faisons mourir en 1825, tandis que c'est en février 1824; 2° que nous faisons Sailer évêque de Munster, tandis qu'il le fut de Ratisbonne. Ce digne prélat, qui fut un des plus illustres soutiens du catholicisme en Allemagne, eut pour successeur un personnage non moins recommandable, le pieux Wittman. C'est à la demande de ce dernier que Brentano a publié son livre des révélations de Catherine Emmerich.

la prédication de Jésus et peut-être même à sa naissance; j'ai prouvé l'identité des esséniens de Judée et des thérapeutes d'Egypte; j'ai prouvé que l'Eucharistie était le rit fondamental de la religion essénienne; j'ai montré que ce rit de l'Eucharistie ou du banquet égalitaire découlait directement de la vraie doctrine méthaphysique de la vie, et se rattachait traditionnellement à l'antique religion dont nous retrouvons l'empreinte dans la Pâque des Juifs, dans le banquet commun des législations doriennes, dans le repas commun de Sparte, des hétairies carthaginoises et des anciens peuples d'Italie. L'essence religieuse de ce rit et sa haute antiquité ressortent évidemment des rapprochements que j'ai faits, d'après des témoignages historiques incontestables, dans l'écrit auquel je renvoie. Il est donc bien certain aujourd'hui que la doctrine de la *communion*, la doctrine de la *fraternité*, la doctrine du Christ, en un mot, a eu sa racine dans l'antique essénianisme, l'une des trois interprétations de Moïse et la plus profonde de ces interprétations, au jugement d'écrivains juifs compétents, tels que Josèphe et Philon, qui pourtant étaient pharisiens. Je le répète, parce que j'ai à cet égard la conviction que donne l'évidence; lisez ces passages de Josèphe et de Philon, puis lisez l'Evangile, vous n'aurez pas changé de lecture; vous vous croirez toujours dans le même livre, en ce sens que non-seulement le baptême, l'Eucharistie et toutes les institutions esséniennes vous rappelleront trait pour trait l'Eglise chrétienne primitive, mais que la morale et la métaphysique des esséniens et de Jésus vous paraîtront si visiblement identiques, que vous n'aurez pas même l'idée d'une différence de quelque valeur. Et comment nierait-on ce rapport, quand il est bien certain et bien connu que les quakers et les moraves n'ont fait que rétablir parmi eux, jusque dans ses moindres détails, la pratique des esséniens, et qu'ils se sont trouvés naturellement par là, sous le rapport évangélique, en tête de toutes les sectes chrétiennes?

Avec une identité si évidente et si parfaite avec les dogmes de l'essénianisme et les dogmes de l'Evangile, peut-on sérieusement supposer que Jésus n'ait pas vécu dans cette secte? Il aurait donc été, dans cette hypothèse, essénien sans le savoir! Mais quelle absurdité! Les esséniens étaient aussi connus de tout le monde en Judée au temps de Jésus, et bien des siècles avant Jésus, que les deux autres sectes. A huit ou dix lieues de Bethléem, où l'on suppose que naquit Jésus, à dix ou douze lieues de Jérusalem, s'étendaient les villages esséniens sur les bords de la mer Morte. Comment Jésus aurait-il fait

pour ne pas savoir que, si près de lui, deux ou trois mille hommes pratiquaient le mosaïsme le plus saint et regardé comme le plus saint? Mais la secte essénienne ne se bornait même pas, comme on se l'imagine, à ces espèces de moines confinés sur ce point de la Judée. Ceux-là pratiquaient le célibat, comme firent les moines chrétiens; mais il y avait pourtant, dans les villes juives et dans les pays étrangers où étaient répandus les Juifs, des esséniens mariés, vivant en familles, et participant, jusqu'à un certain degré, à la vie générale de la nation. En un mot, l'essénianisme était l'une des trois sectes entre lesquelles se divisait la nation juive. Comment Jésus aurait-il fait pour ne pas savoir ce que tout le monde savait, qu'il existait trois interprétations ou deutéroses principales du mosaïsme, qui luttaient ensemble depuis des siècles, et que l'essénianisme en était une? L'histoire juive antérieure à Jésus est pleine de faits qui se rapportent au rôle qu'avait joué depuis des siècles la doctrine essénienne, et l'on veut que Jésus ignorât cette secte! En vérité, cela est trop absurde.

On m'a demandé de prouver par l'Evangile que Jésus était essénien. On convient que, dans l'Evangile, Jésus poursuit vivement les pharisiens, saducéens, hérodiens, toutes les sectes juives, sans attaquer d'un seul mot l'essénianisme. Mais ce qui n'est pas suffisant, me dit-on, et la conformité de tout ce qui sort de la bouche de Jésus avec les préceptes de l'essénianisme, sans qu'il y ait jamais une seule parole de Jésus qui ne soit essénienne de fait ou de tendance, ne suffit pas non plus. Prouvez-nous par l'Evangile que Jésus était essénien.

Il paraît que ceux qui m'ont demandé cette preuve, et qui lisent par devoir et par état ce livre, ne comprennent pas bien ce qu'ils lisent chaque jour. Ils auraient dû voir qu'un des quatre Evangiles, celui de saint Marc, est complétement essénien, quant au dogme, et qu'un autre, celui de saint Luc, bien qu'appartenant sous certains rapports à la tradition pharisienne, renferme aussi des marques incontestables d'un dogme particulier aux esséniens. Je vais dire tout de suite quel est ce dogme.

N'est-il pas vrai que l'Evangile de saint Luc renferme une certaine parabole du mauvais riche et du Lazare, et que dans cette parabole: « Le mauvais riche étant en enfer (ἐν τῷ ἅδῃ) et dans les tourments, leva les yeux et vit de bien loin Abraham et Lazare dans son sein; »; qu'il supplia Abraham de

lui envoyer Lazare, « afin que celui-ci trempât dans l'eau le bout de son doigt pour lui rafraîchir la langue ; car le mauvais riche était extrêmement tourmenté dans cette flamme (ἐν τῇ φλογί ταύτῃ) ; » mais qu'Abraham lui répond entre autres choses : « Il y a un grand abîme (χάσμα μέγα) entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, non plus que ceux qui voudraient passer de là ici. » A quelle secte juive une telle parabole, qui suppose nécessairement un enfer et un paradis, peut-elle appartenir ? Evidemment, pour qui connaît les anciennes sectes juives, cette parabole est essénienne. Jamais saducéen, jamais pharisien n'aurait dit ou écrit pareille chose. Le propre des saducéens était de nier radicalement toute vie future ; le propre des pharisiens était de croire au retour des bons dans la vie, dans la nature, dans la réalité, dans l'humanité, mais de rejeter l'opinion que les âmes, après la mort, allaient habiter des lieux particuliers, des enfers ou des paradis. Le propre des esséniens, au contraire, était de croire à des lieux semblables à ceux que les Grecs appelaient Champs Elysées et Tartare. Les pharisiens, vers le temps de Jésus, avaient adopté, il est vrai, l'idée de la *résurrection*, c'est-à-dire d'une *résurrection générale*, l'idée de la *palingénesie* que les saducéens s'obstinaient à rejeter, comme ils avaient rejeté antérieurement toute autre hypothèse de vie future. Mais du *résurrectionisme* à l'opinion qui fait la base de la parabole du Lazare, il y a une immense différence. Un pharisien *résurrectionniste* aurait pu dire que les âmes des Juifs étaient reçues dans le *sein d'Abraham* jusqu'à ce que vînt la *résurrection ;* mais il n'aurait pas assurément employé ces images d'enfer et de paradis. Donc cette parabole est essénienne ; donc, si cette parabole est de Jésus, Jésus était essénien ; et, si elle n'est pas de Jésus, mais des Evangiles, du moins faut-il admettre que l'essénianisme se trouve profondément marqué dans les Evangiles, par ce qu'il y avait de plus particulier et de plus distinct au regard des autres sectes juives.

Il est si vrai que Jésus était essénien, que ses disciples furent d'abord connus sous le nom d'*esséniens.* Ce n'est que huit ans après la passion de Jésus que quelques-uns prirent à Antioche le nom de chrétiens. « Ce fut à Antioche, disent les *actes des apôtres*, que les disciples commencèrent à prendre le nom de chrétiens (1). » Or, avant qu'ils ne prissent eux-mêmes à Antioche le nom de chrétiens, comment les appelait-on ? *Esséniens.* C'est du moins ce qu'affirme très-

(1) Act. Chap. XI, verset 26.

positivement saint Epiphane. Ce Père, parlant de l'hérésie des Nazaréens, s'exprime ainsi : « Leur nom vient de ce que les premiers chrétiens étaient, au commencement, désignés par le nom général de Nazaréens ; ensuite, après peu de temps, on leur donna le nom d'esséniens, avant que les disciples ne prissent eux-mêmes à Antioche le nom de chrétiens. » Ainsi voilà qui est certain, suivant ce Père, le plus versé peut-être de tous les Pères du christianisme dans les origines juives, les premiers chrétiens portèrent le nom d'*esséniens* jusqu'à la conférence d'Antioche. Encore faut-il ajouter que ceux qui prirent part à cette conférence formaient une troupe séparée, étant tous dans le mouvement de saint Paul pour la publication aux Gentils, et que les disciples du Christ n'y assistèrent pas. Ces disciples se contentaient d'approuver de loin ce qu'on faisait pour la conversion des Gentils. Ils en vinrent à décider que l'observation de la loi de Moïse n'était pas indispensable pour les Gentils convertis ; mais eux-mêmes continuèrent de judaïser. Vingt ans après la conférence d'Antioche, vers l'an 64 de notre ère, nous voyons saint Paul, de retour à Jérusalem de ses voyages, obligé par les apôtres de judaïser. Il est évident, par ce qui se passa alors (1) que les chrétiens de Jérusalem se considéraient et étaient considérés comme une secte juive. Comment, eux qui tremblent des dangers que leur apporte saint Paul, et qui l'obligent à réfuter les bruits répandus contre lui qu'il enseignait une religion différente du mosaïsme, auraient-ils pris hardiment le nom de chrétiens ! Il est évident que cette désignation était encore inconnue pour les chrétiens de Judée en l'an 64. Or, la prise de Jérusalem par Titus arriva en 71. On peut donc affirmer que les Juifs ne furent pas désignés en Judée sous le nom de chrétiens avant le grand événement qui renversa le pays de fond en comble, et que le nom d'*esséniens* fut celui sous lequel on les désigna pendant tout cet espace de temps.

(La fin au prochain numéro.)

(1) Act., chap. XXI.

VARIÉTÉS.

PLOTIN, CHEF DE L'ÉCOLE NÉO-PLATONICIENNE. — NOTICE SUR SA VIE ET SES *Ennéades*, RÉCEMMENT TRADUITES EN FRANÇAIS, 3 gros volumes in-8.

L'école d'Alexandrie fut la plus haute expression du spiritualisme dans l'antiquité. Nous pourrions même ajouter qu'elle en a traité et résumé les questions mieux qu'il n'a été fait partout ailleurs. Depuis, on n'a ni fait ni mieux dit qu'elle.

Alexandrie, située au carrefour où venaient se rencontrer tous les hommes éclairés de l'antiquité, se heurter et se fondre toutes les doctrines, tous les courants d'opinion qui avaient surgi des quatre points de l'horizon, devait plus que toute autre cité avoir l'honneur de donner naissance à une telle école.

Là s'étaient maintenues les traditions et les croyances élevées des prêtres égyptiens, ces instituteurs du divin législateur des Hébreux ; là, un contact plus suivi que partout ailleurs s'établit avec les brames et les bouddhistes de la grande presqu'île Indousthanique, antique terre des merveilles, de la contemplation et des révélations ; là, ce qui restait de la civilisation chaldéenne et du magisme persan avait été recueilli et conservé sous les auspices de l'administration paternelle et éclairée des Ptolémées ; là, près des lieux où elle avait pris sa source, était revenue se dévoiler la Cabale herméti-sacerdotale des rabbins juifs et toute la philosophie du mosaïsme ; là, les navigateurs phéniciens avaient donné une idée des doctrines profondes du druidisme, puisées par eux sur les plages lointaines où il avait grandi et porté des fruits remarquables ; là avaient été aussi apportées les traditions de l'antique Etrurie, de ses lucumons et de ses sybilles ; là venaient de fleurir les thérapeutes, ces pythagoriciens du judaïsme ; là enfin, les disciples de Platon avaient abordé en foule et développé admirablement les doctrines du chef divin de l'école académique. Aussi de ce contact, de cette fusion, sortit-il

un éclectisme élevé, savant, profond, à qui il appartenait de dire le dernier mot sur tout ce que l'antiquité avait entrevu, enseigné et produit en fait de spiritualisme. C'est dans le vaste répertoire des idées de cette école célèbre que les religions nouvelles allèrent puiser les lumières philosophiques, à l'aide desquelles elles devaient constituer leurs dogmes, prendre corps, trouver leur formule canonique officielle, devenir symbole déterminé...

Le génie le plus remarquable de cette brillante école, l'homme qui en fut l'expression la plus élevée, est sans contredit l'illustre Plotin. Qu'il nous soit donc permis de donner sur cet homme et sur ses œuvres quelques renseignements, et cela, d'après Porphyre, le premier de ses disciples.

Plotin naquit dans un pays qui fut par excellence celui des ascètes, des contemplatifs, des voyants : la Thébaïde. C'est à Lycopolis, ville de cette antique et première terre de la civilisation, qu'il vit le jour en 205 de notre ère. C'est à vingt-huit ans seulement que commença son goût pour les études philosophiques. Son maître et professeur fut le mystique Ammonius Saccas, cet initié des doctrines magiques du masdéisme, des brames et du gnosticisme, qui fut le fondateur du néoplatonisme. Curieux d'aller vérifier sur les lieux les doctrines de son maître, de parcourir la Perse et les Indes, il prit du service dans l'armée que l'empereur Gordien conduisit au delà de l'Euphrate. Au retour de cette expédition malheureuse, où sa vie courut de grands dangers, il se rendit à Rome et y ouvrit une école philosophique, où bientôt il vit affluer des disciples de tout âge, de tout rang et des deux sexes. Son costume, sa vie pythagoricienne, marquée par un silence mystérieux, de longs jeûnes, non moins que la nouveauté et la sublimité de sa métaphysique, rappelaient Appollonius de Thyanes, et exerçaient sur la foule une profonde impression. L'opinion qu'on eut de son caractère, de sa sagesse et de ses lumières, fut tellement grande, qu'on rapporte que souvent, à la veille de leur mort, des personnes vinrent lui confier leurs biens et leurs enfants comme au plus sûr des protecteurs. On le prenait pour arbitre dans les pro-

cès. L'empereur Gallien fut au nombre de ses admirateurs. Il voulut même rebâtir une ville ruinée en Campanie, afin que le philosophe pût, avec ses disciples, aller y réaliser les lois idéales de la république de Platon. Cette ville devait s'appeler Platonopolis. Des intrigues, suscitées par l'envie et la méchanceté de ses ennemis, firent avorter ce projet. Devenu vieux et infirme, Plotin se retira non loin de Rome, dans une famille amie qui pourvut à tous ses besoins jusqu'à sa mort, arrivée en l'an 270 de Jésus-Christ. Sa mort, comme sa vie, fut sublime d'abnégation, d'humilité, de renoncement aux vanités et aux sensualités de la vie. Il n'avait jamais voulu dire le jour ni le mois où il était né, de crainte qu'on ne célébrât l'anniversaire de sa naissance par des repas ou des sacrifices. Sur le point d'expirer, il prononça ces paroles, dignes d'un disciple de Platon : « Je fais un dernier effort pour réunir ce qu'il y a de divin en nous à ce qu'il y a de divin dans l'univers. »

Porphyre, dans sa notice biographique, a fait connaître sur la vie de cet homme admirable plusieurs traits particuliers qu'on nous saura gré de reproduire.

Il était, dit-il, sujet à une affection chronique de l'estomac ; cependant il ne voulut jamais d'autre remède que celui qui consistait à se faire frictionner chez lui par des hommes robustes. Ce fait prouve toute l'importance qu'il attachait aux frictions, remède usité généralement dans l'antiquité, qui est encore presque exclusivement en usage chez les sauvages et qui prouve qu'on apprécia de tout temps l'action principalement magnétique de ce moyen de guérison. — La peste ayant atteint mortellement ceux qui allaient journellement le frictionner, dit Porphyre, il négligea d'avoir recours à d'autres, et cette interruption lui causa une esquinancie, à la suite de laquelle sa belle et forte voix demeura indéfiniment enrouée, tandis qu'il devenait presque aveugle et que des ulcères lui survenaient aux pieds et aux mains.

Maltraité par la nature, Plotin le fut aussi par les hommes, par les envieux surtout. Parmi ceux qui se donnaient pour philosophes, dit Pophyre, il y avait un nommé Olympius, qui,

pendant quelque temps, avait été comme lui disciple d'Ammonius, à Alexandrie. Comme il voulait l'emporter sur Plotin, il le traita avec mépris, et s'acharna contre lui au point qu'il essaya de l'ensorceler en recourant à des opérations magiques; mais s'étant aperçu que son entreprise tournait contre lui-même, il convint avec ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle faisait retomber sur ses ennemis les maléfices qu'il dirigeait contre lui. La première fois qu'Olympius voulut lui nuire, Plotin s'en étant aperçu, dit: « En ce moment même, le corps d'Olympius éprouve des convulsions et se resserre comme une bourse. » Celui-ci ayant donc éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait les maux mêmes qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin ses maléfices.

Cette particularité curieuse de la vie du philosophe néo-platonicien prouve trois choses : 1° c'est que les pratiques de l'envoûtement et de la sorcellerie étaient connues et pratiquées dans l'antiquité; 2° qu'il n'est pas toujours bon de s'y adonner, et que cela soit dit à nos envoûteurs, à nos magiciens modernes; 3° que Plotin était un médium, un vrai voyant, protégé par un génie supérieur.

C'est de quoi convient du reste son biographe. « Plotin, dit-il, avait une supériorité naturelle sur les autres hommes. Un prêtre égyptien, dans un voyage à Rome, fit connaissance avec lui par le moyen d'un ami commun. S'étant mis en tête de donner des preuves de sa sagesse, il pria Plotin de venir voir l'apparition d'un démon familier, qui lui obéissait dès qu'il l'appelait. L'évocation devait avoir lieu dans une chapelle d'Isis : l'Egyptien assurait n'avoir trouvé que cet endroit qui fût pur dans Rome. Il évoqua donc son démon. Mais à sa place on vit paraître un dieu (1) qui était d'un ordre supérieur à celui des démons (lisez Esprits inférieurs), ce qui fit dire à l'Egyptien : « Vous êtes heureux, Plotin, vous avez « pour démon un dieu au lieu d'un être d'un ordre inférieur. » On ne put faire aucune question au dieu ni le voir plus long-

(1) C'est ainsi que les philosophes platoniciens en général désignaient les Esprits supérieurs ou bons génies.

temps, un ami qui gardait les oiseaux les ayant étouffés soit par jalousie, soit par crainte (1).

« Plotin, qui avait pour démon un dieu, continue Porphyre, tenait toujours les yeux de son esprit divin attachés sur ce divin gardien. C'est ce qui lui fit écrire le livre intitulé : *Du Démon qui nous est échu en partage* (Ennéade III, liv. IV). Il tâche d'y expliquer les différences qu'il y a entre les divers démons qui veillent sur les hommes. Le philosophe Amélius, qui était fort exact à sacrifier et qui célébrait avec soin la fête de la nouvelle lune, pria un jour Plotin de venir assister avec lui à une cérémonie de ce genre. Plotin lui répondit : « C'est à ces dieux de venir me chercher, et non pas à moi « d'aller les trouver. » Nous ne pûmes comprendre pourquoi il tenait un discours dans lequel paraissait tant de fierté, et nous n'osâmes pas lui en demander la raison.

« Il avait une si parfaite connaissance du caractère des hommes et de leurs façons de penser, qu'il découvrait les objets volés, et qu'il prévoyait ce que chacun de ceux avec qui il vivait deviendrait un jour. On avait volé un collier magnifique à Chioné, veuve respectable qui demeurait chez lui avec ses enfants. On fit venir les esclaves ; Plotin les envisagea tous, et, en montrant l'un d'eux, il dit : « C'est celui-ci qui a commis le vol. On lui donna les étrivières : il nia longtemps, enfin il avoua et rendit le collier. Plotin prédisait ce que devait être chacun des jeunes gens qui le fréquentaient : il assura que Polémon, l'un d'eux, avait des dispositions à l'amour, et qu'il vivrait peu de temps ; c'est ce qui arriva. Il s'aperçut que j'avais dessein de sortir de la vie : il vint me trouver et me dit que ce projet ne supposait pas un esprit sain, que c'était l'effet de la mélancolie. Il m'ordonna de voyager. Je lui obéis. J'allai en Sicile pour y écouter Probus, célèbre philosophe, qui demeurait à Lilybée. Je fus guéri ainsi de l'envie de mourir, mais je fus privé du plaisir de demeurer avec Plotin jusqu'à sa mort. »

Quelques années après la mort de Plotin, le philosophe

(1) Ces oiseaux servaient à l'opération magique.

Amélius alla consulter l'oracle tant vanté de Delphes afin de savoir ce qu'était devenue l'âme de Plotin. On sait que les femmes ou pythies qui rendaient ces oracles fameux n'étaient rien autres que des personnes choisies à cause de leurs facultés psychiques, mises par des moyens particuliers dans l'état de charme ou d'inspiration qui distingue nos médiums, nos somnambules actuels et en font parfois des instruments éminemment propres aux manifestations du divin, aux révélations médîanimiques. L'âme de Plotin étant donc évoquée, la pythie de Delphes répondit les paroles suivantes, que nous ne pouvons passer sous silence à cause de leur cacactère éminemment spiritualiste.

..... « Démon (lisez Esprit), qui étais homme et qui maintenant es dans l'ordre divin des démons, délivré des liens de la nécessité qui enchaînent l'homme et du tumulte que causent les passions du corps; soutenu par la vigueur de ton esprit, tu te hâtes d'aborder à un rivage qui n'est point submergé par les ondes, loin de la foule des impies, pour marcher dans la voie droite d'une âme pure, voie où brille une lumière divine, où la justice demeure dans un lieu saint, loin de l'odieuse injustice. Lorsque jadis tu t'efforçais d'échapper aux vagues amères (la matière corporelle) et à la pénible agitation de cette vie cruelle, au milieu des flots et des sombres tempêtes, souvent les dieux (1) ont fait apparaître à tes yeux un but placé près de toi; souvent, quand les regards de ton esprit s'égaraient en suivant une voie détournée, les immortels les ont dirigés vers le but véritable, vers la voie éternelle, en éclairant tes yeux par des rayons éclatants au milieu des ténèbres les plus épaisses. Un doux sommeil ne fermait pas tes paupières, et, lorsque, ballotté par les tourbillons (de la matière) tu cherchais à écarter de tes yeux la nuit qui s'appesantissait sur eux, tu as contemplé bien des beautés que ne pourrait contempler facilement aucun de ceux qui se livrent à l'étude de la sagesse.

(1) Comme on l'a vu plus haut, par dieux, les anciens désignaient parfois les génies célestes, les Esprits supérieurs. De simples humains pouvaient devenir des dieux.

« Maintenant que tu t'es dépouillé de ton enveloppe mortelle, que tu es sorti du tombeau de ton âme démonique, tu es entré dans le chœur des démons où souffle un doux zéphyr; là règnent l'amitié, le désir agréable, toujours accompagné d'une joie pure; là on s'abreuve d'une divine ambroisie; là on est enchaîné par les liens de l'amour, on respire un air doux, on a un ciel tranquille. C'est là qu'habitent les fils de Jupiter (1) qui ont vécu dans l'âge d'or, les frères Minos et Radamanthe, le juste Eaque, le divin Platon, le vertueux Pythagore, en un mot tous ceux qui ont formé le cœur de l'amour immortel et qui par leur naissance sont de la même race que les plus heureux des démons. Leur âme goûte une joie continuelle au milieu des fêtes. Et toi, homme heureux, après avoir soutenu bien des luttes, tu es au milieu des chastes démons et tu as atteint une éternelle félicité. »

A ces paroles, l'oracle ajouta que Plotin était bon, d'un caractère affable, indulgent et doux, tel que ses disciples l'avaient connu de son vivant. Il dit aussi qu'il dormait peu, qu'il avait une âme pure, toujours élevée vers la divinité qu'il aimait de tout son cœur, et qu'il faisait tout pour s'affranchir du lien de la matière.

« C'est ainsi, dit Porphyre, que cet homme divin qui, par ses pensées, s'élevait souvent au premier (principe), au dieu supérieur (à l'intelligence), en gravissant les degrés indiqués par Platon, eut la vision du Dieu qui n'a pas de forme, qui n'est pas une idée, qui est édifié au-dessus de l'intelligence et de tout le monde intelligible. J'ai eu moi-même une fois le bonheur d'approcher de ce dieu et de m'y unir lorsque j'avais soixante-huit ans. »

Le but que Plotin se proposait d'atteindre, à savoir de se rapprocher à sa mort du Dieu suprême et de s'y unir, se trouva ainsi placé près de lui et accessible même de son vivant. « Quatre fois, dit Porphyre, pendant que je demeurais avec lui, il eut le bonheur de toucher au but, non par simple puis-

(1) On sait que, pour les philosophes de l'antiquité, Jupiter veut dire le dieu universel, le Zeus, ou Ether, et a un tout autre caractère que celui que lui a donné la conception enfantine et par trop humaniste d'Homère.

sancé, mais par un acte réel et ineffable. L'oracle consulté par Amélius révèle également la réalité des grâces obtenues ainsi par le fameux philosophe. Les dieux (lisez génies célestes) remirent souvent, dit-il, Plotin dans la droite voie quand il s'en écartait, en éclairant ses yeux par des rayons éclatants. » Aussi a-t-on pu dire avec vérité que c'est en contemplant les dieux et en jouissant de leur vue que Plotin a composé ses ouvrages. « Grâce à cette intuition, » s'écrie Porphyre, en s'adressant à l'âme de son maître, « grâce à cette intuition que tes regards vigilants avaient de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur, tu as contemplé bien des beautés que ne pourrait contempler facilement aucun de ceux qui se livrent à l'étude de la philosophie. »

Ces beautés, ces révélations, ces enseignements divers dus aux belles facultés de Plotin, n'ont pas été perdues pour la postérité. Porphyre, en même temps qu'il portait un si beau témoignage de la personne de son maître, s'occupait avec un soin religieux à arranger et à revoir ses ouvrages ; car presque tous étaient le résultat de dictées ou de transcriptions rapides que l'auteur ne revoyait pas à cause de la faiblesse de sa vue. Les manuscrits de Plotin eussent été peu faciles à déchiffrer par tout autre que par son disciple bien-aimé, attendu dit celui-ci, qu'il ne séparait pas les mots et faisait très-peu attention à l'orthographe; il n'était occupé que des idées. Lorsqu'il avait fini de composer quelque chose en sa tête et qu'ensuite il écrivait ce qu'il avait médité, il semblait qu'il copiât un livre. Le résultat du travail d'arrangement et de correction de Porphyre fut les *Ennéades* (ou *Neuvaines*), ainsi appelées de ce que les cinquante-quatre livres qui le composaient étaient divisées en six parties, de neuf livres chacune.

Première Ennéade. *Matières traitant de la morale.* — I. Qu'est-ce que l'animal ? qu'est-ce que l'homme ? — II. Des vertus. — III. De la dialectique. — IV. Du bonheur. — V. Le bonheur consiste-t-il dans la durée ? — VI. Du beau. — VII. Du premier bien et des autres biens. — VIII. De l'origine des maux. — IX. Du suicide raisonnable.

Deuxième Ennéade. *Matières traitant de la physique du*

monde et des choses qu'il embrasse. — I. Du monde. — II. Du mouvement circulaire (du ciel). — III. De l'influence des astres. — IV. Des deux matières (sensible et intelligible). — V. De ce qui est en puissance et de ce qui est en acte. — VI. De la qualité et de la forme. — VII. Du mélange où il y a pénétration totale. — VIII. De la vision. Pourquoi les objets éloignés paraissent-ils petits ? — IX. Contre ceux qui disent que le Demiourgos est mauvais, ainsi que le monde même.

Troisième Ennéade. *Egalement relative au monde et renfermant diverses spéculations sur le même sujet.* — I. Du destin. — II. De la Providence. — IV. Du démon qui nous est échu en partage. — V. De l'amour. — VI. De l'impassibilité des choses corporelles. — VII. De l'éternité et du temps. — VIII. De la nature, de la contemplation et de l'Un. — IX. Considérations diverses.

Quatrième Ennéade, *traitant de matières relatives à l'âme.* — I. De l'essence de l'âme. — III. Doutes sur l'âme. — V. Doutes sur l'âme ou de la vue. — VI. De la sensation, de la mémoire. — VII. De l'immortalité de l'âme. — VIII. De la descente de l'âme dans le corps. — IX. Toutes les âmes ne forment-elles qu'une seule âme ?

Cinquième Ennéade, *traitant de l'intelligence, du principe supérieur à l'intelligence, sur l'intelligence propre à l'âme et sur les idées.* — I. Des hypostases principales. — II. De la génération et de l'ordre des choses qui sont après le premier. — III. Des hypostases qui connaissent et du principe supérieur. — IV. Comment procède du premier ce qui est après lui ? De l'Un. — V. Les intelligibles ne sont pas hors de l'intelligence. Du bien. — VI. Le principe supérieur à l'être ne pense pas. Quel est le premier principe pensant? Quel est le second ? — VII. Y a-t-il des idées, des individus ? — VIII. De la Beauté intelligible. — IX. De l'Intelligence, des idées, de l'Être.

Sixième Ennéade *contenant les livres suivants :* — I. Des genres de l'être. — IV. L'être un et identique est partout présent et tout entier. — VI. Des nombres. — VII. De la multitude des idées. Du bien. — VIII. De la volonté et de la liberté de l'Un. — IX, Du bien ou de l'Un.

Comme on le voit, les matières contenues dans les chapitres que nous venons d'énumérer, intéressent au plus haut point le spiritualisme, ceux de la 3e et 4e Ennéades surtout. Ce sont aussi celles qui ont été écrites à l'époque la plus puissante de la vie de Plotin, celles qui révèlent au plus haut point son merveilleux génie. Aussi en ferons-nous l'analyse dans un article subséquent. En attendant, pour terminer, disons à qui nous devons de posséder la meilleure édition qui ait paru des œuvres du chef de l'école platonicienne.

Les Ennéades de Plotin, souvent consultées par divers philosophes, traduites en latin et publiées à Bâle en 1580, par Marsile Ficin, traduites partiellement en italien, en allemand et en anglais, viennent de l'être entièrement en français, à la librairie Hachette, rue Pierre-Sarrazin. Cette traduction est due aux soins d'un savant, d'un de nos érudits les plus distingués, M. Bouillet, bien connu par ses dictionnaires classiques et par de savantes éditions des œuvres philosophiques de *Cicéron* et de *Sénèque*, et surtout par une édition de *Bacon*, estimée la meilleure par les Anglais eux-mêmes. La traduction nouvelle des Ennéades est non-seulement précieuse par sa parfaite exactitude, mais encore par les notes nombreuses, les éclaircissements, les commentaires, les analyses résumées, les appendices dont M. Bouillet l'a enrichie. Il s'y est attaché à rechercher dans les doctrines antérieures les éléments du système d'éclectisme constitué par Plotin, et à montrer, à l'aide de textes irrécusables, que la plupart des écrivains postérieurs, chrétiens comme païens, se sont inspirés des écrits du philosophe néoplatonicien. On y trouve des fragments divers, empruntés à des philosophes de la même école, qui ont précédé ou suivi Plotin. C'est ainsi que M. Bouillet a reproduit : 1° les fragments de Porphyre sur *les principes et la théorie des intelligibles*, *le traité des facultés de l'âme*, sur *le précepte connais-toi toi-même*, fragments conservés par Stobée ; 2° des fragments d'Ammonius Saccas, conservés par Nemésius ; 3° le *traité du bien* de Numénius, fragments conservés par Eusèbe ; 4° le

traité de l'âme, de Jamblique; fragments conservés par Stobée; le *commentaire du traité d'Aristote sur l'âme*, également de Jamblique, et conservé par Priscien, Simplicien et Jean Philopon; la lettre de Jamblique à Macédonius sur *le destin;* 5° une analyse et des extraits du *Théophraste* d'Enée de Gaza, dialogue sur l'âme.

Comme on le voit, le nouvel ouvrage de traduction dû aux soins laborieux de M. Bouillet n'est pas la moindre des sources auxquelles auront recours les spiritualistes modernes, quand ils auront à constituer sur les bases solides de l'examen, de l'expérience, sur l'étude complète des faits et des doctrines, tant du présent que du passé, le solide édifice de foi et d'affirmation que notre siècle attend. Aussi, la traduction des *Ennéades* sera-t-elle encouragée par le public des spiritualistes et des penseurs, comme elle vient de l'être par la souscription du ministre de l'instruction publique. Il en sera sans doute de même du livre si curieux, si éminemment spiritualiste, de Jamblique, intitulé : de *Mysteriis Ægyptiorum*, *Chaldeorum*, *Assyriorum*, dont la traduction s'achève en ce moment. Cette traduction est due aux soins d'un personnage que nos lecteurs connaissent, dont nous avons parlé dans les livraisons 3 et 4 de notre *Revue*, année 1858 et 1859, M. Tiedeman, l'ami de M. Home, spiritualiste zélé, et qui a déjà fait beaucoup pour notre cause! Puissent bientôt d'autres l'imiter; puissions-nous nous constituer enfin en une puissante association; en une espèce de société pythagoricienne du spiritualisme, où, comme de nouveaux bénédictins, nous parvenions à rassembler de toute part, par de patientes et consciencieuses recherches, les documents, les matériaux qui serviront à bâtir le temple de vie et de consolation, l'édifice d'un spiritualisme sérieux, scientifiquement démontré, durable comme la vérité même !

Z.-J. PIÉRART.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

CONTROVERSES, BIBLIOGRAPHIE,

EXPOSITION DE PRINCIPES.

HISTOIRE DE LA MAGIE, AVEC UNE EXPOSITION CLAIRE ET PRÉCISE DE SES PROCÉDÉS, DE SES RITES ET DE SES MYSTÈRES, PAR ÉLIPHAS LEVI. — COMPTE RENDU DE CET OUVRAGE (1).

Ce n'est pas une petite affaire que d'écrire une sérieuse histoire de la magie. Cela suppose de la part de celui qui a cette prétention des loisirs, de nombreuses et longues recherches, des études puisées à toutes les sources, une préoccupation en quelque sorte spéciale, durable et féconde en résultats comme toutes les préoccupations spéciales et persévérantes ; cela suppose aussi des expériences nombreuses, variées, sans fin. — Il faut que l'homme qui écrit une telle histoire ait en quelque sorte mis la main à la pâte, ait produit ou vu produire une foule de faits ; il est bon qu'il ait pu s'entourer de tous les documents originaux, afin de juger d'après lui-même et non d'après les assertions, les interprétations, les réticences, les falsifications d'autrui ; il est convenable qu'il ait pu établir un contrôle des faits, aller sur les lieux, faire parler les témoins, ou, à défaut de témoins, les traditions, les circonstances, les vraisemblances locales ; il faut enfin qu'un tel chercheur ne se soit pas hâté de conclure et qu'il l'ait fait sans aucun intérêt humain, sans aucun parti pris de secte, d'école, de préjugé scientifique ou religieux, avec la plus grande indépendance d'opinion et de respect humain.

Eh bien ! nous déclarons qu'il y a actuellement à Paris un homme qui a qualité pour cela, et nous le disons ici avec d'autant plus d'empressement et d'indépendance, que nous ne sommes plus au nombre de ses amis et que nous avons cessé toute relation avec lui.

Cet homme, c'est le comte d'Ourches, dont il a été plu-

(1) Un gros vol. in-8, avec planches. Prix, 12 fr. Chez Germer Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine.

sieurs fois parlé dans cette Revue. Nous nous rappellerons toujours avec plaisir qu'il a été un de nos principaux initiateurs; que c'est chez lui que nous avons commencé à puiser cette foi inébranlable qui fait notre force aujourd'hui ; que ses aveux, ses éclaircissements, ses confidences, ont été pour nous un fil conducteur au milieu du labyrinthe de questions si contradictoires qu'ont suscitées les faits et les doctrines qui se rattachent aux sciences occultes : ce vieillard, sans que cela paraisse, en sait plus à lui seul que tous nos auteurs de *magie dévoilée*, que tous nos kabalistes, nos faiseurs d'*histoires du merveilleux*. Aussi combien doit-il rire dans sa barbe quand il voit des écrivains présomptueux, qui n'ont jamais ni expérimenté, ni pris la nature sur le fait, qui n'ont eu pour tout bagage dans leur travail qu'un très-petit nombre de documents, tronqués ou mal interprétés le plus souvent par eux, trancher d'une manière superbe et prétendre trouver des explications aux plus graves, aux plus formidables problèmes!

C'est à l'école d'un tel homme qu'aurait dû aller M. Eliphas Levi avant d'entreprendre le livre si étrange, si plein de contradictions et de nuages qu'il vient de publier sous le nom d'*Histoire de la magie*.

Mais non; M. Eliphas Levi n'a voulu rien voir ni entendre chez le comte d'Ourches, ce qui ne l'a pas empêché de le juger et de dire à son endroit des choses aussi peu fondées que déplacées : car des circonstances de tempérament, de vie intérieure, en admettant qu'elles soient vraies, ne sont point de mise dans l'appréciation de doctrines générales de spiritualisme, de faits de magie.

Après le comte d'Ourches, il est un autre homme, plein d'érudition, de connaissances sérieuses sur toutes les questions qui concernent les sciences occultes, plein de bon sens, d'esprit d'observation, d'une loyauté parfaite, et qui a fait faire en ces derniers temps au spiritualime un pas de géant par la démonstration pratique du phénomène merveilleux de l'écriture directe, nous voulons parler de l'excellent et vénérable baron de Guldenstubbé.

Eh bien, croirait-on que M. Eliphas Levi en parle avec le même sans-façon, la même légèreté que du comte d'Ourches ? Selon lui, les écritures de M. de Gultenstubbé ne viennent pas des Esprits ; c'est lui-même qui les trace à son insu. « Vous avez, lui dit-il, par vos expériences multipliées à l'excès et par l'excessive tension de votre volonté, détruit l'équilibre de votre corps fluidique et astral, et vous le forcez à réaliser vos rêves, à tracer en caractères empruntés à vos souvenirs le reflet de vos imaginations et de vos pensées. Si vous étiez plongé dans le sommeil magnétique parfaitement lucide, vous verriez le mirage lumineux de votre main s'allonger comme une ombre au soleil couchant et tracer sur le papier préparé par vous ou vos amis les caractères qui vous étonnent. »

Cela est curieux par exemple, et nous sommes bien aise d'avoir une telle explication des phénomènes dus à l'influence médianimique du baron de Guldenstubbé.

Eh bien, nous dirons à M. Eliphas Levi que la sœur du baron est née à l'état de parfaite voyante ; qu'éveillée aussi bien qu'endormie, elle est parfaitement lucide, et que, comme tant d'autres, elle a le don de voir les Esprits sous une forme déterminée, parfois tangible, et que jamais elle n'a vu le corps fluidique astral de son frère en jeu, pas plus le mirage lumineux de sa main s'allonger pour tracer des caractères empruntés à ses souvenirs, reflet de ses pensées. Nous dirons aussi qu'il est à la connaissance clairement constatée d'une foule de témoins qui l'attesteront, que la plupart du temps le baron obtient des manifestations tout à fait étrangères à son imagination, à sa volonté, à sa pensée, à son attente, contraires même à ses convictions, à ses opinions, à ses connaissances acquises. C'est de quoi M. Eliphas Levi aurait pu s'assurer si, au lieu de juger superficiellement les choses remarquables que produit le baron de Gultenstubbé, il se fût donné la peine de les examiner attentivement, patiemment, à différentes reprises ; si, cherchant partout avec soin et critique, il avait pu les comparer à tant d'autres arrivées en tant de circonstances, et tirer de là une persua-

sion basée sur les faits. Mais non, il eût fallu par suite de cela abandonner ses théories favorites de kabale, les idées de lumière astrale, de reflet de pensées, d'hermétisme, couvées solitairement, sans critique ni contrôle, dans l'étude de quelques livres, peut-être eût-il fallu modifier, refaire son histoire de la magie. Il lui a été préférable de juger à distance, dans la méconnaissance de tant et tant de faits avérés. C'est bien plus commode d'inventer une explication à soi, ou de prendre des explications toutes faites, n'ayant d'autre base que ses propres affirmations. Cela épargne le temps, les recherches et la contention d'esprit.

M. Eliphas Levi jugeant ainsi sans connaissance de cause, et aussi superficiellement des faits contemporains dont il a dédaigné d'être témoin, l'on doit bien penser qu'il ne sera pas plus heureux pour les faits du passé. En effet, pour lui la lumière astrale, les reflets, les signes, les formules magiques, etc., la kabale étant tout le secret, la cause productrice de tant de phénomènes éclos à toutes les époques (même chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de kabale, de formules magiques), tout ce qui pourrait venir par trop clairement à l'encontre de ses opinions est écarté, escamoté ou tronqué, ce qui ne l'empêche pas toutefois à chaque pas d'écrire des choses qui sont des contradictions, des démentis manifestes à ses doctrines. Pour lui, point de contrôle, de critique historique dans le choix des faits, tout lui est bon. Il fait marcher de pair des faits sérieux avec des fables, des légendes avérées, témoin entre autres celle de Simon le magicien, luttant à Rome devant l'empereur Néron, de puissance magique avec saint Pierre et saint Paul. Aucun commentaire nulle part, aucune réserve, aucune indication de sources, rien de ce qui, en ce siècle d'érudition, de raisonnement, constitue l'histoire sérieuse où les faits sont avant d'être proclamés, examinés, confrontés, comparés, épluchés, jugés. Nous ne parlerons pas des opinions religieuses de l'auteur, qui prétend pouvoir être magicien et bon catholique orthodoxe ; qui, dans son livre du *Dogme et Rituel de la haute magie*, dévoile ce qu'il croit être les arcanes de la science magique,

tout en disant qu'il ne convient pas de les faire connaître ; qui se fait l'écho de toutes les aberrations, de toutes les doctrines que les rabbins juifs ont mêlées dans leurs livres de philosophie religieuse aux plus hautes vérités, à des doctrines empruntées au masdéisme, au platonisme, mais qu'ils y ont dénaturées, obscurcies par leurs formules, leurs spéculations extravagantes ; qui se fait l'écho de ces aberrations sans les avoir le moindrement soumises au creuset de l'expérience ; qui fait rapidement, en trois mots, avec un sans-façon on ne peut plus cavalier, l'histoire des personnages historiques les plus importants, témoin celle d'Apollonius de Thyanes, l'individualité spiritualiste la plus remarquable qui ait jamais existé ; qui s'amuse à dire, à propos de larves, les choses les plus incroyables qu'on ait jamais pu imaginer ; qui se moque des médiums et des spiritualistes du ton le plus superbe, les appelant de pauvres hallucinés, déclarant qu'il n'y a pas de communication possible entre le monde spirituel et le monde physique, et que les âmes trépassées, semblables à des gaz, sont soumises, comme ces derniers, aux lois physiques de la poussée d'Archimède, s'élèvant au-dessus de l'atmosphère pour s'y tenir comme dans un vaste réservoir.

Tel est le jugement qu'en toute sincérité et désintéressement de cause, nous croyons devoir porter de l'*Histoire de la Magie :* des faits recueillis sans indication de sources, sans critique, mélangés à des fables et à des légendes ; des interprétations arbitraires ; des théories hasardées qui n'ont nullement été passées au tamis, au contrôle de l'expérience ; des assertions on ne peut plus étranges, on ne peut plus bizarres ; des contradictions à chaque pas, tel est en somme le fond de ce curieux livre, qui, s'il n'est une sérieuse *Histoire de la Magie*, en est en quelque sorte le roman historique, la fiction pittoresque et fantastique.

Mais arrêtons-nous dans cette voie critique. Nous aurions regret d'avoir trop à redresser dans le livre d'un littérateur plein de goût, de science et d'imagination, qu'on nous dit être un homme doux, aimable, d'un commerce affectueux. Nous n'en voulons qu'aux doctrines de cet homme, qu'à ses con-

clusions qui nous paraissent plutôt faites pour embrouiller, compliquer des questions toutefois bien simples en elles-mêmes, mais malheureusement jusqu'ici souvent trop obscurcies par suite des préjugés religieux ou scientifiques, de l'ignorance ou de la mauvaise foi humaine, de l'esprit de réticence intéressée et de la tendance à tout expliquer sans connaître, à forger à priori des théories, non d'après l'étude de l'immense variété des faits, mais sur la foi aveugle en des doctrines, des explications antérieurement formulées.

Mais si de telles doctrines trouvent en nous un juge impartial, elles ne nous empêchent pas de reconnaître le côté méritant de l'ouvrage dans lequel elles se trouvent exprimées. Le livre de M. Eliphas Levi n'est pas dépourvu de valeur, beaucoup sans faut. D'abord, comme toutes les œuvres de l'auteur, il est très-bien écrit, sa lecture est attrayante, et si tout ce qui s'y trouve ne doit pas être pris au sérieux, on n'y rencontre pas moins une foule de faits curieux et attachants que leur auteur (on doit lui en savoir gré) a puisés à de nombreuses sources et qu'il a rassemblés, groupés d'une façon dramatique. Si M. Eliphas Levi se trompe souvent, du moins c'est avec bonne foi et toujours en rachetant le peu de logique du fond par les agréments de la forme. On le lit jusqu'au bout avec un plaisir non interrompu. Si, en parlant de faits avérés, il les interprète souvent mal et en déduit des doctrines, des théories inadmissibles, il a au moins la franchise de convenir de l'existence de ces faits, ce qui est la chose la plus importante, la plus grave, ce que tant d'autres ne font pas, et on doit l'en remercier ; aussi on peut dire que quand un jour se fera un histoire sérieuse de la magie, son livre pourra être consulté, tant pour ce qu'il renferme de vrai, que pour que ses doctrines viennent se poser devant les contradictions de l'expérience et les réfutations qui en pourront être faites. En attendant, disons que l'œuvre de M. Eliphas Levi, avec les planches nombreuses et rares qui l'enrichissent, est mille fois préférable à tant de compilations indigestes, vides de faits, de sens, de doctrines, grosses de mau-

vaise foi, de sottes railleries, de négations stupides, qu'on a décorées et qu'on décore encore tous les jours du titre de *Traité ou Histoire des Sciencs occultes.* Z. Piérart.

POUR FAIRE SUITE AU PRÉCÉDENT.

TOUS LES ARCANES DE LA MAGIE, DES SCIENCES DITES OCCULTES PEUVENT S'EXPLIQUER PAR DEUX OU TROIS VÉRITÉS BIEN SIMPLES.

> Prouve-moi que tu connais la science des miracles en en faisant ou en en montrant. Sans cela, tais-toi, ne viens pas embrouiller les questions, épaissir les ténèbres là où doit régner la lumière.

Certaines choses nous ont beaucoup fait réfléchir depuis que nous nous occupons de spiritualisme, et peut-être nous ont mis sur la voie de la solution à donner aux inextricables difficultés qu'ont jusqu'ici présentées pour le philosophe les phénomènes en apparence si variés, si divers des sciences occultes.

Il y avait une maxime, généralement enseignée dans les anciens sacerdoces, les colléges d'initiés, les associations mystiques secrètes, c'est qu'il ne fallait point révéler aux profanes les secrets magiques du corps auquel on était initié. L'anathème atteignait le coupable indiscret, l'imprudent Prométhée qui allait communiquant le feu du ciel par lui dérobé.

En quoi consistaient donc ces formidables secrets qu'on prenait ainsi bien soin de ne point révéler au vulgaire, attendu sans doute qu'étant de facile exécution, le premier venu aurait pu les metre en pratique et devenir dépositaire de la force, des moyens d'influence qu'il convenait aux castes sacerdotales, aux associations d'initiés, de conserver exclusivement pour elles? En quoi consistaient-ils donc? En quelques principes bien simples et que nous expliquerons tout à l'heure.

Ces principes, les prêtres égyptiens, les mages, les lévites hébreux, ont cru devoir les déguiser sous des formules, des allégories, des signes, des caractères mystérieux. De là sont nés l'hermétisme, l'astrologie, la kabale, etc., etc.,

pures formes, lettre extérieure sans valeur aucune, pour quiconque n'en a ni la clef, ni l'esprit, ni le sens véritable, ou pour mieux dire pour quiconque ne connaît point les deux ou trois formidables vérités que ces formules déguisent. Ce qui le prouve, c'est que les meilleurs kabalistes, ceux qui sont le plus versés dans l'hermétisme, l'astrologie, ne sont pas toujours ceux qui produisent des phénomènes magiques. Ainsi nous avons à Paris un homme profondément versé dans la kabale, dans tous les détails de la haute magie, en tenant école même. Qu'a-t-il produit jusqu'à présent ? Rien. A côté de lui s'est élevé un jeune homme sans science, sans instruction, sans tradition, M. Home, qui a provoqué en mille occasions, solennellement, clairement, positivement, les prodiges les plus extraordinaires.

Mais nous avons de ce que nous avançons une infinité d'autres preuves. Nous avons connu des gens qui, voulant faire de la magie noire, s'étaient procuré les recettes du grand Albert, de Marc-Agrippa, l'Enchiridion, les Clavicules de Salomon, et qui, après avoir scrupuleusement observé les formules de ces livres, n'ont jamais rien pu obtenir, tandis qu'à côté d'eux des enfants, de vieilles femmes, des bergers, de simples paysans, qui n'avaient jamais mis leur nez dans des livres, faisaient mille actes de sorcellerie.

Mais il y a un autre ordre de faits bien plus propres encore à fortifier notre opinion, ce sont ceux qui sont du ressort de l'hermétisme, qui se rattachent au *grand œuvre*, si fameux et si longtemps cherché sous le nom de *pierre philosophale*. L'art de transmuer les métaux fut-il connu et pratiqué ? C'est un fait constant, dont nous ne doutons pas, nous, et qui trouve sa preuve dans une foule de témoignages irrécusables, avérés. Chez les Chinois et les Egyptiens, dit-on, il fut pratiqué dès la plus haute antiquité. L'empereur Rodolphe, Philippe II, roi d'Espagne, Elisabeth, reine d'Angleterre, Henri VI et Charles II, qui régnèrent sur le même pays, Charles IX, Catherine de Médicis et Louis XIV, furent du nombre des souverains qui crurent à l'existence de cet art et en encouragèrent les essais. De nos jours, un savant qui ne

pèche pas par un excès de crédulité, M. Louis Figuier, dans son livre de l'*Alchimie et des Alchimistes*, a raconté à ce sujet une foule de faits même modernes, produits dans des circonstances qui ont permis de constater leur vérité parfaite, et ces faits ne laissent pas le moindre doute sur l'existence du phénomène de la transmutation des métaux. Ce phénomène fut connu et pratiqué, du reste, par Cagliostro, les *illuminés* d'Allemagne, à l'époque même où, à Paris, dans le faubourg Saint-Marceau, aux lieux que venaient d'illustrer les convulsionnaires de Saint-Médard, des hommes passaient pour s'adonner avec succès aux opérations du grand art. Toutes ces histoires de transmutation des métaux ont trouvé des incrédules, des contradicteurs sans doute, mais non une réfutation puisée à la source même des faits. Donc le grand œuvre existe. Mais est-ce à l'aide de la poudre de projection, d'une pierre philosophale, d'une substance principe absolu, quintessence de toutes les autres substances, qu'on l'obtient ? Nous ne le croyons pas. Des chimistes, des alchimistes, et des plus grands, ont, à grand renfort d'argent, de persévérance, de travail, cherché toute leur vie cette poudre, cette pierre, cette quintessence, et ne l'ont jamais trouvée, quel que soit le nombre de leurs alambics, de leurs cornues, de leurs décompositions et recompositions. D'autres, sans chercher, sans être chimistes, ont transmué les métaux, ce qui n'a pas empêché plusieurs d'entre eux de mourir pauvres, de perdre leur secret, secret qui n'a jamais pu être enseigné comme science ni transmis par initiation. Nous avons à l'appui de ces particularités quelques faits avérés. Qu'on nous permette d'en citer un qui nous a été attesté par un très-honorable docteur de Paris, M. Dumès, chevalier de la Légion d'honneur.

Il y a passé une dizaine d'années un auguste personnage alors exilé et porté par une espèce de tendance héréditaire aux phénomènes et aux affirmations du merveilleux, s'entendit avec feu le comte d'O.... et le duc de G.... afin d'encourager et récompenser les travaux d'un homme qui prétendait posséder le pouvoir de transmuer les métaux. Le

résultat de ces travaux fut la production de notables lingots d'un très-bon titre que le docteur Dumès, de qui nous tenons ces faits, eut dans la main et examina à loisir. Le comte d'O...., en mourant, pour témoigner sa reconnaissance et son admiration à l'homme qui avait ainsi donné lieu à un aussi grand prodige, lui légua sur sa fortune une rente viagère que le docteur Dumès, son exécuteur testamentaire, pour diverses missions de confiance, est chargé de lui faire passer de trois mois en trois mois (1).

Mais, dira-t-on, comment se fait-il que cet homme, qui faisait de l'or, soit pauvre et obligé pour vivre de recevoir d'autrui une pension viagère? Comment cela se fait-il? Par une raison bien simple et qui vient admirablement à l'appui de notre opinion : c'est que l'art de transmuer les métaux est une faculté médianimique, un don particulier qui, comme toutes les facultés, les dons de ce genre, est intermittent, passager, et ne peut pas se communiquer et se formuler en science constante et positive. Cette faculté, cet homme l'avait momentanément possédée. Elle était disparue, et comme il ne l'avait point utilisée pour s'enrichir, il en était advenu que la pauvreté était devenue la compagne de sa vieillesse. De telles intermittences de facultés, leur disparition définitive même n'arrivent-elles pas à tous les médiums? Les spiritualistes le savent, et pour ne pas entrer dans plus de délails, qui ne sait que M. Home, qui produisait des choses si remarquables, s'est trouvé pendant des années entières sans pouvoir obtenir la moindre manifestation ?

Pour une cause ou pour une autre, les Esprits le quittaient, ou bien son organisation, son âme n'était plus apte à agir sur eux, à se souder à eux, à recevoir leur influence.

Mais, me dira-t-on, les phénomènes provoqués par

(1) M. Dumès demeure rue du Luxembourg, 24. Il est prêt à donner témoignage de tous ces faits. Bien plus, il peut en administrer la preuve par les titres authentiques dont il est le dépositaire. On peut s'adresser à lui, il fera connaître verbalement le nom des personnes dont il est ici question, de plus celui d'un savant chimiste, membre de l'Institut, qui, comme lui, eut entre les mains les lingots merveilleux et en constata la rare pureté.

M. Home n'étaient pas des créations, tandis que la transmutation des métaux en est une au plus haut titre.

A cela je répondrai que beaucoup des phénomènes provoqués par M. Home étaient des créations, témoin ces caractères tracés, ces lumières apparues, ces Esprits ayant consolidé des parties de leur corps, etc. A cela, je répondrai par tout ce qui est enregistré dans les annales de la magie, de la sorcellerie, du spiritualisme; je citerai le phénomène de l'écriture directe, une foule de faits avérés, notamment ceux qu'on a lus dans les certificats authentiques qui ont été insérés dernièrement dans notre 13ᵉ livraison.

Il le savait bien ce savant docteur Hare, lorsqu'il y a deux ans il donna à Philadelphie, par-devant des témoins qui ont attesté le fait, la preuve manifeste de la transmutation des métaux par l'action des Esprits (1). Cet illustre chimiste, le plus grand de son siècle, qui, tout jeune encore, découvrit la fusion du platine, de l'irridium et du rhodium, remporta le prix Rumford par ses travaux sur la chaleur et obtint le calcium à l'état pur métallique, ne crut pas, lui, devoir recourir à l'alchimie pour découvrir la pierre philosophale. S'il eût été possible de la connaître par cette voie, nul n'était plus que lui à même de le faire, ayant à lui seul plus de science chimique que tous les Trismégistes, les Raymond Lulle, les Nicolas Flamel et les Paracelse de la terre entière. Mais, par l'exemple de tout ce qui se passait en Amérique, il avait connaissance de créations, parfois produites par les Esprits sous l'empire de l'action médianimique; il ne doutait plus de leurs manifestations curieuses, lui d'abord qui les avait niées, puis après solennellement confessées à la suite de minutieuses expériences personnelles. Partant de ces convictions, de la leçon des faits, voyant des créations dues à l'action des Esprits, il se demanda si la pierre philosophale n'était pas un résultat de cette action même. Il expérimenta et réussit. Il renouvela plusieurs fois ses expériences devant des témoins,

(1) Voir à ce sujet le curieux article qui a été inséré dans notre livraison 9 de l'année 1858, page 222.

des savants, qui les ont attestées; ces attestations ont été envoyées aux journaux, et l'illustre chimiste ne les a pas démenties. Donc le phénomène grandiose de la transmutation des métaux résulte de l'action médianimique, de la manifestation du monde spirituel au monde physique, de sa toute-puissance sur lui. De là, l'opinion émise à différentes époques par des auteurs qui ont écrit sur l'alchimie qu'on ne pouvait posséder le grand secret que par le secours de la magie. Quelques-uns mêmes appellaient *démon barbu* celui qui se chargeait de l'enseigner, et ils racontent à ce sujet une foule d'histoires merveilleuses. Aussi existe-t-il des ouvrages renfermant des formules, des conjurations magiques à l'usage de ceux qui veulent évoquer les démons hermétiques.

Que conclure de tout ce qui précède? Que conclure de ce que des maîtres ès-sciences magiques et kabalistiques ne peuvent pas produire à volonté ou même accidentellement le moindre phénomène, tandis qu'on voit des enfants, des paysans, des non initiés en produire? Que conclure de ces intermittences dans le don d'enfanter des faits merveilleux, et de sa disparition, sans qu'on puisse scientifiquement le transmettre au premier venu, le rendre fixe, certain, invariable? Ce qu'on doit conclure de cela, nous l'avons déjà exprimé en aphorismes. Le voici de nouveau :

« Les phénomènes qu'embrasse le spiritualisme, avons-nous dit, sont dus : 1° à l'action de la volonté humaine s'exerçant, à l'aide du fluide vital universel ou éther, sur la matière ou le monde des âmes, soit que celles-ci se trouvent incarnées, soit qu'elles existent à l'état d'essences spirituelles; 2° à l'action de ces propres essences qui, sous l'empire de certaines circonstances encore peu connues, et pour des raisons le plus souvent mystérieuses, parviennent à se manifester à nos sens. Ces essences sont ce que les anciens et les modernes se sont accordés à appeler des Esprits.

« Pour agir sur le monde des Esprits comme sur les âmes incarnées, pour produire quelques-uns des phénomènes du magnétisme, de la magie, de la nécromancie, etc., etc., etc., les procédés ne sont presque rien : la volonté, la persévé-

rance et un certain état psychique sont tout. Les procédés, comme les signes, les formules cabalistiques, les agents matériels de production, ne sont qu'un moyen de fixer, de reposer et de soutenir la volonté, mais en eux-mêmes, ils ne peuvent rien sans l'intention ardente et soutenue et les dispositions psychiques nécessaires. »

Ayez un esprit, un bon génie, sachez-le diriger, a dit d'autre part le néo-platonicien Porphyre, et alors vous aurez toute puissance et toute lumière. Ces principes, Albert-le-Grand, l'illustre Agrippa, et tant d'autres, l'ont également enseigné et pratiqué. C'est aussi ceux auxquels se sont rendus deux des spiritualistes les plus experts et les plus puissants de ce siècle : le baron de Guldenstubbé et le comte d'Ourches.

Donc le grand secret, le suprême arcane de toutes les magies, de toutes les thaumaturgies et de tous les arts divinatoires quels qu'ils soient, est de posséder la faculté de recevoir en soi les manifestations du divin, celles des Esprits qui en font partie et qui peuplent le grand océan des âmes ou fluide vital universel. On peut acquérir cette faculté par l'action magnétique d'autrui, par une volonté forte, persévérante, soit que cette volonté soit imposée par un autre ou qu'elle résulte d'un effort de l'âme ; on peut l'acquérir par un certain état psychique que développent presque toujours le recueillement, la pureté de vie, la concentration de pensée, le détachement de la matière, toutes les habitudes de l'ascétisme enfin. Aussi presque tous les ascètes ont été des voyants, des thaumaturges, des prophètes, et c'est de là surtout qu'est venu le développement remarquable qu'a pris le monachisme à certaines époques et dans certains pays, notamment en Orient. Les hommes que leur genre de vie affranchit des liens de la sensualité, des préoccupations sociales, qui dorment peu et mal, dont la vie est principalement de contemplation, d'instinct et peu de raisonnements, comme les sauvages, les montagnards écossais, si remarquables par le don de seconde vue, comme les Bohémiens nomades, nos bergers, ont toujours été ceux chez qui se sont développées les dispositions nécessaires pour entrer

en rapport, en communion avec le monde des Esprits, s'y souder en quelque sorte par le puissant lien d'une chaîne animique, sous l'empire d'une volonté forte et concentrée, émanée d'eux-mêmes ou venue du dehors. Ces hommes peuvent, à la longue, avoir une action toute-puissante et produire les phénomènes les plus incroyables, surtout quand la volonté qui leur sert de moteur a, pour se soutenir, se fixer, prendre consistance et s'accroître, un signe, une formule, une pratique quelconque à la vertu de laquelle on a profondément foi (grimoire, conjuration, pentacle, talisman, etc., peu importe). Si les intentions du médium, du voyant, sont mauvaises, perverses, il en résultera la sorcellerie, l'envoûtement, la magie noire, tous les pernicieux maléfices, les faits insolites, que l'on regardait autrefois comme l'œuvre d'un concert coupable avec Satan, et qui, à proprement parler, ne résultent que du concours des mauvaises volontés et des mauvais Esprits. Si le but qu'on se propose d'atteindre n'est guidé que par la curiosité, le goût du merveilleux ou le désir d'arriver à des fins avouables, alors il en résulte la magie blanche; quand l'intention est sainte, guidée par le pur amour du prochain, l'élancement de l'âme vers Dieu, ce sont alors des miracles, les merveilles toutes-puissantes du mysticisme. Telles sont les conditions, les causes agissantes en vertu desquelles s'exercent tous les phénomènes du merveilleux. Toutes les *manties* (1) ou arts de la divination n'ont pas d'autre source. Soyez dans un état tel que votre âme, s'affranchissant des liens grossiers, du voile épais de la matière, rentre momentanément dans la grande âme universelle, dans le grand flux divin, principe de toute lumière, de toute prescience et de toute création d'où elle est sortie et où elle rentrera un jour, faites que cette âme puisse recevoir la visite, l'action inspiratrice, les révélations du monde spirituel; choisissez un signe conventionnel

(1) Du grec *manteia*, divination. On appelait *mantique* l'art de la divination, et ceux qui le pratiquaient étaient parfois désignés sous le nom de *mantéions*.

quelconque, convenez d'un mode de manifestation à votre choix, attachez-lui un sens affirmatif ou négatif selon le cas, alors votre âme percevra, votre œil verra, votre main touchera et votre esprit expliquera la manifestation qui se sera exercée à l'aide du mode adopté. Si c'est à l'aide du miroir magique, du verre d'eau, de l'eau d'une source, d'un blanc d'œuf, d'une tache d'encre dans la main, du marc de café, des entrailles d'une victime, d'un songe, d'un crible suspendu à un fil, du pendule ou baguette divinatoire, etc., etc., les événements, l'avenir que vous cherchez à pénétrer viendront prendre corps, se symboliser, se personnifier en reflet, en image sensible, en mouvement déterminé; si vous faites de la cartomancie, votre main sera instinctivement poussée vers les cartes qui sont nécessaires à votre pronostic et vous aurez à leur vue des inspirations, des explications qui seraient demeurées étrangères au premier venu, à quiconque n'aurait point été, comme vous, plongé dans l'état médianimique; de même, en expliquant les lignes de la main, les traits du visage, vous aurez des intuitions, des illuminations soudaines, que n'auraient point eues le chiromancien, les physiognomistes non sensitifs, non spiritualisés. Ç'a été le grand secret de Mlle Lenormand, cette remarquable voyante; c'est celui du non moins remarquable Edmond, l'oracle d'aujourd'hui; ç'a été le don particulier de l'immortel Lavater, que tant de physiognomistes ont cru égaler en étudiant sa science et qu'ils n'ont jamais pu approcher qu'à des distances infinies, faute d'avoir eu une organisation semblable à la sienne. Dans les ordalies, les épreuves judiciaires, la bibliomancie, etc., le principe était le même. A des époques de foi, de facultés instinctives, le monde spirituel, le principe divin, de qui toute chose émane, trouvait facilité, occasion de se manifester conformément à la vérité, et ce sont des succès très-souvent obtenus à propos d'épreuves judiciaires qui maintinrent si longtemps l'usage de ces coutumes, héritage de peuples barbares, c'est-à-dire de peuples plus instinctifs, plus particulièrement médianimiques que les nations raisonneuses, orgueilleuses, matérialisées, corrompues de nos civilisations modernes.

Appliquez les principes que nous venons d'exposer à tous les modes conventionnels de divination que vous pourrez imaginer, expérimentez dans les conditions voulues, et l'expérience vous prouvera que l'art de prédire l'avenir, de voir les choses cachées se réduit à des éléments bien simples et qu'il ne faut pas l'aller chercher dans les aberrations de la kabale, de l'astrologie judiciaire, dans des formules arbitraires, des signes, insignifiants en eux-mêmes et par lesquels on s'est plu à cacher au vulgaire, à déguiser des vérités bien simples et à embrouiller, à rendre impraticable ce qui est si clair; alors vous posséderez l'arcane des arcanes, c'est-à-dire l'explication de ce que tant de charlatans, d'exploiteurs de la crédulité publique, de prétendus docteurs ès-sciences magiques ont pompeusement décoré du nom de magie, de lumière cachée, qu'il n'est pas donné au simple mortel de connaître et qui demande, non l'intuition, mais la science, l'étude profonde et suivie, cachant par ces mystérieuses réticences leur impuissante ignorance ou des secrets bien simples qu'ils exploitent.

Alors s'expliquera pour vous l'ensemble de tous les moyens de divination connus et le principe qui les gouverne. Alors vous saurez à quoi on peut attribuer ce qu'il y a de fondé dans l'aéromancie, l'alchimie, l'alectromancie, l'aleuromancie, l'alomancie, l'alphitomancie, l'amniomancie, l'anthropomancie, l'apantomancie, l'arithmancie, l'armomancie, l'aspidomancie, l'astragalomancie, la belomancie, la botanomancie, la brizomancie, la cabalomancie, la capnomancie, la cartomancie, la catoptromancie, la causimancie, la céphalonomancie, la céraunoscopie, la céronomancie, la chiromancie, la cleidomancie, la clédonismancie, la cosquinomancie, la cristalomancie, la critomancie, la cromniomancie, la cubomancie, la dactylomancie, la daphnomancie, la gastromancie, la géloscopie, la géomancie, la gyromancie, l'hépatoscopie, l'hippomancie, l'ichthyomancie, la lampadomancie, la lécanomancie, la libadomancie, la lithomancie, la margaritomancie, la matrimonancie, la mécanomancie, la métoscopie, la nairancie, la nécromancie, la nigromancie, l'oculo-

mancie, l'œnomancie, l'ololygmancie, l'omphalomancie, l'onomancie, l'onychomancie, l'oomancie, l'ophiomancie, l'ophthalmoscopie, l'ordalie, l'ornithomancie, la palmoscopie, la parthénomancie, la pégomancie, la petchimancie, la pettimancie, la phyllorhodomancie, la pyromancie, la rabdomancie, la sidéromancie, la spodomancie, la sternomancie, la stoïchéomancie, la stolisomancie, la taupomancie, la téthramancie, la tératoscopie, la thalmudancie, la théomancie, la théurgie, la tiromancie, la visiomancie, la xylomancie, la zairagie, etc., etc., etc. (1).

Z.-J. Piérart.

ÉTUDES ET THÉORIES.

ÉTUDES SUR SWEDENBORG.

De la puissance des Anges du ciel.

Suite. (Voyez la 8e livraison.)

La puissance est aux anges. Il ne faut pas croire que, parce qu'ils sont spirituels, il n'aient aucune puissance. Que l'on examine, pour s'en convaincre, l'action de l'esprit de l'homme sur son corps. La volonté et l'intellect de l'homme, qui font son honneur spirituel, sont gouvernés par le Seigneur, avec l'entremise des anges et des Esprits; s'il en est ainsi de la volonté et de l'intellect, il en est donc de même du corps; et si on veut bien croire, il faut être convaincu que l'homme ne peut même faire un pas sans l'influence du ciel, l'auteur dit en avoir eu la preuve par expériences réitérées.

La puissance des anges dans le monde spirituel est très-grande; là si quelque chose résiste, qu'il faille rejeter parce qu'il est contre l'ordre divin, ils le rejettent et le renversent

(1) Dans des articles subséquents nous donnerons la définition de chacun de ces modes de divination et indiquerons les moyens à l'aide desquels ils s'exerçaient. De même nous ferons connaître le moyen de développer chez soi ou chez les autres la faculté médianimique et d'arriver à produire une foule de faits de l'ordre magique ou spiritualiste.

par le seul effort de leur volonté et par leur aspect. L'auteur a vu des montagnes, dont des méchants s'étaient emparés, arrachées et renversées; il les a vues quelquefois en secousses et en ruines depuis le sommet jusqu'à la base, comme dans les plus affreux tremblements de terre; il a vu des rochers fendus jusqu'au centre, servir de gouffres aux méchants qui s'y étaient réfugiés; il a vu par la puissance des anges quelques centaines de milliers d'Esprits pervers dissipés et précipités dans les enfers. Ils ont aussi une pareille puissance dans le monde naturel : on n'oserait le mettre en doute après ce qu'on lit dans l'écriture.

Mais il faut savoir que les anges par eux-mêmes n'ont directement aucune puissance, mais que toute leur puissance leur vient du Seigneur, et qu'ils sont puissances autant qu'ils reconnaissent par qui ils le sont. Celui d'entre eux qui est assez téméraire pour croire que la force vient de lui-même devient aussitôt si faible qu'il ne peut pas même résister à un seul Esprit pervers. Cette raison fait que les anges ne s'attribuent jamais le moindre mérite et qu'ils détestent toute louange et toute gloire qu'on veut leur adresser pour quelque action, et que sur-le-champ ils en font hommage au Seigneur.

C'est la divine vérité procédant du Seigneur à qui toute puissance est dans les cieux; car le Seigneur, dans le ciel, est la divine vérité unie à la divine bonté. Nul ange n'est totalement dans la semblable vérité et dans la semblable bonté qu'un autre ange, puisque dans le ciel, ainsi que dans le monde, il existe une perpétuelle variété; ainsi nulle puissance n'est égale à une autre puissance. Les anges qui sont dans la plus grande puissance sont ceux qui constituent les bras dans le grand homme ou dans le ciel, parce qu'ils y sont dans les vérités plus que tous les autres, et la bonté influe de l'immensité des cieux sur les vérités de ces anges; car toute puissance est aux vérités par la bonté, et nulle puissance n'est aux vérités sans bonté, de même toute puissance est à la bonté par les vérités et nulle puissance n'est à la bonté sans les vérités; c'est de la conjonction de l'une et de l'autre qu'existe la puissance.

Conséquemment nulle puissance n'est à l'erreur par la méchanceté; tous ceux qui habitent les enfers sont dans le faux par le mal, aussi n'ont-ils aucune puissance contre la vérité et la bonté. L'auteur explique dans la suite quelle est leur puissance entre eux dans les enfers, et quelle était la puissance des mauvais esprits avant d'y avoir été précipités.

DU LANGAGE DES ANGES.

Les anges parlent entre eux comme les hommes dans le monde; il n'y a pas d'autre différence entre leurs conversations et celles du monde naturel, sinon qu'ils parlent avec plus d'intelligence, parce qu'ils parlent intérieurement par la pensée. Le langage angélique est également distinct par les voix qui le prononcent, comme le langage humain. Il se prononce avec une sonorité égale, et est entendu avec la même sonorité, car les anges ont également, comme les hommes, une bouche, une langue et des oreilles; ils ont aussi une atmosphère dans laquelle s'articule le son de leur langage; cette atmosphère est spirituelle et propre aux anges, qui sont spirituels. Les anges respirent dans leur atmosphère, et par l'intermédiaire de la respiration, ils produisent des paroles, comme les hommes dans leur atmosphère.

Il n'y a qu'une seule langue que parlent tous les anges dans l'universalité des cieux. La langue ne s'y apprend pas, elle est imprimée dans chacun, car elle flue de la pensée et de l'affection même de chacun. Le son du langage correspond à l'amour de leur affection, et les articulations du son, qui forment les mots, correspondent aux idées de la sagesse de leur pensée émanée de leur affection; comme la langue correspond à leur affection et à leur pensée, elle est spirituelle; car elle est une affection sonnante et une pensée parlante. Les anges, au seul langage, connaissent les qualités de celui qui parle; par le son, quelle est son affection; par les articulations du son ou les mots, quelle est sa pensée. Les anges qui sont dans la parfaite sagesse savent, par une seule phrase du discours, quelle est l'affection dominante ou l'amour régnant de celui qui la prononce.

La langue angélique n'a rien de commun avec les langues humaines, sinon avec quelques voix qui ont une inflexion de son par une certaine affection, mais non avec les voix mêmes, mais avec leur son. La preuve que cette langue n'a rien de commun avec les langues humaines, c'est qu'il est impossible aux anges de prononcer un seul mot des langues humaines. (Nous verrons au chapitre suivant le cas particulier où cela leur est possible.) Ils ont dit à l'auteur que la langue primitive des hommes de notre terre s'accordait pleinement avec la leur, parce que ces hommes primitifs l'avaient reçue du ciel.

Le langage des anges est plein de sagesse; il procède de leur pensée intérieure, et leur pensée intérieure est la sagesse, comme leur affection intérieure est l'amour. Ce langage est si rempli de la sagesse, qu'ils peuvent exprimer en un seul mot ce que l'homme ne pourrait rendre en mille. Les idées de leur pensée embrassent des objets si sublimes, que l'homme est incapable de les saisir, encore moins de les exprimer par la parole. Les anges peuvent rendre en une minute ce que l'homme aurait peine à exprimer en une demi-heure; chaque parole renferme une foule d'idées. Les parties de leur pensée, ainsi que les parties de leur langage paraissent quand elles s'arrêtent pour être vues; elles sont sous la forme d'une vapeur légère ou d'une atmosphhère circonfluante dans laquelle on découvre des idées innombrables dans leur ordre, idées qui émanant de leur sagesse et qui entrent dans la pensée de celui qui écoute et l'affectent. Les idées de la pensée de tout être pensant, soit ange, soit homme, sont manifestées à la vue dans la lumière du ciel, quand il plaît au Seigneur.

Les anges du royaume céleste, bien que parlant le même langage que ceux du royaume spirituel, parlent cependant d'une pensée plus intérieure que ces derniers; comme ils sont dans la bonté d'amour pour le Seigneur, ils parlent par la sagesse; comme les anges spirituels sont dans la bonté de charité envers le prochain, bonté qui dans son essence est la vérité, ils parlent par l'intelligence; car de la bonté émane la

sagesse, et de la vérité émane l'intelligence. Le langage des anges célestes imite le son d'un fleuve doux, tranquille et continue; celui des anges spirituels est plus secoué, plus éclatant et plus distinct. Le langage des anges célestes sonne abondamment en voyelles *u* et *o*; celui des anges spirituels en voyelles *e* et *i*; car les voyelles sont pour le son et dans le son est l'affection. Dans le langage angélique, il y a un certain son mélodique continuel qui ne se peut décrire; cette espèce de chant continu vient de ce que les pensées et les affections, dont résulte leur langage, se répandent et se modulent d'après la forme du ciel.

Il est donné à chaque homme d'avoir à lui un propre langage semblable à celui qui est en usage dans le monde spirituel; mais il est le propre de l'homme dans sa partie intellectuelle intérieure. Comme cette langue, chez l'homme, ne tombe pas sur des mots analogues à l'affection, comme chez les anges, l'homme ignore qu'il a en lui la faculté d'en faire usage. Mais après sa mort, il est sur-le-champ dans cette même langue, avec les anges et les Esprits, et il la sait parfaitement parler, sans avoir qui que ce soit qui la lui enseigne.

Il y a encore dans les cieux plusieurs autres langages, tel que le langage par le visage, le langage mimique et autres qui ressortent de l'usage habituel.

Le langage des Esprits méchants et infernaux est dans toutes ses expressions également spirituel, parce qu'il émane des affections, mais des affections mauvaises, dont il ne résulte que des idées corrompues, idées que les anges ont toujours en horreur; les langages de l'enfer sont donc opposés à ceux du ciel. Aussi les méchants ne soutiennent point le son de la parole angélique, et les anges ne soutiennent point le son de la parole infernale : elle est pour eux comme une odeur infecte qui frappe les narines.

BERAUYER.

(*La suite à un prochain numéro.*)

JÉSUS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS FURENT DES ESSÉNIENS. FRAGMENT A CE SUJET EXTRAIT DU LIVRE DE L'*Humanité, de son principe et de son avenir*, PAR PIERRE LEROUX.

(Suite et fin.)

« Quand on étudie avec soin les témoignages qui nous restent sur le berceau du christianisme, c'est-à-dire sur les cinquante premières années qui suivirent la disparition de Jésus, on voit clairement que les choses se passèrent comme le raisonnement même le ferait supposer. Les disciples étaient des âmes ardentes, mais des hommes sans science et qui avaient eu bien de la peine à comprendre leur maître : l'Evangile à chaque page le prouve. Jésus se plaint à tout instant de n'être pas entendu de ceux qui le suivent. Quand il a parlé au peuple par similitude, il est toujours obligé d'expliquer à ses disciples le sens interne de ses paroles. Les esséniens avaient au plus haut degré l'habitude d'allégoriser : Jésus allégorise; mais ses disciples, qui ne sont pas formés à ce langage, entendent difficilement la métaphysique de leur maître. L'Evangile, considéré sous ce rapport, est une véritable initiation faite par un voyant essénien à des Juifs pris au sein du peuple et dans les autres sectes indistinctement. Qu'arriva-t-il donc après la mort de Jésus? Certes, l'initiation des disciples n'était pas complète quand Jésus mourut. Elle était si peu complète, que lorsqu'il leur annonce qu'il veut mourir pour eux et pour tous ceux qui se rallieront par eux à l'*unité*, en leur disant qu'il veut leur donner son sang et sa vie, les faire *communier en mangeant sa chair et buvant son sang*, les disciples entendent ses paroles comme s'il leur parlait de manger réellement son corps dans une sorte de repas d'anthropophages, si bien que tous se scandalisent et plusieurs l'abandonnent (1). Ces hommes donc, ainsi groupés autour de Jésus par une foi instinctive et par la croyance qu'il était le Messie, le prophète, le roi, se virent tels qu'ils étaient, c'est-à-dire destitués de doctrines, quand le maître ne fut plus avec eux. Ils croyaient fermement que Jésus était le Messie, le roi résurrecteur ; ils attendaient sa venue définitive ; ils attendaient la fin du monde et la royauté divine sur la terre : voilà à quoi se réduisait leur science. On les appela les gens de Nazareth, les Nazaréens, parce qu'ils étaient venus de la Galilée et de ce point de la Galilée avec Jésus. Mais bientôt l'essénianisme, qui

(1) Saint Jean, Chap. VI, v. 53 et suiv.

était le fond de la doctrine de leur maître, se développa parmi eux. Ils vécurent en *communion*, ils se rattachèrent aux pratiques esséniennes ; des esséniens se rallièrent à eux : on les appela donc *esséniens*. Mais la croyance que Jésus était le Messie changeait beaucoup de choses à l'essénianisme. Si Jésus était le Messie, il fallait le prêcher aux Juifs et même au monde entier. Si Jésus était le Messie, toutes les espérances de vie éternelle devaient se tourner vers sa venue définitive. Donc, non-seulement l'*ésotérisme* essénien devait cesser, mais l'essénianisme devait se transformer pour s'accommoder avec la royauté divine de Jésus. La nature même de Jésus, sa qualité de Messie, le sens de sa venue, l'époque de sa venue définitive qu'on attendait, et le genre de royauté divine qui s'établirait alors sur la terre ; la question de la résurrection, l'étendue de cette résurrection, sa durée et une multitude d'autres problèmes, tombèrent au milieu de ces Juifs sortis les uns du saducéisme, les autres du phariséisme, d'autres de l'essénianisme, en apportant là chacun leurs habitudes de croyance et de vie antérieures, en même temps qu'ils se livraient chacun à ce qu'ils appelaient l'inspiration du souffle divin ou du Saint-Esprit. Cette réunion des premiers disciples ne pouvait durer et ne dura point. Des divisions radicales s'établirent. Les principaux apôtres, selon la tradition, s'étant décidés dans la conférence de Jérusalem à prêcher l'Evangile aux Gentils, se répandirent peu à peu de côtés différents. Alors, l'Evangile passa réellement aux Gentils ; car les chrétiens, qui restèrent en Judée, ne franchirent pas le cercle de l'idée juive. Un grand nombre de sectes diverses prit naissance parmi eux ; mais ces sectes restèrent juives et voulurent allier Moïse comme ils l'entendaient avec Jésus, comme ils l'expliquaient. « Quand vous considérez bien, dit Origène, quelle est la loi des Juifs touchant le Seigneur, que les uns le croient fils de Joseph et de Marie, et que les autres, qui le croient à la vérité fils de Marie et du Saint-Esprit, n'ont point de sentiments orthodoxes sur sa divinité ; quand, dis-je, vous ferez réflexion là-dessus, vous comprendrez comment un aveugle dit à Jésus : Fils de David, ayez pitié de moi ! » Ces aveugles, dont parle Origène, sont toutes ces sectes judaïco-chrétiennes connues sous le nom de Nazaréens, d'Ebionites, de disciples de Cerinthe, etc., dont l'origine remontait en effet à la première phase du christianisme qui avait suivi la passion de Jésus, phase où les chrétiens étaient vaguement désignés sous les noms de *Nazaréens* et d'*esséniens*.

En se déclarant *chrétiens* à Antioche, ceux des disciples ou des nouveaux convertis qui suivaient principalement l'impulsion de saint Paul, rompirent solennellement avec le judaïsme. Ce mouvement fut suivi dans toutes les Eglises parmi les Gentils. Les apôtres, qui étaient restés en Judée, laissèrent faire ou approuvèrent. Enfin le christianisme, en abandonnant le sabbat et en transportant au dimanche le jour de repos, parut répudier complétement la loi de Moïse. Nous avons mille preuves que ces innovations ne s'établirent pas sans des désertions et des déchirements. Tous les premiers schismes sont venus de la question du sabbat. C'est qu'en effet cette question marquait le point capital du début, qui était de savoir si le christianisme était une continuation du mosaïsme ou une religion nouvelle. Peu à peu les sectes qui, tout en adoptant la *nouvelle alliance*, prétendaient la subordonner à l'ancienne, furent regardées comme des hérésies. C'est ainsi que la base essénienne du christianisme fut véritablement effacée par le développement immense que prit l'idée messiaque que Jésus avait lui-même greffée sur la métaphysique et la morale des esséniens.

« Il est évident, au surplus, qu'il devait en être ainsi. Car, après la prédication de Jésus, quand l'essénianisme viendrait, pour ainsi dire, à reprendre possession de lui; quand, en s'interrogeant et en regardant autour d'eux, les disciples du Messie verraient qu'au fond ils étaient esséniens, deux effets différents devaient se produire. L'essénianisme était si antique, si profond, si bien organisé, si riche en livres et en monuments, que les esséniens partisans de Jésus, tout en adoptant Jésus comme le Messie, devaient considérer plutôt sa prédication comme une suite que comme un commencement, plutôt comme une dérivation de l'essénianisme que comme une initiation absolument nouvelle. Ils devaient voir en lui, pour ainsi dire, un des leurs. Ils avaient tant déjà eu de saints hommes et de prophètes parmi eux, que Jésus, bien qu'ayant un caractère spécial, ne devait pas leur produire le même effet d'originalité absolue, comme métaphysicien, moraliste et homme inspiré, qu'il faisait à des pharisiens ou à des saducéens convertis. Leur tendance devait donc être de le rattacher à la tradition essénienne, sans bouleverser l'antique deutérose de laquelle ils le regardaient comme étant lui-même issu. Tous ces Juifs esséniens devenus chrétiens devaient, en un mot, chercher des explications pour interpréter l'apparition du Messie sans cesser d'être esséniens. Mais ces explications, qui allaient toutes à attendre tranquillement et sans

agir la venue définitive du Christ au septième millenaire, ne pouvaient être du goût des ardents disciples qui avaient d'abord aperçu dans Jésus le Messie, le roi résurrecteur, le prophète transformateur, et non point l'essénien. Pour ceux-là, la venue du Messie était un fait d'une nouveauté et d'une originalité absolue. Tout devait changer, il fallait agir ; Jésus lui-même leur avait ordonné de prêcher son Evangile et sa venue......... »

On agit, saint Paul surtout, sans qui peut-être le christianisme fût demeuré une secte obscure confinée dans les limites de la Syrie et de la Palestine. Un grand mouvement de prédication eut lieu dans le sens d'une évolution religieuse nouvelle, et du sein de l'essénianisme sortit la révélation chrétienne, comme cinq siècles auparavant la religion du Bouddha était sortie des flancs du brahmanisme. Z. P.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

Angers, le 16 décembre, 1859.

Mon cher Monsieur,

Voici encore un nouveau fait à l'adresse de ces sceptiques quand même qui distribuent un brevet de folie, de crétinisme, de manque de sens à ceux qui n'admettent pas avec eux que les manifestations dites spirituelles s'expliquent par des lois physiques, par l'électricité, le fluide vital, la lumière astrale. N'avons nous pas vu tel de ces génies incroyables nous dire hier que les manifestations que nous obtenons sont des reflets de pensée, que les réponses sont dignes des questions, et ajouter aujourd'hui que sa table, cent fois consultée par lui, lui a répondu cent fois des bêtises (1) ? Voilà le type de ces hommes

(1) Si ce contradicteur est conséquent avec son opinion, il doit en conclure alors qu'il est bien peu spirituel : car si les manifestions psychographiques ne sont que des reflets de la pensée, de l'esprit de celui qui en est le producteur, il y a cette conclusion à faire que quand les manifestations ou les dictées ne consistent que dans des bêtises, c'est que le médium est bien b... lui-même. Mais pour l'honneur du contradicteur de M. Salgues, nous nous permettrons de dire qu'il se trompe. Il y a parfois des reflets de pensée sans doute, il faut en convenir, mais *une immensité de*

phénomènes, qui ne voient que des fous, des imbéciles dans les spiritualistes, si nombreux qu'ils soient aujourd'hui. Attendre de leur cœur des émanations bienveillantes, des aveux sincères c'est demander des parfums aux plantes nauséabondes. L'arome moral du spiritualisme que nous leur présentons ne peut que les envelopper sans les pénétrer. Comme d'autres, j'ai eu dans nos contrées à repousser l'injure non provoquée, de la part des sceptiques de parti pris ou des incrédules chez qui le mal ou la manie d'ergoter est adhérente au cœur comme la tortue à sa carapace.

C'est sous la garantie de mon affirmation que je vais avoir l'honneur de vous présenter le fait qui est l'objet principal de cette lettre. A celui qui dira « c'est faux, » je réponds d'avance : Persuadera-t-on jamais à un voleur qu'il y a des honnêtes gens? Qui croit trop facilement au mensonge sent fort lui-même le menteur effronté.

Le 23 novembre dernier, j'étais allé voir M. Bruneau, ancien professeur de rhétorique, et j'étais avec lui depuis un quart d'heure, lorsqu'une dame, sa voisine, entra et lui dit : « Je viens vous demander l'explication d'un fait qui vient de se manifester près de moi et dont je suis toute bouleversée. J'étais absolument seule dans ma chambre à coucher, cousant auprès de ma fenêtre. Je venais de couper mon fil et de poser mes ciseaux à côté de moi : peu d'instants après, je voulus les reprendre; mais jugez de mon étonnement, ils avaient disparu, sans que j'aie fait aucun mouvement qui pût les éloigner. Cependant je suis allée voir machinalement s'ils ne

faits on ne peut mieux constatés prouvent tous les jours que *souvent les manifestations sont contraires aux désirs, aux convictions, aux opinions, à l'attente même de ceux qui les provoquent*; que, par conséquent, il ne faut pas en aller chercher l'explication dans les théories de reflet de pensée, de dédoublement du principe animique de notre être. Nous ne pouvons signaler trop haut cette vérité universellement constatée, devant des incrédules qui s'en tiennent à quelques faits uniquement observés par eux et non à l'ensemble de toutes les expériences faites. A tous nous ne cesserons de *crier : Expérimentez, étudiez et observez impartialement et vous verrez.*

Z. Piérart.

seraient pas sur la cheminée ou sur un meuble, en me reprochant de supposer une chose impossible. Je ne vis rien ; mais je me dirigeai vers mon lit. Là quelque chose dont je ne me rendais pas raison semblait me pousser à une recherche extravagante : je relevai couvertures, draps et toute la literie, jusqu'au sommier. Honteuse d'une pareille idée de folle, j'allais m'éloigner, lorsque je sentis le désir de mettre ma main dans l'ouverture de cette partie de mon lit, et j'éprouvai de l'effroi en y retrouvant mes ciseaux. Comment sont-ils arrivés là? Voilà ce qui me confond. » M. Bruneau lui dit en me montrant: « Voilà un monsieur qui vous donnera mieux que moi l'explication de ce phénomène. » C'est ce que je fis. Si nos ergoteurs, plus ou moins sensés, sinon fastueusement spirituels, avaient été là, ils auraient prié cette dame de choisir entre l'électricité, le fluide vital, la lumière astrale, le fluide nerveux ou un reflet de pensée pour cause du déplacement des ciseaux, ce qui lui eût desopilé la rate, car elle serait partie d'un éclat de rire bienfaisant dans cet instant d'émoi. Je l'ai rassurée en lui disant que dernièrement une lettre que je n'ai jamais revue m'avait été enlevée sous mon coude. J'ai ajouté : « Des faits pareils sont si communs aux Etats-Unis, que les dames prient très-tranquillement les Esprits de leur rendre les objets dérobés, qui tombent ordinairement près d'elles ou sur leurs genoux. »

« Le 23 septembre 1857, Mme Turner, aux Etats-Unis, mit à côté d'elle, sur sa table, une bague que son mari venait de lui faire voir pour être incessamment rendue, et aucun mortel ne l'a approchée pendant l'absence de sir Turner, qui dura vingt minutes. Cependant cette bague disparut d'auprès d'elle. Le soir, pendant le thé, l'Esprit Kidd frappa et épela :

« J'ai laissé tomber la bague dans le lac. » — Puis il entransa le médium par la bouche duquel il dit : « J'ai fait une grande bévue ; j'avais pris la bague pour la montrer à Katy, parce que je sais qu'elle aurait eu du plaisir à la voir : je comptais la rapporter et la remettre à sa place avant que vous ne vous fussiez aperçus de son absence ; mais au moment où

je partais de la jetée de l'Ouest, ma batterie a manqué, et la bague est tombée dans le lac, où elle se trouve maintenant dans 15 pieds d'eau et à peu près à la même distance de la jetée. Ou je vous rendrai la bague demain, ou vous recevrez son équivalent de 110 piastres en or. Je vais avoir un entretien avec mes savants amis lord Byron, Dante et Franklin, et je vous dirai ce que vous aurez à faire. »

« Le lendemain lord Byron emmena le médium au bout de la jetée, et en présence de M. et Mme Turner et du docteur Eaton, ce médium plongea et revint au bord de la jetée, où sa bouche prononça ces paroles, de la voix bien reconnue du capitaine Kidd :

« Nous avons failli noyer le médium ; mais voici la bague, » et la main du médium présenta le bijou. « Telle est l'histoire, dit M. Turner, d'une des plus éclatantes manifestations que j'aie jamais vues. — « Signé par sir Samuel Turner et le docteur G. Eaton.

(*La fin au prochain numéro.*)

Dans notre 13e livraison, en parlant de l'histoire du petit ramoneur racontée par M. Morin dans le *Journal du magnétisme*, nous avons dit que ce dernier avait promis, foi de galant homme, de ne point divulger cette aventure. M. Morin nous faisant des réclamations à ce sujet, nous devons au respect que nous avons toujours eu pour la vérité de déclarer que cette promesse n'a pas été faite devant nous et que nous ne la tenons que par ouï-dire.

Dans notre 11e livraison se trouvent rapportés des faits extraordinaires dus à l'action médianimique du docteur américain Redman. Nous citons les lieux et nous nommons les témoins en présence de qui ces faits se sont passés. Mais nous faisons nos réserves en disant que ces faits auraient eu besoin, en outre, d'être revêtus d'attestations signées. Aujourd'hui nous avons à ce sujet mieux que cela. C'est le témoignage verbal de deux personnes qui ont vu quelques-unes des manifestations remarquables que le médium américain a la puissance de provoquer ; ces témoins sont M. et Mme Montfort de Boston, 27, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Z. PIÉRART, *propriétaire-gérant.*

Paris.—Imp. de POMMERET et MOREAU, 42, rue Vavin (près le Luxembourg)

Prière aux Abonnés de la Revue Spiritualiste de lire l'avis inséré avant la table qui termine cette livraison.

REVUE GÉNÉRALE DU SPIRITUALISME

DANS LES DEUX MONDES EN 1859.

Nous avons antérieurement fait connaître dans notre journal le remarquable mouvement spiritualiste qui continue d'avoir lieu en Amériqne; un de nos collaborateurs y disait qu'à la date de juillet 1858, il s'y trouvait un million et demi de croyants, et il en donnait le dénombrement par chaque province. Aujourd'hui, par suite du phénomène qui éclate de toute part, et grâce à une foule de médiums des deux sexes qui le portent de ville en ville, et le propagent par la parole et par des expériences, on peut dire que le nombre des croyants s'est accru et que ce ne serait pas exagérer que de le porter à deux millions. Aussi les spiritualistes sont-ils assez puissants maintenant en Amérique pour fonder des colonies et des villes. Nous avons parlé précédemment de la fondation d'une de leurs cités sur les bords de l'Arkansas: *Celestia.* Aujourd'hui une autre, celle de *Kiantone*, vient de s'élever dans la province de Chautaque, par suite d'une entreprise exclusivement due aux partisans des doctrines nouvelles. Mais c'est plus, les spiritualistes d'Amérique en sont venus à la pensée d'envoyer à la tête du congrès des États-Unis pour 1860, un président pris dans leur sein, soit le juge Edmonds, soit le gouverneur Taldmage, deux anciens fonctionnaires et deux des hommes les plus éminents des Etats. Le journal spiritualiste de Boston qui émet cette pensée conjure tous les convertis d'Amérique de s'agiter dans ce but, afin qu'ils fassent par là connaître leur puissance et qu'ils ne soient plus exposés à se voir traiter d'imbéciles et de charlatans. Puissent-ils réussir! Mais nous craignons bien que la chose ne soit encore un peu trop prématurée. En attendant, l'événement du jour en Amérique,

c'est l'apparition récente de l'excellent livre de l'éminent Robert Dale Owen, ambassadeur des Etats-Unis à Naples et fils du fameux philantrhope de ce nom. Cet ouvrage, que nous avons annoncé précédemment (voyez notre 8e livraison, 1859), peut certes être considéré comme un des faits les plus importants du spiritualisme dans le Nouveau-Monde.

Dans les grandes assemblées scientifiques et littéraires d'Amérique appelées *conventions* se pose quelquefois la question spiritualiste. Nous avons parlé l'année dernière de la grande convention qui eut lieu à Utica, état de New-Yorck, les 10, 11 et 12 septembre, convention convoquée par l'extatique Davis, afin de discuter et de résoudre, s'il se peut, l'obscur problème de l'origine du mal sur la terre. Cette année, devant la convention scientifique de Springfield, un spiritualiste, M. Prince, a solennellement pris la parole afin de porter témoignage à la cause dont il est l'un des adeptes. Il a adjuré l'assemblée d'étudier la science des manifestations spiritualistes, la plus grande de toutes les sciences, a-t-il dit. Comme on s'était occupé d'astronomie dans l'assemblée, il a démontré que non-seulement le spiritualisme donnait sur cette science des lumières remarquables, mais encore qu'il enseignait les grandes lois par lesquelles Dieu crée chaque jour d'innombrables soleils, formés d'une matière encore à l'état rudimentaire. M. Prince a ajouté que le spiritualisme est la véritable lumière qui nous fait connaître la chaîne qui lie l'homme à l'homme dans toutes les planètes de l'univers, jusqu'au grand Créateur de qui toute chose émane. La puissance par laquelle il règle tous les mouvements spirituels de l'univers est basée sur une science aussi exacte que celle qui gouverne ses mouvements physiques. La mission des êtres glorifiés des mondes célestes est de s'occuper du développement des races d'hommes qui existent dans les mondes inférieurs, et leur plus grand bonheur est de leur dévoiler la science universelle. M. Prince a continué en disant que toutes les nouvelles idées, toutes les grandes opérations des hommes sont créées et nées sous l'influence des intelligences qui existent dans les sphères qui sont au-dessus de nous. Depuis le trône du

Tout-Puissant et de sphère en sphère, il y a une chaîne non interrompue d'existences ou d'intelligences qui se vouent à l'avancement spirituel des intelligences qui leur sont inférieures, et plusieurs de celles-ci communiquent aux plus petits êtres une aspiration instinctive pour celui de qui ils tiennent la vie. Des Esprits ont révélé qu'un avancement perpétuel en science est inhérent à l'existence éternelle de l'homme, et qu'après des millions de siècles d'existences progressives à travers des milliards de sphères, ses voyages n'auront pas encore cessé !...

Parfois des médiums portent ainsi dans les *conventions* du Nouveau-Monde la démonstration des vérités spiritualistes aussi bien par la parole qu'en produisant des phénomènes tangibles. D'autres, et en grand nombre, s'imposent la tâche d'aller de ville en ville porter la lumière nouvelle, et sont reçus partout au foyer de leurs frères en spiritualisme avec la plus grande libéralité. Il semble que les premiers temps du christianisme soient revenus, alors qu'on voyait saint Paul aller évangéliser partout les peuples, trouvant la plus affectueuse hospitalité chez les frères des petites Eglises d'Asie et de Grèce, perdues et imperceptibles au milieu du monde païen. Même désintéressement, même mépris des choses de la vie. Les médiums d'Amérique partent quelquefois sans avoir de quoi vivre en route, s'en remettant pour cela à l'assistance de leurs Esprits, qui jamais ne les laissent dans le besoin. Il semble que c'est pour eux aussi qu'ont été prononcées ces paroles de l'Evangile : « Frappez et on vous ouvrira, demandez et on vous donnera; ne vous informez jamais ni quand ni où vous mangerez et reposerez; imitez les petits oiseaux du ciel, le lys des champs qui ne sèment et ne moissonnent point, et qui cependant sont mieux vêtus et pourvus que ne l'a été Salomon dans toute sa gloire. »

Parmi les médiums voyageurs les plus remarquables et ceux qui agissent le plus sur les masses, sont les *trance speakers*, médiums prêcheurs, qui, sans préparation, sous l'inspiration subite de quelque Esprit, et à la manière des quakers, font de longs discours sur des points de science, de philosophie, de morale, etc. C'est ainsi que nous avons lu

dans *le Spiritual Telegraph* de New-York, *l'Agitator* de Cleveland, *le Banner of Light* de Boston, des sermons très-étendus sur la géologie, la physique, sur des points de philosophie religieuse, de morale sociale et privée, mais surtout de régénération politique et religieuse, thèmes favoris de ces improvisations.

Parmi ces orateurs extatiques, on cite miss Zashburn de Bradford, madame Smitz, de Syracuse, et miss Sprague qui dernièrement sont allées porter la foi à Osuego où on les a vues, pendant six semaines, émerveiller la population. Après vient miss Cora Hatch, de New-Yorck, qui a publié dernièrement, sous le titre de *Discourses*, un recueil de ses improvisations. Mais la plus remarquable et la plus renommée de ces femmes inspirées est miss Emma Hardinge, pauvre jeune Anglaise venue il y a quelques années en Amérique avec sa vieille mère, qu'elle aidait à vivre en donnant des leçons. Quelque temps après, étant devenue médium, les personnes qui avaient daigné l'honorer de leur confiance en qualité d'institutrice l'abandonnèrent. Elle se présenta aux spiritualistes de New-Yorck. Ceux-ci, peut-être trop semblables en cela aux Juifs qui disaient dédaigneusement en parlant du Christ : « Mais le Messie peut-il venir de la Galilée ? » rejetèrent miss Hardinge, indifférents à ses manifestations. « Qui est miss Emma Hardinge, dirent-ils, d'où vient-elle ? Est-ce qu'elle apportera la gloire ou le reproche dans notre cause ? » Elle ne trouva qu'une femme qui voulut bien s'intéresser à son sort. Mais la pauvre étrangère trouva en outre une légion de bons Esprits qui vinrent à son aide et se chargèrent seuls de sa renommée. Une fois encore il fut prouvé que Dieu ne se manifeste pas aux orgueilleux et aux superbes, mais que son esprit souffle partout où il veut, choisissant pour instrument de ses manifestations les humbles et les pauvres. Miss Hardinge ne tarda pas à produire les phénomènes les plus remarquables et à donner à tous l'exemple des plus divines inspirations... Elle est aujourd'hui une des brillantes étoiles de l'Amérique. Partout on la demande avec enthousiasme. Elle a des engagements pris pour plus d'un an avec les sociétés

spiritualistes des principales villes des Etats, et c'est à qui la possédera dans son sein.

A Cleveland, au mois d'octobre dernier, elle a fait devant une foule considérable un discours sur le précepte : *Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te soit fait à toi-même*, montrant qu'il ne suffit pas de suivre, de pratiquer les observances d'une croyance religieuse, si on ne vivifie pas cet admirable précepte, qui seul peut rendre l'homme meilleur ; et que c'est de cette inobservance qu'il est arrivé que tant de croyances établies sur la terre n'ont point abouti à sanctifier les hommes. Miss Hardinge a fini par déclarer que le spiritualisme est le temple de l'avenir, et qu'on ne verra régénérer l'humanité qu'avec une religion qui démontrera d'une manière tangible l'évidence absolue de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et qui enseignera la règle parfaite de la vie humaine.

Nous avons sous les yeux la traduction d'un discours improvisé dernièrement à Boston par miss Hardinge, ayant pour sujet le mariage, et certes on peut dire qu'il y a là des idées élevées, neuves, vraies et fort bien exprimées.

Un correspondant du *Spiritual Telegraph*, M. Charles Highby, de New-Brigthon, qui a entendu prêcher cette remarquable jeune fille dans cette ville dit d'elle, « qu'en l'écoutant, il a compris le sentiment qui faisait proférer jadis ces paroles : — Il a parlé comme nul homme n'a jamais parlé. Son éloquence, dit-il, était si entraînante, qu'elle faisait l'effet d'une tempête à laquelle rien ne peut résister. Dans cette circonstance elle a montré la croix d'or du spiritualisme comme devant être bientôt le signe du ralliement des nations et de l'unité de croyances. Aussi de grandes conversions ont-elles été opérées à Brigthon. »

Après miss Hardinge, vient le fameux médium Harris qui continue toujours d'écrire sous la dictée des Esprits, des poésies justement admirées aux Etats-Unis. Foster, le même dont il a été parlé dans notre 5e livraison de cette année, continue aussi ses remarquables expériences.

Le *Spiritual Telegraph* du 17 septembre 1859 contient

une lettre d'un M. Charles Levy, de Saint-Louis, en date du 15 août, racontant des faits remarquables produits dans cette ville par ce fameux médium. L'auteur de la lettre dit qu'il a vu au moins trente fois différentes des noms venir sur sa chair, sur sa poitrine, le front et les bras; un jeune homme ayant été mis par le médium en rapport avec l'âme de sa mère; il lui demanda, pour s'assurer de son identité, si elle connaissait les noms de ses enfants. Le médium découvrit ses bras, et il parut écrit sur sa chair, et comme marqués par un fer, les noms Elisabeth, Anne et Thomas. Les noms sont restés visibles pendant cinquante minutes. J'ai vu, ajoute le correspondant du *Spiritual Telegraph*, avec M. Foster dans une chambre obscure, des lumières apparaître et des lettres sur les murs, pendant à peu près trois minutes, et ensuite disparaître.

On parle toujours beaucoup aussi en Amérique: de Mme Green, médium guérisseur, qui prétend avoir trouvé des remèdes contre la phthisie, le cancer et d'autres maladies, et qui cite le nom des personnes guéries par elle; des demoiselles Fox; du célèbre docteur Redman, l'auteur des *Heures mystiques*; du non moins renommé Mansfield, et des frères Davenport. On nous écrit de la Nouvelle-Orléans que ces quatre derniers, ainsi que miss Hardinge, doivent se rendre dans cette ville pour y réchauffer le zèle et la foi des spiritualistes qui s'y trouvent et y porter de nouveaux assauts à l'incrédulité. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qu'ils y feront. Disons en passant que la foi nouvelle, plus en retard dans le sud de l'Amérique, commence néanmoins à y faire de remarquables progrès. Nous avons parlé précédemment de faits arrivés à Saint-Louis du Missouri, à Tampico. Aujourd'hui la cause spiritualiste a triomphé à Caracas, dans la République de Venezuela, où jusqu'à présent on l'avait regardée comme l'œuvre du diable. Le journal spiritualiste de cette contrée a modifié à ce sujet ses jugements, et les prêtres catholiques y sont plus disposés à reconnaître la haute signification et la salutaire influence des doctrines nouvelles.

Les pérégrinations que les médiums accomplissent d'un bout à l'autre de l'Amérique sont quelquefois ordonnées par

les Esprits eux-mêmes, et ceux qui reçoivent leurs ordres croient le plus souvent devoir s'y conformer. Un médium nommé Barnard vient de nous écrire, du fond du Canada, qu'il a reçu l'ordre de venir en France et de m'écrire à ce sujet, à moi directeur de la *Revue spiritualiste.* Il se dit appelé à faire de nombreuses conversions à Paris. Quant aux frais du voyage pour lui et quelques autres médiums qui l'accompagneront, il ne doit pas s'en inquiéter, assure-t-il, attendu que les Esprits lui ont dit qu'il y serait pourvu. S'il en est ainsi, nous ne demandons pas mieux que le missionnaire canadien vienne dans l'ancienne mère-patrie du pays qu'il habite. Il y trouvera bon accueil et force gens empressés de le voir à l'œuvre, surtout s'il est de la force de M. Home et peut produire à volonté des manifestations physiques dans le genre de celles de l'illustre médium.

Parmi les faits spiritualistes remarquables arrivés en Amérique, outre des guérisons merveilleuses arrivées sur tous les points, outre les improvisations de miss Hardinge, les poésies d'Harris, des peintures inspirées du cordonnier Rogers, les révélations cosmogoniques de l'extatique Davis, il faut compter des avis parfois donnés par les Esprits pour prévenir des catastrophes, des incendies, par exemple. C'est ainsi que, dans l'un des numéros du *Spiritual Télégraph* de cette année, on raconte comment deux frères d'une localité appelée Shenectady, furent avertis par un Esprit de l'incendie imminent d'un pont de chemin de fer par suite de la chute de charbons allumés qui étaient tombés d'une locomotive. Arrivés sur les lieux, les deux frères purent prévenir à temps l'incendie qui, sans eux, aurait détruit le pont. Ils donnent à ce sujet leur nom, leur adresse et toutes les indications, afin qu'on puisse s'assurer de la vérité de leur dire (1).

Dans un numéro du même journal (octobre 1859), se trouve, relativement à une manifestation curieuse, le certifi-

(1) Il y a beaucoup de faits de ce genre. On raconte encore aujourd'hui à Gothenbourg (Suède), comment Swedenborg, étant venu dans cette ville, y fut prévenu spirituellement de l'incendie de sa maison à Stokholm, bien que ce fût à cent lieues de distance.

cat suivant que son caractère d'authenticité nous a engagé à reproduire :

« Nous, soussignés, déclarons avoir été présents, le 3 octobre dernier, à la maison de M. Lany, 546, Broome street (New-Yorck), à une séance où Mlle Louisa Millis de Osuégo était présente. Une table fut apportée, qui n'avait ni tiroirs, ni roulettes. Le plancher était couvert d'un tapis. Sur la table nous avons placé une nappe blanche ; sur cette nappe fut jeté un filet attaché par le bas au tapis avec des épingles, lequel recouvrait la table, de manière à l'isoler complétement des personnes qui formaient le cercle. En dedans de ce filet et sous la table, on plaça une guitare. Une lampe éclairait la chambre. Plusieurs mélodies furent jouées très-distinctement sur la guitare : une cloche, qui avait été aussi placée sous la table, fut entendue sonnant à différentes reprises. Ont signé : JOHN DAVIS, 641, Fourth street ; THOMAS BARTHOLOMEW fifth street ; FREDERIC SIBLY, 83, Jane street ; MM ACHRIBBERT, 546, Broome street ; ROBERT HALLOCH, 332, Broome street. »

En ANGLETERRE, le spiritualisme compte çà et là depuis longtemps des adeptes fervents et des foyers d'expérimentation. On sait que c'est dans cette contrée qu'a pris naissance la secte des quakers, ces esséniens de l'âge moderne, ces chrétiens si purs dans leurs doctrines et leur existence, qui ont su réaliser dans les choses de la vie pratique le plus parfait accord des actions avec les principes, et donner l'exemple si peu suivi ailleurs d'une véritable société chrétienne. On sait que les quakers, à l'exemple de leur premier fondateur, Georges Fox, recherchent tout particulièrement avant toute chose la pureté de vie, le recueillement, la concentration de pensée, en un mot, tout ce qui est favorable à l'état médianimique. Ils visent avant tout à faire de leur corps le temple du Saint-Esprit, et c'est quand ils sont arrivés dans l'état de *trance* (ou tremblement), où le monde spirituel se manifeste en eux, qu'on les voit prendre la parole et parler en véritables inspirés. Ces hommes, qui furent les spiritualistes les plus remarquables des deux précédents siècles, portèrent avec

Guillaume Penn leurs doctrines en Amérique, et c'est ainsi que cette terre, qui devait être de nos jours le plus grand foyer du spiritualisme, commença, il y a deux siècles, à en être le libre asile. Des apôtres devaient rapporter de la patrie adoptive de Guillaume Penn des enseignements et des faits de la foi spiritualiste au pays d'où ils en étaient issus. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a vu récemment dans son sein M. Home et plusieurs autres médiums remarquables venus du Nouveau-Monde (1). On a vu ces derniers, dans de grandes assemblées publiques, parler sous l'inspiration des Esprits pendant des heures entières, et faire des discours sur une foule de sujets étrangers à leurs connaissances. En même temps apparaissaient en Irlande ces scènes si remarquables dont nous avons parlé dans notre huitième livraison. Tous ces faits n'ont pas manqué d'émouvoir favorablement les esprits dans une contrée où la préoccupation des intérêts matériels et de tout le côté positif, sensualiste de la vie, menaçait de pétrifier les cœurs. L'Angleterre s'est rappelé qu'elle avait été autrefois un des principaux foyers du druidisme et son refuge aux jours d'infortune des populations celtiques ; elle s'est rappelé tant d'écrits remarquables sur les questions spiritualistes, que l'Ecosse avait toujours été le pays des merveilles de la seconde vue et de tous les genres de manifestations médianimiques, que Swedenborg avait trouvé et comptait encore dans son sein une foule d'adeptes convaincus, et elle est devenue plus attentive à un ordre d'idées qui doit, un jour, amener l'œuvre de son épuration et de sa résurrection morale. Ce sera là le résultat du spiritualisme dans la race anglo-saxonne, race sérieuse, persévérante, conséquente en tout, « pleine de bon sens et d'esprit pratique, dit M. Guizot, et chez qui le senti-

(1) M. Home est encore à Londres actuellement. On nous écrit qu'en compagnie du médium américain Squire, il y a converti une foule de hauts personnages, entre autres lord Lyndhurst. Dans une circonstance toute récente, si nous devons nous en rapporter à une communication, que nous avons lieu de croire véridique de tout point, l'illustre médium aurait eu de nouveau une ascension aérienne par-devant témoins, et cela en même temps que l'Américain Squire. Tous deux se seraient élevés jusqu'au plafond d'un salon.

ment religieux est inné. » Depuis Georges Fox et Guillaume Penn, et comme écho de la pensée de Swedenborg, il y a toujours eu, du reste, en Angleterre çà et là des individualités spiritualistes remarquables. On sait tout ce qu'y a fait l'illustre Georges Muller, ce saint Vincent de Paul de la Grande-Bretagne, pauvre prolétaire venu d'Allemagne, et qui a dû à une assistance non interrompue du monde spirituel de fonder les plus considérables établissements de charité (1), entre autres l'asile des orphelins de Bristol. Le nombre des âmes mystiques qui lisent avec une attention continuelle les livres saints, s'en inspirent pour en tirer les plus hautes explications spiritualistes, est commun en Angleterre. C'est le pays de tous ceux qui, avec Swedenborg, croient à l'arrivée prochaine du *millenium*, à l'avénement de la nouvelle Jérusalem, du nouveau règne du Christ prédit par saint Paul, saint Jean l'apocalyptique et le Rédempteur lui-même, et beaucoup interprètent le règne nouveau, ce second avénement par le triomphe des vérités spiritualistes sur la terre. Des écrivains anglais, aidés des intuitions, des révélations de plusieurs voyants, ont reflété dans leurs écrits ces tendances et ces enseignements spiritualistes. De ce nombre est le révérend J.-E. Smith, qui a écrit, sur la philosophie de l'histoire, un des livres les plus remarquables de ce siècle ; ce livre est intitulé *The divine Dream of history and werstern civilisation*, c'est-à-dire : *le drame divin de l'histoire de la civilisation occidentale.* Il est remarquable à la fois comme style, comme élévation, enchaînement des idées et comme conclusion. Après avoir parlé des civilisations égyptienne, mongolique et indoue, comme conséquences d'un autre grand drame divin, dont les commencements se perdent dans la nuit des temps, à des époques antédiluviennes, le révérend J.-E. Smith parle du drame divin qui, commencé par Moïse, se complète par le Christ, et est aujourd'hui arrivé à sa fin. Nous sommes, dit-il, à la veille d'un autre grand drame, sur lequel s'entêreront les religions et les civilisations de l'avenir. Le révérend J.-C. Smith a

(1) Le récit de la vie merveilleuse de cet homme de bien a été consigné dans un livre intitulé : *The Lord's Dealing with George Muller*

laissé des amis, des disciples qui portent hardiment déployée la bannière de la philosophie spiritualiste. De ce nombre est le savant docteur Hugh Doherty, qui, il y a une quinzaine d'années, s'est fait connaître en France par ses articles sur la cosmogonie de Fourier, et des travaux remarquables où, en précurseur du spiritualisme actuel, il cherchait à formuler le credo de l'avenir, un credo qui fût une alliance chaleureuse autant qu'éclairée de la foi avec la raison. M. Hugh Doherty fait partie du groupe spiritualiste de Londres, groupe qui compte dans son sein de fervents adeptes, comme lady Milner Gibson, épouse du ministre du commerce, médium remarquable qui est venue à Paris en automne dernier, se livrer avec le baron de Guldenstubbé à de curieuses expériences d'écriture directe. Lord Brougham, le député sir Bulwer Lytton, illustre romancier, lady Stuart, de la branche cadette des anciens rois d'Ecosse et d'Angleterre, le puissant duc de Devonshire, le plus riche personnage de l'Europe, lady Byron, belle-sœur de l'illustre poëte de ce nom, M. Howitz, écrivain spirituel très-renommé, sont au nombre des spiritualistes anglais. L'on y compte aussi le savant docteur Georgii, compatriote et disciple de Swedenborg, qui conçut et importa à Londres un système médical basé sur la gymnastique et l'hygiène, système qui a eu le plus grand succès. L'un des plus fervents de tous, est M. Wilkinson, avocat distingué, longtemps incrédule, mais qui a trouvé son chemin de Damas à la vue de faits remarquables, parmi lesquels on doit compter celui qui a fait de son épouse un médium peintre des plus rares. M. Wilkinson, en société de quelques amis, a fondé, il y a trois ans, le *British Spiritual Telegraph*, journal sérieux de faits, de critique et d'études spiritualistes, qui vient d'augmenter son format et de se transformer sous le nom de *Spiritual Magazine*. Au nombre des collaborateurs de ce journal, on compte le frère même de son fondateur, M. le docteur Garth Wilkinson, savant et écrivain distingué, qui a publié en anglais une vie de Swedenborg et un ouvrage physiologique et psychologique très-remarquable, intitulé : *The human body and its relation to man*. Le docteur Ashburner, écrivain ma-

gnétiste et spiritualiste, prête aussi à l'œuvre de M. l'avocat Wilkinson le concours de sa science et de son talent. Il en est de même de mistriss Catherine Crowe, médium et écrivain remarquable, auteur de plusieurs romans remarquables et de différents ouvrages spiritualistes, au nombre desquels se trouve le *Spiritualism and the age we Live in*, publié récemment à Newby et analysé dans le *Spiritual Magazine*, puis le *The Night side of Nature* (*le côté sombre de la nature*), recueil émouvant de faits spiritualistes qui, à l'heure qu'il est, a acquis une réputation universelle. Un livre curieux, où M. l'avocat Wilkinson a consigné ses expériences personnelles, a aussi été publié par lui. Nous donnerons des extraits de ce livre, ainsi que de ceux du *Spiritual Magazine*. En attendant, nous allons consigner ici quelques faits empruntés au précédent journal de M. Wilkinson.

Dans une séance à Hoxton, où trente personnes étaient rassemblées, on a eu la preuve bien constatée du dédoublement de l'âme d'une personne vivante qui, d'une chambre voisine où elle était couchée, est venue faire dans une autre pièce une prédiction qui s'est parfaitement réalisée. Un des assistants a raconté avoir été appelé trois fois au milieu de la nuit par la voix d'un Esprit, et que c'était depuis ce temps qu'il était devenu médium. D'autres personnes ont fait part dans cette réunion des communications continuelles très-positives qu'ils avaient avec des êtres bien chers qu'ils avaient perdus. Plus loin, M. Wilkinson affirme posséder quinze pages de poésies données par la médiumnité d'une ouvrière et inspirées par l'illustre écrivain Charlotte Bronté, morte dernièrement en Angleterre. Il parle du célèbre ingénieur Robert Stephenson qui, après de nombreuses expériences et de consciencieuses recherches sur le spiritualisme, avait eu la franchise de confesser ses convictions à cet égard quelque temps avant sa mort. Disons-en de même de lord Stanhope, spiritualiste hydromancien qui, de son vivant, obtint les plus remarquables manifestations médianimiques à l'aide du globe de cristal.

Pour accélérer les progrès de leur cause, les spiritualistes

anglais viennent de former une société percevant des cotisations destinées à l'impression d'ouvrages qui devront être distribués gratuitement, et en très-peu de temps ces cotisations se sont élevées à une somme importante.

Ces brochures ont pour épigraphe ces paroles du prophète Joël : « Plus tard tous les hommes seront illuminés par mon esprit ; vos fils et vos filles auront le don de prophétie ; les vieillards auront des songes et la jeunesse des visions. »

La première de ces brochures décrit ainsi son but :

« Quelques personnes ont une croyance dans la manifestation des Esprits, comme dans l'existence des Chinois. Mais à quoi bon serait le spiritualisme s'il ne fortifiait pas nos principes de religion et de moralité, afin de rendre les hommes plus consciencieux et plus charitables dans leurs relations envers les uns et les autres ? Le spiritualisme doit donner aux hommes un avant-goût du ciel, élever leurs pensées et purifier leurs conceptions de Dieu et du devoir. »

La même brochure contient en outre ces paroles :

« Les riches et les pauvres, en Angleterre, sont très-occupés de la question de la manifestation des Esprits. La classe moyenne est trop absorbée dans le commerce pour penser à autre chose, et les ministres de l'Eglise protestante sont furieux contre les spiritualistes. A Keighley, en Yorkshire, nous tenons nos séances dans une place capable de contenir cinq cents personnes, et nous avons presque toujours un orateur extatique influencé par les Esprits. Il y a aussi beaucoup de cercles en famille, et dans des chaumières d'ouvriers, où l'on admet le public. Nous avons des médiums écrivains dont le nombre augmente. Il y a aussi à Londres d'excellents médiums pour dessiner. Plusieurs personnes ont reçu d'admirables conseils des Esprits qui ont eu une influence salutaire sur leur vie.

Parmi les médiums de Londres, on doit compter miss Andrews, celle-là même qui, une des premières, produisit des raps médianimiques et à laquelle, dans une séance publique, M. Faraday, le sceptique ergoteur, tint les jambes serrées dans ses mains, prétendant, d'après la doctrine de l'Améri-

cain Flint, que les coups provenaient des muscles de ces mêmes jambes, ce qui n'empêcha pas l'Esprit de frapper partout dans la salle au grand désappointement du sieur Faraday, qui eut néanmoins l'effronterie de persister dans sa théorie.

Avec de tels antécédents, un concours de circonstances on ne peut plus favorables, un organe sérieux et des hommes comme MM. Wilkinson, Howitz, Doherty, Ashburner et Georgii, on doit bien augurer du succès des doctrines spiritualistes en Angleterre.

En Hollande, les expériences dont nous avons parlé précédemment dans plusieurs de nos livraisons, se continuent toujours sous la chaleureuse impulsion du major Revius. Sous l'influence médianimique d'excellents médiums, particulièrement d'un jeune Javanais, ils ont des manifestations de plus en plus remarquables. Celui des Esprits du groupe spiritualiste, de la Haie, dont nous avons antérieurement parlé sous le nom de Porcellus, se manifeste tous les huit jours de la façon qui lui est accoutumée, c'est-à-dire qu'on l'entend parler, d'une voix faible et peu distincte toutefois, faire de la musique au piano, donner des poignées de mains, décoiffer et recoiffer les demoiselles, leur demander de jouer tel cantique sur le piano dont il essaye de chanter faiblement les paroles. On le voit enfin dessiner sur la table, allant pour cela prendre un crayon sur une autre table qu'à la vue et à l'ouïe de tous il promène sur le papier. Le major Revius et ses amis viennent de fonder une société spiritualiste des travaux de laquelle nous entretiendrons plus tard nos lecteurs. Le major, en outre, s'est occupé de la publication d'un livre qui doit paraître avant peu. Ce livre, écrit en langue hollandaise, a pour but de prouver que le spiritualisme est la conséquence du progrès de la création et en même temps d'indiquer les moyens de combattre le matérialisme, et cela en réponse à une question qui vient d'être posée par une société de protestants.

En Suisse, le savant et courageux docteur Rœssinger, une des plus belles âmes que compte la patrie de Guillaume Tell,

continue toujours dans son journal de l'*Ame* l'examen des hautes questions que l'un des premiers en Europe il a eu l'honneur d'aborder. Suivant la voie tracée par le néo-platonisme et s'inspirant de l'œuvre des Platon, des Plotin, des Porphyre et des Jamblique, il cherche à la concilier avec la science moderne et à lui donner le solide couronnement d'une démonstration basée sur les plus hautes vérités de la physique et de l'ontologie.

L'Italie, occupée de l'œuvre de sa régénération politique, compte peu pour le moment dans le mouvement spiritualiste. Mais on ne doit rien désespérer d'une terre qui a enfanté tant d'œuvres d'inspiration, de célébrités mystiques, qui a vu naître ou fleurir dans son sein les Pythagore, les Plotin, les Campanella, les Cagliostro, les Savonarole, les Cardan, etc. Déjà même à présent, à Florence, à Naples, elle compte d'éminents personnages qui sont tout à fait dévoués à nos idées. A Gênes se trouve le docteur Gatti, directeur de l'institut homéopathique de cette ville, qui, non content de fonder une société spiritualiste, se propose aussi de créer un journal, afin d'examiner et de propager les consolantes et fécondes vérités qui sont devenues pour lui, à la suite de nombreuses expériences, aussi évidentes que la clarté du soleil.

En France, le spiritualisme, attaqué, vilipendé, méconnu par la presse et les corps savants, proscrit par le clergé, n'en compte pas moins de fervents apôtres, surtout dans la haute société parisienne. Les prodiges accomplis par M. Home y ont surtout réveillé un ordre d'idées et de questions que l'esprit français, inconstant et léger, avait oubliées à la suite des remarquables manifestations des années 1853 et 1854. Le réveil s'est marqué notamment par l'apparition d'une foule d'ouvrages, de brochures, médiocres il est vrai pour la plupart, mais qui n'en ont pas moins, à cause de leur titre, un débit assuré. Mais, à part les obstacles que lui opposent les préjugés et l'intolérance religieuse d'une part, l'esprit d'incrédulité voltairienne, l'habitude de rire de tout sans connaître, de l'autre, le spiritualisme n'en fait pas moins de re-

marquables progrès. Seulement il se compose d'éléments divers qui tous ne nous paraissent pas faits pour assurer son triomphe durable devant l'opinion. Les spiritualistes de France, à l'heure qu'il est, se partagent en quatre nuances bien caractérisées. 1° Ceux qui, oubliant la gravité des questions qui se rattachent aux phénomènes spiritualistes, n'ont pas honte d'en faire un jeu, une affaire de plaisir et de curiosité pure, ou qui, dans un but d'exploitation, de séduction habile, ou dans la prétention vaniteuse de passer pour un puissant faiseur de miracles, s'appliquent à produire, par d'adroites jongleries, des faits qui aient une apparence merveilleuse. 2° Les obsédés, les possédés, ceux qui s'adonnant sans mesure, solitairement, à un commerce incessant avec les Esprits, prennent pour argent comptant toutes les dictées qui émanent de leur crayon médianimique, soit que ces dictées sortent réellement d'un Esprit ou ne soient que le reflet inconscient de l'âme même du médium. Ne soumettant à aucune épreuve d'identité, à aucun contrôle l'Esprit qui les inspire, ils vont jusqu'à adorer les élucubrations qu'ils leur doivent, élucubrations qui, sous une apparence prétendue scientique, cachent souvent le plus risible galimatias qu'il soit possible d'imaginer. Ils se brouilleraient avec la terre entière plutôt que de renoncer à ces objets de leur culte et de prendre, d'après les conseils d'autrui, la voie du contrôle, de la prudence, de l'étude et des rectifications. Pleins de la confiance la plus aveugle dans la valeur des communications qu'ils ont reçues, ils vont assourdir de leurs discours, de leurs confidences, de leurs publications excentriques un monde qui n'est déjà que trop disposé à rire et à juger sans plus ample informé. Comme nous l'avons déjà dit, ils s'adressent aux princes de la littérature, aux célébrités de la presse, afin de forcer ceux-ci à parler des hauts faits de leurs Esprits, des merveilles qu'ils croient en avoir obtenues, à chanter avec eux et selon eux l'avénement du spiritualisme. Ils vont même provoquer les corps savants dans leur incrédulité, et sont cause que plus tard la question spiritualiste venant à se poser devant ces corps savants ou devant la presse, elle

n'est plus ni écoutée, ni prise au sérieux. 3° Après les possédés et les obsédés viennent les spiritualistes crédules quand même, ceux qui n'aiment ni critique, ni contrôle, ni examen, ni recherche, ni étude, dans l'élaboration des faits et des doctrines nouvelles, à qui il faut absolument un *credo* tout trouvé, une foi toute faite, qui sont prêts à l'accepter les yeux fermés de n'importe quel charlatan et pédant dogmatiseur présent ou à venir qui, bannissant tout scrupule, toute hésitation, ose se poser comme révélateur, comme exclusivement favorisé du ciel, inspiré par les bons Esprits, les Esprits supérieurs. 4° Enfin il y a ceux qui, plus humbles, plus réservés, moins animés du besoin de croire aveuglément, ceux qui, voyant les contradictions, les erreurs continuelles qui résultent des manifestations médianimiques, voudraient, à l'aide de la science, de l'examen, leur trouver un critérium.

Les premiers et les seconds ont déjà fait beaucoup de mal au spiritualisme et sont appelés à lui en faire encore, à moins qu'ils ne soient énergiquement censurés, désavoués. Ceux de la troisième catégorie, ceux qui semblent croire que le spiritualisme est une chose toute nouvelle, sans passé et sans tradition, et que les grandes vérités qui s'y rattachent viennent pour la première fois d'être parfaitement révélées par un homme, à l'exclusion de tout autre, ces spiritualistes pourront faire momentanément du bruit, avoir un certain succès auprès des âmes peu réfléchies à qui il faut absolument et tout de suite un credo, quel qu'il soit, mais ils perdront certainement le spiritualisme dans l'avenir. Ils sont appelés à lui faire faire fausse route et à le conduire dans l'abîme où se sont perdus déjà tant de sectes, de fanatiques, de croyants aveugles, qu'on a vus se démettre de tout jugement, de toute volonté sous l'étreinte habile d'hérésiarques menteurs, de faux prophètes, d'orgueilleux imposteurs qui ne craignent pas de se poser comme ayant reçu du ciel, à l'exclusion de tout autre, des communications qu'il faut croire docilement et sous peine d'excommunication. (Lisez le *Dictionnaire des hérésies* de l'abbé Pluquet, ou *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain.*)

Les autres spiritualistes, ceux qui croient qu'en présence de l'incertitude des communications médianimiques, de leurs contradictions, des erreurs nombreuses dont elles sont entachées, il faut attentivement chercher le critérium à l'aide duquel on peut les juger, le fil conducteur, le flambleau qui serviront à se conduire et à se reconnaître au milieu du labyrinthe inextricable de tant d'incertitudes, sont, à notre avis, ceux qui doivent faire triompher la grande cause dans ce siècle de scepticisme, qui est avant tout un siècle d'observation et d'analyse, demandant pour toute chose la démonstration raisonnée, démonstration partant de faits tangibles scientifiquement exposés, parfaitement constatés. Aussi, se rappelant ces paroles de saint Paul : Ne vous confiez pas à tout esprit, assurez-vous auparavant s'il vient de Dieu, se rappelant ce qu'ont dit, relativement aux impostures du monde spirituel, Swedenborg et tant d'autres grandes lumières, sachant que déjà au XVIe siècle le cardinal de Bona écrivait un livre sur le *discernement des Esprits*, ce que fit également au commencement de celui-ci le vénérable Yung Stilling, ces spiritualistes sont portés avant tout à connaître, à étudier, outre ces ouvrages, l'ensemble de toutes les opinions qui ont été émises sur la matière. Prétendant qu'avant d'établir le credo d'une croyance, les dogmes d'une église, il faut des convertis à cette croyance, ils cherchent d'abord à former ces conversions et s'attachent particulièrement dans cette vue aux manifestations physiques, à celles qui sont les plus tangibles, les plus susceptibles de contrôle et de persuasion. Pour eux, la question est d'abord non pas de tirer des Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritualiste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de vérité, mais bien de démontrer théoriquement et pratiquement qu'il y a des manifestations médianimiques, en vertu de quelles lois et dans quel but elles ont lieu. Cela étant prouvé et reconnu par un nombre suffisant d'adeptes, alors seulement ces spiritualistes voudraient s'attacher plus particulièrement à trouver le symbole de la foi nouvelle. Pour cela ils

voudraient qu'on cherchât la vérité spiritualiste dans l'universalité des faits, des doctrines et des révélations tant du passé que du présent; ils croient que l'humanité entière de toutes les époques est meilleure dépositaire des manifestations du divin qu'un seul homme qui se prétend inspiré et qui n'administre pas la preuve de son inspiration; ils voudraient qu'on recueillît scrupuleusement tous les avis, toutes les doctrines, toutes les révélations, tous les faits, qu'on les examinât, qu'on les pesât et que de ce grand et consciencieux travail résultât un credo qui soit l'œuvre collective et sagement élaborée de la multitude des croyants, et non le dogme absolu d'un seul qui demande qu'on le croie aveuglément et sur parole; ces spiritualistes voudraient enfin constituer les grandes assises du spiritualisme, un cercle permanent où arriveraient des voix parties du monde entier, et que des hommes reconnus, avoués, acceptés, se chargeraient de formuler en dogme.

Nous nous faisons gloire d'appartenir à cette dernière catégorie et de nous mettre à son service avec notre foi, la petite expérience que nous avons déjà acquise, nos amis, l'organe que nous avons fondé.

C'est aussi dans cette préoccupation que nous avons écrit l'article qu'on va lire, réalisation depuis longtemps promise et attendue d'un projet que nous avons antérieurement exposé. (Voyez notre 18e livraison, année 1858.)

Z. J. Piérart.

SOCIÉTÉ SPIRITUALISTE.

RÉUNION PRÉPARATOIRE.

Le jeudi 16 février 1860, à huit heures très-précises du soir, tous ceux de nos lecteurs, dames et messieurs, qui partagent notre manière de voir, approuvent la façon dont nous avons posé la question spiritualiste et la marche que nous voulons

suivre pour la résoudre, se rendront à la réunion préparatoire qui doit avoir lieu dans les salons de M. le baron de Guldenstubbé, boulevard de l'Étoile, 40 (à côté de l'Arc-de-Triomphe.)

Là il sera donné communication du projet de *Société spiritualiste* que nous et nos amis avons cru nécessaire de voir s'organiser sans plus de délais. Il sera procédé à la formation du bureau de cette société, à la discussion et à l'adoption du règlement qui doit la régir ainsi qu'au choix définitif du local où devront avoir lieu les réunions ultérieures.

Les conditions principales d'admission à la société que nous nous proposons de faire prévaloir, seront, outre d'adhérer à toutes les dispositions du règlement, de payer une cotisation de 2 fr. par mois et un droit d'admission de 5 fr. Des réductions seraient faites en faveur des membres d'une même famille, et on y admettrait de droit les personnes notoirement connues comme médiums qui auraient été présentées et acceptées. Des cartes seraient distribuées aux membres de la société, afin qu'ils pussent y introduire des amis, des connaissances.

Les cotisations pourront être plus considérables au gré des personnes qui voudraient encourager tout particulièrement l'œuvre que la Société se propose de poursuivre. Elles serviraient à la location d'un local, à l'achat ou à l'impression des ouvrages que la Société aurait reconnus utiles, aux dépenses diverses que nécessiterait sa correspondance, etc.

Telles sont les bases principales du projet de règlement qui sera lu et discuté dans la séance du 16 février 1860.

Tous les spiritualistes qui veulent sincèrement le triomphe de notre cause commune, qui sont conséquents, amis de la propagande et des moyens de succès, qui sentent le besoin d'une association réelle, forte et logique, vouée sans parti pris à la recherche, à l'examen, à la démonstration persuasive et raisonnée, le prouveront en venant au rendez-vous que leur donne chez lui M. le baron de Guldenstubbé, ou, s'ils sont éloignés, en nous envoyant leur adhésion. La Société admettra des membres correspondants, et lecture sera donnée en séance de leurs lettres d'adhésion. Z. Piérart.

Avis important à tous nos Abonnés.

La présente livraison de la *Revue spiritualiste*, comme on peut le voir par la table, est la dernière de l'année 1859. La nécessité de recommencer avec les premiers mois de l'année, l'impatience que nos nouveaux abonnés à l'année 1860 ont de recevoir leur première livraison, nous forcent à cesser à la 16e livraison notre série de 1859. Mais nous croyons cependant, malgré cela, avoir dépassé notre programme et fourni à nos lecteurs plus qu'il ne leur avait été promis. Non-seulement nous avons fait tous nos efforts pour maintenir consciencieusement notre rédaction, forme et fond, à la hauteur que nos abonnés se sont plu à apprécier, mais encore, si l'on compte les nombreuses pages désinterlignées et de petit texte que renferme notre série de 1859, on pourrait évaluer à plus de 20 livraisons la matière que nous avons donnée. Ajoutez à cela que nous y avons joint des dessins et une planche lithographiée que rien ne nous forçait à fournir. Dans deux de nos livraisons, la 7e et la 11e, nous avons même été jusqu'à employer les deux dernières pages de couverture. Que ce ne soit point pour cela un obstacle au brochage du volume. Nos abonnés auront, je pense, le soin de recommander au brocheur, pour ces deux livraisons, de couper la couverture par moitié, en laissant un onglet pris sur la page enlevée, le long du cadre qui environne le titre du journal.

Comme nous l'avons dit, notre publication n'a point été une entreprise de lucre. Nous ne demanderions pas mieux que de faire servir les bénéfices qu'elle pourrait produire à l'œuvre de sa propagande et de son apparition plus fréquente. Mais ces bénéfices, jusqu'à présent sont nuls. Il n'en sera pas toujours ainsi, nous l'espérons. Soit que nous continuions à paraître dans l'avenir, soit que, succombant à notre tâche, un autre la reprenne où nous l'avons laissée et d'après la route que nous avons tracée, il est certain que notre publication est appelée dans un temps donné à un immense, à un retentissant succès. Il y aurait même de quoi tenter la bonne volonté d'associés, d'actionnaires amis de bonnes spéculations, s'il s'en trouvait parmi les spiritualistes. Tant de journaux, pauvres de rédaction, ne servant ni une cause, ni une idée, pures créations de fantaisie, futiles de tout point, ayant du succès, pourquoi n'en serait-il pas de même d'un journal traitant d'une manière soignée, chaleureuse, suivie, les plus formidables, les plus émouvantes et les plus curieuses questions? Seulement, il faut les moyens de propager ce journal, de le faire arriver partout à la connaissance du public, et nous avons regret de dire que ces moyens nous manquent. Peut-être que, parmi nos lecteurs, quelques-uns seront enfin frappés des causes qui retardent l'expansion de notre œuvre, et viendront se joindre au petit nombre de ceux qui nous ont déjà apporté un fraternel et généreux concours.

Qu'ils se hâtent, l'occasion est opportune et nous leur assurons ici que jamais ils n'auront eu une inspiration dont ils aient tant lieu de s'applaudir.

Alors, l'idée spiritualiste éclaterait d'une manière irrésistible et forcerait, bon gré mal gré, le siècle à s'occuper d'elle, c'est-à-dire à la consacrer, car telle serait la conséquence logique de l'examen général d'une idée qui, étant de tout point fondée, doit tôt ou tard, triompher.

Nous attendons avec impatience l'adhésion, le soutien que des lecteurs de conviction et d'intelligence voudront bien nous envoyer. S'il en était ainsi, une commission, prise parmi les spiritualistes les plus notables qui marchent avec nous à Paris, serait chargée d'administrer les nouvelles ressources qui nous seraient promises.

Dans les livraisons de l'année 1860, outre le compte rendu des expériences et des faits les plus remarquables et les mieux attestés, outre les débats que nous consacrerons à la défense de nos doctrines quand besoin en sera, nous insérerons des études sérieuses sur une foule de sujets spiritualistes. C'est ainsi que nous allons donner la biographie du baron Guldenstubbé, avec l'appréciation de son curieux livre sur l'écriture directe des Esprits, et la mention des nombreuses expériences auxquelles il s'est livré depuis la publication de ce livre. Cette biographie sera précédée d'un remarquable article de ce savant spiritualiste sur le bouddhisme, en réponse aux jugements erronés que vient de formuler à ce sujet dans son livre du *Bouddha*, M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut. Ensuite, paraîtront une appréciation du nouveau livre de cosmogonie révélée de l'extatique Michel : la *Vie universelle*, appréciation qui sera plus tard suivie d'un précieux article sur le même sujet et sur les cosmogonies en général du savant docteur anglais Hugh Doherty, qui a bien voulu, pour une question dont il est une des lumières les plus compétentes, mettre sa plume à notre service. Nous donnerons de nouveau d'excellents articles de M. Mathieu, notre spirituel collaborateur. Nous terminerons enfin la biographie de M. Home ; nous publierons celle du fameux Apollonius de Thyanes, etc. Nous consacrerons une suite d'articles aux médiums guérisseurs, au curé d'Ars, au prince de Hohenlohe, aux plus fameux thaumaturges, y compris l'Anglais Greatreakes. La question si curieuse des animaux médiums ; celle des possessions, des obsessions, sera aussi traitée par nous, et nous donnerons des détails sur des faits et des individualités se rattachant à ces remarquables phénomènes psychopathiques. Nous examinerons aussi tous les faits du domaine de la magie, les différents modes et procédés de divination. Nous traiterons enfin, entre autres questions, celle que nous avons déjà annoncée sous ce titre : « Satan a-t-il jamais existé ou n'est-il qu'une importation des doctrines du mazdéisme dans les religions de l'occident ? » Rien ne sera, en un mot, négligé par nous pour que la *Revue spiritualiste* soit un journal de

recherches, de faits authentiques, de critique, d'examen et d'études sérieuses. S'il formule enfin un *credo*, ce *credo* ne sera pas le résultat d'une seule affirmation orgueilleuse et isolée, revêtant tous les caractères de l'imposture habile et intolérante, mais bien le résultat de la recherche, de la comparaison, du consentement collectif.

Comme prime à nos abonnés de 1860,, outre les portraits de M. et Mlle de Guldenstubbé, qui figureront en tête de leur biographie, nous enverrons sous peu une très-belle lithographie de la dimension d'environ 30 centimètres de long sur 15 de large, représentant l'un des phénomènes de l'ordre spiritualiste le plus remarquable. Le sujet est la *Cuisine des anges*, grand tableau de l'illustre peintre espagnol Murillo, provenant de la collection du maréchal Soult, et acheté depuis peu par le musée du Louvre, tableau peu connu jusqu'à présent, dont personne n'a encore parlé et qui n'a jamais été reproduit. Il a été copié et réduit par une dame anglaise, artiste amateur distinguée, notre sœur en spiritualisme. Le sujet est un miracle dû à l'influence médianimique du bienheureux François de Solano de l'ordre des Franciscains et patron du Pérou. Ce saint personnage était contemporain et compatriote de Murillo, c'est-à-dire né en Andalousie au commencement du 17e siècle. On voit dans l'histoire de sa vie qu'il avait des extases continuelles, et que parfois, comme tant d'autres extatiques, comme M. Home, sous l'empire de ces extases, il s'élevait et se tenait suspendu au-dessus du sol. Murillo l'a représenté ainsi, priant dans cette pose aérienne au milieu de la cuisine du couvent où il s'était rendu en compagnie d'un autre frère pour préparer la réfection de la communauté. Son compagnon est en admiration non-seulement de la suspension miraculeuse de François, mais encore de ce qu'il voit tous les ustensiles de la cuisine se remuer sous des mains invisibles, les légumes s'éplucher, la viande se couper, la table se dresser, la soupe se tremper, de l'eau se transvaser. Tout cela est dû à l'action des purs Esprits qui, sous forme d'anges, viennent faire la besogne du moine extatique, l'exemptant ainsi de tous soins à cet égard en récompense de sa rare piété. Le supérieur du couvent, en compagnie de grands personnages visiteurs, apparaît à gauche du tableau, ouvrant furtivement la porte, et demeurant stupéfait devant l'admirable manifestation médianimique qui s'offre à ses yeux. Au bas, figure, en vers espagnols, l'inscription suivante :

En prière journalière extasié,
Soutenu en Dieu et gémissant,
Laissant à Dieu par Dieu les autres soucis,
Des anges arrivèrent très-disposés
A remplir son devoir ; François n'a pas songé
Si les convives seraient bien servis,
Puisque sans aucun soin de sa part
On peut bien dire que le dîner est un dîner du ciel.

C'est la reproduction exacte de ce remarquable tableau que nous

adresserons sous peu franco et gratis à tous nos abonnés, ainsi qu'à tous les spiritualistes d'Europe et d'Amérique qui nous en feront la demande, en nous en adressant le prix qui est de 2 fr.

Comme on le voit, nous n'épargnons rien pour faire de notre Revue un journal attrayant, et cela bien que jusqu'à présent il n'ait été pour nous qu'une source de sacrifices. C'est à quoi nous prions nos abonnés d'avoir égard. Nous les conjurons de montrer une bonne volonté semblable. Beaucoup ne nous ont pas encore soldé le montant de leur abonnement de 1859 et se sont laissé néanmoins envoyer le journal jusqu'aujourd'hui. Après les avis que nous avons donnés dans notre 7e et notre 11e livraisons de la présente année, ils devaient nous renvoyer le journal avec le mot *refusé* au dos de la bande en cas que leur intention ne fût plus de continuer leur abonnement. Tous ceux qui, nonobstant ces avis réitérés, ne nous ont pas alors retourné nos livraisons, sont donc considérés par nous comme réabonnés, car nous ne pouvons supposer qu'on soit spiritualiste et qu'on se laisse sciemment envoyer un journal, sans avoir l'intention d'en payer le prix. En conséquence, en cas de non-payement, sous peu nous tirerons à vue sur les retardataires. Le même avis, donné pour nos abonnés de l'année 1859, nous le réitérons pour ceux de l'année 1860. Le premier numéro de cette année doit paraître dans huit jours. Nous l'enverrons à tous ceux qui sont inscrits sur notre registre, et nous les considérerons comme réabonnés, à moins qu'ils ne donnent des ordres pour que le numéro soit remis au facteur avec le mot *refusé* au dos de la bande. Le meilleur mode de payement d'abonnement est l'envoi, pour les abonnés de France, d'un mandat pris d'après versement de fonds au bureau de poste de sa circonscription. Pour l'étranger, on n'a qu'à verser le montant de l'abonnement dans une maison de banque ou de commerce en relation avec Paris, et de nous envoyer dans une lettre l'effet délivré en échange. Nous avons des correspondants à l'étranger entre les mains desquels on pourrait faire versement des fonds. Ils sont : pour la SUISSE, le docteur *Rœssinger*, à Genève ; pour les ÉTATS SARDES, M. *Pierre Gatti*, directeur de l'Institut homéopatique de Gênes ; pour la HOLLANDE, M. *Revius*, de la Haye, major de l'armée néerlandaise ; pour l'ESPAGNE, M. *Al. D. Amalio Ayllon*, calle de l'amor de Dios, 2, à Madrid ; pour les ÉTATS-UNIS d'Amérique, M. *Coppens*, libraire, rue de Chartres, 56, à New-Orléans ; pour le CANADA, M. *Desjardins*, avocat, rue Saint-Vincent, 13, à Montréal.

Z. J. PIÉRART.

Z. PIÉRART, *Propriétaire-Gérant.*

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA REVUE SPIRITUALISTE.

TOME II.

ARTICLES DE FOND, DÉCLARATIONS DE PRINCIPES, DOCTRINES.

CONTROVERSES, POLÉMIQUES.

ÉTUDES ET THÉORIES.—APPRÉCIATIONS ET DOCTRINES.

FAITS ET EXPÉRIENCES.

BIOGRAPHIE.

BIBLIOGRAPHIE.

VARIÉTÉS, CHRONIQUE.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.